

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XII
ANNÉE 1954



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S
1954

La correspondance et tous les envois (revues d'échange, services de presse, etc.), doivent être adressés exclusivement à l'Institut Français d'Études Byzantines, 8, rue François-I^{er}, Paris-8^e.

Année 1954 : Pour la France, le prix est de 1.750 francs français (port en plus). — Pour l'Étranger : 5 dollars.

REVUE DES ÉTUDES BYZANTINES

Tome I (1943) — XII (1954) :

Pour la France : chaque tome : 1.750 francs français.

Pour l'Étranger : chaque tome : 5 dollars.

ÉCHOS D'ORIENT

Pour la France : tomes XXXVII (1938), XXXVIII (1939), XXXIX (1940-1942) : 2.000 francs français.

Pour l'Étranger : les mêmes tomes : 6 dollars l'un.

LE PATRIARCAT BYZANTIN

Série I. Les registes des Actes du Patriarcat byzantin : Les Actes des Patriarches, par V. Grumel :

Fasc. I. (381-715). Prix : 5 dollars. — Fasc. II (715-1042). Prix : 9 dollars

Fasc. III (1042-1206). Prix : 9 dollars. — Le fascicule IV (1206-1310) est en préparation.

Série II. Corpus Notitiarum episcopatum Ecclesiae Orientalis graecae.

Fasc. I. Introduction, par E. Gerland. Prix : 3 dollars.

Fasc. II. Les listes conciliaires. I. Le synode de Constantinople de 394.

II. Le concile d'Éphèse (431), par E. Gerland et V. Laurent.
Prix : 9 dollars.

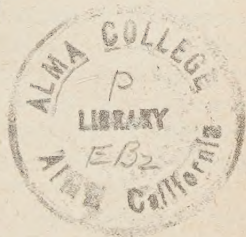
Fasc. III. Le Brigandage d'Éphèse (449) et le concile de Chalcédoine (451). Sous presse.

Pour tous les paiements, adresser le montant à Paris. c. c. 927-294 (Association de l'Institut Français d'études byzantines, 8, rue François-I^{er}, Paris 8^e), en ayant soin d'indiquer l'objet de l'envoi.

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XII
ANNÉE 1954



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S

1954

42413

v.12
1954



In memoriam

LE R. P. MARTIN JUGIE

La plupart de nos lecteurs ont appris déjà le décès du R. P. Martin Jugie, survenu le 29 novembre 1954.

Atteint depuis trois ans d'un mal qui ne pardonne pas, notre vénéré confrère vivait retiré depuis dix-huit mois dans une maison de repos, à Lorgues (Var). Il n'avait cependant pas dit adieu à la vie, c'est-à-dire au travail, et comptait bien reprendre son activité interrompue. Dieu ne l'a pas permis: il l'a appelé à recevoir la récompense de son labeur et de sa longue et fervente fidélité religieuse.

Comme M^{sr} Louis Petit, dont il a continué l'œuvre scientifique, il est mort loin de ses livres, des bibliothèques, de ses dossiers, dans le plus complet recueillement de l'esprit. Plus heureux cependant que le savant archevêque, il a pu conduire à terme tous les grands travaux de sa vie. Ce n'est pas ici le lieu de dresser le bilan de son œuvre, ni d'exposer quel esprit l'anima. Tout cela a été dit dans l'article liminaire des Mélanges que cette revue lui a dédiés (REB, XI, 1953). On voudra bien s'y reporter. Rappelons seulement l'essentiel.

Le nom du R. P. Jugie restera attaché surtout à trois grandes œuvres: l'édition des Œuvres complètes de Gennade Scholarios, en huit volumes; sa Theologia dogmatica Christianorum Orientalium, en cinq volumes, ouvrage par lequel il a pour ainsi dire fondé cette discipline particulière; son œuvre mariale, constituée principalement par les deux volumes qu'il a consacrés aux deux grands privilèges de la Mère de Dieu, l'Immaculée Conception et l'Assomption. On n'ignore pas de quelle importance a été ce dernier ouvrage dans la préparation de la définition dogmatique du 1^{er} novembre 1950.

Avec le R. P. Jugie disparaît un des maîtres de la science catholique. Notre Institut ne saurait oublier ici que c'est en son sein qu'il a trouvé le lieu et l'aliment de sa croissance scientifique. Quand les chaires romaines l'appelèrent et le retinrent, il ne cessa pas pour autant de lui appartenir et de lui continuer son active collaboration. De celle-ci témoignent plus de cent articles parus dans notre Revue, alors Échos d'Orient.

On comprendra qu'au seuil de ce volume, nous tenions à déposer sur la tombe du confrère disparu, avec notre hommage à ses mérites, l'expression de nos très vifs regrets et le suffrage de nos prières.

LA RÉDACTION.

COMPLÉMENTS A LA BIBLIOGRAPHIE DU R. P. JUGIE

parue dans le t. XI de cette revue (1953), p. 19-32.

1912

Acace patr. de CP. (D. H. G. E., I, 1912, 244-248).
Acace saint (Ibid., 248).
Acindyne Grégoire (Ibid., 340-341).
Acropolite Constantin (Ibid. 376-377).
Acropolite Georges (Ibid., 377-379).
Adoptiens (Ibid., 586-590).
Adrien Ier (Ibid., 614-619).
Aëtius archidiacre de CP. (Ibid., 618-619).
Aëtius médecin (Ibid., 669).

1914

Anatole, patr. de CP. (Ibid., II (1914), 1497-1500).
Anatole, diacre de CP. (Ibid., 1606).
André, moine grec (Ibid., 1610-1611).
André de Césarée (Ibid., 1612-1613).

1929-1930

Poésies rythmiques de Nicéphore Calliste Xanthopoulos (Byzantion V (1929-1930), 357-390).

1952.

Déclarations iréniques du métropolite de Chio (Unitas, éd. fr. 1952, n° 3, 4 pages).

1953.

Le témoignage de S. Grégoire de Tours sur la doctrine de l'Assomption et sur la fête mariale primitive. (Alma Socia Christi, Acta Congr. Mariologici-Mariani Romae Anno Sancto MCML celebrati, vol. X, De Assumptione B. V. Mariae, Romae 1953, 8-14).

1954.

Echi del dogma dell'Assunzione nelle Chiese dissidenti d'Oriente, (Echi e commenti della proclamazione del dogma dell'Assunzione, Studia mariana, 8; Roma 1954, 1-11, pagination de l'extrait).

Articles parus dans *l'Enc. cattolica*.

T. IV (1950) : *Costantinopoli (il patriarca di)*, 732-745.
Crisippo di Gerusalemme, 881.

Damasceno lo Studita, 1130.

Damianiti, 1141-1142.

Dioscoro I patr. d'Aless., 1680-1681.

Dositoe patr. dissid. di Gerusal., 1890-1891.

Dukhobortzi, 1977-1978.

T. V (1950) : *Efeso (concilio di)*, 114-119.

Efeso (latrocinio di), 119-121.

T. VII (1952) : *Paolo di Samosata*, 742-743.

T. XI (1953) : *Theodoro di Mopsuestia*, 1934-1937 (en coll. avec Vittorino Della-giacoma).

NUMISMATIQUE ET HISTOIRE : L'ÉPOQUE VALENTINIENNE

La numismatique du Bas-Empire est favorisée. Après l'ouvrage monumental d'Ulrich-Bansa, *Moneta Mediolanensis*, voici que paraît le t. IX de la collection *The Roman Imperial Coinage*, qui, embrassant une période bien moins longue, qu'on pourrait appeler valentinienne⁽¹⁾, une trentaine d'années, en épuise toute la matière et en examine les divers problèmes (2). La période que cerne le volume est l'une des plus compliquées monétairement du Bas-Empire. Commenant avec Valentinien I^{er} (364) et s'achevant à la mort de Théodose I^{er} (395), elle renouvelle et, cette fois, consacre sous forme pour ainsi dire institutionnelle, la division du monde romain en Orient et Occident. Avec son administration propre, chaque empereur a son propre monnayage dont certains types au moins se distinguent. A cette division institutionnelle vient se superposer la tendance naturelle des souverains à maintenir le pouvoir dans leur famille, ce qu'on pourrait appeler l'instinct dynastique. Pour la première fois, on voit des Augustes enfants, dont les noms devront figurer aussi dans le monnayage. Par surcroît, cette période connaît quatre usurpations, dont l'une réussit et fut reconnue, et toutes frapperont aussi monnaie. Ajouter à cela la variété des figures et des légendes, certains changements apportés dans le système monétaire, et que le numismate sera appelé à constater, et l'on comprendra quelle tâche délicate a été celle d'analyser et de comparer toutes ces pièces et d'opérer le classement et

(1) Nous employons cette expression par commodité pour désigner le temps qui s'écoule entre l'avènement de Valentinien I^{er} (364) et la mort de Théodose I^{er} (395), associé à l'empire par Gratien, fils de Valentinien et dont le règne dépassa de peu celui de Valentinien II, mort en 392. Par ailleurs, l'époque de Valentinien III doit s'appeler plus justement, à cause de Théodose II, qui régna de 408 à 449, l'époque théodosienne. — Pour les événements qui suivent la mort de Valentinien I^{er}, nous renvoyons une fois pour toutes à notre article : « L'Illyricum depuis la mort de Valentinien I^{er} jusqu'à la mort de Stilicon », *R. des Et. byz.*, t. IX, 1951, 5-46.

(2) *The Roman Coinage*, edited by Harold Mattingly, C.H.V. Sutherland and R.A.G. Carson. Vol. IX : *Valentinian I-Theodosius I*, by J. W. E. Pearce, London, Spink and Son LTD, 5-7 King Street, S. W., 1, 1951. In-8° XLIV-334 pages et 15 planches.

la suite chronologique des diverses émissions. L'auteur de ce travail, M. J. W. E. Pearce, numismate qui fait autorité, s'y est consacré pendant vingt ans. Il n'aura pas vu paraître le volume préparé par lui, mais du moins il aura pu le conduire jusqu'à son complet achèvement. Et c'est fort heureux, car on n'eût pas aisément trouvé dans le Royaume-Uni un savant aussi familiarisé que lui avec le matériel monétaire et les problèmes qu'il pose, de cette difficile période.

C'est une tâche essentielle de la numismatique de placer les monnaies dans un cadre historique, de les expliquer par l'histoire et même, le cas échéant, d'en enrichir l'histoire. M. Pearce s'y est appliqué. Dès sa préface, courte mais substantielle, il dégage ce qui lui apparaît être les traits principaux de cette période, à savoir la lutte de l'Orient contre les prétentions de l'Occident au rôle directeur de l'empire partagé; et quand l'Occident a été vaincu, l'élévation de Théodose par la suppression des droits du seul fils resté survivant de Valentinien I^{er}. Cette vue lui est dictée par les indices suivants : 1) c'est la monnaie de bronze, l'*Aes*, qui est le moyen impérial de propagande; 2) les *Vota* des monnaies, qui montrent le rapport d'ancienneté des empereurs collègues, peuvent être calculés soit sur le compte ancien de dix ans, soit sur le compte nouveau de cinq ans. Dans son monnayage de bronze, Théodose use alternativement de ces deux styles de manière à supprimer l'ancienneté de Valentinien II en s'égalant à lui; 3) le style continu de la légende du droit implique toujours l'irresponsabilité et la dépendance vis-à-vis d'un collègue d'âge mûr. Ces pratiques, surtout la dernière, éclairent, et d'une façon singulière, la politique de cette trentaine d'années.

L'Introduction générale (p. xv-xliv), très dense, en même temps qu'elle traite des difficiles problèmes que soulève la numismatique de ce temps, fournit tous les renseignements qui peuvent faciliter l'intelligence et la comparaison des monnaies décrites. Le tout est réparti en neuf paragraphes : 1. Le monnayage et l'histoire. 2. Le système monétaire. 3. L'administration et l'organisation des ateliers. 4. Légende interrompue et ininterrompue de l'avvers. 5. Les monnaies à *Vota*. 6. Valentinien II : légendes de l'avvers. 7. Types et légendes. 8. Table chronologique des principaux événements. 9. Liste et classement des bustes du revers.

Je reviendrai plus loin sur tout le côté historique. Pour ce qui est de la partie proprement technique, on comprendra que je laisse le soin d'en traiter aux revues spécialisées. Je dois cependant relever, pour son importance particulière, parce que la chose intéresse aussi

l'histoire, une remarque très importante de Pearce sur les émissions des monnaies d'or : « Quand d'éminents numismates nous ont dit qu'il n'y avait pas d'émissions régulières d'or, mais qu'elles étaient groupées autour de quelques événements spéciaux (ainsi pensait Alföldi) ou que les émissions en métal précieux après 368 n'avaient lieu que dans l'entourage immédiat de l'empereur qui était accompagné par un atelier voyageant (ainsi G. Elmer), on peut estimer que ces affirmations, contenant une bonne part de vérité, ne la contiennent pas toute. La longue série d'émissions mentionnées ci-dessous semblent plutôt destinées à fournir la monnaie régulière nécessaire, entre autres pour le commerce, et les deux séries d'émissions invoquées par Elmer en preuve de la seconde affirmation suggèrent par leur dessin respectif non l'uniformité qu'on doit attendre d'un seul groupe d'artisans monnayeurs, mais l'individualité de l'atelier où apparaissent ces diverses émissions » (p. xxvi-xxvii).

La description des monnaies est donnée par ateliers. Ceux-ci sont au nombre de 16 : 1 en Angleterre, 3 en Gaule, 3 en Italie, 3 en Illyrie et 6 en Orient. Celui d'Angleterre est à Londres et n'est représenté que par des émissions de Maxime. Le nom de l'atelier est *AVG*, où certains ont voulu voir *Augustodunum*, mais Pearce identifie justement ce sigle avec *Augusta* (= *Londinium*). Pour le monnayage de chaque atelier, une introduction générale indique les particularités de types, de légendes, de marques, ainsi que les changements intervenus par suite de la modification du collège impérial. La description des monnaies est faite selon l'ordre historique, commandé précisément par la composition de ce collège, dont les variations, par accession ou décès, opèrent autant de sections, dites périodes, dans l'époque étudiée. En tête de chaque période sont nommés les empereurs, mutuellement reconnus ou non, qu'elle comporte. Sont indiquées ensuite, accompagnées d'un chiffre d'ordre, les légendes des empereurs figurant au droit des monnaies, ainsi que les variétés des bustes, marquées, elles, par des lettres. La description elle-même des monnaies comprend cinq colonnes : 1) l'avvers ou droit, pour lequel on renvoie aux chiffres et lettres qu'on vient de dire; 2) le revers : indication des légendes et description du type; 3) le degré de rareté, pouvant aller jusqu'à *R*⁵; 4) les marques d'atelier; 5) la référence où trouver la monnaie. A l'intérieur de chaque période, l'ordre des monnaies décrites est le suivant : or, argent, bronze. Pour le bronze, notre auteur écarte les dénominations de *centenionales* et de *majorinae*, dont parle le Cod. Theodos., et où certains veulent voir des modules distincts.

Pour lui, ce sont deux noms d'une même sorte de pièce, l'un officiel et l'autre populaire. Aussi préfère-t-il distinguer les séries de bronze simplement en AES I, AES II, AES III, AES IV.

Pour guider dans l'utilisation d'un répertoire aussi riche, l'auteur n'a pas ménagé sa peine. Sept *indices* très détaillés terminent l'ouvrage, renvoyant aux pages de l'Introduction et du répertoire. 1. Empereurs, impératrices, princes. 2. Liste des ateliers. 3. Liste des marques d'atelier. 4. Les types représentés, avec toutes leurs variantes. 5. Les légendes tant de l'avvers que du revers. 6. Les attributs (j'ai cependant cherché en vain des références au mot « nimbe »). 7. Un index général pour tous les noms ou objets non indiqués dans les six indices précédents. Une table de XV planches termine l'ouvrage, précédée d'une « clé », registre par planche des empereurs qui y figurent avec renvois aux pages où sont décrites les monnaies représentées.

Avant d'aborder ce qui fait l'objet propre de cette étude, nous dirons que, si l'inventaire de Pearce, dont on ne saurait assez louer la richesse et l'utilité, peut être considéré comme complet pour ce qui concerne le matériel actuellement existant, il n'embrasse cependant pas tout le matériel dont l'existence a été autrefois signalée. Je veux dire que l'auteur ne paraît pas avoir consulté, du moins complètement, les ouvrages des anciens érudits où sont mentionnées des monnaies. Il ne connaît ainsi Banduri qu'à travers Cohen. En laissant de côté les pièces au nom de Valentinien et de Théodose, parce que ce nom est porté aussi par des empereurs de l'époque suivante, et ne m'attachant qu'aux monnaies aux noms de Valens et de Gratien, je relève dans le tome II de Banduri les diversités suivantes : 1^o au nom de Valens, un *Aes III* : VICTORIAE DD AVGGG NNN, de l'atelier d'Aquilée (AQS) (p. 477); 2^o au nom de Gratien : un *Aes III* : CONCORDIA AVGG, de l'atelier de Rome (RP) (p. 485), qui signifierait, seul témoignage, que cet empereur a frappé monnaie entre la mort de Valens en 378 et l'avènement de Théodose; 3^o au nom de Gratien un *Aes II* : GLORIA ROMANORUM avec, comme type, une porte de camp flanquée de deux tours, de l'atelier de Constantinople (CONS) ou peut-être d'Arles (p. 485); 4^o au nom de Gratien, un *Aes II* : REPARATIO TEMPORVM de l'atelier d'Arles (SMKP) (p. 485). Assurément, vu leur description déficiente, de telles monnaies ne sauraient prendre place parmi celles qui sont décrites dans le répertoire de Pearce; elles pourraient cependant figurer à part en appendice, car elles contribuent, elles aussi, à la connaissance du monnayage et par suite de l'histoire de l'empire romain. Je me permets aussi de signaler, rencontrée au hasard de

més lectures, une variété concernant le multiple d'or de Thessalonique, N° 19, au nom de Valentinien. Il s'agit d'une pièce ayant le même type avec la même légende VICTORIA DN AVG, mais le droit est au nom de Valens (paru dans *Arsberättelse* 1936-1937, Lund, 1937, p. 95 : seul, le revers est reproduit; l'avvers est affirmé par le rédacteur). D'autre part, M. Lafaurie veut bien m'indiquer une pièce qui a échappé à l'attention de W. E. Pearce. C'est un milliarense de l'atelier de Siscia. Droit : DN VALENTINI ANVS PF AVG. Revers : SECVRITAS REIPUBLIC SMSISC; empereur à cheval à gauche, tenant une couronne (type de l'Adventus) (*Rev. Num.* 1909, pp. LXVI-LXVII, coll. Gave's).

Ce qui nous intéresse dans tout le vaste matériel monétaire inventorié, ce sont surtout les incidences de la numismatique et de l'histoire, celle-ci expliquant celle-là et s'y réfléchissant et celle-là précisant et enrichissant celle-ci. Les monnaies impériales, documents officiels, sont l'expression d'une politique : elles ont valeur de propagande ou de manifeste. Ainsi, vu la coutume selon laquelle chaque émission de monnaies par un empereur comportait un certain nombre de pièces frappées au nom et à l'effigie de l'empereur ou de chacun des empereurs collègues, la documentation monétaire permet de connaître quels étaient les rapports, amicaux ou non, des souverains entre eux. Elle permet aussi de connaître, par le nom des ateliers, quel était le territoire occupé par un empereur à tel moment donné d'un conflit et la marche de son armée. Elle permet encore de distinguer les aspects successifs d'une politique impériale. Cette aide mutuelle de la numismatique et de l'histoire nous apparaîtra plus clairement si nous parcourons, ce que nous ferons brièvement, les diverses périodes (1).

La première va de l'avènement de Valentinien I^{er} (25 février 364) à l'élévation de son fils Gratien à l'augustat (24 août 367). L'empereur ne fait point d'émission avant d'avoir associé au pouvoir son frère Valens (28 mars 364) et probablement même, avant la fin de leurs entretiens à Sirmium (juil.-août de la même année). Durant cette période (364-367) est à signaler l'insurrection de Procope (28 sept. 365-27 mai 366). Procope frappe monnaie à son seul nom, dans les quatre ateliers d'Héraclée, de Constantinople, de Nicomédie et de Cyzique. Procope étant mort, Marcellinus, un de ses parents, se fit

(1) Je remercie M. Lafaurie d'avoir accepté de lire ce travail et d'en discuter avec moi. Il a ainsi attiré mon attention sur certains problèmes de numismatique dont la solution est encore incertaine.

proclamer empereur à Chalcédoine, mais fut vite abattu. Il n'eut pas le temps de frapper monnaie.

La deuxième période va du 24 août 367 au 17 novembre 375, date de la mort de Valentinien I^{er}. Trois empereurs : Valentinien I^{er}, Valens, Gratien. Les légendes au nom de Gratien, Auguste mineur, se présentent tantôt en style discontinu, tantôt en style continu. La distinction, observe notre auteur, n'est pas encore appliquée d'une façon rigoureuse, mais le sera avec Théodose. Nous devons cependant croire que les directives monétaires de Valentinien I^{er} traduisaient des intentions précises. Je suggérerais volontiers que la légende discontinue pour Gratien aura commencé avec ses *Quinquennalia* en 373 et qu'à cette date et à cette occasion, Valentinien I^{er} aura associé son fils au gouvernement de l'empire. Gratien était alors dans sa quinzième année. Il sera dans sa dix-septième quand mourra Valentinien. S'il a pu alors faire face avec tant d'autorité et d'à-propos, et même de succès, à sa tâche d'empereur, au point d'exciter la jalousie de son oncle Valens, c'est sans doute qu'il avait dû en commencer l'exercice du vivant de son père et conjointement avec lui. C'est probablement cette association au gouvernement de l'empire que signifient les *solidi* frappés à Antioche et représentant trois empereurs, dont un plus petit, placé entre les deux autres, et ayant au-dessus de sa tête un bouclier portant VOTA V MVL X. Ceux de ces *solidi* qui sont au nom de Gratien lui donnent justement le style discontinu (p. 277, N° 20). Comme Antioche était alors la résidence de Valens, l'on comprend, si notre hypothèse est bonne, que Valentinien I^{er} ait voulu que la promotion de son fils fut connue en Orient.

W. E. Pearce remarque que la monnaie de bronze au nom de Gratien en provenance d'Antioche est, pour cette période, extrêmement rare. Il en infère que l'atelier a cessé d'en émettre peu après l'élévation de Gratien à l'augustat, par manière de protestation contre la prétention de l'Ancienne Rome d'imposer son autorité à tout l'Orient. Il faut attendre l'avènement de Théodose pour voir réapparaître les monnaies de bronze à l'atelier d'Antioche, ce qui représente une carence d'une douzaine d'années. On aurait là l'explication du grand nombre de monnaies d'imitation de moindre module et mal frappées que l'on rencontre à la fin de ce siècle : il fallait bien alimenter la circulation monétaire ! En contraste avec la carence qu'on vient de dire, l'auteur relève l'extrême abondance des pièces de bronze en

provenance d'Antioche, présentant le type de Rome et la légende VRBS ROMA, à l'époque qui suivit la mort de Valens. Gratien, devenu Auguste senior, aura donc fait payer à Antioche sa résistance antérieure (1).

Ce faisceau d'hypothèses ne laisse pas que de susciter des étonnements. D'abord, si le sentiment d'opposition à l'Occident existait au point que l'on dit, c'est dès l'annonce de l'augustat de Gratien qu'il se serait fait jour, et ce n'est pas seulement la rareté, mais l'absence totale de monnaies à son nom que l'on devrait constater. Par ailleurs, Constantinople, plus qu'Antioche, devait avoir des raisons de réagir. Or, les monnaies de bronze de cet atelier au nom de Gratien y sont beaucoup moins rares. Mais surtout, d'où vient que l'atelier récalcitrant n'ait pas hésité à frapper de nombreuses pièces d'or et d'argent à l'effigie de Gratien et toutes, ce qui est à relever, avec légende discontinue? Pourquoi l'activité d'Antioche n'a-t-elle pas repris aussitôt après la mort de Valentinien, avec le nouvel Auguste senior, Valens? Et si Gratien, en tant que senior Auguste, était en mesure d'imposer ses directives monétaires, comment Valentinien I^{er}, Auguste senior lui aussi, n'aurait-il pu imposer les siennes et réduire l'atelier d'Antioche à l'obéissance? S'il s'agit maintenant de la rareté des pièces de bronze d'Antioche au nom de Gratien et des imitations grossières destinées à y suppléer, il serait intéressant de savoir — on ne nous le dit pas — si, et en quelle mesure, la légende de Gratien y figure et selon quel style. On aurait là un important élément d'appréciation. En tout cas, qu'est-ce qui empêchait l'atelier, s'il refusait les légendes de Gratien, de multiplier des pièces au nom des autres empereurs? C'était le moyen le plus naturel de prévenir la raréfaction de la monnaie.

La conclusion de ces remarques est que, puisque l'argument tiré de l'atelier d'Antioche — c'est le cas type qu'on nous donne — est inopérant, on n'est pas fondé à assigner comme caractéristique du monnayage de l'époque étudiée l'opposition de l'Orient à l'hégémonie de l'Occident. Plutôt qu'une telle opposition, il faut faire intervenir comme facteur primordial de la politique monétaire l'intérêt personnel des divers empereurs, et particulièrement l'intérêt ou l'instinct dynastique. Il apparaît déjà chez Valentinien I^{er}, mais c'est surtout avec Théodose qu'il sortira tout son effet.

(1) P. XVII, XIX, 264.

La troisième période s'ouvre par la mort de Valentinien I^{er} (17 nov. 375), suivie cinq jours après de la proclamation, par l'armée, de Valentinien II âgé de cinq ans, que Gratien doit reconnaître. Elle se termine par la mort de Valens (9 août 378). Trois empereurs : Valens, Gratien, Valentinien II. Une caractéristique de cette époque est qu'on ne trouve aucune émission dans les ateliers orientaux, sauf celui de Constantinople, où l'on voit une seule émission pour les *Vota XX-XXX* de Valens, et celui d'Antioche où sont seulement deux émissions de multiples d'or *GLORIA ROMANORVM*, toutes émissions représentées seulement par des pièces au nom de Valens. Ce sont des émissions hors-série. Elles lui furent offertes probablement après la mort de Valentinien comme au nouveau *Senior Augustus*. Il ne reste aucune trace d'une activité régulière. W. E. Pearce ne fournit aucune explication de cette carence. Je ne vois pas du reste que personne d'autre en ait jamais donnée. Il y a pourtant des textes qui peuvent apporter à ce sujet quelque lumière. L'un appartient à Hésychius de Milet, auteur d'une Chronique dont ne nous sont parvenus que des fragments. « Valens, dit-il, avait vendu presque tous les domaines de l'État, ayant un extrême besoin d'argent à cause des barbares. Tous ceux qui pouvaient acheter le firent à un prix diminué, en sous-estimant la vraie valeur des revenus, par la faveur ou la trahison des administrateurs des biens publics (1). » Ce renseignement signifie clairement que Valens n'avait plus de réserves de métal pour des émissions régulières qui lui auraient permis de faire face à toutes ses difficultés. L'autre texte, d'Ammien Marcellin, nous explique, au moins en partie, pourquoi Valens manquait de métal suffisant pour ses ateliers monétaires. La fiscalité, dit-il, était si lourde que, lors du conflit entre les Goths introduits en Thrace et les Romains, il y eut des sujets de l'empire qui, pour y échapper, passèrent au camp des barbares, et Ammien Marcellin nomme *sequendarum auri venarum periti non pauci*, bon nombre de spécialistes des mines d'or (2). Ce fait est à placer durant la première année de Valens en 376. Il contribua évidemment à la pénurie du métal. Rapprochés, ces deux textes nous fournissent des raisons valables, peut-être y en eut-il d'autres, pour expliquer l'absence d'émissions régulières de monnaies en Orient sous Valens.

En Occident, on remarque des différences pour la légende de Valen-

(1) *FHG*, IV, 155.

(2) Ammien Marcellin, xxxi, 6, 6.

tinien II. Dans les ateliers de Gaule, Trèves, Lyon, Arles, elle est toujours en style continu. L'atelier d'Aquilée présente les deux styles, continu et discontinu. A Rome, n'apparaît que le style discontinu. Milan et Sirmium ne fonctionnent pas. Style continu à Siscia et à Thessalonique. J'imagine que l'administration centrale dut, sur les réclamations de Justine, permettre le style continu dans les principaux ateliers de ce qui devait être plus tard la part d'empire du jeune Auguste. Le manque de monnaies à style continu à Rome et à style discontinu à Thessalonique aurait pour cause, en ce cas, une documentation insuffisante. On pourrait encore, pour Thessalonique, supposer chez Gratien une intention expresse de marquer la permanence de son autorité sur une région lointaine, qui, contiguë à la *pars Orientis*, pouvait, s'il paraissait l'attribuer sans restriction à son jeune frère, être convoitée par Valens et prise par lui en tutelle.

Il nous faut maintenant attirer l'attention, à la suite de W. E. Pearce, sur certaines émissions de l'atelier de Rome. Alors que le monnayage en métal précieux est pour ce temps à Trèves, il est tout à fait surprenant de rencontrer, sortis de l'atelier de Rome, des multiples d'or, où la légende du droit est DN VALENS — MAX AVGVSIVS. Et sur l'un d'eux, la légende du revers est DN VALENS VICTOR SEMPER AVGVSIVS (voir p. 122, Nos 25 et 26). Ces légendes ne figurent pas sur les autres émissions. De telles pièces sont certainement postérieures à la mort de Valentinien I^{er}, qui n'aurait certainement pas souffert ce libellé exaltant son frère au-dessus de lui-même, empereur aîné, empereur dirigeant. Pour W. E. Pearce, « cette forme est un excellent commentaire du renseignement d'Eunape, cité par H. Schiller : « das Valens sich in Senat, trotz Gratians Widerspruch, die erste Stelle habe decretieren lassen » (W. E. Pearce, p. 110). Et encore : « Après la mort de Valentinien, le Sénat romain conféra le titre de Maximus Augustus à Valens, malgré l'opposition de son propre empereur Gratien » (p. 108). Ici encore renvoi à Eunape. La référence est : Eunapius exc. legat., p. 13, ed. Venetae, t. I, *Scriptores rer. Byzant.* Je m'y suis reporté. Surprise ! Il n'y est aucunement question du Sénat romain, mais du Conseil impérial de Valens, ἐν τῷ βασιλικῷ συλλόγῳ, où fut mis en délibération s'il fallait accorder l'installation en Thrace des Scythes (= Goths) pressés par les Huns. « Valens décida pour l'affirmative, et cela par l'effet d'une certaine ζηλοτυπία (rivalité, jalousie) à l'égard de ceux qui régnaient avec lui comme il a été dit plus haut, savoir les deux fils de son frère, qui décidaient entre eux

du partage de l'empire, sans en référer à leur oncle » (1). C'est-à-dire que Valens voulut marquer son autorité et son indépendance en tranchant, dans une question aussi importante que l'introduction d'une nation barbare en territoire romain, sans consulter aucunement ses collègues. Nous sommes bien loin en tout ceci du sénat romain. Évidemment, W. E. Pearce et son garant, H. Schiller, ont été trompés par l'édition de Venise, non point précisément par le texte grec qui n'a pas dû être lu, mais par la traduction latine qui avance ceci : *tandem in sententiam imperatoris itum est, et factum Senatusconsultum ex aemulatione quam habebat cum his qui Imperium cum eo tenebant*.

Le comma « et factum Senatusconsultum » est sans doute pour rendre καὶ γέγραπται οὕτω πρότερον, incise que le traducteur n'a pas su reconnaître et qu'il a du reste déplacée (2). Le *Senatusconsultum* a conduit H. Schiller et W. E. Pearce à penser au Sénat de Rome. Comme la traduction latine elle-même ne dit pas en quoi consiste ce sénatusconsulte, on y supplée à l'aide de la numismatique : le Sénat a donné le titre de Maximus à Valens et le premier rang sur Gratien, et cela, précise-t-on, malgré l'opposition de celui-ci, ce qui assurément n'est indiqué nulle part. Voilà tout ce qu'on a fait dire au texte d'Eunape. De telles fantaisies sont regrettables. W. E. Pearce, qui est principalement numismate, s'est fié à un historien, mais il a bien mal choisi son guide.

S'il faut maintenant une explication de ces multiples d'or ayant la légende DN VALENS MAX AVGVSIVS, la voici brièvement. Ils ont été frappés dès l'annonce de la mort de Valentinien I^{er}. On sait que cet empereur, après avoir favorisé le Sénat romain au début de son règne, prit ensuite toute une série de mesures destinées à le rabaisser et s'était ainsi attiré son aversion. On crut certainement à Rome, quand Valentinien mourut, que Valens, vu le jeune âge de Gratien, succéderait à son frère dans toute la plénitude du pouvoir impérial et serait donc en position et mesure de rendre au Sénat tous ses privilèges. Les pièces susdites sont un hommage empressé, inspiré par l'intérêt, à celui qu'on saluait comme le nouveau maître du monde romain. Cette manifestation fut un geste inutile. On apprit bientôt que Valens, que l'on s'attendait certainement à voir s'emparer d'une bonne partie

(1) Le texte d'Eunape a été publié par Boissonade (1822), Mai, *SVNC*, II (1827), Bekker et Niebuhr, dans le *Corpus de Bonn* (1829); dans *FHG*, IV (1868); De Boor, *Exc. de legationibus*, I (1903). Le texte des éditions anciennes est ὅπ' ἀντιζηλοτυπίας, celui de Müller et de Boor est : ὅπῃ τι ζηλοτυπίας.

(2) Ce *Senatusconsultum* ne figure pas dans les traductions latines respectives de Mai et de Müller.

du domaine de son frère défunt, en était empêché du fait de la proclamation comme Auguste, par l'armée, du tout jeune Valentinien. En outre, Gratien, sentant le besoin de s'appuyer sur le Sénat ou du moins la nécessité de ne pas se l'aliéner, s'empessa de lui rendre tous ses privilèges. Valens n'eut rien à faire à Rome. Les monnaies si honorables à son nom restent comme un témoignage de ce qu'on attendait de lui.

Des multiples d'or de Rome dont nous venons de parler est à rapprocher un multiple d'or de l'atelier de Thessalonique qui dut être certainement frappé quand on apprit dans cette ville, peu après l'annonce de la mort de Valentinien I^{er}, celle de la proclamation de son jeune fils Valentinien. Le droit est au nom de Valens, mais sans légende exaltante. Par contre, le revers est significatif. Il représente trois empereurs, dont l'un est nimbé. Il est entre les deux autres tournés vers lui; celui de gauche est plus petit. La légende est PIETAS DDD NNN AVGVSTORVM. Assurément le personnage central est l'empereur Valens: les deux autres sont Gratien et Valentinien II (p. 178, n. 28). Il est évident, d'après cela, qu'à Thessalonique comme à Rome, on pensait, à cause du jeune âge de Gratien, que Valens s'imposerait dans tout l'empire au même titre et dans la même plénitude que son frère défunt, et en outre, probablement, qu'il prendrait l'administration de l'Illyricum à la place du tout jeune Valentinien II jusqu'à sa majorité. Prévisions démenties par les événements, comme l'on sait.

La quatrième période va de la mort de Valens à celle de Gratien (25 août 383). Quatre empereurs: Gratien, Valentinien II, Théodose I^{er} (depuis le 19 janvier 379), Arcadius (depuis le 19 janvier 383): une Augusta: Flaccilla. Cette période présente des problèmes analogues. La légende de Valentinien II est d'abord continue, puis discontinue à Milan, Aquilée, Rome, Thessalonique, Constantinople, Antioche, Nicomédie. Le style continu apparaît seul à Trèves, Lyon, Arles, Siscia, Sirmium, Héraclée, Cyzique, Alexandrie. On ne voit pas de motif spécial pour les ateliers illyriens et orientaux de procéder de la sorte. Il faudra incriminer ici encore l'insuffisance de la documentation, ou supposer que les directives de l'administration centrale n'ont pas été transmises ou pas reçues à temps; ou bien encore qu'on aura utilisé d'anciens coins à style continu avec la pensée que, s'agissant d'un empereur mineur, cela ne tirait pas à conséquence, ce qui vaut pour la *pars Orientis*. C'est par la pratique des grands ateliers

que nous pouvons reconnaître quelles étaient les prescriptions du pouvoir central. Voici ce qu'on en peut déduire.

A la mort de Valens, Gratien, seul maître de l'empire, aura imposé la légende continue pour Valentinien II, afin d'empêcher que s'accrédite l'idée d'une égalité de droits entre lui et son jeune frère, idée qui nuirait à l'autorité dont il avait besoin. Ensuite, il associa à l'empire Théodose I^{er} en lui donnant l'Orient pour partage et en lui confiant l'administration de l'Illyricum oriental, lui-même gardant l'occidental. Cet arrangement concernant l'Illyricum prit fin à l'entrevue entre Gratien et Théodose en septembre 380, cette contrée étant rendue tout entière à Valentinien II. C'est évidemment au temps qui suivit cet accord qu'il faut assigner les légendes de Valentinien II à style discontinu. Remarquons qu'elles apparaissent à Milan, Rome, Aquilée, c'est-à-dire tous les ateliers d'Italie, qu'elles sont absentes des trois ateliers de Gaule. Cela signifie très nettement qu'avec l'Illyricum, c'est toute la préfecture centrale qui, par l'accord de septembre 380, est attribuée à Valentinien II. C'est justement la conclusion que nous avait suggérée, dans un article précédent, l'examen des sources historiques; il est important de la voir ainsi nettement confirmée par la numismatique.

Vers la fin de cette période, on constate des émissions comportant des pièces au nom d'Arcadius. Elles proviennent toutes des ateliers orientaux, et aussi de Thessalonique. A part Alexandrie et Thessalonique, ces ateliers ont aussi des pièces au nom de Flaccilla, mère d'Arcadius. Rappelons ici que l'insurrection de Maxime contre Gratien commença en automne 382, qu'Arcadius fut créé Auguste le 19 janvier 383 et que Gratien mourut assassiné le 25 août 383. La présence à Thessalonique des monnaies susdites manifeste que Théodose, même avant la mort de Gratien, s'était emparé de l'Illyricum oriental. C'est là chose que, seule, la numismatique nous apprend. Elle nous apprend même quelque chose de plus. Nous voyons en effet que les monnaies frappées à Thessalonique au nom d'Arcadius, Auguste fraîchement créé, sont toutes à légende discontinue. Sûrement, cela n'a pas été décidé sans raison. Je ne crois pas me tromper en lisant dans la pensée de Théodose le plan d'une nouvelle distribution territoriale de l'empire, ou plutôt dans l'empire. Ce plan ne pouvait avoir de fixité absolue dans tous ses contours. Il était ceci ou cela selon que la victoire favoriserait Maxime ou Gratien. Que Maxime l'emporte, c'est tout l'Illyricum qu'occupera Théodose, renforçant ainsi sa position en face de l'usurpateur, prêt à intervenir pour secourir le jeune

Valentinien en cas d'invasion de l'Italie, et se ménageant le temps et la facilité de préparer lui-même une expédition contre le meurtrier de Gratien. Dans ce premier cas, le partage territorial projeté consistera à donner le ci-devant domaine de Gratien à son frère Valentinien et toute la partie centrale, y compris l'Illyricum entier, à Arcadius. Que Gratien l'emporte, Théodose ne peut élever trop haut ses prétentions, car Gratien est l'Auguste *senior*, et l'accord de septembre 380 a garanti la *pars* de Valentinien. Mais il réclamera au moins le partage de l'Illyricum, la partie occidentale restant à Valentinien et la partie orientale allant à Arcadius, toutes deux devant être administrées respectivement, en attendant la majorité des jeunes Augustes, par les empereurs effectifs, à titre de tutelle. Théodose pouvait faire valoir comme raison plausible que c'était là un moyen d'obtenir le meilleur équilibre politique et militaire de l'Orient et de l'Occident et de mieux assurer ainsi la protection de la frontière danubienne contre les barbares envahisseurs. Mais, plus qu'une raison, Théodose avait un gage en occupant le territoire.

C'est parce qu'il avait ce gage que déjà il passait à la réalisation. En frappant à Thessalonique des monnaies au nom d'Arcadius à légende discontinue, il manifestait, publiait, déclarait l'attribution à son fils au moins de l'Illyricum oriental comme sa *pars imperii*. Il est à noter que l'on connaît aussi pour cette période une émission au nom d'Arcadius en style continu, mais à Constantinople et quelques autres ateliers orientaux. Il est évident qu'elle est antérieure à l'occupation de Thessalonique.

C'est Maxime qui l'emporta sur Gratien, mais cela n'a pas été le résultat d'une bataille rangée qui eût considérablement affaibli le vainqueur et donné ainsi toutes les chances à Théodose. Gratien a péri assassiné. Toutes les forces militaires de Maxime sont intactes. Aussi Théodose a-t-il jugé plus prudent de recevoir les ouvertures de négociation qui lui parvinrent de son rival. Le résultat en a été l'accord de septembre 384, qui restituait à Valentinien II tout son domaine et, par suite, mettait fin à l'occupation théodosienne de l'Illyricum oriental.

La cinquième période va de la mort de Gratien (25 août 383) à celle de Maxime (28 août 388). Cinq Augustes : Valentinien II, Théodose, Arcadius, Maxime, Victor; une Augusta : Flaccilla (elle mourut durant l'hiver 386-387). Le monnayage de cette période est particulièrement instructif. On y voit en effet se refléter clairement le comportement

politique et les rapports mutuels des divers empereurs. Rappelons les principaux faits : accord en septembre 384 entre Maxime et Théodose, ayant pour résultat la restitution à Valentinien II de l'Illyricum oriental; invasion de l'Italie par Maxime pendant l'été 387; expédition de Théodose contre lui en 388 se terminant par la défaite et la mort de l'usurpateur (28 août 388). Examinons maintenant le monnayage et d'abord le monnayage occidental. C'est dans cette période que W. E. Pearce place les émissions en or et en argent faites par Maxime à Londres à son propre nom et à celui de Théodose. Il nous semble qu'elles appartiennent plutôt à la fin de la période précédente, c'est-à-dire avant la mort de Gratien et plus précisément au début de l'insurrection de Maxime. C'est de Londres en effet que celle-ci est partie. Et du reste, on ne voit pas de monnaies de cet atelier au nom de Victor, fils de Maxime, tandis qu'il y en a des autres ateliers occidentaux passés sous la domination de l'usurpateur.

En écartant l'atelier de Londres, le premier monnayage de cette période dans le domaine de Maxime est celui de Trèves : l'*unanimitas* de l'empire y apparaît dans les émissions d'or et d'argent au nom de Théodose. On ne voit pas ce nom, peut-être par insuffisance de documentation, dans la monnaie de bronze. Comme nous l'avons déjà dit, le nom de Victor apparaît aussi dans les émissions de Trèves, et on ne le voit jamais (ailleurs également) qu'en style discontinu.

Mais à Lyon et à Arles, il n'y a de monnaies qu'au nom de Maxime et de Victor : elles appartiennent au temps des hostilités avec Valentinien et Théodose, préliminaires compris. Maxime a dû faire une distribution de numéraire à ses troupes avant l'invasion de l'Italie secrètement préparée. Il est à noter en outre que Maxime n'a jamais frappé de monnaies au nom de Valentinien ou à celui d'Arcadius.

A la lumière de ces faits, on doit conclure que Maxime se considérait comme le seul maître de tout le domaine administré précédemment par Gratien, y compris la *pars* de Valentinien II. Ce dernier, à ses yeux, ne comptait pas. Quand il se fit proclamer empereur en Bretagne, Maxime avait en vue de partager l'empire avec Théodose : seul ce nom paraît sur les monnaies de Londres. Arcadius n'était pas encore Auguste. Quand il apprit cette élévation et l'occupation de Thessalonique, il proclama de son côté son fils Victor Auguste, en lui donnant, comme Théodose l'avait fait pour Arcadius, la légende à style discontinu. Il manifestait sans nul doute par là qu'il lui destinait une *pars imperii*, probablement celle de Valentinien II.

Plus tard, lorsqu'il eut conclu à un manque de sincérité dans la

conduite de Théodose à son égard, il cessa d'émettre des monnaies à son nom (monnayage de Lyon et d'Arles). Les vrais sentiments de Théodose à son endroit apparurent à Maxime dans le retard, qui équivalait à un refus, que le maître de l'Orient mettait à lui accorder le consulat. Cette dignité était conférée ordinairement à chaque empereur l'année qui suivait son avènement, à moins qu'il ne fut déjà consul. Après l'accord de septembre 384, Maxime devait régulièrement revêtir le consulat en 385. En admettant que les consuls fussent déjà désignés au moment de l'accord, Maxime s'attendait du moins à être nommé pour l'automne 386. Il n'en fut rien. Et les faisceaux l'oublièrent encore en 387. C'en était trop. On sait la suite. C'est l'invasion de l'Italie. Les ateliers de la péninsule, Milan, Aquilée, Rome, tombés en sa possession, frappent à son nom et à celui de Victor (pour Rome, il n'y a pas de pièces qui témoignent pour le nom de Victor, mais il est évident qu'il a dû y en avoir). Son armée s'arrête aux frontières de l'Illyricum, car Théodose l'a prévenu, comme nous verrons plus loin.

En Orient, on trouve des monnaies au nom de Maxime, provenant de Constantinople seulement, et très rares. Elles sont en bronze. Il a dû y avoir aussi des émissions en métal précieux, par réciprocité. Ces pièces n'ont pu être frappées qu'après l'accord de septembre 384. Toutes ont dû être retirées de la circulation dès que les rapports se tendirent entre les deux souverains.

Dans le domaine de Valentinien II, on voit les ateliers de l'Italie du Nord, Milan et Aquilée, demeurer fidèles au style discontinu de la légende de cet empereur, tandis que Rome prend l'initiative des émissions où la légende de Théodose est seule de style discontinu. Un ordre de l'administration de Théodose vint prescrire le style discontinu pour Arcadius. Rome obéit et restitua alors à Valentinien II le style discontinu. Ce que nous venons de dire découle de l'examen des émissions *GLORIA ROMANORVM* (Rome, n° 55) et *VICTORIA AVGG* (Rome, nos 56 et 57). Au temps de l'ingérence de Théodose se rapporte aussi l'émission *TRIVMFATOR GENTIVM BARB* qui donne à Théodose et à Arcadius (il n'y en a pas d'exemplaires au nom de Valentinien) le style discontinu, et l'émission *VRBS ROMA* où les trois Augustes ont le style discontinu.

Pour ce qui est de l'Illyricum, comme cette contrée se trouve sous le contrôle de Théodose jusqu'à l'accord de septembre 384 et y retournera après l'invasion de l'Italie par Maxime, nous le joignons à l'Orient pour la commodité de l'examen. Cet examen est assez délicat. Une première constatation peut nous fournir un fil directeur. Elle concerne l'émission de Constantinople où Maxime est admis dans le consortium

des empereurs. Dans cette émission, *VIRTUS EXERCITI* (Constantinople, n° 83) dont il y a des pièces au nom de chacun des empereurs, on voit que, tandis que Valentinien II a le style discontinu, Arcadius n'a que le style continu. On ne peut expliquer cela que comme un résultat de l'accord de septembre 384, qui restituait à Valentinien II la *pars imperii* qu'évidemment Théodose destinait à Arcadius et qui était pour celui-ci le fondement de sa légende discontinuée. Ceci posé, c'est-à-dire que les légendes d'Arcadius à style continu ne peuvent qu'être postérieures à l'accord susdit (384), voici, dans notre période (383-387), pour les légendes de Valentinien II et d'Arcadius les diverses manières dont elles se présentent. J'omets Théodose qui, évidemment, a toujours le style discontinu. Les chiffres bissés indiquent l'identité du type représenté.

VALENTINIEN		ARCADIUS	
1.	style continu	(absent)	<i>Aes II</i> GLORIA ROMANORVM
1 bis	(absent)	style discontinu	<i>idem</i> GLORIA ROMANORVM
2.	(absent)	style discontinu	Multiple GLORIA ROMANORVM d'or
3.	style discontinu	style discontinu	<i>Aes III</i> GLORIA ROMANORVM
4.	style discontinu	style discontinu	<i>Aes III</i> VIRTUS AVGGG
5.	style discontinu	style discontinu	<i>Solidus</i> CONCORDIA AVGGG
6.	style discontinu	style discontinu	<i>Tremis</i> VICTORIA AVGVSTORVM
7.	style discontinu	style continu	<i>Aes IV</i> VICTORIA AVGGG
7 bis	style discontinu	style discontinu	<i>idem</i> <i>idem</i>
8.	style discontinu	style continu	<i>Aes II</i> VIRTUS EXERCITI
8 bis	style continu	style continu	<i>idem</i> <i>idem</i>
9.	style continu	style continu	<i>Aes IV</i> GLORIA REIPVBLICAE
10.	style continu	style continu	<i>Aes IV</i> VICTORIA AVG

Les nos 1 et 1 bis, ce dernier ne différant que par le costume du buste et ne se voyant que pour Arcadius, appartiennent évidemment à la même émission. Ils proviennent de Siscia, de Thessalonique et de Constantinople et de tous les ateliers orientaux. L'absence de Cyzique ne peut s'expliquer que par une documentation insuffisante. Le rapport entre Valentinien (style continu) et Arcadius (style discontinu) est l'inverse de celui qu'on a vu au lendemain de l'accord de Théodose avec Maxime. Il ne reparait plus dans la présente période. Il est donc nécessaire de placer cette émission (1 et 1 bis) antérieurement à cet accord. La devise *GLORIA ROMANORVM* est du reste un héritage de la période précédente.

Le n° 2, émission qui n'est actuellement représentée que par des

monnaies de Théodose et d'Arcadius, apparaît à Constantinople. Vu la conjonction du lieu, de la devise, du style discontinu pour Arcadius, l'émission devait comporter le style continu pour Valentinien et par suite se placer comme les nos 1 et 1 *bis* avant l'accord susdit.

Le n° 8 est particulièrement caractéristique. Il est commun à Constantinople et, sauf une exception, n° 8 *bis*, à tous les ateliers orientaux. Cette émission ne peut être que postérieure à l'accord de 384 et marque qu'Arcadius n'a plus de territoire délimité. L'exception est celle de l'atelier d'Alexandrie, où les jeunes augustes ont tous les deux le style continu. Les instructions venues de haut ont été mal transmises ou mal comprises. On a pu trouver étrange le renversement des rapports entre Arcadius et Valentinien. Pour plus de sûreté, on aura donné à tous les deux le style continu. Ce qui est certain, c'est que l'exception ne répond à aucune intention de l'autorité centrale. A ce même temps se rattache le n° 7 qu'on voit à Siscia.

Il est donc avéré qu'Arcadius, qui a joui du style discontinu durant la période précédente et dans celle-ci jusqu'à l'accord de Théodose avec Maxime, en a été privé après cet accord dans des émissions régulières, tandis que Valentinien l'a alors récupéré.

Cependant, à côté des émissions susdites qui indiquent l'inégalité entre les jeunes Augustes, il y en a d'autres qui indiquent entre eux égalité, soit dans le style discontinu, soit dans le style continu. L'égalité dans le style discontinu est marquée par les nos 3 (Siscia, Thessalonique), 4 (Thessalonique) 7 *bis* (Siscia), 5 et 6 (Constantinople). Ces pièces ne peuvent bien s'expliquer que comme une transition entre les deux sections de notre période. Théodose, au lendemain de l'accord avec Maxime, aura, avant d'appliquer le régime nouveau, ordonné une série d'émissions égalant dans le style discontinu Valentinien et Arcadius, dont la situation ne le comportait plus. Je ne serais cependant pas étonné que les émissions (n° 5), où la concorde entre les trois Augustes est connotée d'égalité au moyen du style continu, ait été conservée par Théodose à titre d'émission régulière, pour atténuer le rang inférieur d'Arcadius.

Quant aux émissions qui égalent les deux jeunes Augustes par le style continu (nos 9 et 10), on doit également les repousser sans aucun doute à la fin de notre période. On ne peut les placer en effet avant l'accord de 384, car alors la légende d'Arcadius est invariablement de style discontinu, ni au temps où Thessalonique est sous le contrôle de Valentinien, car alors le style de Valentinien ne peut être que discon-

tinu. On ne peut donc les situer qu'au temps où Théodose, après l'invasion de l'Italie par Maxime et la fuite de Valentinien à Thessalonique, a fait passer l'Illyricum sous son administration. Valentinien ne compte plus, et Théodose, demeuré seul empereur effectif, le fait savoir et proclamer par la monnaie. Il est à remarquer que ces émissions n'appartiennent qu'à Thessalonique, où précisément s'était réfugié Valentinien. Impossible de n'y pas voir une intention, celle de faire sentir au souverain dépossédé qu'il n'est pas plus maître dans l'Illyricum qu'en Italie et que, privé de son territoire et de son pouvoir, il dépend désormais entièrement, pour les recouvrer, de son puissant collègue oriental.

L'examen des monnaies à *Vota* de cette période nous entraînerait trop loin. Vu la manière différente de les compter, leur classement est difficile. En tout cas, pour le réussir il faudra tenir compte des diverses constatations que nous venons de faire. Citons, par exemple, le cas des *Vota V* de Siscia (p. 154, n° 36), où la légende d'Arcadius est à style continu. W. E. Pearce place cette émission avant l'accord avec Maxime. Mais le style continu pour Arcadius n'est pas possible à cette époque dans un atelier contrôlé par l'administration de Théodose; il n'existe même alors nulle part, car Théodose a imposé partout, même en Italie, le style discontinu pour Arcadius (nous ne parlons pas de Maxime qui n'a jamais frappé de monnaie à ce nom). Il reste que les *Vota V* susdits ne peuvent se placer qu'en 387, à la cinquième année d'Arcadius, car alors le style continu lui convient.

Ne quittons pas cette période sans un regard sur la politique de Théodose. Nous avons vu que cet empereur, avant la mort de Gratien, avait pris un gage en occupant l'Illyricum oriental et frappé des monnaies au nom d'Arcadius à légende discontinue, d'où nous inférons un plan de partage de l'empire où cette contrée serait l'apanage du même Arcadius. Théodose respecte encore l'Illyricum occidental, car l'atelier de Siscia n'est pas alors passé sous son contrôle (celui de Sirmium, inactif durant toute notre période, ne peut nous renseigner). Mais nous voyons qu'après la mort de Gratien le monnayage de Siscia est au pouvoir de Théodose, et c'est par là seulement que nous savons que cet empereur a poussé plus loin et s'est emparé aussi de l'Illyricum occidental. Cette nouvelle occupation suppose un nouveau plan de Théodose. Maxime n'est pas alors reconnu et Théodose n'a pas encore renoncé à son expédition. On peut supposer que ce plan comportait la répartition suivante de l'empire : l'Orient à Théodose; la partie centrale à Arcadius, en attendant de la partager entre Arcadius et

Honorius; l'Occident à Valentinien, les deux jeunes Augustes restant sous son autorité.

La sixième période va de la mort de Maxime (28 août 388) à celle de Valentinien II (15 mai 392). Trois empereurs : Valentinien II, Théodose et Arcadius. Théodose, vainqueur de Maxime à Poetovio, demeure en Italie, principalement à Milan. Il garde avec lui pendant plusieurs mois Valentinien II et l'envoie ensuite en Gaule avec résidence à Trèves. C'est en effet cette partie de l'empire qu'il lui assigne désormais. Vers le milieu de 391, Théodose quitte l'Italie et retourne à Constantinople, en passant par Thessalonique, où il fait un séjour attesté par Zosime.

De cette période on a des émissions au nom de Valentinien et d'Arcadius avec légende continue pour tous les deux. En Occident, les ateliers de Lyon et d'Arles frappent des *Aes IV* VICTORIA AVGG, et Rome, des *Aes III* SPES REIPUBLICAE. Ils appartiennent certainement au temps qui précéda la reprise du pouvoir par Valentinien II. Les *Aes IV* VICTORIA AVGGG à style discontinu qui apparaissent dans les mêmes villes suivent cette reprise du pouvoir. De même les émissions des autres ateliers d'Occident, Trèves, Milan, Aquilée, qui n'ont que le style discontinu. Ce style, qui est de règle pour Valentinien, empereur effectif, est donné aussi à Arcadius, cela probablement parce qu'une *pars imperii* lui est destinée, mais surtout par la volonté de Théodose de ne plus mettre de différence entre les deux jeunes Augustes. Le but, sans nul doute, était d'empêcher par là que ne surgît l'idée que le style discontinu, n'étant employé que pour Théodose et Valentinien, signifiât une égalité absolue entre les deux, idée qu'écarterait l'application de ce style à Arcadius notoirement sous la dépendance de Théodose. Cette volonté et ce but apparaissent clairement, mais par le procédé inverse, dans les ateliers orientaux. Ainsi à Constantinople, à côté des *milliarensia* GLORIA ROMANORVM qui, comme les ateliers de Gaule et d'Italie, donnent le style discontinu aux deux jeunes Augustes et qu'il faut placer après le départ de Valentinien pour la Gaule, il y a aussi dans la monnaie de propagande les *Aes IV* SPES REIPUBLICAE qui leur donnent le style continu. Il faut sans doute les situer aussitôt après la victoire sur Maxime, mais ils n'ont jamais été remplacés jusqu'à la mort de Valentinien. Il est remarquable que cette formule monétaire est la seule que connaissent, dans notre période, tous les autres ateliers d'Orient et aussi celui de Thessalonique, alors sous le contrôle de Théodose (Sirmium et Siscia ne fonctionnant pas). Il

apparaît clairement que Théodose voulait entretenir dans tout le domaine qu'il administrait directement l'impression qu'il était le seul empereur en plénitude et que l'unité de l'empire était refaite sous son autorité.

La septième et dernière période va de la mort de Valentinien II (15 mai 392) à celle de Théodose (17 janvier 395). Quatre Augustes : Théodose, Arcadius, Eugène (du 22 août 392 au 6 sept. 394), Honorius (créé en janvier 393). Trois mois après la mort de Valentinien II, Eugène se proclamait empereur. Il descendit en Italie au printemps suivant. A la fin de mai 394, Théodose se mit en campagne et rencontra l'armée d'Eugène dans la vallée du Frigidus (la Wippach, affluent de l'Isonzo). Eugène fut défait et tué, le 6 septembre 394. Théodose fit aussitôt venir Honorius en Italie et célébra avec lui à Rome son second triomphe. Il mourut peu après à Milan, le 17 janvier 395.

A son avènement, Eugène, qui désirait être reconnu à Constantinople, frappa des monnaies au nom de Théodose et à celui d'Arcadius. Le nombre relativement considérable des pièces trouvées au nom d'Arcadius a fait conclure à W. E. Pearce que leur frappe a dû commencer avant l'avènement d'Eugène, cela par les soins d'Arbogaste, dans la perspective que le fils aîné de Théodose viendrait prendre en Gaule la succession de Valentinien. Quoi qu'il en soit de ce dernier point particulier, Eugène, en reconnaissant Arcadius, suppose que celui-ci recevra en apanage la partie centrale de l'empire, et c'est pourquoi il s'abstient d'abord de descendre en Italie. Il ne s'y décide qu'après avoir appris l'élévation à l'augustat d'Honorius. Ce dernier événement était une réplique de Théodose à l'usurpation d'Eugène et manifestait chez lui des plans tout autres pour le partage de l'empire. Dans ces conditions, est-il croyable qu'Eugène ait frappé des monnaies au nom d'Honorius, comme le croit Elmer sur la foi de certaines rares pièces du monnayage d'Eugène provenant des ateliers de Lyon et d'Arles (il n'y en a aucune de Milan, Rome, Aquilée)? W. E. Pearce pense avec raison, croyons-nous, que ces pièces gauloises pour Honorius ont été frappées après la mort de l'usurpateur.

Pour ce qui est de Théodose et d'Arcadius, Eugène continua à Milan de frapper des monnaies à leur nom (Aquilée n'offre point d'exemple et Rome un exemple douteux). Parmi ces pièces sont à remarquer des $1/2$ *siliquae* VICTORIA AVGGG, où l'on voit par ce nombre de trois qu'Eugène veut ignorer Honorius, et cela confirme singulièrement la présomption rappelée ci-dessus de W. E. Pearce. La frappe aux noms

de Théodose et d'Arcadius cessa à l'annonce de la nomination des consuls pour 394. Eugène refusa de les reconnaître et en nomma un lui-même (1).

Après la mort d'Eugène, apparaissent aussitôt en Gaule dans les ateliers de Lyon et d'Arles, de la manière susdite (on ne voit rien à Trèves, ou par manque de documentation, ou parce que l'atelier a cessé alors de fonctionner), des monnaies au nom d'Honorius. La légende de celui-ci y est continue. Les ateliers d'Italie introduisent également cet empereur dans leurs séries monétaires, mais lui donnent une légende discontinue. La raison de cette différence est sans doute que les ateliers gaulois, ignorant encore les desseins de Théodose, ont traité Honorius comme un Auguste mineur ordinaire, tandis que les ateliers d'Italie sous le contrôle direct du maître de l'empire, lui ont donné le style discontinu, comme se trouvant dans la *pars* destinée au jeune Auguste.

Tournons-nous maintenant vers les ateliers qui, durant toute cette période, ont été au pouvoir de Théodose, savoir ceux d'Orient et d'Illyricum. Commençons par celui de Thessalonique. Pour W. E. Pearce, la mort de Valentinien ne fait pas date dans cet atelier; c'est la période précédente, commencée avec la mort de Maxime, qui continue, et elle s'achève au printemps de 393. J'avoue ne pas comprendre la raison de cette dernière limite. Cette date du printemps 393 signifie, partout où l'emploie notre auteur, la descente d'Eugène en Italie, mais cela ne peut affecter l'Illyricum, qui est au pouvoir de Théodose. Pour la période qu'il a ainsi délimitée, W. E. Pearce ne signale que deux sortes d'émissions. L'une est l'*Aes IV SALVS REIPUBLICAE*, où n'apparaît pas Honorius et où, des trois autres empereurs, Valentinien, Théodose, Arcadius, seul Théodose a le style discontinu. Ces pièces ont été frappées aussitôt après la victoire sur Maxime et il en a été question dans la période précédente. L'autre sorte d'émissions est le *solidus* *CONCORDIA AVGGG* comprenant des monnaies aux noms des quatre Augustes : Valentinien, Théodose, Arcadius, Honorius (évidemment trois seulement ensemble), tous à style continu. Si la période s'achève au printemps 393, il y a bien peu de temps pour

(1) Je ne crois pas qu'il faille interpréter cette nomination d'un seul consul en ce sens qu'Eugène laissait ouverte une porte pour des négociations avec Théodose. C'était trop tard. Nous supposons plutôt qu'Eugène, dans son ambassade à Théodose, aura représenté qu'il était convenable et équitable, puisque il y avait deux Rome, que chacune d'elles eût son consul, nommé par l'empereur respectif. Il a reconnu pour 393 le premier des deux consuls désignés par Théodose (c'était celui-ci même). En 394, il n'en reconnaît aucun, mais il sera resté fidèle à son idée en n'en nommant qu'un seul.

placer cette émission, Honorius ayant été créé Auguste le 19 janvier de cette année, mais surtout il n'est pas possible de trouver alors une présence impériale à Thessalonique. Par contre, Théodose s'est arrêté dans cette ville vers le milieu de 391, en retournant d'Italie à Constantinople, fait attesté par Zosime, avec circonstances à l'appui (1). L'émission en question doit être rattachée à ce séjour. Elle comprenait à cette date, Valentinien, Théodose, Arcadius, tous trois avec légende discontinue, comme alors dans les ateliers de Gaule et d'Italie. A l'annonce de l'augustat d'Honorius, on aura aussi frappé à son nom, sans avoir à changer AVGGG, puisque Valentinien n'était plus. Le style discontinu employé ici pour Honorius s'explique sans doute parce qu'on croyait que toute la préfecture centrale, dont faisait partie Thessalonique, lui était destinée, la guerre n'ayant pas encore éclaté entre Théodose et Eugène; ou bien encore, simplement, parce que Théodose, dans la période précédente, avait attaché à la formule CONCORDIA AVGGG, en faveur d'Arcadius, une notation d'égalité qu'il n'y avait pas lieu de refuser à Honorius. Mais on placera tout aussi bien, et peut-être mieux, cette introduction d'Honorius dans la dite série, durant le passage à Thessalonique, si on peut et on doit l'établir, de Théodose dans son expédition contre Eugène. Nous touchons ici à un important et délicat problème. Il y a en effet toute une série de *solidi* aux noms de Théodose, Arcadius et Honorius avec, pour tous, légende discontinue et portant au revers le type de l'empereur tenant l'étendard et la Victoire sur un globe et foulant un captif, la devise étant VICTORIA AVGG ou AVGGG et la marque d'atelier $\frac{S|M}{COM}$ (voir

pp. 161-163, nos 12, 13, 14, 15). Les nos 13, 14 et 15 ajoutent à la devise la lettre d'officine, d'où il appert que l'atelier comptait jusqu'à dix officines. Le problème est dans l'interprétation de la marque. W. E. Pearce a vu dans S|M « Sirmium » et tiré la conclusion que Sirmium était une étape, la principale, de l'armée conduite par Théodose contre Eugène et qu'à cette étape se rapporte la frappe des monnaies en question. Cet itinéraire n'étant pas connu par ailleurs, le présent témoignage de la numismatique en serait l'unique preuve. Que vaut-elle? M. Ulrich-Bansa, dans son magistral ouvrage *Moneta Mediolanensis*, l'a repoussée avec décision. Il voit dans le signe S|M l'abréviation usuelle de *Sacra moneta* et déclare que les *solidi* qui en sont marqués appartiennent à deux ateliers distincts : Constantinople

(1) Zosime, iv, 48.

et Thessalonique, se fondant pour cela sur les caractères stylistiques des monnaies et sur le fait que seul alors de tous les ateliers, celui de Constantinople comprenait dix officines. Pensant que W. E. Pearce ne devait pas ignorer ces particularités, explicables par le déplacement de l'atelier impérial, j'ai précédemment, à l'exemple de M. Piganiol, suivi le sentiment de l'auteur anglais. Et, pour l'appuyer, j'ai tiré argument contre Ulrich-Bansa en faveur de « Sirmium » du fait que SM se trouve dans le champ, ce qui n'est pas habituel, et estimé par suite que $\frac{SM}{COM}$ devait être la marque de Sirmium, comme $\frac{MD}{COM}$ l'est de Milan. Cela paraissait bien plausible. Mais ce qui n'est pas habituel non plus et que m'apprend l'ouvrage de W. E. Pearce, ainsi que la numismatique constantinienne à laquelle je me suis reporté, c'est le signe SM pour « Sirmium ». L'abréviation monétaire de Sirmium est toujours $SIRM$ ou SIR dans $SIROB$. Et cela se comprend : SM était tellement dans l'usage pour signifier *SACRA MONETA* qu'on a dû éviter de l'employer pour désigner une ville.

A cette raison, on ajoutera les indices suivants : 1^o que la Pannonie, vers 381, est passée entièrement aux Goths pour une durée assez longue et que l'on n'a point de témoignage, ni monétaire ni autre, qu'elle eût fait retour aux Romains avant 394; 2^o que la route du Nord qui longe le Danube exposait l'armée aux attaques des barbares, sans doute faciles à repousser, mais qui l'auraient distraite de son effort principal et quelque peu affaiblie; 3^o qu'il est souverainement vraisemblable que Théodose a dû suivre le même itinéraire que dans sa campagne contre Maxime, où sa grande étape fut Thessalonique; 4^o que l'attribution à Sirmium des *solidi* en question a pour effet de priver Constantinople de monnayage d'or durant une huitaine d'années. Or, il est peu vraisemblable que Théodose, revenu dans sa capitale en 391, n'y ait point fait d'émissions d'or durant les deux ans et demi qu'il y resta, et surtout à la veille de son expédition contre Maxime.

Pour ces raisons, je n'hésite plus à me ranger à l'avis du numismate italien. Rayant donc les émissions $\frac{SM}{COM}$ de la liste de Sirmium, je les rapporterai avec lui aux ateliers de Constantinople et de Thessalonique, savoir, au premier, celles qui portent le chiffre d'officine, au second, celles qui n'en ont point, les premières avant le départ de Théodose en mai 394 pour combattre Eugène, et les autres, dans l'étape de l'armée à Thessalonique à la fin de juin ou en juillet de

cette même année (1). Le style discontinu des légendes pour Arcadius et Honorius s'explique pour le premier parce qu'il a été établi empereur effectif de la *pars Orientis* avant le départ de Théodose de la capitale, et pour le second, par manière de revendication contre Eugène qui détenait une partie de l'empire pour laquelle un autre empereur, Honorius, était légitimement désigné.

Revenant sur l'introduction d'Honorius dans la série des *solidi* thessaloniciens CONCORDIA AVGGG, nous pouvons, soit la rattacher à cette présence impériale à Thessalonique au milieu de 394, soit la laisser à la date indiquée ci-dessus, savoir quand fut portée à cette ville la nouvelle de l'élévation d'Honorius à l'augustat, qui eut lieu le 19 janvier 393.

Pour ce qui concerne les ateliers orientaux dans cette dernière période, ce qui est d'intérêt historique (j'excepte les *Vota* qui posent des problèmes spéciaux) tient en peu de mots. Constantinople, outre les *solidi* qu'on vient de lui restituer, connaît une émission *Aes II GLORIA ROMANORVM*, avec le type de l'empereur tenant l'étendard et le globe, où les empereurs Théodose et Arcadius ont la légende discontinue et Honorius la légende continue, sauf sur une très rare pièce, où la légende discontinue est peut-être attribuable à une erreur ou une distraction d'ouvrier. Il faut attirer l'attention surtout sur les monnaies de bronze *Aes III GLORIA ROMANORVM* et *Aes IV SALVS REIPVBLICAE* qui, sans aucune exception, abaissent Honorius devant les deux autres empereurs en ne lui donnant que le style continu. Ce qui est encore plus digne de remarque, c'est que les autres ateliers orientaux ne connaissent pas d'autres types. Honorius y a partout le style continu et ce n'est qu'à Alexandrie qu'Arcadius partage ce sort, peut-être par entraînement d'une pratique remontant à dix ans, ou par l'impression qu'Arcadius ne peut pas être plus devant Théodose que Valentinien II, toujours traité par l'atelier en Auguste mineur, même quand il gouvernait effectivement une partie de l'empire. A Alexandrie, c'est Théodose qui compte seul, et les deux autres n'ont d'autorité que par lui.

Nous avons achevé l'examen, en rapport avec l'histoire, des séries monétaires de l'époque valentinienne. Il n'est certes pas complet et il serait intéressant en particulier d'identifier chacun des *Vota*. C'est

(1) Ce disant, je me garde de préjuger de la manière dont il faut résoudre $\frac{SM}{COM}$ ou $\frac{COM}{SM}$. M. Lafaurie pense à des solutions dont je veux lui laisser la primeur.

là une tâche délicate, dont je me suis abstenu parce que les résultats de la présente étude ne sauraient en être modifiés. Elle ne pourrait du reste être menée à bien que dans un examen d'ensemble sur cette catégorie de monnaies.

Pour résumer les traits principaux qui se dégagent de notre exposé nous dirons : 1^o qu'il n'y a pas lieu de faire appel, à l'exemple de W. E. Pearce, pour expliquer la numismatique de l'époque valentinienne, à l'attitude protestataire de l'Orient contre l'hégémonie de l'Occident, mais bien à l'intérêt personnel des souverains, intérêt d'ambition et intérêt dynastique, celui-ci apparaissant dès Valentinien I^{er}, les deux éclatant chez Théodose; 2^o que les styles continu et discontinu des légendes de l'avvers ont un emploi assez bien défini. Le style continu marque l'infériorité de l'Auguste pour qui il est employé vis-à-vis d'un autre, c'est-à-dire l'irresponsabilité quand l'Auguste est mineur, et toujours la dépendance. Le style discontinu indique un empereur de plein exercice, mais, comme nous l'avons vu, il est également employé (on ne peut pas l'expliquer autrement), pour marquer qu'un Auguste mineur a reçu un apanage, une *pars imperii*, dans laquelle, et là seulement, il jouit de ce style, et non dans les autres parties de l'empire. Il faut en outre compter avec la volonté de Théodose, après sa victoire sur Maxime, de ne pas souffrir qu'on lui reconnaisse un égal. Ne pouvant refuser à Valentinien II, après son départ pour la Gaule, le style discontinu qui accompagne le pouvoir effectif, il ne le lui accorde que dans la partie qu'il gouverne. De plus, il lui impose dans cette même partie de donner le style discontinu à Arcadius, qui n'est pas encore empereur effectif.

Il ressort aussi de notre étude que les tracés des périodes par W. E. Pearce n'ont pas tenu compte de certains événements qui changent la situation du collège impérial. Tels l'accord de septembre 380 entre Gratien et Théodose, qui rétablit la *pars* centrale de l'empire au profit de Valentinien II, l'accord de Théodose et de Maxime en 384, qui met fin à l'occupation de l'Illyricum par Théodose, l'invasion de Maxime et la fuite de Valentinien II à Thessalonique en 387, qui privent cet empereur de tout pouvoir effectif, tous événements qui influent sur le libellé des monnaies.

Il n'en reste pas moins que W. E. Pearce, même si l'on doit en certains points s'écarter de son avis, a fourni un travail considérable et doté la numismatique et l'histoire du Bas-Empire d'un instrument de travail inestimable.

V. GRUMEL.

UNE FONDATION MONASTIQUE DE NICÉPHORE CHOUMNOS

Ἡ ἐν ΚΠ μονὴ τῆς Θεοτόκου τῆς Γοργοεπηκόου

L'empire latin de Constantinople avait duré trop longtemps pour que les monastères dont les moines grecs avaient été chassés fussent encore habitables, trop peu pour que leurs murs ruinés ou désolés n'eussent rien dit à la mémoire des anciens. Pour loger les moines qui, en 1261, se pressaient sur les pas de l'armée grecque victorieuse, il eût fallu à Byzance restaurer ou bâtir. Ce ne fut pas, on le comprend, le premier souci d'un état appauvri, préoccupé surtout de renforcer les remparts de la ville et de financer la troupe dont la défection, au moment où la réaction de l'Occident s'annonçait violente, aurait causé l'effondrement définitif. Il fallut attendre que l'habile politique de Michel Paléologue eût rendu aux affaires une stabilité relative et donné aux grandes familles le temps de refaire fortune pour que s'amorçât le mouvement de reconstruction.

La nouvelle dynastie, qui donna le branle, devait rester longtemps la providence (1) de couvents où ses membres se réfugièrent sur le tard quand ils n'y furent pas destinés dès l'enfance. La noblesse se prit à son tour d'émulation pour une entreprise (2) qui couvrit à nouveau Byzance d'une floraison d'édifices religieux dont il subsiste aujourd'hui encore de fort beaux spécimens. La renaissance artistique est ainsi née de la nécessité de décorer au goût du jour les bâtiments remis

(1) Michel VIII restaura le couvent de saint Démétrius (cf. R. JANIN, *Les églises et les monastères*, dans la Géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie : Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique, tome III, Paris 1953, pp. 96-99); sa femme, Théodora, celui de Lips (*ibid.*, 318-322); sa sœur Marie celui, dit de son nom de religion, de Kyra Martha (*ibid.*, 336-338); sa nièce Théodora celui de la Sûre-Espérance (*ibid.*, 166-168); la famille, si ce n'est Michel VIII lui-même, celui de la Périblepte (*ibid.*, 227-231). Ces indications à titre d'exemples!

(2) Cette classe de bâtisseurs apparaît, comme notre Choumnos, dès la fin du XIII^e siècle. Une paire de noms seulement : Théodore le Métochite restaure le monastère de Chora (cf. R. JANIN, *op. cit.*, 545-553); Michel Glabas celui de la Pammacariste (*ibid.*, 217-222) et sa femme un autre dit de la Protovestiarissa qu'elle était (*ibid.*, 84); la propre fille de Choumnos le groupe du Sauveur Philanthrope (*ibid.*, 541-544).

à neuf ou construits de frais. Créer, embellir, jouer avec le pinceau des artistes, la virtuosité des mosaïstes ou la muse un peu lasse des poètes courtisans fut, comme à la belle époque, une mode aimée de tout ce qui gardait encore un nom et du bien sous le soleil. Nicéphore Choumnos, fut, plus que tout autre, de ce monde-là, munificent et cocardier, mû par un sentiment où une piété sincère le disputait à l'orgueil de caste. Les sources ne lui attribueraient aucune fondation du genre, que l'on eût pu, sans crainte aucune d'erreur, lui en assigner quelque'une. L'homme était en effet en état de faire œuvre de grand seigneur.

1. La fondation.

Pour bâtir un couvent à son goût, il fallait, même à Byzance, être riche. Or Choumnos l'était scandaleusement au point de révolter les mercenaires catalans (1) que l'on payait de fausse monnaie (2). Ses ennemis, abusant de leur pouvoir d'un jour, eurent beau piller son patrimoine; quand l'idée lui viendra, en pleine maturité, de faire son testament, il trouvera dans ses coffres de quoi obliger décemment les empereurs et doter royalement ses enfants (3). Ce détracteur de l'astronomie était visiblement né sous une bonne étoile. Il le reconnaissait avec quelque ostentation : la vie lui avait prodigué ses fleurs : ἐνευθήγησεν ἡμῶν ὁ βίος (4), tout en déclarant ne devoir rien à l'injustice. Il est vrai qu'il ajoute immédiatement : autant qu'il m'en souviennne ! Si ses biens sont considérables, c'est miséricorde de Dieu et faveur du basileus attentifs à récompenser le serviteur qui, ministre ou gouverneur, n'a eu qu'un culte, celui de la justice et de la probité (5) !

Le foyer était encore plus riche de piété. Deux enfants sur six furent, dès le plus bas âge, destinés au couvent, une fille, l'aînée, qui persévéra, et un garçon, le troisième, qui vite perdit pied. La famille affirmait ainsi ses attaches avec la vie monastique. On peut même se demander si, en y destinant un de ses fils, Choumnos ne nourrissait pas quelque secrète ambition ? Ce premier ministre d'un monarque accommodant pouvait pousser les siens aux premières places tant dans l'Église qu'à

(1) Cf. G. PACHYMÈRE, *De Andronico Palaeologo*, VI, 17, éd. Bonn, II 509.

(2) Cf. V. LAURENT, *Le Basilicon. Nouveau nom de monnaie sous Andronic II Paléologue*, dans *Byz. Zeitschr.* XLV, 1952, 50-58 (voir pp. 52, 53).

(3) Voir le texte très circonstancié de son Testament, éd. Migne, PG, CXL, 1465-1498.

(4) *Loc. cit.*, 1481 A.

(5) Il est plaisant de mettre en face de ces protestations de probité le propos inédit que le patriarche Athanase tenait sur le compte du haut fonctionnaire dans une de ses lettres à l'empereur : Μηδὲ τὰς ὁρέξεις ζητῶμεν ἡμῶν, ὥσπερ ὁ Κανυκλείου μὴ ζητῶν καταλλαγῆναι Θεῷ εἰς ὅσα τῇ ἐξουσίᾳ ἐχρήσατο ἀσυμφόρως, ἀλλὰ μόνον γενέσθαι τοὺς γάμους ὡς δυναμένους αὐτὸν τῶν χειρῶν τοῦ Θεοῦ ἐξελεῖν; cf. *Vatic. gr.* 2209 fol. 17 v.

l'État. Ses deux aînés, Jean et Georges, firent dans le monde rapide et brillante carrière. Pourquoi le jeune novice (1) ne serait-il pas dans le sanctuaire l'honneur de la hiérarchie et la caution des siens? Je ne serais pas étonné que le Préfet de l'Écritoire ait voulu un monastère pour que cet enfant privilégié (2) pût un jour s'y exercer au gouvernement avant d'autres ascensions. En tout cas, nous sommes avertis par ce père munificent; il a construit de ses deniers en l'honneur de la Vierge un monastère dans la chapelle duquel il prescrit qu'on l'enterre :

Ταύτη δὴ (à savoir la Théotocos) καὶ διὰ ταύτην τῇ ἀνατεθειμένῃ ταύτῃ μονῇ καὶ παρ' ἡμῶν ἐξ αὐτῶν ἰδρυμένη κρηπίδων, χρυσοῦ νομίσματα καθοσιῶσαι (3).

Dans une étude ancienne (4) j'avais conjecturé que ce couvent s'identifiait avec le couvent d'hommes qui doubla certainement celui de femmes bâti par sa fille Irène. Il me paraît présentement — et je justifierai cet avis ci-dessous — que les deux institutions étaient distinctes et séparées dans l'espace.

Le texte produit ci-dessus nous apprend que cette maison religieuse était dédiée à la Théotocos. Sous quel vocable? J'avoue avoir manqué naguère de perspicacité en concluant que tout l'ensemble construit par les Choumnos à l'instigation de la princesse portait le nom du Sauveur Philanthrope. Il eût en effet suffi d'une attention plus éveillée pour soupçonner tout au moins la vraie appellation sous une épithète assez rare. S'adressant à la Vierge, le rhéteur l'apostrophe en effet en ces termes : Σὺ δὲ πάντως εὐμενής, συμπαθής, ἔλεως καὶ γοργοεπήκοος πρὸς ἱκεσίας (5).

Notre-Dame du Prompt-Secours, celle qui exauce vite (6)! Nicé-

(1) Nicéphore eut six enfants, quatre garçons et deux filles : Jean, Georges, Nicolas le benjamin, et Irène la femme de Jean Paléologue. Deux noms nous restent inconnus, celui de la fille aînée devenue religieuse et celui du moine défroqué dont il est ici question. Détails sur chacun et chacune dans le Testament. Jean, rhéteur habile et général heureux, est de loin le plus connu. Je m'en occuperai ailleurs.

(2) Les longues considérations par lesquelles le père commente, dans son Testament, la défection du fils (*loc. cit.*, 1492 B-1496 A) laissent percer un profond dépit. Il est d'autre part à remarquer que c'est le seul membre de la famille dont il précise le taux de l'héritage, 1 000 pièces d'or au cas où il rentrerait dans l'ordre en son couvent!

(3) Testament, 1481 C.

(4) V. LAURENT, *Une princesse byzantine au cloître. Irène-Eulogie Paléologine, fondatrice du couvent de femmes* τοῦ Φιλανθρώπου Σωτήρος, dans *Échos d'Orient*, XXIX, 1930, 29-60 (cf. 46 suiv.).

(5) Testament, 1483 B.

(6) Cette explication d'un terme dont le sens a été curieusement méconnu et travesti par des érudits de renom (voir des étymologies fantaisistes dans Νέος Ἑλληνισμῶν, I, 1904, 328, 329, 376) ne saurait faire le moindre doute. Elle figure au reste à la lettre dans le sixtain anonyme que nous produisons ci-dessous (τῇ τάχος κατηκόω).

phore Choumnos devait surtout voir la Vierge sous cet aspect. C'était pour lui le mot juste, traduisant une réalité personnelle, et non fantaisie d'intellectuel appliqué à mettre sur sa fondation une étiquette inédite et voyante. Sa fortune, faisant mieux que de déborder ses coffres, en avait fait le gendre de l'empereur; aux courtisans même, elle avait paru foudroyante. Le ciel, la Vierge avaient mis comme de la hâte à combler ses vœux téméraires. En dédiant son couvent à la Théotocos Gorgoépikoos, il rendait grâces.

La conjecture, s'il m'était arrivé de la faire, eût été fondée, mais elle fût restée conjecture, car, quoiqu'il s'en défende, cet écrivain disert aima à l'occasion le mot à effet pour sa seule résonance verbale. La certitude qu'il en fut autrement dans ce cas précis nous vient d'ailleurs (1). La preuve, toute fortuite, est inscrite en surcharge dans le *cod. Athon. Dionys.* 86, fol. 6 v, dans un long grattage opéré sur le texte ancien d'un ménée. A la date du 7 janvier, celui-ci présente en effet, avec quelque détail, la Passion de saint Lucien, martyr qui aurait, s'il faut en croire la recension longue de sa légende (2), traduit, à la suite de plusieurs autres, l'Ancien Testament sur le texte hébreu authentique. Or le volume où son travail figurait, après avoir été découvert sous Constantin à Nicomédie aux mains des juifs dans une tour maquillée à dessein, traversa les siècles et se trouvait au temps de l'annotateur, vers la fin du xiv^e siècle, la propriété du couvent urbain de la Théotokos Gorgoepikoos, désigné expressément comme étant une fondation du Préfet de l'Écritoire Choumnos. Voici le relevé de ce curieux passage :

Τὸ δὲ βιβλίον εὔρηται παρ' Ἰουδαίοις ἐν πυργίσκου τοίχῳ κονιάματι πρὸς ἀσφάλειαν διακεχρισμένῳ : — ὁ καὶ νῦν εὑρίσκεται ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν Παλαιολόγων ἐν τῇ σεβασμίᾳ μονῇ κατὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν διακειμένη καὶ Γοργοεπηκόου κεκλημένη τῇ ἀνεγερθείσῃ παρὰ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου τοῦ Χούμνου (3).

Ainsi le Testament et cette notice se confirment et se complètent. Il est désormais certain que Nicéphore Choumnos, le seul Préfet de l'Écritoire de cette famille, édifia à Constantinople même un monastère sous le vocable de la Théotocos Gorgoepikoos. S'agit-il d'une création

(1) Je dois de nouveau à mon confrère, le P. J. Darrouzès, connaissance de ce texte essentiel découvert par lui au cours de ses études paléographiques dans le fonds de notre Nationale. Il voudra bien agréer l'expression de mon entière gratitude pour son désintéressement.

(2) H. DELEHAYE, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles 1902, 139-142.

(3) Toute la partie soulignée est plus récente, ajoutée, ce semble, par une main du xiv^e siècle finissant.

nouvelle ou d'une restauration? L'étude du vocable, le peu que nous savons de son histoire, vont nous permettre de répondre à la question.

2. — *Histoire et emplacement.*

Notons d'abord contrairement à ce qui a été dit (1) que la mention du vocable (ἡ Γοργοεπήκοος) n'est nullement fréquente dans les textes byzantins. Non seulement les dictionnaires les plus étendus (2) comme ceux d'Estienne-Dindorf ou de Liddel-Scott le taisent, non seulement les glossaires spécialisés comme ceux de Ducange et Sophoclès ne le connaissent pas, mais on le chercherait en vain dans les répertoires de la mariologie grecque où sont relevés les nombreux titres donnés par la liturgie ou la piété populaire à la Mère de Dieu (3). Les sceaux, auxquels on en appelle (4), n'en présente pas *un seul* cas d'emploi et je doute que les divers monuments que l'on nous signale comme remontant au moyen âge ait cette antiquité. Les icônes (5) vénérées au Mont Athos (Dochiarion), en Grèce (à Tripolitza et au Péloponèse) sont certainement d'époque moderne et rien absolument nous prouve qu'elles continuent une tradition antérieure à 1453. Mais il y a plus. La fameuse Madone du Caire (6) que l'on a dit sans preuve aucune apportée de Grèce en Égypte au tout début du x^{ie} siècle ne serait pas, sous ses retouches criantes, au sentiment des meilleurs juges, antérieure au x^{ve} (7)! Voire, d'après A. Xyngopoulos (8), elle aurait été

(1) H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles 1920, 152.

(2) Et les plus récents, comme celui de Dimitrakos, Athènes 1950, où il ne figure pas sans doute parce que Ducange ne le connaît pas davantage!

(3) Voir, par exemple, S. Eustratiadès, métropolitain de Léontopolis, Ἡ Θεοτόκος ἐν τῇ Ὑμνογραφίᾳ, Paris 1930, 15.

(4) A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt*, Berlin 1936, 43 n. 17: Das Athener Bild heisst auf Bleisiegeln Μητηρ Θεοῦ ἢ Ἀθηναία Γοργοεπήκοος!

(5) Pour l'iconographie du type de la Theotokos Gorgoepikoos consulter essentiellement N. P. LIKHACEV, *Istoriceskoe Znacenie italo-greceskoj ikonopisi, izobrazenija Bogomateri*, Saint-Petersbourg 1911, 128-130; voir aussi N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, II, Petrograd 1915, 265-270. Ces deux ouvrages donnent de belles reproductions des tableaux et images connus. Pour la diffusion du culte voir, en général, H. DELEHAYE, *op. cit.*, 153 et, spécialement pour Athènes T. D. NEROUTSOS, *Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι*, dans *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, III, Athènes 1889, 68, 69, 78-81; pour l'ensemble du monde orthodoxe consulter Timothée, patr. de Jérusalem, *Αἱ ἐπωνυμίαι τῆς Παναγίας*, dans *Νέα Σιών*, XLVIII, 1953, 80-88. Cet article reproduit un petit travail plus ancien du même auteur, dans *Πάντανος*, XVII, 1925, 352-355 (Ἡ Γοργοεπήκοος). Plusieurs des erreurs et confusions signalées ici y sont malheureusement encore répétées.

(6) Reproduction dans LIKHACEV, *op. cit.*, 128, fig. 293.

(7) J. STRZYGOWSKI, *Die Gemäldesammlung des griechischen Patriarchats in Kairo*, dans *Byz. Zeitschr.*, IV, 1895, 591.

(8) A. XYNGOPOULOS, *Ἡ Παναγία τοῦ Καΐρου*, dans *Δελτίον χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἐταιρείας*, deuxième série, I, 1924 (paru en 1925), 59-68.

fabriquée et peinte en Égypte même. Elle n'a donc pu être vénérée au Moyen âge sous le vocable de la Gorgoepikoos, d'autant que l'épigraphie : Ἡ Ἀθηναία Γοργοεπήκοος, n'est attestée nulle part et résulte à coup sûr d'un rapprochement arbitraire. Le type de la Vierge Athéniotissa est en effet bien connu et on l'a retrouvé sur les sceaux d'assez haute époque (1); on y voit la Vierge en pied, de face ou légèrement de profil, tenant l'enfant sur l'un de ses bras. Nulle part il n'est fait allusion à la Gorgoepikoos dont la mention a été de ce fait ajoutée sur la fameuse image par la piété moderne, qui, de toute évidence, a eu pour elle un penchant assez vif à la suite, semble-t-il, d'un courant parti du Mont Athos.

Il est possible en revanche que l'origine du vocable, certainement connu du Moyen âge comme nous le montrerons tout de suite, ait été athénienne. On sait que l'actuelle église dite *Petite métropole* (2), porta le titre de la Gorgoepikoos avant celui de l'actuel Saint-Éleuthère. Un ensemble de considérations (3) semble légitimer cette hypothèse. Mais force est de constater ici encore l'absence totale de preuve directe; aucun texte, aucune inscription n'autorise une affirmation sans réserve. La touchante évocation de Schneider (4) montrant l'impératrice Irène (fin du VIII^e siècle) apportant à Constantinople et y popularisant l'icône qui lui avait été si propice n'est qu'une vue de l'esprit, à ce point qu'une provenance constantinopolitaine doit être également envisagée.

La plus ancienne mention, sûrement datable (5), afférente au culte de la Theotokos Gorgoepikoos, se rattache en effet à la capitale de l'empire, voire elle nous révèle l'existence, nullement remarquée jusqu'ici (6), d'une première église placée sous ce vocable. Un poétastre de cour nous a en effet laissé le sixtain suivant :

Εἰς τὴν Γοργοεπήκοον
Ὡς οἶκον εἰδότες σε τερπνὸν τοῦ Κυρίου

(1) Plusieurs exemples dans N. P. LIKHACEV, *op. cit.*, 124, fig. 285 et G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, 173, 174.

(2) Présentation et description du monument surtout dans Εὐρετήριο των Μεσαιωνικῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος. I. Μεσαιωνικά μνημεῖα Ἀττικῆς. Α'. Ἀθηνῶν, τεῦχος β', Τὰ βυζαντινὰ καὶ τουρκικὰ μνημεῖα τῶν Ἀθηνῶν, Athènes 1929, 70, 71.

(3) La principale est que le culte de la Théotocos Gorgoepikoos ne paraît pas sans rapports avec celui, célébré sur le Parthénon, de Pallas Athéna, comme le remarque Néroutsos, *op. cit.*, 78, 79 et l'enregistre Schneider, *op. cit.*, 43. Cependant on voudrait cette hypothèse de la continuité plus solidement étayée.

(4) *Loc. cit.*, 43.

(5) A Thessalonique le culte, représenté en 1405 par un couvent et une église, semble avoir été plus récent. Voir ce qu'en dit M. Lascaris dans Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου, Thessalonique, 1952, 318, 326, 327.

(6) Notice toute récente sur le couvent dans R. JANIN, *op. cit.*, 180, 181.

τὴν Παντάνασσαν, γῆς ἄνακτες, Παρθένε,
 νέος Μιχαήλ σὺν Ζωῇ φερωνύμῳ
 5 βάρων ἀπ' αὐτῶν σοι νεουργοῦσι δόμον,
 τὸν φαιδρολαμπῇ, τῇ τάχος κατηρόφω.
 οἷς ἀντίδος, Δέσποινα, τοὺς ἄνω δρόμους (1).

L'examen du groupe de poèmes auquel celui-ci appartient ne laisse pas de doute sur l'époque où ils furent composés : les règnes de Romain III Argyre, et des deux Michel IV et V (2). Le νέος Μιχαήλ de notre épigramme semble désigner plutôt Michel V le Calfat, ce qui nous donnerait une date très précise : 1042 (3). Mais ce que nous savons du penchant de son oncle pour les religieux et les constructions monastiques (4), le rapprochement qui est fait ici de Michel et de Zoë font plutôt songer au Paphlagon. De toute manière, le sanctuaire de la Gorgoepikoos aura été construit dans la première moitié du XI^e siècle, entre 1034 (avènement de Michel IV) et 1041 (chute et assassinat de Michel V). Malheureusement malgré son patronage impérial cette église que desservait sans doute (5) un monastère n'a pas laissé de trace dans l'histoire et la plus proche mention qu'en font les sources est celle de sa restauration totale par Choumnos, à moins d'admettre l'éventualité d'un dédoublement d'édifice et de vocable. Selon la plus grande vraisemblance, le Préfet de l'Écritoire restaura de la sorte des bâtiments ruinés par le temps. Ce qui l'autorisa, comme l'ensemble de ses émules, à déclarer qu'il fit tout surgir du sol, ἐξ αὐτῶν τῶν κρηπίδων!

Mais avant de produire les trop maigres données qui pour nous jalonnent son histoire, il me paraît utile d'insérer ici un texte médiéval qui témoigne du culte de la Gorgoépikoos dans la province.

Un acte patriarcal de juillet 1250 (6) nous apprend en effet que

(1) Édité par G. SOLA, *Giambografi sconosciuti del secolo XI*, dans Roma e l'Oriente, XI, Roma 1916, 150.

(2) D'autres pièces du même lot célèbrent la restauration par Zoë (associé à Romain III) de l'image du Christ Antiphonète (*ibid.*, 24) ou pleurent la mort de la première femme du même Romain qui, on le sait, en secondes nocces épousa Zoë (*ibid.*, 152).

(3) Avant la fin de l'année Michel V s'était en effet déjà brouillé avec sa belle-mère et ourdissait le complot qui, le 21 avril 1142, devait lui être fatal. Cf. G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine. III. Les porphyrogénètes Zoé et Théodora*, Paris 1905, 371-381. D'ailleurs je me demande si au lieu de νέος Μιχαήλ il ne faut pas lire νέον Μιχαήλ.

(4) Cedrenus; cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 175-178.

(5) L'épigramme ne parle en effet que de l'église (οἶκος), mais l'existence d'un monastère est à envisager. De toute manière l'épithète de παντάνασσα donnée à la Vierge ne doit pas faire croire que le couvent de ce nom, fondé ultérieurement (R. JANIN, *op. cit.*, 225) existait déjà.

(6) Texte du protocole incluant le passage cité dans Ἐπετηρίς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, IX, 1932, 183, avec indications (p. 184) des diverses éditions dont aucune n'avait encore édité cette partie correctement.

le synode ayant à délibérer sur une affaire portée à son tribunal par le despote d'Épire et le métropolite de Naupacte se réunit ἐντὸς τῆς περιωνύμου καὶ πανυπερλάμπρου σεβασμίας βασιλικῆς μονῆς τῆς ἐπ' ὀνόματι μὲν τιμωμένης τῆς ὑπεραμώμου Θεομήτορος τῆς Γοργοεπηκόου, τῶν Σωσάνδρων (1) δὲ ἐπικεκλημένης.

Ce couvent de Sosandra, à identifier, comme l'a justement remarqué A. Heisenberg (2), avec celui qui servait de sépulture aux empereurs de Nicée, fut fondé par Jean III Batatzès après sa victoire de Poimannenon (1224) sur les Latins. Quel qu'ait été son premier vocable, il ressort du protocole où est insérée notre citation qu'au milieu du siècle l'ensemble était sous le nom de la Théotocos Gorgoépikoos. Notre texte est officiel et on ne saurait en récuser le témoignage. On aimerait croire ce vocable primitif, car son choix sur tant d'autres plus populaires à Byzance s'expliquerait, comme dans le cas de Choumnos, par la reconnaissance pour l'aide inespérée et rapide qui chassait presque les latins d'Asie Mineure. Mais puisque la Vie de l'empereur met la fondation à l'origine sous le vocable du Christ Sauveur (3), force est de supposer, à contre-cœur, que pour changer ainsi d'appellation le couvent dut recevoir une colonie de moines réfugiés de la capitale et précisément du monastère de la Théotocos Gorgoépikoos. De toute manière, il y a chance que l'adoption du titre se place dans la tradition constantino-politaine.

Nous obtiendrions ainsi une preuve indirecte de la survivance au XIII^e siècle de la maison de Michel et Zoè. Cinquante ans d'abandon suffirent pour la mettre en piètre état et l'on comprend que Choumnos ait pu, avec ou sans légère exagération, dire qu'il dut reprendre l'édifice par la base. Restauré, celui-ci semble avoir traversé le XIV^e siècle sans encombre. Plusieurs mentions nous renseignent en effet sur son existence et quelque peu sur son activité.

Une première fois, le couvent sert de point de repère dans une délimitation de propriétés. Il paraît alors, après 1310 (4), faire partie de tout un groupe monastique en plein essor dont nous rechercherons tout à l'heure l'emplacement. En 1340, sa renommée était assez bien assise pour que le synode patriarcal choisit d'y tenir séance : ἐν τῇ τῆς

(1) Toutes les éditions, à l'exception de la dernière, présente la forme apocopée : Σάνδρων, manifestement erronée comme en témoigne la tradition manuscrite du document.

(2) A. HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*, dans *Byz. Zeischr.* XIV, 1905, 167.

(3) *Ibid.*, 166.

(4) H. DELEHAYE, *op. cit.*, 148, mais je crois que le typicon de la Sûre-Espérance est nettement postérieur à cette date.

Γοργοεπηκόου σεβασμιά μονῇ συνελθόντων ἡμῶν (1) Nous apprenons d'autre part que la mère de l'usurpateur Jean Cantacuzène avait entreposé des provisions dans des tours du voisinage : ἀλλὰ καὶ Γοργοεπηκόου τῆς μονῆς ἔγγυς ἕτεροι πυράμιδες ἦσαν (2). Anne de Savoie donna l'ordre de s'en saisir, épisode qui se place au début de la guerre civile (3). Enfin — et ceci nous est une nouvelle preuve que la maison possédait d'autre livre que le prétendu autographe de saint Lucien! — une note marginale du codex vaticanus 604 nous informe qu'on y pouvait consulter vers la fin du siècle (4) un exemplaire du commentaire de Théophylacte sur les Évangiles (5). On aimerait voir dans ces volumes des pièces de la bibliothèque même de Nicéphore Choumnos. Mais ce savant laissa-t-il ses livres à sa fille Irène, les légua-t-il au contraire à son monastère? On ne saurait présentement le dire. Ce que l'on peut légitimement inférer, c'est que le couvent de la Gorgoépikoos possédait sa propre collection de codices, dont on citait à l'occasion les richesses.

En quelle région de Constantinople placer l'édifice et son enclos? Le problème topographique se peut par chance résoudre avec une assez grande approximation.

Une règle monastique, édictée par la femme du grand stratopédarque Jean Synadénos, Théodora Paléologina, pour le couvent fondé par elle constate en effet que le mur de la propriété dérivait à un endroit... : ἀπέρχεται μέχρι καὶ τῆς δημοσίας ὁδοῦ τῆς διαιρούσης δεξιὰ τὴν μονὴν τοῦ Μωσηλέ· ἀκκεῖθεν κλίνει πρὸς τὸν περίβολον τῆς ὑπεραγίας μου Θεοτόκου τῆς Γοργοεπηκόου, κρατῶν τὴν αὐτὴν δημοσίαν ὁδὸν καὶ διέρχεται τὸ περίβολιον τὸ λεγόμενον τοῦ Γυμνοῦ, ἔων δεξιὰ τὸν περίβολον μονῆς τῆς Γοργοεπηκόου... (6).

Le couvent de Môsélé et celui de la Gorgoepikoos avoisinait, à très peu de distance l'un de l'autre, le monastère de la Sûre-Espérance. Or

(1) MM I, 218.

(2) J. CANTACUZEN. III 26, éd. B. II 165.

(3) MM V 275. Notons que les moines signataires appartiennent à trois couvents, à celui de Bassus où l'acte semble bien avoir été dressé, à celui de Gorgoépikoos et à celui, maintenant bien identifié du Sauveur Akataliptos (R. JANIN, *op. cit.*, 518). On serait porté à croire que ces trois maisons religieuses étaient voisines. Ce qui semble se réaliser pour les deux dernières. Mais comme celle de Bassus n'est représentée que par un seul moine, il se pourrait qu'il se trouvât sur place ou qu'il fût venu de plus loin.

(4) Description du codex dans R. DEVRESSE, *Codices vaticani graeci*, III, Romae 1940, 1-7 (cf. 3). On y rencontre la lettre adressée à la Curie par le patriarche de Constantinople Paul en 1368/69.

(5) *Ibid.*, 3 et G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone... ed altri appunti*, Città del Vaticano 1931, 260, 261.

(6) H. DELEHAYE, *op. cit.*, 95.

la région où était le couvent de Môsélé est bien connue. L'anonyme de Banduri et le Pseudo-Codinus placent en effet l'οἶκος τοῦ Μωσηλᾶ au Chrysokamaron (1). Or, 1^o contrairement à ce que l'on a écrit encore tout récemment (2), la maison et le couvent de Môsélé ne faisaient qu'un, suivant cette affirmation formelle de Tzetzès : Ἡ νῦν μονὴ τοῦ Μωσηλᾶ τοῦ Μωσηλᾶ ἦν οἶκος (3), 2^o le Chrysokamaron est à chercher derrière le Myrélaion identifié communément avec la mosquée de Bodrum Camissi. C'est sur la pente qui sépare cet édifice du rivage de la Propontide que s'étagaient les diverses propriétés qui encadraient celle de la Sûre-Espérance; c'est là, dans l'Heptascalon ou tout près, que s'élevait le couvent de la Gorgoépikoos. On ne saurait préciser davantage. Mais cette conclusion nous autorise à écarter définitivement l'identification faite de notre sanctuaire avec l'église moderne de même nom signalée à Hexi Mermer (4), distant de quelque deux kilomètres à vol d'oiseau, près de la citerne de Mocius.

C'est donc face à la mer et au contact de ses mirages que l'âme sensible de Choumnos choisit de rendre grâces à la Vierge. Et puisque, selon nous, il rendait grâces, sa fortune était donc à son comble. Or celle-ci commença au lendemain de la mort du grand logothète Théodore Muzaion (1295), quand, au témoignage exprès de G. Pachymère (5), la direction des affaires publiques passa toute entre ses mains. Cette date doit marquer un terme *post quem*. D'autre part, il est certain que la fondation était réalisée en 1307, puisque Choumnos lui-même en fait mention à une date antérieure ou égale à cette année (6). On placera donc avec certitude au tournant du siècle la restauration par le Préfet de l'Écritoire du couvent urbain de la Gorgoépikoos; on aimera à penser avec quelque probabilité que la date précise doit se situer

(1) J'ai discuté naguère le problème topographique effleuré ici. Je renvoie le lecteur pour le détail de la démonstration à V. LAURENT, *Kyra Martha. Essai de topographie byzantine*, dans *Echos d'Orient*, XXXVIII, 1939, 306-311. Ce travail a échappé à Mgr Gennade d'Héliopolis, Ἡ ἐν τῇ Πόλει γυναικεία μονὴ τῆς Θεοτόκου τῆς Βεβαίας Ἑλπίδος καὶ ὁ ναὸς τῆς Παναγίας Ἑλπίδος Κοντοσκολλίου, dans *Ορθοδοξία*, XXVI, 1952, 7-11.

(2) Mgr GENNADE d'Héliopolis, *loc. cit.*, 8.

(3) DU CANGE, *Constantinopolis Christina*, IV, 8, 8; éd. venet. 106.

(4) Le premier à avoir identifié l'édifice moderne avec l'église médiévale semble être le Dr MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille 1892, 77, 78 n. 135. Cité et approuvé par A.-M. SCHNEIDER, *op. cit.*, 43 n. 17. M. Gédéon, Ἐκκλησιαὶ βυζαντιναὶ ἐξακριβοῦμεναι, dans *op. cit.*, 153 et R. JANIN, *op. cit.*, 181.

(5) G. PACHYMÈRE, *op. cit.*, II, 2^e éd. B. II 164. Sur le personnage voir mon article récent du Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique, XII, Paris 1951, 765-769.

(6) Dans son testament qui, ayant été écrit alors que son gendre était encore vivant (PG., CXL, 1485 B-D), se place entre 1303 (date des noces) et 1307 (date du décès du jeune mari).

immédiatement après le mariage inespéré de sa fille avec le despote Jean Paléologue (1303-04).

3. — *Le moine Nathanael.*

Le fondateur de la Gorgoépikoos mourut le 16 janvier 1327. L'annoteur, qui nous l'apprend et fut à son service (ἐμὸς ἅγιος αὐθέντης), d'ajouter : μετονομασθεὶς Ναθαναὴλ μοναχός (1). On voudrait savoir si cet homme riche et adulé mena réellement la vie monastique ou si le changement de nom ici rapporté ne se fit pas sur le lit de mort conformément à une coutume qui poussait les membres de la noblesse et les monarques eux-mêmes à s'agréger *in extremis* à une communauté religieuse afin de s'en assurer les suffrages.

Certes Choumnos eût pu être tenté de renoncer au monde dans la mesure relative où les grands le faisaient parfois à Byzance. Quand il eut vieilli, la vie lui mesura en effet ses joies et ses honneurs. La montée en flèche de Théodore le Métochite le refoula au second rang et il en ressentit une amertume qui perce à travers ses lettres et se dissimule gauchement sous les traits de sa polémique. J'en avais conclu naguère (2) qu'il s'était retiré dans le couvent d'hommes qui doublait celui de sa fille à l'enseigne du Sauveur Philanthrope. Théodore Hyrtakénos, prononçant l'oraison funèbre du personnage semble en effet catégorique : καὶ πρὸς φροντιστήριον ἱερὸν ἱερῶν ψυχῶν συνεστήσατο, ἐν ᾧ σὺν γεννήτορσι τοῖς θεοῖς τὴν ἀγγελικὴν πολιτείαν μετιοῦσα σπουδαίως συμφιλοσοφοῦσα τὰ θεῖα (3). Selon ce texte, Irène Paléologine avait donc auprès d'elle ses parents menant la même vie religieuse et logeant sous le même toit. Ce témoignage est trop catégorique pour pouvoir être rejeté. Néanmoins il ressort d'autres textes que le père ne vécut pas longtemps dans cette nouvelle condition près de sa fille. En effet vers le temps (1324-25) où mourut le directeur spirituel de la famille, Théolepte, le métropolite de Philadelphie, le couple ne s'était pas encore séparé. En effet se sentant sur la fin — et il l'était en effet (4) — le prélat, qui semble avoir refoulé chez ses amis une

(1) Texte complet du colophon dans Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, 1910, 139, n. 48.

(2) V. LAURENT, *Une princesse byzantine...*, loc. cit., 46, 47.

(3) J. FR. BOISSONADE, *Anecdota graeca*, Paris 1829, 287.

(4) Le scribe de l'Ottobon. gr. 405, dont la copie fut certainement faite pour l'usage des sœurs du couvent sinon pour Irène elle-même, note en effet dans les marges inférieures de la page où Théolepte commence ses adieux "Ὁρα τοὺς ἐξητήριους λόγους ὅτι προέγνω τὴν αὐτοῦ ἐκδημίαν ἀκριβῶς ὁ θεοπέσις, εἰ καὶ αὐτὸς μετριοφρόνως διαβρήδην τοῦτο οὐκ ἀπεκάλυψεν, καὶ εὖγε τῆς τοιαύτης προγνώσεως οὔτε τῆς ἀποκαλύψεως.

Il avait déclaré au début de sa lettre : Καὶ πρὸς τέλος εἰμὶ.

velléité de vie religieuse, leur donne enfin licence d'en faire à leur tête : Τῷ πατρὶ σου καὶ τῇ μητρὶ σου ὁ Θεὸς συγχωρήσοι. Καὶ τὰ μὲν τέκνα αὐτῶν εὐχομαι διαναστῆναι πρὸς εὐποιῖαν καὶ εὐαρέστησιν τοῦ Θεοῦ· τοῖςδε γεννήτορας αὐτῶν ἀξιῶ ἀπὸ τοῦ νῦν διαστῆναι ἀπ' ἀλλήλων καὶ προσμεῖναι ἐν τοῖς μοναστηρίοις καὶ μοναδικῶς διατελέσαι τὰς ὑπολείπους ἡμέρας αὐτῶν ἵνα δι' ὀλίγων ἡμερῶν τῶν ἐν τῷ ἐπταδίχῳ τούτῳ βίῳ μερίδα δεδωκότες καὶ τοῖς ὀκτώ ἀνάπausιν εὐρήσουσιν ἐν τῷ μέλλοντι τὴν μηδέποτε παυομένην (1). Mais la réalisation du vieux projet ne suivit pas immédiatement la mort de Théolepte. Dans la vive querelle qui mit aux prises après son décès le rhéteur et Théodore le Métochite, ce dernier, faisant flèche de tout bois (2) pour mieux accabler son ancien ami, n'esquisse aucune allusion à la nouvelle condition de son adversaire, ce qu'il n'eût pu manquer de faire si ce dernier avait été au couvent. Le vice fait moine! Le trait eût porté. S'il n'a pas été décoché, c'est que les circonstances ne le suggéraient pas encore. En conséquence, puisqu'il semble bien acquis que Choumnos vécut au couvent près de sa fille, force est de conclure qu'il y prit l'habit, peu avant sa mort, vers 1326.

Cette constatation soulève un nouveau problème. Près de sa fille veut dire au Sauveur-Philanthrope, côté-hommes. Il s'ensuivrait donc ou que ce couvent d'hommes était placé sous le vocable de la Gorgoépikoos ou que Choumnos aurait préféré le voisinage de sa fille à l'hospitalité de la maison fondée par lui. C'est cette seconde hypothèse qu'il faut admettre. Deux considérations doivent en effet faire écarter la première.

D'abord une raison topographique! A moins de le dédoubler sans raison (3), le couvent de la Gorgoépikoos, situé comme nous l'avons vu à l'Heptascalon, ne saurait flanquer celui du Sauveur Philanthrope, à chercher plutôt au sud de Sainte-Sophie. Ce qui marque un écart sensible. Surtout les circonstances qui entourèrent la propre fondation de la fille rendent improbable l'arrangement qu'elle eût dû prendre avec son père au cas où elle aurait doublé l'établissement masculin d'un couvent de femmes. Irène réalisa en effet son dessein contre le gré (4) de Nicéphore qui critiqua vivement sa décision de se faire reli-

(1) Vatic. Ottob. gr. 405 fol. 247 r.

(2) Le mérite d'avoir tiré au clair cette violente querelle revient à I. SEVCENKO, *Le sens et la date du traité « Aneptigraphos » de Nicéphore Choumnos*, dans le Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. Académie Royale de Belgique, 5^e série, XXXV, 1949, 473-488.

(3) Et encore ne faut-il jurer de rien, car on trouve à Byzance quelques cas de monastères homonymes dont celui du Philanthrope fournit un exemple éloquent (cf. R. JANIN, *op. cit.*, 539-544).

(4) Le conflit entre le père et la fille qui dut vendre son bien pour bâtir et fonder est

gieuse et presque amèrement le fait d'avoir consacré à bâtir son couvent sa part de fortune. La plainte sourde qui affleure dans l'espèce de Satire qu'est l'*Anepigraphos* nous est garante que les deux fondateurs n'eussent pu se mettre d'accord pour accoupler les maisons construites et dotées par eux. Le couvent de la Gorgoépikoos continua donc son destin sans que Nicéphore Choumnos y mêla directement le sien.

En résumé, cette étude nous permet, je crois, de conclure :

1) qu'il y eut un premier sanctuaire bâti, à Byzance, sous le vocable de la Théotocos Gorgoépikoos (N.-D. du Prompt-Secours) par les soins des empereurs Michel (sans doute Michel IV Paphlagon) et Zoé, donc entre 1034 et 1041.

2) que le Préfet de l'Écritoire Nicéphore Choumnos construisit entre 1295 et 1308 un couvent placé sous le même vocable, couvent qui vraisemblablement s'identifiait avec l'ancien qui se trouva ainsi restauré;

3) que cette maison religieuse, sans rapport avec l'église moderne d'Eximarmara près la citerne de Mocius, était située à l'Heptascalon près de la mer qui baigne le quartier de Vlanga;

4) que ce couvent était distinct du couvent d'hommes que la fille de Choumnos, Irène Paléologine adjoignit à son couvent de femmes au sud de Sainte-Sophie;

5) que Nicéphore Choumnos passa sa dernière année dans ce dernier monastère et non dans celui qu'il avait lui-même construit.

V. LAURENT.

excellamment esquissé par I. SEVCENKO, *loc. cit.*, 480-485. L'acte d'Irène est qualifié de *καλοπή* qui aurait indisposé Dieu à son égard (*ibid.*, 484, n. 1). Incomprise et à ce point rudoyée, la princesse qui agit contre le gré et peut-être à l'insu de Nicéphore, n'a pu que réaliser une fondation entièrement distincte de la Gorgoépikoos.

LES MANUSCRITS DU MONASTÈRE SAINTE-ANASTASIE PHARMACOLYTRIA DE CHALCIDIQUE

Le monastère dont je veux décrire quelques manuscrits entrés à la Bibliothèque Nationale de Paris n'est guère célèbre et ne semble pas avoir joué un grand rôle. Son histoire tient dans quelques articles de la *Byzantinische Zeitschrift* (1). P. N. Papageorgiou décrit le site du monastère, son trésor liturgique, ses manuscrits au nombre de vingt et édite quelques actes concernant le monastère. A. Papadopoulos-Kérameus complète quelques points de la monographie précédente et publie une liste des manuscrits de Sainte-Anastasie connus en d'autres bibliothèques. Ce sont les suivants : *Hieros. S. Cr.* 22; *Hieros. Metoch.* 146, 264, 274; *Athon.* 1280 (*Simopetr.* 12); *Paris.* 1182, 1060, 1467, 1557, 2750 A, 2991 A; *Paris. Suppl. gr.* 1183; *Paris. Coisl.* 224. P. Zerlentès donne la liste des actes officiels qui montrent la sollicitude des patriarches et des évêques à l'égard de ce couvent. Son prestige au xvi^e siècle lui vient de la personnalité de son fondateur, Théonas, disciple du néomartyr Jacques, élevé de la charge d'higoumène à la dignité d'archevêque de Thessalonique. Je reviendrai sur cet article à propos d'une mention de Théonas dans le *Laura*. I 40.

Je ne retiens de ces études que la date de fondation du monastère en 1520; il remplaça un petit couvent ancien et à demi démoli. Autre fait à retenir, c'est que le monastère fut ruiné à la révolution de 1821 durant laquelle il perdit sa riche bibliothèque.

Les manuscrits de Sainte-Anastasie qui sont entrés à la Bibliothèque Nationale ne sont pas mentionnés comme tels dans les registres

(1) PIERRE N. PAPAGEORGIOU, 'Εκδρομή εις τήν... μονήν τῆς Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τὴν ἐν τῇ Χαλκιδικῇ, *BZ*, 7 (1898), 57-82.

A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, 'Η μονή Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, *BZ*, 10 (1901) 191-199.

PÉRICLÈS G. ZERLENTÈS, Θεσσαλονικέων μητροπολίται ἀπὸ Θεωνᾶ... μεχρὶ Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλου (1520-1578) *BZ*, 12 (1903), p. 131-152. En dehors de ces articles, on ne trouve que des mentions éparées ou insignifiantes ou se rapportant à la période moderne et récente de la vie de ce monastère.

d'achat ou dans les catalogues. C'est par hasard que j'en ai rencontré quelques-uns et lorsque j'ai voulu faire une recherche méthodique, le résultat a été à peu près nul. Cependant c'est un fait acquis que la plupart des volumes ayant appartenu à Sainte-Anastasie proviennent de la Mission de François Sevin en Turquie (1728-1730), ils figurent presque tous dans la liste reproduite par Omont dans le *Catalogue des manuscrits grecs* (Introduction, p. XCIX). D'autre part, dans le catalogue de 1740 préparé par Sevin, ils sont notés : *Constantinopoli nuper in bibliothecam regiam illatus*, ou même renvoyés dans l'*appendix* : on peut en conclure qu'ils sont entrés à la bibliothèque du roi entre 1730 et 1740. Cette entrée tardive explique aussi la présence de numéros doubles accompagnés de la lettre A : ces manuscrits sont entrés après le reclassement définitif commencé vers 1730 en vue du nouveau catalogue. Toute cette liste de manuscrits acquis en Orient comprend presque uniquement des volumes achetés à Constantinople, à Thessalonique, à Ankara. Les listes de détail publiées par Omont (1) ne sont pas très explicites et en tout cas ne contiennent aucune allusion au monastère de Sainte-Anastasie. Ces achats sont passés probablement par les consuls de Salonique dont les tractations nous sont encore peu connues.

Il ne reste donc pour identifier les manuscrits de ce couvent que les marques de possession, les notes marginales et les signatures des copistes. Ceux parmi ces derniers qui sont connus sont rares et leur signalement est aisé à reconnaître. Je dois cependant attirer l'attention sur un petit fait d'étymologie dont la connaissance ne sera pas inutile à qui veut éviter certaines confusions : un moine de Sainte-Anastasie s'intitule Anastasiotès, tandis que Anastasitès désigne un moine du couvent de l'Anastasis, habituellement celui de Jérusalem ; cela est vrai pour la période moderne, tandis qu'à la période patristique il y a une certaine confusion entre Anastasis et Anastasia (2). Mais un Ἀγιοαναστασίτης, correspondant de Psellos, doit être un moine de l'Anastasis de Constantinople et non de Sainte-Anastasie, contrairement à l'explication donnée dans l'index des lettres (3). Nous verrons que ce surnom est peu fréquent, comme les copistes de notre monastère sont rares.

(1) *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1902.

(2) *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*. III. R. JANIN, *Eglises et monastères de Constantinople*, Paris, 1953, p. 27.

(3) KURTZ-DREXL, *Michaelis Pselli Scripta minora*, t. II, Milano, 1941, lettre 23 ; p. 30 ; index, p. 330.

Nous devons donc nous rabattre sur les marques de possession ou les notes marginales, d'un intérêt moindre pour l'histoire d'un texte, car bien peu nous font remonter à l'origine d'une copie; elles ont tout de même l'avantage de situer un manuscrit dans un lieu et dans une époque bien définis. Le monastère avait sans doute assez grand soin de ses manuscrits, car ils semblent avoir été tous consciencieusement marqués et recensés. Pour éviter des transcriptions sans intérêt, je distinguerai dès maintenant en gros deux sortes de marques : ou bien le moine préposé aux livres en une note plus ou moins longue indique que le livre appartient à son couvent dont la situation géographique est précisée; on peut citer *Paris*. 1263, f. 15 : τὸ βιβλίον τοῦτο ὑπάρχει τῆς ἀγίας μου Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τῆς κειμένης ἐν το μέγαλο βουνο πλησίον τη Γαλατῆσας τῆς χώρας..., suit la formule habituelle de malédiction de la part de la Trinité, des 318 Pères, plus ici, celle de l'évêque de Servia Macaire (1). Ces précisions ne laissent subsister aucun doute sur l'appartenance du livre. La montagne sur les pentes de laquelle est bâtie Sainte-Anastasie est toujours nommée Μέγας βουνός; il se tient à peu près à égale distance de Vasilika et de Galatista (= Anthemos). Mais le monastère se rattache toujours à la Chalcidique, comme l'indique la mention courante de la localité de Galatista et une fois de Galarino; il était sur le territoire de l'évêché d'Ardamérion, suffragant de Thessalonique. Donc la mention de Sainte-Anastasie ἐν τῷ Μεγάλῳ Βουνῷ désigne sans aucune confusion possible le monastère de la Chalcidique.

Une autre marque de possession existe, beaucoup plus brève. Elle consiste simplement dans la formule βιβλίον τῆς ἀγίας Ἀναστασίας; en plusieurs exemplaires elle est accompagnée de la lettre A majuscule, de forme slave ou cyrillique plutôt que grecque : c'est un signe adopté sans doute par un bibliothécaire. Au premier abord, il paraît aventureux d'attribuer tous ces manuscrits au même monastère sur la foi d'une marque aussi concise et peut-être tous ne viennent-ils pas du même établissement. Après enquête, sommaire il est vrai, on peut cependant affirmer qu'il n'y a pas d'autre mention d'un monastère Sainte-Anastasie possédant à cette époque du seizième siècle un nombre de volumes suffisant pour expliquer cette marque; les autres monastères placés sous le même vocable se laissent éliminer sans difficulté. Pour les monastères de Constantinople il n'y a pas trace de

(1) E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique, XVI^e siècle*, p. 2.

bibliothèque, surtout aux x^ve-xvii^e siècles (1). En dehors de la capitale il y a quelques établissements de même nom, métoques de peu d'importance, petites propriétés terriennes avec chapelle et quelques moines : à Zichna-Ziliachovo, une dépendance d'Iviron; entre Rodosto et Dimotika sur la Maritsa, une dépendance de Vatopédi, mentionnés tous deux dans divers actes de l'Athos. Un manuscrit de Bucarest, le n° 612, a été copié dans un monastère Sainte-Anastasie ἐν τῷ Νησίῳ (Nich ou l'île de Janina?) en 1625. Le *Vatican. Reg.* 35 fut acheté au monastère Sainte-Anastasie la Romaine que je ne puis localiser; reste un autre couvent sur la mer Noire près de Sozopolis, attesté seulement en 1696, par le copiste du *Laura* K 22, Joachim (2). En attribuant donc à Sainte-Anastasie du Grand-Mont ou de Galatista les manuscrits marqués seulement de cette marque brève il n'y a pas grand risque d'erreur. Je ne fais que suivre l'exemple de A. Papadopoulos-Kérameus qui d'instinct attribue ainsi à notre monastère les manuscrits *Metoch* S. S. 146 et 174 marqués de la même façon.

Voici donc la liste des manuscrits ayant appartenu à Sainte-Anastasie. Ceux de Paris ont été tenus en main et vérifiés par moi-même; pour les autres je me fie aux catalogues.

Paris. 163. xi^e siècle.

Chaîne sur les psaumes. Sur la feuille de garde portant le numéro 1, il y a une note d'appartenance τῆς ἀγίας μονῆς τῆς νέας; au verso marque brève : livre de Sainte-Anastasie; au f. 248 une note d'appartenance : τοῦ ἀγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Παντελεήμονος τοῦ ἄνου μοναστηρίου. Peut-être faut-il entendre par le saint monastère nouveau du folio 1 le monastère fondé par Théonas; mais je me perds en conjectures sur ce monastère de Saint-Pantéléimon τοῦ ἄνου. Ce n'est pas une erreur, puisque la même suscription se trouve dans un autre manuscrit au moins : *Paris.* 263, f. 200^v. Je livre cette petite énigme à la sagacité et à l'érudition des byzantinistes : ce doit être une localité de Macédoine, peut-être de Thessalonique.

Paris. 502 A. xi^e siècle.

F. 13, marque brève : livre de Sainte-Anastasie. Mais la marque semble d'une écriture et d'une encre plus anciennes que d'habitude. Comme il s'agit d'un manuscrit des règles monastiques de saint Basile, je note seulement que le moine Sosipatros donna en 1535 à Théonas

(1) R. JANIN, *op. cit.*, p. 24-30.

(2) Γρηγόριος ὁ Παλαμάς (1917), p. 465. Les notes publiées dans cette revue sont un complément du catalogue de Laura.

un livre de ce genre : voir plus bas *Athon. Laura* I 40. Est-ce le même? Si c'est une coïncidence, on ne peut prouver l'identité des deux volumes.

Paris. 552 A. XIII^e siècle.

F. 2. Marque Θεοφάνους Ἀρχιεπίου. S'il n'y a pas d'indication relative à Sainte-Anastasie, cette signature d'évêque nous rapproche fort du monastère; on peut la dater tout au plus du début du *xvi^e* siècle.

Paris. 555 A. XIII^e siècle.

Nous rencontrons ici la marque brève, qui comprend seulement ces trois mots : τῆς ἁγίας Ἀναστασίας, suivis d'un alpha majuscule de forme slave; il n'y a pas d'autre indice de la provenance du manuscrit.

Paris. 690 (Colbert. 134). x^e siècle.

Ce beau volume des homélies (43-90) de saint Jean Chrysostome sur saint Mathieu, à l'écriture fine un peu penchée à gauche sur deux colonnes, porte au sommet des cahiers les trois croix qui indiqueraient son origine studite; un billet collé sur le feuillet de garde antérieur porte la marque de Sainte-Anastasie près de Galarinou; c'est la seule fois que cette localité est mentionnée, mais il s'agit bien du même couvent, car ce lieu est proche de Galatista. A remarquer aussi que le manuscrit est de Colbert. On pourrait peut-être préciser la date d'entrée à la bibliothèque du ministre en consultant ses listes d'achat.

Paris. 800. XI^e siècle.

Ce manuscrit de parchemin a été complété et restauré au *xvi^e* siècle par des folios en papier, des marges et des coins recollés. Ce travail semble avoir été fait à Sainte-Anastasie, car sa marque de possession, avec la malédiction accoutumée, mais sans indication géographique, se trouve dans une feuille collée sur le plat intérieur de la couverture.

Paris. graec. 865 A. XIV^e siècle.

Dans ce manuscrit est restée une lettre adressée par un prêtre Jean à l'higoumène de Sainte-Anastasie. Elle a été collée au début du volume avec lequel elle n'a aucun rapport et forme le folio 1-r^v; c'est une feuille de papier pliée en trois dans les deux sens : au recto l'adresse; au verso le texte, insignifiant, rappelle à l'higoumène la promesse de répondre à une lettre demandant de ses nouvelles.

Paris. graec. 975 A. XI^e siècle.

Fol. 243 note brève de Sainte-Anastasie avec le signe A. Sur le même folio au recto, des notes inédites intéressant la famille Chrysoloras; l'annotateur fils de Constantin Chrysoloras, *πράιτωρ τοῦ δήμου*, signale la mort de son père en 1347, et dans les années qui suivent la naissance de ses enfants Constantin, Nicéphore et Euphrosyne.

Paris. 1060.

Ce manuscrit a été copié en entier à Sainte-Anastasie. Au folio 1^{r-v}, deux marques développées de Sainte-Anastasie au Grand Mont. Un premier moine a écrit les ff. 2-126, dont le texte final est encadré par une nouvelle marque de Sainte-Anastasie; l'écriture est penchée à droite. Du folio 127 à f. 176, l'écriture est droite, d'une main peut-être différente de la première et datée de 1518; Du folio 177 au f. 207, l'écriture est de nouveau penchée à droite, mais le ductus admet quelque fantaisie. Du folio 207 à la fin, l'écriture est de nouveau droite et le copiste Jean a signé son œuvre au f. 241. Si tout le texte n'est pas de la même main, il est dû à des copistes très proches l'un de l'autre. La date est antérieure à la fondation du monastère qui est fixée communément à 1520. Je suppose que ce Jean est un des premiers compagnons du fondateur Théonas et que les cahiers de sa copie furent réunis en volume pour être déposés à la bibliothèque de la communauté.

Paris. 1073 A. XII^e siècle.

A la fin des opuscules d'Isaac le Syrien qui composent l'ancien volume il y a la note, au folio 125^v : livre de Sainte-Anastasie; au f. 126, la signature du chartophylax du très saint évêché d'Ardamérion, le prêtre Andronic Syméon : les feuillets qui suivent : 127-128, fragments liturgiques; 129-136, les pleurs de Philippe Solitaire, sont ajoutés au parchemin primitif.

Paris. 1182, XIII^e siècle.

Le célèbre manuscrit de Psellos n'est pas venu à la bibliothèque royale par la même voie ni à la même date que les autres, puisque c'est un *Mazarineus*. Il porte au folio A^v la marque longue de Sainte-Anastasie. Au recto de la même feuille une petite note m'intrigue et laisse le champ libre à l'imagination et aux hypothèses. Tout d'abord, d'une écriture à peu près contemporaine du texte, a été écrite cette note : *εις ἡμᾶς ἀφίκετο ὁ ἐν ἱερομονάχοις κύρις Γρηγόριος ἀπὸ Ρώμης*. Les relations avec Rome ne sont pas tellement fréquentes au

xiii^e siècle. Or dans la correspondance de Théodore Lascaris est signalé un certain moine Grégoire, assez opulent. Au dire du correspondant, il ne tient pas ses richesses du Pape, mais il les aurait amassées en route (1). Si ce rapprochement est juste, la date serait 1254-1258, et le manuscrit se trouverait à cette époque dans l'empire de Nicée, où par conséquent il aurait été copié. La seconde note est plutôt piquante : au-dessus de la mention du passage de Grégoire, une main beaucoup plus récente, à ce qu'il me semble, a écrit : εἰς ἡμᾶς ἀφίκετο ὁ ἐν ἱερομονάχοις καὶ ἑξάρχος κϋρ Παχόμιος ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως. Cette note n'a pas été ajoutée nécessairement dans le même monastère; mais l'exarque qui visitait l'établissement possesseur du manuscrit a dû trouvé plaisant de faire signaler son passage à côté de son prédécesseur venu de Rome : coup d'épingle, guerre des nerfs!

Paris. 1185 A. xiv^e siècle.

F. 194^v, signature du hiéromoine Arsène, du saint monastère patriarcal de Sainte-Anastasie; encre très noire, lettres très bien formées et moulées.

Paris. 1232 A. xiii^e siècle.

F. 214, feuille de papier collée sur la couverture, marque brève de Sainte-Anastasie. Les folios 1-8 ont été restaurés au début du xvi^e siècle, au même monastère. L'écriture de ces feuillets ressemble à celle des restaurations du Paris. 1467.

Paris. 1242. Années 1370-1375.

Ce manuscrit royal à tous points de vue, par son texte, son copiste et sa présentation, pose un petit problème assez délicat, faute de documents. Au f. 437^v la note d'appartenance à Sainte-Anastasie du Grand Mont est écrite de la même main que le reste du volume. C'est donc Joasaph, c'est-à-dire Jean Cantacuzène lui-même, qui en 1375 a dédié ce volume de ses œuvres copié de sa propre main au monastère. Nous avons donc un témoin irrécusable de l'existence de ce couvent avant la fondation de Théonas en 1520. D'après le témoignage de son biographe, ce dernier a pris possession d'un μονύδριον μικρότατον παλαιότατον... (2). Aucune source ne permettait de contrôler l'ancienneté de la fondation qu'une tradition recueillie sur place

(1) NICOLAUS FESTA, *Theodori Ducae Lascaris epistolae*, p. 24-25. La référence m'a été indiquée par le R. P. Laurent.

(2) BZ, 10 (1901), p. 193.

par Nicolas Chrysanthidès faisait remonter à une impératrice Théophano du ^{xiv}^e siècle (1). Fondation impériale ou non, le prieuré a dû servir de retraite à l'empereur-moine Joasaph durant ses pieuses et studieuses pérégrinations. Théonas aurait donc trouvé à sa prise de possession au vieux sanctuaire quelques restes de bibliothèque ou même un certain nombre de volumes. Le manuscrit de Cantacuzène est en effet resté sur place comme le prouve une note d'appartenance beaucoup plus récente, au f. 229. La présence de ce manuscrit permet d'affirmer en outre l'importance relative de la bibliothèque et explique que certaines notes d'appartenance, comme j'en faisais la remarque pour le *Paris*. 502 A, paraissent d'une écriture antérieure à 1520. La destruction de Sainte-Anastasie en 1821 ne nous laisse que le regret de ne pouvoir vérifier les richesses dont les *Paris*. 1182 et 1242 sont de belles reliques. Malgré les événements survenus entre 1375 et 1520, Sainte-Anastasie semble avoir été protégée, durant cette période fertile en ruines, par sa modestie et sa position écartée.

Paris. 1263.

Ce livre juridique est composé de deux pièces, la seconde plus récente, allant du folio 211 à la fin. La première partie, du ^{xiv}^e siècle, porte au folio 15 une note d'appartenance plus développée. La malédiction contre les voleurs se fait au nom de la Trinité, des 318 Pères et de « moi l'humble évêque de Servia, Macaire ». Macaire de Servia, en écrivant cette dédicace, a voulu, je pense, laisser un témoignage de sa sollicitude durant une visite au monastère vers 1561 (2). Les folios 211-216 contiennent une copie, peut-être autographe, d'une brochure composée par Manuel Xanthinos, diacre et chartophylax de la Grande Église et éditée par ordre de Jérémie patriarche. En décrivant cette brochure *Bibliographie hellénique (XVI^e siècle)*, t. II, p. 1-2, Legrand ignorait l'existence à Paris d'une copie de ce texte. Une autre copie existe à Vienne : *Vindob. hist. gr.* 24, f. 373-378 (3). Nous verrons, à propos du *Coisl.* 224, que Manuel devint moine à Sainte-Anastasie. Il n'est donc pas téméraire de supposer que la copie est de sa main ni qu'en entrant au monastère il a pu apporter en don certains manuscrits de caractère juridique que sa charge l'obligeait à manipuler. Tels sont les quatre numéros qui suivent.

(1) N. CHRYSANTHIDÈS, Αὐτοσχέδιος περιγραφή τῆς Χαλκιδικῆς Χερσονήσου. Constantinople, 1870, p. 47.

(2) Il est attesté vers cette date par une signature d'acte synodal conservé aux archives de Moscou, édité par W. REGEL, *Analecta byzantino-russica*, Petropoli, 1891, p. CVI et 79.

(3) NESSEL, V, 54.

Paris. 1351 A. xv^e siècle.

Ce manuel juridique appartient au xv^e siècle à Théodore, hiéro-diaque et référendaire de la Grande Église, qui se dit fils de l'ancien évêque d'Héraclée, Macaire (f. 252). C'est peut-être Manuel Xanthinos qui en hérita pour en faire don à Sainte-Anastasie, dont la marque répétée se trouve au f. 1 recto et verso.

Paris. 1357 A.

Volume juridique encore, avec des parties du xi^e et du xiv^e siècle. Il porte la marque brève du monastère. Un nom d'inconnu, Georges Μελαχαινος, se lit au f. 137.

Paris. 1375.

L'exemplaire de Blastarès écrit par Cyrille, moine, est la plus ancienne copie signée par lui (1). Était-il déjà métropolite de Naupacte? Le colophon, f. 313, ne le dit pas expressément. Les moines de Sainte-Anastasie originaires de cette région devaient être un certain nombre, car Théonas, avant de se réfugier en Chalcidique, avait été disciple à Arta de Jacques le Néomartyr. Aux folios 8 et 399 on trouve la marque longue de Sainte-Anastasie; de plus, au folio 1^v, adresse à l'évêque de Cassandreia; au folio 400, liste des évêchés suffragants de Thessalonique que je transcris à l'intention des amateurs d'histoire locale :

Αἱ ὑπὸ Θεσσαλονίκην ἐπισκοπαί· α', ὁ τοῦ Κίτρου ἦτοι Πύδνης. β', ὁ Βερροίας. γ', ὁ Δρουγοβιτείας. δ', ὁ Σερβίων. ε', ὁ Κασσανδρείας τε καὶ Ποτιδαίας· ς', ὁ Καμπανίας ἦτοι Καστρίου· ζ', ὁ Πέτρου. η', ὁ Ἐρκούλου ἦτοι Ἀρδαμέρεως. θ', ὁ Ἰερισσοῦ ἦτοι ἁγίου Ὁρους. ι', ὁ Λιτῆς. ια', ὁ Βορδαριωτῶν ἦτοι Τούρκων· ιβ', ὁ Λυκοστομίου ἦτοι Θεταλικῶν τεμπῶν Πλαταμῶνος.

Paris. 1385 A'. Copié en 1431.

La marque brève de Sainte-Anastasie accompagnée du signe A se trouve au folio 396, après le colophon, mais d'une écriture bien postérieure. C'est encore un manuscrit juridique. En 1457 il était encore dans le monde, puisque son possesseur note, au fol. 395, la naissance de son fils appelé Michel τοῦ Πιρμικυρη ἦγουν ὁ Αργυρος.

Paris. 1467. xii^e-xvi^e siècle.

Je corrige légèrement l'indication de date donnée par Omont, qui assigne au xv^e siècle les parties restaurées. Je pense que les folios

(1) VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die Schreiber*, p. 238-239.

restitués : 1-51, 451-456, 473-477, sont dus aux soins des moines de Sainte-Anastasie vers 1520. J'ai cru trouver aux folios 334-345 une écriture semblable à celle du *Paris*. 1060. La marque brève du monastère est au folio 476, collée sur la couverture.

Paris. 1557. Copié en 1567.

Un colophon écrit par le moine Acace au f. 405 indique que la copie a été exécutée à Sainte-Anastasie sous l'higoumène Gabriel. Omont l'a édité dans son article sur les manuscrits datés de la Bibliothèque Nationale (1). Le style est d'une gaucherie amusante. Je suppose que le bon moine croyait faire des vers, mais il a oublié de nous indiquer les principes de sa métrique.

Paris. 1664. x^{ve} siècle.

F. 233, marque de Sainte-Anastasie du Grand Mont; f. 237, note sur les Paléologues (Jean et Michel) que l'on trouve aussi avec de légères variantes dans *Paris*. 1723 et 2622, *Marcian*. 376, éditée par SP. LAMBROS, *Neos Hellen*. 6, 1909, p. 483.

Paris. 2750 A. xiii^e siècle.

Sur le plat intérieur de la couverture marque brève de Sainte-Anastasie avec le signe A. Le début du manuscrit est mutilé, mais la pièce qui se trouve au folio 89-109 intitulée dans le catalogue : *Anonymi capita alia moralia*, est en réalité une pièce en vers politiques que je n'ai pas eu le temps d'identifier; elle débute : Νῦν ἡδὲ πάντων βέλτιστε τῶν κατὰ πνεῦμα ζώντων.

Paris. 2991 A. Copié en 1419.

Ce manuscrit est surtout connu par le curieux dialogue des morts de Mazaris. Il est certainement originaire du Péloponèse (2). Par quelle voie est-il venu à Sainte-Anastasie, dont la marque se lit au folio 1^v, encore avec le signe A? On ne le saura probablement jamais. Pour l'étude du manuscrit, je signale que son contenu est détaillé dans une table ancienne : f. 1^{r-v}, d'où il ressort que les folios 2-13 proviennent d'un autre manuscrit.

Paris. suppl. gr. 1183.

L'œuvre contenue dans ce petit volume donné par M. Gédéon à E. Miller est de Joachim Anastasiotès, c'est-à-dire moine de Sainte-Anastasie. Au-dessus du titre je lis d'ailleurs en lettres très pâles et

(1) *Revue des bibliothèques*, 2 (1892), p. 194.

(2) SP. LAMBROS, *Νέος Ἑλλην*. 4 (1907), pp. 183-184.

petites la marque de Sainte-Anastasie. Sur ce Joachim je ne puis que renvoyer à l'entrefilet consacré au personnage par M. Gédéon (1), citation inutile du reste, car la note consiste à dire qu'on ne sait rien sur le personnage. Nous savons du moins que Joachim était du groupe de moines de Sainte-Anastasie qui entretenait au couvent une certaine activité littéraire.

Coislin. 224. x^e-xi^e siècle.

Comme le *Paris.* 690 et le *Paris.* 1182, le manuscrit est venu à Paris par une voie différente et à une date antérieure; peu importe. Au folio 379, il conserve une note concernant Manuel Xanthinos éditée d'abord par Montfaucon (*Bibl. Coisl.*, pp. 275-276), puis par E. Legrand (*Bibliogr. Hell.*, xvi^e s., IV, p. 115). Cette dédicace nous apprend que Manuel, Maxime en religion, était mort en 1564; depuis peu de temps sans doute, car ses enfants offrent le volume au monastère en sa mémoire et rappellent en même temps que Manuel est venu se joindre aux moines disciples de Jacques surnommé l'Abbé, maître de Théonas. L'ancien chartophylax semble avoir occupé une place importante à Sainte-Anastasie. Dans le manuscrit quelques folios ont été restitués sur papier au xvi^e siècle. C'est encore un témoignage du soin que les moines prenaient de leurs livres; peut-être aussi la modicité de leurs ressources les obligeait-elle à acquérir des volumes détériorés qu'ils restauraient de leur mieux.

D'autres manuscrits en petit nombre sont indiqués par les catalogues comme appartenant à Sainte-Anastasie. J'ai cité plus haut l'article de Papadopoulos-Kérameus qui en a fait le premier relevé. En dehors des *Parisini* déjà mentionnés, il connaît, puisqu'il en a fait le catalogue, les manuscrits de Jérusalem, *S. Cruc.* 22, *Metoch.* 146, 264, 274; puis *Athon.* 1280 (*Simop.* 12), d'après le catalogue de Sp. Lampros.

Je me contenterai de rappeler ce qui complète la notice de Sainte-Anastasie. Nicodème Anastasiotès a transcrit en 1563 les œuvres de Grégoire Palamas dans le *Hieros. S. Cruc.* 22, qui forme le premier volume des homélies de l'archevêque. Le second, copié en 1564, probablement par le même copiste, se trouvait encore à Sainte-Anastasie en 1898, d'après le témoignage de P. N. Papageorgiou qui l'y a vu (2). Un autre Anastasiotès, Théophane, figure comme auteur d'un résumé

(1) 'Εκκλησιαστική 'Αλήθεια, 4 (1883), pp. 11-12.

(2) Article cité, *BZ*, 7, 1898, pp. 66-67.

de philosophie ou de rhétorique dans le *Metoch. S. S.*, 146. Les deux autres manuscrits du Metochion 264 et 274 n'ont gardé de Sainte-Anastasie que la marque brève de possession. L'*Athon.* 1280, Chrysostome du ^{xiii}^e siècle, porte la marque longue et garde des traces de restauration du ^{xviii}^e siècle, comme plusieurs autres volumes de même provenance.

Restent encore deux manuscrits à signaler. Le Cromwel. 23, copié en 1065, est dit avoir appartenu à une Sainte-Anastasie. Je n'ai pu découvrir d'autre description que celle de Coxe; ce manuscrit daté ne semble pas avoir été recensé par Kirsop Lake dans son recueil. Il est décrit par Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand*, t. II, p. 21, 81, à titre de manuscrit hagiographique, sans aucune mention de Sainte-Anastasie.

Enfin le Laura I 40. Je transcris la note éditée par S. Eustratiadès en raison de son importance relative et surtout de la difficulté de trouver l'édition (1) : f. 156 : ἐν τῷ ζ μ. γ' (1535) ἰνδ. η' ἐν μηνί Ἰουνίῳ α' καὶ γὰρ Σωσίπατρος μοναχὸς παραγενόμενῃ ἐν τῷ μοναστηρίῳ τῆς ἁγίας Ἀναστασίας καὶ ἔδωκε εἰς τοὺς προισταμένους ἀδελφοὺς τὸν τε πατῆρ κύριον Θεωνᾶν τὸν ἡμιόνιον ὃν εἶχον καὶ τετραβάγγελον πάνυ ὠραῖον καὶ πανθέκτην ὁμοίως ἦν εἶχον ψάλλειν, ὠρολόγιον ἀκτάχον (sic) καὶ ἐβδομαδαρίαν καὶ τὰ ἡθικὰ τοῦ μεγάλου βασιλείου βιβλίον ὠραῖον. Beaucoup plus que la mention des livres donnés, il faut retenir celle de Théonas ainsi que la date du legs. Il existe fort peu de renseignements datés concernant le fondateur de Sainte-Anastasie, si bien que Zerlentès, dans son article sur les archevêques de Thessalonique de 1520 à 1578, pour essayer de concilier les données, distingue trois Théonas (2). L. Petit releva les inconséquences de cette chronologie et maintint les dates déjà établies par lui sur des bases aussi solides que possible (3). Dans la note de Laura I 40 nous apprenons que Théonas était encore simple higoumène de Sainte-Anastasie en 1535. Son épiscopat de 1520 à 1525 est donc un mythe. Il fut nommé évêque de Thessalonique après 1535 et en 1546 il est signalé comme mort.

Pour conclure cette aride énumération, il me reste à rectifier les légères erreurs qui se sont glissées dans la nomenclature des copistes grecs de Vogel-Gardthausen. Dans l'index, on distingue deux couvents

(1) Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς. 1, 1917, p. 618. Il existe une copie manuscrite de ces notes à l'Institut de recherche et d'histoire des textes, ainsi que des compléments inédits au catalogue de Vatopédi.

(2) *BZ*, 12, 1903, p. 133.

(3) Les évêques de Thessalonique, *Echos d'Orient*, 5 (1901-1902), p. 153; 6 (1903), pp. 295-296.

Sainte-Anastasie, l'un à Constantinople, le Grand Mont étant considéré, je suppose, comme appartenant au territoire de la capitale, l'autre à Galalitze. Au premier groupe sont rattachés le *Paris*. 1557, le *Cairens*. 2, le *Paris*. 1375, le *Hieros. S. Cr.* 22; au deuxième, les copies signalées par Zerlentès dans son article. Il est visible, d'après mon exposé, que Sainte-Anastasie du Grand Mont ne se trouve pas à Constantinople mais en Chalcidique. Le seul manuscrit qui n'appartient pas à Sainte-Anastasie dans cet index est le *Cairensis* 2. Mais cette attribution n'est due qu'à une confusion. Damien, le restaurateur du manuscrit coté *Cairensis* 24 (28. 920) dans le catalogue est ecclésiarque du couvent de l'Anastasis et non de Sainte-Anastasie. Ainsi la liste des copistes de Sainte-Anastasie s'établit comme suit :

Jean moine en 1518 : *Paris*. 1060.

Jean (Joasaph) Cantacuzène, 1370-1375 : *Paris*. 1242 (1).

Manuel Xanthinos, vers 1560 : *Paris*. 1263, f. 211 à la fin?

Cyrille de Naupacte, en 1540 : *Paris*. 1375.

Acace, moine, en 1567 : *Paris*. 1557.

Joachim, moine (copiste?), xvi^e s. : *Paris*. suppl. 1183.

Nicodème, moine, 1563 : *Hieros. S. Cr.* 22.

Il serait possible d'ajouter quelques références à ces noms de copistes en comparant les écritures des restaurations de manuscrits que nous avons notées. Cela eût demandé quelques photographies et des planches pour un résultat assez problématique; le principe de l'économie a donc joué sans dommage pour la science. Si quelque copie provenant du même monastère a pu m'échapper, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir pu situer un certain nombre de manuscrits au cours de leurs déplacements. Avec ces données les autres pourront être facilement identifiés.

J. DARROUZÈS.

(1) Si, comme je l'ai supposé, Cantacuzène l'a écrit dans sa retraite à Sainte-Anastasie; même dans le cas où le copiste ne serait pas Cantacuzène lui-même, la date de la copie reste comme témoignage en faveur de l'existence du monastère avant 1520.

OBSERVATIONS SUR LA LISTE DES DIGNITAIRES DU PSEUDO-CODINOS

La liste des dignitaires du Pseudo-Codinos (1) mentionne 79 officiers de la Couronne, auxquels il faut joindre le (chartulaire) du caniclé et le grand baïoulos, dont le Ps.-Codinos déclare ignorer le rang hiérarchique (2), soit, au total, 81 officiers de la Couronne. Sur ce nombre, 26 ou 27, si l'on compte le grand baïoulos, qui très vraisemblablement n'avait pas de fonctions précises, n'exerçaient aucune fonction, οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχουσιν et ne remplissaient aucun service aulique.

Ces *officiers oisifs* ne sont, en réalité, que des dignitaires; ils portent un titre nu, qui leur donne un rang dans la hiérarchie et certains privilèges (traitement, costume, etc.). Le titre de l'office équivaut à un titre nobiliaire. L'officier, s'il est déjà noble (εὐγένης), prend dans la hiérarchie nobiliaire un rang spécial; s'il est roturier, il se trouve anobli et il communique probablement la noblesse à sa famille.

Les *officiers oisifs* sont :

1. Le despote (1^{er} rang),
2. Le sébastocrator (2^e rang),
3. Le César (3^e rang),
4. Le panhypersévaste (5^e rang),
5. Le pansévaste (13^e rang),
6. Le curopalate (15^e rang),
7. Le logothète τοῦ γενικοῦ (18^e rang),
8. Le grand papias (22^e rang),
9. L'éparque (23^e rang),
10. Le logothète du drome (27^e rang),
11. Le domestique des scholes (31^e rang),
12. Le protospathaire (34^e rang),
13. Le grand archonte (35^e rang),

(1) Ps.-Cod. 6-13.

(2) Ps.-Cod. 12 19-20, 13 3.

14. Le tatas τῆς αὐλῆς (36^e rang),
15. Le préteur du peuple (38^e rang),
16. Le logothète τῶν οἰκειακῶν (39^e rang),
17. Le grand logariaste (40^e rang),
18. Le questeur (45^e rang),
19. Le logothète τοῦ στρατιωτικοῦ (47^e rang),
20. Le logothète τῶν ἀγγελῶν (49^e rang),
21. Le grand dioecète (55^e rang),
22. L'orphanotrophe (56^e rang),
23. ὁ ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων (58^e rang),
24. Le grand mourtaîtès (73^e rang),
25. Le sévaste (77^e rang),
26. Le mourtaîtès (78^e rang).
27. Le grand baïoulos (18^e rang, d'après les diverses listes) (1).

La plupart des offices énumérés ci-dessus correspondaient à des fonctions réelles. Ainsi, avant de devenir de simples dignitaires oisifs, les divers *logothètes* exercèrent pendant des siècles d'importantes fonctions publiques. L'*éparque*, le *domestique des scholes* (2) et le *questeur* avaient été parmi les plus hauts fonctionnaires de l'empire. Le *grand papias* était jadis un officier palatin considérable (3). Les *protospathaires* étaient des gardes-nobles de l'empereur et le titre nu de protospathaire fut l'un des plus répandus de la hiérarchie nobiliaire.

Pourquoi l'*orphanotrophe* n'exerce-t-il plus son ministère charitable? Pourquoi des offices assez infimes, comme le *préteur du peuple* et l'ὁ ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων, successeur du *magister memoriae* de la Notitia Dignitatum, ont-ils été maintenus aux XIII^e et XIV^e siècles, alors que tant d'offices importants semblent avoir disparu? Pourquoi des offices relativement récents, comme ceux de *grand archonte*, de *tatas de la cour*, de *grand logariaste*, de *grand dioecète*, créés soit au XII^e siècle, à l'époque des Comnènes, soit au XIII^e siècle, sous l'empire de Nicée, n'ont-ils conservé que le titre de l'office, alors que les fonctions qui correspondaient à l'office ont été supprimées? Autant de questions, qui semblent devoir rester sans réponse.

Certains de ces offices sont fort mal connus, pour ne pas dire presque

(1) Ps.-Cod. 172, 211. Cf. V. LAURENT, 'Ο μέγας Βαΐουλος. A l'occasion du parakoïmomène Basile Lécapène, E. E. Βυζ. Σπουδῶν, 23, 1953, 193-205.

(2) Cf. R. GUILLAND. *Etudes sur l'histoire administrative de Byzance. Le domestique des scholes*. REB 8, 1951, 5-63.

(3) Cf. R. GUILLAND. *Fonctions et dignités des eunuques*. EB 3, 1945, 202-210.

inconnus, faute de documents les concernant : tels les offices du *grand mourtaïtès* et de son subordonné, le *mourtaïtès*. D'autres, comme celui du *grand baïoulos*, ne semblent pas avoir eu souvent de titulaires (1).

Les *officiers oisifs*, simples dignitaires en réalité, pouvaient être choisis par l'empereur pour exercer des commandements militaires plus ou moins importants ou pour remplir des fonctions publiques quelconques. Il n'y avait, du reste, aucun rapport entre le titre porté par l'officier et la fonction que l'empereur lui demandait de remplir. Le plus souvent, l'empereur récompensait par la collation d'un office, inscrit dans la hiérarchie officielle, les services rendus par un personnage quelconque. L'empereur ne s'inquiétait nullement d'établir une corrélation entre la nature des services rendus et le caractère de l'office conféré.

Ainsi, sous Michel VIII Paléologue (1261-1282), l'eunuque Andronic Oenopolitès, tatas de la cour, office qui n'avait vraisemblablement aucun caractère militaire, commandait un corps d'armée (1 *bis*) et, pour prix de ses exploits, se voyait décerner l'office de *grand papias* (2).

Sous Andronic II (1282-1328) et Andronic III Paléologue (1328-1341), Monomaque occupe dans la hiérarchie l'office d'*éparque* (23^e dignité). Monomaque a fait toute sa carrière aux armées. Chargé de gouvernements militaires en dehors de Byzance, son titre d'*éparque* est évidemment purement honorifique (3). Il fut créé plus tard grand connétable et mis à la tête des armées impériales (4).

Les *despotes*, *sébastocrators* et *césars* sont de simples dignitaires de haut rang et n'exercent en réalité aucune fonction, οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχουσιν, comme le dit le Ps.-Codinos, qui ajoute cependant ἐάν μὴ ταχθῶσιν εἰς ἡγεμονίαν, à moins que l'empereur ne leur confie un commandement ou une mission, ce qui était souvent le cas (5). Ainsi, Michel VIII Paléologue donne le commandement suprême de son armée à son gendre, le despote Michel, auquel il adjoint le grand domestique Michel Tarchaniotès, le grand stratopédarque Jean Synadène et le tatas de la cour Andronic Oenopolitès (6). Jean VI Cantacuzène, en 1351, donne le commandement de l'armée de terre au despote Manuel Asanès (7).

(1) Cf. V. Laurent, *op. cit.*, p. 200-202.

(1 *bis*) Pachym. I, 512.

(2) Pachym. II, 80-81.

(3) Cantac. I, 260, 473, 511; II, 190, 228, 236.

(4) Cantac. II, 368, 381, 382.

(5) Ps.-Cod. 28.

(6) Pachym. I, 512.

(7) Cantac. III, 196, 199.

Michel VIII Paléologue confia l'administration de la capitale au sébastocrator Constantin Tornikios (1). Comme gouverneur de Constantinople, le sébastocrator Tornikios avait des pouvoirs très étendus, rappelant ceux des anciens éparques de la Ville, mais ces pouvoirs lui venaient de l'empereur et il les exerçait, sans avoir un office déterminé.

Pour commander une armée, pour diriger les affaires publiques, pour remplir une mission de confiance, l'empereur s'adressait à une personne capable et le plus souvent inscrite déjà dans la hiérarchie, autrement dit, en possession d'un office. La nature de l'office importait peu. Toutefois, si l'office était d'ordre inférieur, l'empereur conférait au personnage choisi un office plus élevé. La collation d'un office équivalait, en effet, à ce qu'était autrefois la collation d'un titre de protospathaire, de patrice, de magistros ou autre. Le titulaire d'un office n'était qu'un dignitaire, dont le rang variait avec l'office conféré. Le titulaire d'un office pouvait, d'ailleurs, exercer des fonctions publiques d'ordre civil ou militaire, mais il gardait toujours le rang auquel son office lui donnait droit.

La direction des affaires publiques (μεσάζων), il y a lieu de le noter, ne conférait pas à celui qui l'exerçait un rang à part; le premier ministre n'occupait que le rang de l'office aulique spécial dont il était titulaire. Ainsi, Théodore Muzalon, premier ministre d'Andronic II Paléologue, fut logothète τοῦ γενικοῦ (18^e dignité), puis grand logothète (12^e dignité), puis protovestiaire (6^e dignité). Nicéphore Choumnos, qui lui succéda, fut simplement créé ἐπὶ τοῦ κανικλείου (19^e dignité); Jean Cantacuzène, premier ministre d'Andronic III Paléologue, fut grand domestique (4^e dignité); Alexis Apokaukos, premier ministre de la régente Anne de Savoie, fut mégaduc (7^e dignité).

Parmi les 81 officiers énumérés par le Ps.-Codinos, certains sont des *officiers actifs*, autrement dit, exercent en réalité des fonctions plus ou moins importantes. Ils cumulent, du reste, souvent ces fonctions avec un service aulique, d'ailleurs peu absorbant.

Ces officiers actifs sont : le grand domestique (2), le mégaduc (3),

(1) Pachym. I, 228.

(2) Cf. R. GUILLAND, *Le grand domesticat à Byzance*. EO 37, 1938, 53-64. V. LAURENT. *Le grand domesticat*. Notes complémentaires. *Ibid.*, 65-72.

(3) Cf. R. GUILLAND, *Etudes de titulature et de prosopographie byzantines*. Les chefs de la marine byzantine : drongaire de la flotte, grand drongaire de la flotte, duc de la flotte, mégaduc. BZ 44, 1951, 212-240.

le protostrator (1), le grand stratopédarque (2), le grand connétable (3), le grand logothète, le grand drongaire de la Veille (4), le protoasecrètis, le mystikos, ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων, le grand interprète, l'akolouthos, le prévôt de l'armée, κρίτης τοῦ φοσσάτου, le protonotaire, le domestique des murs, les divers stratopédarques, les prokathémènes du Grand Palais, du Palais des Blachernes, des villes, les domestiques des thèmes d'Orient et d'Occident, le logariaste de la Cour, le grand adnoumiastès (5), le chartulaire du caniclé.

La plupart des officiers, mentionnés par le Ps.-Codinos, sont attachés à la personne de l'empereur et n'ont qu'un service aulique, parfois insignifiant. Ce sont des officiers palatins : le protovestiaire (6), le pincerne ou échanson (7), le grand primicier, le protovestiarite (8), le grand hétaireiarque, le primicier de la Cour, le domestique de la Table (9), le parakimomène du sceau (10), le parakimomène de la Chambre (11), le Protokunègos (12), le Protoiérakarios (13), le porte-étendard, σκουτέριος.

Ainsi, parmi les officiers énumérés par le Ps.-Codinos beaucoup n'exercent aucune fonction et n'ont aucun service aulique; beaucoup d'autres n'ont pas de fonctions précises, mais remplissent un service de cour souvent insignifiant. Un certain nombre seulement d'officiers exercent en réalité des fonctions militaires ou civiles, souvent importantes et parfois aussi un service aulique peu absorbant. De plus, un officier, auquel l'empereur a conféré un office, pourvu de fonctions effectives, n'exerce pas toujours en fait les fonctions afférentes à son office. De l'office beaucoup ne prennent que le titre, qui leur assure un

(1) Cf. R. GUILLAND, *Etudes de titulature et de prosopographie byzantines*. Le Protostrator. REB 7, 1950, 156-179.

(2) R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin*. Le stratopédarque et le grand stratopédarque. Byz. Zeitsch. 46, 1953, 63-90.

(3) R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin*. Le grand connétable. Byzantion 19, 1949, 99-111.

(4) Cf. R. GUILLAND, *Contribution à l'histoire administrative de l'empire byzantin*. Le drongaire et le grand drongaire de la Veille. BZ 43, 1950, 340-365.

(5) Cf. R. GUILLAND, *Sur quelques grands dignitaires du XIV^e siècle*. Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου, Thessalonique, 1951, 179-183.

(6) Cf. R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques*. EB 2, 1944, 202-220.

(7) Cf. R. GUILLAND, *Ibid.*, EB 3, 1945, 188-202.

(8) Cf. R. GUILLAND, *Le protovestiarite Georges Phrantzès*. REB 6, 1848, 48-57.

(9) Cf. R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques*. REB, 2, 1944, 204; *ibid.*, 3, 1945, 181, 189.

(10) Cf. R. GUILLAND, *ibid.*, 2, 1944, 198.

(11) Cf. R. GUILLAND, *ibid.*, *ibid.*

(12) Cf. R. GUILLAND, *Sur quelques grands dignitaires byzantins du XIV^e siècle*. Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου. Thessalonique, 1951, 192-195.

(13) Cf. R. GUILLAND, *ibid.*, 189-192.

rang à la cour et poursuivent une carrière indépendante que l'empereur leur assigne.

Ce qu'il importe de noter, c'est que *les offices tendent de plus en plus à se transformer en dignités oisives et à ne valoir que comme titre nobiliaire.*

Jadis, d'une manière générale, l'office n'était pas collatif de noblesse et ne donnait pas à son titulaire un rang fixe à la Cour; il ne comportait pas d'insignes distinctifs et pouvait être retiré sur une simple décision de l'empereur. Mais l'officier recevait de l'empereur un titre nobiliaire, variant d'importance avec l'office et les services rendus. Ce titre, appuyé par la remise d'insignes distinctifs, était concédé à vie, réglait le rang de l'officier à la cour et lui assurait les privilèges de la noblesse. Tout office comportait des fonctions précises. Bien qu'il y eût une hiérarchie dans les offices, le rang et la préséance n'étaient pas réglés d'après cette hiérarchie, mais d'après la hiérarchie des titres nobiliaires. Un officier, titré patrice, avait le pas sur un officier titré protospathaire, même si ce dernier exerçait un office supérieur.

C'est le titre et non l'office qui réglait le rang dans la hiérarchie. Aucun office, qu'il fût civil ou militaire, n'était collatif de noblesse; seules, certaines charges auliques étaient des charges nobles. La nomination aux offices se faisait par simple édit verbal; la concession d'un titre nobiliaire était accompagnée de formalités et d'un cérémonial déterminé par le protocole.

A partir des Paléologues et même à partir de 1204, la distinction entre l'office et le titre nobiliaire a disparu et le titre de l'office vaut comme titre nobiliaire. On n'est plus Domestique des scholes et magistras, logothète du drome et patrice, éparque et protospathaire, on est simplement domestique des scholes, logothète du drome, éparque. Il n'y a plus deux hiérarchies, celle des titres nobiliaires et celle des offices; il n'y en a plus qu'une : la hiérarchie des offices.

Jadis, l'officier, en raison de ses mérites et de ses services, gravissait plus ou moins vite les échelons de la hiérarchie des titres, promu de protospathaire patrice, de patrice anthypatos, d'anthypatos magistras et ainsi de suite. Dans les derniers siècles de l'empire, l'officier monte dans la hiérarchie; son avancement, en principe, devrait être assez régulier; souvent, cependant, il est assez rapide. Théodore Mouzalon, premier ministre d'Andronic II Paléologue, passe de logothète τοῦ γενικοῦ (18^e dignité), grand logothète (12^e dignité), puis protovestiaire (6^e dignité). Nicéphore Choumnos, de questeur (45^e dignité) passe mystikos (30^e dignité), puis chartulaire du caniclée (13^e dignité).

Il ne s'élève pas plus haut, bien qu'il ait dirigé les affaires publiques, comme premier ministre d'Andronic II Paléologue. Enfin, Alexis Apokaukos, simple domestique des thèmes d'Occident (72^e dignité), passe brusquement parakimomène (16^e dignité), puis mégaduc (7^e dignité). Pour les personnages de second plan, l'avancement était naturellement moins rapide.

* * *

Jadis, l'officier, autrement dit le fonctionnaire, nommé verbalement, pouvait être destitué sans formalité, selon les convenances de l'empereur. Le même office changeait souvent de titulaire, sans que ce changement impliquât même une disgrâce. Comme le dit le Livre des Cérémonies, « elles sont retirées sans formalité et passent d'un titulaire à un autre, ῥαδίως ἀφαιρούμεναι ἐκ προσώπων εἰς πρόσωπα διασταίνουσιν (1). Avec les Paléologues, l'office est concédé d'une façon durable. L'officier, sauf en cas de révocation pour faute grave, conserve le titre de son office, en règle générale, sa vie durant. Il ne perd son titre que pour en acquérir un plus élevé dans la hiérarchie.

En principe, divers offices ne comportent qu'un seul titulaire. Pour disposer de l'office, il faut attendre la mort du titulaire de l'office ou son élévation à un office supérieur. Ainsi, Michel Paléologue, le futur Michel VIII Paléologue, alors grand connétable, avait été nommé mégaduc, lorsqu'il fut chargé de la tutelle du jeune Jean IV Lascaris. Peu après, Michel Paléologue reçut la dignité de despote, puis se fit couronner empereur (2). La charge de mégaduc, devenue vacante, fut donnée au vieux Michel Lascaris (3), qui, semble-t-il, ne la remplit jamais, car la flotte byzantine fut placée sous les ordres d'Alexis Philanthropène, alors protostrator. On attendit, pour nommer Alexis Philanthropène mégaduc, que la charge fût libre (4). Il continua donc à commander la flotte comme protostrator (5) et ne fut nommé mégaduc qu'après la mort de Michel Lascaris (6). Michel VIII Paléologue, promu despote, avait nommé son frère, Jean Paléologue, grand domestique (7), la charge de grand domestique étant alors vacante, par suite de l'assassinat du grand domestique Andronic Muza-

(1) Cer. II, 52, 707.

(2) Cf. R. GUILLAND, *Études... Les chefs de la marine...* BZ 44, 1951, 229.

(3) Pachym. K, 108. Cf. R. GUILLAND, *ibid.*, *ibid.*

(4) Pachym. I, 206.

(5) Pachym. I, 309.

(6) Pachym. I, 337. Cf. R. GUILLAND, *ibid.*, 231.

(7) Pachym. I, 81.

lon (1). Devenu empereur, Michel VIII Paléologue créa son frère Jean, d'abord sébastocrator, puis despote (2); la charge de grand domestique, devenue vacante, fut donnée à Alexis Stratégopoulos (3). Alexis Stratégopoulos ayant été créé César (4), la charge de grand domestique, de nouveau vacante, fut attribuée à Alexis Philès (5).

Plus rarement, l'office devenait vacant par la destitution de son titulaire pour motifs graves. Ainsi, le protovestiaire Alexis Raoul, ayant été révoqué par Théodore II Lascaris, son office fut attribué à Georges Mouzalou (6).

*
* *

En règle générale, les offices les plus élevés n'avaient qu'un seul titulaire : grand domestique, mégaduc, grand logothète, etc. Par contre, on pouvait conférer sans inconvénients graves certains autres à plusieurs titulaires.

Il pouvait y avoir plusieurs *despotes*, comme le constate le Ps.-Codinos (7). Les fils, les frères et les gendres de l'empereur étaient généralement titrés despotes (8). Le titre de despote était également donné assez largement aux puissants vassaux de l'empire. Le nombre des *sebastocrators* n'était pas limité. Comme chaque empereur créait d'ordinaire un ou plusieurs sébastocrators, il devait y avoir à la cour beaucoup de ces hauts dignitaires, dont le protocole réglait les rangs respectifs.

Le Ps.-Codinos a inséré dans la Liste divers offices, qui ne sont en réalité que d'anciens titres nobiliaires : ce sont, outre les titres de despote et de sébastocrator, le César, dont le titre ne semble pas avoir été prodigué aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles (9), bien que rien ne s'opposât à la nomination de plusieurs Césars, le panhypersévaste, le europalate, le protospathaire, le sébaste et le primicier, ce dernier étant jadis un titre nobiliaire réservé aux eunuques. Ces prétendus

(1) Acropol. 166; Grégor. I, 72, 79.

(2) Pachym. I, 107, 9 et 108, 3.

(3) Acropol. 171; Grégor. I, 72. Cf. R. GUILLAND, *Le grand domestique*... EO 37, 1938, 56-57.

(4) Acropol. 185, Pachym. I, 108; Grégor. I, 79. Cf. R. GUILLAND, *Etudes*... Le César. Orient. Christ. Period. 13, 1947, 183.

(5) Pachym. I, 108-109. Cf. R. GUILLAND, *Le grand domestique*... 57.

(6) Pachym. I, 23, 65. Cf. R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques*. EB 2, 1944, 213-214.

(7) Ps.-Cod. 6.

(8) Ps.-Cod. 6.

(9) Cf. R. GUILLAND, *Etudes*... Le César... 184-187.

offices, qui n'étaient en réalité que des titres nobiliaires, pouvaient être largement distribués par les empereurs. Le titre de sévaste, par exemple, qui n'était plus que le 77^e de la hiérarchie, était, semble-t-il, très commun (1). Il était, du reste, conféré par simple brevet (2).

Plus d'un office cité par le Ps.-Codinos est un office ancien, dont le titre seul a été conservé, mais dont les fonctions étaient tombées en désuétude. Il n'y avait aucun inconvénient à ce que de pareils offices purement nominaux fussent pourvus de plusieurs titulaires. C'étaient le panhypersévaste, le protosévaste, le curopalate, le logothète général, le grand papias, l'éparque, le logothète du drome, le domestique des scholes, le protospathaire, le grand archonte, le tatas de la cour, le préteur du peuple, le logothète du Trésor privé, le logariaste de la cour, le questeur, le logothète de l'armée, le grand mourtaïtès, le logothète général, le grand dioecète, l'orphanotrophe, l'ἐπιτῶν δεήσεων, le domestique des thèmes d'Orient, le domestique des thèmes d'Occident (3).

Parmi les officiers anciens, plusieurs ont eu leur appellation modifiée par l'addition de l'épithète μέγας. Ce sont : le mégaduc, le grand logothète, le grand stratopédarque, le grand primicier, le grand connétable, le grand papias, le grand hétériarque, le grand archonte, le grand tzaousios, le grand veneur, le grand interprète, le grand dioecète, le grand mourtaïtès (4).

Certains offices sont de création plus ou moins récente et n'apparaissent qu'aux XII^e et XIII^e siècles. Les empereurs de Nicée semblent, en effet, avoir ajouté divers offices à la liste des dignités. Sur certains d'entre eux, nous n'avons, du reste, aucun renseignement, tels le τατᾶς τῆς αὐλῆς, l'ὁ μέγας μуртаітης. Ces offices étaient-ils pourvus de plusieurs titulaires? C'est vraisemblable.

Il est également très vraisemblable que les empereurs n'hésitaient pas à pourvoir de plusieurs titulaires les offices oisifs ou les offices ne comportant qu'un service aulique insignifiant ou des fonctions sans importance. Dans une promotion, à l'occasion du couronnement de Jean V Paléologue en 1342, Nicéphore Choumnos fut nommé grand stratopédarque ainsi qu'André Paléologue, gendre du mégaduc Alexis Apokaukos (5). Pendant le règne de Jean VI Cantacuzène, vers 1351, le protostrator Georges Phakrasès commandait, sous les

(1) Nicéas, 639; Kinnamos 281.

(2) Sathas, *Μεσ.* VI, 651.

(3) Ps.-Cod. 28-43.

(4) Ps.-Cod. *Ibid.*

(5) Cantac. II, 218.

ordres du despote Manuel Asanès, les troupes impériales destinées à attaquer les Génois de Galata. La flotte, qui devait appuyer cette opération, était sous les ordres du protostrator Tarchaniotès (1). Il y avait ainsi deux protostrators à la même époque.

Georges Sphrantzès (2) nous fournit de très intéressants renseignements sur la pluralité des titulaires d'un même office. Constantin XI Paléologue avait demandé à Sphrantzès de choisir l'office qui lui conviendrait. Sphrantzès déclara nettement qu'il n'accepterait qu'un office important, n'ayant pas déjà de titulaire, et que, lui vivant, on ne donnerait à aucun autre. Sphrantzès ajouta qu'il avait eu assez de désagréments, parce que l'office, qu'il détenait, avait déjà deux autres titulaires (3). Ainsi, d'après le témoignage même de Sphrantzès, l'office de protovestiarite, qu'il détenait, avait alors trois titulaires, dont Sphrantzès. Les divers offices élevés pouvaient être tenus par plusieurs titulaires, puisque Sphrantzès spécifie qu'il ne pouvait accepter un office, déjà tenu par un autre titulaire et qu'il exige la promesse que l'office ne sera pas attribué à un autre titulaire. Sphrantzès déclare en outre qu'il veut conserver seul son office, sa vie durant. C'est, du reste, la preuve que les offices étaient en quelque manière permanents, sauf dans le cas d'avancement dans la hiérarchie ou de déchéance pour un motif grave. Sphrantzès demandait l'office de grand connétable; mais Constantin XI le lui refusa, parce que son premier beau-père, Léonard de Tocco, portait le titre de cet office qui lui avait été donné par Jean VII Paléologue (4). Sphrantzès ignorait peut-être ce détail ou, s'il le connaissait, il ne pouvait en prendre ombrage, parce que Léonard de Tocco, étant un prince étranger, ne pouvait être pour lui un collègue gênant. Constantin XI voulait donner à Sphrantzès l'office de grand logothète, office sans doute vacant; mais le mégaduc Luc Notaras fit observer à l'empereur que cette nomination susciterait des jalousies et il conseilla à Constantin XI d'accorder à Sphrantzès l'office de grand primicier. Constantin XI objecta que Sphrantzès n'accepterait pas un office, même très élevé, qui aurait déjà un titulaire, ce qui laisse entendre que l'office de grand primicier était déjà occupé par un titulaire (5). Sphrantzès

(1) Cantac. III, 196.

(2) Sur Sphrantzès et non Phrantzès, cf. V. LAURENT. Σφραντζής et non Φραντζής BZ 44, 1951, 373-378 et Sphrantzès et non Phrantzès. A nouveau, REB, 9, (année 1951) (1952), 170-171.

(3) Sphrantzès, 227-228.

(4) Sphrantzès, 228.

(5) Sphrantzès, 228-229.

refusa, d'ailleurs, l'office en question, en déclarant qu'il ne voulait pas enlever à un autre cet office pour qu'on le lui attribuât (1). Finalement, Sphrantzès fut nommé grand logothète, ce qui semble indiquer que cet office était vacant (2).

Ainsi il semble résulter que les offices, même les plus élevés, avaient alors plusieurs titulaires. L'empereur devait au surplus montrer beaucoup de tact pour ne pas blesser les susceptibilités des dignitaires. Pour les offices élevés, la pluralité des titulaires n'était peut-être pas la règle ordinaire; cependant, elle devait dans certains cas s'imposer. Lorsqu'un empereur avait pourvu tous les offices élevés de titulaires, son successeur devait se trouver assez embarrassé pour récompenser ses partisans les plus fidèles. Ce successeur, voyant tous les offices de la hiérarchie déjà occupés, et n'osant pas révoquer les officiers créés par son prédécesseur, n'avait d'autre ressource que de donner aux officiers en titre des collègues. L'ordre des préséances était ensuite fixé par le protocole. Pour les offices inférieurs, la pluralité des titulaires n'offrait pas d'inconvénient et tout porte à croire qu'elle était d'usage. Le Ps.-Codinos prévoit la présence de plusieurs grands tzaousioi (2) et de plusieurs hétairiearques (3). Les listes d'offices parlent de vestiarites (81^e dignité) et de rhabdoukhoui (86^e dignité) (4). Pour les offices moyens, la pluralité des titulaires semble avoir été fréquente. Pachymère rapporte, sous Andronic II Paléologue, le cas des deux éparques Hypertimos et Chalkopoulos, que l'empereur priva de leurs insignes pour les attribuer à un jeune panhypersévaste, auquel il ne voulait pas donner tout de suite les insignes de panhypersévaste (5).

Rodolphe GUILLAND.

(1) Sphrantzès, 229.

(2) Ps.-Cod. 39.

(3) Ps.-Cod. 35.

(4) Ps.-Cod. 212.

(5) Pachym. II, 217.

L'ÉGLISE BYZANTINE SUR LES RIVES DU BOSPHORE (CÔTE ASIATIQUE)

Si les deux rives du Bosphore sont bien connues à l'époque antique, grâce à l'Ἀνάπλους τοῦ Βοσπόρου de Denys de Byzance (1), écrit dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère, en revanche on ne possède que des données disparates pour l'époque proprement byzantine. Non seulement il n'existe pas de description systématique, mais encore certains lieux ont changé de nom depuis Denys de Byzance et les renseignements fragmentaires que donnent les divers auteurs (chroniqueurs, historiens, synaxaristes, hagiographes, etc.) sont souvent si imprécis qu'il est pratiquement impossible de tracer une carte complète des localités à l'époque byzantine. Plusieurs d'entre elles eurent cependant une certaine notoriété, mais elles sont si mal connues que l'on n'arrive pas à leur assigner leur place exacte. Il en sera probablement encore longtemps ainsi. Il faudrait découvrir des documents nouveaux qui apporteraient plus de lumière, mais il est à craindre que cet espoir ne soit bien fragile.

Dans cette étude nous nous bornerons uniquement à signaler et à localiser dans la mesure du possible les établissements ecclésiastiques (églises, monastères, œuvres de bienfaisance), laissant de côté ce qui regarde l'histoire politique, sauf à y recourir lorsque cela paraîtra nécessaire pour éclairer nos recherches. Il n'est pas douteux que nous sommes loin de connaître toutes les églises byzantines qui s'échelonnaient tout le long de la côte asiatique du Bosphore. Si la partie nord du détroit ne fut sans doute pas plus habitée qu'elle ne l'est aujourd'hui, il est probable que les villages se pressaient sur la rive dans la partie sud, plus accessible et plus fertile; chacun devait posséder un ou plusieurs sanctuaires. Nous n'en connaissons qu'un nombre très limité. Par contre, les monastères apparaissent

(1) Éditions : C. WESCHER, Paris, 1874; C. MULLER, *Geographi graeci minores*, II, 1-101, Paris, 1883; R. GUNGERICH, Berlin, 1927.

pressés dans certaines régions, même dans celle du nord qui était plus désertique. C'est ainsi que l'on peut énumérer vingt monastères alors que l'on ne rencontre que huit églises dans les textes. Églises et monastères ont tous disparu depuis longtemps et c'est à peine si deux ou trois ont laissé des ruines certaines.

Partant des rives de la Mer Noire, l'ancien Pont Euxin, nous descendrons le long de la côte en énumérant à mesure les établissements ecclésiastiques que nous rencontrerons en chemin, sans nous dissimuler que nos localisations seront parfois purement hypothétiques, faute de renseignements précis. Nous nous efforcerons du moins d'élucider les divers problèmes que pose l'identification de certaines localités qui restera peut-être longtemps encore sujette à discussion.

GOMON (Γομών). Premier monastère des Acémètes sur la côte asiatique. Peut-être à Anadol Fener. Nous en reparlerons plus loin (p. 77) en traitant des Acémètes.

MONACHEION (Μονάχειον). *Monastère du Prodrome* τοῦ Φοδερῶ. On sait par les chroniqueurs qu'il existait déjà une église de ce nom dans la première moitié du ix^e siècle. Deux moines abramites s'y réfugièrent pendant la persécution iconoclaste de Théophile (829-842) et y moururent des blessures qu'ils avaient reçues à cause de leur fidélité au culte des images. Le moine peintre Lazare s'y retira également. Malgré les brûlures qu'il avait endurées aux mains, il réussit à peindre une image de saint Jean-Baptiste qui existait encore du temps de Cédrenus (xii^e s.) et qui passait pour faire des miracles (1).

On ne connaît pas l'origine du monastère, bien que l'hypotypôsis ou règlement (2) du moine Jean, qui le restaura dans le premier quart du xii^e siècle, le fasse remonter au temps de l'empereur Léon I^{er} (457-474). D'après lui, deux patriarches de Constantinople, Ménas (535-552) et Eutychius (552-565; 577-582) y auraient été moines (p. 51) et les deux frères Graptoi, Théophane et Théodore, victimes de la persécution de Théophile, y auraient subi l'exil (p. 9). Aucun autre document n'appuie ces dires qui doivent être tenus pour très suspects.

(1) THEOPHAN. CONTIN., I, Bonn, 101, 103; P. G., CIX, 116 B, 117 AB; CÉDRÉNUM, Bonn, II, 112, 113; P. G., CXXI, 993 D-996 ACD.

(2) Ce document découvert par A. Papadopoulos-Kérameus, révisé par V. Beneševic, a été publié sous le nom du premier dans les *Noctes Petropolitanae*, Saint-Petersbourg, 1913. Le titre est : Ὑποτύπωσις καὶ ἐρμηνεία περιέχουσα ὡς ἐν τῷ συντόμῳ [τὴν μοναχικὴν πολιτείαν καὶ ἀσκησιν] ἀπασιν, ἀκριβῶς συλλέγεισα παρὰ Ἰωάννου ταπεινοῦ μοναχοῦ καὶ παραδόθεισα τοῖς ἀδελφοῖς αὐτοῦ τοῖς ἐν τῷ ὄρει τῆς μονῆς τοῦ τιμίου Προδρόμου τοῦ ἐν τῷ Μοναχίῳ.

Si le monastère existait réellement en 536, on ne comprend pas que son higoumène ne figure pas avec les quarante supérieurs de couvent de l'éparchie de Chalcédoine qui signèrent la requête des moines au concile tenu cette année-là sous le patriarche Ménas. De plus, les chroniqueurs ne parlent que d'une église et non d'un monastère à l'époque de Théophile, le persécuteur des deux frères Graptoi et du moine peintre Lazare que l'hypotypôsis signale aussi. En définitive on ne possède aucune donnée authentique sur la date de fondation du couvent. Cependant on peut croire qu'il fut prospère au ^x^e siècle, puisque le restaurateur affirme avoir entendu dire par des gens témoins de cette époque qu'il compta jusqu'à cent soixante-dix moines, mais que les commendataires (χαριστικάριοι) l'avaient ruiné (p. 51).

En tout cas il n'y avait plus qu'une église à moitié détruite et quelques cellules délabrées lorsque le moine Jean commença la restauration en octobre 1112. Il fut aidé par les largesses de Thomas Eugéniôtès, qui continua à subvenir aux besoins du monastère. La maison était indépendante de toute autorité politique ou ecclésiastique, clause assez commune à cette époque; l'higoumène n'avait de comptes à rendre qu'à Dieu et au Précurseur. Cette indépendance aurait été reconnue par le patriarche Nicolas (p. 51). Il y a lieu de supposer que c'est Nicolas le Mystique pendant son premier pontificat (901-907) et que l'empereur Léon signalé plus haut n'est autre que Léon VI le Sage (886-911). Ce n'est là qu'une hypothèse, mais qui pourrait bien s'avérer exacte. Si les chroniqueurs affirment l'existence de l'église sous Théophile, ils ne disent rien du monastère. Celui-ci a pu être construit dans la seconde moitié du ^{ix}^e siècle ou au début du ^x^e.

Avant Jean, qui en fut le restaurateur, il avait été gouverné par un moine du nom de Luc, qui fut son maître dans la vie spirituelle et qui devint ensuite métropolite de Mésembria. Il resta un des bienfaiteurs du couvent et y finit probablement ses jours, puisque l'hypotypôsis dit qu'il y fut enterré. Il y eut aussi d'autres personnages qui s'y intéressèrent et pour qui le même document prescrit des prières : le sébastos Nicéphore Botaniatè devenu le moine Néophyte, sa femme Eudoxie, fille du sébastocrator Isaac Comnène, qui se fit religieuse sous le nom de Xéné; leur fils Joannice qui devint moine au monastère du Prodrôme τοῦ Φοδερῶς et y mourut; Léon Hikanatès, sa femme Anne et leurs enfants; Constantin, ancien moine du couvent, devenu chartulaire de Zicchia, etc. Eudoxie-Xéné, qui fit des dons importants en 1143, vivait encore quand fut complétée l'hypotypôsis vers 1150 (pp. 62-63).

L'hypotypôsis détaille le règlement que le restaurateur du monas-

tère entend voir appliquer fidèlement dans la maison. Elle reproduit plus ou moins les dispositions que l'on retrouve dans les typika de cette époque, surtout celui de la Théotokos Evergétis (x^{ie} s.) qui a servi de modèle à plusieurs autres. Le nombre des moines ne dépassera pas la douzaine tant que les revenus n'auront pas augmenté. On ne recevra pas de moines venus d'un autre couvent (p. 64); tous les postulants devront savoir lire (p. 57). La messe a lieu tous les jours et la communion fréquente est recommandée (p. 25). Pour que les moines soient à même de la recevoir dignement, l'higoumène se tiendra deux fois par jour à leur disposition dans un local approprié pour entendre ceux qui voudraient se confesser; lui seul a ce droit (pp. 25, 53-56). Les fêtes de saint Jean-Baptiste seront célébrées solennellement, celle de la Décollation plus que les autres; elle durera jusqu'au 5 septembre (pp. 50-51). L'élection de l'higoumène par les moines doit être confirmée par le patriarche qui donne l'investiture canonique (pp. 52-53). L'économe est nommé à vie, mais il doit être déposé s'il se montre indigne de ses fonctions (p. 52). Les moines n'auront pas de domestiques et feront eux-mêmes tous les travaux. Seuls, les malades ont le droit de prendre des bains. Une infirmerie de quatre lits leur est réservée et un moine est attaché à leur service. L'higoumène doit les visiter souvent, autant que possible chaque jour (pp. 74-75). Les hôtes, les pauvres et les malades de l'extérieur seront l'objet de soins charitables (p. 73). Le monastère possède une dépendance sous le vocable de saint Pierre au lieu dit Chalkeion (Χαλκεῖον) appelé par les indigènes Panteichion (Παντείχιον). Les enfants ne sont pas admis dans le monastère; ils travaillent dans la dépendance jusqu'à ce que la barbe leur ait poussé (p. 77).

Aucun document postérieur à l'hypotypôsis ne parle du monastère du Prodrome τοῦ Φοδερῶ et l'on ignore ce qu'il devint après sa restauration. Les auteurs byzantins n'en disent mot.

Localisation. D'après l'hypotypôsis, le monastère était bâti sur une colline, dans un endroit ceint de forêts, d'un accès difficile, entouré par la mer, et où le froid était vif; il était situé entre l'Ἀρχα Διὸς et le Ἱερόν. L'Ἀρχα Διὸς que P. Gylles appelle Dios Sacra (1) a été identifiée avec le Pilav Kayalar; quant au Hiéron, on s'accorde à le placer à Anadol Kavagi. Entre ces deux presqu'îles il en existe une autre appelée Hacil Burnu, bordée par deux baies, le Manastir Liman et le Çilingir Liman. Cette presqu'île semble bien correspondre aux données

(1) *De Bosporo Thracio*, III, 4; Lyon, 1561, 195.

de l'hypotypôsis. Celle-ci signale tout près du couvent un ravin profond (χασμάδιον) et dit que le terme de Φοβερός s'appliquait à ce ravin et non au Précurseur, comme on pourrait le croire à première vue. Elle ajoute que le nom de Χασμάδιον aurait été corrompu par le populaire en celui de Μαχάδιον ou même de Χαμάδιον (pp. 6, 8). Au nord-est de cette colline il existe justement un ravin profond appelé Manastir Dere (Vallée du monastère) qui aboutit au Manastir Liman (Baie du monastère). On peut donc conclure, sans trop de présomption, que le monastère du Prodrome τοῦ Φοβεροῦ se trouvait sur cette colline. Disons toutefois que le souvenir d'une maison religieuse conservé dans les appellations modernes peut se rattacher à quelque autre couvent que l'on n'a pas réussi à localiser.

Quant à l'endroit appelé Panteichion (qu'il ne faut pas confondre avec le Panteichion de la Propontide, et aujourd'hui Pendik), il se trouvait au sud du cap nommé Fil Burnu. D'après P. Gylles, les Grecs du xvi^e siècle l'appelaient manguipion, disant qu'il y avait là autrefois un four (μαγκίπιον); en réalité le mot était à son avis la corruption de Panteichion (1).

Bibliographie: R. JANIN, *Les églises byzantines du Précurseur à Constantinople, Échos d'Orient*, XXXVII, 1938, 344-347.

MÔCHADION (Μωχάδιον). Cette partie de la côte asiatique du Bosphore est connue surtout par l'église qu'y construisit Justinien en l'honneur de saint Michel, église qui « n'était pas inférieure aux autres bâties par lui à l'archange », dit Procope (2). On ignore l'histoire de ce sanctuaire, car aucun document n'en fait plus mention.

Localisation. Procope en parle après avoir dit que Justinien construisit à l'Argyronion une église à saint Pantéléimon et qu'il répara la léproserie locale. Il situe Môchadion près du Hiéron : ἀπὸ δὲ τῆς ἐστὶ Μωχάδιον ὄνομα τοῦ χώρου ἐγγύς, ὃ νῦν Ἱερὸν ὀνομάζεται (3). D'après ce texte il semblerait que l'église Saint-Michel se trouvait entre l'Argyronion et le Hiéron, donc entre Macar Burnu et Anadol Kavagi. Des auteurs modernes, entre autres Sc. Byzantios (4), placent cependant Môchadion à Omuryeri, c'est-à-dire au sud de l'Argyronion, parce qu'ils veulent identifier cette localité avec le Mucaporis dont parle Denys de Byzance et qui se trouvait en effet en cet endroit.

(1) *Ibid.*, 196.

(2) *De aedif.*, I, 9; Bonn, III, 201; Leipzig, III², 37.

(3) *De aedif.*, I, 9; Bonn, III, 201; Leipzig, III², 37.

(4) Κωνσταντινούπολις, Athènes, 1862, II, 216-217.

Cette opinion ne paraît pas recevable et P. Gylles avait déjà placé l'église Saint-Pantéléimon sur la face nord de l'Argyronion (1). Le texte, d'ailleurs imprécis, de Procope, peut très bien s'expliquer par le fait que Môchadion était à l'est du Hiéron et l'on se demande s'il ne faut pas l'identifier avec le Machadion, un des noms que le populaire donnait au Monacheion où était le monastère du Prodrome τοῦ Φοδερῶ.

OPHROU LIMEN (Ὁφροῦ λιμὴν). L'éponyme de cette localité est inconnu. Il y avait là, au moins au x^e siècle, un monastère dédié à saint Pantéléimon.

Monastère Saint-Pantéléimon. Un des continuateurs de Théophane dit que Romain Lécapène (919-944) construisit de fond en comble (ἐκ βῆθρου) l'église et le couvent de ce nom et qu'il y installa huit cents moines à qui il assura des revenus annuels suffisants pour les entretenir. Il les leur faisait passer par l'intermédiaire de Sergius, petit-neveu de Photius et higoumène du monastère de Manuel dans la capitale (2).

Le 27 juillet 917, le patriarche Nicolas I^{er} le Mystique s'étant rendu au monastère Saint-Pantéléimon du Bosphore pour célébrer la fête patronale, son prédécesseur Euthyme, qui terminait sa vie au monastère de τὰ Ἀγαθῶν, où il avait été exilé, le fit prier de venir le voir et l'entrevue eut lieu le lendemain (3). Ce fait pose une question. Quel est ce monastère Saint-Pantéléimon? On ne connaît dans le Bosphore d'autre couvent de ce nom que celui que Romain Lécapène est dit avoir construit à Ophrou Limen. Pour que Nicolas I^{er} pût y célébrer la fête patronale en 917, il faut que cette maison religieuse ait été construite avant cette date et non après l'accession de Romain Lécapène au trône en 919. Le continuateur de Théophane semble bien dire que ce basileus ne fit ses fondations religieuses qu'après avoir pris le pouvoir. On s'expliquerait mal qu'il pût se montrer si généreux alors qu'il n'était pas encore empereur. S'agit-il d'un autre monastère inconnu par ailleurs? Par exemple un qui aurait été ajouté à l'église Saint-Pantéléimon construite par Justinien près de l'Argyronion? Il est difficile de se prononcer avec assurance.

Localisation. Quoi qu'il en soit de cette question particulière, il ne semble pas possible d'identifier le monastère d'Ophrou Limen avec

(1) *De Bosphoro Thracio*, III, 6; Lyon, 1561, 214.

(2) THEOPHAN. CONTIN., VI, 50; Bonn, 433; P. G., CIX, 452 A.

(3) *Vita Euthymii*, éd. C. de Boor, 76.

l'église Saint-Pantéléimon que Justinien restaura à l'Argyronion et qui n'a probablement pas été flanquée d'un monastère; du moins on n'en a aucune preuve. La distance est trop grande. En effet Ophrou Limen se trouvait à Anadol Kavagi, tandis que l'Argyronion était à Macar Burnu, à plus d'un kilomètre au sud-ouest. Le port désigné sous le nom d'Ophrou Limen était probablement celui qui se trouve au nord du cap, au pied de l'ancienne forteresse génoise appelée Yoros Kalesi. Une convention passée en novembre 1332 entre Andronic III et les Vénitiens signale en effet un petit port au Hiéron (1). Or celui-ci était précisément sur le même cap.

ARGYRÔNION (Ἀργυρώνιον). Ce mot signifierait emplette d'argent, parce que l'endroit aurait été acheté très cher, s'il faut en croire Denys de Byzance (2). La localité possédait une église dédiée à saint Pantéléimon et une léproserie pour les pauvres.

Église Saint-Pantéléimon. Procope nous apprend qu'elle était presque complètement ruinée quand Justinien la reconstruisit (3). Peut-être fut-elle flanquée plus tard d'un monastère, car un couvent de ce nom existait dans le Bosphore en 917, alors que celui de Romain Lécapène à Ophrou Limen ne semble pas avoir été fondé avant l'accession de ce prince au trône impérial (919). Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse qu'aucun texte ne vient malheureusement étayer, du moins à notre connaissance. En tout cas aucun document ancien ne parle même de l'église après celui de Procope.

Léproserie. Toujours d'après cet historien, il existait à l'Argyrônion une léproserie pour les pauvres (πτωχῶν ἔν ἐκ παλαιοῦ καταγωγίον οἷσπερ ἡ νόσος τὰ ἀνήκεστα ἐλωδῆσατο). Comme elle était dans un état de complète vétusté, Justinien la reconstruisit et lui assigna la même destination (4).

Localisation. Les auteurs modernes s'accordent à localiser l'Argyrônion à Macar Burnu, ce qui correspond d'ailleurs exactement à la description du Bosphore par Denys de Byzance. Procope dit que le cap est abrupt (ἄκρα ἀπόρροξ), détail qui se vérifie bien à Macar Burnu. L'église était probablement sur la colline appelée de nos jours Yusa Tepe (Colline de Jonas?) que les Européens désignent sous le nom de Mont des Géants et qui atteint 196 m; c'est le prolongement vers le sud du Hiéron des anciens. En 1924 la Direction du Musée des Antiqui-

(1) FR. MIKLOSICH et J. MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, III, 109.

(2) Ἀντίπλους τοῦ Βοσπόρου, éd. C. Wescher, Paris, 1874, 30.

(3) *De aedif.*, I, 9; Bonn, III, 200; Leipzig, III², 37.

(4) *Ibid.*

tés y fit faire des fouilles à la suite de sondages clandestins qui lui avaient été signalés. On mit au jour une petite église à trois nefs et à coupole centrale que l'on estima être celle de Saint-Pantéléimon construite par Justinien. Cette identification paraît très vraisemblable, bien qu'on n'ait trouvé sur place aucune inscription permettant de la prouver. On découvrit aussi des restes de murs du ^{ve} siècle avant Jésus-Christ, preuve qu'il y eut là, dans l'antiquité, un lieu de culte pour les navigateurs (1). Aucun vestige de monastère ne semble avoir été découvert.

MONASTÈRE DES ACÉMÈTES. Les Acémètes (ἀκοίμητοι, non dormants) furent fondés vers le début du ^{ve} siècle par l'archimandrite Alexandre, réformateur quelque peu excessif de la vie monastique. Il importa de Syrie un genre nouveau, dans lequel la pauvreté était plus stricte, le temps consacré à la prière publique plus considérable et le travail manuel fortement diminué. Il se fixa tout d'abord à Constantinople même, près de l'église Saint-Ménas, quartier des Manges (Pointe du Sérail), mais il dut abandonner la capitale à la suite d'une persécution dont lui et ses moines furent l'objet. Après un bref séjour au monastère de Saint-Hypace à Rufinanes, où la protection de l'impératrice Pulchérie lui rendit sa liberté d'action, il s'établit à Gomon, au sommet du Bosphore, sur la côte asiatique. C'est là qu'il mourut vers 430 (2). Le nom d'Acémètes venait de ce que, divisés en plusieurs groupes, les moines se relayaient pour chanter les louanges divines, jour et nuit, sans interruption. Au début du moins, ils comprenaient des Romains, des Grecs et des Syriens, chantant chacun en leur langue. Plus tard il n'y eut plus que des Grecs.

Jean, le successeur d'Alexandre, estima avec raison que Gomon était trop éloigné pour que le monastère pût prospérer et exercer l'influence à laquelle il était en droit de prétendre. Il s'installa dans une propriété que lui donna un certain Philothéos et qui était à Irénaïon (Ἐιργαῖον), en face de Sosthénion (auj. Istinye) (3). Il mourut peu de temps après et laissa la direction des moines à saint Marcel. Celui-ci gouverna la communauté pendant une quarantaine d'années et donna au monastère sa plus grande extension. Un riche personnage,

(1) E. MAMBOURY, « Les fouilles à Istanbul en 1936-1937; *Byzantion*, XIII, 1938, 248-249; SCHREDE, dans *Jahrbuch des deutschen archaologischen Institut*, XLIV, col. 356-357; R. JANIN, « La topographie de Constantinople byzantine. Études et découvertes », *Échos d'Orient*, XXXVIII, 1939, 149-150.

(2) *Vita Alexandri*, 52; *Patrologia Orientalis*, VI, 1911, 692.

(3) *Vita s. Marcelli archimandritae*, 7; P. G., CXVI, 712 D.

nommé Pharétrios, se rendit auprès de lui avec ses fils encore jeunes et tous prirent l'habit monastique. Les sommes importantes qu'il donna à saint Marcel servirent à bâtir l'église, le monastère et les maisons destinées aux étrangers et aux malades (1). Saint Marcel se préoccupa d'enrichir sa maison de reliques et il en sollicita de divers pays. C'est ainsi qu'il reçut d'Illyrie le corps du saint martyr Ursicinus au sujet duquel il eut des doutes qui furent apaisés (2). Pour tous ces motifs le monastère acquit une importance considérable, à tel point qu'un auteur monophysite, qui décrie pourtant les Acémètes, dit qu'ils étaient un millier. Quoi qu'il en soit de ce nombre, il est certain qu'ils étaient plusieurs centaines et qu'ils se montraient toujours fidèles à la *laus perennis*. Leur réputation de ferveur fut telle que divers monastères leur demandèrent des sujets. C'est ainsi qu'un contingent d'Acémètes alla peupler le couvent que le patrice Studius fonda au quartier de Psamathia en 463 (3). Plusieurs Acémètes devinrent évêques.

Saint Marcel fut probablement dans la région de Constantinople le personnage ecclésiastique le plus marquant vers le milieu du ve siècle, surtout dans la lutte contre le monophysisme. C'est sans doute lui qui signa la déposition d'Eutychès en novembre 448 (*Marcellus presbyter et archimandrita*) (4). Il souscrivit en 451 la requête de dix-huit archimandrites à l'empereur Marcien contre Eutychès et il assista à une session du concile de Chalcédoine en 451 (5). Il ne craignit pas de lutter contre la toute-puissante famille d'Aspar, ce chef goth de religion arienne qui occupait une place de premier plan dans l'empire. En 447, Ardaburius, fils d'Aspar, tout consul qu'il fût, n'osa pas forcer l'entrée du monastère des Acémètes pour en arracher un malheureux qui s'y était réfugié pour fuir sa colère (6). En 468, lorsque l'empereur Léon I^{er} voulut nommer César, et par le fait même son successeur, Fl. Patrice, fils d'Ardaburius, saint Marcel se mit à la tête de la manifestation populaire qui se groupa devant le Palais pour protester contre la nomination d'un César arien; il obtint gain de cause (7).

Les Acémètes joignaient l'étude à la prière, et leur bibliothèque fut vite importante. Vers le milieu du ve siècle, elle renfermait deux mille

(1) *Ibid.*, 12; 717 AB.

(2) THÉOPHANE, éd. C. de Boor, I, 113.

(3) *Vita s. Marcelli*, 29; P. G., CXVI, 736 BD.

(4) ED. SCHWARTZ, *Acta conciliorum oecumenicorum*, II, I, 1, 147.

(5) MANSI, VII, 61 B.

(6) *Vita s. Marcelli*, 32; P. G., CXVI, 740 AD.

(7) *Ibid.*, 34; 741 A-744 B.

lettres de saint Isidore de Péluse, en quatre volumes de cinq cents chacun (1). Bien qu'ils fussent les adversaires résolus des monophysites, ils recueillirent un des chefs de ces hérétiques, Pierre le Foulon, chassé d'Antioche (471) (2). Il est vrai qu'il avait fait partie de leur communauté. Il les quitta d'ailleurs quatre ans plus tard et reprit sa vie aventureuse. Les Acémètes s'attaquèrent également au schisme. C'est ainsi que l'archimandrite Cyrille, qui fut peut-être le successeur immédiat de saint Marcel, mena la résistance contre le patriarche Acace qui avait rompu les relations avec le Saint-Siège et qu'il envoya à Rome le moine Simon pour mettre le pape au courant de la situation (3). L'ardeur de certains Acémètes à combattre le monophysisme les fit tomber dans le nestorianisme et le pape Jean II dut les condamner en 534 (4).

Nous connaissons au moins quatre autres archimandrites des Acémètes. Jean, prêtre, signa en 518 la requête des supérieurs de monastère de Constantinople au synode tenu dans la capitale pour mettre fin au schisme d'Acace (5). Evéthius, diacre, souscrivit la supplique des moines au concile de 536 tenu sous le patriarche Ménas (6). Deux siècles et demi plus tard, Joseph prit part au second concile de Nicée (787) (7). Signalons que vers 574, un Acémète, Jean, devint patriarche de Jérusalem (8). Le dernier higoumène qui soit connu est Maxime, que des intrigues féminines firent nommer patriarche de Constantinople à Nicée le 3 juin 1216, et qui mourut six mois plus tard (9). Il avait été à la tête du monastère avant l'occupation latine (1204) qui fut probablement fatale à cette maison religieuse, car aucun document ne la signale comme existante après cette époque.

On peut d'ailleurs se demander si le monastère ne s'était pas transporté dans la capitale à la suite d'un événement resté inconnu. Dans la convention passée en mars 1148 entre l'empereur Manuel Comnène et la république de Venise, convention renouvelée par Isaac II l'Ange en février 1187, il est question des *jura monasterii Akymetero*, des *mansiones monasterii Akymetero* et des *jura monasterii Akimiton* (10).

(1) *Synodicum contra tragoediam Irenaei*, P. G., LXXXIV, 587 B.

(2) THÉOPHANE, I, 117.

(3) EVAGRE, *Hist. eccl.*, XIV, 18-21; P. G., LXXXVI, 2636 B, 2637 B, 2640 A.

(4) MANSI, VIII, 797-799.

(5) MANSI, VIII, 1015 C; ED. SCHWARTZ, *op. cit.*, III, 68.

(6) MANSI, VIII, 1054 A; ED. SCHWARTZ, III, 47.

(7) MANSI, XIII, 152 B.

(8) EVAGRE, *op. cit.*, V, 16; P. G., LXXXVI, 2825.

(9) GEORGES ACROPOLITE, 19; Leipzig, 32; EPHREM, vv. 10249-10250; P. G., CXLIII, 373 C; NICÉPHORE CALLISTE, P. G., CXLVII, 465 B.

(10) ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, III, 527-528.

Antoine de Novgorod, qui visita Constantinople en 1200, écrit : « Il y a à Constantinople le couvent des vigilants ; pendant toute la semaine, du soir au matin, ils sont invariablement à l'église pour prier Dieu et font cela toujours ; ils n'ont pas de prêtres séculiers (?) chez eux, mais de vieux moines versés dans les lois du Seigneur (1). » Il ne semble pas que cette maison fût un simple métochion ou dépendance du monastère du Bosphore. Déjà au x^e siècle le *Livre des cérémonies* dit que l'église des Acémètes reçoit trois pièces d'or pour son luminaire et trois autres pour faire brûler des cierges en l'honneur de personnages ecclésiastiques (2). Par le texte d'Antoine de Novgorod on voit que les Acémètes ont été fidèles jusqu'au bout à leur coutume de chanter l'office divin d'une façon ininterrompue.

Localisation. Gomoni (Γομών), premier établissement des Acémètes sur la côte asiatique du Bosphore, se trouvait probablement au sommet du détroit, en un lieu que l'on n'a pu déterminer de façon certaine, tant sont vagues les indications fournies par les textes. La *Vita Alexandri* dit simplement que c'était en Bithynie : ἐν τοῖς μερέσι τῆς Βιθυνίας ἐν τόπῳ καλουμένῳ Γομών (3), la *Vita s. Marcelli*, à l'entrée du Pont : πρὸς αὐτῷ τοῦ Πόντου στόματι (4), expression qui s'entend habituellement de la partie supérieure du Bosphore ; la *Vita Hypatii* affirme que c'était à environ 15 milles de Rufinianes, c'est-à-dire 22 kilomètres (5), mais il s'agit plus probablement de l'installation à Irénæon qui fut définitive. La tradition veut cependant que le premier monastère asiatique ait été au sommet du Bosphore. C'est pourquoi on pourrait peut-être le localiser du côté d'Anadol Fener, ce qui correspondrait à l'éloignement des lieux habités que signalent les vies d'Alexandre et de saint Marcel.

Par contre l'Irénæon est connu de façon certaine. C'est le moderne Çubuklu, le Katangion de Denys de Byzance (6). Il y existe encore des substructions du monastère et trois citernes dont deux voutées.

Bibliographie : J. PARGOIRE, « Les débuts du monachisme à Constantinople », *Revue des questions historiques*, janv. 1899, pp. 69-79 du tiré à part ; « Acémètes », *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie catholiques*, I, 318 ; S. VAILHÉ, « Acémètes », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, I, 276-278.

(1) KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, 97.

(2) *De cer.*, Bonn, 802, 806 ; P. G., CXII, 1440 A, 1444 C.

(3) *Patrologia Orientalis*, VI, 1911, 692.

(4) P. G., CXVI, 709 C.

(5) *Vita Hypatii*, Leipzig, 1895, 94.

(6) Ἀνάπλους τοῦ Βοσπόρου, éd. C. Wescher, Paris, 1874, 31.

PHRIXOU LIMEN (Φρίξου Λιμὴν, moins bien Φρύξου Λιμὴν). L'éponyme est Phrixos, fils de Néphéla et d'Athamas, d'après la légende, un des chefs des Argonautes, à qui est attribuée la fondation du sanctuaire du Hiéron (1).

Les textes byzantins ne signalent pas d'église ou de monastère dans cette localité, mais elle voisinait avec Boradion, où se trouvaient deux couvents. De plus, elle possédait un asile des pauvres. Ephrem dit en effet que Sergius était πτωχοτρόφος τοῦ λιμένος τῶν τοῦ Φρίξου en 610 quand il fut nommé patriarche (2).

Localisation. Le site de Phrixou Limen ne peut être que Kanlica, d'après la description de Denys de Byzance. Aussi n'y a-t-il pas lieu de discuter cette localisation admise par tout le monde.

Bibliographie: J. PARGOIRE, « A propos de Boradion », *Byzantinische Zeitschrift*, XII, 1903, 451-456.

PHIALE (Φιάλη). A la suite de Phrixou Limen, en allant vers le sud, Denys de Byzance signale une autre baie qu'il appelle la Φιέλα des Chalcédoniens, golfe ainsi nommé, dit-il, parce qu'il affecte la forme circulaire et que la petite hauteur dont il est entouré s'évide en amphithéâtre (3). C'est certainement l'endroit appelé Φιάλη ou Φιάλος du temps de l'empire byzantin. Il y avait là un monastère et un asile des pauvres.

Monastère. On ne le rencontre que dans la *Vie* de saint Marcel, archimandrite des Acémètes de l'Irénaeon au ^v^e siècle. Ce personnage était en relations fréquentes avec Macédonius, higoumène d'un couvent εἰς τόπον Φιάλου καλούμενον. Ce Macédonius avait bien compris la valeur de son voisin et il avait pronostiqué son brillant avenir (4). Que devint ce monastère? Aucun document n'en parle plus après le ^v^e siècle.

Asile des pauvres. Alors qu'Ephrem nous présente Sergius comme directeur de l'asile des pauvres de Phrixou Limen, Nicéphore Calliste dit de ce patriarche, dans sa liste des évêques de Constantinople : τῶν ἐν... Φιάλῃ τῶν λιμένων πτωχείων (5). Le texte présente une lacune qui doit probablement être comblée comme suit en utilisant le renseignement d'Ephrem : καὶ ἐπὶ τῶν ἐν τῷ Στενῷ Φρίξου καὶ Φιάλης τῶν λιμένων πτωχείων. Les deux établissements ne devaient pas être très

(1) Ἀνάπλους τοῦ Βοσπόρου, 29, 31.

(2) *Caesares*, 9818; *P. G.*, CXLIII, 360 A.

(3) Ἀνάπλους τοῦ Βοσπόρου, 31-32.

(4) *Vita s. Marcelli*, 8; *P. G.*, CXVI, 713 BC.

(5) *P. G.*, CXLVII, 456 D.

éloignés l'un de l'autre, puisque Phialé et Phrixou Limen se touchaient probablement.

Localisation. D'après le texte de Denys de Byzance, Phrixou Limen doit être localisé à Kanlica et Phialé à Körfes, baie située un peu au sud de Kanlica. Körfes n'est que la déformation du grec populaire κόρφος pour κόλπος.

Bibliographie: J. PARGOIRE, « A propos de Boradion », *Byzantinische Zeitschrift*, XII, 1903, 454-456.

BORADION (Βοράδιον). Cette localité doit probablement son nom à Boraïdès, neveu de Justinien (1), qui y eut sans doute une propriété. Le mot se présente sous différentes formes : Βοράδιον (2), Βορράδιον (3), Βοραϊδιον (4). C'était une colline : κατὰ τὸ Βορράδιον οὕτω καλούμενον ὄρος (5). Il y avait là deux monastères voisins, celui de Batalas et celui de la Sainte-Trinité.

Monastère de Batalas. On ignore d'où lui venait ce nom, peut-être du fondateur. En tout cas il n'apparaît que dans la seconde moitié du XII^e siècle et pour disparaître aussitôt. Son higoumène, Jean Irénicos, avait fait opposition aux décisions du concile de 1166 relatives à la question alors très débattue du sens qu'il fallait donner à cette parole de N. S. : « Mon Père est plus grand que moi. » Après une rétraction plus ou moins sincère, il était sans doute retombé dans son opposition, puisqu'on avait trouvé chez lui des écrits contraires à la thèse officielle. Le tribunal du patriarche Michel III d'Anchialos le condamna, le 18 février 1170 (6). C'est la seule mention que l'on ait de cette maison religieuse. Elle était sous le vocable du patriarche saint Nicéphore (806-815), une des victimes de la persécution iconoclaste. Elle fut donc fondée ou peut-être seulement restaurée et mise sous ce patronage après 843, date du rétablissement du culte des images.

Monastère de la Sainte-Trinité. Lors du procès de Jean Irénicos, l'empereur fit appeler un certain Paul, higoumène de ce monastère, situé près de Boradion (τῆς κατὰ τὸ Βορράδιον μονῆς τῆς ἁγίας Τριάδος καθογηγητής). Le basileus et le patriarche voulurent l'entendre avant de

(1) PROCOPE, *De bello persico*, I, 24; Bonn, II, 128; Leipzig, I, 133.

(2) EPHREM, v. 10 191; P. G., CXLIII, 373 B.

(3) *Viz. Vremennik*, XI, 1906, 491, 492.

(4) *Chronicon Paschale*, Bonn, I, 591; P. G., XCII, 816 A.

(5) *Viz. Vremennik*, XI, 1906, 491.

(6) *Viz. Vremennik*, XI, 1906, 491-492.

faire comparaître l'inculpé (1). On ne connaît pas autrement ce personnage, mais il y a tout lieu de croire qu'il était influent dans la région et d'une probité reconnue.

Le patriarche de Constantinople Théodose Ier (1179-1183) appartenait probablement à cette maison religieuse, puisqu'il est dit Βορράδιωτης par Nicéphore Calliste (2) et ἐκ μονῆς Βοραδίου par Ephrem (3). Le monastère de Boradion disparaît depuis lors; on ne saurait dire si ce fut pendant l'occupation latine ou plus tard.

Localisation. La position de Boradion est déterminée par celle de Phrixou Limen. Le texte de la sentence patriarcale de 1170 dit en effet que le monastère de Batalas se trouvait sur la colline dite Borradion *au-dessus* de Phrixou Limen (ἄνω πρὸ τοῦ Φρύζου Λιμένος... κατὰ τὸ Βορράδιον ὄψω καλούμενον ὄρος) (4). Par le terme ἄνω il faut sans doute entendre une hauteur voisine. Le site de Phrixou Limen est connu, comme nous l'avons dit plus haut. C'est le moderne Kanlica. Les deux monastères de Batalas et de la Sainte-Trinité devaient être, le premier sur la colline dite Boradion, le second dans le voisinage. Ni l'un ni l'autre ne semble avoir laissé de traces sur le sol.

Bibliographie: J. PARGOIRE, *op. cit.*, 450-453, 475-478.

TA ANTHEMIΟΥ (Τὰ Ἀνθεμίου). Ce faubourg asiatique tire sans doute son nom d'Anthémios qui devient empereur d'Occident en 467. Il lui fut peut-être donné après que ce personnage y eut construit une église en l'honneur de l'apôtre saint Thomas. Deux édifices religieux décoraient ce faubourg : l'église Saint-Thomas et le monastère de Mosélé.

Église Saint-Thomas. Le *Chronicon Paschale* en rapporte la construction à cet Anthémios et l'on n'a pas de raison de contester cette affirmation. L'auteur en parle à deux reprises, en 454 et en 467 (5), en sorte que l'on ne peut établir la date de façon précise. En tout cas ce ne peut avoir été plus tard que 467. C'est la seule mention que l'on ait de cette église.

Comme le quartier de ta Anthémίου n'était pas très éloigné de celui de Brochthoi, où est signalée une autre église Saint-Thomas, on s'est demandé si ce n'était pas la même. S. I. Boutyras l'a cru et il a pensé

(1) *Ibid.*, 492.

(2) *P. G.*, CXLVII, 464 B.

(3) *Caesares*, v. 10 191; *P. G.*, CXLIII, 372 B.

(4) *Viz. Vremennik*, XI, 1906, 491.

(5) Bonn, I, 598; *P. G.*, XCII, 828 B.

le démontrer en s'appuyant principalement sur un passage de Nicéphore Calliste, basé lui-même sur la Vie de sainte Olympiade et dont nous parlerons plus loin à propos de Brochthoi (1). L'église située dans ce dernier faubourg et qui gardait les restes de la sainte depuis environ 410 ne saurait être celle de τὰ Ἀνθεμίου, si le fait de la déposition des reliques est exactement daté, puisque Saint-Thomas τὰ Ἀνθεμίου ne fut construit qu'un demi-siècle plus tard. Il est vrai que la Vie de sainte Olympiade est un document un peu tardif, passablement légendaire sur plus d'un point et qu'il ne mérite qu'une confiance limitée. Tout en reconnaissant que l'identification proposée par S. I. Boutyras pourrait être exacte, le P. J. Pargoire s'est abstenu de l'approuver pleinement (2). Cette réserve est d'autant plus justifiée que Saint-Thomas de Brochthoi était l'église d'un monastère de même nom, signalé dès 518, et que le *Chronicon Paschale*, écrit vers 640, ne parle que d'une église à τὰ Ἀνθεμίου. D'ailleurs l'apôtre saint Thomas a été l'objet d'un culte assez répandu chez les Byzantins pour que deux faubourgs voisins aient possédé chacun une église sous son vocable.

Monastère d'Alexis Mosélé. Lorsque Alexis Mosélé, gendre de Théophile et César, fut devenu prématurément veuf, il obtint de son beau-père la permission de se faire moine, mais il dut attendre un certain temps. Il fut exaucé probablement vers 840. Le basileus lui fit cadeau de trois monastères. Fixé d'abord dans celui de Chrysopolis, il voulut en avoir un fondé par lui-même. Un jour qu'il se promenait dans les environs, il poussa jusqu'à τὰ Ἀνθεμίου et il fut séduit par les avantages que présentait une propriété dépendant du service des arsenaux impériaux (τόπον... βασιλικῶν τυγχάνοντα μαγγάνων). Il se la fit donner et y construisit un monastère somptueux (μοναστήριον πολυτελές). C'est là qu'il vécut, qu'il mourut et qu'il fut enseveli. Un des continuateurs de Théophane dit au x^e siècle qu'on y voyait son tombeau, surmonté de son portrait. Théodose, frère d'Alexis, vint le rejoindre et fut également enterré dans le monastère (3). On ignore quel était le vocable du couvent dont on ne reparle que près de trois siècles plus tard.

Jean Comnène fit de cette maison religieuse une dépendance du monastère du Christ Pantocrator qu'il venait de fonder. On le sait par le typicon qu'il donna en octobre 1136. D'après ce document, il

(1) Βυζαντινῆς τοπογραφίας πέρεργα, Νεολόγου ἐβδόμη διάξια ἐπιθεώρησις, II, 1893, 563.

(2) *Op. cit.*, 457-458.

(3) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 109; P. G., CIX, 124 A; SYMÉON MACISTER, Bonn, 632; P. G., CIX, 693 B; CÉDRÉNIUS, Bonn, II, 119; P. G., CXXI, 1001 CD; ZONARAS, xv, 27; Leipzig, III, 410.

devait y avoir douze moines vivant en cellules, c'est-à-dire affranchis de la vie commune et sans higoumène (1). Il n'avait donc pas grande importance. On ne sait ce qu'il devint pendant l'empire latin d'Orient, mais on le voit reparaitre au début du xiv^e siècle et dans des circonstances assez particulières.

Parmi les principaux partisans du patriarche Arsène II Auto-rianos, déposé en mai 1265, se distinguait un moine brouillon, nommé Hyacinthe, qui contrecarrait la politique religieuse d'Andronic II Paléologue et se montrait un fougueux adversaire du patriarche Jean XII Cosmas (1293-1303). Quand celui-ci eut été déposé, l'agitation arsénite se calma quelque peu et Andronic II crut amadouer Hyacinthe en lui donnant le monastère de Mosélé (1306). Cette concession ne désarma pas les opposants. Les moines de τὰ Ἀνθεμίου se firent au contraire beaucoup de partisans et l'empereur les dispersa, tandis qu'il faisait emprisonner Hyacinthe. Ils rentrèrent toutefois dans leur monastère à la suite d'une trêve, sans modifier leur attitude, même après la mort de leur higoumène. Pour en avoir raison il fallut les disperser de nouveau, en plein hiver, sauf ceux qui étaient trop âgés ou malades (2). Depuis lors on ne sait rien du monastère qui ne résista peut-être pas à cette tempête.

Il s'agit certainement du monastère de Mosélé de la côte asiatique et non de celui de même nom qui était dans la capitale, puisque Pachymère oppose ses habitants aux moines de la ville (3).

Localisation. La position de τὰ Ἀνθεμίου est déterminée par celle de Boradion puisque le *Chronicon Paschale* les dit voisins lorsqu'il parle de l'église Saint-Thomas τὰ λεγόμενα Ἀνθεμίου, πλησίον τῶν Βορράιδιου (4). Or Borraïdion ou Boradion, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était une colline légèrement au sud-est de Phrixoulimen, qui a été identifié de façon certaine avec Kanlica. C'est donc dans le voisinage de cette localité que se trouvait τὰ Ἀνθεμίου. Le P. J. Pargoire a pensé qu'il fallait placer ce quartier dans la région d'Anadol Hisari (5). Étant donné l'imprécision topographique des auteurs byzantins, on peut accepter cette opinion comme probable. Une objection vient cependant à l'esprit. Nous avons dit qu'Alexis Mosélé avait découvert la propriété de τὰ Ἀνθεμίου au cours d'une promenade.

(1) A. DMITRIEWSKIJ, *Typika*, I, 675.

(2) PACHYMÈRE, Bonn, II, 138, 207, 353-354, 480, 593; *P. G.*, CXLIV, 153 B, 229 A, 388 B, 526 A, 651 B.

(3) *Ibid.*, Bonn, II, 593; *P. G.*, CXLIV, 651 B.

(4) Bonn, I, 598; *P. G.*, XCII, 828 B.

(5) *Op. cit.*, 458.

Or il y a 12 kilomètres à vol d'oiseau d'Usküdar (anc. Chrysopolis) à Anadol Hisari, ce qui constitue une promenade assez longue. Cependant comme Alexis Mosélé n'était pas un vieillard, il a pu faire ce trajet sans accomplir une performance. En définitive on ne voit pas d'objection majeure à la localisation de τὰ Ἀνθεμίου à Anadol Hisari.

Bibliographie : J. PARGOIRE, *op. cit.*, 456-459, 473-475.

NEAPOLIS (Νεάπολις). Il existait une localité de ce nom sur la côte asiatique du Bosphore. Elle devait se trouver dans la vallée des Eaux-Douces (Göksu), puisque P. Gylles l'entendit appeler Napli vers le milieu du xvi^e siècle (1). Zonaras confirme cette localisation sur la côte asiatique (2).

Euvres diverses. Par ailleurs on sait que Néapolis possédait un asile des pauvres et un asile de vieillards, peut-être un orphelinat. Ephrem dit du patriarche Euphémios qu'il était τῆς Νεαπόλεως ὀρφανοτρόφος quand il fut appelé à gouverner l'Église de Constantinople en 489 (3) et de Pierre, nommé patriarche en 655, qu'il était πτωχοτρόφος καὶ γηροκόμος τοῦ κατὰ Νεάπολιν πτωχείου (4). Seulement on a le droit de se demander s'il ne s'agit pas de la Néapolis de la côte d'Europe (auj. Yeniköy). Nicéphore Calliste affirme que Pierre était gérocome de Saint-Clément (γηροκόμος τοῦ ἁγίου Κλήμεντος) (5) et que Thomas II était gérocome de la Scala et ptochotrophe de Néapolis (γηροκόμος τῆς Σκάλας καὶ πτωχοτρόφος τοῦ ἐν τῇ Νεαπόλει [πτωχείου]) (6). Or Saint-Clément doit très probablement s'identifier avec l'église de ce nom qui se trouvait sur la côte d'Europe (πέραν ἐν τοῖς Εὐδοξίου ἐπέκεινα τοῦ Ἀνάπλου) (7), peut-être à Rumeli Hisari; quant à l'endroit dit Σκάλα, c'est sans doute le même appelé ailleurs Σκάλλαι pour Χάλλαι, ancien nom d'Anaplous ou Arnavutköy), également sur la côte d'Europe. Sans doute Pierre et Thomas II pouvaient fort bien diriger des établissements situés de part et d'autre du Bosphore, mais il semble plus naturel qu'ils aient exercé leurs fonctions du même côté du détroit. Les auteurs modernes ne semblent pas s'être penchés sur cette question qui reste ainsi en suspens. Enfin l'orphelinat de Néapolis pourrait bien être le βρεφοτροφεῖον ou pouponnière (le

(1) *Op. cit.*, III, 8; Lyon, 1561, 230, 232.

(2) xviii, 7; Leipzig, IV, 196.

(3) V. 9749; *P. G.*, CXLIII, 356 D.

(4) Vv. 9834-9835; *P. G.*, CXLIII, 360 B.

(5) *P. G.*, CXLVII, 457 A.

(6) *Ibid.*, 457 B.

(7) *Synaxarium Constantinopolitanum*, 418, l. 11-12.

texte de Mansi dit βρεφοτοκεῖον, maternité) (1) de Saint-Philippe qui devait être à Yeniköy, d'après la *Vie* de saint Cyrille de Philées (2). En définitive, on hésite à localiser sur la côte d'Asie les œuvres de bienfaisance signalées à Néapolis; certaines étaient très probablement en face.

BROCHTHOI (Βρόχθοι). Le nom de ce faubourg viendrait, d'après l'historien Procope, de la corruption faite par les indigènes du mot *προόχθοι*, hauteurs escarpées (3). Ce devait être une localité assez importante, puisqu'il y avait là un palais impérial, deux églises dédiées à saint Michel et à la Théotocos, et deux monastères, celui de Saint-Thomas et celui de Saint-Julien.

Église Saint-Michel. Elle remonte au moins au ^v^e siècle. Lorsque Longin, frère puîné de l'empereur Zénon, eut été mis à mort par Anastase (491), Lallis, sa mère, Valérie, sa femme, et Longina, sa fille, s'y réfugièrent pour échapper au même sort (4). L'édifice tombait en ruine vers le milieu du ^{vi}^e siècle. Les prêtres qui le desservaient demandèrent à l'empereur Justinien de le réparer. Le basileus préféra construire une nouvelle église. Il l'établit près de la mer, sur une plate-forme artificielle, et la décora magnifiquement (5). On n'en a plus aucune nouvelle après cette date. Peut-être fut-elle détruite lors d'une incursion des Perses, en 616 ou en 626.

Église de la Théotocos. Elle avait sans doute une existence déjà assez longue lorsque Justinien la répara, probablement lors de la reconstruction de Saint-Michel, près de laquelle elle se trouvait. Procope s'excuse de ne pas la décrire, afin de ne pas allonger son récit (6). C'est tout ce que l'on en sait.

Monastère de Saint-Thomas. Sainte Olympiade, la diaconesse de Sainte-Sophie, célèbre par son dévouement à saint Jean Chrysostome, mourut en exil à Nicomédie vers 410. Sa *Vie* dit que ses restes furent apportés de Nicomédie à l'église de l'apôtre Saint-Thomas de Brochthoi, où ils furent ensevelis sous l'autel (7). Il est difficile d'admettre qu'il y eût déjà là un monastère; d'ailleurs l'auteur anonyme ne parle que d'une église. Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, la vie reli-

(1) MANSI, VIII, 882 D, 910 C, 930 D; ED. SCHWARTZ, *op. cit.*, III, 129, 145, 158, 165, 172.

(2) *Vita s. Cyrilli Philaeotae*, M. Gédéon, Βυζαντινὸν ἱστορικόν, 309.

(3) *De aedif.*, I, 8; Bonn, III, 197; Leipzig, III², 33.

(4) C. MÜLLER, *Fragmenta historicorum graecorum*, V, 30.

(5) *De aedif.*, I, 8; Bonn, III, 197, 199; Leipzig, III², 33, 35.

(6) *Ibid.*, Bonn, III, 199; Leipzig, III², 34.

(7) *Analecta Bolland*, XV, 1896, 418.

gieuse était établie là dans la première moitié du ^{vi}e siècle. En 536, on voit Jean, qui se dit prêtre et higoumène de Saint-Thomas de Brochthoi, signer la supplique des moines au concile tenu sous le patriarche Ménas (1). Le monastère fut incendié par les Perses lors d'une de leurs incursions, soit celle de 616, soit celle de 626. Sergia, higoumène du monastère Sainte-Olympiade établi près de Sainte-Sophie, trouva les reliques dans les ruines et les fit transporter en ville par le patriarche Sergius (2). Le monastère fut-il restauré après cet incendie? Rien ne permet de le dire. On sait du moins par le récit de la translation qu'il était près du rivage.

Monastère Saint-Julien. Parmi les supérieurs de monastère qui signèrent la supplique des moines au concile de 536 figure Conon, prêtre et higoumène de Saint-Julien de Brochthoi (3). C'est la seule mention que l'on possède de cette maison religieuse.

Localisation. En parlant de l'église Saint-Michel, Procope dit qu'elle se trouvait en face de celle que Justinien avait construite sous le même vocable à Anaplous (4). Or Anaplous a été identifié de façon certaine avec Arnavutköy. En face, sur la côte asiatique, se dresse un cap que domine une hauteur de 136 mètres et qui abrite deux localités : Kandili au nord, Vaniköy au sud. C'est là que s'élevaient les quatre édifices religieux dont nous venons de parler. Le nom de Brochthoi désignait peut-être toute cette côte assez abrupte qui justifie pleinement l'étymologie donnée par Procope.

MONASTÈRE DE LA PÉNITENCE. Procope rapporte que l'impératrice Théodora, d'accord avec son époux Justinien, transforma en monastère un vieux palais impérial qui se trouvait sur la même côte que les églises Saint-Michel et de la Théotocos de Brochthoi. Elle le destinait aux femmes publiques et l'appela de ce fait *Μετάνοια* (Pénitence). L'historien fait le plus grand éloge de cette institution (5), mais l'*Historia arcana*, qu'elle soit de lui ou non, en parle en termes bien différents. Elle affirme que s'il y eut cinq cents pensionnaires et plus, un certain nombre n'y entrèrent que par force; plusieurs faisaient le mur pendant la nuit et reprenaient leur liberté (6). On

(1) MANSI, VIII, 1015 E; Ed. SCHWARTZ, *op. cit.*, III.

(2) NICÉPHORE CALLISTE, *Eccl. hist.*, XIII, 24; P. G., CXLVI, 1013 C; *De translatione s. Olympiadis*, *Analecta Bolland.*, XVI, 1897, 46.

(3) MANSI, VIII, 1018 A; Ed. SCHWARTZ, III.

(4) *De aedif.*, I, 8; Bonn, III, 197; Leipzig, III², 33.

(5) *Ibid.*, I, 9; Bonn, III, 199-200; Leipzig III², 36-37.

(6) XVII; Bonn, III, 100-101; Leipzig, III², 105-106.

ne sait combien de temps se maintint ce monastère d'un genre spécial.

Localisation. Rien ne permet de dire où se trouvait exactement cette maison religieuse, car il ne manquait pas de palais impériaux le long de la côte asiatique. Cependant comme Procope l'associe aux deux églises de Saint-Michel et de la Théotocos de Brochthoi, elle devait être assez près de ce quartier. S. I. Boutyras (1) pensait que ce devait être le palais où la famille de Zénon aimait à passer l'été, près de l'église de Saint-Michel de Brochthoi (2). C'est possible, mais non prouvé. Sc. Byzantios assigne au monastère le site de Kuleli, au sud de Vaniköy, où P. Gylles trouva des restes imposants d'une construction ancienne qui a disparu en 1827 pour faire place à une école de cavalerie (3). L'identification est également acceptable.

SOPHIANAE (Αἱ Σοφιαναί). L'éponyme de ce faubourg est Sophie, épouse de Justin II. Celui-ci lui construisit en cet endroit un palais après la mort de leur fils unique Justus, décédé avant l'accession du basileus au trône et qui reposait dans l'église de l'« archange » de cette localité (τῶν ἐκείσε) (4). Sophianae possédait encore une église dédiée à la Théotocos.

Église de la Théotocos. Tout ce que l'on en sait, c'est que la mémoire de la Vierge y avait lieu le 22 ou le 23 juillet (5). C'était peut-être l'anniversaire de la dédicace. Son histoire est complètement inconnue. Du moins on peut affirmer que ce sanctuaire existait au x^e siècle, époque où furent composés les synaxaires.

Localisation. Sophianae était sur le Bas Bosphore. Le P. J. Pargoire a cru pouvoir localiser ce faubourg à Çengelköy ou dans les environs immédiats (6). Il faut sans doute le mettre en liaison avec l'église Saint-Michel de Brochthoi, qui est probablement celle où fut enterré le jeune Justus et pour cela le rapprocher de Vaniköy.

KIKONION (Κικόνιον, Κηκώνιον, Κιχώνιον). Cette localité est signalée par Denys de Byzance dans son Ἀνάπλους τοῦ Βοσπόρου (7). Le *Chronicon Paschale* dit que lorsque les Perses arrivèrent sur les rives

(1) Βυζαντινῆς τοπογραφίας παράρρημα, dans Νεολόγου ἐβδομαδιαία ἐπιθεώρησις, 1893, 581.

(2) C. MILLER, *op. cit.*, V, 30.

(3) *Op. cit.*, II, 231.

(4) THÉOPHANE, *op. cit.*, I, 243.

(5) *Syn. Const.*, 702, l. 20; 704, l. 42.

(6) « Hiéria », *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, IV, 1899, 43.

(7) P. 32.

du Bosphore en 616, leurs troupes y campèrent et que de la capitale on les voyait s'étendre de Chrysopolis à Kikonion (1).

Il y avait là, au moins au ix^e siècle, un monastère dont le vocable n'est pas connu. La *Vie* de saint Antoine le Jeune († 865) parle d'un évêque Jean qui en était devenu l'higoumène après avoir donné sa démission (2). C'est la seule mention que j'aie pu découvrir de cette maison religieuse.

Localisation. P. Gylles a cru pouvoir fixer l'emplacement de Kikonion dans la région d'Anadol Hisari (3). Il ne semble pas qu'il ait raison, car Denys de Byzance parle de cette localité après avoir signalé un cap « baigné de tous côtés » (περίῤῥουν) qu'il appelle 'Εχζία et qui ne peut être que celui de Kandili. D'après son texte, Kikonion était au sud de ce cap. D'ailleurs le récit du *Chronicon Paschale* confirme cette donnée. De la capitale on n'aurait certainement pu voir les troupes perses campées dans la région d'Anadol Hisari, à cause du cap de Kandili qui en aurait masqué la vue. Oberhummer a fixé Kikonion à Çengelköy (4), opinion acceptable, encore qu'on ne puisse l'établir de façon irréfutable.

ΤΑ ΗΟΝΟΡΑΤΟΥ (Τὰ 'Ονωράτου). L'éponyme de cette localité semble avoir été soit Honoratus, qui fut le premier préfet de la ville en 359, soit son homonyme, également préfet de la ville sous Théodose le Grand. Le nom se présente sous différentes formes qui sont des corruptions de τὰ 'Ονωράτου (5) : τὰ 'Ονωράτα (6), αἱ 'Ονειράται (7), αἱ 'Ανωράται (8), αἱ 'Αναράται (9). Au point de vue religieux, cette localité n'est connue que par son église de la Théotocos.

Église de la Théotocos. Elle fut bâtie à la fin du ve siècle ou au début du vi^e par Juliana Anicia, descendante de Théodose le Grand qui se rendit célèbre par ses constructions de sanctuaires (10). La fête patronale s'y célébrait le 4 octobre, qui était peut-être le jour de la dédicace (11).

Localisation. Le site de τὰ 'Ονωράτου est encore très controversé.

(1) Bonn, I, 706; *P. G.*, XCII, 992 A.

(2) *Analecta Bolland.*, LXII, 1944, 222.

(3) III, 8; Lyon, 1564, 231.

(4) *Bosporos*, dans *Real-Encyklopädie Pauly-Wissowa*, III, col. 754, n. 106.

(5) BRYENNIOUS, Bonn, 20-21; *P. G.*, CXXVII, 44 B.

(6) THÉOPHANE, I, 158.

(7) *Syn. Const.*, 103, l. 27.

(8) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 472; *P. G.*, CIX, 491 C.

(9) LÉON DIACRE, Bonn, 65; *P. G.*, CXVII, 753 B.

(10) THÉOPHANE, I, 157-158.

(11) *Syn. Const.*, 102, l. 26-27.

On sait par les historiens byzantins (1) que les empereurs s'y rendaient volontiers pour se livrer au plaisir de la chasse. Zonaras parle à cette occasion de Néapolis (2). Or cette localité se trouvait très probablement dans la vallée des Eaux-Douces d'Asie, puisque P. Gylles l'entendit appeler Napli vers 1540 (3). Cependant la proximité de Néapolis et de τὰ Ὠωράτου peut avoir été très relative. Les auteurs grecs modernes ont émis des opinions assez diverses sur l'emplacement de τὰ Ὠωράτου. Pour Sc. Byzantios, c'était Beylerbey (4); le patriarche Constantios le plaçait au pied de l'Alemdagi (5); A. G. Paspatis opinait pour Erenköy à cause d'une vague homonymie (6); X. A. Sidéropoulos (alias Sidéridès) se prononçait pour Göksu (Eaux-Douces d'Asie) (7).

La localité devait être près du rivage, à en juger par le fait suivant. Le jour de l'Ascension 967, des bagarres éclatèrent dans la capitale entre la population et les Arméniens; dans la soirée une femme du peuple et sa fille jetèrent des pierres du haut de leur terrasse sur le cortège de Nicéphore Phocas qui revenait de célébrer la fête du sanctuaire de la Source (πηγὴς Πηγῆς). Elles furent arrêtées et brûlées le lendemain à Ἀναράται (8). On ignore pourquoi l'exécution eut lieu si loin de la capitale. En tout cas, ce devait être dans un endroit assez fréquenté pour que cela servit de leçon, et donc au bord de la mer plutôt qu'à l'intérieur des terres. C'est pourquoi nous pensons que τὰ Ὠωράτου devait se trouver quelque part entre Beylerbey et Anadol Hisari. Peut-être l'église de la Théotocos de cette localité est-elle la même que celle qui se trouvait à Sophianae.

CHRYSOKERAMOS (Χρυσοκέραμος). Le nom de cette localité vient des tuiles en bronze doré qui couvraient l'église. Celle-ci n'est connue que par les patriographes, le pseudo-Codinus (9) et l'anonyme de Banduri (10). Ils disent qu'elle fut construite par Justin II et sa femme Sophie. On ignore le vocable de ce sanctuaire, bien que des auteurs

(1) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 472; P. G., CIX, 491 C; BRYENNIOI, Bonn, 20-21; P. G. CXXVII, 44 B.

(2) XVIII, 7; Leipzig, IV, 196.

(3) *Op. cit.*, III, 8; Lyon, 1561, 230-231.

(4) *Op. cit.*, II, 233.

(5) Συγγραφαὶ ἐλάσσωνες, 1866, 377.

(6) Τὰ ἐναπολικὰ προάστεια τῶν Βυζαντινῶν. Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, XII, 1877-1878, 51-52.

(7) Περί τοῦ Δαματρός. Ἑλλ. Φιλολ. Σύλλ., suppl. au t. XVII, 1886, 131-136.

(8) LÉON DIACRE, IV, 7; Bonn, 65; P. G., CXVII, 753 B.

(9) TH. PREGER, III, 267; P. G., CLVII, 597 B.

(10) *Byz. Ven.*, XXI, 51 E; P. G., CXXII, 1280 A.

modernes la déclarent placée sous le patronage de la Théotocos.

Localisation. La tradition grecque moderne place Chryskéramos à Kusbuncuk; P. Gylles semble le situer à Beylerbey (1). Cependant J. P. Miliopoulos l'a localisé à Çengelköy, mais les raisons qu'il en a données en trois articles différents (2) ne sont pas pleinement convaincantes.

ΤΑ ΑΓΑΘΟΥ (Τὰ Ἀγαθῶν). On ignore quel est le personnage appelé Agathos qui donna son nom à ce faubourg asiatique. Celui-ci n'est d'ailleurs connu que par le monastère qu'y construisit le patriarche Nicéphore (806-815), à une date que l'on ne saurait préciser. Est-ce avant son élévation au siège de la capitale? Est-ce pendant son pontificat? Peut-être est-ce là qu'en 809 saint Théodore Studite et deux de ses moines reçurent d'un fonctionnaire impérial communication de la sentence de déposition et d'anathème prononcée contre eux par un synode moechien (3). Dans la nuit du 13 mars 815, le patriarche Nicéphore fut enlevé de son palais sur l'ordre de l'empereur Léon l'Arménien, jeté dans une barque et conduit à Chrysopolis et de là au monastère de τὰ Ἀγαθῶν qu'il avait construit. On ne l'y laissa que peu de temps et il fut finalement interné dans un autre monastère également fondé par lui sous le patronage du martyr saint Théodore (4) dont nous parlerons plus loin.

On ne sait comment le monastère de τὰ Ἀγαθῶν était devenu la propriété de Léon Katakoilas, parent de Photius et drongaire de la flotte, que Léon VI le Sage avait exilé après la seconde déposition du patriarche (886) et dont il avait confisqué les biens (5). A la fin du ix^e siècle ou au début du x^e, Léon VI fit don du couvent au futur patriarche Euthyme (907-912). Τὰ Ἀγαθῶν devint une dépendance du monastère que le basileus avait fait construire à Psamathia pour ce personnage qu'il estimait beaucoup (6). Euthyme décida qu'il y aurait douze moines (7). Lorsqu'il fut déposé, le 15 mai 912, l'empereur Alexandre, frère de Léon VI, l'interna dans le monastère de τὰ Ἀγαθῶν. C'est là qu'Euthyme mourut

(1) *Op. cit.*, III, 8; Lyon, 1561, 234-235.

(2) Νεὸς Ποιμήν, V, 1923, 304-305; Ἐπετηρὶς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, IV, 1927, 205-210; *Byzantinische Zeitschrift*, XXVIII, 1928, 216.

(3) *S. Theodori Studitae Epist.*, I, 48; *P. G.*, XCIX, 1073 A.

(4) *Nicephori opuscula historica*, éd. C. de Boor, 201; *P. G.*, C, 133 A.

(5) *Vita Euthymii*, éd. C. de Boor, 15.

(6) *Ibid.*, 58.

(7) *Ibid.*, 77.

le 5 août 917, mais ses restes furent rapportés au monastère de Psamathia (1).

On ignore ce que devint depuis lors cette maison religieuse qui n'eut sans doute jamais une grande importance.

Localisation. Il est difficile de déterminer l'emplacement probable de τὰ Ἀγαθοῦ et par là même du monastère construit par le patriarche Nicéphore. Ce que l'on sait est indiqué par le bref récit de l'exil du pontife. Il est conduit en barque à Chrysopolis (Uskudar) et de là au monastère de τὰ Ἀγαθοῦ. Celui-ci ne devait pas être très éloigné du débarcadère, mais dans quelle direction? On a lieu de croire cependant qu'il était sur le rivage, quelque part au nord de Chrysopolis, à une distance que rien malheureusement ne permet de préciser.

CHRYSOPLIS (Χρυσόπολις). Cette ville termine au sud la côte asiatique du Bosphore. Quelle que fût son antiquité, il ne semble pas qu'elle ait occupé dans l'empire byzantin une situation comparable à celle qu'elle obtint sous les Ottomans. Chez ces derniers elle était le commencement de la route impériale qui conduisait les caravanes vers l'intérieur de l'Anatolie, tandis que chez les Byzantins cette route commençait à Chalcédoine (Kadiköy). Chrysopolis vit souvent, à partir du VII^e siècle, les armées perses, arabes et finalement turques, déferler jusqu'au Bosphore. Elle vit aussi celles des prétendants au trône de Constantinople venues du fond de l'Asie Mineure pour essayer de s'emparer du pouvoir. Elle montra quelque activité au point de vue religieux grâce à ses monastères dont le principal est celui de Philippique.

Monastère de Philippique. C'est en 594 que Philippique, mari de Gordia, sœur de l'empereur Maurice, construisit cette maison religieuse et en dédia l'église à la Mère de Dieu (τὴν ἐν Χρυσοπόλει μονὴν τῆς παναρχάντου Θεοτόκου) (2). Le patriarche Nicéphore (806-815) vante la beauté de l'édifice : πρὸς τῷ ὑπ' αὐτοῦ δομηθέντι περικαλλεῖ ἄγαν καὶ σεβασμίῳ ἱερῷ τῷ κατὰ Χρυσόπολιν ὄντι (3). La fête patronale y avait lieu le 22 septembre (4). Lorsque Phocas eut renversé Maurice (23 nov. 602), il relégua Philippique dans son monastère après l'avoir fait ordonner (5). Le prince en fut tiré par Héraclius, vainqueur de Phocas (6 oct. 610), mais il survécut peu de temps et

(1) *Ibid.*, 68.

(2) THÉOPHANE, I, 272; CÉDRÉNU, Bonn, I, 698; P. G., CXXI, 764 A.

(3) P. G., C, 884 B.

(4) *Syn. Const.*, 70, l. 23-24.

(5) THÉOPHANE, I, 272; CÉDRÉNU, Bonn, I, 708; P. G., CXXI, 884 B.

fut enseveli dans son couvent de Chrysopolis (1). Vers 613-614, saint Maxime le Confesseur, qui devait s'illustrer dans la lutte contre l'hérésie monothélite, y prit l'habit religieux après avoir servi Héraclius en qualité de premier secrétaire. Le monastère était alors très florissant (τῷ κατὰ τὴν ἀντιπέραν ἡτόνα φροντιστηρίῳ ὃ τῆς Χρυσοπόλεως προσωνομάζεται τότε κατὰ φιλοσοφίαν ἀνοοῦντι) (2). Malgré sa répugnance, il finit par accepter la charge de supérieur (3). Cependant il quitta le couvent pour se rendre en Occident où il comptait organiser la défense de l'orthodoxie contre l'hérésie alors triomphante dans l'empire byzantin (4). L'invasion perse de 626 obligea probablement les moines à quitter leur maison pendant quelque temps. La vie religieuse reprit bientôt, puisque le patriarche Pyrrhus était higoumène de Chrysopolis quand on en fit un patriarche en 638 (5). En 797, l'impératrice Irène envoya Dorothée, higoumène de Chrysopolis, et Constantin, chartophylax de Sainte-Sophie, pour essayer de traiter avec Abimélek, un chef arabe qui dévastait la Cappadoce et la Galatie. Ce fut d'ailleurs en vain (6). Vers 840, l'empereur Théophile donna le monastère de Chrysopolis à son gendre Alexis Mosélé, qui y résida quelque temps jusqu'à ce qu'il eût construit son propre monastère à τὰ Ἀνθεμίου (7). C'est dans le couvent de Chrysopolis que Michel III, assassiné dans le palais de Saint-Mamas situé en face sur la côte d'Europe, fut enseveli précipitamment en septembre 867 (8). A peine monté sur le trône (886), Léon VI le Sage fit rapporter solennellement ses restes pour les déposer en grande pompe aux Saints-Apôtres (9). Nicétas, higoumène de Chrysopolis, fit partie d'une délégation envoyée à Rome pour soutenir la cause du patriarche Ignace contre Photius (10). A propos du patriarche Polyeucte (956-970), une liste des évêques de Constantinople qui est de la fin du x^e siècle dit qu'il était ascète du mont Saint-Élie

(1) CÉDRÉNUŠ, Bonn, I, 708.

(2) *Vita s. Marimi Conf.*, v; *P. G.*, XC, 72 D.

(3) *Ibid.*, col. 73 CD.

(4) *Ibid.*, col. 76 A.

(5) EPHREM, *Caesares*, vv. 9823-9826; NICÉPHORE CALLISTE, *P. G.*, CXLVII, 457 A.

(6) THÉOPHANE, I, 473.

(7) THEOPHAN. CONTIN., III, Bonn, 109; *P. G.*, CIX, 124 A; CÉDRÉNUŠ, Bonn, II, 119; *P. G.*, CX XI, 1001 C.

(8) SYMÉON MAGISTER, Bonn, 686; *P. G.*, CIX, 748 C; GEORGES MOINE, Bonn, 838 *P. G.*, CIX, 900 A; ZONARAS, XVI, 8; Leipzig, IV, 23; LÉON LE GRAMMAIRIEN, *P. G.*, CVIII, 1095 A.

(9) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 353; *P. G.*, CIX, 369 B; LÉON LE GRAMMAIRIEN, *P. G.*, CVIII, 1096 A; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 700; *P. G.*, CIX, 761 C; ZONARAS, XVI, 12; Leipzig, IV, 39.

(10) *Nicolai Papae I Epist.*, VIII; MANSI, XV, 211.

du monastère de Chrysopolis (ἀσκητῆς ἀπὸ τοῦ ὄρους τοῦ ἁγίου Ἡλιοῦ τῆς μονῆς τῆς Χρυσόπολεως) (1). Cette maison religieuse dura au moins jusqu'à la fin du x^e siècle. On n'en trouve plus trace dans les documents plus récents.

Jusqu'à la fin du x^e siècle tous les auteurs byzantins disent équivalamment qu'il n'y avait à Chrysopolis qu'un seul monastère, celui que construisit Philippique en 594. La *Vie* de saint Maxime le Confesseur parle du « monastère de Chrysopolis » (2), ainsi que Léon le Grammairien (3) et Zonaras (4); celui-ci dit ailleurs, en parlant des restes de Michel III, le « monastère de Philippique » (5). Pyrrhus est dit supérieur du « monastère de Philippique » (6), alors que Dorothee est qualifié d'higoumène « de Chrysopolis » (7). Si le monastère est dit « imperial » par plusieurs auteurs, entre autres un des continuateurs de Théophane (8) et Cédrenus (9), c'est qu'il fut l'œuvre de Philippique, beau-frère de Maurice, et qu'il tomba probablement dans la catégorie des biens impériaux. Le don qu'en fit Théophile à son gendre Alexis Mosélé en semble bien la preuve.

Il est difficile de déterminer l'emplacement exact de cette maison religieuse. Cependant le patriarche Polyeucte étant dit « ascète du mont Saint-Élie du monastère de Chrysopolis », il est probable qu'elle se trouvait sur la hauteur d'Usküdar, où il existe encore aujourd'hui une église grecque dédiée au saint prophète. Le monastère ne semble pas avoir laissé de traces dans une ville sans cesse reconstruite à l'époque turque à la suite des incendies qui la ravagèrent.

Trois autres monastères sont signalés à Chrysopolis ou près de cette ville, l'un au début du xi^e siècle, les deux autres à la fin du xii^e.

Monastère de Sainte-Marine. Il fut construit dans les environs de Chrysopolis par Syméon le Nouveau Théologien, vers 1012, près d'une chapelle en ruine dédiée à une sainte Marine qui est probablement la martyre d'Antioche de Pisidie fêtée le 17 juillet. Le terrain et la chapelle furent donnés à Syméon par le propriétaire, un de ses amis

(1) A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, I, 92.

(2) *P. G.*, XC, 72 D.

(3) *P. G.*, CVIII, 1035 A, 1096, A.

(4) xvi, 8; Leipzig, IV, 23.

(5) xvi, 12; Leipzig, IV, 39.

(6) EPHREM, *Caesares*, vv. 9823-9826; *P. G.*, CXLIII, 360 AB; NICÉPHORE CALLISTE *P. G.*, CXLVII, 457 A.

(7) THÉOPHANE, I, 475.

(8) Bonn, 109; *P. G.*, CIX, 124 A.

(9) Bonn, II, 119; *P. G.*, CXXI, 1001 C.

de la capitale appelé Christophore Phagoura (1). La *Vie* de Syméon est le seul document qui parle de cette maison religieuse, du moins à notre connaissance.

Il est assez difficile de déterminer l'emplacement de ce monastère qui n'eut sans doute jamais beaucoup d'importance. Deux passages de la *Vie* de Syméon disent qu'il était situé près de Chrysopolis, dont celui-ci : ἐν τῷ μικρῷ ποιμνίῳ τῆς ἁγίας Μαρίνης τῷ κατὰ τὴν Χρυσόπολιν ὑπὸ τοῦ ἁγίου κτισθέντι (2). Un autre passage dit que lorsqu'il fut exilé à la suite des intrigues d'Étienne, métropolite de Nicomédie et syncelle, on débarqua Syméon à Chrysopolis et on le conduisit à une bourgade (πολίχιον) nommée Paloutikôn (Παλουτικῶν). On l'abandonna dans un endroit désert, sur une colline où se dressait un monument appelé « la colonne du dauphin condamné » (Τοῦ χατὰ-κρίτου δέλφινος κίων), ce qui semble indiquer le voisinage de la mer. La chapelle de Sainte-Marine était au pied de cette colline (3). Le nom de Paloutikôn suggère l'idée que l'endroit était marécageux. On n'en voit point aux environs du moderne Üsküdar qui a remplacé Chrysopolis. D'ailleurs la *Vie* n'indique pas dans quelle direction il faut chercher Paloutikôn et par le fait même le monastère de Sainte-Marine. On est donc réduit à le situer près de Chrysopolis.

Monastère de Saint-Georges. Dans la première moitié du XIII^e siècle il existait à Chrysopolis une église dédiée à saint Georges. Pendant l'empire latin elle devint une propriété de l'hospice de Saint-Samson. On le sait par une lettre du pape Innocent IV du 6 juin 1244 : *ecclesiam sancti Georgii de Scutariis* (4). Cette église fut flanquée d'un monastère, peut-être après la restauration de l'empire byzantin. Parmi les donations que Théodora, veuve de Michel VIII Paléologue, fait au monastère de Lips qu'elle a restauré figure le petit couvent de Saint-Georges dit Trapéza apporté par la moniale Tzakaliné (μονύδριον περὶ τὸ Σκουτάριον τὸ ἐπ' ὀνόματι τιμώμενον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου καὶ ἐπὶ λεγόμενον Τράπεζα τὸ ἀπὸ προσενέξεως τῆς μοναχῆς Τζακαλίνης τῇ αὐτῇ σεβασμίᾳ μονῇ προσκυρωθέν (5).

C'était donc un couvent de moniales. On n'a pas d'autre mention de cette maison religieuse. Il est probable qu'elle ne sur-

(1) *Vita*, nos 96, 116, 118, 141, 147; *Orientalia christiana*, XII, 1928, pp. 132, 162, 166. 206-208, 218 g.

(2) *Ibid.*, n° 141, p. 206-208; cf. n° 109, p. 152, et n° 147, p. 218.

(3) N° 95, p. 132.

(4) E. BERGER, *Les registres d'Innocent IV*, n° 730, t. I, 124.

(5) H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1920, 133-134.

vécut pas à l'invasion turque dans la première moitié du xiv^e siècle.

A la basse époque byzantine le terme Σκουτάριον s'entendait principalement du palais que les empereurs avaient construit à Chrysopolis et où Manuel Comnène chercha vainement la guérison (1). D'après Choniatès, il se trouvait sur la presqu'île appelée Damalis (κατὰ Δαμαλίν) (2), c'est-à-dire en face du monument que les Européens appellent faussement la Tour de Léandre.

Monastère de Lychnia. Il n'est connu que par un passage de Pachymère. Cet historien dit que le 12 juillet 1281 il accompagna le patriarche Jean Beccos qui allait rejoindre Michel VIII Paléologue au mont Saint-Auxence. Ils traversèrent le Bosphore, s'arrêtèrent quelque peu au monastère de Lychnia (τῆς Λυχνίας); où ils reçurent l'hospitalité, et continuèrent leur route pour arriver jusqu'à l'empereur (3).

Pour situer ce monastère, il faudrait savoir où débarquèrent les voyageurs. Cependant le chemin le plus direct doit partir de Chrysopolis (Uskudar). C'est donc entre cette ville et le mont Saint-Auxence (Kayisdagi) qu'il se trouvait. Comme on ne possède pas d'autre renseignement, il faut renoncer à plus de précision.

SITES INCONNUS. Trois autres monastères se trouvaient certainement sur la côte asiatique du Bosphore sans qu'on puisse indiquer, même de façon approximative, dans quelle région ils se trouvaient.

Monastère de Saint-Théodore. Il doit sa fondation au patriarche de Constantinople Nicéphore (806-815). Quand ce prélat fut déposé le 13 mars 815, l'empereur Léon l'Arménien le fit d'abord interner dans le monastère de τὰ Ἀγαθῶν, puis, au bout de peu de temps, dans celui de Saint-Théodore que Nicéphore avait fondé (4). Il y resta jusqu'à sa mort le 2 juin 828 (5). Saint Théodore Studite, qui avait dû jadis s'opposer à sa politique religieuse comme sauvegardant mal les intérêts de l'Église, se rapprocha de lui et lui rendit souvent visite, d'abord en 821, puis surtout de 824 à 826, alors qu'il était fixé dans la presqu'île de Saint-Tryphon (5). C'est la dernière mention qui soit faite du monastère Saint-Théodore dans les documents anciens. On ignore complètement ce qu'il devint depuis lors.

L'identification de cette maison religieuse pose tout d'abord une

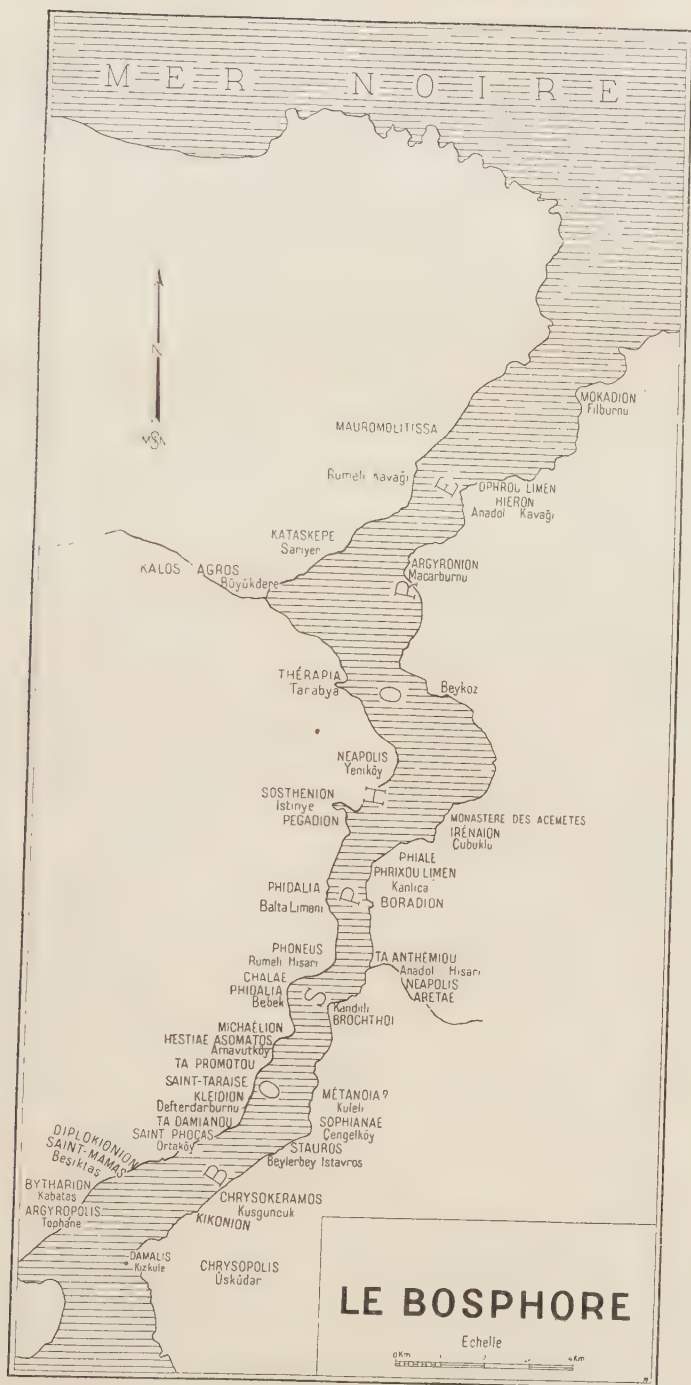
(1) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 280-281; *P. G.*, CXXXIX, 565 C.

(2) *Ibid.*

(3) Bonn, I, 483; *P. G.*, CXLIII, 945 A.

(4) *Nicephori opuscula historica*, éd. C. de Boor, 201; *P. G.*, C, 133 A.

(5) *Vita s. Nicephori*, *Acta SS.*, mart. II, 314 CD. Ses restes furent rapportés à Constantinople et ensevelis aux Saints-Apôtres en mars 847, *ibid.*, 315.



question : faut-il y voir le couvent de Batalas que nous savons avoir été placé sous le vocable de saint Nicéphore? (1). Le texte du synode de 1170 dit bien que celui de Batalas a été fondé (ἱδρυμένη) et mis sous le patronage de saint Nicéphore (2), mais le terme ἱδρυμένη peut tout aussi bien s'entendre d'une restauration, comme on en a de nombreux exemples. Toutefois il ne semble pas que ce soit ici le cas, car le séjour prolongé de Nicéphore sur la côte asiatique du Bosphore et sa réputation de sainteté lui avaient acquis une célébrité suffisante pour qu'un monastère fût placé sous son vocable. Le texte de la *Vie* de saint Nicéphore dit simplement que le couvent de Saint-Théodore était plus loin (τὴν πορροτέρω κειμένην) que celui de τὰ Ἀγαθοῦ (3). Malheureusement rien ne nous dit dans quelle direction il faut le chercher : le long de la côte vers le nord ou à l'intérieur des terres? On ne le saura peut-être jamais de façon certaine.

Monastère de l'Angourion (Μονὴ τοῦ Ἀγγουρίου). Ce monastère est connu seulement par deux faits qui se passent au XI^e et au XII^e siècles. Le patriarche Jean VIII Xiphilin, mort le 2 août 1075, y fut enterré, parce que le commendataire (χαριστικάριος) de cette maison religieuse lui était tout dévoué (4). Andronic I^{er} Comnène (1183-1185) rapporta du même monastère les restes de sa première femme et les déposa dans l'église des Quarante-Martyrs de la Mésé qu'il venait de restaurer (5). Le nom se présente sous différentes formes : Ἀγγουρίου (6), Ἀγκουρίου (7), Ἀγγαρίου (8), mais il s'agit certainement de la même localité puisqu'elles sont employées pour les mêmes faits.

Le monastère fut occupé par un chapitre de chanoines pendant l'empire latin d'Orient. En effet, en 1215 ou 1216, le pape Innocent III écrivit au prévôt de *Langurio* (9), nom qui doit certainement s'entendre de ce couvent. On ne trouve plus trace de celui-ci dans les documents après cette date.

La localisation est donnée de façon sommaire par l'Anonyme de Sathas : ἐν τῇ περατικῇ μονῇ τοῦ Ἀγγαρίου κατὰ τὸ πρὸς ἀνατολὰς

(1) Cf. p. 81.

(2) *Viz. Vremennik*, XI, 1906, 491.

(3) *Nicephori opuscula historica*, éd. C. de Boor, 201; *P. G.*, C, 133 A.

(4) SATHAS, *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη*, VII, 168.

(5) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 432; *P. G.*, CXXXIX, 689 C; SATHAS, *op. cit.*, VII, 352.

(6) *Acta SS.*, nov. IV, 238 A, 244 B; SATHAS, *op. cit.*, VII, 689.

(7) NICATAS CHONIATÈS, *loc. cit.*

(8) SATHAS, *op. cit.*, VII, 168.

(9) A. POTTHAST, *Regesta Romanorum Pontificum*, 5166.

μέρος τῷ ἀναπλέοντι τὸν καλούμενον Στενὸν πορθμόν (1). C'est donc sur la côte asiatique du Bosphore qu'il faut placer ce monastère. Rien ne permet toutefois de dire dans quelle partie, mais le fait qu'il est devenu un chapitre de chanoines pendant l'occupation latine laisse supposer que c'était plutôt dans la partie méridionale du Bosphore, la seule qui fut alors bien habitée.

Monastère de Kypéroudès ou de Pipéroudès (Μονὴ τοῦ Κυπερούδη, τοῦ Πιπερούδη). Un seul événement se rapporte à cette maison religieuse. Lorsque Michel VII Ducas fut proclamé empereur en 1071, il enferma sa mère Eudocie dans le monastère de Kypéroudès qu'elle avait fondé (2). Michel Attaliatès, qui appelle cette maison τοῦ Πιπερούδη, affirme que ce sont les ministres du jeune empereur, jaloux de l'influence de l'impératrice-mère, qui firent le coup (3). Quoi qu'il en soit, il est probable qu'elle resta internée jusqu'à l'avènement d'Alexis Comnène (1081). La fille de celui-ci, Anne, dit en effet qu'il lui rendit la liberté et lui témoigna les égards dus à une impératrice; elle put vivre dans la capitale avec un train de vie digne de son rang (4). Le monastère, qui était dédié à la Théotocos, abritait certainement des moniales pour qu'Eudocie y fût reléguée. Est-ce celui qui est dit τοῦ Πιπεράτου? (5).

Attaliatès situe le monastère sur la rive asiatique du Bosphore, mais sans plus de précision : κατὰ τὸν ἑῶν πορθμόν, ὃν Στενὸν οἱ πολλοὶ κατονομάζουσιν ἐκ τῆς θέσεως (6). Aucun autre document ne permet de dire dans quelle partie du détroit il se trouvait.

R. JANIN.

(1) *Op. cit.*, VII, 168.

(2) ATTALIATÈS, Bonn, 169; *Alexiade*, IX, 6; Leipzig, II, 42; SATHAS, *op. cit.*, VII, 168.

(3) *Loc. cit.*

(4) *Op. cit.*, IX, 6; Leipzig, II, 43.

(5) ZACHARIA A LINGENTHAL, *op. cit.*, I, 43 (2°)

(6) *Op. et loc. cit.*

CHARISTICARIAT ET COMMENDE A BYZANCE

DEUX FONDATIONS PATRIARCALES EN ÉPIRE
AUX XII^e ET XIII^e SIÈCLES

L'une des difficultés qui gênent le plus ceux qui ont entrepris de reconstituer la géographie ecclésiastique de l'empire byzantin vient de la rareté excessive des informations disponibles. Les monuments d'archives ayant presque totalement péri, il ne subsiste plus guère que des mentions ou des pièces éparses dont il est parfois malaisé de tirer autre chose qu'une vue de détail sans attache avec l'ensemble du problème.

Une entreprise pourrait toutefois, sinon remédier à cette carence des sources, du moins en atténuer dans quelque mesure le déplorable effet : l'inventaire systématique des livres juridiques, principalement des nomocanons (1) conservés en nombre relativement élevé. Les cas ne sont pas en effet rares où tant les marges que le corps des ouvrages traditionnellement reproduits se chargent de remarques ou de textes introduits par des canonistes soucieux de confronter avec la législation ancienne des cas d'espèce les plus typiques de la pratique courante. Ordinairement les documents de cette dernière catégorie sont groupés sous forme d'appendice à la suite des nomocanons de type traditionnel; quelquefois il s'en glisse quelque fragment dans le texte; rarement celui-ci est précédé d'un lot disparate de citations et de courts traités qui, à l'occasion, cache de l'inédit.

C'est précisément le cas d'une double information placée dans un

(1) Il n'existe malheureusement pas de liste complète, ni de catalogues détaillés par bibliothèque des manuscrits juridiques. B. N. Benesévic a eu le mérite de commencer ce travail indispensable à toute étude approfondie du droit canon byzantin. Voir, par ex., B. N. BENESÉVIC, *Notices sur les mss. grecs de droit canon conservés dans les bibliothèques du monastère de Batopédi et de Saint-Athanase de Lavra sur le Mont Athos* (en russe), Appendice à *Viz. Vremenn.* XI (1904) 104 pp. B. N. BENESÉVIC, *Monumenta Vaticana ad jus canonicum pertinentia*, dans *Studi bizantini e neo-ellenici*, II, Roma 1927, pp. 127-191. Cette dernière étude est précédée d'une liste fort utile des œuvres canoniques du savant russe (*ibid.*, pp. 123-126). On y note en particulier le projet — que son auteur était de taille à mener loin — d'un *Corpus iuris canonici ecclesiae graecae* en 14 volumes (détail *ibid.*, 126 n. 1).

contexte auquel elle semble étrangère, puisqu'elle y paraît entre une ekphonèsis et l'interdiction faite aux moines de pratiquer l'adoption ou la fraternité artificielle. Ce n'est pas que le manuscrit (1) où elle se lit soit mal ordonné; il est en effet, comme le type décrit ci-dessus, composé de deux parties nettement tranchées, du nomocanon traditionnel des 14 titres (2) et d'un gros supplément (fol. 215-332) groupant les principaux monuments (chrysobulles, actes patriarcaux et synodaux) de la discipline nouvelle. Malgré sa richesse et son importance pour la tradition des actes du droit canonique, ce dossier final ne présente aucune pièce inédite. C'est en tête du volume, dans la troisième partie faite de textes arbitrairement associés que se rencontre la double mention d'actes que je voudrais présentement étudier. Sur la foi d'une description minutieuse (3), mais inexacte par endroits, j'avais d'abord cru pouvoir découvrir le texte même du premier d'entre eux. L'examen du manuscrit dont j'ai pu photographier d'importantes portions en 1935 m'a détrompé. Les deux décisions patriarcales auxquelles il y est fait allusion sont présentées sous forme de court regeste; elles ne sont nullement reproduites. D'autre part, bien que transcrits à la suite et évoquant un même problème, je crois devoir les étudier séparément.

1. *Le couvent de la Sainte-Trinité et Léon Choirosphaktès.*

Le signalement que M. A. Mompherratos, le descripteur du codex, donne du premier document l'a allégé d'éléments essentiels. En voici la teneur exacte et complète :

Cod. Athen. 1377 fol. 8 v :

Σταυροπήγιον ἁγιασθὲν ἐπὶ τιμῇ τῆς ὑπερθέου καὶ μακαρίας Ἀγίας Τριάδος, κατασκευασθὲν ἐπ' ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Παντοκράτορος, καὶ ἐπιδοθὲν Νικηφόρῳ τῷ Χοιροσφάκτῃ ἐν τῷ χωρίῳ Σελτζιάνῳ δροῦγγου Ἀγελώου, ἐπὶ τῆς βασιλείας Μανουὴλ μεγάλου βασιλέως πορφυρογεννήτου τοῦ Κομνηνοῦ, καὶ Νικήτα τοῦ ἱερωτάτου μητροπολίτου Ναυπάκτου, ἐν ἔτει :

(1) Le cod. athen. 1377, estimé du XIII^e s.

(2) Étude de l'ancienne tradition manuscrite de cette compilation, dans B. N. BENESÉVIC, *Recueil canonique des 14 titres du second quart du VII^e s. jusqu'en 883*. Contribution à l'histoire la plus ancienne des sources du droit canonique oriental, (en russe); Saint-Petersbourg 1905, suivie presque aussitôt d'un complément assez copieux de 101 pp. (Saint-Petersbourg 1905).

(3) A. MOMPHERRATOS, *Νομοκάνων τοῦ ιγ' αἰῶνος* (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale N° 1377), dans *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, IV, Athènes 1892, pp. 309-331.

On observera d'abord que l'auteur de ce regeste a manipulé la charte elle-même dont il résume le dispositif et transcrit la rubrique notariale inscrite au dos. L'information acquiert de ce fait une autorité supplémentaire. Dans le cas présent, elle nous dispense en sus de conjectures inutiles auxquelles une certaine difficulté d'interprétation porterait aisément. L'absence absolue, en fin de texte, des éléments de datation (mois et indiction, voire le millésime pour un acte aussi solennel) pose en effet un problème chronologique d'une solution assez délicate.

Le synchronisme du règne du *grand basileus* Manuel Comnène et du pontificat du métropolite de Naupacte Nicétas est en effet embarrassant, car deux situations se présentent entre lesquelles il va falloir choisir. Certes les souverains de Nicée, n'ayant parmi eux aucun Manuel, ne sauraient venir en ligne de compte; ceux de Trébizonde (1), trop étrangers aux Balkans, se situent hors du problème. En revanche, on ne saurait opter *a priori* pour Constantinople. La solution qui d'emblée s'offre à l'esprit est en effet d'assigner la fondation de Seltzianon au règne de Manuel I^{er} Comnène (1143-1180), auquel les appellations de porphyrogénète et de grand basileus conviennent à merveille (2). Mais, outre que l'on ne connaît aucun métropolite de Naupacte (3) du nom de Nicétas sous ce monarque, il semble à première vue que les deux actes patriarcaux dont nous nous occupons appartiennent à une même région et à une même époque, voire qu'ils sont évocateurs de certains conflits qui opposèrent le patriarcat de Nicée à l'Église d'Épire. Et cette impression est singulièrement renforcée par la constatation qu'il y eut en même temps, au sein du même état, un *empereur* du nom de Manuel (Manuel de Thessalonique, 1230-c. 1240) et un Nicétas (Nicétas Choniâtès, 1232 et suiv.) métropolite de Naupacte.

Ce dernier avait de qui tenir; neveu de Michel et de Nicétas Choniâtès, la réputation de parents célèbres a visiblement nui à la sienne propre et son existence, qu'on ne saurait contester, a été révélée au

(1) Manuel I^{er} (1238-1263) eût pu, à la rigueur, convenir pour l'époque et pour le patronyme. On eût pu se demander si l'appellation de grand basileus Comnène n'amplifiait pas celle de Grand Comnène, caractéristique, comme on le sait, de la titulature de la dynastie pontique.

(2) Voici au reste la titulature presque identique donnée à cet empereur par un document officiel, le Synodicon du dimanche de l'Orthodoxie en sa rédaction mise à jour : *Μανουήλ τοῦ ὁρθοδόξου μεγάλου βασιλέως πορφυρογεννήτου καὶ αυτοκράτορος Ῥωμαίων τοῦ Κομνηνοῦ*, éd. F. Uspenskij, Odessa 1893, p. 22.

(3) Ancienne liste épiscopale dans LE QUIEN, *Oriens Christianus* II, 197-200, rajeunie seulement pour une période plus récente (1204-1828) dans *Ἐκκλησία*, XXVII, Athènes 1950, pp. 152-153, 226-227 et 241-242.

prix de laborieux recoupements (1). Nous apprenons ainsi qu'il succéda à Jean Apokaukos démissionnaire dès 1230, qu'il alla prendre l'investiture à Nicée (2), et qu'il était, comme ses oncles, en grande réputation de science (3) auprès de ses contemporains. Ce dernier trait donne à penser, car, comme on l'a observé, personne n'a encore signalé d'œuvre qui lui soit attribuable. Et cependant trois manuscrits (4) au moins mettent à tort ou à raison sous le nom d'un Nicétas, métropolit de Naupacte, une chaîne exégétique sur l'évangile de saint Mathieu et les épîtres de saint Paul. Mais cet ouvrage, s'il était de lui par impossible, ne nous donnerait pas une haute idée de sa culture. On attendrait plutôt sous pareil nom quelque traité savant, un discours ou des lettres. Auraient-ils péri?

Mais ce point est ici pour nous secondaire. Ce qui frappe l'attention c'est le synchronisme parfait du règne de Manuel empereur de Thes-

(1) Cf. M. WELLNHOFER, *Johannes Apokaukos, Metropolit von Naupaktos in Aitolien* (c. 1155-1233). Freising 1913, pp. 26, 68; N. BÉES, dans 'Επετηρίς εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, II, 1925, pp. 134, 141 (l'auteur y annonce sur le personnage une étude spéciale qui n'a pas dû paraître); G. STADTMÜLLER, *Michael Choniates Metropolit von Athen*, Roma 1934, p. 208 (sources de l'information signalées n. 3).

(2) Lettre du despote Manuel, de 1232, au patriarche de Nicée Germain II, dans MM, III, p. 61 : Μάρτυς τῶν λεγομένων καὶ ὁ ἀναπλεύσας αὐτόθι Χωινιάτης διὰ τὴν μητρόπολιν Ναυπάκτου. Le prince vient d'expliquer qu'il était impossible de laisser les évêques élus traverser la Méditerranée pour aller se faire ordonner à Nicée en raison des dangers courus par plusieurs dont Choniates de Naupacte. Le prénom du prélat, ici τῷ, est connu d'ailleurs Cf. V. VASILIEVSKIJ, *Epirotica*, dans Viz, Vremenn. III, 1896, p. 279 Καὶ σὺ δέ μοι νῖκα φερωνόμως.....

(3) *Ibid.* : 'Ἐπαινέσαίμι δὲ τὸ φιλόβιβλόν σου, ὡς φιλόλογον, ὡς μὴ ψεύδῃ τὴν τοῦ ἐν ἁγίοις 'Αθηνῶν ἀνεξιότητά, τοῦ πρώτου τῶν λογίων, τοῦ πρώτου τῶν φιλόλογων.

(4) Les codd. Leyd. Vossian. gr. 401 (cf. FABRICIUS-HARLES, *Bibliotheca Graeca*, VII, p. 753), Marcian. gr. 26 (A. M. ZANETTI, *Graeca D. Marci Bibliotheca*, Venise 1740, pp. 22, 23) et Vatic. Regin. Suec. 6 (H. STEVENSON, *Codices manuscripti graeci Reginae Suecorum et Pii Papae II*, Romae 1888, pp. 4, 5 et G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone ed Altri Appunti*, Città del Vaticano 1931, p. 260). Ces manuscrits sont de bonne époque et l'un d'entre eux (le marcian. est même estimé du XIII^e s.). Il paraît difficile dans ce cas d'en rejeter le témoignage. Toutefois l'ouvrage pourrait bien être du XII^e s. et ne pouvoir être attribué à Nicétas Choniates jr. En effet une partie au moins, le commentaire sur les lettres de saint Paul, figure déjà dans un manuscrit assignable aux années 1150-1200 (cf. K. KRUMBACHER, *Michael Glykas*, München 1895, pp. 407, 408), le parisin. gr. 228, sous le nom de Nicétas Saponopoulos (*ibid.*, p. 409). Dès lors on n'hésiterait pas à identifier ce dernier avec l'évêque de Naupacte, si la même chaîne exégétique ne se rencontrait, ce semble, sous le nom d'un autre Nicétas, métropolit d'Héraclée de la fin du XI^e s. (sur cet écrivain et son œuvre voir essentiellement V. GRUMEL, *Nicétas d'Héraclée*, dans le Dictionnaire de Théol. Cathol. XI, 1931, 472, 473). Avant de trancher ce problème d'histoire littéraire, on devra procéder à l'inventaire et à l'étude de ces divers codices. S'il était avéré, comme l'affirme sans ambage Krumbacher, que Saponopoulos vécut dans la seconde moitié du XII^e s., on en pourrait tirer argument en faveur de la thèse, adoptée ci-dessous, qui place un Nicétas sur le siège de Naupacte au temps de Manuel Comnène. Le patronyme Saponopoulos aurait dès lors toute chance d'être celui de ce prélat. Il s'ensuivrait que la chaîne paulinienne fut compilée avant son élévation à l'épiscopat. A. Ehrhard (cf. K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur* ², 1897, p. 136, 137) signale l'œuvre exégétique de Nicétas de Naupacte, mais n'avance aucune date. A noter que Spanopoulos est un nom assez courant aux XIII^e et XIV^e s.

salonique et du pontificat de Nicétas de Naupacte et cela sur un court espace de temps (1232 à 1237 au maximum). Ajoutons que la succession épiscopale du siège épirote est relativement fournie pour la seconde moitié du ^{xiii} s.; les sources signalant Basile en 1157 (1), Léon en 1172 (2), Constantin Manassès mort vers 1187 (3), André apparu dès 1191 (4). Ces constatations invitent plutôt à adopter la solution salonicienne. Mais il en est une autre, majeure, qui oblige malgré tout à placer sous le long règne de Manuel I^{er} Comnène et le prélat épirote et l'intervention du patriarche dans son diocèse; la titulature impériale, telle qu'elle se présente ici, peut difficilement se justifier de l'empereur homonyme de Thessalonique.

Certes ce n'est pas que l'expression : μέγας βασιλεύς (5), tire ici à conséquence. Le monarque salonicien avait sans doute assez de raisons pour s'en parer; d'autre part son emploi par les empereurs de Constantinople présente trop d'incohérence pour fournir l'indice d'une époque ou la caractéristique d'un règne. Il en va tout autrement du titre de porphyrogénète et du patronyme Comnène.

Certes la qualité de porphyrogénète a été usurpée par des souverains qui, n'y ayant aucun droit personnel, n'ont cependant pas hésité à la faire figurer jusque sur leurs monnaies. Du moins — et tel est particulièrement le cas de Jean III Batatzès (6) — une circonstance

(1) Assiste à un synode de mai 1157. Cf. V. GRUMEL, *Regestes* nn. 1041, 1043.

(2) Synodique en mai 1172; acte inédit dans le sinait. gr. 1117 (482), fol. 346^r. Cf. V. GRUMEL, *Regestes* n. 1125.

(3) Intrônisé vers 1175. Voir à son sujet N. BÉES, *Manassis, der Metropolit von Naupaktos, ist identisch mit dem Schriftsteller Konstantinos Manassis*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, VII, 1929, pp. 119-128. Bibliographie plus récente et plus complète concernant l'historien dans G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türker*, Budapest 1942, p. 203.

(4) Synodique; cf. V. GRUMEL, *Regestes* nn. 1079, 1080; N. BÉES, *op. et loc. cit.*, 129. Suivant ce dernier auteur, André se serait appelé Tziros (sur ce nom voir *ibid.*, p. 121, n. 3); mais ce n'est là qu'une hypothèse assez fragile.

(5) Le plus ancien empereur qui en ait usé paraît être Justinien II qu'imitèrent Michel II et surtout Michel III (842-867) sur ses monnaies et ses inscriptions. Voir à ce sujet H. GRÉGOIRE, *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre*, dans *Byzantion*, V, 1929/30, pp. 344-346 dont la conclusion est trop absolue. Quelle qu'en fut la portée initiale, l'expression devint manifestement avec le temps synonyme de despote, ou de (basileus) autocrator. Consulter sur la question FR. DÖLGER, *Die Entwicklung der byzantinischen Kaisertitulatur und die Datierung von Kaiserdarstellungen in der byzantinischen Kleinkunst*, dans *Studies presented to David Moore Robinson*, II, 1953, pp. 985-1005 (références utiles, p. 990, n. 24).

(6) Une longue série de monnaies en or au nom d'un Jean despote (= empereur) et porphyrogénète a d'abord été attribué à Jean II Comnène par W. Wroth, *Imperial byzantine coins*, II, London 1908, pp. 557-560, puis, sous l'influence d'arguments émis jadis par Rollin (*Revue Numismatique*, VI, 1841, pp. 173 et suiv.) assignée à Jean III Batatzès. Cf. W. WROTH, *Catalogue of the coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the empire of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, London, 1911, 210-215. Il est bien possible toutefois, maintenant que nous disposons d'un matériel de comparaison

expliquait, si elle ne la justifiait pas, cette usurpation; l'impératrice, elle, née dans la pourpre, faisait participer son mari de cet éminent privilège. Dans le cas de Manuel de Thessalonique, rien de tel ni en droit ni en fait. Ce monarque d'occasion, succédant à son frère Théodore qui tenait lui-même le sceptre de leur demi-frère Michel, était fils (1) de Jean Ange, l'oncle des basileis Isaac II et Alexis III. On ne voit pas d'autre part quelle princesse impériale il aurait pu épouser, aucune fille du sang n'étant alors disponible (2). Le titre de porphyrogénète ne pouvait donc lui convenir et de fait il ne s'en prévaut nulle part, ni sur ses monnaies ni dans ses actes de chancellerie (3) où il eût été particulièrement de mise à un moment où les prérogatives impériales lui étaient âprement disputées par son collègue de Nicée. L'emploi exclusif du nom de Comnène apporte enfin à cette hypothèse une manière de confirmatur. Le nom patronymique des trois frères susnommés est en effet Ange. Bien que ce fut là le nom éponyme de la dynastie qu'ils ambitionnaient de continuer, ces princes (4) ne s'en contentèrent curieusement pas. Ainsi tandis que le fondateur du despotat, Michel I^{er}, s'intitulait Ange Comnène, ses successeurs, Théodore, Manuel et Jean se dirent Anges Comnènes Ducas, Comnènes Ducas ou Ducas (5) tout court, mettant de toute évidence l'accent sur le moins voyant, pour l'époque, de ces trois patronymes impériaux.

En conclusion, malgré la forte présomption que constituent en

sensiblement plus riche, que cette attribution ne soit pas maintenue après nouvel examen. Auquel cas, l'empereur Manuel auquel se réfère notre petit texte serait sans doute aucun Manuel I^{er} Comnène.

(1) G. A. OSTROGORSKY, *L'ascension de la famille des Anges* (en russe), dans Jubilejnyi Sbornik de la Société Archéologique russe du royaume de Yougoslavie, Belgrad 1936, pp. 126, 127.

(2) Alexis III eut en effet trois filles mariées l'une à Alexis Paléologue, l'autre à Théodore Lascaris, le fondateur de l'empire de Nicée, la dernière successivement à Étienne de Serbie et à Alexis V Mourtzouphlos; la fille unique d'Isaac II, Irène, épousa Philippe de Souabe. On sait au reste (C. DUCANGE, *Familiae Augustae Byzantinæ*, Venise 1729, p. 169) que Manuel eut pour femme une fille, il est vrai, de sang royal mais bâtarde, la fille de Jean Asen, Marie. Il est impensable que ce prince se soit prévalu des origines douteuses de cette épouse pour se dire porphyrogénète.

(3) Pour les monuments numismatiques signés seulement *Manuel despote*, voir W. WROTH, *op. cit.*, pp. 197-199; pour les chartes marquées *Manuel Ducas despote*, cf. MM III 67 et M. MARKOVIC, *Die byzantinischen Urkunden im Staatsarchiv von Dubrovnik* (Ragusa), dans Zbornik Radova. Vizantoloski Institut, I, 1952, 213, 219.

(4) Il faut remarquer cependant qu'Alexis III, délaissant son nom patronymique (Ange) affectait déjà de s'appeler Comnène (cf. N. ЧОНИАТЪС, éd. B. 605). Ce nom semble d'autre part avoir pesé à d'autres membres de la famille. Cf. G. OSTROGORSKY, *Ascension...* 126.

(5) Cette variété de signatures ou d'appellations ressort parfaitement du tableau dressé par FR. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München 1948, pp. 79, 80. Voir aussi pour les chartes de Michel II, M. MARKOVIC, *loc. cit.*, pp. 222, 224, 227, 238.

faveur de la solution salonicienne le voisinage du texte étudié ci-dessous certaine similitude de titulature (1) et la parfaite concordance du règne de Manuel et du pontificat de Nicétas, il nous faut placer la fondation du couvent épirote du Pantocrator au temps de Manuel I^{er} Comnène (1143-1180). Par contre, on ne saurait marquer le moment précis de son long règne qui coïncida avec l'épiscopat certainement plus court de Nicétas que l'on placera de préférence soit avant, soit après Basile.

Cette combinaison offre un avantage inattendu. Elle situe en effet la donation qui est ici faite d'un couvent à une grande famille dans une époque qui avait vu se transformer le thème de Nicopolis en une sorte de colonie aristocratique où la famille impériale, la Cour et l'Église s'étaient abondamment pourvus de bénéfices. Que l'on relise le passage suivant du chrysobulle d'Alexis III Ange en faveur de Venise (novembre 1198) :

« Provincia Nicopoleos cum episkeysibus in ea existentibus personalibus, ecclesiasticis et monasterialibus, et cum ipsis episkeysibus « subiacentibus intimis consanguineis imperii mei, semper felicissimis « sebastocratoribus, cesaribus et dilecti imperii mei filiabus ac desideratissime ipsi mee Auguste (2). »

Comme jadis Mélitène, le thème de Nicopolis n'était pas loin d'être devenu une curatorie à cette différence que la couronne ici n'en jouissait pas seule, mais qu'on l'avait loti entre les puissants ou les favoris du jour. En recevant de la main du patriarche, à l'instauration du basileus, le couvent du Pantocrator, Nicéphore Chirophaktès se voyait nanti d'un bénéfice au sens propre du terme (ἐπίδοθὲν κατ' ἐπίδοσιν). Le charisticariat (3), contre lequel le patriarche d'Antioche Jean avait vitupéré au siècle précédent connaissait alors sa plus belle époque. La catastrophe de 1204 qui lui porta un rude coup ne supprima pas l'institution dont Jean Apokaukos dénoncera

(1) Dans les lettres et documents du temps, les despotes d'Épire reçoivent en effet les qualifications de Κομνηνός sans plus ou de μεγαλοργός Κομνηνός à volonté (cf. Viz. Vremenn. III, 1896, pp. 241, 243, 244, 246, 273 (μεγαλογενής)).

(2) Texte plus accessible dans ZACHARIA VON LINGENTHAL, *Jus Graeco-romanum*, III, 1857, p. 560/61. Autres éditions et bibliographie dans Fr. DÖLGER, *Regesten des Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*. Teil II (1025-1204), München 1925, n. 1647; texte et commentaire du passage ici reproduit par D. ZAKYTHINOS, Μελέται περί τῆς διοικητικῆς διαίρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, dans Ἐπετηρίς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, XVII, 1941, pp. 239-243.

(3) Voir sur cette institution typiquement byzantine l'étude d'ensemble de E. HERMAN, *Charisticaires*, dans Dictionnaire de droit canonique, III, Paris 1939, 611-617.

à son tour les méfaits (1). Rien d'étonnant donc qu'au temps où elle fleurissait, un laïc comme Nicéphore Choïrosphaktès ait été gratifié d'un monastère. Ce personnage, au nom malsonnant mais illustre (2), n'est pas autrement connu, non plus que la raison qui lui valut son bénéfice. Au ^x^e siècle, la famille se trouvait alliée à la dynastie régnante (3) et on lui voit conférer depuis d'assez hautes charges dans l'administration provinciale. Il y en eut sans doute qui vinrent faire souche en Épire de qui descendrait ce Choïrosphaktès client de Jean de Naupacte devenu par alliance parent éloigné de l'évêque démissionnaire d'Hagia (4). On peut dès lors supposer avec quelque raison que le bénéficiaire occupa une haute situation (gouverneur, juge ou recenseur) dans le thème de Nicopolis à une époque où la fermentation balkanique, succédant à la menace normande, préludait au soulèvement des Assénides. Ce put être l'homme fort requis par la situation, le serviteur loyal que le basileus eut à cœur de doter.

Le thème de Nicopolis (5) formait un district maritime étiré le long de la côte, de Naupacte au thème de Dyrrachion. Achelouïs, une de ses subdivisions militaires (bandon), est à chercher en Acarnanie, dans la vallée inférieure du fleuve homonyme. On est moins bien fixé sur la situation possible du village de Seltzianon dont la toponymie épirote ne semble pas avoir gardé souvenir. Benjamin de Tudèle (6) qui nous a rapporté maints détails sur l'Épire des Comnènes où il séjourna à l'époque présumée de Nicéas n'y toucha, semble-t-il, pas

(1) Il existe de lui, entre autres, une décision épiscopale flétrissant les abus auxquels donnait lieu la commende. Cf. S. PÉTRIDÈS, *Jean Apokaukos, lettres et autres documents inédits*, dans le Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople, XIV, Sofia 1909, pp. 74, 75.

(2) Sur le nom et la famille voir maintenant G. KOLIAS, *Léon Choïrosphaktès magistre, proconsul et patrice*, Athènes 1939, pp. 15-19 et surtout N. BÈÈS, *Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas*, dans *Viz. Vremenn.* XXI, 1914, Appendice pp. 224-226. Notre Nicéphore est absent de ces relevés ainsi au reste que quelques autres. Ce ne dut pas être le seul bénéfice que la famille dut recevoir, car le patronyme est donné comme éponyme de biens monastiques assez distants, dans les environs d'Aenos et en l'île de Céphalonie. Cf. N. BÈÈS, *loc. cit.*, p. 226.

(3) Léon Choïrosphaktès s'en prévaut, de sa lointaine prison, pour tenter d'apaiser le courroux de Léon VI. Cf. G. KOLIAS, *op. cit.*, pp. 17, 18.

(4) S. PÉTRIDÈS, *loc. cit.*, p. 90 n. xviii. Le berceau de la famille pourrait bien être le Péloponèse tout proche sans que cela soit absolument sûr, car on trouve également celle-ci en Grèce et en Macédoine. Rien d'étonnant que cette Maison de hauts fonctionnaires, occupant divers postes en province, ait essaimé en divers endroits.

(5) Voir surtout D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, pp. 239-243. Le *De thematibus* de Constantin VII (éd. A. Pertusi, Città del Vaticano 1952, p. 92) ne nous apprend pas grand'chose à son sujet (pp. 176, 177 commentaire insuffisant). Le thème de Nicopolis figure dans cette liste au huitième rang des thèmes occidentaux.

(6) A. ASHER, *The itinerary of rabbi Benjamin of Tudela. I. Text, Bibliography and translation*, Londres 1840, p. 46.

en allant de Naupacte à Achelouïs. Cette dernière localité était le siège d'un évêché (1) et bien qu'il n'en dépendît pas puisque son couvent était stavropégiaque, Choirosphaktès dut néanmoins prendre avec le titulaire du moment quelques arrangements prévus par le droit canonique (2) pour le bon fonctionnement de sa maison. Pratiquement, il est vrai, les bénéficiers laïques ne s'embarrassaient guère des lois ecclésiastiques et géraient à leur convenance, sans contrôle aucun, les biens d'Église. Ce qu'il en fut dans le cas présent nous l'ignorons sans doute toujours.

2. *L'église stavropégiaque de Saint-Michel.*

Cette seconde fondation paraît moins importante. C'est en effet en rigueur de termes une simple maison de prières (εὐκτηρίος οἶκος), on serait tenté de dire un oratoire, si l'expression précitée ne désignait pas à l'occasion une petite église desservie par un prêtre ou quelques religieux. Dans le cas présent on doit y voir plus précisément une succursale d'un plus grand monastère, un métoque remis aux soins de ce dernier par l'autorité supérieure. Mais voici à nouveau le regeste, cette fois plus précis, de la charte de fondation :

Σταυροπήγιον τοῦ καινιζομένου ἐκ βάθρων εὐκτηρίου οἴκου ἐπ' ὀνόματι Μιχαήλ τοῦ ἀρχιστρατήγου τῶν Ἀνω Δυνάμεων ἐν τῷ ὑπὸ τῷ θέματι τῶν Νικοπολιτῶν διακειμένῳ χωρίῳ τῆς Πτέρης ἀναγεγραμμένον παρὰ τοῦ εὐλαβεστάτου ἱερομονάχου καὶ καθηγουμένου τῆς σεβασμίας μονῆς τῶν Ἐρημιτῶν Βαρθολομαίου τοῦ ἐπονομαζομένου Σανιάνου. — Ἀγισθὲν παρὰ Γερμανοῦ τοῦ ἀγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων ἡμῶν Ἰωάννου καὶ Εἰρήνης. ἔτει ςψς', μηνὶ φεβρουαρίῳ ἰνδικτιῶνος α'.

L'église de l'archange saint Michel, sise au village de Ptéri dans le thème de Nicopolis, a été complètement restaurée — il ne s'agit donc pas de construction nouvelle — et prise en charge par l'higoumène du couvent des Ermites, Barthélémi Sanianos. Le patriarche de

(1) L'unique notice valable sur cet évêché est encore celle de S. Pétridès, dans Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques, I, Paris 1912, col. 308. La *Θρησκευτικὴ ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία*, où il avait naturellement sa place, n'en fait même pas mention.

(2) Sur la législation régissant au sein de l'empire byzantin les fondations monastiques et leur gestion, consulter essentiellement E. HERMAN, *Ricerche sulle istituzioni monastiche bizantine. Typika ktetorika, caristicari e monasteri « liberi »*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, VI, 1940, pp. 293-375 (voir pp. 329 suiv. la situation juridique du couvent cédé κατ' ἐπίδοσιν, situation différente de celle faite aux couvents purement et simplement dédiés).

Nicée Germain l'a consacrée sous le règne des empereurs Jean et Irène, au mois de février 1238.

L'imprécision topographique est ici sensible; il nous faudrait chercher le bourg mentionné sur toute l'étendue de la province, si l'absence de point de repère ne condamnait d'avance tout essai d'identification, le nom de Ptéri ne figurant (1) sur aucune carte, en aucun texte intéressant l'Épire, alors qu'on le trouve au Péloponèse et ailleurs (2). Même silence des sources, de toutes les sources au sujet du couvent des Ermites auquel Saint-Michel est rattaché. Il est au reste seulement probable, non certain, que le monastère principal se trouvait en Épire, comme nous le remarquerons tantôt. L'higoumène Barthélémi Sanianos n'est pas davantage connu; du moins son nom de famille a-t-il laissé une légère trace dans l'histoire byzantine, trace trop fugitive et trop lointaine (3) cependant pour qu'elle puisse aider à repérer son lieu d'origine.

Deux points du regeste ont pour nous une importance particulière : la présence en Épire du patriarche Germain et la mention, dans la formule notariale, des souverains de Nicée Jean III et Irène. Cette double évocation pose le problème très vaste des relations (4), au temporel comme au spirituel, de l'empire de Nicée avec les États grecs d'Europe. Nous n'en évoquerons ici qu'un aspect auquel le contenu de nos petits textes touche directement, en disant un mot intentionnellement bref de la politique monastique de Germain II en Europe.

3. *La question des couvents stavropégiaques.*

Il existe dans le dossier du patriarche Germain II (1222-1240) un acte synodal (5) important destiné à fixer le statut des couvents de l'Épire. Le pays — nous l'avons rappelé — avait vu comme une colonisation lente mais progressive de nombreuses fondations pieuses; suivant le funeste exemple d'Alexis I^{er} (1081-1118), ses successeurs

(1) Rien dans Aravantinos, *Χρονογραφία τῆς Ἡπείρου*, II, Athènes 1857, ni sur la carte moderne au 100.000^e de l'Épire.

(2) Ainsi c'est vers l'isthme de Corinthe le nom vulgaire d'une montagne de 1.780 mm.

(3) On rencontre des personnages de ce nom en divers actes, en 1349 (MM, V, 130), 1389 (MM, II, 114) et en janvier 1390 (Vatic. Urbin, gr. 80 f. 200). Aucun ne semble avoir occupé de poste bien voyant.

(4) L'article tout récent de D. M. Nicol, *Ecclesial relations between the despotate of Epirus and the Kingdom of Nicaea in the years 1215 to 1230*, dans *Byzantion*, XXII, 1952, pp. 206-228, ne traite, et encore dans les grandes lignes, que de l'aspect politico-religieux du problème, qui mériterait une monographie entière.

(5) Ed. Ed. Kurtz, dans *Byz. Zeitschr.* XVI, 1907, pp. 137-139.

avaient largement distribué à leurs proches ou à leurs favoris les biens des monastères et les monastères eux-mêmes, et il est à penser que ceux d'entre eux qui revinrent aux membres de la famille impériale autres que le souverain obtinrent la qualité d'impériaux, ce qui pratiquement les exemptait de toute ingérence ecclésiastique (1). La catastrophe de 1204, en dispersant ou supprimant les bénéficiaires, semble avoir rendu aux moines, avec l'élimination du propriétaire laïc, une liberté totale que personne, ni évêque ni patriarche, n'avait pu ou voulu contrôler. L'autorité diocésaine s'émut à la longue de cette situation anormale, d'autant que maints couvents qui n'y avaient pas droit se conféraient le titre d'impériaux pour qu'on reconnût leur autonomie.

Le cas eût dû être porté à Nicée au patriarche seul qualifié pour leur redonner un statut. Mais le devoir d'allégeance qui le liait au despote d'Épire, plus encore à l'empereur de Thessalonique (depuis 1224), retenait l'épiscopat épirote de faire cette démarche. Ce fut, selon toute vraisemblance, l'exarque commis par Nicée, à savoir le métropolite d'Ancyre Christophore (2), pour aplanir tous les différends surgis entre l'Europe et l'Asie qui en informa Germain II et le synode. L'affaire ne traina pas, puisque le commissaire patriarcal, débarqué à Naupacte au début de 1233, reçut; au cours de l'été suivant, les instructions nécessaires.

Celles-ci s'inspiraient des principes de droit canonique les plus authentiques et les plus rigides. Tout fondateur de couvent, laïc ou clerc, devait au préalable demander et obtenir la croix à planter dans la fondation (σταυροπήγιον). Or deux autorités seulement sont habilitées pour l'accorder, l'évêque dans son éparchie et là seulement, le patriarche dans toute l'étendue de son ressort oecuménique. Les couvents, quels qu'ils furent, se répartissaient dès lors en deux catégories; ils étaient de droit diocésain ou patriarcal et tombaient de ce chef, suivant le cas, sous l'obédience de l'ordinaire du lieu ou du

(1) E. HERMAN, *loc. cit.*, pp. 369-372; voir aussi S. DESLANDES, *De quelle autorité relèvent les monastères orientaux*, dans *Echos d'Orient*, XXI, 1922, pp. 309-317. J'ai dit *pratiquement*, car, tandis que la législation même civile proclame parfois les droits du patriarche sur les couvents impériaux, la tendance presque continue des souverains est de rendre totalement indépendants les couvents qu'ils prennent sous leur protection ou fondent eux-mêmes. Le fractionnement de l'empire après 1204 a été favorable à une certaine restauration de l'autorité patriarcale restée une face au pouvoir séculier partagé. C'est pourquoi sous les Lascaris et les Paléologues l'émancipation des monastères impériaux est dans l'ensemble incontestablement moins totale.

(2) Sur le rôle joué par ce personnage actif mais brouillon, voir ED. KURTZ, *Christophoros von Ankyra als Exarch des Patriarchen Germanos II*, dans *Byz. Zeitschr.* XVI, 1907, pp. 120-142.

chef de l'Église. A ce classement pas d'exception. Les couvents qui se réclamaient de l'empereur étaient donc, eux aussi, soumis à cette classification. Les évêques d'Épire reçurent en conséquence l'ordre de se réunir pour examiner chaque cas individuellement.

La tâche nous paraît avoir été relativement aisée. Les monastères qui pouvaient produire les titres valables se trouvèrent immédiatement attribuables soit à l'évêque du lieu soit au patriarche. Le chef improvisé de l'Église d'Épire pendant la période de tension aiguë, Jean Apokaukos, avait bien tenté de substituer son autorité à celle du patriarche (1), mais, en renversant le cours de sa politique et en écartant le prélat de son poste, Manuel de Thessalonique avait prévenu la difficulté que le conflit n'eût pas manqué de dresser entre les deux juridictions. Ces couvents étaient dès lors immédiatement attribuables à l'évêque du lieu ou au patriarche. Toutefois il s'en rencontrait d'autres totalement dépourvus d'attestations écrites. A qui les rattacher? A celui — évêque ou patriarche — qui fournira le plus de preuves et démontrera surtout en avoir eu la plus longue jouissance avant 1204.

Sur cette base l'enquête fut donc ouverte et alla bon train. Des dossiers furent constitués pour chaque couvent; les chartes consultées et présentées éventuellement aux synodiques dans la rédaction succincte qui est celle du cod. athen. 1377. Je tiendrais même notre regeste n. 1 comme un spécimen des notices que les secrétaires de la conférence épiscopale réunie à Arta pour en délibérer durent établir pour chaque cas d'espèce. La famille des Choïrosphaktès, toujours présente en Épire, dut certainement montrer le titre qu'elle tenait de l'aïeul Nicéphore. Son couvent de la Sainte-Trinité y gagna d'échapper à l'autorité diocésaine pour ne dépendre que du patriarche ou plus précisément du mandataire de celui-ci en Europe. Et c'est sans doute cette circonstance, purement accidentelle, qui l'a fait associer à celui, restauré nouvellement, de Saint-Michel archange. Quand ce dernier couvent rebâti fut remis en service, la situation politique avait évolué à l'ouest des Balkans; depuis un an (1237), l'empire de Thessalonique

(1) A la vérité la démission forcée d'Apokaukos, remise l'année même (1230) où le despote Manuel succéda à son frère Théodore, put avoir une autre cause immédiate, par exemple le différend irréductible qui l'opposait à Constantin Ducas. Il n'en reste pas moins que la politique de rapprochement avec Nicée postulait le départ du prélat qui avait misé sur la fortune, un moment éclatante, de l'ancien despote et s'était fait, auprès des autorités de Nicée, le théoricien d'une séparation, selon lui regrettable mais imposée par les circonstances. En matière de juridiction, Apokaukos avait de plus dû ignorer les droits du patriarche, car un acte de juin 1232 (PG., CXIX, 804 A-805 B), qui vise à régler le statut des couvents stavropégiaques où qu'ils se trouvent, fait une mention spéciale de la récupération de ceux du diocèse de Naupacte.

s'était scindé en deux, le despotat d'Épire redevenant autonome sous Michel II (1237-1271). D'autre part, les victoires de Jean III Batatzès en Europe, suivies bientôt de la dégradation, puis de l'élimination de l'empire de Thessalonique, durent à nouveau gêner les relations entre le patriarcat et l'épiscopat de la principauté que ce triomphe menaçait directement. C'est sans doute pour parer à une situation redevenue fort délicate que Germain II dut se décider à se rendre personnellement en Épire. Le despote défunt avait certes souligné les dangers d'un voyage en Méditerranée. Mais déjà dès ce moment, en 1233, le patriarche de Nicée, rétorquant (1) que pareille allégation basée sur une histoire de pirates lui semblait une mauvaise excuse, voire un prétexte à schisme, s'était déclaré prêt à passer la mer et manifestait son intention d'aller aussitôt que possible (2) saluer le prince à Arta. Ce voyage se fit-il dans le délai souhaité? Il ne semble pas ou du moins rien ne nous l'atteste. En revanche, nous avons, dans le second de nos regestes, l'attestation certaine qu'en 1238 la chose se fit. Elle se fit parce que ce déplacement méritoire — il ne restait plus au pontife qu'un an et demi de vie! — répondait à une nécessité de l'heure. On peut dès lors tenir la consécration du couvent de l'Archange comme une des nombreuses manifestations religieuses qui marquèrent le passage de Germain II dans le despotat.

Dans l'intention, secrète ou avouée, du visiteur, cet acte de juridiction représentait sans doute plus que l'exercice d'un droit; il devait y voir l'affirmation de sa suprématie sur une Église locale que les événements pouvaient remettre dans les voies du schisme. Si l'entrepreneur Michel II n'y contredit pas, c'est sans nul doute qu'il optait à son tour pour la solidarité byzantine malgré ses aléas. L'armée nicéenne était à ses portes; la mainmise sur les anciens monastères patriarcaux et la création de nouveaux multipliaient à l'intérieur du despotat les centres de gravitation susceptibles de collaborer à ses détriments à la restauration de l'ancien ordre de choses. La charte conférant au couvent de l'Archange le statut patriarcal n'est-elle pas datée du règne des souverains de Nicée sans que le nom du despote soit associé au leur! Derrière le patriarche se détachait l'ombre de Jean Batatzès suivant ce postulat de théologie politique rappelé naguère solennellement à l'épiscopat d'Épire : un seul pasteur et un seul empereur pour toute l'Orthodoxie (3). Michel II osa néan-

(1) MM III, pp. 62-65.

(2) *Ibid.*, p. 64.

(3) A l'occasion du couronnement de Théodore comme empereur de Thessalonique

moins le jeu et gagna. Les couvents qu'il aura rendus à la juridiction du chef de l'Église ou que celui-ci aura inaugurés sur ses terres devaient un jour servir de refuge à de nombreux moines poursuivis par la police de Michel VIII Paléologue. Dans sa lutte difficile contre cet empereur, son fils Nicéphore aura le soutien unanime du clergé séculier et régulier. Ainsi à longue échéance sa politique, libérale et audacieuse, aura été payante.

V. LAURENT.

(1224). Un synode, réuni à Nicée, décida l'envoi d'une lettre de protestation basée sur le principe allégué ci-dessus. Le souvenir de cet acte nous a été conservé par N. BLEMME, *Curriculum vitae et carmina*, éd. Heisenberg, Lipsiae 1896, p. 14. Cf. D. M. NICOL, *loc. cit.*, pp. 220, 221.

AUX ORIGINES DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS L'EXEMPLE DE L'ORIENT LATIN

Parmi les nombreux ouvrages de Nicolas Iorga qui ne sont connus que d'un nombre restreint de lecteurs — ceux qui peuvent les lire en roumain — et qui mériteraient assurément une plus large diffusion, il faut nommer en premier lieu son « Développement des institutions politiques et sociales de l'Europe », qu'il avait fait paraître en trois volumes à Bucarest, comme une préparation à son « essai de synthèse » de l'histoire universelle (1). Ce n'est pas un livre d'érudition, et la critique trouverait sans doute maint détail à rectifier, mainte conclusion hasardée ou simplement discutable : en fait, c'est la reproduction des leçons qu'il donna à l'École de Guerre de Bucarest, au lendemain de la première guerre mondiale, lorsqu'il fut appelé à y faire annuellement des cours d'histoire dont il choisissait chaque fois le sujet. Mais, comme pour tout ce qui sortait de sa plume, les idées générales et les éclairs d'une intuition qui rapproche les faits et en détermine l'orientation, mieux parfois qu'une longue et minutieuse analyse, compensent largement ce que l'on trouverait peut-être à redire à d'autres points de vue. Des trois volumes, le premier, consacré au Moyen Age, nous paraît être le plus intéressant ; est-il besoin de souligner que dans son activité immense et presque surhumaine, Iorga devait considérer les études médiévales comme un domaine auquel l'attachaient des liens et des affinités multiples, un complexe psychologique et social dont il avait pénétré plus profondément l'évolution et le sens historique (2) ?

La série des leçons consacrées aux institutions politiques du Moyen Age confirme pleinement cette manière de voir. Il est d'autant plus

(1) En roumain, Bucarest, 1920-1922 (*Desvoltarea asezămintelor politice si sociale ale Europei*).

(2) Cf. M. Berza, *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age*, *Rev. hist. du Sud-Est Européen*, XX, 1943, p. 5 et suiv.

surprenant que l'auteur de ce livre ne se soit pas intéressé plus directement, quelques années plus tard, aux travaux de la Commission pour l'histoire des Assemblées d'États, qui devait se constituer à Bucarest, à l'occasion de la réunion de 1936 du Comité International des Études Historiques, dont il était un des membres les plus notoires et les plus actifs. Mais sans doute à cette époque où tant d'autres préoccupations l'assiégeaient, n'a-t-il plus trouvé le temps de prendre part à des discussions, auxquelles il aurait pu fournir la matière de bien des idées neuves et de rapprochements originaux. Il nous sera permis d'apporter à l'appui de cette supposition un seul exemple, tiré précisément du même ouvrage.

I

C'est un hasard qui a fait mieux connaître à l'étranger une des thèses qu'il soutenait dans ce livre; la polémique qui en est résultée et les travaux qui ont paru ensuite sur le même sujet, jusqu'aux plus récents, ont confirmé entièrement un point de vue auquel l'avait conduit ce sens presque divinatoire qui orientait si souvent ses recherches sur l'histoire médiévale. Il s'agit en l'espèce de la définition qu'il y donnait de la Grande Charte anglaise de 1215, dans laquelle, à l'encontre des idées pour ainsi dire classiques d'un Stubbs, il se plaisait à relever « le caractère *loyal* de cet acte, mais surtout son caractère très *médiéval*, appartenant à un monde tout à fait différent du nôtre et soutenant, non la liberté contre les privilèges, mais au contraire les privilèges contre la liberté, car au Moyen Age le mot « liberté » existait, mais son sens n'était pas le même qu'aujourd'hui » (1). Reprenant ce thème dans un article sur *le sens social des croisades*, paru en français dans une revue de Bruxelles, — et par là plus accessible à d'autres chercheurs, — il en arrivait à mentionner la Charte « d'opportunité féodale » comme une « illusion de l'histoire » (2). Mais les défenseurs de la valeur constitutionnelle absolue de l'acte fondamental des libertés publiques de l'Ancien Monde et du Nouveau ne devaient pas se laisser convaincre si facilement. Dans les *Mélanges d'Histoire offerts à M. Henri Pirenne*, qui parurent peu de temps après, L. Leclère se posait la question : *La grande Charte de 1215 est-elle une illusion?* et y répondait en tentant de démontrer, par l'analyse de ses articles, que les barons qui se soulevaient contre Jean sans Terre avaient

(1) Iorga, *ouvr. cité*, I, p. 112.

(2) *Le Flambeau* du 30 novembre 1925, p. 351 et suiv.

défendu aussi d'autres intérêts que ceux résultant des droits et des privilèges de leur société féodale (1).

Nous n'avons nullement l'intention de reprendre ici dans tous ses détails l'étude d'un problème qui a été tant de fois étudié et constitue de toute évidence un fait capital, non seulement de l'histoire du Moyen Age, mais de celle des institutions représentatives en général. Mais il nous faut tout de même remarquer que dans deux travaux plus récents, consacrés à l'étude de la même question, les conclusions résultant d'une étude approfondie des textes et des documents sont à peu près celles qu'avait entrevues Iorga il y a plus d'un quart de siècle : « Ce document est essentiellement un instrument féodal, limitant le roi à l'exercice de ses droits féodaux et protégeant les privilèges existants de ses vassaux » ; c'est ainsi qu'un livre anglais, paru peu de temps avant la dernière guerre, résumait l'état de la question d'après des résultats généralement admis (2). « C'était essentiellement l'expression de la coutume féodale... L'opposition des barons au roi Jean était essentiellement conservatrice, sinon réactionnaire » : ce sont les propres termes de l'article qu'un spécialiste américain, M. Sidney Painter, vient de consacrer à la Grande Charte et qui a été lu à la réunion annuelle de l'Association des historiens américains, en décembre 1946 (3). Ce n'est que justice de rendre à Iorga la place qui lui revient dans le développement de ces idées. Il n'en est que plus regrettable qu'il soit demeuré étranger au groupe d'historiens dont l'activité était consacrée justement à l'étude de ces assemblées, qui sont l'une des institutions les plus caractéristiques de la fin du Moyen Age occidental, non sans rapports, d'ailleurs, avec celles de l'Europe orientale à la même époque et aux temps modernes. Mais il est toujours temps de combler cette lacune et d'extraire de l'ouvrage que nous avons mentionné celles de ses idées ou de ses suggestions qui nous paraissent présenter le plus d'intérêt dans cet ordre de recherches. Il en est une surtout, sur laquelle je voudrais attirer plus spécialement l'attention de ceux qui s'intéressent aux origines de l'organisation politique et sociale des États et de leurs assemblées, parce qu'elle se rat-

(1) *Mélanges Pirenne*, I, p. 279 et suiv. Ces idées sont encore très répandues dans les milieux politiques et parlementaires : les commentaires qui furent faits en 1946, à l'occasion de la restitution d'un exemplaire de la Grande Charte par la Bibliothèque du Congrès américain, en font foi.

(2) H. McDowall Clokie, *The origin and nature of Constitutional government*, Londres 1936, p. 24.

(3) *Magna Carta*, *American Historical Review*, LIII, 1947, pp. 42-49.

tache au problème de la Grande Charte de 1215 et des influences qui en ont déterminé la rédaction.

II

Parmi celles-ci, certains spécialistes ont distingué les institutions similaires des royaumes ibériques, où le régime représentatif des *brazos* et des *Cortes* est plus ancien qu'en Angleterre le parlement ; sa connaissance a pu se répandre par l'entremise de la Gascogne, que les rois anglais tenaient en fief ; d'autres ont songé plutôt aux assemblées des ordres religieux, et plus particulièrement à celles des Franciscains et des Dominicains, qui ont influé, sinon sur la Grande Charte, qui leur est antérieure, du moins sur la constitution des premiers parlements sous le règne de Henri III (1). Iorga ajoute à ces hypothèses une autre, qui n'a certes pas été ignorée des historiens britanniques (2), mais que personne peut-être n'a formulée avant lui aussi catégoriquement. Comme historien des Croisades, il a été amené tout naturellement à considérer l'influence que pouvaient avoir sur la société féodale de l'Europe et ses conceptions politiques les *Assises* du royaume de Jérusalem :

« Antérieures, et de beaucoup, écrit-il, aux prescriptions de la « Grande Charte », les *Assises* sont des lois écrites, assurant contre l'abus en une plus grande mesure que l'acte anglais contre certains abus spéciaux ; elles représentent une norme de droit infiniment supérieure à la « Charte » anglaise, par leur étendue, par leur forme et l'harmonie des éléments qu'elles réunissent. Il est même possible de dériver l'une des autres, car ceux qui se sont élevés contre Jean sans Terre, en lui imposant le retour à la loi juste, étaient habitués depuis un siècle à ces usages du Levant : des croisés portaient continuellement d'Angleterre pour la Terre Sainte, et pendant le temps qu'ils y restaient, ils voyaient juger selon les « Assises de Jérusalem ». La « Grande Charte » elle-même a été accordée au moment où toute l'Angleterre était gagnée à l'idée de la croisade, qu'Henri II avait déjà embrassée et que Richard Cœur de Lion avait servie » (3). Plus tard, M. Grousset

(1) Nous avons eu l'occasion de rappeler ces discussions dans notre mémoire sur *Le conseil féodal et l'Assemblée d'États en Europe occidentale* (en roumain), *Ann. de l'Acad. Roumaine*, sect. hist. 3^e série, XXVIII, 1946, p. 321 et suiv.

(2) A commencer par Stubbs, *Hist. constitutionnelle de l'Angleterre*, II, p. 23-24. Cf. aussi F. M. Powicke, *Medieval England*, p. 170.

(3) Iorga, *ouvr. cité*, I, p. 155. Comme on le verra plus loin, Iorga n'était pas au courant, à ce moment-là, de la chronologie des *Assises* de Jérusalem, telle que devait l'établir en 1923 le livre de Grandclaude.

fera en passant une observation analogue : « la royauté syrienne, surtout depuis la mort de Baudouin IV et la disparition de la royauté hiérosolymitaine, avait tendance à n'être qu'une royauté élective, d'autorité limitée, soumise au contrôle permanent des Ordres et des barons, et de ce fait, *ayant devancé dans la voie du parlementarisme féodal jusqu'à l'Angleterre de la Grande Charte* (1).

Cette opinion se trouve être d'accord avec celles qui voient dans l'organisation même de la société féodale, en Occident, un des principaux facteurs du développement du régime représentatif des États et de ses assemblées. Il suffira de rappeler les conclusions auxquelles est arrivé M. C. H. McIlwain, 'qui a démontré jusqu'à l'évidence comment le système judiciaire de la féodalité, en réunissant autour du seigneur des personnages « représentatifs », qui « connaissaient » la coutume et savaient le mieux l'appliquer à chaque cas, a fini par donner à la « Cour » du suzerain le caractère d'une assemblée, où, par « commun conseil », on pouvait discuter et résoudre des questions d'ordre administratif et politique, en plus des litiges qui étaient l'objet d'un procès (2). Siéger à cette cour était une obligation essentielle du vassal : *auxilium et consilium*, l'aide (aux trois cas, ou quatre selon le pays) et le conseil. Comme les royaumes et seigneuries de l'Orient latin, en Terre Sainte ou en « Romanie », sont considérés à juste titre comme l'expression la plus complète et la plus pure du droit féodal, en vertu d'une colonisation qui, dans le domaine des institutions, ne devait pas emprunter beaucoup d'éléments à l'ordre politique et social du monde turco-arabe ou byzantin (3) — il n'est que logique d'y rechercher également les origines de ces assemblées, qui sont une création de la société féodale.

Un autre aspect des relations féodales doit être pris en considération au même titre : la réciprocité des obligations, établissant une sorte de contrat bilatéral entre le vassal et le suzerain. La fidélité, qui attache le premier au second, est conditionnée et limitée par la notion de justice. Tout abus et toute injustice envers le vassal justifient de la part de celui-ci le recours à la résistance; Marc Bloch a caractérisé cette évolution dans une page souvent citée, la dernière de son grand livre sur la société féodale :

(1) *Hist. des Croisades*, III, p. 155 (c'est nous qui soulignons).

(2) V. son chapitre *Medieval Estates*, ds. la *Cambridge Medieval History*, VII, p. 665 et suiv.

(3) C'est ce que Marc Bloch appelle les « féodalités d'importation », qui « eurent pour caractère commun d'être beaucoup mieux systématisées que là où le développement avait été purement spontané ». *La Société féodale*, I, p. 289 et suiv.

« Surtout le passage à l'action vint des milieux de vassaux, sous l'influence des institutions qui avaient formé leur mentalité. En ce sens, il y avait, dans tant de révoltes qui, au premier abord, ne paraissent que désordre, un principe fécond : « L'homme peut résister à son roi et à son juge, quand celui-ci agit contre le droit et même aider à lui faire la guerre... Par là, il ne viole pas le devoir de fidélité. » Ainsi parle le *Miroir des Saxons*. Déjà en germe dans les Serments de Strasbourg de 843 et dans le pacte conclu, en 856, par Charles le Chauve avec ses grands, ce fameux « droit de résistance » retentit, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, d'un bout à l'autre du monde occidental, dans une foule de textes issus, pour la plupart, tantôt de la réaction nobiliaire, tantôt de l'égoïsme des bourgeoisies, et pourtant gros d'avenir : Grande Charte anglaise de 1215; « Bulle d'or » hongroise de 1222; coutumier du royaume de Jérusalem; privilège de la noblesse brandebourgeoise; Acte d'Union aragonais de 1287; charte brabançonne de Cortenberg; Statut delphinal de 1341; déclaration, en 1356, des communes du Languedoc. Ce ne fut point hasard, assurément, si le régime représentatif, sous la forme, très aristocratique, du Parlement anglais, des « États » français, des Stände de l'Allemagne et des Cortès espagnols, naquit dans des États qui se dégageaient à peine du stade féodal et en subissaient encore l'empreinte; si, par ailleurs, dans le Japon, où la soumission vassalique était beaucoup plus unilatérale et qui, du reste, laissait le divin pouvoir de l'empereur en dehors de l'édifice des hommages, rien de pareil ne sortit d'un régime pourtant, à tant d'égards, très voisin de notre féodalité. Dans cet accent, mis sur l'idée de convention, capable de lier les pouvoirs, réside l'originalité de notre féodalité à nous. Par là, si dur aux petits qu'ait été ce régime, il a véritablement légué à nos civilisations quelque chose dont nous souhaitons vivre encore » (1).

Le coutumier de Jérusalem est ici le troisième de la série. Il est vrai que nous ne le connaissons aujourd'hui que par des textes rédigés au ^{xiii}^e siècle, parmi lesquels le *Livre au Roi* se trouve être le plus ancien, ayant sans doute été compilé sous le règne d'Amaury et d'Isabelle, entre 1197 et 1205. C'est aussi celui qui nous intéresse davantage, parce qu'il concerne plus l'aspect politique des institutions, les *Assises de la cour des Bourgeois* dont l'objet est plutôt le droit civil, ayant été rédigées à une date plus récente (2). Les *Livres* de Philippe de Novare

(1) *La Société féodale*, II, pp. 259-260.

(2) J. L. La Monte, *Feudal Monarchy in the latin Kingdom of Jerusalem*, The Mediaeval

et de Jean d'Ibelin sont des traités de droit féodal écrits à la moitié du XIII^e siècle et suppléent sans doute aux textes perdus lors de la prise de Jérusalem par Saladin en 1187 (1). On sait d'autre part, par la *Chronique de Morée*, qu'en 1217, l'empereur latin de Constantinople, Pierre de Courtenay, remit un exemplaire des « usages » ou Assises de Jérusalem à Geoffroi de Villehardouin, qui venait de se reconnaître son vassal. Le texte grec indique « le roi Baudouin » comme l'auteur de ces Assises, sans préciser cependant auquel des souverains de ce nom qui régnèrent à Jérusalem au cours du XIII^e siècle, il est fait allusion (2).

Mais en cette matière, ce serait se tromper singulièrement que de considérer seulement la date à laquelle remonte la rédaction d'un texte législatif. Pas plus que l'on ne doit rechercher dans les *Assises* de Jérusalem les origines du système féodal, dont elles représentent le plein épanouissement (3), on ne saurait prendre comme point de départ la date d'une rédaction officielle. Comme l'a observé M. Petit-Dutaillis à propos de la Grande Charte anglaise, « il n'y avait besoin d'aucun texte précis pour créer une relation qui était en fait une règle de droit féodal. S'il en était ainsi, les coutumes du Moyen Age n'auraient de valeur que du moment où elles étaient écrites (4) ». C'est dans les faits eux-mêmes qu'il nous faut retrouver d'abord le jeu des institutions et le fonctionnement de leurs rouages; la coutume écrite ne fait qu'enregistrer l'expérience, qui découle nécessairement de l'action des hommes et de la marche des événements.

III

Si l'on adopte ce point de vue, où la méthode de l'historien l'emporte sur celle du juriste, la date exacte de la rédaction des Assises importe moins que l'application des usages dont elles confirment la règle. Or à ce point de vue l'histoire s'est prononcée : « Le royaume de Jérusalem, écrivait encore dernièrement le plus récent de ses historiens, — quelle qu'ait pu être, dans la pratique, l'autorité personnelle de tel ou tel roi — resta en droit un État aristocratique dans lequel en dernier ressort la véritable souveraineté résidait non dans le roi mais dans le

Academy of America, 1932, p. 281, d'après M. Grandclaude, *Étude critique sur les livres des Assises de Jérusalem*, Paris 1923, p. 68 et suiv.

(1) R. Grousset, *L'empire du Levant*, Paris, 1946 p. 282.

(2) *Chronique de Morée*, éd. J. Buchon, p. 64.

(3) Cf. H. Pirenne, *Les villes du Moyen Age*, p. 119 en n.

(4) *Le roi d'Angleterre et ses parlements au Moyen Age*, *Revue Historique*, t. CLIV, 1927, p. 41.

corps de la noblesse réuni en assemblée sous le nom de *Cour des Liges* ou *Haute Cour* » (1). Déjà en 1123, sous le règne de Baudouin II — il est vrai aussi pendant la captivité du roi chez les Musulmans — le traité conclu avec les Vénitiens lors de la prise de Tyr, par le patriarche et le régent, Guillaume de Bures, engage non seulement la parole royale mais promet de s'opposer à l'élection de tout nouveau roi qui ne confirmerait pas les concessions faites à la colonie vénitienne : « ainsi, ajoute M. La Monte, nous voyons comment les barons contrôlaient le roi » (2). On peut y ajouter bien d'autres exemples : en 1168, Amaury I^{er}, opposé à la conquête de l'Égypte sans le concours byzantin, doit pourtant céder à la volonté des barons, qui lui fait perdre le bénéfice de ses victoires.

Sans doute au cours du XII^e siècle, sous le règne de souverains énergiques, l'autorité royale eut à certains moments l'occasion de s'affirmer. Elle réussit à enrayer l'action du patriarcat et à restreindre les ambitions des prélats qui en occupaient le siège; mais elle eut sur ce point l'appui, en une certaine mesure, du Saint-Siège lui-même, qui n'entendait pas laisser à l'Église de Terre Sainte trop d'indépendance à l'égard de Rome (3). Il est incontestable que l'*Assise sur la ligece* d'Amaury I^{er}, que reproduit le *Livre d'Ibelin*, marque en 1162 un progrès incontestable du pouvoir royal, qui a le droit désormais de convoquer à la Haute Cour non seulement les tenants en chef, mais aussi les arrière-vassaux (4). Il n'est pas moins certain que le principe électif pour l'établissement de la royauté a fait place vers la fin du siècle à une tradition d'hérédité, où les femmes, par les caprices et les hasards de la descendance, jouent un rôle considérable, qu'aucune loi salique n'a songé à interdire. Le rôle de la Haute Cour s'affirme cependant avec force dans les crises graves de la fin du siècle et plus encore dans la dernière phase de l'établissement latin de Terre Sainte, lorsque le royaume de Jérusalem n'est plus que le royaume de saint Jean d'Acre. C'est à elle qu'il revient à chaque fois de désigner, selon la parenté, les droits à la couronne et de les consacrer par l'hommage. Mais c'est aussi la phase où, à côté de la noblesse des fiefs de Terre Sainte et des Ordres de chevalerie qui en constituaient la milice permanente, les établissements des communes italiennes s'affirment comme une puissance sur le plan politique. On voit ainsi s'esquisser

(1) R. Grousset, *L'empire du Levant*, p. 279. L'expression « corps de la noblesse » est déjà dans G. Dodu, *Institutions monarchiques du royaume de Jérusalem*, p. 172.

(2) *Feudal Monarchy*, pp. 10, 95.

(3) *Ibid.*, p. 205 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 21 et suiv.

comme une première ébauche du régime des États, où le Tiers prend place à côté du clergé et de la noblesse. Lorsque Frédéric II, après son expédition à Jérusalem et son couronnement, voulut imposer en Chypre et en Terre Sainte la même autorité qu'il avait instaurée dans son royaume de Sicile, il souleva contre lui l'opposition des barons, dont le « vieux sire de Baruth », Jean d'Ibelin, fut l'expression la plus vigoureuse. Il faut relire dans la chronique de Philippe de Novare la fière réponse qu'il fit aux exigences formulées par l'empereur, au sujet de son fief de Beyrouth et des rentes du bailliage de Chypre : il s'engagea à « fournir raison et droit » en la Cour de Jérusalem et en celle de Chypre, « et se vous soiés certains que pour doute de mort ou de prizon je ne feray plus, se jugement de bonne court et de loyale ne le me faisoit faire » (1).

Le même seigneur repousse d'ailleurs avec horreur la suggestion de se débarrasser de son impérial adversaire par un assassinat : « il est mon signor, que que il face, nous garderons nos fais et nos henors » (2). Mais si la personne du suzerain est sacrée, les droits du vassal le sont tout autant. La « guerre des Lombards » de 1231, dont la querelle faite par l'empereur et ses agents aux Ibelin fut le motif principal, se déroule d'ailleurs sous le signe de cette opposition. Lorsque le maréchal d'Empire Riccardo Filangieri s'en vint confisquer le fief de Beyrouth, sans avoir au préalable l'assentiment de la Haute Cour, celle-ci, réunie à l'appel de Balian de Sidon, soutient son droit selon les Assises et exigea la restitution du fief, jusqu'au jugement de l'affaire par les pairs du seigneur de Beyrouth. La réponse des notables de Saint-Jean d'Acre est, comme on l'a remarqué, d'un intérêt capital : « quant ceste terre fu conquise, ele ne (le) fu par nul chef signor, ains fu conquise par croiserie et par pélerins. Et quant il l'orent conquise, il firent signor par acort et par eslicion... et après firent par acort et à la connaissance des preudes homes establissemens et assises, lesquels il voudrent que fussent tenues et usées, er puis le jurèrent à tenir et le firent jurer au signor. » (3) Le refus du bailli impérial d'obtempérer à cette semonce fut considéré comme une violation flagrante des us et coutumes et une atteinte portée par un pouvoir despotique à ce qui déjà faisait figure de constitution du royaume. En fait c'est bien une « république féodale » (4) qui défend ses libertés et privilèges contre les

(1) *Les Gestes des Chiprois*, ch. 127, éd. G. Raynaud, p. 42.

(2) *Ibid.*, ch. 129, p. 45.

(3) *Eracles*, II, p. 390.

(4) R. Grousset, *ouvr. cité*, p. 281. Cf. du même, *Hist. des Croisades*, III, p. 333 et suiv.

empiétements d'une puissance monarchique d'outre-mer, « les libertés franques contre le césarisme frédéricien ». C'est à cette occasion que les chevaliers et la bourgeoisie de Saint-Jean d'Acre, réunis dans la *Frairie de saint André*, constituèrent la Commune qui joignit ses efforts à ceux des Ibelin. Au même titre que Simon de Montfort (1), imposant à Henri III les Provisions d'Oxford et appelant les Communes à envoyer leurs délégués au parlement de 1265, l'action de la féodalité et de la bourgeoisie de Terre Sainte contre le roi étranger et « non résidant » révèle l'évolution qui opposera la volonté des États et le maintien de leurs privilèges aux innovations autoritaires de la monarchie. Et il faut bien constater que ces événements précèdent d'un quart de siècle ceux d'Angleterre, comme les limitations prévues dans le *Livre au Roi* au profit de la Haute Cour des vassaux, précèdent les dispositions restrictives du pouvoir royal inscrites en 1215 dans la Grande Charte.

Enfin, pour en revenir à celle-ci et aux influences qui ont pu déterminer la suite du développement historique, c'est-à-dire les réunions de délégués des ordres et corps constitués qui sont aux origines du régime parlementaire, s'il a été question dans certains ouvrages (2) de l'exemple des assemblées des ordres religieux des Frères mineurs et prêcheurs, il faut tenir compte au moins dans la même mesure de l'exemple plus ancien qu'offrait l'organisation des ordres militaires de Terre Sainte, et plus particulièrement celle des Templiers et des Hospitaliers. Leur division en trois classes : les chevaliers nobles, les sergents roturiers et les chapelains, conforme à la conception médiévale de l'ordre social, où l'on distingue les *oratores* des *bellatores* et des *laboratores* — ceux qui prient de ceux qui combattent et de ceux qui travaillent — n'est-elle pas aussi en quelque sorte une première indication des trois ordres ou « États », que l'on retrouvera plus tard dans la constitution des assemblées laïques de l'Europe féodale? Autant que la coutume des Assises de Jérusalem, dont les croisés prenaient connaissance à leur passage en Terre Sainte, la puissante organisation des moines chevaliers, qui assuraient la défense des principales forteresses du royaume, a dû frapper l'imagination de ceux qui, pour un temps, servaient à leurs côtés contre les Musulmans. Il nous semble qu'il y a là encore un élément qui ne devrait pas être négligé, dans la recherche des facteurs susceptibles d'influer sur les origines lointaines du régime des États.

(1) Il ne faut pas oublier qu'une branche des Montfort possède au XIII^e siècle la seigneurie de Tyr.

(2) E. Barlier, *The Dominican Order and Convocation*, Oxford 1913, entre autres.

Ce qui est vrai pour le royaume de Jérusalem, l'est d'ailleurs pour les autres états de l'Orient latin qui lui étaient plus ou moins subordonnés. Dans la principauté franque d'Antioche, les choses ne se passaient pas autrement. Dans son grand ouvrage, M. Claude Cahen définit ainsi les positions respectives : « Le prince est le suzerain suprême et le chef de l'État. Son rôle est surtout d'être le chef de l'armée et de l'administration. Mais pour l'exercice de ce dernier pouvoir, il doit respecter la coutume, ce qui signifie, du point de vue législatif et judiciaire, qu'il n'est pas le maître. Ces fonctions constituent pour le gouvernement central l'élément propre de la Cour, qu'il convoque et dont il demande l'avis dans la politique générale. En somme, on peut dire que le principat est exercé en commun par le prince et la Cour... » (1). Il y a là, comme dans le royaume de Jérusalem, mais avec cette nuance qu'aux vassaux s'ajoutent les clercs et les bourgeois, et que la « commune d'Antioche » s'est constituée dès octobre 1193 sous les auspices du patriarche Aimery, une autre préfiguration de ce système où le prince et les États sont tous deux, et au même titre, l'expression politique de la coutume qui règle leurs rapports, dans une sorte d'équilibre, déjà parlementaire.

IV

Le terme même de « parlement », appliqué de bonne heure aux réunions des ordres en Angleterre ou en Espagne, et qui a fini par désigner de nos jours la plupart des assemblées politiques, semble aussi avoir été employé dans l'Orient latin, avant d'être d'un usage courant en Europe occidentale. Dans le sens de « conseil, conférence ou réunion », il se trouve déjà dans les « Annales génoises » de Caffaro, et précisément à l'occasion de l'expédition des Génois en Terre Sainte; c'est en effet à la prise de Césarée en 1101, que le patriarche Daimbert s'adresse aux consuls pour les exhorter à « faire un parlement », dans lequel se rassemblent les membres armés de cette première « commune ». On leur explique la nécessité de donner l'assaut à la forteresse défendue par les Infidèles « et tous d'une seule voix crièrent : *fiat, fiat* » (2). Mais c'est surtout après le succès de la quatrième croisade et le partage de l'empire byzantin entre les vainqueurs, qui s'y constituent des fiefs et des seigneuries en vertu de leur droit de conquête, que

(1) *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris 1940, p. 440-41.

(2) *Annali Genovesi di Caffaro*, Fonti per la Storia d'Italia, 11, éd. Belgrano, I, p. 10-11.

les assemblées fréquentes de la Haute Cour de la principauté de Morée deviennent des « parlements » au sens féodal. Les *Assises de Romanie*, différant en cela de celles de Jérusalem, maintiennent strictement la hiérarchie des hommages et distinguent les liges ou grands feudataires de la masse des simples vassaux. Cela n'empêchait pas les réunions d'être peuplées, chacun des grands feudataires venant avec sa suite de chevaliers et bannerets. Il en fut ainsi au « parlement » de Nikli en 1254, qui eut à résoudre le conflit entre le prince Guillaume de Morée et Guy de la Roche, seigneur d'Athènes, et en soumit le jugement à l'arbitrage, souvent invoqué à cette époque, du roi de France saint Louis. Quelques années plus tard, après le désastre de Pélagonie, où la plupart des barons furent tués ou pris en combattant l'armée de Michel Paléologue, ce fut un « parlement des dames » représentant leurs époux qui décida la cession de plusieurs forteresses de Morée aux Byzantins, afin d'obtenir plus vite la liberté du prince et des seigneurs que l'empereur grec tenait en captivité (1). Les rapports fréquents entre les maisons féodales établies en « Romanie » et leurs familles demeurées en Occident expliquent peut-être aussi comment, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les institutions féodales semblent évoluer dans le sens de l'organisation des États et des assemblées d'États qui en seront la conséquence naturelle. La principauté de Morée, qui est de beaucoup le plus intéressant de ces états de féodalité « coloniale » en pays grec, présente un autre aspect non moins suggestif : celui du conseil des grands officiers, aux titres hérités de la hiérarchie de cour byzantine : protostrator, logothète, protovestiaire, kontostaulos, etc. Peut-être avec le temps se serait-il constitué une manière de « divan » ou conseil restreint de gouvernement, superposé à l'assemblée des vassaux, comme ce sera effectivement le cas dans les principautés roumaines, quelques siècles plus tard (2). Mais ici le système féodal avait de bien plus fortes racines et la conquête turque a arrêté net toute possibilité de « byzantinisation » ultérieure.

Qu'il nous soit permis de résumer brièvement le point de vue que nous avons tenté d'exposer. Le XIII^e siècle a vu se constituer un peu partout en Europe (sauf peut-être en Espagne où elles étaient plus anciennes) les institutions caractéristiques du régime et des assemblées

(1) W. Miller, *The Latins in the Levant*, p. 106 et suiv. Cf. la *Chronique de Morée*, éd. Buchon, pp. 80-81 et R. Grousset, *Les états latins de Romanie et de Grèce*, ds. *l'Hist. du Moyen Age* (coll. Glotz) IX, 1^{re} partie p. 552 et suiv.

(2) Cf. à ce sujet notre communication sur « Les Assemblées d'États en Europe Orientale au Moyen Age et l'influence du régime politique byzantin », envoyée au VI^e Congrès International des Études byzantines.

d'États. L'évolution anglaise est la mieux connue; mais la Bulle d'Or hongroise est de 1222 (sans toutefois en exagérer la portée) et c'est en 1231 que la diète de Worms consacre les privilèges des princes et leurs obligations à l'égard des *maiores terrae*. En France même, l'idée d'une organisation corporative de la noblesse se laisse entrevoir dès l'époque de saint Louis, en opposition avec celle du clergé. Il est incontestable que les institutions similaires de l'Orient latin sont plus anciennes et que le courant des croisades a été ininterrompu, de la prise de Jérusalem à celles de Constantinople ou de Damiette. La conclusion semble devoir s'imposer d'elle-même. M. Grousset a fort bien relevé d'ailleurs la tragique coïncidence, de l'achèvement du « parlementarisme ayant en soi sa propre fin... anarchie parfaitement voulue, réglementée et constitutionnelle » des derniers temps des États chrétiens de Terre Sainte, et de la menace mamelouke, qui devait lui enlever le terrain même sur lequel s'était élevé cet édifice, théoriquement harmonieux mais irrémédiablement fragile. On dirait les États nobles de Hongrie à la veille de Mohacs ou la Pologne du *liberum veto* avant les partages. Là aussi, l'Orient latin a devancé l'histoire (1).

Il serait évidemment intéressant de développer davantage ce parallèle. Peut-être ce travail a-t-il déjà été fait ailleurs à notre insu, dans le déplorable isolement où nous retiennent les conditions actuelles. S'il en était ainsi, nous serions heureux de comparer les suggestions de cette esquisse trop brève aux résultats d'autres recherches plus approfondies. Nous croyons cependant qu'il n'était pas inutile de rappeler l'opinion de Iorga à ce sujet et de souligner une fois de plus l'importance du phénomène colonial dans le développement des lois et des constitutions.

Le fait a été prouvé pour l'histoire ancienne, où la magnifique expansion coloniale des cités grecques a déterminé le développement de leurs institutions, plus que n'auraient pu le faire les conditions plus modestes et l'horizon restreint des métropoles de l'Hellade. Il est non moins évident au cours de l'histoire moderne et il serait sans doute superflu d'épiloguer sur l'importance de la « Déclaration des Droits » de la Révolution américaine, précédant celle de 1789, et sur l'influence qu'elle a exercé sur le développement du régime démocratique au XIX^e siècle. La constitution des États-Unis de 1787 est bien l'aboutissement de principes et de traditions formés en Europe, mais développés dans un milieu colonial. Il semble que la terre vierge des découvertes

(1) *Hist. des Croisades*, III, pp. 405, 422, 629.

et des conquêtes soit propice à la floraison plus complète et plus rapide de certaines idées et de leur réalisation : cette conclusion qui s'applique si bien aux données de l'Antiquité classique et du monde moderne est peut-être valable, à un degré analogue, pour les institutions du Moyen Age. Il serait curieux, bien que non dépourvu d'une certaine logique, que les origines du régime médiéval des États aient été influencées par des exemples d'outre-mer, comme le seront plus tard celles du parlementarisme démocratique et libéral d'une autre ère historique.

J. COLSON.

INDICTION BYZANTINE ET NEON ETOΣ

L'indiction, cycle institutionnel de 15 ans, est l'un des moyens chronologiques les plus fréquents au moyen âge, principalement en Orient (1). Sans valeur quand elle est seule exprimée, elle est extrêmement précieuse quand elle accompagne une autre date (règne d'un prince, ère mondiale, etc.) qu'elle sert alors à déterminer.

On distingue plusieurs sortes d'indictions. Leur différence résulte non de l'échelle chronologique qui est la même pour toutes, mais de leur début dans le calendrier de l'année. On a ainsi l'indiction égyptienne, dont le début est variable de mai à août, l'indiction byzantine dont nous allons parler, et l'indiction de Bède, dite aussi césarienne, qui commence au 24 septembre.

L'indiction byzantine ou constantinopolitaine est dite aussi constantinienne parce qu'elle est attribuée à Constantin. Sa première période a commencé en septembre 312, le 1^{er} septembre, précise-t-on. Ce début d'année indictionnelle est celui que l'on voit en usage dans les actes, les inscriptions et chez les chronographes. Mais on n'en rencontre pas d'exemple avant la seconde moitié du v^e siècle. C'est par présomption pour ainsi dire instinctive que l'on projette ce mode dans l'époque précédente, et qu'on le fait remonter à la création même de l'indiction byzantine. Or, c'est là une chose qui n'est point assurée.

Il n'est point assuré, disons-nous, que l'indiction byzantine ait toujours eu son début au 1^{er} septembre. Le problème se pose principalement à cause de l'inscription du martyrium de saint Christophe dans le territoire de Chalcédoine, aujourd'hui perdue, qui marque la dédicace de l'édifice en 452 (date sûre) et qui porte, entre autres, les éléments chronologiques suivants : εἰνδικ (τιῶν) ε' πληρουμ (ἐν) μηνι σεπτεμβρ (ίφ) κδ' (2).

(1) Sur l'indiction, voir fondamentalement SEEK dans *Real Encycl.* Pauly-Wissowa, t. IX B, 1916, 1327-1332. Y ajouter : E. H. KASE, *The Dating of the first fifteen Year Indiction Cycle*. Trans. and Proc. American Philol. Assoc. 61 (1931), XLI; *A Papyrus Roll in the Princeton Collection*, New York, 1933.

(2) L. DUCHESNE, *Inscription chrétienne de Bithynie*, BCH, 2, 289-299.

Je ne m'arrête pas à l'hypothèse de H. Grégoire selon laquelle on aurait d'abord gravé εἰνδικ(τιῶνι) πληρουμ(ένῃ) avec la pensée que tout serait prêt pour la dédicace et qu'elle se ferait avant le 1^{er} septembre. et en laissant un blanc pour préciser le jour. Le savant professeur la trouve lui-même peu satisfaisante. Elle l'est d'autant moins, renchérons-nous, que la même pensée qui a fait graver εἰνδικ(τιῶνι) πληρουμ(ένῃ) n'aurait pas manqué de faire graver aussi μηνὶ ἀγούστῳ, si ces deux formules se recouvraient, et n'aurait laissé en blanc que le quantième du mois (1).

Un autre essai d'explication, que H. Grégoire ne semble pas avoir connu, est celui d'André Leval. Celui-ci rapporte πληρουμ() à μ(ηνὶ) σεπτεμβρ(ίῳ) en lisant : πληρουμ(ένῳ). Et il se réfère à la manière des anciens Grecs qui divisaient le mois en trois parties ou décades : ἰστζμενος, μέσσος, φθίνων (2). Mais, dans ce système, chaque décade avait sa numération propre, et il n'y avait pas de numération continue pour tout le mois, comme c'est le cas ici. On hésitera donc, pour cela, à admettre qu'au 22 septembre, le mois est dans sa fin. C'est, au reste, comme si l'on disait, car c'est la même proportion, que l'indiction est dans sa fin aux premiers jours de juin, exactement le 2 juin. Quoi qu'il en soit de ce point, une raison radicale ruine l'explication de Leval, c'est qu'elle remonte la dédicace de l'oratoire en 451, alors qu'elle eut lieu très sûrement en 452, date marquée par le consulat.

Ce qui fait difficulté pour accepter le témoignage de l'inscription, c'est qu'il est isolé et semble heurter un dogme. Mais on ne réfléchit pas que ce dogme, depuis l'établissement de l'indiction en 312 jusqu'en 452, date de la dédicace du martyrium de saint Christophe, c'est-à-dire pendant un siècle et demi, se trouve sans témoignage, du moins personne n'en présente et je n'en ai point rencontré.

Quant à l'isolement, il n'est pas absolu. Et je pense ici à la date de ce fameux tremblement de terre qui désola Antioche sous Léon 1^{er}, et dont tant d'historiens, et récemment Gl. Downey et E. Honigmann, se sont occupés. Des chroniqueurs qui l'ont relaté, le plus précis est sans contredit Evagrius (3). Voici les notations chronologiques qu'il lui applique :

(1) Dans *Byzantion*, 5, 1927-1928, 461-463.

(2) *Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια*, 9, 1889, 392, note 5. A. Leval ne donne cette explication que comme secondaire. Celle qu'il présente en corps d'article consiste, en corrigeant ε' par ιε', à voir dans εἰνδικ(τιῶνι)ε πληρουμ(ένῃ) la fin du cycle indictionnel. Elle est également à rejeter du fait que l'indiction 15 correspond à l'année 462-463, alors que la date consulaire désigne l'année 452.

(3) *Hist. eccl.* II, 12, p. 63, éd. Bidez-Parmentier.

1. 2^e année de l'empereur Léon;
2. Année 506 de la ville (ère césarienne d'Antioche);
3. 14 septembre;
4. Dimanche commencé (le terme ἐπικαταλαβούσης, à l'aoriste, ne peut avoir d'autre sens).
5. 11^e indiction (= 457-458).

Les nos 1, 2, 3 et 4 sont concordants pour la date du 14 septembre 458. Reste l'indiction. Il est clair que si cette date est sûre, elle entraîne l'indiction au delà du 1^{er} septembre. Mais est-elle sûre? Gl. Downey l'a contesté (1). Se méprenant sur le sens de ἐπικαταλαβούσης, il a pensé qu'Évagre a voulu désigner le samedi 14 septembre; or ceci a lieu, non en 458, mais en 457. De la sorte est obtenu l'accord avec la 11^e indiction, comptée assurément à partir du 1^{er} septembre. Mais il faut aussi qu'une telle indiction s'accorde avec l'année 506 d'Antioche. Or, à la date du 14 septembre 457, 11^e indiction, l'année 506 selon le calendrier encore en vigueur en 449, n'a pas encore commencé : elle commencera au 1^{er} octobre. Pour unifier les deux dates, Gl. Downey ne voit pas d'autre moyen que de conclure à un changement de calendrier survenu précédemment à Antioche et consistant à déplacer le début de l'année du 1^{er} octobre au 1^{er} septembre pour la mettre d'accord avec l'indiction byzantine. On sait que la chose a été faite, et une inscription de 483 passe pour le plus ancien document qui nous l'atteste. Downey pense que le texte d'Évagre reporte l'opération avant 458.

Cette démonstration ne repose que sur l'interprétation erronée de ἐπικαταλαβούσης (2). On ne peut donc en tenir compte. Elle laisse intacte la date du tremblement de terre d'Antioche en 458. Cette date, du reste, E. Honigsmann l'a établie ultérieurement d'une manière irréfragable, en faisant appel à d'autres documents (3). Mais avec elle demeure toujours le problème de l'indiction 11. Si on la compte à partir de septembre, elle est en contradiction avec le 14 sep-

(1) Glanville DOWNEY, *The Calendar Reform at Antioche in the fifth Century*. Byzantion, 15, 1940-1941, 39-48.

(2) Le texte parallèle de Malalas (ed. Bonn, 369) a le participe présent : διαφραύσης κυριακής, et donne comme date le samedi 13 septembre, sous le consulat de Patricius. Le samedi 13 septembre désigne aussi l'année 458. Il n'y a aucun doute que pour les deux auteurs, il s'agit du même tremblement de terre. L'on comprend très bien que, survenu en plein milieu de la nuit, on ait pu le rapporter soit au samedi 13, sur le point du dimanche, soit au dimanche même, le 14, à peine commencé. La mention du consulat de Patricius (459) ne peut être qu'une erreur. Ce n'est pas la seule chez Malalas, très peu sûr en général dans sa chronologie (voir Honigsmann, *Byzantion* 17, 1944-1945, p. 338).

(3) E. HONIGSMANN, *The Calendar Change at Antioche and the Earthquake of 458 A.D.* Byzantion, 17, 1944-1945, 336-339.

tembre de 458, jour qui appartient déjà à l'indiction 12. Je ne m'explique pas qu'Honigmann n'ait pas envisagé cette difficulté, alors qu'il maintient le commencement de l'indiction au 1^{er} septembre. Il suppose même que le changement de calendrier dont parle Downey a dû être effectué peu de temps après le sinistre et à son occasion. Pour nous, la chose est claire. Nous voyons dans le texte d'Évagre un témoignage qu'à la date indiquée, 458, l'indiction ne commençait pas au 1^{er} septembre, et n'avait pas encore commencé au 14 de ce mois, et que telle est la raison qui a fait placer dans l'indiction 11 le 14 septembre 458. Ainsi se parfait la concordance des notations chronologiques attachées par cet auteur à l'événement. Assurément, Évagre n'a fait que reproduire sa source, sans penser à la rajuster à l'usage de son temps. Sans doute, il y a une autre solution très simple : c'est de déclarer le texte fautif et de le corriger par l'indiction 12. Mais en a-t-on le droit, quand il y a, tout proche dans le temps, à peine 6 ans plus tôt, un document que rien ne peut ébranler ou éluder, savoir l'inscription de Chalcédoine, et dont le style d'indiction présente la même particularité. Cette inscription est un document qui porte à lui seul certitude. Le texte d'Évagre, non contemporain, a moins de force, mais comme il se présente en d'excellentes conditions, dans une série de concordances, il se fait qu'en même temps qu'il reçoit de l'inscription de Chalcédoine un surcroît d'autorité, il lui apporte à son tour un témoignage qui la sort de son isolement.

En faveur de cette indiction tardive commençant après le 1^{er} septembre, nous croyons utile d'ajouter un autre texte épigraphique qui, s'il n'est pas absolument probant, est tel du moins qu'il ne peut avoir de meilleure explication que dans la même perspective. Il s'agit d'une inscription publiée il y a quelque 70 ans, mais qui est passée inaperçue en ce qui concerne notre problème. Elle est de Panion, en Thrace, donc en pleine ambiance byzantine. Je la transcris avec ses iotacismes : + Ενθα κατακίτε ει τις μακαρίας μινιμις Λεοντια θυγατηρ Ευγενιου πορφυροπουλου μηνι οκτοβριου αρχη ινδ(ικτιωνος) θ + (1). Isolée comme elle est, cette indiction est insuffisante pour nous faire connaître la date de l'inscription, mais les sigmas carrés sont indices d'une époque ancienne, IV^e ou V^e siècle. Ce qui est remarquable et qu'on aura sûrement remarqué, c'est la formule de datation : « mois d'octobre, début de l'indiction ». Cette formule est insolite, car génée-

(1) A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, 'Αρχαίωτες καὶ ἐπιγραφαὶ τῆς Θράκης dans 'Ο ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. 'Αρχαιολογικὴ ἐπιτροπὴ. Παράρτημα τοῦ ΙΖ' τόμου. Constantinople, 1886, 94. L'éditeur ne fait aucune réflexion sur l'indiction indiquée.

ralement, l'ἀρχὴ ἰνδικτιῶνος ne sort pas du mois de septembre. Faut-il penser à une indiction qui commencerait au mois d'octobre? Ce n'est pas exigible, et la formule cesse d'étonner si l'indiction qu'elle désigne commence en septembre, mais après le 22. Entre le 22 septembre et le début d'octobre, il n'y a que 8 jours. Ainsi l'inscription de Panion, sans constituer encore une fois une preuve absolue, confirme d'une manière frappante celle de Chalcédoine.

Mais si l'indiction, à cette époque, ne commence pas au 1^{er} septembre, quel est donc son point de départ? C'est ce qu'il est difficile de connaître. Voici pourtant quelques observations.

En prenant strictement à la lettre les données de l'inscription de Chalcédoine, c'est au 22 septembre que l'indiction se termine. C'est donc au 23 septembre qu'est son point de départ. Or, nous trouvons en divers documents liturgiques la mention d'un νέον ἔτος fixé précisément au 23 septembre. Ainsi dans le Synaxaire de l'Église de Constantinople, éd. des Bollandistes AASS. Propylaeum Novembris, col. 71-74, selon plusieurs manuscrits qui s'échelonnent du XI^e au XIV^e siècle. Ainsi dans le Typikon de la même Église (IX^e-X^e siècle), ed. de Dmitriewskij (1); autres exemples plus loin. Tous ces manuscrits présentent la formule: Τὸ νέον ἔτος καὶ ἡ σύλληψις τῆς ἀγίας Ἐλισάβετ (il s'agit de la conception miraculeuse de saint Jean-Baptiste). Cette notice est passée chez les Slaves et se trouve dans leurs plus anciens manuscrits, en observant le même ordre (on a simplement substitué à la formule « conception de sainte Élisabeth » la formule équivalente : conception de saint Jean-Baptiste). Tels sont le Synaxaire glagolitique d'Assémani (X^e siècle), l'Évangélaire d'Ostromir écrit en 1056-1057 et le Ménologue slave dit de Sabas (XI^e siècle), signalés, les deux premiers par Martinov (2) et tous les trois par l'archevêque Sergij (4). Ce dernier n'hésitait pas à reconnaître dans le *novoe lëto* du 23 septembre le début de l'indiction constantinienne. Il ignorait cependant, du moins il n'y renvoie pas, l'inscription de Chalcédoine. Entre celle-ci et l'indication des manuscrits liturgiques, la coïncidence est frappante. Est-elle décisive? On trouvera sans doute une raison d'en douter dans le fait qu'on voit ici le νέον ἔτος accouplé avec la fête de la Conception de saint Jean-Baptiste. Ne

(1) A. DMITRIEWSKIJ, *Typika*, I, 8.

(2) J. MARTINOV, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, 229-230.

(3) SERGIJ, *Polnyj mšjaceslov*, II, 296. D'après l'étude de I. Crncic, *Assemanovo izbornoe evangelje*, 1878, l'évangélaire glagolitique d'Assémani fut écrit peu après 916. Aux évangélaire indiqués par Sergij, ajouter l'évangélaire ancien-serbe de Miroslav (XII^e siècle) : édition photographique du roi Alexandre I^{er}.

serait-ce pas à cause d'elle que le 23 septembre est appelé νέον έτος? Et en effet, cette fête, comme ouvrant le cycle des mystères évangéliques célébrés annuellement par l'Église, peut bien être considérée comme un début d'année liturgique. A cette idée correspond sans doute la mention d'un kanonarium de l'Église de Constantinople (XI^e-XII^e siècle) qui porte : 'Η σύλληψις τῆς ἀγίας Ἑλισάβετ... ἡγουν τὸ νέον έτος (1). Il faut cependant noter que cette explication est un fait isolé, et que la rubrique : Τὸ νέον έτος καὶ ἡ σύλληψις... éveille l'idée d'une simple juxtaposition. Cela se confirme² par le fait que c'est exactement la même formule qu'on voit employée pour l'indiction du 1^{er} septembre se rencontrant avec la fête de saint Syméon le Stylite : Ἀρχὴ τῆς ἰνδίκτου καὶ τοῦ ὁσίου πατρος ἡμῶν Συμεῶν τοῦ Στυλίτου (Vatopédi 322, cote donnée par Dmitrievskij, écrit en 956, Dmitrievskij, II, 146; Synaxaire de l'Évergétis (XII^e s.), Dmitrievskij, I, 256; Panteleimon 68 (XII^e s.), ibid., 152; Vaticanus 1877 écrit en 1292, ibid., 837 (2). Mais voici qu'en d'autres documents cette juxtaposition même n'est pas observée, et le νέον έτος au lieu d'être lié ou accouplé avec la Conception de saint Jean-Baptiste, l'est avec l'équinoxe ou ἰσημερία, selon l'expression des Grecs. Ainsi, dans des synaxaires des IX^e et X^e siècles, publiés par M. A. Scholz, on lit : Δέον γινώσκειν, ὅτι ἀρχεται ὁ Λουκᾶς ἀναγινώσκεισθαι ἀπὸ τῆς κυριακῆς μετὰ τὴν ὕψωσιν· τότε γὰρ καὶ ἡ ἰσημερία γίνεται, ὃ καλεῖται νέον έτος (3). De même, dans le Typicon dit de Saint-Sabas, la même notice presque dans les mêmes termes avec la même explication (4). L'une et l'autre se trouvent également dans le synaxaire du couvent de l'Évergétis de Constantinople. Celui-ci précise que le samedi et le dimanche qui suivent la fête de la Croix (14 septembre) n'appartiennent pas à la nouvelle année, mais que ce sont les samedi et dimanche suivants qui sont les premiers de la nouvelle année (5).

Les documents liturgiques dont nous faisons état nous montrent le nouvel an identifié d'une part avec l'équinoxe, d'autre part avec le 23 septembre. Et le 23 est aussi, dans l'inscription de Chalcédoine interprétée strictement, le commencement de l'indiction. Y a-t-il un lien entre ces rencontres? Signifient-elles que le choix du début de

(1) A. DMITRIEVSKIJ, *Typika*, I, 198.

(2) Notons que dans l'évangélaire d'Ostromir dont nous avons sous les yeux l'édition en fac-similé (St-Petersbourg, 1883), un point suivi d'une majuscule sépare les deux indications : *Novoe l'eto. I začatie Ioannu Krestitelju*.

(3) M. A. SCHOLZ, *Novum Testamentum graece*, I, 464.

(4) Éditions de Venise, 1685, p. 22; 1691, p. 26.

(5) DMITRIEVSKIJ, *Typika*, I, 282.

l'année indictionnelle s'est porté sur l'équinoxe et que celle-ci a été alors observé et fixé au 23 septembre? Je n'oserais l'affirmer sans témoignage positif et je ne crois pas vraisemblable que pour un tel objet on ait procédé à une révision des saisons. Si l'on a pensé à l'équinoxe, c'est naturellement sa date traditionnelle que l'on aura eue en vue. Le *véον ἔτος* du 23 septembre — en attendant de dire de l'indiction — doit avoir une autre origine, que nous allons essayer de déterminer.

Nous devons, pour cela, rappeler que le calendrier lunisolaire macédonien qui était en usage dans le royaume des Séleucides ne tarda pas à faire place, après la réforme julienne, les pays étant déjà conquis, au calendrier solaire de cette réforme, sans cependant que celui-ci fût accepté dans toutes ses particularités. Villes et régions allèrent plus ou moins dans leur imitation. Nous sommes renseignés à ce sujet par l'*Hemerologium* de Florence (mss. de Florence, de Leyde et du Vatican) (1). Il nous donne l'état de divers calendriers orientaux qui doivent remonter aux temps d'Auguste et de Tibère (2). Le calendrier de Lycie est le plus proche du calendrier romain. Le commencement de l'année est le même, et la plupart des mois commencent aussi au même jour. Mais tous les autres ont conservé leur début traditionnel de l'année en automne. A Antioche et à Séleucie, les mois ont été calqués sur les mois romains, avec même nombre respectif de jours et même début de mois, mais le commencement de l'année, resté automnal, a été fixé au 1^{er} octobre. Ailleurs, on a commencé l'année à l'équinoxe romain, et on a formé les mois à partir de l'équinoxe sur le mode romain. Tels sont les calendriers des Asiens et d'Éphèse dont le premier de l'an est au 24 septembre. On peut y ajouter à coup sûr les calendriers de Bithynie, de Crète, de Paphos que l'*Hemerologium* fait commencer au 23 septembre. Ils commençaient précédemment au 24 septembre. Ce passage du 24 au 23 septembre n'est pas une pure supposition. On peut le tenir pour certain. Nous en sommes instruits par le cas du calendrier d'Asie. Notre *Hemerologium* lui donne comme début, nous venons de le voir, le 24 septembre. Or, toute une série d'inscriptions d'Asie : Apamée, Euménie, Dorylée, Pergame, Priène,

(1) Medicus XXVIII 28; Leyden gr. 78; Vatic. gr. 1291. — Fr. K. GINZEL, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, t. III, Leipzig, 1914, 18-34; W. KUBITSCHKE, *Die Kalenderbücher von Florenz, Rom und Leyden*, Wien, 1915, où l'exemplaire du Vatican est utilisé pour la première fois.

(2) Ces calendriers ne peuvent être tous exactement contemporains. Ainsi les calendriers qui ont encore le commencement de l'année au 24 septembre sont antérieurs à ceux qui l'ont au 23, date adoptée en l'honneur du *dies natalis* d'Auguste.

nous convainquent qu'il y eut au temps d'Auguste une réforme du calendrier de cette province, par laquelle le premier jour de l'année, en l'honneur de cet empereur, fut porté au 23 septembre, qui était son *dies natalis* (1). L'inscription de Priène donne le détail de ce nouveau calendrier, à savoir les noms des mois, leur durée respective et leur commencement. Les noms sont les noms macédoniens, sauf le premier qui, en l'honneur de César Auguste, s'appelle $\kappa\alpha\iota\sigma\alpha\rho$ au lieu de Dios, et le premier jour de ce mois, par le fait le premier de l'an, correspond au neuvième jour avant les calendes d'octobre (23 septembre), *dies natalis* d'Auguste; et tous les autres mois commencent de même par le neuvième jour avant les calendes (2).

Ce qui s'est passé là pour le calendrier d'Asie contient sans nul doute l'explication de la date du 23 septembre comme début de l'année dans les calendriers de Bithynie, de Crète et de Paphos. Cette date ne désigne certainement pas l'équinoxe, qui ne pouvait être qu'au 24 septembre, mais sûrement le *dies natalis* d'Auguste, qui, comme en Asie, aura pris la place du jour équinoxal comme premier de l'an.

A ces régions, Asie, Bithynie, Crète, Chypre, (Paphos) l'épigraphie permet d'ajouter la Pamphylie (3). En outre, dans l'Hemerologion de Florence, le calendrier d'Héliopolis (Syrie), dont le premier mois, au dire de Ginzel (4) n'est pas connu, était, selon toute probabilité, le mois d'Ab, dont le premier jour correspondait précisément au 23 septembre. Ideler le comprit ainsi (5). Outre ces contrées ou villes, on peut bien supposer qu'il y en eut d'autres encore à prendre une semblable mesure. Je pense en particulier, à cause du Testament d'Auguste, à Ancyre et à la Galatie, dont le calendrier ne nous est pas connu, et voisine de la Galatie, à la Cappadoce, qui, incorporée à l'empire sous Tibère, a pu à cette occasion modifier son calendrier.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il reste que presque toute l'Asie Mineure, plus des îles importantes, plus l'Héliopolis syrienne, font du 23 septembre, *dies natalis* d'Auguste, le commencement de leur année civile. Mais cette date n'est pas moins connue des autres pays d'Orient, en premier lieu de ceux dont le calendrier a reçu plus profondément l'empreinte romaine, comme Antioche et la Syrie : ce jour en effet était une fête officielle de tout premier ordre. Une telle

(1) FR. K. GINZEL, III, 20.

(2) Mitteilungen d. Kais. deutsch. Archäol. Inst. Athenische Abtheilung, 24 Band, 1899, p. 275-293; FR. K. GINZEL, III, 20, n. 1.

(3) FR. K. GINZEL, III, 24.

(4) FR. H. GINZEL, III, 33.

(5) L. IDELER, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, I, 440.

situation n'a pu que s'étendre et se fortifier durant les trois siècles qui séparent Auguste de Constantin, si bien que, quand on voulut, au début du IV^e siècle, régulariser la perception de l'impôt foncier en fixant un cycle d'années sur lequel il devait s'étendre, et que, par ailleurs, le commencement des années ne pouvait guère être qu'à l'automne, au lendemain des récoltes, en d'autres termes, quand on institua l'indiction, que l'on fit de quinze ans, le 23 septembre, début d'un mois et début d'une année pour une partie importante de la population et fête d'empire, s'offrait naturellement à ouvrir l'année et le cycle. C'était déjà un *νέον έτος* avant l'indiction. Il devint le *νέον έτος* de l'indiction.

W. Kubitschek présente une autre explication : « Da das Indiktionsjahr in regionaler Verschiedenheit auch als 1/9 zu verlaufen scheint (griechische oder konstantinopolitanische Indiktion) oder vom 23/9 (doch wohl nicht vom 22/9 (faute typographique pour 24/9), wie Beda zu meinen scheint; also vom Geburtstag des Kaiser Augustus und somit vom Neujahr in prokonsularischen Asien, als Caesarea indictio bezeichnet), so mag wohl die Indiktion grundsätzlich mit dem bürgerlichen Neujahr, je nach seiner lokalen Gestaltung, zusammengehangen haben (1) ».

Cette note suppose que les deux indictions du 1^{er} et du 23 septembre ont coexisté, mais cela ne repose sur aucun témoignage, et l'inscription de Chalcédoine, le seul document qui nous conduise au seuil du 23 septembre, s'y oppose absolument. Chalcédoine en effet, voisine de Constantinople, se trouve, en 452, date de l'inscription, sous l'influence et la dépendance directe de Constantinople, cela depuis plus d'un siècle. C'est donc l'indiction du 1^{er} septembre, si elle existait alors, qui aurait dû y figurer. Ajoutons qu'aucun calendrier d'Orient, ni dans l'Hemerologion de Florence, ni ailleurs, autant qu'on peut juger par des auteurs aussi bien informés que Ginzel et Kubitschek lui-même, ne présente une année ou même un mois qui commence par un 1^{er} septembre. On ne voit pas comment on aurait pensé à cette date.

C'est évidemment cette idée de la coïncidence de ces deux manières de commencer l'indiction, 1^{er} septembre et 23 septembre, qui a

(1) V. KUBITSCHKEK, *Grundriss der antiken Zeitrechnung*, 108. Je m'abstiens de discuter le rapprochement établi ici entre le *dies natalis* de César Auguste et l'indiction dite *caesarea*. L'origine de cette appellation pourrait être tout autre. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* pensent que l'indiction du 24 septembre est dite *césaréenne* à cause de son emploi par les empereurs d'Allemagne. Il conviendrait donc au préalable d'établir à quand remonte l'appellation.

conduit Kubitschek à formuler l'hypothèse, ingénieuse assurément, que le commencement de l'indiction, en chaque région, était fondamentalement lié au commencement de son année civile. Cette hypothèse ne saurait subsister devant le cas éclatant que présente Antioche, la grande métropole orientale. A Antioche, en effet, le commencement de l'année civile, qui était le 1^{er} octobre depuis la constitution de l'ère de cette ville, n'attira jamais à soi le commencement de l'indiction; on n'y connut jamais d'autre indiction que celle du 1^{er} septembre, et quand fut réalisée, dans la seconde moitié du ^{ve} siècle, la conformité de l'indiction et de l'année civile, c'est l'année civile qui s'aligna sur l'indiction, et non celle-ci sur celle-là (1). D'où il suit que le 23 septembre, début de l'indiction, le fut pour tout l'Orient, à l'exception de l'Égypte, dont le climat réclamait un régime spécial.

Cette conclusion en suggère une autre. Ce n'est pas en Occident, c'est en Orient que le 23 septembre est le 1^{er} de l'an, le *ῥέον ἔτος*. L'Occident garde invariablement le 1^{er} janvier. C'est en Orient donc qu'il convient de rechercher l'origine de l'indiction. Et en Orient, ce n'est pas à Antioche, où l'année civile commence au 1^{er} octobre. C'est en Asie Mineure, et en Asie Mineure, c'est la Bithynie qui doit attirer spécialement l'attention. En Bithynie, en effet, se trouvait, depuis Dioclétien, la capitale de l'Orient romain, Nicomédie. C'est là que résidait Licinius. Licinius! c'est lui que nous devons désigner comme le véritable créateur de l'indiction dite constantinienne et dont le commencement était primitivement au 23 septembre. Il aura pris naturellement comme début de l'année indictionnelle, puisqu'il fallait une date d'automne, le *ῥέον ἔτος* du 23 septembre en usage en Bithynie et dans presque toute l'Asie Mineure, et qui était en même temps une fête officielle de premier ordre dans l'empire, le *dies natalis* d'Auguste, et donc, par là, une date facile à retenir par tous, un peu comme le 14 juillet en France républicaine.

Que le nom de Licinius ne soit pas resté attaché à cette institution n'a rien qui doive surprendre. Les lois des co-souverains de la Tétrarchie et de leurs successeurs mutuellement reconnus, même portées par un seul, l'étaient au nom de tous, et en tête venait toujours le nom du premier d'entre eux. Ainsi donc, dans la loi qui instituait l'indiction de quinze ans, le nom de Constantin précédait celui de Licinius, quoiqu'elle fût de ce dernier. Quand Licinius fut éliminé, toutes ses

(1) WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, 2667, 2689; JALABERT et MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de Syrie*, n° 524; G. Bradford WELLES, in *Gerasa*, ed. par C. H. Kraeling, New Haven, 1938, p. 467-468.

lois furent abolies, c'est-à-dire toutes celles évidemment qui ne portaient que son nom depuis sa rupture avec Constantin. Quant aux autres, Constantin pouvait faire un choix et conserver celles qui lui paraissaient d'un intérêt général pour l'empire, mais le nom de Licinius en était supprimé, seul devant rester celui de Constantin. Ainsi s'explique que les historiographes ont pu, en toute bonne foi, attribuer à Constantin lui-même l'indiction de quinze ans créée par Licinius. La première série indictionnelle due à Constantin est celle qui commence en 327-328.

La loi instituant l'indiction de quinze ans fut portée en 313-314 selon le *Chronicon Paschale*, qui l'attribue naturellement à Constantin. La première année du cycle étant fixée en 312-313, nulle année ne pouvait mieux convenir au vainqueur de Maxence. Quant à la date du 23 septembre comme début de l'année indictionnelle, Constantin qui, après son triomphe sur Licinius, avait transporté sa capitale en Orient, n'avait aucune raison de la remplacer. Le début de l'indiction continua donc à être au 23 septembre. Et il l'était encore en 452, date de l'inscription de Chalcédoine. Ce fut, à l'exception de l'Égypte, le *νέον ἔτος* pour tout l'Orient, sur le plan administratif et fiscal, le *νέον ἔτος* officiel, quoique diverses villes, telles Antioche, Gaza, Bostra, aient conservé leur début d'année civile. Ce le fut, de plus, sur le plan civil lui-même, pour Constantinople et pour ce qui gravitait autour d'elle, à savoir la Thrace et l'ensemble de l'Asie Mineure.

Mais Constantinople, nouvelle Rome, se constituait à l'image de l'ancienne et en imitait les usages. Le calendrier romain en particulier fut adopté. On en prit la durée et le commencement des mois, et aussi leurs noms, mais, sauf dans les actes officiels, on abandonna généralement la numération trop compliquée des jours par nones, ides et calendes. De la capitale, ce calendrier qu'on peut appeler byzantin, se répandit et se généralisa. Et comme celui d'Antioche, tout en gardant ses noms macédoniens, avait le même caractère, il arriva que devant cette double influence les calendriers locaux reculèrent et finirent presque tous par disparaître, si bien qu'il arriva un temps où la date du 23 septembre, sur le plan civil ne répondait plus à rien, ne signifiait plus rien. Ce n'était ni un commencement d'année ni un commencement de mois, ni un jour de fête impériale, depuis que le culte d'Auguste s'était évanoui. On la remplaça par une date plus commode, plus parlante : c'est le 1^{er} septembre qui lui fut substitué et qui fut désormais le premier jour de l'année indictionnelle. On restait ainsi dans le mois qui était traditionnellement celui de

l'indiction. Le changement, postérieur à l'inscription de Chalcédoine (452), dut se faire dans la seconde moitié du ve siècle.

Quand fut instituée l'indiction, le calendrier liturgique, à part les grandes lignes du cycle pascal, était loin d'avoir parfait son organisation. En particulier, la fête de Noël et les fêtes qui en dépendent n'existaient pas encore. Quand elles furent introduites en Orient, le *νέον ἔτος* de l'indiction du 23 septembre était en possession depuis deux tiers de siècle. On sait que la fête de Noël, d'abord instituée à Rome, fut fixée au solstice d'hiver 25 décembre, pour supplanter la fête païenne du *Sol invictus*. Les autres fêtes du cycle natalice, furent fixées en dépendance de cette date. La conception du Christ ou Annonciation, conformément aux délais naturels, fut placée neuf mois plus tôt et fixée au 25 mars, équinoxe de printemps. Suivant l'indication de l'évangéliste saint Luc, la conception et la naissance de saint Jean-Baptiste précédèrent d'environ six mois la conception et la naissance de Jésus. Cela permit de placer la naissance du Prodrome au solstice d'été, 24 juin. Le parallèle et la symétrie demandaient que la conception de saint Jean-Baptiste fut fixée à l'équinoxe d'automne, 24 septembre. Cette belle harmonie est réalisée dans le calendrier romain et cela d'autant mieux que toutes ces dates se traduisent de la même manière, le huitième jour avant les calendes. Chez les Byzantins, toutes ces dates romaines sont observées, sauf une, celle de la conception de saint Jean-Baptiste. Au lieu du 24 septembre, c'est le 23 qui est le jour de cette fête, le 23 septembre, le *νέον ἔτος* de l'indiction. Sans nul doute, ce glissement est intentionnel. La conception du Prodrome est chronologiquement le premier des mystères évangéliques : c'est pour ainsi dire l'entrée, le portique de l'histoire de la Rédemption. Aucune date ne pouvait mieux convenir pour sa célébration, aux yeux des Byzantins, que le jour même où l'année civile a son commencement. L'année religieuse, l'année liturgique se superposait ainsi à l'année civile, et les deux n'en faisaient qu'une. Autre conséquence : puisque l'année liturgique commence au 23 septembre avec la conception du Prodrome, on en tint compte dans l'organisation et la distribution des lectures évangéliques qui occupent les jours de la semaine à travers l'année. C'est l'évangéliste saint Luc, de qui sont les récits de la conception et de la naissance de saint Jean-Baptiste et de Jésus, qui fut placé en tête et rattaché au *νέον ἔτος*. Le commencement des lectures dans les évangélistes est placé au lundi qui suit le premier dimanche après l'Exaltation

de la Sainte Croix. Les lectures sont en effet distribuées par semaines et la semaine commence liturgiquement le lundi. C'est donc le second dimanche après cette fête qui est le premier dimanche du *véon ětos*. La première semaine commence au lundi qui précède ce dimanche. C'est, en fait, le plus proche lundi avant le 23 septembre.

L'importance qu'on donnait à ce *véon ětos* ressort de ce que dans les plus anciens évangélistes slaves, évidemment tributaires de modèles grecs, l'appellation de *novoe lěto* pour les samedis et dimanches suivants de Luc. Dans l'évangéliste d'Assemani ci-dessus indiqué (x^e s.) et dans celui d'Ostromir (xi^e s.), elle s'étend jusqu'au dix-huitième samedi et dimanche de Luc (1). Dans celui de Miroslav moins ancien (xiii^e s.), elle s'arrête au cinquième samedi et dimanche.

Il est remarquable, et il peut paraître étonnant, que le *véon ětos* du 23 septembre ait survécu dans les livres liturgiques après que l'indiction eut été transférée au 1^{er} septembre. L'explication la plus naturelle en est que la date du 23 septembre, avait pris un caractère religieux et pour ainsi dire sacré, grâce à la fête de la Conception du Prodrome qui y avait été fixée comme ouverture du cycle liturgique. Il est ainsi vraisemblable que lorsque l'indiction passa au 1^{er} septembre, ce jour-ci fut considéré seulement comme le début de l'année civile, tandis que le 23 septembre, chargé traditionnellement de signification religieuse, restait le début de l'année liturgique et ecclésiastique. Mais on en vint assez naturellement à sanctifier aussi le début de l'année civile, qui prit de la sorte, lui aussi, un caractère religieux qui ne fit que s'accroître avec le temps, tendant à la longue à contrebalancer, puis à repousser au second plan et enfin à éliminer le *véon ětos* du 23 septembre. Cette date-ci, du reste, perdait de l'importance à mesure que s'introduisaient de nouvelles fêtes, estimées en avoir davantage : je pense ici au groupe des fêtes mariales, créées par imitation des fêtes du Christ, savoir Assomption, Présentation au Temple, Nativité (2). Cette dernière, en outre, malgré son caractère pré-évangélique, pouvait apparaître, elle aussi, et même à plus juste titre, à cause de l'antériorité chronologique de l'événement célébré, comme une ouverture du cycle liturgique de la Rédemption, ce qui diminuait l'impression de même ordre produite par la fête de la Conception du Prodrome.

(1) L'évangéliste d'Ostromir étend même l'appellation jusqu'au xviii^e samedi (sans le dimanche).

(2) Cette fête incluait aussi la Conception. Ce mystère eut plus tard sa propre fête liturgique, qui apparait au viii^e siècle, mais n'est généralisée qu'au ix^e.

Le νέον ἔτος du 1^{er} septembre ne pouvait que profiter de cette sorte de dualité. Sa primauté s'affirma quand l'indiction vit consacrer son caractère religieux par un propre office liturgique. On ne sait quand celui-ci fut institué. A notre connaissance, le premier témoignage de son existence apparaît dans le ménologe des évangiles de l'année, du VIII^e siècle, publié par Morcelli (1). Il ressort du choix de la lecture évangélique pour ce jour. Celle-ci rapporte l'épisode où Jésus, revenu à Nazareth après son baptême, entre dans la synagogue, ouvre le livre d'Isaïe à ce passage : *L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a oint pour évangéliser les pauvres*, etc. (2) et s'applique à lui-même la prophétie. Cette déclaration solennelle de son rôle messianique par le Christ était comme l'annonce, l'« indication » du salut et le commencement de sa réalisation. Nulle lecture n'était mieux appropriée. La fête de l'indiction avait ainsi son propre objet religieux, qui était le début de la prédication du Christ, l'inauguration de son œuvre messianique et rédemptrice. Elle prenait par là pleinement le sens, le caractère de commencement de cycle liturgique, d'année ecclésiastique (3).

L'ancien νέον ἔτος était voué à disparaître. Il est déjà absent du ménologe susdit de Morcelli. Il subsiste encore concomitamment avec le νέον ἔτος de l'indiction dans un certain nombre de manuscrits liturgiques (plusieurs de ceux cités ci-dessus), soit à la date même du 23 septembre, s'il s'agit de calendriers mensuels, soit au lundi qui précède cette date, s'il s'agit des lectures évangéliques distribuées à travers les semaines de l'année. Le νέον ἔτος attaché au 23 septembre même fut éliminé le premier. Le νέον ἔτος du premier lundi de Luc subsista encore longtemps, grâce à l'interprétation qui en a été faite de l'équinoxe. On l'a vu plus haut marqué dans les éditions du Typicon de Saint-Sabas du XVII^e siècle (4). Nous avons même sous les yeux, édité à Venise en 1818, un évangélaire liturgique qui, au commencement des lectures de saint Luc, porte en gros caractères de titre sur trois lignes cette indication : Τῇ δευτέρᾳ τῆς πρώτης ἐβδομάδος τοῦ νέου ἔτους. Je crois bien que c'est le dernier évangélaire où figure une telle mention. On a dû se rendre compte que ce libellé

(1) Μηνολόγιον τῶν εὐαγγελίων ἑορταστικόν sive *Kalendarium Ecclesiae Constantinopolitanae*... cura Steph. Antonii Morcelli, Romae, 1788.

(2) Luc, iv, 16-22.

(3) La même fête du « commencement de la prédication du Seigneur » est attestée aussi en Occident, entre autres par une recension du Martyrologe hiéronymien (mss. des VIII^e et IX^e siècles) (AA SS Novembris, t. II, pars posterior, p. 222-223. Elle est marquée au 1^{er} mai.

(5) Voir plus haut, p. 00, note 14.

n'était pas compris. Que pouvait bien être ce lundi de la nouvelle année? Aussi le remplaça-t-on et ne voit-on plus désormais dans les évangélistes postérieurs que la formule suivante : Τῇ δευτέρᾳ μετὰ τῆς ὑψώσεως τοῦ σταυροῦ πρώτῃν κυριακὴν, c'est-à-dire le lundi qui suit le premier dimanche après l'Exaltation de la Croix (1). Certains évangélistes, même, passent sans transition et sans avertissement spécial des dimanches de Matthieu aux dimanches de Luc et comptent tous ces dimanches comme dimanches après la Pentecôte, ainsi que font les Latins (2).

Il est temps de conclure. De l'ensemble des données ici rassemblées, les unes déjà connues, les autres présentées pour la première fois, et le tout relié ensemble, il résulte, en premier lieu, que le début de l'indiction byzantine commençait, à l'origine, après le 1^{er} septembre, et de plus, que tout concourt à en fixer la date au 23 de ce mois. Ce premier usage s'est incrusté dans le calendrier liturgique au temps où il s'organisait, et c'est pourquoi il en a gardé longtemps le souvenir. Quand la signification de ce νέον ἔτος du 23 septembre se fut perdue, on expliqua le νέον ἔτος attaché à cette date par la fête de la Conception du Baptiste, et le νέον ἔτος des lectures évangéliques commençant vers cette date par l'équinoxe, explications qui, au premier abord, pouvaient paraître l'une et l'autre satisfaisantes, mais n'ont aucun lien avec l'institution originelle. Quant au 1^{er} septembre, qui succéda au 23 septembre comme commencement de l'indiction et début d'année civile, il devint aussi début d'année ecclésiastique, quand on en fit une fête religieuse en y attachant le souvenir de la première prédication du Sauveur.

Si l'on demande maintenant de marquer quand précisément s'est effectué le transfert de l'indiction au 1^{er} septembre, nous pouvons indiquer un *terminus ante quem*, grâce à la Vie syriaque de saint Syméon le Stylite. Cette Vie place la mort du saint le 2 septembre 459, à la fin de la douzième et au commencement de la treizième indiction, ce qui signifie une indiction partant du 1^{er} septembre. Ce n'est cependant pas à l'année 459 que nous fixerons le *terminus ante quem* de ce mode de calcul, car l'auteur a pu se conformer à l'usage établi de son

(1) Ainsi dans les éditions qui sont à ma portée : Venise 1873, marquée 4^e édition ; Athènes, 1884 ; Athènes, 1895 ; Athènes, 1907. Je constate la même formule dans l'évangéliste slave de Moscou, 1904.

(2) Ἱερὸν ἐκλόγιον, Varna, 1895 (les dimanches de Luc sont toutefois numérotés en marge) ; Νέα πλήρης σύνοψις ἱερᾶ, Héraclée de Crète, 1914 (où la numérotation des dimanches de Luc est omise) ; pareillement dans l'évangéliste slave de Moscou, 1910.

temps et probablement a dû le faire, car agir autrement eût déconcerté les lecteurs pour qui la fête du saint se célébrait annuellement au début de l'année indictionnelle. Mais nous faisons appel à la note qui termine la Vie dans le très ancien manuscrit syriaque du Vatican : « Ce livre du triomphe du saint seigneur Syméon fut achevé le 17 nisan, mercredi, de l'année 521 selon le calcul des Antiochiens. » D'après le synchronisme, cette année correspond à l'an 474 de notre ère (1). A cette date, l'hagiographe usait ainsi déjà du nouveau style de l'indiction. Nous tenons donc là un *terminus ante quem* indiscutable pour le transfert au 1^{er} septembre. On peut presser davantage en appliquant à cette opération la remarque que Gl. Downey fait pour le changement du début de l'année à Antioche, à savoir que la nouvelle manière de dater l'indiction a dû commencer à l'ouverture d'une période indictionnelle (2). Entre 458 et 474, c'est l'année 462-463 qui ouvre la période. Le 1^{er} septembre 462 se présente ainsi comme celui qui aura inauguré le nouveau style (3). Et c'est peut-être aussi en cette année qu'Antioche aura aligné son année civile sur l'indiction désormais fixée au 1^{er} septembre. Les deux mesures s'attendaient et s'appelaient l'une et l'autre; elles ont dû être prises ensemble, car il n'est pas à croire qu'Antioche eût abandonné son *caput anni* traditionnel pour une date aussi peu commode que le 23 septembre. J'imagine du reste volontiers que cet alignement ne fut pas le seul, mais dut faire partie d'une réforme d'ensemble atteignant aussi d'autres calendriers locaux beaucoup moins importants que celui d'Antioche.

V. GRUMEL.

(1) H. LIETZMANN, *Das Leben des heiligen Symeon Stylites*, p. 238-239 (Texte und Untersuchung., 32, 4).

(2) Gl. DOWNEY, art. cité, *Byzantion*, 15, 1940-1941, p. 42, note 6 continuée.

(3) Les synchronismes établis par le *Chronicon Paschale* pour le grand incendie de Constantinople en 462 nous fournissent le premier exemple du nouveau calcul : 2 septembre indiction 3, mercredi = 2 septembre 462.

LA RÉCONCILIATION DES HÉRÉTIQUES DANS L'ÉGLISE RUSSE LE TREBNIK DE PIERRE MOGHILA

Le 16 décembre 1646 sortit des Presses de la « grande et miraculeuse » Laure des Cryptes, à Kiev, le grand œuvre de Pierre Moghila, son Euchologe appelé plus communément Trebnik (1). Ce magnifique in-folio de près de mille sept cents pages est un chef-d'œuvre de la typographie de la Petite-Russie; il est illustré de nombreuses gravures originales et comporte une grande variété de titres, de lettrines et de caractères. Nous laissons à d'autres le soin d'étudier la technique du livre, l'art de l'impression et de la gravure. Ce qui doit nous intéresser d'abord, c'est le contenu de l'ouvrage. Il est

(1) « Euchologe, ou Livre de Prières, ou Rituel, contenant les différentes acolouthies ecclésiastiques à l'usage des prêtres, transmis d'abord par les saints apôtres, puis par les saints Pères théophores des différentes époques, et présentement avec la bénédiction et sur l'ordre de très haut en Dieu et très gracieux seigneur Pierre Moghila, métropolitaine de Kiev, etc. Édité en la sainte, grande et miraculeuse Laure des Cryptes, Kiev, l'an de la Nativité 1646, le seizième jour du mois de décembre. » Trois parties in-folio de 20-946, 4-263 2-430 pages.

Voir LEGRAND, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, t. IV, p. 147. De ce rarissime ouvrage, il existe deux exemplaires à Rome (un à la Bibliothèque Vaticane et un à l'Institut Oriental) et deux à Paris, à l'Institut Français d'Études Byzantines.

Sur Moghila et son œuvre les études abondent; on trouvera une bibliographie sommaire dans l'excellente notice de M. JUGIE, *Moghila*, Dictionnaire de Théol. cath., t. X, col. 2063-2082. L'auteur connaît le Trebnik généralement ignoré des auteurs occidentaux, qui ont le plus souvent limité leurs recherches à la Confession de Pierre Moghila. En ce domaine les principales études sont : A. MALVY et M. VILLER, *La Confession Orthodoxe de Pierre Moghila* (Orient. Christ. X), Paris-Rome, 1927; M. JUGIE, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila. A propos d'une publication récente*, EO XXVIII (1929), pp. 414-430, mises au point et critiques de l'ouvrage précédent; O. BARLEA, *De confessione orthodoxa Petri Mohilae*, Francfort-sur-Main, 1948, travail probe et original. Voir notre recension, *REB* IX (1951), pp. 278-279.

Sur le Trebnik, on trouvera des indications rapides dans JUGIE, article *Moghila* dans le *DTC*, t. X, col. 2067-2068; G. FLOROVSKY, *Westliche Einflüsse in der russischen Theologie* dans *Procès-verbaux du premier Congrès de Théologie orthodoxe à Athènes*, 29 nov.-6 déc. 1936, Athènes, 1939, pp. 212-231, spécialement pp. 218-219; A. RAES, *Le rituel ruthène depuis l'Union de Brest* dans *Orient. Christ. Per. I* (1935), pp. 361-392, spécialement pp. 375-376; E. M. KRYJANOVSKIJ, *Povreždenie cerkovnoj obriadnosti i religioznych obyčajev v južno-russkoj metropolii* dans *Rukovodstvo dlja selskich pastyrej* II (1860), pp. 185-206, 210-231, 272-287, 296-316, 449-462 (*Altération du rite ecclésiastique et des pratiques religieuses dans la Métropole de la Russie du Sud* paru dans la revue *Directoire pour le Clergé rural*).

d'une richesse insoupçonnée. Certes, matériellement, il comporte les trois parties qui se trouvent habituellement dans les euchologes : sacrements, offices ecclésiastiques, bénédictions. Mais à la différence des euchologes manuscrits ou des éditions antérieures, Moghila a enrichi son rituel de longues instructions doctrinales et pratiques. Les instructions qui précèdent les sacrements sont purement et simplement empruntées au rituel de Paul V. Moghila s'est contenté d'y faire les changements qu'imposait le style différent de l'Église orthodoxe. Moghila a créé en outre de nouveaux offices; certains proviennent manifestement de la liturgie latine; d'autres semblent être des créations authentiques de l'actif et entreprenant métropolite. On comprend dès lors l'intérêt qu'il y aurait à étudier chaque rite, son interprétation théologique, d'inspiration latine, sa matérialité liturgique (matière et forme, prières et cérémonies), fidèle dans l'ensemble à la tradition orientale; enfin, la portée et l'influence de cette réforme hardie et originale. Nous nous contenterons ici de fournir un échantillon de cette méthode en étudiant le rite de la réconciliation des hérétiques et des apostats. Cette étude complètera les articles de nos illustres devanciers Mgr Petit et le P. Jugie, parus jadis dans la revue des *Échos d'Orient* (1). Elle nous amènera, de plus, à examiner la théologie sacramentaire de Pierre Moghila et sa théorie des fins dernières, car partout le Trebnik apporte d'importants correctifs à la Confession dite de Pierre Moghila.

Les rites de la réconciliation occupent une place importante dans le Trebnik, près de 150 pages (pp. 76-213), après les cérémonies du baptême et de la confirmation. Malgré cela, les nombreuses études consacrées au problème de la réconciliation des hérétiques dans l'Église orthodoxe passent sous silence le Trebnik de Moghila. A notre connaissance, seul le P. Jugie mentionne rapidement ce document capital, sans d'ailleurs entrer dans les détails (2). Ces lacunes des théologiens latins sont d'autant plus regrettables que Moghila soutient dans cette question une position originale, inspirée de la

(1) L. PETIT, *L'entrée des catholiques dans l'Église orthodoxe*, EO II (1899), pp. 128-139; M. JUGIE, *La reconfirmation des apostats dans l'Église gréco-russe*, EO IX (1906), pp. 65-76; A. PALMIERI, *La rebaptisation des Latins chez les Grecs*, Rev. de l'Or. chrét. VII (1902), pp. 618-646, VIII (1903), pp. 113-141; idem, *Un document inédit sur la rebaptisation des Latins chez les Grecs*, Revue Bénéd. XXIII (1906), pp. 215-231; K. LUBECK, *Die Aufnahme Andersgläubiger in die griechisch-russische Kirche*, Der Katholik 1915, Heft 7, pp. 1-25; idem, *Die Wiederfirmung in der griechisch-russischen Kirche*, Der Katholik 1915, Heft 9, pp. 198-214, Heft 10, pp. 291-293; M. JUGIE, *TDCO* (= Theologia Dogmatica Christianorum Orientalium), t. III, De Sacramentis (Paris, 1930), pp. 103-125, 144-151.

(2) M. JUGIE, *TDCO* III, p. 116.

théologie et de la pratique latines. On sait qu'à cette époque l'Église grecque reconfirmait non seulement les catholiques mais encore les apostats validement confirmés dans l'Église orthodoxe. La pratique de l'Église russe était plus déplorable encore. Les chrétiens catholiques étaient rebaptisés et reconfirmés quand ils passaient à l'Église russe. Moghila trouva l'un et l'autre usage répréhensible. Il créa donc un nouveau rituel de la réconciliation. Attentif aux problèmes de l'heure, il distingua trois classes de sujets à réconcilier : les Sociniens et les Anabaptistes, les Luthériens et les Calvinistes, les Catholiques et les Uniates. Les premiers sont rebaptisés et confirmés; les seconds reçoivent seulement la confirmation; les troisièmes sont reçus après abjuration de leurs erreurs sans être reconfirmés. Moghila composa donc un office distinct pour chaque classe.

Du point de vue de la théologie comparée où nous nous plaçons dans cette étude, ce rituel de la réconciliation présente un triple intérêt : 1. La théologie sacramentaire qui commande les rites et qui est contenue dans les formules d'abjuration et de profession de foi, est latine de fond et de forme; 2. Cet arsenal théologique emprunté au concile de Trente et au rituel romain est dirigé contre les négations protestantes et les erreurs sociniennes; 3. Moghila se sert du Trebnik pour réaffirmer avec éclat les thèses personnelles, rejetées de la Confession orthodoxe par Mélèce Syrigos. Certains points comme la doctrine de Moghila sur les fins dernières reçoivent ici une formulation catégoriquement latine. Nous nous attacherons donc à mettre en lumière les affirmations théologiques de Moghila, aussi bien celles qui se rencontrent dans les instructions doctrinales que celles qui sont contenues dans les rites eux-mêmes.

PREMIER OFFICE : RÉCEPTION DES SOCINIENS

Le principe général qui commande la division des sujets à recevoir dans l'Église orthodoxe en trois classes est formulé par Moghila p. 154 :

« Il faut savoir qu'il y a deux sortes d'hérétiques. Les premiers sont ceux qui ne croient pas en la sainte Trinité, une et consubstantielle, et qui ne sont pas baptisés dans une triple immersion, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Il faut les baptiser comme les Hellènes, c'est-à-dire comme les païens. Pour ce qui concerne leur baptême, il en a été abondamment question plus haut.

» Les seconds sont ceux qui croient en un Dieu unique en trois personnes

et qui sont baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans une triple immersion. Mais ils partagent des erreurs et des hérésies diverses, et en dehors du baptême, ils ne reconnaissent pas d'autres sacrements de l'Église. Ce sont les Saxons (1) et les Calvinistes, et autres sectes semblables. Ceux-là, il ne faut jamais les baptiser puisqu'ils sont baptisés; mais après avoir abjuré leurs maudites hérésies et fait profession de foi orthodoxe, ils sont oints du saint chrême selon le rite ci-dessous.

» Les troisièmes sont appelés apostats. Ils retiennent les sept sacrements et les rites de l'Église; mais s'étant séparés de l'unité de la sainte Église orthodoxe catholique, ils osent ajouter quelque chose à la confession de Foi, qui est contraire à l'antique enseignement des saints apôtres et des Pères. Ils introduisent dans l'Église beaucoup d'inventions et de nouveautés; ils abolissent les anciens usages de l'Église et en établissent de nouveaux qui leur sont contraires. Ceux-là, non seulement nous ne les baptisons pas, mais nous ne les marquons pas non plus du saint chrême, s'ils ont déjà été marqués du chrême par les leurs. Après avoir renoncé à leur apostasie, ils confessent le symbole de la foi orthodoxe et après avoir confessé leurs péchés, ils sont purifiés par les prières et l'absolution du pontife, suivant le rite ci-dessous ».

Moghila justifie cette classification par les canons 7 de Constantinople et 95 du concile in Trullo. Ces canons distinguent bien deux classes d'hérétiques; les premiers, dont le baptême est considéré comme valide parce que fait dans une triple immersion, sont marqués du chrême; les seconds, baptisés selon une immersion unique sont « rebaptisés ». Ces textes justifient plutôt la pratique telle qu'elle était en usage dans l'Église de Constantinople que celle établie par Moghila. Il est vrai, ces canons ont reçu dans l'Église orthodoxe des interprétations divergentes, voire contradictoires (2). Moghila cite le commentaire suivant :

« Le commentateur de ce canon du concile in Trullo, dans les recueils canoniques slavons, dit ainsi : Quelques-uns des hérétiques sont baptisés, quelques-uns sont marqués du saint chrême; d'autres, abjurent leurs

(1) Le texte, ici comme aux endroits parallèles, porte *Sasove*. Dans le rituel il est question des hérésies *Saskich*. Il est sûrement question des Protestants puisque les hérésiarques sont appelés Luther, Calvin, Mélanchton.

(2) Voir à ce sujet, Mgr SERGE, évêque de Viatka et de Sloboda, *O pravilach i činoposliedovaniach priniatia nepravoslavnych christian o pravoslavnuu cerkov, c priloženiem staty o raznočteniach 95go pravila VI-go vselenskago sobora*. (Les canons et les offices de la réception des chrétiens hétérodoxes dans l'Église orthodoxe, avec un article annexe sur les différentes leçons du 95^e canon du VI^e Concile), Viatka, 1894. Les leçons contradictoires concernent surtout les Nestoriens, qui sont rangés tantôt dans le premier, tantôt dans le deuxième ou le troisième groupe. L'auteur étudie aussi les variations de l'Église grecque dans la réception des Nestoriens. Il cite le témoignage de Nikon de la Montagne Noire qui atteste ce changement dans l'Église. On commença alors à recevoir les Nestoriens, les Arméniens et les Jacobites par l'onction du chrême, et non plus par une simple abjuration (p. 207).

hérésies et toutes leurs erreurs; et se contentant de cela seulement, ils sont admis à la communion » (1).

Moghila énumère d'après le même commentaire les divers hérétiques rangés dans l'une ou l'autre catégorie. La première comprend les partisans de Paul de Samosate, les Sabelliens, les Manichéens, les Valentiniens, les Marcionites, etc.; la deuxième englobe les Ariens, les Macédoniens, les Messaliens, les Apollinaristes, les Quartodécimans, etc.; la troisième comprend les Nestoriens, les Euthychiens, les Sévériens, etc. Tout en gardant les mêmes classes, Moghila substitue aux hérésies du passé les erreurs (ou ce qu'il entend ainsi) de son époque. Pourtant, à la différence du Commentaire, il ne considère pas comme valide le baptême des Ariens et il les range dans le premier groupe, contrairement aux canons de l'Église.

La troisième classe vise directement les catholiques. Moghila leur reproche l'addition du *Filioque* au symbole, addition (ou doctrine, la grammaire ne permet pas de décider) qualifiée de contraire à l'enseignement des apôtres et des Pères. La deuxième classe désigne les Protestants et les Calvinistes, la première les Sociniens et les Anabaptistes, comme il ressort plus clairement du titre de l'office :

« Rituel de la réception des adultes qui viennent des juifs ou des païens ou des hérétiques qui ne croient pas en la sainte Trinité une et indivisible et qui ne sont pas baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans une triple immersion, tels les impies Ariens et les actuels Sociniens appelés Anabaptistes, lorsqu'ils viennent à l'Église une, sainte, catholique et apostolique et qu'ils veulent sincèrement s'agréger à elle » (2).

Ce titre fait difficulté. Moghila, semble-t-il, confond les Sociniens et les Anabaptistes qui sont deux sectes bien distinctes. On pourrait à la rigueur traduire : « les Sociniens *et* ceux qui sont appelés Anabaptistes ». Ce dernier terme se rencontre trois fois dans le rituel, toujours sous forme d'apposition à Sociniens; il n'y a jamais de copule entre les deux termes et dans un cas il n'y a même pas de virgule. Il semble donc bien que Moghila ait confondu les deux sectes. Dans le cas du baptême, la confusion ne porte pas à conséquence, car le baptême des uns et des autres doit être déclaré nul. Les Sociniens, en effet, niaient l'existence de trois personnes distinctes

(1) Trebnik I, p. 156.

(2) Trebnik, p. 76.

en Dieu; les Anabaptistes niaient entre autres la valeur du baptême des enfants (1).

L'office occupe les pages 77-163. Moghila reprend les anciens rites de l'initiation des catéchumènes. Il développe considérablement les cérémonies de l'abjuration et de la profession de foi. Pour ces deux cérémonies il distingue trois classes : les juifs, les saracènes, et les ariens auxquels sont assimilés les Sociniens. Les formules d'abjuration et de profession de foi sont diversifiées suivant ces trois classes. La formule qui présente le plus d'intérêt est la profession de foi imposée aux Sociniens, pp. 118-139. Questions et réponses font apparaître une théologie très latine de fond et d'expression. Moghila insiste naturellement sur les points du dogme niés par les Sociniens, comme l'existence de trois personnes en Dieu, la divinité du Christ, l'existence d'une hiérarchie dans l'Église, les sept sacrements. Touchant le Saint-Esprit, Moghila enseigne qu'il procède du Père seul : « Je crois que la troisième personne dans la sainte Trinité est la personne de l'Esprit-Saint, Seigneur vivifiant, qui a son principe sans commencement du Père seul par procession naturelle, ni créé, ni fait » (p. 120). Ce texte semble bien exclure tout rôle du Fils dans la procession de l'Esprit-Saint.

L'article sur la Vierge Marie enseigne sa perpétuelle virginité et sa divine maternité. Marie est par grâce reine du ciel et de la terre; elle est plus honorable que les chérubins, plus glorieuse que les séraphins et toutes les créatures du ciel et de la terre. L'article sur l'Église insiste sur le Christ, son chef unique et son pasteur suprême, de qui les évêques et les prêtres reçoivent leurs pouvoirs par succession apostolique. L'Église est au-dessus de l'Écriture et non le contraire, car l'Église est antérieure à l'Écriture. Celle-ci a été donnée à l'Église comme une pierre de Lydie, qui permet de distinguer l'erreur de la vérité. Mais il appartient aux évêques seuls d'interpréter l'Écriture. Tous les points de cette profession mériteraient examen. Nous traduisons intégralement la dernière partie qui concerne les sacrements et les fins dernières.

L'évêque demande : — Quelle est ta foi au sujet des saints sacrements de l'Église et au sujet de leur nombre?

(1) On trouvera dans O. BARLEA, *De confessione orthodoxa Petri Mohilae*, pp. 29-35 d'intéressantes précisions sur les Sociniens en Ukraine au temps de Moghila. Ils avaient des écoles à Vilna, à Rakov, à Kiseline de Volhynie. Cette dernière école était particulièrement florissante de 1638 à 1644, époque à laquelle elle fut fermée. Ils avaient de même une Académie à Tcherniakov en Ukraine, depuis 1639.

— Réponse : Je crois que Jésus-Christ donne à ses fidèles et saints serviteurs dans l'Église Orientale, une, sainte, catholique et apostolique, au moyen des sept sacrements institués par lui, la rémission des péchés, la sanctification, la filiation, la grâce, l'union à Dieu et l'héritage du royaume des cieux.

— Quel est le premier sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Je crois et je confesse que le premier parmi les sacrements est le baptême unique, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit dans la triple immersion, qui est la voie et la porte pour la réception de la grâce contenue dans les autres sacrements et pour l'héritage du royaume des cieux. Ce sacrement confère à tous ceux qui le reçoivent avec foi la rémission des péchés, du péché originel dans lequel naissent tous les hommes, et de tous les péchés surajoutés quels qu'ils soient; il confère l'adoption, la grâce, l'héritage du royaume des cieux, le salut. Je confesse en outre que ce sacrement produit dans l'âme du baptisé un caractère, c'est-à-dire une marque d'adoption, qui ne peut jamais être effacé et c'est pourquoi ce sacrement ne peut jamais être renouvelé. Je crois enfin que sans le baptême par la triple immersion dans l'eau, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, selon la parole du Seigneur, personne n'entrera dans le royaume des cieux.

— Quelle est ta foi au sujet du baptême des enfants?

— Je crois que le saint baptême est nécessaire, utile et salutaire aux enfants (puisque sans le baptême ils ne peuvent aucunement être sauvés); je crois que l'Église emprunte à leurs parrains, pour eux qui sont encore imparfaits, la foi requise pour le baptême.

— Quel est le deuxième sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Je crois que le deuxième sacrement institué par le Christ Dieu est l'onction du chrême. Par lui sont donnés aux fidèles la grâce et le don du Saint-Esprit pour la force et le courage, pour l'affirmation de la foi et la confession courageuse du nom du Christ. Je crois que les chrétiens oints aussitôt après le baptême reçoivent dans l'âme un caractère ou un sceau ineffaçable, en tant que soldats du Christ.

— Quel est le troisième sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Je crois que le troisième sacrement est l'Eucharistie, que le Christ notre Dieu a instituée au soir de la Cène, quand il prit du pain dans ses mains vénérables, le bénit et le rompit, et changea la substance du pain en son corps par ses divines paroles : Prenez, mangez, ceci est mon corps, etc., et le donna à ses disciples. De même il transforma

réellement la substance du vin qui était dans la coupe en son divin sang par ces paroles : Buvez-en tous, ceci est mon sang du nouveau testament, etc. Ce qu'il accomplit alors une seule fois, le même Christ notre Dieu le fait maintenant et à jamais par les ministres sacrés à l'autel en la divine Liturgie. Il transforme surnaturellement le pain de froment, cuit, fermenté, qui est sur l'autel, et le vrai vin du fruit de la vigne, mêlé d'un peu d'eau, par l'action du très saint Esprit et ses divines paroles susdites, en son corps et en son sang. Et dès lors sous les apparences du pain et du vin qui demeurent sans changement, il n'y a plus le pain et le vin mais le vrai corps et le vrai sang du Christ. Et ceux qui les reçoivent avec foi, le Christ les purifie de leurs péchés, il les sanctifie et se les unit.

Je confesse en outre que la substance du pain et du vin, une fois transformée au corps et au sang du Christ, est le vrai corps et le vrai sang du Christ, que ce soit dans la coupe ou dans un autre vase, sur l'autel ou dans un autre lieu, aussi longtemps que les apparences du pain et du vin restent intègres, et non pas seulement au moment où les fidèles communient. C'est pourquoi les divins sacrements du corps et du sang du Christ doivent être adorés liturgiquement.

Je confesse en outre que ce sacrement dans la divine Liturgie est à la fois un vrai sacrement et un sacrifice de propitiation. En tant qu'il est un sacrement, il confère aux fidèles la sainteté et les unit au Christ, et c'est pourquoi chaque fidèle doit se purifier par la confession de ses péchés avant de s'approcher de ce sacrement, car ceux qui mangent et qui boivent indignement, mangent et boivent leur propre condamnation. En tant qu'il est un sacrifice, il purifie les fidèles des péchés; et c'est pourquoi il est offert pour les vivants et pour ceux qui sont morts dans la foi.

— En quoi consiste le corps et le sang dans le sacrement de l'Eucharistie?

— Je crois que le corps du Christ ne consiste pas en la substance du pain, ni le sang en la substance du vin; mais la substance du pain est changée surnaturellement par l'action du très-saint Esprit au corps du Christ formé de l'Esprit-Saint et de la très pure Vierge, et qui est assis aux cieux à la droite de Dieu le Père; de même la substance du vin est changée en son sang très précieux. Et c'est le seul et même Christ-Dieu, le même Homme-Dieu qui est assis à la droite du Père et qui est sur la terre, dans les églises, sur les autels, au sacrement de l'Eucharistie, sous les apparences du pain et du vin,

selon le même et unique corps animé et divinisé, car l'Homme-Dieu est un et indivisible. Je crois en outre que le même Christ-Seigneur, selon qu'il est Dieu, est présent partout et remplit toutes choses; selon qu'il est Homme-Dieu, il est avec son corps aux cieux à la droite du Père, et sur terre dans le sacrement de l'Eucharistie.

— Quel est le quatrième sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Je crois que le quatrième sacrement institué par le Christ-Dieu est la Pénitence. Par elle est conférée aux fidèles tombés dans le péché après le baptême la rémission des péchés. La confection et l'administration de ce sacrement ont été confiées par le Christ-Dieu uniquement aux prêtres, quand il a dit à ses apôtres : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez ». Je crois que ceux qui ont un sincère repentir et qui désirent obtenir le pardon des péchés commis après le baptême, doivent accomplir les trois parties de ce sacrement, à savoir : Premièrement, avoir dans le cœur la douleur et la contrition avec le regret des péchés; deuxièmement, confesser sincèrement tous les péchés à un prêtre qui a pouvoir de lier et de délier, lui demander le pardon et l'absolution comme à celui qui a reçu ce pouvoir de Dieu; troisièmement, accepter de bon cœur la pénitence imposée par le prêtre pour les péchés, et s'appliquer à la remplir au plus vite. Ceux qui reçoivent l'absolution de cette manière, aussi bien ceux qui vivent sur terre que ceux qui sont morts, sont pardonnés et absous au ciel.

— Quel est le cinquième sacrement et quelle est ta foi à son sujet.

— Je crois que le cinquième sacrement institué par le Christ-Dieu est l'huile sainte. Par ce sacrement, au moyen de l'onction d'huile avec la prière des prêtres, le Christ purifie les malades par la remise des restes des péchés et leur accorde la santé suivant le temps et le besoin, selon la divine Providence.

— Quel est le sixième sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Le sixième sacrement institué par le Christ-Dieu est le sacerdoce, par ces paroles dites aux apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ». Par ce sacrement est donné aux prêtres, par l'imposition des mains de l'évêque, de la part de Dieu, le pouvoir de faire et de consacrer les sacrements de l'Église.

— Quel est le septième sacrement et quelle est ta foi à son sujet?

— Je crois que le septième sacrement est le mariage légitime ou le couronnement nuptial, béni par Dieu au paradis, confirmé par

le Christ-Dieu à Cana de Galilée, et institué par lui comme sacrement lorsqu'il a dit : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ». Par ce sacrement l'homme et la femme s'unissent avec la bénédiction de l'Église afin que leur union soit un mariage pur et leur couche sans souillure, en vue de l'accroissement de leur famille à la gloire de Dieu et pour éviter la concupiscence de la chair.

— Quelle est ta foi au sujet des rites et des cérémonies de l'Église?

— Je crois que tous les offices liturgiques, les rites, les vêtements et les vases sacrés, et tout ce qui sert à la décoration de l'Église, que l'Église orientale, sainte, catholique et apostolique tient et observe depuis les temps apostoliques, est agréable à Dieu et salutaire pour les chrétiens.

— Quelle est ta foi au sujet de l'état monastique?

— Je crois que l'état monastique de virginité et de chasteté, dans lequel ont vécu autrefois les saints de Dieu et dans lequel se sauvent ceux qui y vivent maintenant, est agréable à Dieu, salutaire et supérieur à l'état de ceux qui vivent honnêtement dans le mariage, et plus honorable puisqu'il est semblable aux anges. Les vœux faits à Dieu dans l'état monastique, qui sont trois, à savoir : pauvreté, chasteté, obéissance, sont les conseils du Christ, au-dessus des commandements.

— Quelle est ta foi au sujet des jeûnes?

— Je crois que les quatre jeûnes annuels, établis par l'Église, et les jeûnes du mercredi et vendredi de chaque semaine prescrits par les apôtres en souvenir de la passion du Seigneur, sont agréables à Dieu et salutaires pour tous les chrétiens.

— Quelle est ta foi au sujet du signe de la croix, des saintes icones et des reliques des saints?

— Je crois que le signe ou l'image de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ est un signe de liberté et de victoire sur le diable et sur la mort. Par la vertu du Christ notre Dieu crucifié sur la croix, les démons sont mis en fuite. Ce signe délivre les fidèles de toutes les intrigues et des filets du diable et c'est pourquoi, moi aussi, je me munis de ce signe contre tous les filets du diable (*ce disant il se signe du signe de la croix*).

J'accepte le culte des saintes icones qui représentent le Verbe de Dieu, la très pure et incorruptible Mère de Dieu, les anges qui voient Dieu et tous les saints, sur les tableaux, les murs ou les objets sacrés. J'accepte de même le culte des reliques des martyrs et des saints

amis de Dieu, comme adressé au prototype, selon la tradition des saints apôtres et le décret du septième Concile. Et pour leur traduire cet honneur, je les baise avec amour. (*Aussitôt on lui donne à baiser une icône du Sauveur ou de la Mère de Dieu.*)

— Quelle est ta foi au sujet de l'âme humaine et raisonnable?

— Je crois que l'âme humaine raisonnable est un esprit créé par Dieu et envoyé dans un corps humain; qu'elle ne naît pas de la semence de l'homme et qu'elle n'est pas composée des quatre éléments. Je crois qu'elle ne meurt pas en quittant le corps, mais qu'elle vit.

— Quelle est ta foi au sujet de l'endroit où s'en vont les âmes des justes et des pécheurs après la mort?

— Je crois que les saints amis de Dieu, qui se sont purifiés de toutes les souillures ici-bas sur la terre par l'observation des commandements, par le jeûne, les prières et d'innombrables travaux, s'en vont aussitôt au ciel et y demeurent quant à l'âme; ils contemplent la lumière de la face de Dieu, ils ont reçu et reçoivent en partie la récompense de leurs travaux. Ils attendent dans la joie de recevoir la récompense et le bonheur parfaits, à la résurrection des morts, avec leur corps. Ils prient sans cesse pour nous et pour nos besoins parce qu'ils ont de l'assurance auprès de Dieu et parce qu'ils connaissent nos besoins, comme les saints anges, par une grâce spéciale qui leur est donnée par Dieu. Ils reçoivent nos demandes et les portent devant Dieu, et ils sont nos intercesseurs auprès de Lui. C'est pourquoi, il convient à tous les fidèles de les invoquer pieusement, en vue de l'intercession et du secours, comme nos fidèles assistants, intercesseurs et représentants.

Je confesse en outre que les âmes des méchants et des pécheurs qui ont quitté le corps dans l'impénitence s'en vont aussitôt dans les lieux des supplices; recevant en partie le châtiment, elles attendent misérablement dans la peine, l'affliction et la douleur, la résurrection du corps et l'éternel supplice dans la géhenne avec le corps.

Les âmes de ceux qui ont péché mais qui se sont repentis à la fin et qui sont morts dans la foi orthodoxe, sans avoir satisfait pour leurs péchés, au terme de cette vie, ne s'en vont pas aussitôt au ciel ni ne sont envoyées au supplice. Mais elles sont détenues dans les ténèbres, sans voir la face de Dieu, jusqu'à ce que l'Église accomplisse ce qui leur manque et apaise Dieu par le sacrifice non sanglant, la prière, le jeûne et les aumônes; elles sont consolées par l'espérance de voir la face de Dieu. Le sacrifice non sanglant, la prière, le jeûne

et les aumônes de l'Église sont un secours pour ces âmes, leur rendent Dieu propice et hâtent pour elles la vision de sa face » (1).

Nous donnerons plus loin un commentaire théologique de cette profession de foi. Qu'il suffise de remarquer ici le caractère spécifiquement latin non seulement des formules, mais encore des problèmes théologiques traités dans ce questionnaire. Nous avons cependant vainement cherché un original latin que Moghila se serait contenté de traduire en slavon, comme il a fait pour la formule imposée aux Protestants. Il semble que Moghila ait résumé ici les chapitres théologiques et les canons du concile de Trente sur les sacrements (2).

Cette profession de foi est suivie d'une instruction donnée par l'évêque sur la foi et la vie chrétienne. Après une prière de conclusion a lieu le renvoi. Les cérémonies des jours suivants comportent l'insufflation (troisième jour), les exorcismes (quatrième jour), le renoncement à Satan, le serment de fidélité au Christ, la récitation du symbole (cinquième jour). Moghila reproduit ici fidèlement les rites traditionnels. L'initiation achevée, le néophyte est baptisé et confirmé, « comme pour le baptême des enfants, sans rien omettre ni rien ajouter » (p. 163).

DEUXIÈME OFFICE : LA RÉCEPTION DES PROTESTANTS

Le deuxième office concerne la réception des hérétiques qui sont valablement baptisés, mais qui ont rejeté les autres sacrements de l'Église :

« Rituel de la réception de ceux qui viennent de l'hérésie à la foi orthodoxe, qui n'ont jamais été orthodoxes mais ont été élevés dans l'hérésie; qui possèdent le vrai baptême dans la triple immersion dans l'eau au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, mais qui ont aboli les autres sacrements et rites de l'Église et qui professent beaucoup d'autres hérésies (3). »

Cet office se distingue nettement de l'office précédent; il ne comporte qu'une cérémonie unique, précédée d'une préparation privée. La réception des hérétiques dans l'Église est réservée à l'évêque. Celui-ci, pour le bien des âmes, peut déléguer ses pouvoirs aux prêtres. Le prêtre chargé de cet office examine d'abord avec toute la prudence

(1) Trebnik, I^{re} partie, pp. 127-137. La dernière question concerne la résurrection des corps. Moghila professe la doctrine catholique sur les propriétés des corps ressuscités. Les corps des justes seront glorieux, légers, lumineux, beaux; les corps des réprouvés, ténébreux, impurs, incorruptibles, mais passibles des éternels tourments.

(2) DENZINGER, *Enchiridion symbolorum*, nn. 843a-989.

(3) Trebnik I, pp. 157-191.

convenable les dispositions du sujet; il l'instruit dans la foi et lui fait rejeter les erreurs. Après un temps d'épreuve et d'instruction, le prêtre invite l'hérétique à faire une confession générale de tous les péchés commis durant sa vie. Moghila a soin de préciser que cette confession ne se fait pas dans l'Église, mais dans un lieu privé. Le prêtre ne lui donne pas l'absolution. Celle-ci sera donnée en forme solennelle à l'Église, après la profession de foi. Cette disposition suppose évidemment que le prêtre qui entend la confession est le même que celui qui accorde l'absolution.

La cérémonie publique comprend deux parties bien distinctes d'abord les rites du catéchuménat, insufflation, exorcisme, abjuration des erreurs et profession de foi, ensuite l'administration de la confirmation. Une formule de l'abjuration vaut d'être notée : « Renonces-tu aux chefs des hérésies, c'est-à-dire à Martin Luther, Jean Calvin, Mélanchton, Huss, et avec eux aux conciliabules luthériens et calvinistes, à leurs anciens, leurs ministres, leurs traditions, leurs lois et leurs enseignements? (p. 172).

Quant au texte de la profession de foi, il est la traduction slavonne de la profession de foi romaine, dite profession de Pie IV (1). Moghila s'est contenté de substituer à l'affirmation de la primauté romaine l'ecclésiologie orthodoxe. A la doctrine du purgatoire, il a substitué une définition équivalente. La formule *l'Église romaine* est remplacée par la formule plus ou moins développée *l'Église orientale*, etc. Nous traduisons le slavon en latin, puisqu'il en vient.

Confessio orthodoxae Fidei.

Ego N. firma fide credo et absque ulla dubitatione vere profiteor omnia et singula quae continentur in Symbolo, hoc est in compendio fidei, in sanctis Oecumenicis Conciliis Nicaeno primo et Constantinopolitano secundo composito, quod sancta Catholica Apostolica Orientalis Ecclesia tenet et confitetur, videlicet.

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, etc. (2).

Apostolicas et ecclesiasticas traditiones reliquasque ejusdem Ecclesiae observationes, decreta et constitutiones vere et firmiter admittit.

(1) Cette profession est de 1564. Voir là-dessus Dict. de Th. Cath., article *Pie IV*, t. XII col. 1640-1641. On trouve le texte dans DENZINGER, *Ench. Symb.*, nn. 994-1000, ou en tête du *Codex Juris Canonici*.

(2) La mention des conciles de Nicée et de Constantinople est absente de la profession de foi romaine. Dans la formule romaine, le *Credo* comporte naturellement l'addition de *Filioque*.

et amplector. Item sacram Scripturam, juxta sensum quem tenuit et tenet sancta Ecclesia Orientalis Mater nostra, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione sacrarum Scripturarum, admitto; nec eam unquam nisi juxta unanimum consensum sanctorum Patrum accipiam et interpretabor.

Profiteor quoque septem esse vere et proprie Sacramenta novae Legis, a Jesu Christo Domino nostro instituta ad salutem humani generis, licet non omnia unicuique necessaria, scilicet : Baptismum, Unctionem Chrismatis, Eucharistiam, Poenitentiam, Sanctum Oleum, Sacerdotium et Matrimonium; illisque gratiam conferri accipientibus; et ex his Baptismum, Unctionem Chrismatis et Sacerdotium sine sacrilegio reiterari non possunt (1).

Receptos quoque et approbatos Ecclesiae Orthodoxae-Catholicae Orientalis ritus in supradictorum omnium Sacramentorum sollemni administratione recipio et amplector.

Omnia et singula quae de peccato originali et de justificatione profitetur sancta Catholica Orientalis Ecclesia profitetur et docet, recipio et amplector (2).

Profiteor pariter in divina Liturgia offerri Deo verum, proprium et propitiatorium sacrificium pro vivis et defunctis; atque in Eucharistiae Sacramento esse vere et proprio sensu Corpus et Sanguinem, una cum anima et divinitate Domini nostri Jesu Christi, fierique conversionem totius substantiae panis in Corpus et totius substantiae vini in Sanguinem; quam conversionem Catholica orientalis Ecclesia transsubstantiationem appellat.

Fateor etiam sub duabus speciebus panis et vini (3) totum atque integrum Christum verumque Sacramentum fideles accipere.

Credo quoque et firmiter profiteor tres esse status animarum defunctorum. Primum, sanctorum qui sunt in coelo et regnant cum

(1) Les sacrements sont énumérés selon l'ordre de la théologie latine. L'ordre habituel de la théologie orthodoxe est celui-ci : le baptême, le chrême, l'eucharistie, la pénitence, l'ordre, le mariage et l'onction de l'huile (Cf. Confession Orthodoxe I., question 98). Les deux gravures pleine page qui représentent les sept sacrements dans le trebnik, frontispice et p. 20, placent de même l'onction de l'huile en dernier lieu comme le septième sacrement.

(2) La formule romaine dit ici : « Quae in sacrosancta Tridentina synodo definita et declarata fuerunt. »

(3) La profession de foi romaine dit : « sub altera tantum specie ». La manière de parler de Moghila : « Je crois que sous les deux espèces, etc. » est équivoque. Sur la présence du Christ tout entier sous chacune des deux espèces, Moghila croyait comme l'Eglise latine. Il a néanmoins changé la formule romaine parce que celle-ci tend à défendre la légitimité de la communion sous une seule espèce, contre les Protestants, et les Utraquistes ou Calixtins qui réclamaient la communion du Calice. Or l'Eglise orthodoxe pratique précisément la communion sous les deux espèces.

Christo; quos decet venerari et invocare, uptote deprecantes Deum pro nobis; eorumque reliquias esse venerandas.

Secundum statum defunctorum, esse infidelium paganorum, haeticorum ac christianorum inhoneste in hac vita degentium et sine paenitentia defunctorum. Quorum locum esse infernum et ignem gehennae. Et sicut sanctos caelestia praemia ex parte nunc accipere, laetos expectantes perfectius accipere cum corpore in secundo adventu Christi, in resurrectione mortuorum, sic et animas in suppliciis degentes ex parte jam nunc sed nondum perfecte supplicia recipere, aegreque expectare perfectam cum corpore condemnationem et deputationem ad supplicia in die tremenda iudicii, secundi adventus Christi.

Tertium statum animarum esse defunctorum orthodoxe-credentium christianorum in paenitentia defunctorum, qui non satisfecerunt pro suis peccatis; quorum animas detentas esse in tenebris non aspicientes faciem Dei donec Ecclesia incruento sacrificio Corporis et Sanguinis Christi, precibus, jejuniis, elemosynis, aliisque bonis operibus pro eis satisfecerit, cum ipsae pro seipsis per patientiam doloris et aegritudinis satisfacere non possint; satisfactionemque Ecclesiae ipsis esse juvamine ad liberationem e tali detentione et ad ascensum in caelos et ad visionem faciei Dei confiteor (1).

Firmiter assero imagines Christi ac Deiparae semper Virginis necnon aliorum Sanctorum habendas et retinendas esse atque eis debitum honorem impertiendum.

Credo quoque et profiteor a Christo Deo datam esse in Ecclesia Orthodoxa catholica Episcopis, et presbyteris ex delegatione, potestatem ligandi atque solvendi ut si quid secundum potestatem illis collatam ligent aut solvant in terra, ligatum aut solutum sit et in coelis (2).

Credo et profiteor sanctae Ecclesiae Orthodoxae-catholicae fundamentum, caput, supremum episcopum et archipastorem solum esse Dominum nostrum Jesum Christum, a quo majores et minores Episcopi, pastores et doctores instituti sunt ad regendam Ecclesiam;

(1) Ce long paragraphe constitue une addition de Moghila. La formule romaine parle seulement du purgatoire et du ciel : « Constanter teneo Purgatorium esse, animasque ibi detentas fidelium suffragiis juvari. Similiter et sanctos una cum Christo regnantes, venerandos atque invocandos esse, eosque orationes Deo pro nobis offerre atque eorum reliquias esse venerandas. »

(2) A la place de ce paragraphe, la profession romaine parle des indulgences : « Indulgentiarum etiam potestatem a Christo in Ecclesia relictam fuisse illarumque usum Christiano populo maxime salutarem esse affirmo. »

cujus Ecclesiae rectorem et gubernatorem esse Spiritum Sanctum. Quam Ecclesiam Sponsam Christi esse profiteor; in illa esse veram salutem, extra quam Ecclesiam nullum salvum fieri posse credo (1).

Constantinopolitano Patriarchae, ut nativo patri et proprio Pastori Ecclesiae Russiae, atque ab illo consecrato Metropolitae Kieviensi et Galicensi totiusque Russiae, veram usque ad finem vitae meae obedientiam praestare promitto ac juro (2).

Caetera item omnia a sanctis Patribus in sanctis septem Oecumenicis et localibus Conciliis (3) tradita, definita ac declarata, indubitanter recipio atque profiteor; simulque contraria omnia atque haereses quascumque ab Ecclesia damnatas, rejectas et anathematizadas, ego pariter damno, rejicio et anathemati trado.

Hanc veram orthodoxam-catholicam fidem, extra quam nemo salvus esse potest, quam in praesenti sponte profiteor et veraciter teneo, eandem integram et inviolatam usque ad extremum vitae spiritum constanter, Deo adjuvante, retinere et confiteri atque a meis subditis seu ab illis quorum cura ad me in munere meo spectabit, teneri, doceri et praedicari, quantum in me erit, curaturum, ego idem N. promitto, spondeo ac juro. Sic me Deus adjuvet et haec sancta Christi Dei evangelia. Amen.

Cette profession de foi est suivie de l'absolution : l'évêque (ou le prêtre) absout l'hérétique de l'excommunication et de tous les péchés et l'unit au corps de l'Église. La formule de l'absolution est latine, comme d'ailleurs toutes les formules d'absolution qui se trouvent dans le Trebnik (4). Vient ensuite comme deuxième partie de l'office

(1) Profession romaine : « Sanctam, Catholicam et Apostolicam Romanam Ecclesiam omnium ecclesiarum matrem et magistram agnosco. » Le changement est cette fois essentiel et marque la seule divergence profonde qui subsiste entre la théologie catholique et le système théologique de Moghila. Selon Moghila, Jésus-Christ est l'unique fondement de l'Église. Par Lui sont établis les autres évêques. Il y a parmi eux une hiérarchie, dont le caractère n'est pas spécifié ici. La doctrine de Moghila sur l'Église est plus explicite dans la Confession orthodoxe, 1^{re} partie, questions 82-87. Voir A. MALVY et M. VILLER, *La Confession Orthodoxe de Pierre Moghila*, Orient. Christ. 39 (1927), note E, *La doctrine de la C. O. sur l'Église*, pp. 129-135.

(2) Formule romaine : « Romanoque Pontifici, beati Petri Apostolorum principis successor ac Jesu Christi vicario veram obedientiam spondeo ac juro. » Le changement opéré par Moghila est conforme à son ecclésiologie et à sa situation canonique de métropolitaine de Kiev, sous la haute juridiction du patriarche de Constantinople. A remarquer que ce patriarche ne reçoit pas ici son titre habituel d'œcuménique.

(3) Formule romaine : « a sacris canonibus et œcumenicis Conciliis, ac praecipue a sacrosancta Tridentina synodo ».

(4) L'exemple le plus frappant est la formule de l'absolution sacramentelle : « Que notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ par sa bonté et les libéralités de sa miséricorde, te pardonne, mon enfant N., toutes tes fautes; et moi prêtre indigne par sa puissance qui m'a été donné, je t'acquitte et t'absous de tous tes péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Trebnik, I, p. 357. L'emprunt latin est évident. Moghila lui donne un titre

l'administration du sacrement de confirmation. Les cérémonies et les prières sont les mêmes que dans l'office de la confirmation des nouveaux baptisés. Quelques mots sont changés dans les prières et les ecténies. Le terme de *nouveau baptisé* est remplacé par ces mots : « Ce serviteur qui vient d'être uni à l'Église, etc. ». Les rubriques sont plus détaillées à cause de la présence de l'évêque. C'est en effet l'évêque qui oint le nouvel orthodoxe en traçant une croix avec le saint chrême sur le front, les yeux, les narines, les lèvres et les oreilles en prononçant les paroles sacramentelles : « Sceau du don de l'Esprit-Saint. Amen. » On remarquera que le rituel omet l'onction de la poitrine et de l'épaule, des mains et des pieds, prévue pour les nouveaux baptisés. Cette omission est motivée par l'âge adulte des néophytes et par le fait qu'ils ne sortent pas de la piscine du baptême. Au cours de la Liturgie qui suit, le néophyte communie aux précieux sacrements du corps et du sang du Seigneur.

TROISIÈME OFFICE. RÉCONCILIATION DES APOSTATS, DES UNIATES ET DES CATHOLIQUES

Moghila, on l'aura remarqué, aime à distinguer et à classer. Il faut ici encore apprendre de lui quelles classes d'hérétiques ou d'apostats rentrent dans cette troisième catégorie.

« Deuxième décret. Comment recevoir et unir à l'Église les hérétiques ou les apostats, qui ne doivent pas être marqués du chrême selon le canon 95 du sixième Concile in Trullo.

« Il faut savoir qu'il y a deux sortes d'hérétiques ou d'apostats qu'il ne faut pas marquer du saint chrême. Les premiers sont ceux qui ont été baptisés, confirmés et élevés dans la sainte Église orthodoxe catholique; mais entraînés par la séduction du diable et la folle liberté de leur raison, ils ont quitté non seulement l'Église catholique mais encore la foi en la sainte Trinité une et indivisible dans le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, et se sont unis à l'infidélité judaïque, à la honte des Turcs, ou à l'impiété arienne.

» Les seconds se divisent en deux. Les premiers sont ceux qui, baptisés et confirmés dans l'Église et la foi orthodoxe, s'en sont allés aux hérésies calvinistes ou luthériennes, ou à d'autres sectes semblables, ou encore aux apostats. Les autres sont ceux qui, non par eux-mêmes mais par leurs parents, font partie d'un groupe apostat ou hérétique qui a gardé le vrai baptême et la vraie confirmation. Nés dans ce groupe, baptisés et confirmés,

en grande majuscule : « Forma, ou accomplissement du sacrement de pénitence. » Il fait une obligation grave à tous les prêtres, sous peine de péché mortel et de terrible peine, de savoir cette formule par cœur, Trebnik, I, p. 346. Cette formule est toujours en usage chez les Russes.

ils viennent sous l'inspiration du Saint-Esprit à l'Église et désirent s'unir à l'Église catholique.

» Il y a parmi eux certains apostats que les prêtres ne marquent pas du saint chrême après leur baptême, car les évêques seuls confirment; ils confirment non les enfants, mais seulement les adultes. A cause de cela il y en a beaucoup qui ne sont pas confirmés. Si donc ils viennent à la foi orthodoxe, principalement de chez les Latins, il faut s'enquérir avec soin s'ils sont confirmés ou non. S'ils le sont, il ne faut pas les confirmer. S'ils ne le sont pas, il faut absolument les confirmer, selon le rituel prévu pour ceux qui viennent de l'hérésie.

» Il faut savoir en effet qu'il y a trois sacrements qu'il ne faut jamais renouveler. Ce sont le baptême, la confirmation et le sacerdoce. Ces sacrements ne sont pas renouvelés parce qu'ils impriment dans l'âme de celui qui les reçoit un caractère, c'est-à-dire un sceau ou une marque qui ne peut jamais être effacée. Le baptême marque ou signe l'âme, afin que le baptisé soit distingué du non baptisé et qu'il soit comme une brebis du troupeau du Christ, inscrite dans le livre de vie. La confirmation marque l'âme afin qu'elle soit distinguée de l'âme non confirmée et inscrite sur les rôles des soldats du Christ. Le sacerdoce marque l'âme afin qu'elle soit distinguée de l'âme non consacrée, et qu'elle ait un pouvoir spirituel, éternel, et une grâce qui rend le sujet agréable, en vertu de laquelle le prêtre peut accomplir normalement ses fonctions. Celui donc qui ose renouveler ces trois sacrements commet un sacrilège et crucifie à nouveau le Christ et lui fait injure, selon la parole de l'apôtre, Hébr. 6 (1). »

Dans ces préambules, Moghila insiste à bon droit sur le caractère ineffaçable de la confirmation. Il trouve dans cette doctrine la justification théologique de la réforme liturgique qu'il entreprend dans le rituel de la réconciliation des apostats. A son époque, en effet, l'Église gréco-russe reconfirmait non seulement les hérétiques ou les catholiques confirmés dans leur Église, mais encore les apostats orthodoxes validement confirmés dans l'Église orthodoxe. Une telle pratique exclut la foi au caractère ineffaçable de la confirmation. Ce rituel de la réconciliation remonte au patriarche Méthode (843-847) (2). Le P. Jugie pense que primitivement la cérémonie signifiait le rappel de la grâce du baptême et de la confirmation que l'on ranimait, telle une étincelle qui couve sous les cendres de l'infidélité. L'auteur s'appuie principalement sur le sens de certaines prières (3)

(1) Trebnik I, p. 192 (paginée par erreur 191). La citation scripturaire est Heb. 6, 4. L'exégèse est mauvaise mais le lieu est classique dans la théologie latine pour prouver l'impossibilité de réitérer le baptême.

(2) Voir sur le cérémonial du patriarche Méthode, M. JUGIE, *La reconfirmation des apostats dans l'Église gréco-russe*, EO II (1899), pp. 72-75; le même TDCO III, *De Sacramentis* (Paris, 1930), pp. 146-147.

(3) Par ex. la troisième prière, GOAR, *Rituale Graecorum*, Paris, 1647, p. 878. « Illumine

et sur l'absence de la forme de la confirmation dans les plus anciens manuscrits (1).

Quoi qu'il en soit, il est certain que très vite l'Église byzantine a vu dans ce rite la réitération de la confirmation. En supprimant le rite de la confirmation de l'office du patriarche Méthode, Moghila touchait à une pratique ancienne et générale de l'Église orthodoxe. L'innovation était hardie. Elle était justifiée à son sens par le caractère ineffaçable imprimé dans l'âme par la confirmation reçue valablement, soit dans l'Église orthodoxe elle-même, soit dans l'Église catholique. Pour donner plus de force à son innovation, il ne craint pas de dire : « Celui qui ose renouveler ce sacrement commet un sacrilège. »

Nulle part cependant dans le Trebnik, Moghila ne réproouve explicitement l'usage de l'Église orthodoxe. Il parle même longuement de l'office du patriarche Méthode. Il énumère les peines prévues selon la gravité de l'apostasie; il prévient qu'il adoucit ces peines mais ne dit pas qu'il change les rites. Il y a, dit-il, trois cas d'apostasie : ceux qui apostasient dans l'enfance, à cause de l'ignorance ou de la faiblesse de leur esprit; ceux qui apostasient dans l'âge mûr, non de leur plein gré, mais à la suite de tortures; ceux qui apostasient librement. Les enfants et les adolescents jeûneront pendant une semaine, feront des métanies et des prières. Le huitième jour, ils abjurent leurs erreurs, font profession de foi orthodoxe en récitant le symbole. Ceux qui ont apostasié à la suite des tortures feront deux carêmes; après quoi, ils sont réconciliés et admis à la communion. Ceux qui ont apostasié librement sont soumis à la terrible excommunication; mais par miséricorde, ils jeûneront pendant deux ans, s'abstenant de viande, de laitage, d'œufs et de vin. S'ils sont jeunes et robustes, ils feront tous les jours cent genuflexions et diront deux cents fois la prière à Jésus. S'ils sont impotents, ils feront selon leurs forces (2).

« Ce décret, poursuit Moghila, est celui du saint patriarche Méthode. Nous, considérant la faiblesse dans la foi, la tiédeur dans la piété,

son esprit par la vertu et l'action de ton Esprit-Saint, afin que l'étincelle du baptême salutaire qui couve dans son âme, attisée par les brises de la grâce, se rallume en flamme spirituelle, et que le sceau qui a été imprimé en lui se manifeste d'une façon plus expressive. »

(1) Par ex. Coislin 213 de l'année 1027.

(2) Trebnik I, pp. 194-195. Ce tarif des peines est aussi celui des manuscrits Coislin 213 de l'année 1027, et Grotta Ferrata cod. liturg. 28. Ces deux témoins parlent de la récitation de deux cents *Kyrie eleison*. La substitution de la Prière à Jésus au *Kyrie* est tout à fait significative et témoigne de la grande vogue de cette prière, mise en vedette par l'hésychasme.

la médiocrité dans l'amour, la paresse dans les jeûnes et les prières, en un mot, la grande négligence dans toutes les bonnes œuvres des gens de ce siècle, nous décidons : Que les enfants et les adultes jeûnent pendant trois jours, et fassent des métanies et des prières. Ils seront reçus et unis à l'Église. Mais qu'auparavant ils accomplissent la pénitence qui leur a été imposée selon leur force par l'évêque ou par le père spirituel ayant pouvoir pour cela. » A l'égard des apostats volontaires, Moghila recommande aux prêtres la bonté. Une trop grande rigueur risquerait de rejeter le pénitent dans son apostasie. Il faut l'instruire dans la foi et dans la vie chrétienne, lui imposer une pénitence selon ses forces et le recevoir dans l'Église. Le prêtre pourra même l'admettre à la communion quand il aura accompli sa pénitence, ou la moitié de sa pénitence, ou dès la réconciliation (1).

Moghila revient une nouvelle fois sur la question à la fin du rituel sur la réconciliation :

« Il faut savoir que, selon le décret ci-dessus, ceux qui ont quitté la foi orthodoxe ne doivent jamais être marqués du chrême quand ils reviennent, parce que après le saint baptême ils ont été aussitôt parfaitement confirmés.

» Ceux qui sont nés dans l'apostasie et qui ont reçu le baptême des prêtres apostats, s'ils n'ont pas été confirmés par leurs évêques, il faut absolument les confirmer, comme je l'ai dit plus haut.

» Il faut savoir en effet que la sainte Église orthodoxe catholique demande de recevoir purement et simplement le baptême donné par les apostats et les hérétiques, s'ils croient en la sainte et indivisible Trinité et s'ils baptisent au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit en trois immersions.

» Par contre, au sujet de la confirmation donnée par les apostats ou les hérétiques, l'Église ne nous a rien clairement défini (2), si ce n'est ce que nous avons défini plus haut.

» C'est pourquoi nous recevons les Arméniens, en tant qu'hérétiques trois fois anathématisés par les conciles, selon ce dernier office, tout comme les autres apostats, et nous les marquons du chrême.

» Ceux qui viennent des apostats et qui sont déjà confirmés par leurs évêques, nous soumettons leur cas au sage jugement de l'évêque. S'il décide de recevoir leur confirmation ou de ne pas la recevoir, qu'il prenne, en tous les cas, bien soin que leur confirmation ou leur non-confirmation ne soit pas un scandale pour les fidèles » (3).

(1) *Ibid.*, p. 195.

(2) Il est intéressant de noter ici la doctrine de la Confession, I, 105 : « Hoc mysterium (= chrismatis inunctio) reiterari non potest nisi in illis qui abnegaverunt Christum et postea convertantur. » On voit la flagrante contradiction entre la pensée de Moghila et la Confession qui porte son nom.

(3) Trebnik I, p. 215.

Les deux derniers paragraphes font difficulté et semblent introduire une contradiction dans la pensée de Moghila. Il dit en effet que les Arméniens sont admis selon le troisième ordre (celui de la pénitence) mais qu'ils reçoivent cependant l'onction du chrême. Telle est effectivement la pratique de l'Église orthodoxe grecque vis-à-vis des Arméniens. Mais c'est précisément contre cet abus que s'élève Moghila dans son rituel : « Celui qui ose renouveler la confirmation commet un sacrilège. » Il faut l'entendre évidemment de la confirmation validement administrée, soit dans l'Église orthodoxe soit dans un groupe hétérodoxe. Si Moghila dit ici qu'il faut confirmer les Arméniens, c'est parce qu'il pense que cette confirmation n'est pas valide pour des raisons qu'il ne donne pas. Sa conclusion est donc légitime : il appartient à l'évêque de juger si la confirmation administrée dans tel ou tel groupe apostat est valide ou non. Ce faisant, il doit éviter de scandaliser les fidèles. Ce dernier avertissement s'inspire davantage du principe de l'économie que de la ferme théologie énoncée plus haut sur la non-réitération de la confirmation.

Il est temps de dire quelques mots du rite proprement dit. Moghila a créé ici encore deux offices. Le premier vise les apostats passés au judaïsme, à l'islamisme ou à l'arianisme (socinianisme). L'essentiel des prières est tiré du cérémonial du patriarche Méthode. Moghila reprend aussi les formules d'abjuration et de profession de foi à l'usage des catéchumènes qui viennent de ces mêmes groupements. Après l'abjuration et la profession de foi, le chrétien est introduit dans l'église. Les prières et les psaumes qui suivent proviennent du rituel de Méthode. La cérémonie se termine par l'absolution solennelle, comme à l'office de la réconciliation des Protestants. « Alors, le Pontife lui donne à baiser la croix et le saint évangile, et aussitôt il fait le renvoi ordinaire. » Moghila, on le voit, évite soigneusement toute onction qui pourrait faire penser à la confirmation.

Le deuxième office concerne les schismatiques. C'est la première fois que Moghila emploie ce terme pour désigner les apostats qui, baptisés et confirmés dans l'Église orthodoxe, sont passés soit à l'Unia, soit au catholicisme, soit même au protestantisme, et ceux qui sont nés dans une Église qui garde le vrai baptême et la vraie confirmation. Cet office se distingue de tous les précédents par une particularité importante. Les cérémonies de l'abjuration sont réduites et ne comportent aucune mention expresse d'hérésie : « Renonces-tu à tous les égarements et à tous les péchés du conciliabule apostat

des N. dans lequel tu as été jusqu'à présent? » Et c'est tout. La profession de foi n'est guère plus explicite. Le chrétien introduit dans l'Église récite d'après une feuille préparée à l'avance le symbole de foi de Nicée-Constantinople. Après quoi, il reçoit l'absolution comme plus haut. S'il n'est pas confirmé (ce qui peut être le cas des catholiques), il reçoit aussitôt le sacrement de confirmation.

Cette discrétion dans les interrogations, cette sobriété dans les rites étonnent de la part de Moghila que les offices précédents nous ont montré si ami de la précision théologique et des rubriques détaillées. On comprend cette attitude à l'égard des uniates. Aucune divergence grave n'existait entre eux et les Orthodoxes, à l'exception de la primauté romaine. Moghila n'exige pas d'eux qu'ils renoncent explicitement à cet article de leur ancien *Credo*. Il aura pensé qu'il était inutile de leur imposer une rétractation en paroles puisqu'elle était traduite dans les faits. La même explication vaut dans le cas des catholiques. Moghila, en effet, acceptait leur théologie, à l'exception de la primauté romaine et du *Filioque*. Or par le fait qu'un catholique passait à l'Église orthodoxe, il reniait par son attitude même la primauté romaine; par ailleurs le *credo* qu'il devait réciter ne comportait pas le *Filioque*. Il n'est pas exclu non plus que le minimalisme théologique de Moghila à l'égard des uniates et des catholiques soit inspiré par le désir de ne pas mettre obstacle, par des abjurations toujours pénibles, à leur entrée dans l'Église orthodoxe.

PRÉCISIONS THÉOLOGIQUES

Les formules de profession de foi imposées aux sociniens et aux protestants permettent de préciser certains points de doctrine laissés dans l'ombre par la Confession orthodoxe ou résolus par elle dans un sens anti-latin. Quelques points de ces formules manquent de clarté; d'autres passages du Trebnik permettent de les préciser.

Touchant la validité du baptême, Moghila requiert toujours la triple immersion dans l'eau. Il ne faudrait pas en conclure qu'il ne reconnaît pas la validité du baptême par infusion. Cela serait contraire à tout l'esprit de son rituel qui accepte le baptême latin. Or Moghila savait parfaitement qu'il se faisait par une triple infusion. Mieux, dans son introduction doctrinale au baptême il dit expressément : « Le saint baptême est parfaitement accompli aussi bien par l'immersion de tout (le sujet) dans l'eau que par l'infusion de l'eau sur le sommet de la tête à travers tout le corps. Que chaque Église garde

donc la première ou la deuxième forme du baptême, selon la coutume qu'elle observe depuis les anciens temps. Mais que l'on prenne bien soin de plonger trois fois ou de verser l'eau trois fois en même temps que l'on prononce les paroles de la forme, selon le rit exposé ci-dessus (1). » Ce passage est une adaptation du paragraphe 10 du rituel romain (2).

La seule divergence qui subsiste entre le Trebnik de Moghila et la théologie latine au sujet du baptême concerne le ministre. La théologie latine enseigne qu'en danger de mort n'importe qui, même un infidèle, peut valablement conférer le baptême, pourvu qu'il ait l'intention de faire ce que fait l'Église. Moghila avec l'ensemble des théologiens orthodoxes, pense que seul un chrétien peut valablement administrer le baptême. Il change en ce sens le texte du rituel romain et dit : « Un enfant ou un adulte en danger de mort peut être baptisé par n'importe quel chrétien (3). »

Dans la profession de foi imposée aux Sociniens et aux Anabaptistes, Moghila mentionne explicitement la nécessité du baptême pour les enfants. Il revient sur ce point dans la partie du Trebnik consacrée aux funérailles. Les enfants morts sans baptême ne sont pas enterrés selon le rite de l'Église puisqu'ils n'ont pas été purifiés du péché originel et ne sont pas héritiers du royaume. Le décret sur les funérailles des enfants baptisés et de ceux qui ne le sont pas (p. 727) est suivi d'un chapitre théologique : *Sur les enfants morts sans baptême* (p. 728). « ...A cause de l'indignité qui provient du péché originel, ils sont privés de la béatitude des saints; à cause de leur exemption de malice, ils ne sont pas livrés aux châtiments des pécheurs, mais ils sont envoyés en quelque lieu spécial, où ils n'ont ni consolation ni ne subissent de peine. » Moghila cite Grégoire de Nazianze, Homélie sur le Baptême (4). On reconnaît ici la doctrine latine sur les limbes.

Moghila affirme avec force la nécessité de la satisfaction comme partie intégrante de la pénitence. Dans son introduction doctrinale

(1) Trebnik, p. 8.

(2) *Rituale romanum*, tit. II, cap. I, De forma baptismi, n° 10 : « Licet baptismus conferri valide possit aut per infusionem aquae, aut per immersionem, aut per aspersionem, primus tamen vel secundus modus, etc. » Moghila prévoit d'ailleurs le cas du baptême par infusion : « Là où l'on ne baptise pas par immersion mais par infusion, il convient d'avoir un vase propre et pur, ou un puits avec un bec et une anse, en étain ou en métal blanc, avec lequel on puisera l'eau dans le baptistère et avec lequel on la versera sur la tête de l'enfant » = Rit. rom. tit. II, cap. I, art. 59 : « Vasculum seu cochleare ex argento etc. »

(3) Trebnik, p. 8. Cf. rituel romain, *ibid.* « ... in vitae periculo, potest sine solemnitate a quocumque baptizari... sive fidei sive infidei ».

(4) Oratio XL. P. G. 36, 389 B : « ... Τους δὲ μήτε δοξασθήσεσθαι μήτε κολασθήσεσθαι παρὰ τοῦ δικαίου κριτοῦ, ὡς ἀσφραγιστοὺς μέν, ἀπονήρους δέ... »

au sacrement de la pénitence, il va jusqu'à dire que le sacrement est invalide si le prêtre n'impose pas la pénitence : « Sache donc, ô prêtre, qu'il ne faut jamais renvoyer le pénitent après la confession sans lui imposer de pénitence, mais impose à chacun une pénitence selon la gravité des péchés, même si les péchés sont petits. Le sacrement complet, en effet, consiste en trois parties, à savoir : la contrition du cœur qui est la première; la confession des péchés au prêtre, qui est la deuxième; et la satisfaction qui est la troisième. Si une seule de ces parties fait défaut, le sacrement n'est pas accompli et par suite il n'y a pas non plus rémission des péchés. Par conséquent, même si ce sont de petits péchés véniels, c'est-à-dire quotidiens, impose comme pénitence l'oraison dominicale, c'est-à-dire le *Notre Père*, 5 ou 10 fois le *Je crois en Dieu* ou le *Je vous salue*; ou le *Kyrie eleison*, ou cent prières à Jésus, ou autant que tu jugeras à propos... » (1).

Moghila est ici d'une rigueur excessive; il confond partie essentielle et partie intégrante de la pénitence. La nécessité de la satisfaction après le pardon sacramentel suppose l'existence d'une peine temporelle due au péché, qui subsiste après l'absolution. On sait que les théologiens orthodoxes rejettent aujourd'hui communément l'existence d'une telle peine. Moghila, par contre, en fait un élément essentiel de sa théologie morale.

Il faut signaler une autre particularité de la théologie moghilienne sur la Pénitence. Moghila affirme que le pouvoir de lier et de délier remis par le Christ aux apôtres s'étend jusqu'aux fidèles trépassés. Le Trebnik contient une longue instruction sur le pouvoir donné par le Christ à l'évêque de lier et de délier (2). Mieux, la cérémonie des funérailles se termine par une solennelle prière d'absolution :

Alors l'évêque s'il est présent, ou le prêtre tombe à genoux, ainsi que tous les assistants clercs et laïcs, et lit à haute voix cette prière d'absolution.

En vertu du pouvoir donné par Vous aux prêtres nous croyons que votre serviteur N. qui nous a quittés dans la foi et dans l'espérance de la résurrection, et dans la pénitence, et qui avant de mourir, se trouvant sur terre

(1) Trebnik I, pp. 354-355. A noter que l'avertissement se trouve dans le corps même de l'office.

(2) Trebnik I, pp. 787-825. « Instruction sur le pouvoir de lier et de délier donné aux évêques de la part du Christ-Dieu; pouvoir qui est montré par un miracle merveilleux et manifeste et ce miracle est le signe manifeste de la véritable Église. » L'auteur y rapporte divers épisodes historiques qui se sont passés à Constantinople ou à Kiev, avec documents à l'appui.

a regretté et confessé ses péchés, et qui a été pardonné et absous par nous, nous croyons qu'il est aussi pardonné et absous par Vous aux cieux.

Mais si, comme homme, il n'a pas encore satisfait en quelque chose à votre juste jugement, et si à cause de cela il est empêché de se reposer avec les saints et de contempler en votre lumière la lumière de votre face pour un temps... pardonnez-lui complètement et remettez-lui tous les péchés, volontaires et involontaires, par paroles, par actions ou par pensées, conscients ou inconscients, que, à cause de leur grand nombre ou par suite de l'oubli il n'a pas confessés; pardonnez-lui et délivrez-le de la faute aussi bien que de la peine de ces péchés. Et donnez à son âme le repos au lieu de la lumière, etc.

Après la prière, l'évêque ou le prêtre prend un vase avec de l'huile, et ouvrant le cercueil, il dit cette prière.

Que notre Seigneur Jésus-Christ qui t'a fortifié dans la foi et dans les exploits de la vie chrétienne, reçoive maintenant notre prière et que par l'huile de ses miséricordes, il te pardonne tous les péchés de la faiblesse humaine et t'accorde de recevoir la récompense avec ses saints qui chantent devant lui (*il répand l'huile sur le corps du défunt en disant*) Alléluia iij (1).

Ce rite unit à une majestueuse grandeur un juste sens théologique. Il est caractéristique de la manière de Moghila. Celui-ci garde les cérémonies anciennes de l'Église orthodoxe et développe les prières primitives dans le sens d'une théologie plus évoluée. Ainsi l'onction de l'huile faite sur le mort est un vestige d'une pratique ancienne dont Denys témoigne déjà pour la fin du ^{ve} siècle (2). Vers le ^{xiii}e siècle, cette onction fut confondue avec le sacrement de l'euchélaion, ou de l'extrême-onction (3). Certains évêques protestèrent; d'autres, comme Syméon de Thessalonique, mentionnent l'usage sans le recommander ni le blâmer. Moghila le retient sous une forme simplifiée et l'inclut dans sa grande prière d'absolution. Celle-ci est ancienne, mais Moghila l'a explicitée : il spécifie la matière de cette absolution d'explicative : ce sont les péchés regrettés mais oubliés

(1) Trebnik I, pp. 722-725. Cette prière fait partie des trois offices de la sépulture, laïcs, prêtres, moines. Elle est naturellement absente de l'office de la sépulture des enfants. Il faut remarquer que la formule n'est pas indicative. Les absolutions, dans le cas des défunts, ne concernent que les censures ecclésiastiques, comme d'ailleurs dans l'Église romaine.

(2) *De Eccl. Hier.* VII, P. G. 3, 556 CD : « Le grand prêtre, homme de Dieu, récite sur le corps une très sainte invocation. L'invocation terminée, il baise le mort, imité aussitôt par tous les assistants. Quand tous ont donné le baiser de paix, le grand prêtre enduit le corps d'huile sainte, il prie pour tous les défunts, puis il dépose la dépouille en terre sainte à côté de celle des autres saints d'égale dignité. » (Traduction de GANDILLAC, Paris, 1943, p. 316).

(3) M. JUGIE, *TDOC* III, *De Sacramentis* (Paris, 1930), *De Euchaeleo mortuorum*, pp. 489-490.

en confession, ainsi que la peine temporelle attachée à ces péchés. Le rituel actuel de l'Église russe conserve cette prière d'absolution, mais il n'est plus question de l'onction du mort, du moins sous cette forme, ni de la peine temporelle due aux péchés (1).

La question de l'Eucharistie est traitée dans le Trebnik avec une telle ampleur qu'on ne peut songer à résumer ici la doctrine de Moghila et les pratiques ou les réformes liturgiques qu'il a instaurées en ce domaine. Qu'il suffise de dire qu'il met une insistance extrême à affirmer la doctrine catholique sur la forme de ce sacrement :

La forme ou l'accomplissement du corps du Christ consiste dans les paroles du Seigneur prononcées par le prêtre sur le pain qui se trouve sur le disque, sur l'autel : « Prenez, mangez. Ceci est mon corps qui est rompu pour vous en rémission des péchés. » Par ces paroles le pain est transsubstantié, c'est-à-dire la substance du pain est véritablement transformée au corps du Christ. Quand ces paroles sont prononcées, ce n'est plus selon la substance du simple pain mais le vrai corps du Christ.

La forme ou l'accomplissement du sang du Christ consiste dans les paroles du Christ prononcées par le prêtre sur le vin qui se trouve dans la coupe sur l'autel : « Buvez-en tous, ceci est mon sang de la nouvelle alliance, répandu pour vous et pour beaucoup, pour la rémission des péchés »...

Cet enseignement sur la forme des sacrements du divin corps et sang du Christ notre Dieu est celui des apôtres et des saints Pères, comme en témoigne saint Jean Chrysostome, discours pour le Jeudi Saint... (2).

Moghila défend sévèrement d'employer comme matière le pain azyrne. « Le pain non fermenté, même s'il est de froment, ne peut jamais être matière pour le corps du Christ dans la sainte Église orthodoxe catholique d'Orient. C'est pourquoi, jamais, ô prêtre, n'ose célébrer avec du pain non fermenté, pour ne point tomber

(1) A. von MALTZEW, *Begräbniss-Ritus und einige specielle und altertümliche Gottesdienste der Orthodox-Katholischen Kirche des Morgenlandes*. Deutsch und slavisch unter Berücksichtigung des griechischen Urtextes, Berlin, 1898, pp. 130-134. La formule d'absolution est beaucoup plus brève. Une note de la p. 131 porte la rubrique suivante : « En plus de cette prière, on lit habituellement (*la traduction allemande omet ce dernier mot*) une autre, imprimée sur une feuille séparée et que l'on place dans le tombeau entre les mains du défunt. » C'est une formule d'absolution de tout péché et de toute censure. D'après le trebnik de Moghila, la prière d'absolution et l'onction d'huile terminent l'office à l'Église. On se rend alors à la tombe où l'on dit : *Domini est terra et plenitudo ejus*. Puis le prêtre répand les cendres de l'encensoir sur le corps. Le rituel de l'Église russe garde ici une trace de l'onction, comme le prouve cette rubrique : « Après cela le prêtre verse de l'huile d'une lampe sur le corps ou de la cendre de l'encensoir. Après quoi l'on ferme le tombeau » (Maltzew, *loc. cit.*, p. 134).

(2) Trebnik I, pp. 238-239. Le passage de saint Jean Chrysostome, cité en entier, est le lieu classique des défenseurs de la vertu consécatoire des paroles, *P. G.* 49, 380. La même doctrine est répétée au moins à six endroits. L'importance de ces textes vient de ce qu'ils sont postérieurs à la Confession. Le prêtre devra instruire les fidèles à ce sujet afin qu'ils adorent l'Eucharistie par une inclination profonde en répondant *Amen* aux paroles du prêtre. Trebnik I, p. 268.

dans un grave péché mortel et dans la condamnation. Il sera douteux si le sacrement est accompli avec ce pain (1). » Il ne faut pas voir ici une condamnation de l'usage du pain azyme dans l'Église latine. Moghila dit seulement que le prêtre de l'Église orientale qui célèbre avec du pain azyme commet une faute grave et que ce sacrement est douteux. Il ne dit pas que la messe latine est un sacrement douteux.

Il importe de remarquer que l'instruction doctrinale sur l'Eucharistie et la divine Liturgie (Trebnik I, pp. 217-270), d'inspiration si franchement latine, a été résumée par les éditeurs du Saint-Synode. Elle figure sous forme d'*Instruction sur la manière de célébrer*, etc., comme appendice à toutes les éditions du slougebnik (2). La doctrine sur la forme est naturellement changée. Mais les rubriques qui concernent les accidents dans la forme supposent la doctrine latine.

Un autre point de doctrine mis en lumière par le Trebnik a trait aux fins dernières. On sait que Moghila soutenait sur la question de l'au-delà des vues très proches des thèses catholiques. Mais il se heurta aux objections de son synode, réuni à Kiev pour approuver le Grand Catéchisme (3). A Jassy en 1642, Méléce Syrigos, théologien du patriarche oecuménique, remania complètement le texte du Grand Catéchisme sur ce point. Par suite de ces retouches la Confession orthodoxe issue du Grand Catéchisme présente plusieurs contradictions que les théologiens n'ont pas manqué de relever (4). Elle nie catégoriquement l'existence d'un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, mais enseigne la possibilité pour certaines âmes d'être délivrées de l'enfer, etc. Dans le Petit Catéchisme composé après l'approbation de la Confession dans sa forme remaniée, Moghila garde une prudente réserve sur les problèmes de l'au-delà. On pourrait en conclure qu'il s'est finalement soumis aux thèses de Méléce Syrigos (5).

(1) *Ibid.*, p. 237.

(2) Slugebnik, 9^e éd., Saint-Synode, Pétersbourg, 1916, pp. 483-536.

(3) Relation de l'uniat Cassien Sakowicz, résumée par MALVY-VILLER, *La Confession Orthodoxe de Pierre Moghila*, pp. XLVI-XLVII. Sur toute cette question, voir l'excellent excursus I du même ouvrage, *La doctrine des fins dernières dans la CO*, *ibid.*, pp. 144-152.

(4) *Ibid.*, pp. 151-152, d'après le P. A. BUKOWSKI, *Die Genugtuung für die Sünde nach der Auffassung der russischen Orthodoxie*, Paderborn 1911, pp. 149-151.

(5) *Ibid.*, pp. CXIV-CXX, *passim*, notamment p. CXVI « Je pense en particulier, et mon avis s'appuie sur les relations de Sakowicz et Skogardi, que Moghila devait, dans sa rédaction de 1640, avoir sur les fins dernières des idées plus précises que celles qu'il a si prudemment exposées en 1645 : le texte du Petit Catéchisme a subi l'influence des conférences de

Le Trebnik nous prouve qu'il n'en est rien. Moghila, en effet, y traite de la question avec ampleur. Les professions de foi imposées aux sociniens et aux protestants sont explicites sur l'existence d'un troisième lieu. Moghila voyait dans cette doctrine autre chose qu'une affirmation polémique, opposée aux négations protestantes; il considérait cet enseignement comme partie intégrante de la foi orthodoxe, comme on peut s'en convaincre d'après sa très belle instruction sur les défunts. Voici, en substance, ce qui concerne la théologie de l'au-delà :

Il faut savoir qu'il y a trois classes de défunts. La première est celle des saints qui se sont parfaitement purifiés ici-bas par le jeûne, les prières et de nombreux travaux; libres de tout empêchement, sans être retenus d'aucune manière, ils s'en vont au ciel et reçoivent en partie, mais non complètement, la récompense de leurs œuvres et attendent dans la joie la parfaite couronne de leurs mérites avec le corps. Pour ceux-là nous ne prions pas, puisqu'ils sont déjà auprès du Seigneur, et comme ils ont de l'assurance auprès de lui, ce sont eux qui prient pour nous.

Le deuxième ordre est celui des pécheurs morts dans l'impénitence, païens non baptisés, hérétiques et tous les chrétiens qui ont mal vécu et qui sont morts sans pénitence. Comme ils n'ont pas été purifiés ici-bas, soit par le baptême, soit par la pénitence, ils sont impurs et abominables à Dieu; ils s'en vont aussitôt en enfer et reçoivent en partie le châtiment de leurs œuvres; ils attendent dans les larmes et les douleurs de recevoir le châtiment parfait avec le corps. [...]

Le troisième ordre est celui de ceux qui sont dignes de la miséricorde de Dieu. Il en est de deux sortes. Les premiers sont ceux qui sont dans la vraie foi et sont libres de péchés mortels, mais ils sont chargés de péchés quotidiens, c'est-à-dire petits (car selon le Prophète, pas un n'est pur de toute souillure) et ils meurent sans s'être purifiés de ces péchés. Comme il est dit

Iassy, en ce sens au moins que Moghila a effacé tout ce qu'il pouvait sans renier ses convictions précédentes, de manière à ne point effaroucher les Grecs. Toutes les censures ne lui ont pas plu : le fait qu'il ait maintenu dans son Petit Catéchisme la consécration par les paroles du Christ est assez significatif. Mais il y a des omissions qui ne s'expliquent, me semble-t-il, que par le souci d'éviter d'inutiles controverses. L'origine de l'âme humaine, par exemple, avait fait l'objet de discussions assez vives à Kiev (1640) : il n'en est plus question dans le Petit Catéchisme » (M. Viller). Si cette explication est vraie, on en n'est que plus surpris de voir toutes ces questions reprises dans le Trebnik, et avec quel éclat. Le P. a parfaitement raison de penser que dans la rédaction primitive de la Confession la question de l'au-delà était traitée d'une manière plus précise. Nous sommes porté à croire que la partie doctrinale de l'instruction sur les fidèles trépassés qui se lit dans le Trebnik représente le texte primitif de la Confession. Par son allure didactique, cette instruction rappelle invinciblement la manière des chapitres de la Confession : doctrine, preuves d'écriture, tradition. Moghila, dépité de voir ce chapitre censuré et éliminé de son œuvre, lui aura rendu une place d'honneur dans son Trebnik. Cependant, dans son ensemble, cette instruction est sûrement postérieure à la Confession. Elle contient en effet un indice de datation, qui permet de placer la rédaction en 1644. La coutume de prier pour les morts, dit Moghila, n'est pas d'hier. Saint Jean Damascène la connaissait déjà en 727; et l'usage s'est maintenu jusqu'à nous pendant 917 années. Cela nous mène en 1644 (Trebnik I, pp. 845-846).

dans l'Apocalypse, chapitre 21 : « Rien d'impur n'entrera dans la ville sainte, la nouvelle Jérusalem », c'est-à-dire dans le royaume des cieux, ils sont retenus par les esprits de l'air, torturés et enfermés dans les ténèbres, sans voir la face de Dieu, jusqu'à ce qu'ils soient purifiés par les sacrifices, les prières et les aumônes de l'Église. [...]

Les seconds sont ceux qui sont morts dans la foi orthodoxe; après être tombés dans des péchés graves, non par manque d'espérance ni par haine de Dieu, mais parce que revêtus de chair, et par suite de la faiblesse humaine; venus à de meilleurs sentiments, ils se sont repentis et ont fait pénitence par la confession de leurs péchés, c'est-à-dire au sacrement de pénitence, ils ont été pardonnés et absous de la coulpe du péché, en vertu du pouvoir donné par Dieu au prêtre. Mais comme ils n'ont pas encore satisfait pour leurs actions peccamineuses, ils ne sont pas encore délivrés de la peine attachée aux péchés. C'est pourquoi, ils sont comme dans les dettes et sont retenus par les mêmes esprits de l'air dans une prison, privés de la vision de Dieu, torturés et châtiés.

La sainte Église prie donc pour ceux qui ne sont pas demeurés dans les péchés jusqu'à la mort, mais qui ont fait pénitence avant de mourir. Par les sacrifices vivifiants, les aumônes et les autres bonnes œuvres, elle leur donne la vie en les délivrant de cette pénible détention et de cette prison (1).

Il faut mettre ce texte en parallèle avec les deux passages reproduits plus haut. Les trois textes contiennent foncièrement la même doctrine; ils se complètent toutefois pour certains détails. D'après ces textes, la théologie de Moghila sur l'au-delà peut se résumer dans les points suivants :

1. Le sort de l'âme est définitivement fixé après la mort.
2. Les âmes des saints vont au ciel et voient la face de Dieu. Leur béatitude n'est cependant pas parfaite. Ce point n'est pas inconciliable avec la théologie catholique qui enseigne que les âmes saintes jouissent dès maintenant de la béatitude parfaite, car les théologiens sont unanimes à enseigner une augmentation de la béatitude secondaire, par la réunion au corps. Par une grâce spéciale de Dieu les saints connaissent nos besoins; il est légitime de les invoquer car ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu. Ces points sont parfaitement conformes à la tradition orientale sur le culte des saints.
3. Les âmes de ceux qui meurent en état de péché mortel vont en enfer et reçoivent aussitôt leur châtiment. Il ne faut pas prier pour ces âmes, car elles ne peuvent être délivrées de l'enfer. Lors de la résurrection elles recevront le parfait châtiment.

(1) Trebnik I, pp. 841-845. L'instruction énumère ensuite les diverses commémoraisons liturgiques des défunts dans l'Église orientale, particulières (service du 3^e, 9^e jour, service de quarantaine et anniversaire) et générales (samedi de l'apocréô et samedi avant la Pentecôte).

4. Les âmes des chrétiens orthodoxes chargées de péchés véniels non pardonnés au sacrement de pénitence, ou de peines temporelles dues aux péchés mortels, absous par le sacrement, constituent une classe intermédiaire. Les latins disent qu'elles sont retenues dans le purgatoire. Moghila évite d'employer cette expression. Fidèle à tout un courant traditionnel de la théologie orientale, il évoque avec discrétion les télonies d'outre-tombe (1). Les esprits de l'air s'emparent de ces âmes non entièrement purifiées et les enferment dans un cachot. Il est bien ici question d'un lieu spécial, distinct du ciel et de l'enfer. Les âmes qui s'y trouvent sont privées de la vision de Dieu; elles sont dans les ténèbres, les peines. Moghila ne parle pas de la peine du feu, que les Orientaux se sont refusés d'admettre lors des interminables discussions de Florence (2). Dans cet état douloureux, ces âmes sont consolées par l'espérance de la vision de Dieu; elles ont la certitude de leur béatitude éternelle.

Tous ces points sont conformes à la doctrine catholique. Sur un détail, cependant, Moghila s'oppose formellement à celle-ci; il nie catégoriquement la possibilité d'une satisfaction de la part de ces âmes. Les peines qu'elles endurent n'ont pas une vertu de satisfaction, ni par conséquent de purification, et le lieu où elles se trouvent ne peut donc être appelé purgatoire. Seule l'Église peut satisfaire pour elles. La principale satisfaction est le sacrifice de la messe offert pour les défunts (3), les prières, les aumônes et les bonnes œuvres des vivants.

(1) Sur la question des télonies, voir JUGIE, *TDCO*, t. IV, *De Novissimis, de Ecclesia* (Paris, 1931), pp. 22-31.

(2) Voir à ce sujet l'étude récente de E. CANDAL, *Processus discussionis de Novissimis in Concilio Florentino*, Or. Chr. Per. 19 (1953), pp. 303-349.

(3) Il faut signaler ici la position de Moghila au sujet des parcelles de la prosphora placées autour de l'Agneau, lors de la proskomidie, et qui symbolisent les offrandes de la Vierge Marie, des saints, des vivants et des morts. Au temps de Moghila, on pensait communément que ces parcelles n'étaient pas consacrées. Cf. JUGIE, *TDCO*, t. III, *De Sacramentis*, pp. 219-223. Moghila veut qu'elles soient consacrées, pour que la messe soit vraiment un sacrifice de propitiation pour les défunts : « Il faut avoir l'intention de consacrer non seulement l'Agneau, mais encore les parcelles qui se trouvent sur le disque, afin que rien de ce qui se trouve sur le disque ne demeure sans être consacré, et afin que le sacrifice soit offert pour les vivants et pour les morts. Car il n'y a sacrifice ni avant ni après la consécration, mais seulement au moment même de la consécration, lorsque la substance du pain et du vin est changée au corps et au sang du Christ. Cette transformation ou transsubstantiation est un vrai sacrifice de propitiation, c'est-à-dire d'apaisement. Donc, si ces parcelles ne sont pas consacrées, elles ne sont pas transformées au corps du Christ; elles demeurent du simple pain et ne peuvent être un sacrifice de propitiation et par conséquent ne peuvent d'aucune manière remettre les péchés de ceux pour qui elles ont été offertes. Comme elles ne sont pas consacrées, elles ne sont pas non plus le sacrement et ne peuvent sanctifier personne » (Trebnik I, p. 220).

Il n'est pas dans notre dessein d'étudier ici la fortune de la réforme liturgique de Moghila. Pour faire cette étude avec fruit, il faudrait comparer le Trebnik de 1646 aux éditions postérieures qui se sont faites aussi bien à Moscou qu'à Kiev. Le patriarche Nikon qui réforma les livres liturgiques de la Grande Russie entre 1653 et 1656, s'inspira en grande partie de Moghila. On connaît les vicissitudes de cette réforme, les schismes qu'elle occasionna, les interminables querelles qu'elle provoqua au sein même de l'Église orthodoxe, notamment sur la question de l'épiclèse. Le triomphe de la théorie grecque marqua le déclin de l'influence moghilienne. En Petite Russie, Moghila fit école longtemps encore, non seulement quant à sa théologie mais encore, par ses livres liturgiques.

Sur le point spécial que nous avons étudié, le Trebnik eut une influence considérable en Russie. Sa claire doctrine sur la valeur du baptême latin contribua à faire cesser la déplorable pratique de la rebaptisation des Latins et des Protestants, en vigueur en Russie depuis ses origines chrétiennes, semble-t-il, et sûrement de 1620 à 1667. En 1757 eut lieu en Russie une nouvelle réforme du Trebnik. Les offices de la réconciliation furent imités du Trebnik de Moghila et dès lors l'Église russe cessa de reconformer les catholiques ainsi que les apostats confirmés dans l'Église orthodoxe (1). La saine théologie de Moghila préserva ainsi l'Église russe de la pratique regrettable que venait d'inaugurer Constantinople. En 1755, sous la pression de la campagne antilatine du moine Auxence, les Patriarches orientaux avaient décidé de rebaptiser les Latins (2).

Ce n'est pas le moindre mérite d'une œuvre qui continue d'être diversement jugée, louée par les uns, critiquée par les autres. On peut

(1) JUGIE, *DTCO*, t. III, pp. 115-117 signale les différentes éditions de cet office de la réconciliation, 1^{re} en 1757, 2^e en 1776, 3^e en 1831, 4^e en 1845, 5^e en 1858 par Philarète Drozdov, 6^e en 1895. Le texte original avec une traduction allemande dans A. MALTZEW, *Die Sakramente der orth. kath. Kirche des Morgenlandes*, Berlin, 1898, pp. 146-164. Sur les variations des rites et de la législation, voir SERGE, évêque de Viatka, *Les règles et les offices de la réception des chrétiens hétérodoxes dans l'Église orthodoxe* (en russe), Viatka, 1894. L'auteur a tendance à simplifier les problèmes. Il défend la pratique de l'Église russe et blâme les variations de l'Église grecque. Selon lui, Moghila est fidèle aux usages primitifs et aux anciens canons, et l'Église russe contemporaine est fidèle à Moghila. Il n'a pas vu la part considérable de théologie et de rites latins introduits par Moghila dans le Trebnik.

(2) Cette page d'histoire vient d'être écrite par Théodore H. PAPADOPOULLOS, *Studies and Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination* (Bibliotheca graeca Aevi posterioris I), Bruxelles, 1952. La deuxième partie de l'ouvrage (pp. 159-264) est entièrement consacrée au patriarcat de Cyrille V et à la controverse sur la rebaptisation des Latins. La troisième publie un long document en 3179 vers politiques intitulé Πανοσιολόγιος, d'un auteur anonyme, ennemi de Cyrille et du moine Auxence.

en effet appeler la théologie de Moghila un cryptocatholicisme (1); il est permis aussi d'admirer cette rencontre de l'Occident et de l'Orient dans un homme qui fut un précurseur et dont l'œuvre vaut d'être connue sinon imitée de tous ceux qui de nos jours cherchent à renouer les liens spirituels entre l'Orient et l'Occident.

A. WENGER.

(1) Ainsi G. FLOROVSKI dans son rapport au Congrès de Théologie Orthodoxe d'Athènes (Athènes, 1939), *Westliche Einflüsse in der russischen Theologie*, pp. 375-376.

NOTES D'ÉPISTOLOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DE TEXTES

1. De prétendues lettres de Blemmydès.

L. G. WESTERINCK, *Some letters of Blemmydes*, Byzantinoslavica XII, 1951, p. 43-55.

Il serait prudent et, en tout cas, utile pour les compilateurs de bibliographies, de bien choisir son titre lorsqu'on publie des œuvres d'authenticité douteuse. Les lettres dont s'occupe Mr. Westerinck se trouvent dans le manuscrit *Laurentian. S. Marc. 303*, qui contient l'*Etymologicum magnum*; dans les marges du manuscrit une main de la fin du XIII^e siècle a écrit un groupe de lettres signalées dans le catalogue (1). Une première remarque s'impose concernant deux notes que l'éditeur n'a pas signalées et qui pourtant donnent la date de la copie des lettres et sans doute le nom du copiste : le manuscrit a appartenu à un didascale du nom d'Asanès, mort en 1386, et auparavant à Théodore Lithopurgitès, vers 1290. L'écriture de cette dernière note (feuille de garde) présente une certaine parenté avec l'écriture des lettres ajoutées autant qu'on peut en juger sur microfilm.

Quant aux lettres elles-mêmes, l'éditeur reconnaît que certains points restent inexpliqués; mais alors pourquoi attribuer à Blemmydès ce groupe de lettres? Laissons tout d'abord de côté la lettre 7 qui est de Maxime Planude, et éditée comme telle par M. Treu; puis la lettre 8 qui dans le manuscrit est attribuée à Psellos et dont le sujet correspond à d'autres lettres du même personnage, comme l'indique Mr. Westerinck. Reste maintenant à expliquer comment un contemporain de Blemmydès († 1272) aurait transcrit ses lettres en les attribuant à Psellos? Car les lettres 1, 5, 6, 9 portent l'indication τοῦ Ψελλοῦ, ce qui entraîne l'attribution à Psellos des lettres 2, 3, 9, 11, qui sont adressées aux mêmes destinataires. Admettons que les lettres aient été copiées dans l'entourage d'Asanès, le second possesseur, donc un peu plus tard, il y a d'autres indices qui rendent impossible l'attribution à Blemmydès.

La première lettre est attribuée par le manuscrit à Psellos et adressée à Nicéphore, métropolite de Nicée. Il n'y a pas d'autre mention connue de ce métropolite dans Psellos. Mais le texte contient une allusion au monastère

(1) E. ROSTAGNO, N. FESTA, *Indice dei codici greci Laurenziani*, Studi ital. di filol., class I (1892), pp. 178-181.

des Despotes qui indubitablement se trouve à Constantinople (1). Or Blemmydès n'a jamais eu l'occasion dans la période active de sa vie de s'occuper de cet établissement.

La troisième lettre à Léon patrice est une lettre écrite de Constantinople ou du moins après un voyage d'affaires à Constantinople : μετὰ γὰρ τὴν αὐτόθι ἀπαρσιν ἡμῶν καὶ πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἄφιξιν περὶ τῆς διορισθείσης ὑποθέσεως πρὸς τῆς σῆς αὐθεντίας τῷ δεῖνι ἐνετύχομεν (p. 49, l. 8-10).

Ce détail exclut aussi Blemmydès comme auteur de la lettre.

La cinquième lettre contient des allusions à une situation de famille qui ne cadre pas avec ce que nous savons de Blemmydès (2); la mère de l'auteur, seule avec un fils qui a des enfants en bas âge, erre dans la misère. Ce détail d'ailleurs exclut aussi la paternité de Psellos.

En conclusion, il ne semble pas que les lettres du *Laurentian. S. Marc.* 303 soient de Blemmydès. L'argument du style, que fait valoir l'éditeur est de bien peu de force : à part les allusions à des faits précis et les noms propres, la plupart des épistolographes byzantins ont un fonds commun d'expressions, de tournures et de lieux qui se ressemblent étrangement; mais pour Blemmydès, l'éditeur avait l'avantage de pouvoir consulter le copieux index de N. Festa. Il y a au moins un anachronisme que M. Westerink aurait dû remarquer, c'est que la mention d'un patrikios comme dignitaire ne se rencontre pas dans une correspondance du XIII^e siècle.

A qui appartiennent ces lettres? Seule la huitième est sûrement de Psellos; le sujet et la titulature du destinataire sont connus par d'autres lettres (à part le nom de Serge qui accompagne le titre de juge des Thracésiens). Quant aux autres numéros : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10, 11, il n'y a pas d'indices suffisants pour les attribuer avec certitude au même auteur, malgré l'indication τοῦ Ψελλοῦ. La cinquième lettre à Léon patrice fournit des détails sur la famille de l'auteur qui ne peuvent convenir à Psellos, et s'il y a un doute pour cette lettre, le doute s'étend à toute la série. Les lettres du *Laurentian.* 303 ne sont certainement pas de Blemmydès; il y en a peut-être de Psellos. C'est tout ce que l'on peut affirmer en l'absence d'un autre témoin.

Je terminerai en signalant que l'éditeur a négligé d'éditer le passage du f^o 211^v « a note on divorce ». C'est un acte de Jean Apocaucos, métropolite de Naupacte, probablement inédit, que l'on trouve encore dans le *Vatic.* 1891 f. 70^v et le *Petropol.* 250 f. 21. D'après ce que l'on sait de ce personnage encore peu étudié, les autres lettres ne lui conviennent pas non plus.

2. Les lettres inédites de Michel Psellos.

L'édition récente des *scripta minora* de Psellos donnait l'impression d'avoir recueilli ce qui restait inédit en fait de lettres et d'opuscules de ce déconcertant polygraphe. Les noms d'Ed. Kurtz et de Fr. Drexel suffisaient d'ailleurs à inspirer parfaite confiance. En réalité, cette édition préparée par le premier et achevée par le second a pâti comme toute réalisation

(1) R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire Byzantin*. I^{re} partie, t. III. *Eglises et monastères de Constantinople*, Paris 1953, p. 93.

(2) Aug. HEISENBERG, *Nicephori Blemmydae curriculum vitae* (Teubner 1896), p. xvi, 73.

de ce genre de collaboration forcée. Il reste encore un certain nombre de lettres de Psellos authentiques et inédites, comme le déclare L. G. Westerink dans une note de l'article cité plus haut (p. 44 note 3). Il est vraiment curieux que ces documents connus par plusieurs copies aient échappé à un byzantiniste aussi averti que Ed. Kurtz.

Le *Vatic.* 712 a été compulsé par l'éditeur qui en a tiré les lettres 1-26 et 214 de son volume. Or ce groupe est précédé dans le manuscrit, f. 58^v-61, de vingt lettres ou plutôt de billets sans indication d'auteur ni de destinataires, il est vrai, mais que Mgr Devreesse dans son catalogue croit devoir être attribuées à Psellos; aucune de ces lettres en tout cas ne se trouve sous un autre nom ni ailleurs; il semble donc qu'elles doivent être insérées dans la même collection, sous le nom de Psellos.

Mais le groupe le plus important et le plus intéressant est représenté dans les manuscrits *Marcian.* 524, *Scorial.* Y 119, *Scorial.* Φ III 1, *Ambrosian.* 530, *Monac.* 98. Or la préface de l'édition signée F. Drexel est datée de Munich. Le manuscrit le plus ancien du groupe est le *Marc.* 524, bien connu par une longue description de Sp. Lampros (2); je lis en particulier que E. Kurtz s'est servi du manuscrit pour l'édition de Christophore de Mytilène. Le contenu est en général poétique. Cependant, du f. 121 à 152, il y a un groupe d'œuvres oratoires d'Aréthas de Césarée; puis, f. 153-179, les lettres de Psellos hypertime, suivies de dissertations philosophiques. En ne tenant compte que des douze premiers numéros qui appartiennent au genre épistolaire, je note sept inédits : 1 = PG 122, 1176, lettre à César Doukas; 2 *πότερον ὡς ἀλλήτης* au même, inédite; 3 = Kurtz n° 131, au même; 4 *οὐχ ὅτι νῦν* au même, inédite; 5 *ἡ τοῦ μύθου* = Baroc. 131 f. 196 (3), inédite; 6, 7, 8, au patriarche d'Antioche, inédites; 9 = Sathas n° 7; 10 *μετεστράφης*, à Xiphilin (patriarche), inédite; 11, éditée par Coxe, *Catalogus* p. 734; 12 = Sathas n° 86.

Je crois inutile de noter la concordance avec les autres manuscrits qui présentent les mêmes pièces avec de petites divergences; le contexte est différent dans les quatre autres témoins qui semblent de la même famille, d'une époque plus récente et d'une tradition indépendante du *marcianus*.

Un autre groupe de lettres se trouve dans trois manuscrits *Atho. Lavra* M 30, *Cantabr. S. Trin.* 1485, *Bucurest.* 737. Dans ce groupe l'authenticité est garantie par la présence de pièces comprises dans les grandes collections et déjà éditées. Il se compose de six numéros dont trois sont édités : καὶ ποταπὸς Kurtz I, n° 65; εἰ δέ μοι νόμος, Sathas n° 83; ἀπορῶ παντάπασι, Sathas n° 82 (4). Restent trois lettres, numéros 2, 3, 5, adressées à Constan-

(1) *Michaelis Pselli scripta minora*, edidit recognovitque Eduardus KURTZ ex schedis ejus relictis in lucem emisit Franciscus DREXL. Volumen alterum. Epistolae. Milano 1941.

(2) Νέος Ἑλληνομνήμων 8 (1911) 1-59, 113-192, en particulier pour ce qui concerne Psellos, pp. 169-172.

(3) Je renvoie au Baroc. 131 parce qu'il a servi à l'édition Kurtz-Drexel. Or cette première lettre signalée par Coxe ne semble pas avoir été vue par l'éditeur; de même le n° 9 : *ὅπη σου τῶν μερῶν*. Est-elle dans l'édition de Sathas avec un début modifié? Je ne puis le vérifier.

(4) Cette lettre de consolation à Diogène Basileus, après son aveuglement, a été éditée aussi dans la revue Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, 8 (1924), pp. 279-281, par Spiridon moine de Laura, d'après le manuscrit M. 30.

tin, auquel Psellos donne le titre de frère; c'est le même que le grand drongaire Constantin à qui est destinée la lettre 83 de l'édition Sathas (n° 4 dans ce groupe). Ce personnage était le neveu du patriarche Michel Cérulaire, d'après l'adresse des lettres 46, 214 de l'édition Kurtz; il porte d'ailleurs des titres divers, car il semble avoir eu un *cursus honorum* assez chargé.

Nous avons ensuite les lettres connues d'après un seul manuscrit. Tout d'abord le *Parisin.* 1277 f. 264-268. Le groupe se compose de sept lettres : 1, à Jean Xiphilin = Sathas n° 124; 2, à Eustrate Choïrosphaktès = Sathas n° 124; 3, εἰ μὲν κρείττους, à Aristène notaire; 4, à Jean moine de l'Olympe = Sathas n° 27; 5, à Michel patriarche = Sathas n° 58; 6, σύψυχε ἀδελφέ, à Eustrate Choïrosphaktès; 7, à Paraspondylos protosyncelle = Sathas n° 8. Tout ce groupe, à part les numéros 3, 6, se retrouve dans Sathas, Μεσαιωνική βιβλιοθήκη, tome 5, qui reproduit comme on sait, le *Parisin.* 1182. Or les cahiers de ce volume sont assez bouleversés ainsi que j'ai pu m'en rendre compte et il n'est pas impossible que les deux autres lettres s'y trouvent et aient échappé à l'activité prodigieuse mais parfois superficielle de cet éditeur.

Le *Vindob. phil. gr.* 321 (Nessel) nous est connu par une longue description due à Sp. Lambros, et publié dans son recueil Νέος Ἑλληνογρονήμων, 13 (1916), p. 13-14. Ces lettres tiennent dans le seul folio 51^v et se rapprochent ainsi par leurs laconismes des billets cités dans le *Vatic.* 712. Il y a huit lettres dans ce groupe, mais la deuxième est une réponse à la première et entre les deux dernières se trouve une lettre avec la mention τοῦ πατριάρχου. En réalité, c'est une lettre d'Euthyme Malakès, métropolite de Néo Patras (1). Aucun indice dans la description du manuscrit ne permet de douter de l'authenticité des lettres; Lambros fait remarquer une allusion au fameux moine Elie, objet des sarcasmes de Psellos (Sathas p. 402, 403).

Le *Laurent.* XI 13 est un manuscrit du xiv^e siècle; au folio 33, Bandini signale deux lettres attribuées à Psellos, mais avec la mention ἐγκωμιστική et παραινετική : cette formule fait songer à des modèles mis sous le patronage de l'illustre auteur.

Un autre manuscrit de Florence, *Laurent. acq.* 39 contient toute une collection très disparate de lettres patristiques et byzantines. C'est un recueil de modèles, mais pris dans des collections d'auteurs et non point composés à l'usage des épistoliers inexperts. Il y a deux lettres de Psellos, f. 16-17^v, adressées toutes deux au patriarche d'Antioche; la seconde se retrouve dans la grande collection du *Laurent.* LVII 4^o, n° 146 d'après lequel elle a été éditée par Kurtz, n° 138; la première est donc garantie par ce voisinage. Je remarque en passant que dans la lettre 10 à Basile, diacre et chartophylax, attribuée par Mr Westerinck à Blemmydès, l'auteur rappelle à son correspondant s'il veut écrire au patriarche d'Antioche, que le courrier part le lendemain. Est-ce un indice en faveur de Psellos?

Il y a enfin un dernier groupe dont le témoin manuscrit ne m'est pas connu. Ce sont les lettres signalées par Allatius dans son *De Symeonibus*, p. 69 (2). Ce savant énumère sept lettres avec leur incipit; ce sont plutôt des discours,

(1) Const. Mponis Εὐθυμου... τὰ Σωζόμενα Athènes, 1937, lettre n° 4.

(2) Cité dans *P. G.* 122, 531, note 1.

mais la différence n'est pas grande. En voici le signalement : 1, mutilée au début = Kurtz I, p. 6, ligne 6; 2, ἔδει ποτὲ θεϊότατε inédit; 3 = Sathas p. 106, éloge de Monomaque; 4 = Kurtz I, p. 12, discours à Monomaque; 5 μὴ θαυμάσης inédit, incipit à comparer avec Sathas n° 151; 6 μέγιστε βασιλεῦ τὸν ὄρατὸν (1), inédit; 7, lettre au nom du basileus = Sathas n° 155. Les deux pièces éditées par Kurtz sont tirées du *Barberin.* gr. 240; il est probable que c'est là aussi qu'Allatius les a vues. Mais dans ses papiers sommairement décrits par Martini (2) il n'y a pas trace de ces discours.

L'ensemble de ces numéros inédits donne un total de quarante-quatre. Voilà donc encore du travail pour un éditeur de Psellos; mais la conclusion de cette enquête, c'est que le dépouillement des manuscrits, la rédaction des catalogues, la compilation des incipits sont devenus à l'heure actuelle d'une urgence criante. Que de temps perdu à la recherche de ces fragments souvent insipides! A chaque congrès on rédige des vœux et des projets et il n'est personne pour les réaliser.

3. Le florilège de Jean l'Oxite

Dans son étude des patriarches d'Antioche du nom de Jean, le P. Grumel recense les écrits attribués à Jean IV d'Antioche, surnommé l'Oxite à la suite de sa retraite dans le monastère connu de l'île Oxeia, en 1100 (3). Parmi ces écrits figure un recueil d'extraits concernant la sainte Eucharistie et la communion, représenté par quatre manuscrits connus, *Athen.* 496, *Parisini* 384, 911, 933. Au même personnage est attribué un recueil ascétique dont le seul témoin connu est le *Vindob. theol.* 286, f. 1-136^v. Ce dernier manuscrit est mutilé au début et d'après Nessel, il se composerait de deux parties; le titre de la seconde est libellé ainsi : ἀρχὴ τῆς δειντέρας ὑποθέσεως. Περὶ εὐχῆς καὶ ψαλμωδίας Le manuscrit *Paris.* 873, au f. 154, à la suite des lettres spirituelles de Barsanuphe, contient un florilège dont voici le titre complet : Ἐκλογή κεφαλαιῶν ἀθρισθέντων (sic) ἐκ διαφόρων βιβλίων ἱερῶν καὶ πολλῶν τινα καὶ παντοδαπῶν καὶ μεγαλωφελῶν περιεχόντων διδασκαλίαν καὶ τῶν μὲν διαλαμβανόντων περὶ θανάτου καὶ τῶν ἐκεῖθεν δικαστηρίων, τῶν δὲ περὶ εὐχῆς καὶ δεήσεως καὶ πάσης τῆς εἰς τὸ θεῖον λειτουργίας, ἔτι δὲ καὶ περὶ τῶν ἀχράντων καὶ φρικτῶν μυστηρίων. Ἡ δὲ τούτων ἐκλογή γέγονε ἐκ τῆς αἰτίας ταύτης,...

A la suite de ce titre vient une préface rédigée sans doute par Jean lui-même et c'est par l'incipit de ce prologue Ἰωάννης τις que H. Omont a désigné le recueil dans sa description. En suivant le déroulement des citations on trouve dans le recueil les trois divisions annoncées par le titre; περὶ θανάτου, f. 155-169^v; περὶ εὐχῆς, f. 169^v-197; περὶ τῶν ἁγίων μυστηρίων, 197-216.

Donc on peut conclure d'après ce manuscrit que le florilège sur l'Eucharistie et le florilège ascétique font partie du même ensemble et il est probable, à mon avis, que le *Vindob.* 286 (Nessel) contient aussi ces trois parties,

(1) A comparer avec Baroc. 131 f. 180^v (n° 70), Coxe p. 218.

(2) *Catalogo dei manoscritti esistenti nelle biblioteche d'Italia*, II, p. 210.

(3) *Les patriarches grecs d'Antioche du nom de Jean* (XI^e et XII^e siècles), *Echos d'Orient* 32 (1933), pp. 275-279.

car la seconde partie sur la prière ne me paraît pas assez considérable pour occuper les 136 folios du manuscrit; le titre intermédiaire de la troisième partie a pu passer inaperçu. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce florilège semble former un seul ouvrage. On peut évidemment supposer que le *Parisin.* 873 a été formé par la réunion de deux manuscrits distincts. Le caractère impersonnel de la préface serait ainsi expliqué par la rédaction d'un disciple ou d'un compilateur postérieur; peu importe d'ailleurs puisque de toute façon le florilège est dû en entier au même auteur. Il serait intéressant de dresser la liste des extraits contenus dans ce florilège dont Nessel donne un aperçu dans sa description du *Vindobonensis*. Mais ce dépouillement dépasse le cadre de cette simple note et j'en laisse le soin à quelque étudiant en mal de thèse ou de diplôme.

Il y a encore dans le manuscrit de Paris une autre pièce rare, peut-être unique. C'est la lettre d'un patriarche Antoine à son disciple Dorothée : est-ce un original ou une lettre fabriquée, je ne puis le dire. Il n'est pas impossible que le texte soit d'Antoine III le Studite; c'est le seul patriarche du nom à qui, à priori, un tel écrit pourrait convenir; c'est tout ce qu'une lecture rapide et superficielle me permet d'insinuer.

4. Le catalogue des manuscrits grecs du Parisin. 2328.

Dans ce petit in-quarto du xvi^e siècle, il y a deux catalogues de manuscrits grecs. Le second est identifié par le titre même comme l'index des livres grecs du cardinal Carafa. Le premier au contraire, f. 2-9^v ne mentionne aucun nom de propriétaire; il est intitulé simplement : ὁ τῶν ἡμετέρων βιβλίων κατάλογος. Cette liste présente des ouvrages dont il ne reste que des exemplaires uniques et je pensais que l'identification serait aisée; cependant je n'ai pu aboutir à aucun résultat précis... Ne pouvant éditer pour le moment cette liste assez longue, je crois utile de signaler quelques éléments qui pourront guider un chercheur plus documenté ou plus heureux.

Voici tout d'abord l'origine du catalogue lui-même. Le *Paris.* 2328 portait auparavant la cote 3185²; il provient de la bibliothèque de Le Tellier dont le catalogue sommaire est donné dans le *Paris. lat.* 9369; l'archevêque de Reims l'avait reçu de l'archevêque de Toulouse De Montchal. Le catalogue de ce dernier est édité par Monfaucon, *Bibliotheca manuscriptorum* p. 902. En comparant les catalogues des deux bibliothèques épiscopales on constate que, pour le même manuscrit, la deuxième contient cinq numéros, la première six. On peut donc supposer que l'index librorum qui figure comme numéro un dans le catalogue de Le Tellier (1) représente un supplément ajouté au petit volume de De Montchal. Dans ce cas ce serait dans les papiers de l'archevêque de Reims que se trouverait peut-être l'identité du possesseur des livres mentionnés. Mais on ne peut exclure la possibilité que ce cahier, se trouvant parmi les papiers de De Montchal, ait été relié avec ceux qui composent le manuscrit; donc premier problème sans solution.

(1) *Paris. lat.* 9369 f. 5^v.

Dans Vogel-Gardthausen (Die Schreiber, p. 196) Jean de Sainte-Maure est indiqué comme copiste du manuscrit *Paris. 2328*, d'après Omont (Catalogue, introduction, p. XLIII). Si l'on y regarde d'un peu près, il faut précisément séparer ce premier fascicule qui contient le catalogue du reste du manuscrit; le catalogue n'est pas de l'écriture de Jean de Sainte-Maure, du moins à ce qu'il m'a semblé, car il est possible que ce producteur fécond en copies de toute sorte ait changé son ductus : nouvelle incertitude.

Le contenu même du catalogue qui présente en général des ouvrages patristiques, semblait offrir des identifications faciles. Au folio 5v est noté un ouvrage de Théodore Méliténote archidiacre, grand sacellaire, grand didascale : τῶν εἰς τριάδα τριπλὴν ἐξηγήσεων τοῦ διὰ τεσσάρων ἀγίου εὐαγγελίου τὸ πέμπτον. Ce titre curieux est expliqué par G. Mercati (1); du livre cinq de cette énorme compilation en neuf tomes, on ne connaît que deux exemplaires : un, au gymnase de Mitylène (de l'année 1569), l'autre, à Milan, *Ambros. 1032* (Martini-Bassi). *L'Ambros. 1032* a été acheté en 1603 à Gabriel Sévère, l'archevêque de Philadelphie qui avait élu Venise pour séjour. Le manuscrit n° 6 du gymnase de Mitylène a été copié en 1569 par Hiérothée à Galata ou aux environs; ce manuscrit semble offrir de bonnes informations, car en plus de l'œuvre de Méliténote il contient les titres d'Origène, de Théophane de Médie, de Théophane de Nicée, qui sont mentionnés dans le *Paris. 2328*. On peut aussi conclure de cette confrontation que la liste de Paris ne présente pas une distinction précise des tomes décrits; il semble que ce soit plutôt une collection de titres dont on peut fournir des copies disponibles, car jamais on ne mentionne ni format de volume, ni foliotation, ni parchemin, ni reliure. Cela me conduit à cette hypothèse que cette liste intitulée « catalogue de nos livres » serait un prospectus d'une officine de copistes, à laquelle Gabriel Sévère ne serait pas étranger.

J'ai essayé de vérifier l'hypothèse en partant d'un autre titre. Au f. 4 est annoncé Démétrius Chomatianus; or ses lettres canoniques sont éditées par Pitra (2) d'après un manuscrit unique, le *Monac. 62*, du xvi^e siècle. Il est vrai que l'éditeur n'a pas dû chercher beaucoup, car Miller avait déjà indiqué un autre manuscrit en 1848 dans son catalogue de l'Escorial. Le *Scorial. Φ II, 10*, en plus de Chomatianos, contient aussi les *Tactiques* de Léon le Sage, autre copie de prédilection des officines du xvi^e siècle (3). Or notre inventaire signale aussi les vingt constitutions au folio 6, donc à part, il est vrai, de Démétrius et avec le chiffre vingt, tandis que le *Scorialensis* n'en garde que dix-huit. Notre ignorance au sujet de ces deux copies ne nous permet donc pas d'aller plus loin; mais leur date semble bien concorder avec celle de la liste du *Paris. 2328*.

Malgré ces indices, on ne peut éliminer absolument la possibilité que le catalogue parisien désigne les originaux des copies que nous signalons; il prendrait alors une importance particulière, puisque les ouvrages cités de

(1) *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone...* (Studi e Testi 56) Città del Vaticano, 1931, pp. 181-182.

(2) *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, Romae 1891.

(3) A. DAIN, *Inventaire raisonné de cent manuscrits des « Constitutions tactiques »*, *Scriptorium* I, 1946, p. 33.

Chomatianos et de Meletinéiote ne sont connus que par des copies du xvi^e siècle. J'estime cependant que cette hypothèse est improbable et que nous ne sommes pas en présence d'une collection réunie par un amateur dont le nom pourrait difficilement échapper. Des sondages dans les catalogues de Turin et de Milan dont les collections grecques ont été enrichies par des achats à Gabriel Sévère n'ont pas donné d'indications précises. La solution pourrait être trouvée grâce aux deux numéros que nous avons indiqués, car les recherches sont réduites à un nombre infime de copies. Si on peut trouver la provenance du *Monac.* 62 et du *Scorial.* II, 10, on pourra aussi identifier le catalogue du *Paris.* 2328. La filière pourrait aboutir à une officine de Venise ou d'ailleurs, et peut-être à Gabriel Sévère.

5. Un nouveau manuscrit des homélies et des lettres de Photius

Puisqu'une édition des homélies de Photius est en préparation, par les soins du Centre des Etudes byzantines de Dumbarton Oaks (Harward University), je crois utile de signaler ici un manuscrit qui va se révéler assez important. Il contient en effet deux homélies inédites de ce patriarche et au moins quatre lettres inconnues. S'il est resté ignoré jusqu'ici c'est que, en assez mauvais état, il est mutilé au début et à la fin, si bien que le nom de l'auteur n'apparaît pas à première vue, et la misérable apparence du volume a dû rebuter les curieux et même les professionnels. Il s'agit du manuscrit *Athen.* B. N. 2756. Dans le catalogue manuscrit il est signalé seulement sous le titre d'homélies. Cependant quelqu'un a dû s'intéresser au volume, car, lorsque je l'ai vu pour la première fois, il y avait de-ci de-là quelques marques de papier pour signaler des débuts de pièces.

Le manuscrit est écrit sur papier oriental et mesure 174 × 264 mm. De graves lacunes apparaissent au dénombrement des cahiers quaternions qui sont numérotés de 9 à 30. Au premier cahier il manque le premier folio qui devait porter le numéro 8; le cahier 9 est complet; du cahier 10 restent les ff. 16-23; du cahier 11, les ff. 24-31; du cahier 12, les ff. 32-36; du cahier 13, les ff. 37-40; du cahier 14, les ff. 41-42; du cahier 15, les ff. 43-44. Du cahier 16 à 30 la série est continue bien que les signatures n'apparaissent pas toujours. A partir du cahier 30 qui offre la dernière signature apparente au f. 155, on peut compter encore six cahiers complets dont le début est respectivement aux folios 163, 171, 179, 187, 195, 203. Dans toute cette série, à partir du folio 45, je n'ai remarqué qu'une lacune : les deux folios du milieu du cahier 17, entre ff. 55 et 56. Le dernier cahier enfin a perdu son dernier folio qui serait le folio 210.

En plus de ces lacunes irréparables, le manuscrit a subi d'autres outrages. Il semble avoir souffert de l'humidité et par endroits le texte sera difficilement lisible; des folios collés l'un sur l'autre ont laissé sur le voisin une légère pelure où sont cachés des fragments de texte. D'après le papier et l'écriture, j'estime que le manuscrit peut remonter à la fin du xiii^e siècle, conjecture sans importance d'ailleurs, car aucun signe extérieur ne permet de localiser la copie ni de préciser cette première impression. Un autre détail

est à noter qui a son intérêt au point de vue paléographique : c'est un manuscrit inachevé. Les initiales qui ont été laissées pour le rubricateur n'ont pas été mises en place; le copiste a, de temps en temps, omis des mots ou des groupes de mots, et le papier est resté en blanc, faute de réviseur. Une collation suivie pourra seule déterminer quels sont les passages où il manque des mots et ceux où la mauvaise qualité du papier a obligé le scribe à sauter un peu plus loin.

Pour l'analyse du contenu, les numéros placés en marge à côté du titre sont d'un grand intérêt pour établir ce qui a été perdu. La numération allait d'abord de 1 à 100, puis repartait de 1 pour une nouvelle centaine. Mais, autre signe d'inachèvement, la numération s'arrête à 85 de la deuxième centaine, au f. 120^v, alors qu'il y a encore 30 textes de lettres jusqu'à la fin. Cette numération est un indice à ne pas négliger pour l'authenticité des œuvres connues par ce seul manuscrit. Il comprend tout d'abord des homélies de Photius, puis des lettres qui sont ajoutées aux homélies sans titre nouveau et distinct. Par suite de la lacune initiale, la série des homélies commence au numéro 15 et se poursuit jusqu'au numéro [23]. Dans ce groupe apparaissent deux inédits : f. 13, sous le n° [17], une homélie pour le Samedi Saint, distincte de celle qui est déjà connue et éditée (Aristarchi II, 442) : 'Ομιλία [ῥηθεῖσα τῷ μεγάλῳ σαββάτῳ [᾽Ω] τοῦ φρικτοῦ καὶ μεγίστου μυστηρίου...; f. 16, sous le n° [18], une homélie prononcée à l'ambon de la Grande Eglise le mercredi de la première semaine du Carême : 'Ομιλία ῥηθεῖσα ἐν τῷ ἁμβωνί τῆς μεγάλης ἐκκλησίας τῇ τετράδι τῆς α' ἐβδομάδος τῶν νηστειῶν. [᾽Α] νδρες ὅσοι τῷ σωτηρίῳ βαπτίσματι.

Elle est suivie de l'homélie pour le vendredi de la première semaine du Carême (Aristarchi, I, 192). L'analyse fait apparaître une parenté de style et une continuité d'idées qui ne permettent pas de douter de la paternité de l'œuvre. Je ne m'y étends pas, puisque l'édition est en préparation et en bonne voie d'achèvement (1).

Ensuite viennent les lettres. Comme on le sait, il n'y a pas encore d'édition critique des lettres de Photius et la meilleure reste encore la première parce qu'elle a au moins le mérite d'avoir reproduit un bon manuscrit; les rééditions de Valettas et d'Hergenröther n'ont ajouté à celle de Montagu (Montacutius) qu'un ordre nouveau arbitraire. Or la première évidence qui découle du manuscrit d'Athènes est que nous avons le même ordre que dans le *Bodl. Baroc.* 217, utilisé par Montagu; à part les vides du début, où les folios manquants interrompent la série, nous retrouvons dans l'*Athen.* 2756 une collection apparentée à celle du *Baroc.* 217. Les deux manuscrits d'ailleurs comprennent au nombre des lettres une série de réponses à divers personnages qui ont passé dans les éditions parmi les questions à Amphilochius. L'éditeur des lettres de Photius devra donc, me semble-t-il, réintégrer ces textes dans la collection des lettres, même si elles ont un caractère exégétique; le nom du destinataire placé en tête indique bien le caractère épistolaire de ces textes. Abstraction faite des vides et des lacunes, la numération

(1) Deux fervents amateurs de Photius ont eu d'ailleurs la bonne idée d'éditer déjà ces deux homélies. Πατριάρχου Φωτίου δύο ανέκδοτοι ὁμιλίας, ὑπὸ Γ. Κορνότου καὶ Β. Λαοῦρδα dans *Θεολογία* 25 (1954), p. 177-199.

du manuscrit athénien va, pour les lettres, de 24 à 100, puis de 1 à 85; puis il compte 30 lettres sans numéro. La collection comprenait donc au moins 191 lettres. Si nous comparons la série athénienne avec l'édition de Montagu, nous constatons que le copiste du mss. Athen. 2756 a fait un certain choix : les lettres de 24 à 100 correspondent aux lettres 1 à 114 de l'édition Montagu, donc 38 lettres en moins. Dans la seconde centaine, les lettres 1 à 84 correspondent aux lettres 115 à 216 : 16 lettres en moins. Du folio 120^v à 179 le manuscrit d'Athènes a un groupe de lettres nouveau dont je vais reparler. Puis la correspondance des deux témoins reprend : à quinze lettres de notre manuscrit correspondent des lettres de l'édition comprises entre les numéros 219 et 248.

Mais l'avantage de ce manuscrit n'est pas de nous procurer un témoin nouveau pour la tradition du texte; en deux parties c'est un témoin original et même unique. Papadopoulos-Kérameus a publié, en 1896, 45 lettres de Photius, dont 25 d'après le manuscrit *Athon. Ivir.* 684; les autres furent reconnues par la suite comme appartenant à Isidore de Péluze. Or le mss. d'Athènes, à partir du folio 200^v, contient les lettres 1, 2, 3, 4, 6 de cette série, mêlées à des *Amphilochiana*. Le copiste avait donc comme modèle un exemplaire différent de celui du *Baroccianus*. Cela apparaît d'autant mieux que dans les folios 120^v à 178, il y a un groupe de lettres inconnu par ailleurs et dont je donne ici les incipits pour le cas où une édition m'aurait échappé.

f. 120, sous le titre marginal : κατὰ τῆς θεοπασχιδῶν αἰρέσεως. Inc. (Σ)κοπόν τέθεικά σε τῷ οἰκῷ Ἰσραήλ, τῆς θείας πρὸς ἡμᾶς...; lettre adressée à un prince après la mission de Jean de Nicée.

fol. 169^v : ἐπιστολὴ πρὸς Ἀρμενίους. Inc. (Ἀ)νδρῶν μὲν σωφρόνων καὶ τὰ καθ' ἑαυτοὺς εἶς εἰδόντων...; lettre adressée à la communauté.

fol. 173^v, τόμος δεύτερος (sans précision personnelle). Inc. Ἀλλ' ἴσως ἂν τινες φαῖεν ἐκείνων τῶν λόγων). Cette lettre est adressée à la communauté, le titre « tome deuxième » indiquant qu'elle continue la précédente.

Il m'a d'abord paru étonnant de ne pas trouver trace ailleurs de ces lettres et je doutais de leur appartenance à Photius. Mais nous savons qu'il a écrit plusieurs fois aux Arméniens, soit au prince Aschot, soit au catholicos Zacharie (V. Grumel, *Regestes*, Nos 473, 515-615); or voici ce que je lis vers la fin du traité contre le théopaschites, f. 168 : εἰ δέ τινα τῶν ἐν αὐτῷ [= τῷ γράμματι] διὰ τὸ πλῆθος τυχεῖν διαίτης καὶ διορθώσεως δεόμενα λεπτομερεστεράς περιλείπεται, ἢ πρὸς τὸν θεοφιλέστατον καὶ ὁσιώτατον ἀδελφὸν καὶ συλλειτουργὸν ἡμῶν Ζαχαρίαν καὶ τῶν Ἀρμενίων τοὺς ὀρθοδόξῃσαντας δευτέρα πάλιν σταλεῖσα ἐπιστολὴ, τοὺς κατοικοῦντας τὴν τετάρτην Ἀρμενίαν Ταρρωνίτας οἷδ' αὖ σε μὴ ἀγνοεῖν ὅτι λέγω, αὕτη τὰ λείποντα προσαναπληρώσει, ἣν δεήσει καρπὸν τινα τῶν νῦν γραφέντων τελεσφορησάντων ἐν ὑμῖν ἐπιζητῆσαι καὶ λαβεῖν.

Ce passage me semble confirmer l'authenticité de la lettre, ainsi que celle des deux autres adressées à la communauté arménienne. Le manuscrit d'Athènes acquiert de ce fait une place à part dans la tradition des lettres de Photius, puisqu'il est le seul jusqu'ici à nous donner ces textes.

Je noterai enfin une lettre à Michel, archonte de Bulgarie, qui ne semble pas se rencontrer parmi les lettres éditées; f. 178-179, inc. Εἰ δάκρυον ἐγράφετο γράμματα.

Il m'a semblé utile de signaler à l'attention des érudits ce manuscrit en raison de son originalité. Il souligne la nécessité d'une édition critique de cette correspondance capitale pour l'histoire de Byzance et de Photius lui-même, car la vérité ne se trouve ni dans les commentaires ni dans les compilations mais dans les sources.

J. DARROUZÈS.

MÉLANGES

I

A PROPOS DE LA PLAQUE D'IVOIRE DU TRÉSOR DE TRÈVES.

M. Stylianos Pélikanidès a consacré à ce monument une étude récente, parue dans le tome IV des *Mélanges Henri Grégoire* (1953). A la scène qui y est représentée, translation de reliques pour une dédicace, et que les historiens de l'art identifiaient diversement, il donne une interprétation et une date nouvelles.

Mentionnant et délaissant les identifications qui ont été proposées : dédicace de l'église des Blachernes et dépôt de la Sainte Ceinture sous Léon I^{er} (457-474), translation des reliques de saint Étienne sous Théodose II en 428, dédicace de l'église de Sainte-Irène de Sykæ (552), dédicace de l'église du prophète Samuel à l'Hedbomon (407), le professeur de Thessalonique, le premier, voit dans la cérémonie décrite le transfert des reliques de Joseph, fils de Jacob, et de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, pour la dédicace de l'église de Sainte-Sophie qu'on achevait de restaurer (415). Voici le texte du *Chronicon Paschale* : « La même année (415) fut célébrée la dédicace de la grande église de Constantinople, au mois de Gorpiaios, le 6^e jour avant les ides d'octobre, un dimanche. Et furent transportées à Constantinople, par l'échelle de Chalcédoine, les reliques de Joseph, fils de Jacob, et de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, au mois de Gorpiaios, le 6^e jour avant les nones de septembre, un samedi. Portaient ces reliques, en deux coffrets, Atticus, patriarche de Constantinople, et Moïse, évêque d'Antarados de Phénicie, assis sur des chars trainés par de petits chevaux (ἐν βουριχαλίοις). Marchaient en avant Ursus, préfet de la ville, et tout le sénat. » (Bonn, 572.)

Diverses remarques sont à faire sur ce texte. La première concerne les deux dates exprimées. Toutes deux affirment le mois de Gorpiaios, mais la correspondance en date romaine est, pour la première, octobre, et, pour la seconde, septembre. M. Pélikanidès, pas plus que l'éditeur, n'a relevé cette anomalie. Remarquons que dans notre texte les dates romaines précisent le quantième du mois, tandis que le mois macédonien en est dépourvu. Cela signifie que dans les deux cas la source où a puisé le *Chronicon Paschale* était libellée en dates romaines. Le Chroniqueur a ajouté le mois macédonien pour guider le lecteur, mais ne s'est pas risqué à en indiquer le quantième; c'est sa manière habituelle de procéder. Il suit de là que le mois de Gorpiaios, qui signifie régulièrement septembre, a été inscrit à tort dans la première date comme correspondant à octobre.

C'est donc bien, non en septembre, mais le 10 octobre, qu'il faut placer la dédicace : le 10 octobre était précisément en 415 un dimanche. En cela M. Pélikanidès a vu juste.

Pour la seconde date, qui marque le 6^e jour avant les nones de septembre, notre auteur fait remarquer avec raison que le mois de septembre ne comporte pas de 6^e jour avant les nones et, par suite, pour avoir un samedi, il corrige en « 2^e jour », c'est-à-dire 4 septembre. Pour ma part, délaissant ici l'équation de Gorpiaios = septembre, qui est sans autorité puisque quelques lignes auparavant, le Chroniqueur identifiait Gorpiaios avec octobre, je propose de maintenir le 6^e jour avant les nones, mais de la porter au mois d'octobre. Cela donne le 2 octobre, qui tombe aussi un samedi. La raison qui doit faire préférer cette correction à l'autre est que, si l'on plaçait la translation des reliques le 4 septembre, cela mettrait une trop grande distance entre celle-ci et la dédicace elle-même (10 octobre). Cet argument, qui vaut absolument, est particulièrement décisif si l'on veut que cette translation soit celle que reproduit l'ivoire de Trèves. L'on voit en effet dans cette représentation que l'ouvrage est sur le point d'être achevé : des ouvriers mettent la dernière main à la pose des tuiles sur la toiture. Apparemment tout peut être terminé avec facilité en moins de huit jours. Et comme il s'agit de la Grande Église, de l'église impériale, on a dû en faire la dédicace dès que l'édifice fut prêt.

La seconde remarque est plus importante et concerne l'identification proposée par St. P. Le texte du *Chronicon Paschale* parle expressément de deux coffrets de reliques portés par Atticus et par Moïse, tandis que sur l'ivoire on ne voit qu'un seul coffret porté conjointement par deux évêques. Cette divergence est de nature à rendre pour le moins douteuse l'identification des deux scènes. Ajoutez à cela que le texte nous parle de *βουρξαχλούς* au pluriel; jusqu'à preuve du contraire, on doit comprendre qu'il y avait deux chars, un pour l'évêque Moïse et l'autre pour le patriarche Atticus; et cela se conçoit, les deux personnages ne pouvant être mis sur le même rang. Or, ils sont sur le même rang dans la reproduction de l'ivoire de Trèves.

Relevons enfin que le *Chronicon Paschale*, qui nous donne, avec le nom du patriarche de Constantinople, celui de l'obscur évêque d'Antarados en Phénicie et le nom du préfet de la ville, ne souffle mot d'une présence impériale. Il n'est pas du tout assuré qu'il y en ait eu une en 415 : Théodose II n'était que dans sa quinzième année et Pulchérie dans sa dix-septième. On ne peut augurer une telle présence que si tous les autres éléments du texte concordent avec la représentation. On a vu que cela n'est pas.

Ces observations, que je ne serai sans doute pas seul à formuler, rendent on ne peut plus problématique l'accueil qui sera fait à l'ingénieuse tentative de M. P. Pélikanidès. Faudra-t-il en rester à l'explication de Strzygowski, savoir, que la représentation se rapporte à la dédicace de Sainte-Irène dans le quartier de Sykae, dont parlent Malalas (1) et Théophane (2)?

(1) MALALAS, éd. Bonn, 486.

(2) THÉOPHANE, éd. De Boor, 228.

Ces auteurs signalent en effet deux patriarches, Ménas de Constantinople et Apollinaire d'Alexandrie, assis ensemble sur le char impérial et portant sur leurs genoux le coffret des saintes reliques. Rien ne concorde mieux avec la scène de l'ivoire, réserve faite du personnage impérial qui accueille la procession et qui paraît sur l'ivoire être une impératrice. Mais cette difficulté n'a pas arrêté Strzygowski ni ceux qui l'ont suivi : ils ont passé sur cette impression. Une autre difficulté, plus résistante, que me signale M. Lemerle, est le cadre architectural qui domine la scène et occupe toute la largeur de l'ivoire. C'est un somptueux palais, et le Christ qui figure sur la porte d'honneur à l'arrière-plan du char impérial fait penser invinciblement au Christ de la Chalcé. Sans nul doute, nous sommes devant le Grand Palais. On devra tenir compte de cela pour identifier l'église représentée. On en connaît plusieurs dans le voisinage du Grand Palais : Sainte-Sophie, Sainte-Irène, Saint-Étienne, Sainte-Euphémie, Théotocos des Chalcooprata (1). Si l'on pense à Sainte-Sophie, et l'on y pense tout d'abord, il ne peut s'agir, à cause de la forme basilicale de l'édifice représenté, que de la Sainte-Sophie d'avant Justinien. Il faut dire la même chose de Sainte-Irène. De Saint-Étienne, dont l'existence ne nous est pas attestée avant le ^x^e siècle, nous ne connaissons pas la forme architecturale. De Sainte-Euphémie, des fouilles faites il y a une douzaine d'années révèlent qu'elle était de forme hexagonale, forme qu'il est difficile de reconnaître sur l'ivoire. Par contre, nous savons que le sanctuaire dédié à la Théotocos aux Chalcooprata était de forme basilicale. Elle pourrait bien être celle que représente l'ivoire. Elle offre divers titres à cela.

D'abord, nous sommes assurés que c'est l'impératrice Vérine, femme de Léon I^{er}, qui construisit l'église (2), et il est donc assez naturel qu'elle ait présidé à sa dédicace. Et par là est expliquée la présence d'une impératrice dans la scène de l'ivoire. En outre, au temps de cette impératrice, nous avons à Constantinople la venue d'un autre patriarche, Martyrius d'Antioche, en 464. Théophane, qui nous l'apprend, dit aussi qu'il fut reçu avec beaucoup d'honneur par les soins du patriarche Gennade (3). Parmi les marques d'honneur peut bien compter celle de siéger sur le char impérial avec le patriarche de la capitale pour une procession religieuse. Et ainsi peut s'expliquer la présence dans la scène figurée des deux personnages égaux en dignité assis sur le char impérial et portant ensemble sur leurs genoux le reliquaire (peut-être ici celui de la Ceinture de la Vierge). Enfin, le petit édifice de forme circulaire sur le flanc de l'église pourrait bien être la *Soros* contenant ou destinée à contenir l'insigne relique de la Théotocos.

En résumé, la note qu'on vient de lire comprend deux parties : l'une concernant l'identification proposée par M. Pélékanidès : la discordance qu'elle présente entre des traits importants de la scène figurée et les textes

(1) R. JANIN, *Géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. I. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*. T. III. *Les églises et les monastères*. Voir ces églises à leurs noms.

(2) Nouvelle 3 de Justinien. Le nom de Chalcooprata n'est pas indiqué, mais il n'y a pas d'autre église dédiée à la Théotocos dans le voisinage de Sainte-Sophie.

(3) THÉOPHANE, éd. De Boor, p. 113, l. 28-30.

avancés empêche d'y souscrire; l'autre, en suggérant une nouvelle, qui tient compte de tous les éléments représentés sur l'ivoire et désigne un moment de l'histoire où les situer. Vu l'absence de témoignages positifs, nous avouons volontiers que ce n'est qu'une hypothèse, après les autres, mais nous n'en voyons pas qui réponde mieux au problème.

L'identification de Strzygowski serait cependant à accepter, s'il était possible de concevoir l'ensemble du thème figuré comme une composition « synoptique », c'est-à-dire, ici, comprenant à la fois le point de départ et le point d'arrivée de la procession, en notant toutefois que le point de départ chez le chroniqueur est à Sainte-Sophie, ce qui n'est pas un obstacle, la relique ayant pu d'abord se trouver au Palais et de là être portée à la Grande Église. Mais d'une telle composition synoptique, il faudrait des exemples.

V. GRUMEL.

II

L'ARCHEVÊQUE DE LEMNOS ET IMBROS JACQUES (XIV^e s.).

Après avoir éliminé — définitivement, espérons-le! — de la liste patriarcale de Constantinople un Athanase II à qui avait été fait l'honneur d'être le dernier titulaire de la période byzantine, Mgr Gennadios d'Héliopolis (1) rencontra une édition de texte portant ce titre Σιγίλλιον τοῦ πατριάρχου Ἀθανασίου. 1448 (2). Le savant prélat n'a pas eu de peine à montrer que ce document, de nature à ruiner sa démonstration, présente, en ses deux états connus (3), trop d'anomalies pour être accepté tel qu'on nous le donne. La preuve est bien faite que cette pièce ne saurait être d'Athanase II parce que Athanase II n'a jamais existé. Mais peut-on en conclure que ce n'est pas davantage un acte patriarcal? Il y a là un problème qui ne me semble pas résolu et dont devra s'occuper celui qui achèvera la publication des Actes de Lavra (4). La présente note voudrait seulement relever et commenter la signature finale que la charte porte au bas de la copie conservée à l'Athos (5). En voici le libellé :

Ὁ ἀρχιεπίσκοπος τῶν νήσων Λήμνου καὶ Ἱμβροῦ Ἰάκωβος (6).

Ce personnage doit pouvoir être identifié et daté.

(1) Mgr Gennadios d'Héliopolis, Ὑπῆρξεν ἡ ὀχι πατριάρχης Ἀθανάσιος ὀλίγον πρὸ τῆς Ἀλώσεως; dans Ὁρθοδοξία, XVIII, 1943, 117-123.

(2) E. KOURILAS, Κύριλλος προηγούμενος Λαυριώτης ὁ Χρονογράφος, Athènes 1935, 54.

(3) Le texte publié par Mgr Kourilas diffère en effet en quelques points d'importance d'avec celui que Mgr Gennadios donne en appendice à son dernier article sur la question dans Ὁρθοδοξία, XXVI, 1951, 107-109. Voir aussi, dans la même revue, t. XXV, 1950, 356-360.

(4) Le document intéresse en effet ce monastère. Voir ci-après.

(5) Aux Archives de Lavra dans la liasse de papiers concernant l'île de Skyros. Aucune mention dans le livre de D. Papageorgiou, Ἱστορία τῆς Σκύρου, Patras 1909, 120-125 (histoire du couvent), ni ailleurs.

(6) On ne nous dit pas si, comme la formule notariale qui la précède, elle est aussi quelque peu postérieure.

En effet son nom est mêlé, une autre fois au moins, à l'histoire de la grande Laure athonite. Ce couvent possédait dans les îles de Lemnos et Imbros des propriétés dont le statut fut arrêté de concert avec les autorités civile et religieuse. Il nous est parvenu plusieurs décisions des gouverneurs ou des recenseurs (1); en revanche, nous n'en connaissons qu'une émanée de l'autorité ecclésiastique. Or ce dernier document, qui confirme une cession faite à Lavra en 1310 du couvent insulaire de la Théotocos ἡ Κακαδιώτισσα moyennant certaines restrictions (2), porte à la suite de noms de fonctionnaires de l'archevêché celui de l'évêque dans les termes mêmes relevés ci-dessus. Et la pièce en question (3) est datée du mois de novembre 1321! C'est donc dans la première moitié du xiv^e siècle qu'il faut faire vivre Jacques de Lemnos et Imbros.

Nous possédons d'ailleurs encore le texte même de la profession de foi que le moine Jacques émit lors de sa promotion à l'épiscopat. Cette pièce, toujours inédite dans le vatic. gr. 840, fol. 239, 240, se termine en effet comme suit :

Ἐγράφη ταῦτα διὰ χειρὸς ἐμοῦ τοῦ εὐτελοῦς ἱερομονάχου, καὶ ὑποψηφίου τῆς ὁσιωτάτης ἀρχιεπισκοπῆς νήσων Λήμνου καὶ Ἰμβρου Ἰακώδου. μηνὶ φεβρουαρίῳ ἰνδ. δ' ἔτους Ὡσικθου (4).

Élu en février 1321, Jacques, arrivé dans son île un peu plus tard, consentait donc dès novembre à Lavra un don de joyeux avènement. Il dut par la suite renouveler ses faveurs au célèbre couvent, car les nombreux actes de l'autorité civile n'eussent pu avoir d'effet sans son accord. Cela d'autant que son épiscopat connut quelque durée. Nous le retrouvons en effet assistant, en avril 1331 (5), aux délibérations du synode dans la capitale.

On prévoit dès lors la conséquence. Si la signature du prélat est liée à la copie — qu'elle aurait dans ce cas servi à authentifier — de l'acte patriarcal en question, ce dernier ou lui serait contemporain ou lui serait antérieur. D'autre part si la formule notariale qui la précède dans la copie athonite était, quoique d'une autre main, par impossible liée au tout, elle nous fournirait des éléments décisifs de datation : novembre de la troisième indiction, soit comme années recevables dans la première moitié du xiv^e siècle 1349, 1334, 1319 et 1304. Or ce dernier millésime nous mène au début du second patriarcat d'Athanase I^{er} (1303-1309). La pièce serait-elle de ce prélat qui, sorti de l'Athos, porta un intérêt très vif à la Grande Laure (6)? Impossible d'y répondre tant que le rapport réciproque des trois éléments qui viennent en discussion : charte, apostille notariale et signature, n'aura pas été soigneusement établi.

(1) Voir un relevé, incomplet, semble-t-il, dans S. Eustratiadès, *Ἱστορικά μνημεῖα τοῦ Ἀθῶ*, dans *Ἐκκλησιαστικά*, II, 1929, 333-384 (passim). Voir aussi G. ROUILLARD, *Les actes de Lavra à l'époque des Paléologues*, dans *Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini*, I, Roma 1939, 300-307.

(2) G. ROUILLARD, *op. cit.*, 301.

(3) S. EUSTRATIADÈS, *loc. cit.*, 381 n. 21; G. ROUILLARD, *op. cit.*, 301.

(4) R. DEVRESSE, *Codices Vaticani Graeci*, III, Romae 1940, 394, dans le Vatican. gr. 840, fol. 239-240.

(5) MM I, 164.

(6) Lettres de lui à l'higoumène de Lavra dans le Vatican. gr. 2209 fol. 247-255.

Un point semble du moins pouvoir être fixé. Il ne devait pas s'agir alors pour Lavra d'une acquisition absolument nouvelle, mais plutôt d'une sorte de récupération d'un bien perdu soit à la suite des événements du siècle précédent, soit par quelque aliénation volontaire ou abusive.

Le document patriarcal qui est à l'origine de cette note confère en effet à Lavra le couvent de Saint-Georges dans l'île de Skyros, avec charge d'en assurer l'entretien et de l'administrer au temporel comme au spirituel. Or il existe une autre charte également patriarcale (1), qui, confirmant l'ensemble des propriétés du monastère athonite, mentionne expressément cette même maison de Saint-Georges de Skyros comme cédée à l'higoumène de Lavra Eustrate par ses fondateurs eux-mêmes (παρά τῶν κτιτόρων), les époux Jean et Glycérie! Ici encore le signalement trop hâtif du catalogue ne nous est d'aucun secours pour dater même approximativement la charte. La mention d'un higoumène de Lavra permet seule d'avancer quelque hypothèse, au reste assez plausible du fait que le nom d'Eustrate a toujours été d'un usage assez rare, là où une tradition locale ne l'imposait pas (2).

Or nous apprenons par la chronique athonite (3) que le premier successeur de saint Athanase, le fondateur du x^e siècle, s'appelait ainsi et l'on est en droit de se demander si notre homonyme ne s'identifie pas avec le bénéficiaire de la charte patriarcale. Son court supériorat devrait alors se placer dans les toutes premières années du xi^e siècle, entre la mort du fondateur († c. 1003) et 1010, date à laquelle il semble avoir cédé sa charge à Théoctiste (4). Le métochion de Skyros constituerait dès lors l'une des premières concessions de Lavra dans les îles ioniennes.

La réapparition à Skyros (5) des moines grecs à la fin du xiii^e siècle et au début du xiv^e siècle s'explique fort bien par la reconquête byzantine qui s'y maintint près d'un siècle, de 1269 à 1357, presque sans interruption. L'on sait aussi que cette possession éloignée connut une certaine notoriété sous Michel VIII Paléologue, qui y déporta (6) les moines hostiles à sa politique de rapprochement avec Rome, en premier lieu les chefs Mélèce le

(1) Seulement signalé, avec le passage qui nous intéresse ici, dans 'Ορθοδοξία, II, 1929, n. 384 n. 45. La charte est qualifiée d'ἀρχαῖον πατριαρχικὸν σγιλλόν. Ensuite il s'agit d'un Ἐσπέρτιος μοναχὸς καὶ καθηγούμενος τῆς μεγίστης Λαύρας. Preuve qu'il y eut au moins un deuxième abbé de ce nom.

(2) C'est ainsi que, bien qu'utilisé à l'Athos, ce nom de moine ne se rencontre pas une seule fois dans les listes des protes de la Sainte Montagne, telle qu'a tenté de la reconstituer VI. MOSIN. *Le protat de la Sainte Montagne*, dans *Starine Jazir*, XLIII, 1951, 83-96.

(3) Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte des Athos Berges*, Leipzig 1894, 21 et 25 n. 2: voir aussi Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, 233.

(4) G. SMYRNAKIS, Τὸ "Ἄγιον" Ὄρος, Athènes 1903, 414. La retraite d'Eustrate se placerait, à en croire la charte citée, avant 1010. On pourrait, à la rigueur, croire au retour en charge de l'higoumène et disciple du fondateur, en voyant les éditeurs des Actes de Lavra dater de novembre 1018 un acte d'échange dont l'higoumène Eustrate a l'initiative. Avant de se prononcer, on voudrait être sûr que les éléments de datation aux données mal accordées (le chiffre indictionnel varie d'une copie à l'autre) sont fidèlement transmis.

(5) Pour l'histoire politique de l'île, la meilleure monographie est encore celle de P. GRAINOR, *Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538* (= Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. XVII), Liège 1906, 77-84.

(6) Voir la vie de Mélèce dans Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, V, 1921, 620.

Confesseur et Galaction. Les couvents qui reçurent la garde de ces prisonniers furent naturellement l'objet de la sollicitude impériale. Mais après la restauration de l'Orthodoxie qui libéra tout le monde, il n'est pas impossible que, ces couvents insulaires étant venus à périliter, par le fait surtout de la piraterie turque alors très active, les autorités locales aient facilité leur prise en charge par l'Athos.

On s'étonnera seulement que Lavra ait eu recours pour authentifier ses titres de propriété d'une île si excentrique à l'archevêque de Lemnos dont la juridiction ne dépassait d'aucune manière les limites de son diocèse. Certes l'occupation latine avait éliminé la hiérarchie byzantine de la province d'Athènes, mais cette métropole avait toujours un titulaire quoique non résident et nous savons par un hagiographe (1) que Skyros en dépendait. La signature de ce haut personnage eût été de circonstance. Si notre document porte en ses lieu et place celle de Jacques de Lemnos (2), c'est, ce me semble, que les Lavriotes possédant dans son diocèse de nombreuses succursales, ce prélat devait être pour eux le grand patron avec lequel ils se trouvaient en relations courantes et aisées et dont l'autorité s'imposait dans cette partie de l'empire soit par le rayonnement de sa personnalité, soit plutôt en vertu d'un mandat d'exarque à lui conféré par le patriarche dans tout l'Archipel alors d'un accès difficile.

V. LAURENT.

III

Τὸ σενζάτον

NOM DE MONNAIE BYZANTINE AU X^e SIÈCLE

Le grand effort de compilation qui aboutit, sous Constantin VII (913-959), à une sorte d'inventaire des connaissances humaines opéra comme un élargissement du vocabulaire courant. Des termes apparaissent alors qu'on ne retrouve que peu ou prou dans la suite. Observation surtout vraie des appellations numismatiques. Cette époque est en effet marquée dans ce domaine par une innovation, la multiplicité des noms de monnaies.

La science numismatique n'a encore (3) prêté à ces derniers aucune attention valable. Le nombre extrêmement réduit (4) des mentions qu'en

(1) *Ibid.* : Σκυρος, νῆσος δὲ αὐτῇ τῇ τῶν Ἀθηνῶν ὑπεῖκουσα μητροπόλει.

(2) Ceci dans l'hypothèse, envisagée ci dessus que sa signature est vraiment liée au document précité.

(3) C'est avec soulagement que les numismates apprendront que le Séminaire d'Histoire byzantine de Bruxelles a « commencé l'examen des noms restés assez mystérieux de certaines monnaies byzantines » (Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, XII, 1952 p. 648). C'est en effet là d'abord besogne de philologues.

(4) Ainsi, pour ne rappeler que les noms de monnaies étudiés par moi précédemment, les hagiogéorgata sont mentionnés, à ma connaissance, dans les sources seulement deux fois (cf. Revue Numismatique, XIII, 1951, 97-107), les basilica trois fois (cf. Byz. Zeitschr. XLV, 1952, 50-58), les politica, dont il nous est parvenu plusieurs variétés, trois fois (voir infra), etc.

font les sources a contribué à ce qu'ils passent inaperçus. Je compte présenter ailleurs une série pittoresque de termes assortis au goût de l'époque. Si je m'arrête à traiter ici du *senzaton*, c'est qu'il m'a paru représenter un cas-type dont l'examen, qui peut être complet, permet d'entrevoir les circonstances qui préludèrent à la création et au lancement de ces nouveaux vocables.

L'histoire du *senzaton* n'est ni longue ni compliquée. Trois auteurs seulement nous en parlent. Or, comble de malchance! ils nous en parlent en puisant à la même source, mais cette source est bonne.

Son témoin le plus autorisé, le Continuateur de Théophane (1), raconte en effet l'épisode suivant.

L'empereur Michel III (842-867) avait si bien abusé du Trésor public, largement (2) fourni lors de son accession au trône, que Basile I^{er} le trouva presque vide. Pour couvrir ses folles dépenses, l'Ivrogne dut faire main basse sur des objets historiques d'une valeur inestimable. En effet, lorsque son successeur, pressé par une urgente nécessité, ouvrit le Trésor privé, qu'y trouva-t-il? Des lingots d'or pour 200 kentenaria obtenus par la fonte d'œuvres d'art qui avaient été l'orgueil et le parement du Palais sacré :

τὴν τε χρυσὴν ἐκείνην καὶ πολυθρόνητον πλάτανον καὶ τοὺς δύο χρυσοὺς λέοντας, πρὸς δὲ καὶ τοὺς δύο γρυῖπας ὀλοχρύσους ὄντας καὶ σφυρηλάτους, καὶ τὸ ὀλόχρυσον ὄργανον, ἀλλὰ καὶ ἕτερα ἔργα τῆς βασιλικῆς ἐκθέσεως, ὅλην ἔχοντα τῶν διακοσίων οὐκ ἔλαττον κεντηναρίων, χωνεύσας χαράξαι δέδωκεν τῷ βασιλικῷ θαμνείῳ (3).

Et comme cela ne semblait pas suffire, on y ajouta des parements impériaux dont certains étaient d'or massif, d'autres seulement tissés d'or. La raffe, comme on le voit, était de taille. Mais cet accès de vandalisme ne profita pas à son auteur. Michel III périt tragiquement avant d'avoir pu y toucher. Et c'est cette masse (4) intacte de métal précieux qui s'offrait à Basile I^{er}. Qu'en fit ce dernier? Selon le même chroniqueur,

Ταύτας δὲ Βασίλειος ὁ αἰδιμος λαβὼν τὴν βασιλείαν καὶ καταλαβὼν ἔτι ἀλυμάντους ἀνεκαλέσατο, καὶ τὸ νῦν σενζάτον καλούμενον χαραθῆναι ἐκελεύσατο (5).

Il se fit donc, au début du nouveau règne (867-886), une émission nouvelle distincte des précédentes par un trait qui inspira l'appellation insolite qu'on lui voit donner quelque cent ans plus tard. Ce trait spécifique, l'examen du terme *σενζάτον* va nous le révéler.

(1) Éd. Bonn 173 et 257. Même narration, à quelques traits près, dans Syméon Magistr., éd. Bonn 659, 660 et Cédrenus, éd. Bonn 158, 162 et 257.

(2) Il s'y trouvait à ce moment 1090 kentenaria d'or et 3.000 d'argent, réduits, quand il fut assassiné, à 3 kentenaria d'or et à neuf sacs d'argent!

(3) Continuat. de Théophane, éd. Bonn 173. Voir à ce sujet A. Vogt, *Basile 1^{er} et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, Paris 1908, pp. 88 et 416.

(4) Ce ne fut pas la seule. Le numismate doit noter ici ce trait de la *Vita Basilii V*, c. 29, selon lequel Dieu permit, pour récompenser l'amour de Basile I^{er} à l'égard des pauvres, que, sous son règne, de nombreux trésors enfouis en terre fussent mis à jour, aubaine dont les finances publiques profitaient largement. Cf. Théophan. Contin. éd. Bonn, pp. 256, 257.

(5) *Ibid.*, IV 21, éd. Bonn 173.

Ce mot est visiblement composé de deux éléments, du suffixe -άτον d'un fréquent emploi dans la grécité médiévale (1) et du radical σενζ- qui annonce un substantif de l'ordre de σένζον ou σένζος. Or, sous cette dernière forme, le mot est très fréquemment usité dans le *Livre des Cérémonies* pour désigner le trône impérial (2). Les historiens s'en servent surtout pour qualifier le siège sur lequel s'asseyait le basileus quand il assistait aux jeux de l'hippodrome, siège dénommé plus communément de son nom grec Kathisma. Car, comme on s'en doute, σένζος est un mot latin hellénisé, dérivé de *sessus* par substitution, dans ce cas comme dans plusieurs autres (3), d'un ν euphonique au lieu et place du premier sigma, suivant le processus : *sessus* — σέσσος (4) — σένσος-σένζος.

La signification du terme se trouve ainsi nettement circonscrit; elle doit avoir une relation directe et essentielle avec le trône impérial.

J.-B. Bury (5) a proposé, en se basant sur un texte du *Livre des Cérémonies* (6), de voir dans le *senzaton* une monnaie faite avec de l'or tiré des objets ayant orné le trône de l'empereur. Le rapport serait, dans ce cas, simplement d'origine, sans lien aucun avec l'iconographie. Cette explication, qui a le mérite de la simplicité, a sa vraisemblance. Elle ne me paraît pas entièrement satisfaisante.

En premier lieu la plus grosse partie de l'or monnayé provenait bien d'objets qui décoraient (7) également la grande salle du Chrysotriclinos aux jours de réception, mais ils y étaient apportés d'ailleurs pour l'occasion. De la sorte, si les deux lions et les deux griffons d'or semblent avoir servi à meubler le trône, le platane, l'orgue et maintes autres pièces insignes du Trésor de la couronne ne l'encadraient qu'accidentellement et en étaient bien distincts; le numéraire que ceux-ci servirent à fabriquer ne put que difficilement lui emprunter leur nom.

Au reste, il est spécifié expressément que les monnaies en question, frappées sous Basile I^{er} ne furent appelées *senzaton* que bien après, vers le milieu du x^e siècle (τὸ νῦν... καλούμενον)! Or comment eût-il été possible de les distinguer des autres, si aucun détail iconographique ne les eût désignées à l'attention? C'est donc bien plus sûrement parce que les pièces

(1) Surtout dans la formation des noms de charges ou de dignitaires, dans la désignation de particularités physiques et morales, et partant dans la constitution d'un certain nombre de patronymes, au sujet desquels voir H. MORITZ, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chroniken*, I, Landshut 1896/97, pp. 51, 52.

(2) Sur les trônes impériaux et leurs noms, voir surtout J. EBERSOLT, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, éd. 1951, p. 43, avec nombreuses références aux *Livres des Cérémonies* dans le n. 1.

(3) En dehors de *minsa*, de *minsurator* et autres, considérer surtout le cas, tout proche, de πρόκενος, transcrit de *processus* et utilisé dans son sens originel de *procession*, cortège. DUCANGE, s.v.

(4) Forme employée pour désigner le trône impérial que le basileus Constantin IV, empêché ou réticent, fit installer vide à la place d'honneur lors de la douzième session du VII^e concile œcuménique. Cf. MANSI, *Amplissima conciliorum collectio*, XI, Venise, 1765, col. 520 A.

(5) J.-B. BURY, *A history of the eastern Roman Empire*, London 1912, p. 164 n. 1.

(6) De cerem., éd. Bonn 569.

(7) Cf. sur le Palais Sacré et sa décoration surtout J. EBERSOLT, *Le grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris 1910, pp. 76-92 (particulièrement pp. 80-83).

de cette provenance portaient, gravée sur une face, l'image d'un trône que le nom de *senzaton* leur a été donné.

Autre observation essentielle! Cette émission de pièces en or dut avoir, vu la grande masse de métal monnayé, d'assez fortes proportions. On doit dès lors pouvoir en retrouver la trace dans les collections. Et précisément il n'est que de jeter un coup d'œil sur le médaillier de Basile I^{er} pour y repérer une espèce assez abondante, en deux variétés, figurant au revers le Christ assis de face dans la position du Pantocrator autour duquel se déroule cette légende circulaire, elle aussi mi-latine mi-grecque : Ἰη(σὺ)ς Χρ(ιστός), *Rex regnantium* (1).

On peut s'étonner que le graveur ait laissé au droit le basileus dans son attitude traditionnelle, en pied, de face. Le type de majesté, qui est celui du revers, eût en effet parfaitement exprimé, en ce siècle de succès militaires, l'orgueilleuse prétention des souverains grecs à la domination universelle. L'image de l'empereur trônant (2), héritée de l'ancienne Rome et utilisée avec une fréquence très inégale depuis le iv^e siècle, ne pouvait être étrangère aux ateliers monétaires à qui les souverains iconoclastes, Constantin V et Léon IV (741-780), l'avaient naguère réimposée. Si elle n'a pas été retenue, c'est que la présence du Sauveur sur l'une des faces commandait que l'honneur de siéger (3) lui fût exclusivement laissé. Devant son trône, le basileus, son lieutenant sur terre, ne peut avoir que deux attitudes, celle de l'adoration dans l'acte de la proskynésis comme sur la mosaïque de l'esonarthex à Sainte-Sophie ou celle de la vénération en se tenant debout comme il apparaît dans la suite sur un grand nombre de pièces de tout métal (4). C'est donc une préoccupation de respect qui a fait choix de ce dispositif. La preuve que telle fut bien l'intention de l'artiste, c'est que sur une double série de cuivres (5), Basile I^{er} se fait

(1) Cf. W. WROTH, *Catalogue of the imperial byzantine coins in the British Museum*, II, London 1908, p. 436 et pl. L, 11 et 12.

(2) Consulter principalement sur le type monétaire de l'empereur trônant A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris 1936, pp. 24-26. Noter toutefois que le motif n'a pas disparu pour toujours de l'iconographie monétaire avec Léon VI. Sans avoir fait dans les médailliers une enquête spéciale, je puis signaler plusieurs pièces inédites de cuivre qui, aux xiii^e-xiv^e siècles, au moins, ont remis cette imagerie à l'honneur. Il est en outre curieux d'observer que l'ordre d'excellence n'est pas toujours suivi. L'on trouve ainsi d'une part le Christ en pied de face et d'autre part saint Démétrius, en empereur byzantin et trônant; ailleurs l'empereur siège au droit tandis qu'un ange à mi-corps s'étale sur toute la hauteur du revers. Ces deux derniers monuments sont du xiv^e siècle. Malgré la rigidité de certains principes, à Byzance il ne faut jamais jurer de rien.

(3) A propos de ce qui est dit à la note précédente, je dois préciser que les monnaies dont il y est parlé ne présentent en aucun cas le basileus et le Christ sur les deux faces d'une même pièce. Il n'y a donc aucune dérogation à la règle concernant leur confrontation en iconographie.

(4) Les sceaux offrent à eux seuls une longue série presque ininterrompue à partir du xi^e siècle. Sur la connexion entre les images illustrant les deux faces d'une même monnaie, voir A. GRABAR, *op. cit.*, p. 25. Sur les monnaies le personnage assis est le plus souvent le Christ que remplace fréquemment, aux xi^e-xii^e siècles, la Vierge, et aussi, mais bien plus rarement, des saints, en particulier saint Démétrius figuré tantôt en empereur comme sur la pièce précitée, tantôt installé sur un large siège, l'épée en travers des genoux.

(5) W. WROTH, *op. cit.*, pp. 430-440; pl. L, 16 et 18. Sur la seconde de ces pièces il est représenté assis aux côtés de son fils aîné Constantin.

bien représenter à son tour assis de face, mais c'est que le revers de ces monnaies porte une simple inscription! Or comme il ne peut s'agir de ces dernières, puisque l'émission apparaît exclusivement d'or dans le propos du chronographe, et que le motif du Christ trônant est introduit ici pour la première fois dans l'iconographie monétaire, il serait bien étrange que le nom de *senzaton* qu'il justifie à merveille n'ait pas été lancé à son occasion.

Mais ce terme ainsi créé s'appliqua-t-il aussi aux deux émissions de cuivre? désigna-t-il en sus dans la suite toutes les monnaies du même type (1)? La dynastie macédonienne en fit un usage relativement restreint; il est surtout fréquent au ^x^e siècle et sous les Commènes quand la Vierge vient relayer le Christ trônant sur certaines séries. L'usage dès lors se maintient-il d'appeler *senzaton* les pièces ainsi gravées? Ce nom devint-il, comme celui de *triképhalon* (2), une sorte d'appellation générique pour désigner les pièces de matière et de valeur diverses porteuses de ce motif au personnage assis ou trônant? L'éventualité peut en être admise, mais, en rigueur de démonstration, on ne saurait l'affirmer; on ne saurait surtout lui donner d'autre valeur que celle d'hypothèse de travail. Et c'est sans doute là déjà beaucoup dans l'attente de quelque texte décisif. En revanche, on doit tenir pour certain que les byzantins du ^x^e siècle appelaient *senzaton* la monnaie d'or frappée par Basile I^{er}, non point comme le voudrait W. Wroth (3) à l'occasion de son avènement, mais un peu plus tard, lorsque la nécessité le contraignit à son tour de faire appel à ses réserves. On notera, en outre, que l'usage s'introduisait alors d'assortir chaque nouvelle émission d'un nom qui lui convint. L'initiative vint-elle du public ou de quelque organisme d'État? On ne saurait le dire *a priori*, car, l'appellation dont nous venons de nous occuper a beau être postérieure à l'espèce qu'elle désigne; elle apparaît en un temps où circulent trop de noms pareils — le tetarteron, le deit(h)aton, le skôlikaton, l'hélioselinaton et, je le crois bien aussi, le trachy — pour avoir surgi tout armés de l'imagination du vulgaire. A cette prolifération dut correspondre une manipulation qui atteignait le nomisma, sinon encore dans sa structure au moins dans cette marge d'excellence qui en faisait, comme on l'a bien dit, le dollar du moyen âge. Qu'on se le rappelle! Ce siècle — le ^x^e — ne fut grand qu'au prix de guerres incessantes et les guerres, qui ont exalté les princes, ont presque toujours abaissé la monnaie.

V. LAURENT.

(1) Il faut en effet grouper éventuellement sous cette même dénomination toutes les monnaies qui représentent soit le Christ, soit la Vierge, soit quelque saint trônant.

(2) Revue Numismatique, *loc. cit.*, 99-105.

(3) W. WROTH, *op. cit.*, I, p. XLV; cf. A. Vogt, *op. cit.*, p. 88.

LA NOUVELLE ÉDITION DES ACTES DU CONCILE DE FLORENCE

Les Actes du concile de Florence, relativement proche de nous, ont connu un destin sans grandeur. Et, singulier paradoxe : le soin que l'Occident mit toujours à faire valoir la portée de l'effort d'union chrétienne qu'ils sanctionnent contraste violemment avec la négligence dont a, dès l'origine, souffert leur conservation. Normalement nous en eussions dû posséder deux états, l'un grec, l'autre latin. Trois notaires pour chacune de ces deux langues travaillèrent en effet simultanément à consigner par écrit les faits et dires des Pères. Or moins d'un siècle après la tenue du concile, les Actes officiels, tels qu'ils furent approuvés par l'auguste assemblée, avaient péri dans leur recueil authentique.

Le centenaire du concile de Florence (1439-1539) avait déterminé les professeurs de l'Institut Pontifical Oriental (Rome) à entreprendre la publication sur base critique de toutes les sources officielles ou privées, diplomatiques ou littéraires, encore accessibles. L'édition des Actes, pièce essentielle de tout l'ensemble, prenait dès lors, avec la collection des instruments diplomatiques, la première place dans le programme. La tâche de rechercher les nombreux témoins existants et de les confronter fut dévolue au R. P. Gill, qui a publié depuis de copieux mémoires (1) sur le sujet. Le fruit de son labeur nous est offert en deux imposants fascicules (2) du *Concilium Florentinum*. En préparant, pour la même collection, un texte parallèle, les *Mémoires* de Sylvestre Syropoulos, il m'est arrivé de devoir refaire une partie du chemin parcouru par le nouvel éditeur. En présentant son bel ouvrage, je voudrais consigner ici les principales observations ou réflexions qu'un commerce prolongé avec certaines parties du texte m'a inspirées.

(1) Cf. TH. GILL, *The sources of the « Acta » of the council of Florence*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, XIV, 1948, 43-79; *The « Acta » and the Memoirs of Syropoulos as History*, *Ibid.*, 303-355; *The printed editions of the Practica of the Council of Florence*, *loc. cit.*, XIII, 1947, 486-494.

(2) *Quae supersunt Actorum graecorum concilii Florentini*. Pars I. *Res Ferrariae gestae*. — Pars II. *Res Florentiae gestae*. Ad fidem manuscriptorum edidit additis versione latina, introductione et indicibus I. Gill. *Concilium Florentinum*, editum consilio et impensis Pontificii Instituti Orientalium Studiorum, Series B. Vol. V. Roma, Pontific. Institutum Oriental. Stud., 1953. Deux fascicules à numérotation continue. Grands in-quarto de 1-228 et 239-492 pages. Prix : 3.000 et 4.000 lires ou 8,50 et 6,50 doll.

1. Le dossier des Actes : tradition et structure.

Les Actes semblent n'avoir intéressé que le ^{xv}^e et le ^{xvi}^e siècle. Les 34 copies qui nous en ont conservé tout ou partie sont en effet, sans exception, antérieures à 1600. L'Orient, où il ne se présente actuellement qu'un seul exemplaire (le cod. Metoch. S. Sepulcri 145), dut s'en débarrasser très tôt, et l'Occident, passée la sorte de passion que la victoire de Lépante lui avait insufflée pour la question d'Orient, se contenta de jouir des copies acquises sans les reproduire davantage. Mais si c'est trop peu pour l'histoire du texte c'est, pour son édition, beaucoup plus que l'on eût pu espérer.

En classant ses 34 témoins, le P. Gill a conclu à l'existence de trois familles sous le rapport du style et du contenu. La première (9 mss.) tranche nettement sur les deux autres en ce qu'elle ne présente, ou peu s'en faut, que la matière des sessions proprement dites, principalement les discours et les diverses interventions des Pères; la seconde, de loin la plus nombreuse (17 mss.), ajoute des parties narratives (le récit du voyage de Venise à Ferrare, celui de Ferrare à Florence et celui du retour à Venise, puis divers épisodes de la vie du concile), des discours d'apparat qui marquèrent les premiers contacts avant les sessions régulières, deux sessions intermédiaires, l'exposé des raisons du transfert à Florence, enfin les discussions finales. Une autre caractéristique, aussi notable, est l'emploi de formes et tours vulgarisants dans le récit qui lie les parties documentaires. La troisième famille, qui a le même contenu que la seconde, s'en distingue par le tour plus poli ou plus correct de maintes expressions. Mais celles-ci sont, somme toute, si peu nombreuses (1) que l'on peut se demander si le mot famille n'est pas en l'occurrence trop fort! Si le signalement de l'éditeur est exact, les deux derniers groupes auraient d'ailleurs même contenu et même ordonnance. Les retouches de style, restreintes en nombre et en volume, ne sauraient suffire à en modifier l'aspect. Elles ne justifient, à mon sens, nullement l'exclusive (2) qui écarte systématiquement ce dernier groupe de l'apparat critique. L'étude de cette classe paraît d'autant plus intéressante qu'elle a fourni au moins partiellement la base de l'édition de 1577. Il faudra y revenir. Pour le moment, faute de pouvoir interroger quelque témoin valable de cette classe, il me faut faire comme l'éditeur et borner mon examen aux deux premières familles.

(1) Les raisons de les distinguer sont exposées par l'éditeur p. xlii. Je ne crois pas que la distinction de l'hypomnimatographe et des trois secrétaires ecclésiastiques soit bien grave. Le premier, à qui pareille besogne incombait de par sa charge — car c'était un fonctionnaire patriarcal, de la seconde pentade — devait être le supérieur des autres dont il devait normalement diriger et contrôler le travail. On peut même se demander s'il n'est pas compris lui-même sous le chiffre trois. Il aura naturellement tenu à faire figurer sous son seul nom certains relevés de séances, ce qui ne fut pas toujours du goût de ses aides, les notaires. Si la Famille III a réellement subi l'influence de la Famille I, elle serait à définir avec quelque précision.

(2) Selon l'éditeur, le prototype de l'édition de 1577 appartiendrait à cette Famille III. Or, d'après son propre relevé, p. xlv, celui-ci contiendrait des expressions entières rencontrées nulle part ailleurs, particulièrement pas en D, avec lequel le texte imprimé présente dans cette partie initiale une assez stricte parenté, compte tenu des corrections introduites dans tout le groupe. Le nombre, la portée et l'origine de ces *analecta* sont à déterminer, car ils appartiennent à l'histoire du texte, et éventuellement à sa substance.

La structure varie si nettement de l'une à l'autre que l'on songe d'instinct à une dualité d'origine. Remonteraient-elles dès lors au concile même et seraient-elles également authentiques?

Il est certain en effet que les Byzantins emportèrent chez eux et déposèrent aux Archives patriarcales au moins un exemplaire des Actes officiels soigneusement établis au fur et à mesure où les sessions se déroulaient. Syropoulos nous est témoin — un témoin oculaire! — du soin extrême que l'on mit à rédiger les procès-verbaux. D'autre part l'usage que lui-même fait dans ses *Mémoires* de la Collection des Actes nous est une preuve du prix qu'il y attachait, un indice aussi que celle-ci se trouvait à la portée du public intéressé. Malheureusement elle n'a pas survécu, mais a seulement donné naissance aux deux Familles dont il a été question, dans des conditions qui leur enlèvent toute valeur d'original.

La Famille I — pour la désigner comme l'éditeur — a gardé par l'impersonnalité du ton et l'agencement de ses pièces intimement liées à la tenue même des sessions une allure officielle indéniable. On ne saurait pour cela affirmer qu'elle dérive immédiatement des Actes établis en session (1). Car, tout en participant de l'éminente qualité de ces derniers, elle ne les reproduit pas complètement. Il lui manque, en effet, des parties notables qui y eussent dû figurer : les deux dernières sessions, la bulle d'indiction, la bulle de transfert de Ferrare à Florence, les instruments échangés entre grecs et latins tant en vue d'élaborer la formule d'union que pour résoudre les difficultés soulevées au cours des discussions. Néanmoins, en dépit de ces lacunes d'une explication difficile, l'ensemble forme un corps de documents où se retrouve l'essentiel des Actes originaux, tout ce qui s'est dit ou fait dans les sessions plénières à quelques exceptions près. Il justifie par là le titre de *Πρακτικά* (2) que lui donne unanimement la tradition manuscrite et c'est avec raison que P. Gill, centrant son édition sur le groupe, le lui a conservé.

La Famille II se situe nettement à part de la précédente. C'est essentiellement un ouvrage composé comprenant des parties narratives, signalées ci-dessus, tous les documents de la Famille A et quelques autres qui figurent uniquement ici. Aucun témoin ne donne le nom du compilateur, mais le P. Gill a été assez heureux pour l'identifier. Il s'agit — la preuve en semble bien faite — d'un dignitaire de Sainte-Sophie, Jean Plousiadénos qui devint dans la suite le métropolite de Méthone Joseph (3). Mais il y a mieux, car, chance unique, l'original est ici conservé en deux exemplaires dont le plus récent peut être considéré comme une seconde édition revue et corrigée (4). Les manuscrits *Laurent. Conv. soppr.* 3 et le *Parisin.*

(1) Le P. Gill est d'avis contraire. Voir Introduction p. li. Selon lui, quatre au moins des manuscrits de la Famille I, d'une exécution particulièrement soignée, pourraient remonter à l'époque du concile.

(2) Voir le titre des principaux témoins, p. xc. A noter toutefois que le *parisin. gr.* 427 se tait; c'est qu'il n'a pas de titre.

(3) Mgr L. Petit, dans l'article consacré à ce polygraphe, (cf. *Dict. de Théol. Catholique*, VIII, 1925, 1527), avait déjà remarqué que ces « actes sont loin de représenter la rédaction de leur auteur ». Et d'annoncer sur le sujet un travail qui n'a malheureusement pas paru.

(4) Le premier de ces mss. porte en effet dans ses marges des notes qui, dans le second, sont incorporées au texte. Cf. *Introductio*, p. xxx, xxxi. Il ne s'ensuit pas pour autant que

gr. 423 (1), ce dernier reproduisant le précédent, sont en effet de la main même de l'officier patriarcal, et c'est du *Parisinus* que dériveraient, selon le P. Gill, les quinze autres copies existantes. On comprend, s'il en est bien ainsi, qu'on n'ait pas tenu compte de ces dernières dans l'établissement du texte.

L'examen du volume a révélé un fait non moins surprenant. Il s'est en effet avéré que Plousiadénos a puisé à une double source pour monter sa mosaïque, soit à un *Premier* et à un *Second* Livre, selon sa propre expression. Le Premier livre n'est autre que la Collection de la Famille I enrichie de quelques documents qui y manquent; le Second Livre, en revanche, apparaît ici pour la première fois et ne serait rien moins qu'une relation du concile écrite dans une langue fortement vulgarisante par un métropolitain qui prit une part prépondérante aux travaux conciliaires et en nota au jour le jour avec soin les diverses péripéties. Cette manière de journal, qui semble avoir péri, n'avait rien d'officiel. On y relève en effet des inconséquences que des notaires ne pouvaient se permettre. Discours et interventions y sont ainsi donnés tantôt in extenso, tantôt en résumé; le ton, qui varie trop, comporte de ces inégalités qui ne sauraient être de mise dans un instrument officiel; grandiloquent et enthousiaste au début, le récit en vient sur la fin à ne plus présenter qu'une sèche nomenclature des travaux conciliaires.

Quel put être l'auteur de ce second Livre? Plusieurs noms ont été avancés. Allatius l'identifiait avec le grand skevophylax Théodore Xanthopoulos; Vast le découvrait dans Bessarion; pour Frommann, ce ne put être que le métropolitain de Mitylène Dorothée. C'est à ce dernier avis que se range le P. Gill qui laisse cependant place au doute, amplement justifié par certaines déclarations, plutôt exclusives (2), du texte, par l'état du style trop chargé de barbarismes et de solécismes pour être digne du lettré que semble, malgré tout, avoir été ce prélat éminent, enfin par une erreur au moins (3) inconcevable sous une telle plume. La question reste donc encore ouverte.

Les dates auxquelles l'ensemble et ses parties ont été composées sont très hautes.

Il va de soi que la collection de la Famille A, en son état premier, fut constituée durant le concile même et dut être achevée peu après la clôture des sessions, ou du moins lors du départ des Grecs pour Venise, le 27 août 1439. Le P. Gill veut, sur certains indices, que plusieurs manus-

l'un soit la copie de l'autre, car Plousiadénos a introduit dans son exemplaire plus récent des changements de nature diverse.

(1) Ce manuscrit, attribué au *xvi^e* siècle par H. Omont, est en réalité de la main de Plousiadénos, comme le marque le P. Gill, *Introductio*, p. xxx, et comme m'en a convaincu la confrontation de ce codex avec le *Parisin.* gr. 828, dûment signé et daté par le susdit prélat, M. Astruc, qui a bien voulu examiner et comparer les écritures de ces deux mss., conclut, lui aussi, à une même main.

(2) Exposé des difficultés dans *Introductio*, pp. lxxviii, lix.

(3) Ce n'est pas la seule, mais celle-ci qui lui fait confondre l'évêque du Portugal avec l'archevêque de Grado serait inexplicable, car il s'agit du prélat latin qui, aux côtés de Dorothée lui-même, lut en séance solennelle le décret d'indiction. Sur le prélat unioniste, voir mon étude ici-même, IX, 1951, 163-169; voir aussi *Introductio*, p. lxxviii.

crits encore existants, mais non datés ni signés, remontent au concile lui-même et aient été exécutés à l'intention de plusieurs de ses vedettes. J'y vois, pour mon compte, une grave objection. Je ne puis m'expliquer que les personnages en question (1) n'aient pas commandé un recueil complet de toutes les pièces intéressant les débats qui s'achevaient ou venaient de se clore. Le moyen de se les procurer plus sûrement, n'était-ce pas de faire transcrire l'original qui pouvait difficilement manquer de pièces aussi essentielles que les bulles pontificales et les documents échangés en vue de rechercher une formule d'union? La forme, au reste inégalement réduite (2), de nos Actes dut naître dans un autre climat et pour d'autres besoins. Pour moi, elle est plutôt née des discussions acerbes qui suivirent le retour des grecs sur le Bosphore. Quoi qu'il en soit, le plus ancien témoin du groupe que l'on puisse dater avec une suffisante approximation est le Parisin. gr. 427, transcrit à Constantinople entre 1450 et 1453 (3).

Le Livre second ou *Description du concile* fut composé pendant la tenue des sessions. Commencé au moment de la peste vers la fin de 1438, il aurait été terminé en hâte et sans apprêts vers le moment où les byzantins quittèrent définitivement Florence, en août 1439. On y trouvait consignés les principaux événements de la vie du concile, mais, en raison de ses tendances nettement proromaines, l'ouvrage n'était pas pour durer en Orient, et l'on comprend, sinon qu'il ait péri, du moins qu'il ait surtout circulé dans les pays catholiques ou de domination latine. C'est vraisemblablement en Crète que Plousiadénos en rencontra un exemplaire complet; c'est là qu'il dut procéder à sa compilation entre 1463 et 1470 (4). Il y a dès lors beaucoup à parier que son ouvrage ne circula guère au sein même de l'Orthodoxie.

Nos textes ont donc pour auteurs ou collecteurs des témoins oculaires des événements narrés ou des discours tenus. Leur valeur historique s'en trouve garantie. Celle de la Famille I est totale et échappe désormais au discrédit qu'ont jeté, que jettent encore sur le tout maints érudits protestants et orthodoxes. Le Livre Second (Famille II) a été, est durement jugé. On y voit une œuvre partisane d'un prélat latinisant, empressé à mériter les faveurs du Saint-Siège et sacrifiant, dans l'euphorie de la domination vénitienne, la vérité au dogme catholique. Ce jugement sommaire est fondé essentiellement sur la comparaison de son texte avec celui des *Mémoires* qu'en a laissés Syropoulos. Le P. Gill, qui résume ici ses conclusions, s'en est largement occupé naguère (5) et j'y reviendrai moi-même en tête de mon édition. Il ne s'agit pas de nier l'existence d'inexactitudes

(1) Surtout les prélats latins qui auront tenu à posséder dans les deux langues un état des Actes aussi large et complet que possible. Plusieurs entendaient parfaitement le grec et pouvaient difficilement se contenter de collections tronquées.

(2) Il s'en faut en effet que la collection des pièces ait les mêmes proportions dans les manuscrits de cette famille I. Le principal témoin (codd. A et B) est nettement moins riche; cinq autres manuscrits ajoutent à leur contenu trois, quatre ou cinq courts documents suivant le cas.

(3) Pour la date voir M. JUGIE, *Note sur « l'histoire du concile de Florence » de Sylvestre Syropoulos*, dans EO, XXXVIII, 1939, 70, 71. Voir aussi *Introductio*, pp. xiv, xv.

(4) Cf. Mgr L. PETIT, *loc. cit.*, 1527, et *Introductio*, p. xxx.

(5) Signalément de l'article en question ci-dessus, p. 198, n. 1.

ou d'erreurs dans un récit fait parfois de mémoire, mais de montrer que, s'il y a défaillance occasionnelle, l'intention de tromper ou de travestir les faits est absente, de constater ainsi que, malgré ses défauts, la valeur historique de ce Livre Second est de premier ordre.

2. L'histoire du texte : aperçu général.

Les Actes latins disparurent si tôt que, lorsque l'Occident voulut, à la veille du concile de Trente (1535), connaître ce qui s'était conclu un siècle plus tôt avec l'Église d'Orient, il fallut traduire du grec ce qui s'était conservé en cette langue. Le prélat chargé du travail, Bartholomée Abraham, évêque d'Aria en Crète (1), se trouva devant une compilation qui lui parut monstrueuse et quelque peu suspecte. Aussi, dans l'intention discutable d'élaguer tout ce qui lui sembla moins convenir à une collection officielle, il en agit à sa guise avec le texte, adaptant, transposant, surtout supprimant. La collection, ainsi étriquée et mise en latin, parut à Rome en 1521 et fut reproduite en 1538 à Cologne dans le tome II de la grande Collection des conciles. Elle semble avoir fixé l'attention de Grégoire XIII (1572-1585) qui, spécialement préoccupé, au lendemain de la victoire de Lépante (1571), du problème de l'unité de l'Église, recherchait ce qui s'était fait sous ses prédécesseurs. Mais l'humaniste préposé aux traductions du grec en latin, Fabio Benvoglianti (2), le mit en garde par l'entremise du cardinal Sirleto. Le savant siennois, tout en jugeant sévèrement l'œuvre de l'évêque Abraham, n'eut cure de faire mieux. Il conseilla prudemment d'entreprendre des recherches sur les lieux mêmes des débats, à Ferrare ou à Florence, sûr que le texte latin authentique n'avait pu disparaître au bout de si peu de temps. Initiative qui n'aboutit pas si elle fut jamais prise en considération. Le pape donna en effet l'ordre (3) de publier le texte grec et c'est à cette volonté que nous devons l'édition *princeps* anonyme de 1577.

On a fait honneur de cette dernière, sur la confiance d'un neveu intéressé ou plutôt mal compris, au correcteur de grec à la Bibliothèque Vaticane, Mathieu Dévaris. C'est une erreur. Les éditeurs commis par le pape ou la Commission cardinalice furent deux, comme je l'ai montré dans un travail spécial (4), un évêque, Gaspar Viviano, et un religieux vénitien, le croisier Nicolas Stridonî, qui le devint (5).

(1) Cf. I. GILL, *The printed editions...* Voir aussi L. ALLATIUS, *In Roberti Creyghthoni Apparatum, versionem et notas ad historiam concilii Florentini a Silvestro Syropulo... exercitationes*, Rome 1674, pp. 70-17.

(2) Sur ce curieux personnage, voir G. M. MAZZUCHELLI, *Gli scrittori d'Italia*, II, 2, pp. 894, 895, et P. M. BAUMGARTEN, *Neue Kunde von alten Bibeln*, I, 1922, p. 338. Voir aussi, principalement pour ce qui concerne son rôle dans la préparation de l'édition de 1577, mon travail cité à la note 4.

(3) Si du moins l'on peut retenir pour telle la déclaration expresse consignée par les éditeurs de 1577 en tête de leur volume.

(4) Destiné aux *Miscellanea G. Hofmann* et à paraître dans les *Orient. Christ. Period.* (1955). Titre : *L'édition princeps des Actes du concile de Florence : auteurs et circonstances*.

(5) Promu, le 16 mai 1582, évêque de Milopatomo en Crète, signalé jusque vers 1588. Cf. C. EUBEL, *Hierarchia Catholica*, III, p. 261. Absent de LE QUIEN, OC. III, 933-938 et de CORNELIUS, *Creta Sacra*, II, Venise 1755, pp. 173-180. Autres détails dans mon futur article.

Le mal que l'on a dit de leur édition est à mon sens exagéré. Certes ces érudits ont travaillé comme on faisait de leur temps, plus attachés au sens des textes qu'à leur exactitude littérale. Cependant les divergences constatées par eux entre les copies à leur disposition — la seule bibliothèque du cardinal Sirleto en possédait quatre et l'on en trouvait plusieurs autres dispersés dans Rome — les contraignirent à faire ce que font les philologues de notre temps, à collationner — oh sans rigueur excessive! — les divers états du texte. Si leur méthode sent parfois l'arbitraire, ils n'en ont pas moins fourni un effort louable et présenté un texte qui, en définitive, avait une qualité que peu d'éditions du xvi^e siècle peuvent revendiquer. Un jugement équitable ne pourra être formulé que lorsque auront été découverts les manuscrits qui furent à la base de leur entreprise, surtout ce *sfortianus*, qualifié de prototype, dont Benvoglianti proclamait bruyamment la qualité exceptionnelle (1).

Il reste néanmoins que cette édition a ses défauts que la postérité, en la manipulant, a encore exagérés. Le texte, publié à l'enseigne de l'imprimeur romain Zanetti, fut en effet assorti en 1612 d'une traduction latine due à Mathieu Caryophilos. Texte et traduction passèrent bientôt dans les collections conciliaires où ils se sont maintenus de Binius à Mansi, non sans que l'on n'y ait, dans l'intervalle, introduit des corrections ou des retouches intempestives.

Cet état de choses et la nouveauté comme la richesse des conclusions auxquelles un labeur patient et avisé a conduit le P. Gill justifiaient largement son dessein de procéder à une nouvelle édition dont il nous faut maintenant estimer la qualité.

3. L'editio novissima.

Le P. Gill s'est donc trouvé devant deux traditions de textes se réclamant chacune du titre et de la qualité d'*Actes* du concile de Florence. D'une part, une manière de gros dossier qui, en la moitié de ses copies au moins, justifie (2) pleinement cette appellation; d'autre part, une compilation arbitraire dont nous connaissons l'auteur (Jean Plousiadénos) et devinons le but, où les documents sont enchâssés par unité ou groupés dans un récit courant sans caractère officiel. Ni l'un ni l'autre ne sont complets, quoique le second qui utilise, voire absorbe le premier, soit naturellement plus fourni. Quelle devait être en l'occurrence la tâche de l'éditeur? Tenter la reconstitution de l'original perdu ou bâtir à partir de la collection la plus riche?

La première solution eût conduit essentiellement à constituer une sorte de Corpus des pièces officielles ou estimées telles émises pendant le concile ou à son occasion; elle eût eu l'inconvénient d'écarter la partie narrative qui donne vie et sens aux discours et interventions ainsi groupés; elle aurait

(1) Nicolas Stridoni composa, pour se moquer de cet enthousiaste, une épigramme en grec dont on trouvera le texte en appendice à l'étude annoncée.

(2) Il en est en effet plusieurs qui comportent des parties non documentaires, par exemple le court récit, titré A, signalé en trois copies.

aussi mis dans l'obligation de rééditer ces textes le savant tenté de publier la compilation de Plousiadénos. Le P. Gill a donc choisi de nous donner cette dernière, mais amplifiée.

La nouvelle édition garde apparemment de ce fait la même physionomie que celle de 1577, à cette différence près que les parties narratives et autres attribuables à l'auteur anonyme, éventuellement à Dorothée de Mitylène, sont données ici dans la langue fortement vulgarisante de l'original. Toutefois on doit lui reconnaître sur son aînée un double avantage : elle est plus complète (1) et se base sur tous les manuscrits valables, actuellement accessibles. En y regardant de plus près, je me suis senti pris d'un scrupule et me demande si le procédé adopté est légitime, en termes plus nets, s'il n'y a pas là un défaut de méthode ? Que nous livre en fait cette solution ? L'ouvrage de Plousiadénos, gonflé, et c'est trop dire, de trois passages très courts étiquetés A et E, dont le premier rompt certainement (2) l'économie du livre. Or l'ouvrage d'un auteur constitue une unité critique intangible et l'on ne saurait l'interpoler sans porter atteinte à sa structure. N'est-ce pas ce qui s'est passé en l'occurrence ? N'eût-il pas été préférable d'éditer la compilation du futur évêque de Méthone sous son nom retrouvé, quitte à mettre en appendice les 4 ou 5 pages de texte dont on l'a maintenant alourdi ? La tâche de l'éditeur se trouvait dès lors simplifiée. Les originaux de Plousiadénos (les mss. *Laurent. Conv. soppr.* 3 et le *parisin. gr.* 423) existant encore donnaient au texte une base idéale. Il eût été d'autant plus aisé de signaler dans l'apparat critique les divergences avec les parties communes de la Famille I que celles-ci, s'il faut en croire la nouvelle édition, sont assez rares et de peu de conséquence. L'on aurait eu ainsi, dûment attribuée et située dès le titre, une recension valable des Actes, celle de Plousiadénos confrontée avec ce qui nous reste des Actes authentiques.

Le P. Gill a préféré rechercher au delà de l'œuvre de Plousiadénos la lettre même des sources où celui-ci a puisé. Il a été ainsi amené à mettre la Famille I, surtout le *parisinus gr.* 427, à la base de son édition et s'est trouvé devoir amender, à l'aide de sources qui lui sont nettement étrangères (3), le texte même du futur évêque de Méthone. Je sais bien que ce dernier n'est guère en l'occasion qu'une manière de copiste mettant bout à bout (4) des éléments qu'il prend ailleurs, voire que son orthographe

(1) Manquent en effet à l'édition de 1577 les parties suivantes : A, D, une fraction seulement de E (p. 47) et K. Le codex auquel elle semble se rapporter pour les proportions, mais pour elles seulement, est le cod. *mutinensis gr.* 234.

(2) Ces deux parties manquent en effet seules au prototype de la Famille II, le *parisin. gr.* 423 (= D). Elles ne représentent que les pages 27-28 et 47, 416-417 de la présente édition ! En outre, la première (= A) a été visiblement composée (par qui ?) pour servir d'introduction générale aux sessions elles-mêmes.

(3) Le cas le plus éloquent est celui du discours de Bessarion spécialement évoqué ici. Deux états du texte nous sont parvenus, celui de la Famille I et celui de la Famille II. Plousiadénos a utilisé le second ; il eût dû en conséquence être maintenu. Et néanmoins, le premier lui est substitué !

(4) On peut toutefois se demander si Plousiadénos n'a absolument rien ajouté de son fond et s'il n'est pas en quelque manière responsable de la contradiction relevée entre les passages désignant Dorothée de Mitylène comme auteur du récit courant et ceux qui parais-

comme sa syntaxe n'est pas impeccable et que son attention a pu fléchir. Dans la mesure où la méthode suivie signale ou corrige des erreurs patentes, l'éditeur reste dans la norme. Mais il lui arrive de substituer un état du texte à un autre.

Prenons, à titre d'exemple, le discours-éloge prononcé par Bessarion avant la première session (1). Ce morceau d'éloquence se rencontre dans les deux familles. Frappé par l'affirmation des éditeurs de 1577 (2) que les divers manuscrits présentaient de fortes divergences, j'en ai collationné le texte sur D. Or cette petite opération a révélé dans la nouvelle édition trois courtes lacunes non signalées, quoique présentes dans l'édition principes.

P. 38²⁵ : entre les expressions, τοῖς ἐνεστῶσι et πάντες εὐφρανθῶμεν, D ajoute ce développement : πάντα τὰ πρότερον ἀποκρύπτεται τοῖς παροῦσι· λείπεται πάντα κατόπιν, πάντα δεύτερον τῶν νυνὶ γιγνομένων· πάντες κροτήσωμεν.

P. 39²⁷ : après ἔδωκας, D a ce membre de phrase nouveau : ὅς ἡμᾶς κατεχομένους ὑπὸ τοῦ τυράννου ἀφήρπασας.

P. 43²⁶ : entre παρόντος ἀγῶνος et ἐκείνου πάντων, on lit ceci : οὐδεὶς ἄλλο τι μᾶλλον ἐπεθυμῇ τοῦ ἑφετοῦ τούτου τέλους· πρὸς τοῦτο βλέπομεν πάντες.

Ce sont ces passages qui, sans doute aucun, embarrassèrent Viviano et son aide Stridoni; eux et une particularité dont la nouvelle édition ne rend pas davantage compte. A un moment de son discours, Bessarion apostrophe, entre autres, l'empereur et le patriarche. Or dans la rédaction utilisée par le P. Gill et représentée par les manuscrits de la première famille, à l'exclusion de A qui n'a pas cette partie, l'orateur bloque son adresse à ces deux personnages en un seul paragraphe et emploie le pluriel. Dans la seconde famille, en D tout au moins et chez ses dérivés, l'empereur est interpellé à part et au singulier; le patriarche est associé aux clercs de son Église, d'où la variante 46⁵ : ἀνθαψάμενος σύν τε τῷ θειοτάτῳ ἡμῶν· καὶ ἱερῷ πατριάρχῃ. D, qui pouvait faire foi, n'a visiblement pas été interrogé. Il est au reste symptomatique que ni ce témoin ni C ne soit cité une seule fois dans l'apparat critique pour ce texte difficile. Il est vrai, l'éditeur nous avertit qu'il n'en tiendra aucun compte (3). Fâcheuse détermination qui a eu au moins deux graves conséquences. En premier lieu, non seulement elle nous prive de connaître maintes variantes rédactionnelles du texte (4), mais elle laisse ces derniers avec des imperfections que la confrontation de CD eût aidé à corriger. Ainsi :

sent l'écarter. Il serait au reste étonnant qu'un polygraphe aussi fécond n'ait pas mis sa marque sur cette grosse compilation.

(1) Cf. Gill, pp. 37-47.

(2) Se reporter pour le détail au travail annoncé p. 203, n. 2.

(3) Pour le « premier livre » s'entend, c'est-à-dire pour tous les discours et autres parties de la Famille I. Cf. GILL, *Introductio*, p. xlii, n. 4 : Ex supradictis constat C et D, quod ad « primum librum » attinet, cum utpote dependentia a mss. iam notis nil novi revelent, neglegi posse in nova editione conficienda.

(4) Quelques cas : 37¹⁸ : κοινῇ τῶν σοφῶν ὑνομάσθη A éd. : καλεῖται κοινῇ D. 38³⁷ : μελέτω A éd. : ἀνὰ στόμα ὑμνεῖσθω D. 39⁹ : εὐχόμεθα : δεόμεθα D. 46¹⁹ : σύλλογον : σύλλογον ἅπαντα.

- P. 38⁸⁻⁹ : ἐκπολεμῶντα : ἐκπολεμώσας D recte.
 P. 44⁶ : τοῦτο : τοῦτο παθεῖν D rectius.
 P. 44⁷ : λόγους : λόγους εὐθύνειν D recte.
 P. 45¹³ : αὐτοῦ ἡμᾶς : αὐτοῦ ὄντος τοῦ ἡμᾶς rectius.

En second lieu, ce choix a entraîné par endroits un décalage plus ou moins accusé entre le texte édité et la traduction de Nickes, mise en regard.

Quelques exemples pris aux deux bouts de la publication :

- P. 38³⁴ : τί τις ἂν ἕτερον (τῶν φθασάντων add. D) : ex eis quae ante gesta sunt.
 P. 44⁷ : εἰδόντων (εὐθύνειν add. D; cf. Ps. CXI, 5) : scierit *disponentium*.
 P. 419¹⁹ : μὴ δυναμένων τῶν πλημμέλειαν (φέρειν add. D) : et tarditatem non *ferentibus*.
 P. 419¹⁵ : μηνύσας (ἡμῖν add. D) : significanbus *nobis*.

Mais cette exclusion a une conséquence encore plus grave; elle a soumis l'éditeur à une épreuve superflue. Il lui est arrivé ainsi en bien des cas de signer (*correxì*) des améliorations de texte dont la bonne leçon se trouve déjà en D ou en l'une ou l'autre de ses copies, car il en est parmi ces dernières qui ont, ici ou là, judicieusement retouché des formes barbares ou inintelligibles. Je retrouve ainsi en D, dans le seul discours de Bessarion, les cinq leçons suivantes adoptées en partie au moins d'après l'imprimé (1) :

- P. 40¹⁸ : διενεγκόντων.
 P. 41¹ : αὐτῇν.
 P. 41¹⁰ : ἡγούμενος (leçon désavouée par Fr. Dölger, BZ, XLVII, 154).
 P. 44¹¹ : πολεμίῳ.
 P. 45⁵ : περὶ τῶν φθασάντων.

Ce n'est cependant pas que D soit exclu de partout. Il arrive en effet ailleurs que le P. Gill, infidèle à son propos de mettre le codex A à la base de son texte, lui préfère ce témoin. Ainsi, soit les pages 51-60 de son édition. La collation de A (= parisin. gr. 427) et de D (= parisin. gr. 423) donne le tableau suivant :

- P. 51⁵² : τοῖς μαθηταῖς éd. D : πρὸς τοὺς μαθητάς A.
 P. 52¹ : ἐν τῇ αὐτοῦ διαθήκῃ éd., inscrit par D dans la marge inférieure, omis par A.
 P. 53³ : τὸν καιρόν éd. D : τὸν χρόνον A.
 P. 55²⁰ : μάρτυς ἐστὶ éd. D : μάρτυς ἔτι A.
 P. 56¹⁴ : πρὸς ὑπακοήν éd. D : εἰς ὑπακοήν A.
 P. 59¹ : le titre = éd. D : en dépit de la note 1, A ne met qu'une croix entre les deux sessions.

(1) Il est vrai que l'éditeur s'est inspiré dans les cas difficiles de la leçon du texte imprimé ou des corrections proposées dans les collections conciliaires, par ex. en marge dans Mansi. Ce qui, le plus souvent, est un retour à D. Il eût fallu, je crois, désigner ces emprunts par un sigle spécial.

- P. 59⁶ : παρά τοῦ γαλην. βασ. éd. D : παρά τοῦ βασιλέως τοῦ γαλην. A.
 P. 59⁷ : ἀγιωτάτου éd. ; omis par A malgré la note ; μακαριωτάτου D.
 P. 59¹⁴ : μετὰ ταῦτα éd. D : κατὰ ταῦτα A.
 P. 61¹⁸ : ὑμετέρων éd. D : omet A.
 P. 63¹ : ὁ μακαριώτατος πατήρ éd. D : ὁ πατήρ ὁ μακ. A.
 P. 65²³ : ἰδίως éd. D : ἰδίᾳ A.
 P. 65²⁷ : καὶ τὴν ἀρχ. éd. D : τὴν ἀρχ. A.
 P. 66¹⁴ : καὶ οἰκουμ. éd. D : οἰκουμ. A.
 P. 67⁴ : ἀρχιεπισκόπων éd. D : ἐπισκόπων A.
 P. 67^{12, 13} : ces deux lignes ne paraissent pas en A (omis ou effacées).
 P. 68^{3, 4} : même phénomène en A, tandis que D remplace le groupe : τὸ σύμβολον-συνόδου par : ὁ ὅρος seul.

Il est à noter que l'édition s'appuie, le cas échéant, sur un témoin qui visiblement n'est ni A ni D. Ainsi, il est des cas où ces deux manuscrits ont des leçons communes meilleures que celles qui ont été adoptées. Une couple d'exemples pris dans le même passage :

- P. 54²⁰ : ὁ (καὶ θαυμάζομεν.....) éd. : (ὁ καὶ θαυμάζ...) AD. Recte.
 P. 55¹⁷ : καταβαλόμενος (erogavit) éd. : καταβαλλόμενος (erogans) AD, avec plus de raison, car l'action dure encore.

De plus, nos deux témoins ont des lacunes qui ont dû être comblées d'ailleurs. Ainsi p. 58³², omis entièrement et p. 64^{4,5} dont la citation est nettement écourtée et au même endroit de part et d'autre !

Pour les parties narratives absentes de A et de son groupe, c'est D qui sert de base de préférence à C dont les leçons divergent parfois sensiblement. Ce choix s'imposait. Malheureusement cet excellent témoin n'a pas été partout suivi d'assez près et l'établissement du texte en a souffert. Voici en effet, à titre d'exemples, pour les pages 1-7 de l'édition, compte non tenu de variantes, des termes ou expressions qui eussent dû être à tout le moins signalés.

- P. 16 : εἰς τὴν Βενετίαν éd. : τὴν εἰς B. D. Rectius.
 P. 1¹¹ : γοργότερον ὅν éd. : γοργ. ὅν D. Recte.
 P. 1¹³ : δὲ Λίδο éd. : τε Λίδ(ο) D.
 P. 1¹⁶ : πολλὰ éd. : πολλὰς D et O (de la Famille A).
 P. 24 : ὁ κύρις éd. : κύρις D. Recte.
 P. 2³² : ἔχοντες φορέματα χρυσοπετάλωνα, ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν ἔχοντες καὶ éd. : ἔχοντες φορέματα χρυσοπετάληνα (= λινὰ) ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν, ἔχοντα καὶ D.
 P. 3² : ἐν δὲ τὴν πρύμνην éd. : εἰς δὲ τὴν πρυμνήν. D. Recte.
 P. 3⁸ : καὶ κρατῶν éd. : κρατῶν καὶ D. Rectius.
 P. 3¹⁵ : ὀργυῖᾶς, éd. : ὀργιάς. Recte.
 P. 3^{16,18} : ἀρματώμενος - ἄρμα D et copies avec esprit rude ! Recte.
 P. 4⁹ : ὠμίλουν éd. : ὀμίλουν D, seul correct.
 P. 4¹² : εἰς τῇ λαμπρᾷ éd. : ἐν τῇ λαμπρᾷ D. Seul correct.
 P. 4²⁸ : On signale justement que D a la leçon : ἀπάντησιν. Pourquoi la corriger en ὑπάντησιν ? Au xve siècle, le sens ancien du terme semble bien

avoir encore eu cours. Ailleurs au reste (v. gr. p. 226, l. 24 et 27) cette leçon est maintenue.

P. 5¹⁴ : ἐξεπληττόμεθα éd. : ἐκπληττόμεθα D. Rectius?

P. 7⁹ : ἰδέα οὐρανοῦ éd. : εἰδέα ἀν(θρώπ)ου D.! Aberrant!

P. 7²⁶ : θέλοντα éd. : θέλων, D. Rectius.

P. 7²⁷ : ὁ πάπας éd. : omis également en D.

P. 7²⁸ : ἦν éd. : omis en D.

Ce ne sont là évidemment que minuties, mais leur fréquence prouve à tout le moins que la rédaction de l'apparat critique n'a pas été poussée assez loin. Le désir de l'alléger au maximum a fait qu'il ne saurait présenter tous les éléments utiles à la reconstitution du texte en ses deux ou trois états parallèles. En somme, il me paraît qu'une lecture plus soutenue des divers témoins et moins d'inconséquence dans leur choix eût permis de donner un texte plus correct dans sa lettre et plus représentatif, dans ses variantes, de la tradition manuscrite.

Ces défaillances ne sauraient toutefois pas faire oublier les mérites de cette édition à laquelle de meilleurs juges ont trouvé une sorte de perfection (1). La longue préface soulève et résoud à souhait, dans une clarté et une franchise parfaites, la plupart des problèmes posés par l'entreprise. L'auteur y fait preuve d'une sagacité, voire d'une subtilité peu commune. La disposition typographique du texte sur deux colonnes (grec à gauche et traduction latine de Nickes à droite), avec ses titres et ses nombreux paragraphes, en font une œuvre de haut goût. Il n'est pas jusqu'à un dispositif spécial qui ne dénote chez l'auteur un sens aigu de l'édition. Les textes des Actes sont en effet de provenance diverse. Les uns sont communs à toute la Famille I; ils sont imprimés comme à l'ordinaire sans signe marginal. D'autres, qui ne se trouvent également que dans cette Famille, ne figurent néanmoins qu'en quelques manuscrits; un trait vertical gras, tiré en marge sur le flanc droit, signale cette particularité. Enfin les parties narratives ou non, attribuables à l'anonyme (Dorothee de Mitylène?), qui ne se rencontrent que dans la seconde Famille portent au même endroit un trait léger. De la sorte, moyennant un petit effort de l'imagination, on peut aisément faire le départ de ce qui est officiel et de ce qui l'est moins ou de ce qui ne l'est à aucun titre. Cet ingénieux artifice réalise la meilleure présentation qu'en l'absence du Corpus original on puisse attendre d'une édition de ce qui nous reste des Actes du concile de Florence, comme s'exprime avec circonspection le titre même de cette publication.

De tous les dossiers conciliaires sur lesquels j'ai dû me pencher en vue de préparer le *Corpus* des Actes du Patriarcat de Constantinople, celui de Florence m'a semblé offrir le plus de difficultés. Le P. Gill, en résolvant les plus sérieuses, a rendu à l'ensemble composite qui nous est parvenu sous le titre d'Actes sa vraie physionomie et à chacune de ses parties la place et l'importance qu'elle y doit occuper. Tous ceux qui ont à cœur le problème de l'unité chrétienne ou simplement une meilleure connaissance des rapports gréco-latins lui sauront gré de son effort et de sa réussite.

V. LAURENT.

(2) Cf. Fr. DÖLGER dans BZ, XLVII, 1954, 155.

CONSTANTINOPLE BYZANTINE

NOTES SUR DE RÉCENTES DÉCOUVERTES

Constantinople byzantine n'a pas fini de livrer ses secrets. Dans une ville qui fut justement célèbre pendant plus d'un millénaire par la variété et la beauté de ses monuments, il n'est pas rare que des travaux de terrassement amènent la découverte de vestiges du passé. Parfois même on a l'heureuse fortune de tomber sur une œuvre d'art ou sur les restes d'un édifice particulièrement important. Nous n'en voulons pour preuves que les trouvailles les plus récentes, faites d'une façon toute fortuite, mais qui ont une certaine importance.

1. Le triton.

Pendant l'hiver de 1953-54, tandis que les ouvriers creusaient au nord de l'hippodrome pour établir les fondations de la seconde partie du Palais de Justice, on découvrit un triton remarquable par son élégance. C'est une statue d'un mètre de haut, dont la partie supérieure, celle du corps humain, est en marbre rose, tandis que la partie inférieure, celle du poisson, est en pierre grise. Cette pièce, probablement de l'époque hellénistique, décorait sans doute la palais de Lausus, qui se trouvait dans ces parages, ou quelque autre maison riche du voisinage. Peut-être avait-elle été apportée de Grèce ou d'ailleurs, comme tant d'autres œuvres d'art dont les empereurs avaient dépouillé la province pour embellir la capitale.

2. Les mosaïques du Pantocrator.

Le monastère du Pantocrator fut construit par Jean II Comnène (1118-1143), qui lui donna son *typicon* ou charte de fondation en octobre 1136. Il y avait là trois églises contiguës et parallèles : le Christ Tout-Puissant (Pantocrator), Saint-Michel et la Mère de Dieu Miséricordieuse (Théotocos Eléousa). A la conquête turque, le monastère fut abandonné et les églises servirent pendant quelque temps d'ateliers à des cordonniers et à des foulons. Vers la fin du x^e siècle, Mollah Zeyrek efendi établit le culte islamique dans l'église de droite qui s'appela de ce fait « mosquée de Zeyrek efendi ». Elle ne sert plus actuellement à la prière. Réparée, il y a une vingtaine d'années, elle offre aujourd'hui un état de délabrement pénible à voir; l'eau de pluie ruisselle le long des murs et les dégrade. Elle est

cependant utilisée. Un imam y enseigne le Coran à quelques dizaines de jeunes garçons qui logent dans les dépendances.

En novembre 1953, on constata que le plancher sur lequel se donnait cet enseignement était pourri et l'on songea à le remplacer. C'est ainsi que l'on découvrit au-dessous une suite de mosaïques fort belles de couleurs variées. C'était le pavé de l'église byzantine. Comme des gens peu scrupuleux venaient s'y fournir de cubes de verre ou de marbre pour des usages personnels, la Direction des Musées prit des mesures pour faire cesser ce marché noir d'un nouveau genre.

Les mosaïques forment un ensemble imposant. Dans des quadrilatères de 9 m. de côté, encadrés par de larges bandes de marbre vert, on voit des disques de marbre entourés d'ornements en porphyre vert et rouge avec des figures diverses : aigles, lapins, motifs floraux en marbre blanc sur fond vert, motifs mythologiques, tel ce centaure qui brandit une massue de la main droite tandis qu'il se protège de la gauche enveloppée dans son manteau.

Cette découverte fortuite a naturellement piqué la curiosité des archéologues. M. Underwood, Directeur de la succursale parisienne de l'Institut byzantin américain de Boston, s'est offert à sonder les murs pour se rendre compte s'il existe d'autres mosaïques ou des fresques. C'est peut-être là que l'on fera les découvertes les plus intéressantes. Si, comme il est probable, la décoration murale des trois églises n'a pas été détruite, on pourra facilement les identifier. Celle du milieu ne fait pas l'objet de discussions. Tout le monde admet que c'est la chapelle funéraire, dédiée à saint Michel et destinée à recevoir les sépultures de la famille impériale. Il n'en est pas de même pour les églises du nord et du sud. Al. van Millingen pensait que la première était la plus ancienne (1), tandis que J. Ebersolt soutenait que c'était celle du sud, celle du Pantocrator, et que celle du nord ne pouvait être que l'église de la Théotocos Eléousa (2).

Les recherches que l'on se propose de faire permettront probablement de trancher le débat. En effet le typicon du monastère indique au moins une partie de la décoration des deux églises. A celle du Pantocrator, l'icône du Christ Tout-Puissant dominait la porte d'entrée; à l'autel, on voyait le Crucifiement et la Résurrection; dans l'abside de droite, la Cène; dans celle de gauche, le Lavement des pieds; devant les « belles portes », la Dormition. A l'église de la Théotocos Eléousa, une icône du Christ surmontait la porte extérieure du narthex; une autre, celle du Prodomos, était au-dessus de la porte intérieure; une mosaïque de la Théotocos lui faisait face (3). Ces divers éléments d'information sont précieux pour déterminer quel était le vocable de l'une et de l'autre de ces deux églises. Il faut espérer que l'on ne fera pas trop attendre cette recherche et que des fresques et des mosaïques donneront des exemples nouveaux de l'art au XII^e siècle.

(1) *The byzantine Churches in Constantinople*, Londres, 1912, 233-234.

(2) *Les Eglises de Constantinople*, Paris, 1913, 193-194, 204.

(3) A. DMITRIEWSKIJ, *Opisanie liturgičeskikh rukopisej. I. Typika*, Kiev, 1895, 658, 660, 677-678.

Toutefois les byzantinistes devront s'armer de patience. On n'a pas encore fini de nettoyer les mosaïques de Karye Cami (monastère de Chora), travail qui dure depuis sept ans déjà et l'on n'a pas commencé la même opération à la Pammacaristos (Fetye Cami), annoncée cependant comme imminente en 1950.

3. Une villa préconstantinienne?

À l'ouest de l'élégante mosquée Sehzade, la municipalité fait construire un nouvel Hôtel de Ville. En creusant les fondations du futur immeuble, les ouvriers ont rencontré, à environ 5 m. de profondeur, des ruines particulièrement intéressantes, éparses sur une étendue de plus d'un hectare, non seulement des chapiteaux, des fûts et des bases de colonnes, ainsi que des fragments de corniche, mais surtout des mosaïques de pavé, comparables sinon supérieures à celles qu'ont mis au jour les fouilles faites en 1935-1938, rue Arasta, par MM. Russel et Baxter.

Ces mosaïques représentent des sujets variés, mais tirés généralement de la vie ordinaire. Si l'on y voit une Victoire, il y a surtout des scènes populaires : une jeune fille souriante tenant des fruits variés serrés contre sa poitrine, un jeune homme ayant sur le dos une hotte remplie de légumes et tenant à la main une botte de racines, avec l'inscription ΕΥΣΕΒΙΣ; un autre, portant un agneau sur ses épaules, comme l'Hercule Criophore ou le Bon Pasteur, et tenant à la main un panier rempli de fromages, avec l'inscription ΗΟΙΜΕΝ; un troisième, avec sur le dos une hotte remplie d'œufs et tenant deux coqs à la main avec l'inscription : ΕΥΦΡΑΣΙΣ. Une autre mosaïque, brisée, figurait peut-être le temps, car elle est entourée des symboles des quatre saisons. On voit encore un enfant jouant au cerceau, une chasse au lion, un oiseau perché sur un arbre, une bacchante qui agit un tambourin de la main gauche et soulève de la droite son péplum pour découvrir son corps, etc. Ces mosaïques ont été portées au Musée des antiquités d'Istanbul.

On ne saurait dire si les ruines appartiennent à un ensemble de constructions groupées dans la même propriété, mais il est certain qu'elles proviennent de bâtiments distincts, construits en murs épais. Leur découverte a naturellement suscité un vif intérêt parmi les archéologues et les byzantinistes. Tout d'abord on crut y voir les restes du Capitole, que les rares textes qui le concernent situent dans la région de Sehzade, mais un examen plus attentif ne permet pas cette hypothèse. La grandeur, les couleurs et la technique des mosaïques indiquent un travail antérieur à l'époque constantinienne, donc antérieur à la construction du Capitole. Les édifices, dont on a découvert les restes, doivent avoir été détruits dans la seconde moitié du ^ve siècle pour faire place à d'autres. C'est ce que l'on peut conclure du genre de construction des murs et des inscriptions relevées sur les briques. Il faut signaler une particularité intéressante. Une canalisation serpente au milieu des ruines et provient de l'est, peut-être de l'aqueduc d'Adrien, dont on a retrouvé des restes en plusieurs endroits. Cette canalisation continue à fournir de l'eau. Notons enfin

qu'en divers points on a découvert des citernes et des constructions souterraines et peut-être les restes d'une église. Si l'on pouvait poursuivre les recherches dans les environs immédiats, il est probable que l'on trouverait bien d'autres restes intéressants. Malheureusement la municipalité, pressée d'avoir son hôtel de ville, ne semble pas disposée à autoriser ces recherches.

Qu'était l'édifice ou les édifices dont on vient de découvrir les ruines? On pense à une riche villa bâtie au III^e siècle en dehors de la ville ou dans un quartier excentrique. Les patriographes signalent au Philadelphion, qui était proche de cet endroit, un *proteichisma* ou avant-rempart, avec une porte qui aurait été construite par Carus (282-283) (1). Cela prouverait que Byzance s'était déjà étendue assez loin sur la crête de ses collines avant que Constantin en fit sa capitale et lui donnât un nouveau rempart.

R. JANIN.

(1) TH. PREGER, *Scriptores oridginum Constantinopolitanarum*, Leipzig, 1901, I, 56; II, 177.

LE IX^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

(Thessalonique, 12-25 avril 1953)

Les contacts entre byzantinologues de divers pays, interrompus durant la deuxième guerre mondiale, se sont multipliés, la paix revenue. Il semble qu'on ait voulu se dédommager du long silence imposé par la voix du canon et le vrombissement des avions destructeurs. Après Paris, après Bruxelles, après Palerme, c'est la Grèce, c'est Thessalonique qui appelle et qui accueille. De 1948 à 1953, quatre congrès internationaux de byzantinologie en cinq ans. Je ne vois pas d'autre discipline qui montre un pareil appétit, et surtout une pareille capacité d'absorption. Et voici que Constantinople à son tour nous donne rendez-vous pour 1955. Ce n'est pas nous, certes, qui nous plaindrons de la vitalité dont témoignent des rencontres aussi rapprochées. Peut-être cependant des assises un peu plus espacées, laissant un certain jeu et créant du recul, permettraient de prendre une plus juste mesure du progrès des travaux et de la marche des entreprises. La règle primitive de nos Congrès était la cadence du triennal. Ce fut observé jusqu'en 1939, où Alger se préparait à nous recevoir. A l'U. N. E. S. C. O., c'est le quinquennal, paraît-il, qui a la faveur. Mais la byzantinologie n'est pas seulement une science; c'est aussi, pour bien des peuples du Proche-Orient, une vie qui se continue, et l'on conçoit que les pays héritiers ou tributaires de Byzance, gardiens de ses trésors et de ses traditions, aient à cœur de marquer à l'envi leur culte par ces manifestations plus solennelles que sont les Congrès internationaux, à la fois témoignage et enrichissement de leur propre culture. Aussi la cadence du triennal semble répondre assez bien à ce double aspect de la science et de la vie associées dans notre discipline.

Ce caractère de vie n'est nulle part plus sensible qu'en Grèce. On l'a vu en 1930 au Congrès d'Athènes. Il a paru de nouveau à Thessalonique. Un semblable Congrès, à Paris ou dans toute autre grande capitale de l'Europe, n'est certes pas sans importance, mais n'intéresse en somme qu'un cercle plus ou moins large d'organismes, de spécialistes et d'amateurs. En Grèce, c'est un événement national. En effet, le Congrès est placé sous le Haut Patronage de S. M. le roi des Hellènes. Le Comité d'honneur comprend « leurs Eminences » l'Archevêque d'Athènes et le métropolite de Thessalonique (les premiers nommés), le Président du Conseil et plusieurs ministres, dont le Ministre-Gouverneur Général de la Grèce du Nord, le maire de Thessalonique. Le Comité d'organisation comprend le président, le vice-

président et divers membres de l'Académie d'Athènes, les recteurs et bon nombre de professeurs des Universités d'Athènes et de Thessalonique, parmi lesquels sont choisis aussi les membres du Comité exécutif dont le président est M. Kyriakidès.

La nation grecque est profondément fidèle à ses traditions religieuses. Elle l'a montré en inaugurant le Congrès par la célébration solennelle d'une messe byzantine et en le terminant, le dimanche suivant, par l'office de l'Hespérinos, manifestations auxquelles assistèrent bon nombre de congressistes qui prirent là une idée concrète de la liturgie déployée autrefois dans la Grande Église de Constantinople.

Si national que fût le Congrès, il n'en était pas moins, et à haut degré, international. Une vingtaine de nations étaient représentées, auxquelles il faut ajouter des entités ethniques ou religieuses, comme Chypre, le Mont Athos, le Patriarcat œcuménique, le Vatican. Le nombre des adhérents était environ de 400, dont plus de 300 participants effectifs. Quelque 110 organismes scientifiques étaient représentés, Académies, Universités, Instituts, Hautes Écoles, Bibliothèques, Musées, Sociétés d'études, Archives. Si l'on constate des absences regrettables, elles concernent des pays où le pouvoir nouveau impose une idéologie diamétralement opposée aux conceptions et aux traditions qui constituent l'âme et la vie de Byzance, et à la leur propre durant nombre de siècles. On peut du moins saluer, représentant à nos yeux cette Byzance du silence, le vétéran et le patriarche de nos études, le professeur de Wisconsin, A. A. Vasiliev. Ce devait être hélas! sa dernière participation. Il mourut à peine retourné en Amérique.

Le nombre des communications annoncées pour le Congrès était de 112. Ce n'était pas chose aisée que de distribuer convenablement et de canaliser ce flot d'autant que l'on tint, à l'exemple de ce qui avait été préparé pour Alger, à en fournir à l'avance les résumés aux congressistes. Cette double tâche a été menée à bien par le savoir-faire et le dévouement des organisateurs, le président, M. Kyriakidès, le vice-président, M. Xyngopoulos, recteur de l'Université de Thessalonique, et l'actif et prévenant secrétaire, M. Zépos.

Les communications furent réparties en sept sections : Archéologie, Droit, Folklore, Histoire, Littérature byzantine, Littérature postbyzantine, Théologie. On ne saurait nier les réels avantages d'une telle distribution : gain de temps et contacts plus étroits entre spécialistes de la même branche; mais il faut reconnaître qu'elle a aussi ses inconvénients. Les spécialités en effet ne sont pas étanches, et à s'y tenir, chacun ne peut recueillir qu'un fruit restreint du Congrès. La liberté laissée à chacun de porter ses pas où se traitent les questions qui l'intéressent peut y remédier, mais en partie seulement, et c'est à la condition que soient respectés les horaires indiqués. Cela n'a pas toujours été. Le secrétariat, dont on ne saurait assez louer l'esprit d'initiative, réparait en affichant chaque jour les modifications rendues nécessaires, sans obtenir toujours la docilité requise. La docilité a manqué aussi parfois pour le temps que devaient durer les communications. Les « grands » auraient dû donner l'exemple. Comment aurait-on le courage de couper la parole à un orateur qui vous tient par sa verve et le jaillissement de son esprit? Mais c'est au détriment

d'autres questions qui ont aussi leur importance. M'intéressant pour ma part, et j'imagine n'être pas le seul, à bien des sujets traités simultanément en diverses sections, j'avoue n'avoir pu satisfaire ma faim, et c'est pourquoi je rêve de Congrès qui n'aurait que des séances communes, où tout serait traité devant tous, du temps suffisant étant laissé toutefois pour des réunions d'initiative privée ou des « comités d'entreprise ». Cela devrait être possible, et le serait si l'on ne sortait pas du domaine de la byzantinologie. Il faut concevoir cette science comme bien hospitalière pour que sous son égide on nous conduise des saints Abdièse, martyrs persans, à la tombe de saint Pierre (ce ne fut pas pour y prier), des sept lettres de l'Apocalypse à l'hellénisme de Philéas Lebesgue, des sources du droit antique à celles de l'histoire de la littérature hellénique du XIX^e siècle. Ces cas et quelques autres sont heureusement des exceptions. Il y eut assez de « matière byzantine » pour étoffer chaque section. Les plus favorisées furent l'archéologie et l'histoire, que suivait de près la théologie, comprenant l'hagiographie, la liturgie et l'histoire ecclésiastique.

Il est impossible de tout mentionner, mais, puisque nous sommes à Thessalonique et en Macédoine, signalons au moins, dans la section Archéologie, les communications de première importance de E. Dyggve sur *Le palais impérial de Thessalonique* et de P. Lemerle sur *La basilique de saint Démétrius*, ainsi que celles de Hadjidakis, *L'école de Macédoine en Crète*; de Koço, *L'église de Sainte-Sophie à Ochrid*; de H. Torp, *Les mosaïques de Saint-Georges de Thessalonique*; — dans la section Histoire, les communications de Fr. Thiriet, *Les Vénitiens à Thessalonique dans la première moitié du XIV^e siècle*; de H. Grégoire, *La prise de Thessalonique par les Arabes (904) d'après les sources arabes*; de P. Lemerle, *La composition et la chronologie des Miracula Demetrii*, avec celle de F. Baricic, *Les Miracula Dimitrii en tant que source historique*. On a fort regretté l'absence de M. Guillard, qui devait traiter de *La Commune Zélote de Thessalonique*. La section de Littérature nous conviait aux communications de D. Eliadou, *La pénétration de la tradition et du culte de saint Démétrius chez les Slaves d'après les textes et les monuments slaves*; de S. Salaville, *Un illustre thessalonicien du XIV^e siècle : Nicolas Cabasilas. Quelques précisions sur sa biographie*; de A. Garzya, *Lettres de Nicolas Cabasilas à son père*. Enfin nous signalons, dans la section Théologie, les communications de l'archimandrite Gabriel, *L'administration de la Sainte Montagne depuis sa constitution en État monastique jusqu'à ce jour*; de Fr. Halkin, *Notes d'hagiographie thessalonicienne*. On eût aimé entendre la communication annoncée de J. Palanque, malheureusement absent, *Le vicariat apostolique de Thessalonique aux IV^e et V^e siècles*, problème pleinement accorde au lieu du Congrès.

La participation de notre Institut s'est traduite par la communication du P. Salaville, ci-dessus indiquée, et celle de V. Grumel, *L'origine des ères mondiales usitées chez les Byzantins et des ères qui leur sont apparentées*.

La séance des sections réunies entendit deux rapports de Fr. Dölger et de P. Lemerle : questions de bibliographie byzantine. On approuva leur proposition de confier à un seul périodique le soin de publier une bibliographie générale de la production byzantinologique, les comptes rendus courants et les bibliographies spéciales, dont l'utilité est évidente,

étant maintenues. L'organe choisi ne pouvait être que la *Byzantinische Zeitschrift*, qui a derrière elle une longue tradition, et dont on est unanime à reconnaître la compétence et les services. Cette résolution, tant que n'intervient pas le renoncement des revues concurrentes, ne peut être qu'un souhait platonique.

Les séances n'occupèrent pas seules le temps des congressistes. On n'ignore pas que de toutes les villes de Grèce, Thessalonique est de beaucoup la plus riche en souvenirs byzantins. Sous la conduite des guides les plus compétents, les hôtes purent visiter l'antique rotonde de Saint-Georges, voir ses mosaïques, admirer les belles proportions de la basilique de Saint-Démétrius, enfin et le plus judicieusement restaurée, examiner aussi les constructions primitives du côté du chœur. Moins grandioses, mais non moins suggestives, apparurent Sainte-Sophie, l'église Chalkeôn, les Douze-Apôtres, Sainte-Paraskévè, le monastère des Blatéas et la petite église du monastère du Latome, qui nous attire par cet admirable joyau qu'est la mosaïque du Dieu-Sauveur découverte en 1927. L'Arc de Galère, placé sur une des principales artères de la ville, l'antique voie dite Egnatia, ne pouvait passer inaperçu. On y vit les dégagements et les fouilles qui s'opèrent à l'entour, où se trouvait le palais impérial. Commencées avant la guerre par E. Dyggve, elles sont poursuivies par Ch. Makaronas.

Les visites aux monuments ne se bornèrent point à la ville de Thessalonique. Un bon nombre de congressistes dont, pressé par le temps, je ne fus malheureusement point, furent transportés à Kozani, à Berrhoia, à Kastoria surtout, cette autre Mistra nouvellement découverte, à Philippes aussi dont les monuments chrétiens ont été révélés par P. Lemerle. Rien donc n'a été négligé pour fournir aux congressistes les moyens de recueillir les meilleurs fruits de leur participation au Congrès.

Mais ce n'est pas de profit seulement, c'est d'agrément aussi qu'il faut parler. L'agrément est déjà dans les belles visites aux monuments; il est encore, et au plus haut degré, dans la gracieuse autant que généreuse hospitalité hellénique, qui, malgré de sérieuses difficultés financières — la drachme venait juste d'être dévaluée de moitié — a tenu, fidèle à sa tradition antique, à « bien faire les choses » et les a très bien faites. Cette hospitalité vraiment cordiale s'est manifestée dans les diverses réceptions qui furent offertes : par le Ministre-Gouverneur Général de la Grèce du Nord, M. A. Stratos, par le Maire de Thessalonique, par la Société d'études macédoniennes, par le Recteur de l'Université, par le Comité exécutif du Congrès. Des fêtes furent organisées, celle des danses folkloriques au Théâtre Royal et celle des Régates. Au reste, durant tout le Congrès, la population manifestait sa sympathie sur le passage des congressistes, particulièrement durant le trajet et la visite aux monuments. Le tout fait que nous emportons, avec une grande reconnaissance pour tant de gentillesse, une estime accrue pour le peuple grec qui, une fois de plus, nous a fait apprécier ses trésors d'intelligence et de cœur.

BIBLIOGRAPHIE

BRÉHIER (Louis), *Le Monde byzantin III. La civilisation byzantine* (L'Évolution de l'Humanité), in-12, xxviii-626 pages, 24 planches, 1 carte hors texte, Paris, Albin Michel, 1950. Prix : 1.100 fr.

Voici le troisième volume de la vaste étude que le regretté Louis Bréhier a consacrée au monde byzantin. Le distingué professeur s'est penché pendant plus de cinquante ans sur l'empire d'Orient, si mal connu en Occident et cependant si digne d'intérêt. Avant de mourir, il aura eu la consolation de mener à bonne fin la tâche qui lui avait été confiée dans la collection « L'Évolution de l'Humanité ». La civilisation byzantine n'avait encore été étudiée que par fragments. Il devenait nécessaire d'en présenter un tableau aussi complet que possible, bien que certaines parties soient toujours enveloppées d'obscurités qui ne disparaîtront que petit à petit par la publication de nouveaux documents. Pour dresser ce tableau, il fallait une connaissance très vaste des sources d'information et une critique avertie des textes pour en tirer le maximum de renseignements certains et précis. L. Bréhier possédait l'une et l'autre, et son dernier ouvrage le prouve abondamment. Celui-ci est divisé en cinq livres d'inégale longueur : la vie privée, la vie urbaine, la vie économique, la vie spirituelle et la vie intellectuelle. C'est donc l'existence entière et l'activité des Byzantins sous ses diverses formes qui sont ainsi présentées au lecteur. Sans doute il y eut des différences marquées entre les diverses époques de cet empire millénaire et l'auteur n'a garde de l'oublier. Tous ces mérites ont été mis en relief par l'avant-propos que M. Henri Berr, Directeur du Centre International de Synthèse, a publié en tête de ce volume.

Les parties les plus neuves sont sans contredit celles qui sont consacrées à la vie économique, principalement à la vie rurale, et à la vie intellectuelle (223 pages), surtout à l'enseignement, sur lequel on ne possède encore que des données fragmentaires, quoique assez importantes. Le domaine de l'art était étudié depuis un demi-siècle par des auteurs particulièrement compétents, comme Ch. Diehl, G. Millet et L. Bréhier en France, d'autres à l'étranger. Une bibliographie, qui ne se prétend pas exhaustive, comprend cependant 35 pages. Nous aurions aimé y voir figurer l'*Église byzantine de 527 à 843* du P. J. Pargoire, qui n'a pas vieilli depuis sa parution en 1905. Elle contient des renseignements précieux sur la littérature ecclésiastique, les survivances du paganisme et les superstitions à Byzance. Les 24 planches représentent des œuvres ayant trait principalement à l'architecture, à la sculpture, à la mosaïque, à la peinture, mais aussi à la vie quotidienne. La carte reproduit malheureusement les erreurs de celle de Mordtmann, alors que les études topographiques faites depuis une trentaine d'années auraient permis de la mettre au point. Bien des noms sont d'ailleurs défigurés. Signalons aussi parmi les distractions la date de 680 donnée comme celle de la victoire d'Héraclius sur les Perses (p. 301).

La faveur avec laquelle ont été accueillis les deux premiers volumes prouve

que L. Bréhier n'a pas travaillé en vain, puisque le grand public s'intéresse de plus en plus au monde byzantin. Ce troisième volume complète magnifiquement les deux premiers et achève ainsi une trilogie qui doit trouver sa place dans la bibliothèque de tout homme cultivé.

R. JANIN.

Actes du VI^e Congrès international d'Études byzantines, Paris, 27 juillet-2 août 1948, 2 vol. in-8° de 413 et 436 pages. 90 figures, Paris, École des Hautes Études, 1950, 1951.

Il est un peu tard pour parler de ce Congrès, tenu à Paris pendant l'été de 1948, mais la publication des Actes a été retardée par bien des difficultés. Le V^e Congrès international, qui devait se tenir à Alger au début d'octobre 1939, n'a pu avoir lieu en raison des événements politiques. On a dû se contenter de publier le résumé des communications qui avaient déjà été envoyées. Il s'est donc écoulé douze ans (1936-1948) avant que les byzantinistes du monde entier pussent se retrouver en assemblée plénière. Les réunions de Paris, présidées par M. G. Millet, comptèrent 330 congressistes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Belgique, de Bulgarie, du Danemark, d'Espagne, des États-Unis d'Amérique, de Grèce, de Hollande, de Hongrie, d'Italie, du Liban, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Turquie et de Yougoslavie, ainsi que des Russes émigrés et des Arméniens. Cent cinquante communications furent présentées.

Les deux volumes des Actes ne prétendent pas faire revivre l'atmosphère du Congrès. Ils se contentent de résumer les séances d'ouverture et de clôture et de publier 93 communications qui ont paru plus dignes d'intérêt. Elles sont réparties en cinq chapitres, comme les sections de l'assemblée : Histoire Générale et Institutions — Histoire de l'Église, Dogme et Liturgie — Droit — Littérature et Philologie — Archéologie et Histoire de l'Art. C'est dire la variété des études rassemblées ici. Il en est de brèves, mais d'autres s'étendent sur 12 ou 15 pages ou même davantage, dépassant ainsi notablement les limites fixées pour les communications, ce qui a souvent réduit à quelques minutes la discussion qu'elles devaient normalement provoquer. Sept ne sont données qu'en résumé. Il serait fastidieux de faire la nomenclature de ces études. Disons cependant que certaines d'entre elles ont suscité le plus vif intérêt par leur nouveauté et même par leur hardiesse; aussi ont-elles donné lieu à des réactions. Il n'est pas toujours aisé de battre en brèche des conclusions considérées comme définitives, alors qu'un examen plus attentif des textes ou des monuments permet d'autres hypothèses au moins aussi plausibles que celles qui ont été admises jusqu'à présent. C'est le privilège de la recherche scientifique de se renouveler en reprenant des problèmes maintes fois étudiés et d'en donner des solutions nouvelles.

R. JANIN. ¹

1453-1953. *Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople* (L'Hellénisme contemporain), in-8° carré, 287 pages, 55 illustrations, Athènes, 1953.

Parmi les nombreuses publications qu'a suscitées en Grèce le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs (29 mai 1453) la plus pondérée, la plus objective semble bien être le numéro spécial qu'a fait paraître la revue *L'Hellénisme contemporain*. Quinze auteurs différents ont étudié cet

événement en lui-même, dans ses répercussions, dans ses conséquences pour le peuple grec et pour le monde entier, comme aussi son souvenir dans la littérature populaire. Leurs réflexions et leurs jugements ne sont pas toujours pleinement concordants, surtout en ce qui concerne l'attitude de l'Église byzantine à l'égard de Rome et de l'Occident en général. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, chacun conservant sa liberté de pensée. Il était naturel cependant qu'ils présentassent la position de leurs compatriotes telle que l'ont établie de longs siècles. Sur certains points cette position a bien évolué. C'est ainsi que l'empereur Constantin XII Dragasès qui se fit vaillamment tuer pendant le dernier assaut est maintenant considéré à bon droit comme un héros national, tandis que la majorité de ses sujets, excités par des antiunionistes outrés, le tenaient pour un traître à l'orthodoxie parce qu'il avait publié le décret du concile de Florence et fait alliance avec les Latins. Il semble que les auteurs qui ont parlé du siège proprement dit ont quelque peu minimisé cette hostilité contre l'empereur et passé sous silence le fait que la capitale ne fournit que 4 973 combattants, alors que des calculs sérieux prouvent qu'elle renfermait de 30 à 35 000 hommes en état de porter les armes. Ce nombre de 4 973 est celui du recensement que fit l'historien Phrantzès, qui ajoute mélancoliquement : « Ayant exécuté l'ordre de l'empereur, j'ai présenté la liste à mon maître avec douleur et beaucoup de tristesse. Et le nombre resta secret entre lui et moi » (Bonn, 240-241). C'est dire que l'ensemble de la population, soit par fatalisme, soit par hostilité contre l'empereur ou dans l'espoir d'une entente avec les Turcs, se désintéressa de la lutte où son existence était cependant en jeu. Triste conséquence des divisions profondes qui affaiblissaient l'empire depuis de longues années déjà.

Devenus sujets (rayas) du sultan, les Grecs surent tirer le meilleur parti possible de leur situation nouvelle : ils se tournèrent vers le commerce et entrèrent dans les services de l'État qui avaient grand besoin de fonctionnaires expérimentés. Certains d'entre eux arrivèrent aux charges de grands drogmans qui leur donnaient une influence considérable. Cependant le sort des chrétiens était souvent précaire ; bon nombre passaient à l'islamisme par intérêt ou par crainte ; les autorités turques, surtout en province, interprétaient à leur façon les ordres venus du Sérail et ne se privaient pas de pressurer ou de brimer les rayas. Réunis autour de leur Église, dont les chefs exerçaient sur eux une partie des pouvoirs civils, les Grecs prenaient de plus en plus conscience qu'ils formaient bien une nation, idée qui n'était guère commune chez leurs ancêtres byzantins. Ils s'efforcèrent de créer des écoles pour former une élite cultivée et par ce nouveau moyen donner consistance au sentiment national. Les arts continuaient à survivre, au moins l'architecture et la peinture, avec des centres en différents pays, surtout au mont Athos. C'est ainsi que se préparait petit à petit le mouvement d'émancipation qui débuta officiellement en 1821 et se continua pendant un siècle. Ce que N. Jorga appelait « Byzance après Byzance » fut donc une réalité, mais ce n'était plus Byzance, c'était le monde grec moderne. La moitié des études publiées ici racontent cette lente évolution.

Notons ne pouvons analyser chacun des seize articles publiés dans ce fascicule. Notons toutefois certaines erreurs de détail. Ce que M. le professeur C. Amantos présente comme l'espoir de l'historien Ducas (p. 18) de voir les Grecs refouler les Turcs jusqu'en Perse n'est que la croyance populaire rapportée et raillée par l'auteur byzantin, suivant laquelle à l'entrée des Turcs dans la ville, Dieu susciterait un héros inconnu qui opérerait ce miracle. Dans l'étude de M. G. Kolias sur Constantin Paléologue, le dernier empereur de Constantinople, il est dit (p. 53) que tout le monde « se presse dans l'église de l'Odighitria où se trouve l'image miraculeuse de la Mère de Dieu. » En réalité, cette icône célèbre avait été portée, dès le début du siège, au monastère de Chora (Karyecami) situé près des remparts ;

c'est là que les janissaires la prirent pour la dépouiller des pierreries qui l'ornaient. Dans la bibliographie du siège de Constantinople qui fait suite à l'article de M. N. Moschopoulos, on s'étonne de ne pas rencontrer le livre de G. Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*, Paris, 1914, que M. G. Kolias a cependant largement utilisé. C'est le 23 janvier 1589, et non en 1576, que le patriarche Jérémie II « rendit l'Eglise russe autocéphale » (p. 67). Ces quelques remarques n'enlèvent rien à la valeur des études publiées par *L'Hellénisme contemporain* et nous tenons à souligner leur sereine objectivité.

R. JANIN.

ZAKYTHENOS (D.A.), Βυζάντιον. Κράτος καὶ κοινωνία. Ἱστορικὴ ἐπισκόπησις, in-8°, 167 pages, 21 gravures, Athènes, 1951.

L'empire que l'on est convenu d'appeler byzantin, n'a jamais porté ce nom en Orient. Il lui fut donné au xvi^e siècle par les auteurs occidentaux et il a fini par être universellement adopté. Pour les Grecs, l'empire d'Orient a toujours été l'empire romain qu'il continuait, alors que celui d'Occident disparaissait en 476. Cependant sa situation en pays grec ou fortement hellénisé et les influences qui s'exercèrent sur lui, orientales et surtout chrétiennes, le modifièrent peu à peu. Il subit d'ailleurs une évolution constante et l'on ne saurait parler d'immobilisme à son sujet. M. D. A. Zakythenos, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, a voulu présenter à ses compatriotes un tableau d'ensemble de cet empire, pour dégager les caractères particuliers, soit du gouvernement, soit de la société. Il s'est basé, pour le faire, sur les documents officiels, les récits des historiens, les inscriptions, les monnaies, les sceaux, etc. La découverte faite depuis une cinquantaine d'années de renseignements inédits permet de réviser et de modifier bien des jugements portés jusqu'à présent sur l'empire byzantin.

Le travail de M. Zakythenos n'est d'ailleurs que l'avant-coureur d'une étude plus ample et plus approfondie dont il assure que la composition est déjà assez avancée. Il comprend deux parties à peu près égales, indiquées du reste dans le titre. La première, de dix chapitres, traite de l'État (extension territoriale, populations diverses, forme du gouvernement, etc.) et de la société, avec sa physionomie particulière et ses conditions économiques. La seconde est un aperçu rapide, en douze chapitres, de l'histoire de l'empire byzantin depuis le début (395) jusqu'à la fin (1453). L'auteur y a même ajouté huit pages sur la survie de Byzance. L'ouvrage est illustré de 21 gravures, dont 6 hors-texte, et il se termine par la liste des empereurs, six pages de notes bibliographiques indiquant les ouvrages les plus importants à consulter et une table des noms principaux et des choses traitées.

Évidemment un ouvrage de modestes dimensions pour retracer la physionomie et les vicissitudes d'un empire dont l'existence a été si mouvementée pendant plus de dix siècles, ne peut être qu'une esquisse. Du moins il est établi sur des bases sérieuses qui font bien augurer de ce que sera le développement promis par l'auteur.

R. JANIN.

ROUILLARD (Germaine), *La vie rurale dans l'empire byzantin* (Collège de France, Fondation Schlumberger pour le byzantinisme), in-12, 207 pages, Paris, 1953. Sans indication de prix.

Si l'histoire politique, religieuse et même sociale de l'empire byzantin est maintenant assez bien connue par les travaux que de nombreux spécialistes ont publié

en divers pays, en revanche on ne possédait encore que peu de précisions sur la vie rurale qui était cependant celle de la grande majorité des habitants. Il fallait en effet beaucoup de temps et de patience pour inventorier les écrits susceptibles d'apporter là-dessus quelques lumières. C'est à ce travail que s'est livrée Germaine Rouillard et qu'elle a terminé seulement sur son lit de mort. Encore n'a-t-elle pu lui apporter toute la documentation qui lui paraissait nécessaire. On a justement pensé que l'ouvrage pouvait sans inconvénient être publié tel quel malgré certaines lacunes inévitables.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première porte sur la vie rurale dans l'Égypte byzantine. M^{lle} Rouillard était particulièrement documentée sur ce sujet par ses travaux antérieurs sur l'Égypte byzantine. Les nombreux papyrus qu'elle avait déchiffrés lui avaient révélé bien des détails suggestifs. Mais l'Égypte a échappé à l'empire byzantin au milieu du vi^e siècle et les autres provinces n'offraient pas les mêmes facilités d'information à cause de la pénurie des documents. Il a fallu à l'auteur de patientes recherches pour se rendre compte de ce qu'était la vie rurale aux diverses époques et dans les différentes régions. C'est ainsi qu'elle parle successivement des milieux ruraux depuis le viii^e siècle jusqu'au temps des Comnènes, des classes rurales sous les Comnènes et les Anges, des classes rurales au temps des Paléologues et de la vie journalière dans le monde rural byzantin. Elle constate la tendance générale à la constitution de vastes domaines au détriment de la moyenne et de la petite propriété, ce qui est un danger certain et pour le peuple et pour l'État. Quelques empereurs réagissent contre cette tendance, mais d'autres y collaborent en attribuant à leurs partisans les domaines confisqués aux adversaires ou pris sur les propriétés de l'État. Les monastères deviennent de plus en plus de grands propriétaires soit à cause des donations qui leur sont faites soit à cause de leurs acquisitions répétées. Cependant la moyenne et la petite propriétés ne disparaissent pas pour autant. Sur les grands domaines travaillent les parèques, analogues aux serfs de notre moyen âge. Sans doute leur condition est assez pénible, mais moins qu'on l'a prétendu. L'auteur montre en effet que la vie de ces humbles travailleurs n'était pas toujours misérable malgré la tyrannie de certains grands propriétaires.

Il reste encore bien des points à éclaircir sur la vie rurale dans l'empire byzantin et l'auteur a su se garder de généraliser certains faits connus pour en tirer une conclusion générale. Son grand mérite est d'avoir réuni tous les éléments possibles d'information et de les avoir utilisés avec une sage critique. C'est ce que fait avec justesse remarquer M. Louis Robert dans une postface émue.

R. JANIN.

RUNCIMAN (Steven), *A History of the Crusades*. Vol. II. *The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East 1100-1187*, in-12, xiii-523 pages, 7 illustrations hors texte et 6 cartes, Cambridge, 1952. Prix : 25 shillings.

Nous avons déjà parlé de l'*Histoire des Croisades* entreprise par M. St. Runciman et nous avons analysé le premier volume dans la revue (1952, p. 255-256). Le second présente la période qui va de 1100 à 1187, c'est-à-dire l'histoire du royaume latin de Jérusalem et des autres principautés franques de Palestine et de Syrie. Il se termine par la défaite de Kouroun-Hattin et la chute de la Ville Sainte.

L'établissement des croisés dans les pays conquis se fit naturellement sur le modèle de l'Occident, c'est-à-dire sur la féodalité. Cependant le roi de Jérusalem n'avait pas toutes les prérogatives d'un véritable suzerain, surtout dans les prin-

cipautes de la Syrie proprement dite. Après les premières victoires, il y eut d'abord une période de tranquillité relative due au fait que la division s'était mise parmi les chefs musulmans. Cela permit d'organiser le pays et d'asseoir de façon stable la domination franque. La conquête progressait : les villes de Palestine, particulièrement les forteresses de la côte, tombaient successivement aux mains des croisés et ceux-ci traversaient même le Jourdain pour étendre leurs possessions sur les plateaux à l'est du fleuve. Des ordres militaires se constituaient pour la défense des chrétiens. Cependant la lutte continuait contre les musulmans. Par ailleurs les Byzantins réclamaient la suzeraineté sur les terres conquises par les guerriers de l'Occident en exécution des engagements pris lors de la première croisade. Jean Comnène attaquait la Syrie, où Raymond d'Antioche lui faisait hommage de sa principauté.

A la longue, la situation devenait difficile du fait que les croisés étaient peu nombreux et qu'ils devaient sans cesse lutter pour conserver le fruit de leurs victoires. C'est pour leur venir en aide que saint Bernard prêcha la seconde croisade à la demande du pape. Elle échoua malheureusement par suite de la discorde entre les princes chrétiens. Les Francs d'Orient n'en reçurent donc aucun allègement. Bien plus, les musulmans commencèrent à s'unir pour faire front. Saladin prenait de plus en plus de l'ascendant sur eux et devenait en quelque sorte leur chef. Exaspéré des raids audacieux de Renaud de Châtillon, il résolut d'en finir avec le royaume franc. La bataille de Kouroun-Hattin (4 juill. 1187) lui donna la victoire. Du coup la Palestine presque tout entière tomba entre ses mains. Jérusalem dut être abandonnée après une résistance désespérée. Il ne resta finalement aux croisés que la ville de Tyr que Saladin ne put enlever.

Ce pâle aperçu des événements suffit à montrer leur complexité. Il faudrait aussi rappeler les difficultés que rencontrèrent les rois de Jérusalem dans leurs relations avec les autres princes occidentaux établis dans le pays et qui ne se pliaient pas volontiers à une discipline d'autant plus nécessaire qu'il fallait lutter contre un ennemi commun redoutable. La succession royale posa aussi maint problème délicat. Le haut clergé suscitait parfois des difficultés et il fallut déposer deux patriarches de la Ville Sainte. Ce qui manqua au royaume latin de Jérusalem fut sans aucun doute la cohésion.

L'auteur résume les faits et apporte peu d'éléments nouveaux, sauf quelques détails qu'il a cueillis chez des historiens orientaux encore peu exploités. La partie la plus neuve est peut-être le chapitre consacré à la « vie d'Outre-mer », sur laquelle il donne des aperçus intéressants, dont plusieurs mal connus. C'est d'ailleurs un sujet qui mériterait une étude approfondie. On pourra reprocher à M. R. certaines appréciations sur les personnes et sur les événements, comme la tendance à justifier la politique des empereurs byzantins en diverses circonstances où il leur aurait été profitable de s'allier aux croisés. Nous ne lisons pas sans étonnement, à propos de l'évêque de Langres, Godefroy de la Roche Faillée, « with the un-Christian intolerance of a monk of Clairvaux » (p. 258). Les disciples de saint Bernard étaient-ils donc si étrangers à l'esprit de l'évangile? Le saint, bon juge en la matière, avait en particulière estime Godefroy de la Roche Faillée. Ces remarques devaient être faites, mais il reste que l'exposé de l'auteur est clair et précis, basé sur une bibliographie de choix.

R. JANIN.

ZORAS (Georges Th.), *Ἡ ξενιτεία ἐν τῇ ἐλληνικῇ ποιήσει* (École de philologie byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes), in-8°, 87 pages, Athènes, 1953. Sans indication de prix.

La Grèce a toujours été un pays pauvre en ressources naturelles. C'est pourquoi, malgré son industrieuse activité, la population n'a jamais pu suffire entièrement à ses besoins. L'expatriation devenait une nécessité. De bonne heure les Grecs ont songé à vendre leurs produits à l'étranger et, comme ils étaient des navigateurs nés, ils ont fondé des colonies sur une bonne partie du littoral nord de la Méditerranée, dans la Propontide et dans la mer Noire. L'esprit d'aventure, qu'ils semblent avoir hérité du légendaire Ulysse, les portait aussi vers des contrées nouvelles où ils comptaient bien faire fortune. Cet exode s'est amplifié de nos jours et l'on compte probablement plus d'un demi-million de Grecs dispersés dans toutes les parties du monde.

Mais partout où ils se sont établis, ils ont conservé la nostalgie du pays natal. Depuis bientôt trois mille ans, leurs poètes n'ont cessé de traduire cette nostalgie. M. Zoras les suit à travers les âges : période classique, période byzantine, période postbyzantine. Il montre aussi la similitude étroite, et à première vue étonnante, entre les accents de la poésie populaire et ceux de la poésie homérique. Dans un appendice il donne un choix de 21 poésies modernes. On y lit le départ de l'exilé dans le déchirement de la séparation, sa tristesse dans les pays étrangers, le souvenir qui le reporte à la maison paternelle et son retour joyeux au pays natal. Ce travail est une excellente étude de psychologie populaire qui fait mieux connaître le caractère grec.

R. JANIN.

XYNGOPOULOS (A.), *Τέσσερες μικροὶ ναοὶ τῆς Θεσσαλονίκης ἐκ χρόνων τῶν Παλαιολόγων*, in-8°, VIII-85 pages, 36 illustrations dans le texte et 4 planches, Thessalonique, 1952. Sans indication de prix.

La ville de Thessalonique se glorifie de posséder de grandes et belles églises de l'époque des Paléologues, comme les Saints-Apôtres, Sainte-Catherine, le Prophète-Élie. D'autres, qui leur sont contemporaines, ont moins attiré l'attention des byzantinistes parce qu'elles étaient difficiles d'accès, que leurs dimensions étaient restreintes et qu'elles avaient subi des modifications qui les avaient défigurées. Cependant elles présentent des caractères intéressants, surtout par les problèmes que leur petitesse a posés aux architectes. Par la comparaison avec des monuments similaires de la même époque que l'on rencontre dans la plus grande partie de la presque balkanique, on arrive à leur restituer leur aspect primitif. C'est à quatre d'entre elles que s'est intéressé l'auteur : église des Taxiarches, Saint-Nicolas l'Orphelin, le catholicon du monastère des Blattades et la chapelle du Sauveur. Il commence par expliquer le nom du monument, puis il en retrace l'histoire et enfin étudie l'édifice tel qu'il se présente aujourd'hui et essaie de l'imaginer comme il devait être à son début. Il s'intéresse tout particulièrement au portique et à la coupole. Les quatre planches de la fin montrent l'état actuel de ces églises et certains détails de construction et d'ornementation. Une étude ultérieure s'occupera des peintures dont plusieurs présentent un grand intérêt. La Société des Etudes macédoniennes a donc eu raison de publier ce travail qui concourt à mieux faire apprécier les monuments historiques de la capitale de la province.

R. JANIN.

MARVA-HADJINIKOLAOU (Anne), 'Ο ἅγιος Μάμας (Collection de l'Institut Français d'Athènes, Καππαδοκία), petit in-8°, 116 pages, XVII planches hors-texte, Athènes, 1952. Sans indication de prix.

Saint Mamas, dont le culte fut si répandu dans l'empire byzantin, surtout dans les provinces orientales, pose bien des problèmes aux hagiographes comme aux historiens. Il se présente en effet sous des dehors qui l'apparentent nettement à certains personnages de la mythologie locale. Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne soit pas une indication dans ce sens. Il ne rappelle pas en effet le cri par lequel il appelait sa mère adoptive (Μάμα); il dérive très probablement de Ma, la Grande Mère des dieux, la Grande Déesse, divinité très honorée en Cappadoce et dont le principal sanctuaire se trouvait à Comana. Il a emprunté ses attributs à Attis ou Ménas, dieu du printemps, berger et patron des bergers. Comme Orphée, il apprivoise les animaux sauvages, et ses icônes le représentent tantôt avec un cerf et tantôt avec un lion. Il tient aussi la baguette de magicien rappelant les miracles qu'il est dit avoir opérés avec cet instrument apporté du ciel par un ange. Son culte s'est répandu non seulement chez les chrétiens, mais aussi chez les musulmans, surtout chez les derviches qui ont peut-être hérité de certaines coutumes particulières aux galls, les prêtres de la Grande Déesse.

Tel est le personnage que nous présente la légende (chapitre II). Est-il une pure invention de la piété populaire? Certainement non. Les grands docteurs cappadociens, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, ont fait son panégyrique, un siècle après son martyre, et ils l'ont célébré comme une gloire nationale. Pour eux c'est un simple berger, mis à mort en haine de la foi. Les vies postérieures ont naturellement romancé ces maigres données et elles l'ont peut-être confondu avec un homonyme de Gangres. Il est difficile de donner plus de précision, et l'on devra prudemment s'en tenir à ce qu'en disent saint Basile et saint Grégoire. C'est la conclusion qui semble se dégager du chapitre I^{er} consacré aux Vies du saint.

L'auteur est plus à l'aise quand elle décrit, dans le chapitre III, le culte de saint Mamas, en Asie Mineure, surtout en Cappadoce et plus particulièrement à Césarée, puis à Constantinople, à Langres en France (où Gualon de Dampierre, prêtre de la IV^e croisade, apporta le chef du saint qu'il avait obtenu dans la capitale byzantine), en Chypre, puis en divers endroits de la Grèce, surtout dans les îles de la mer Égée. Enfin un V^e chapitre est consacré à la représentation du saint, tel que l'a imaginé la piété populaire. Dix-sept planches, d'origines très diverses, prétendent donner son portrait et retracer les principaux épisodes de sa vie et de sa mort.

Nous ne ménagerons pas les compliments à l'auteur qui a su concilier les lois de la saine critique avec ce que l'on pourrait appeler les droits acquis de la tradition légendaire. Ses sources d'information sont nombreuses et utilisées avec habileté. Toutefois nous lui conseillons de ne pas trop se fier aux identifications de M. Gédéon, d'après lequel il y aurait eu cinq églises et monastères, sinon sept, sous le patronage de saint Mamas à Constantinople, ni à celles de Mgr Sophrone de Léontopolis, ni même à celles de Th. Macridy. Nos recherches n'ont fait que confirmer les résultats acquis, il y a un demi-siècle, par le P. J. Pargoire (*Les saint Mamas de Constantinople*, dans BIRC, IX, 1904, 261-316).

R. JANIN.

PAPADOPOULOS (Théodore H.), *Studies and Documents relating to the history of the Greek Church and People under Turkish Domination* (Bibliotheca graeca Aevi posterioris), in-8°, xxiv-507 pages, I, Bruxelles, 1952. Sans indication de prix.

On est assez mal renseigné sur la vie de l'Église de Constantinople et du peuple grec pendant les siècles de la domination turque. Cela vient surtout de ce que les intellectuels ayant émigré avant la chute de l'empire byzantin, il ne s'est trouvé personne qui fût capable d'écrire l'histoire des faits concernant la population asservie. On rencontre bien quelques chroniques, de valeur inégale, mais elles sont restées le plus souvent inédites, sans doute parce qu'on les ignorait. L'auteur du présent volume a voulu combler cette lacune regrettable en faisant connaître des documents insoupçonnés ou inexploités jusqu'à ce jour, car les auteurs modernes, même les grecs, se sont occupés à peu près uniquement de la période byzantine.

Après une brève préface dans laquelle il définit le but qu'il poursuit, Th. H. Papadopoulos donne d'abord, en 14 pages, une abondante bibliographie du sujet. Puis il esquisse le tableau de la vie des chrétiens de Turquie sous le régime des sultans (pp. 1-158). L'Église concentre en elle le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel de la nation grecque, puisque ses prélats ont reçu de Mahomet II des droits qui leur confèrent l'autorité civile sur leurs fidèles. L'auteur décrit l'organisation de l'Église : le patriarche, le synode, les fonctions de la curie patriarcale héritées de l'empire byzantin, l'étendue de la juridiction du patriarche, enfin les effets de ce régime ecclésiastique sur les destinées de l'hellénisme.

Une deuxième partie (pp. 159-264) concerne principalement le patriarche Cyrille V et la querelle au sujet de la rebaptisation des Latins. La question fut soulevée, vers le milieu du XVIII^e siècle, par le moine Auxence qui fanatisait les foules et les excitait contre les catholiques romains, prétendant que leur baptême était invalide parce qu'ils étaient des hérétiques et qu'ils le conféraient par infusion et non par immersion. L'agitation suscitée par ce moine dura plusieurs années et mit aux prises les dignitaires de l'Église. Le patriarche Cyrille V ayant proclamé orthodoxe la thèse d'Auxence, des métropolitains condamnèrent sa décision et réussirent à le faire déposer. Il triompha cependant grâce à l'intervention en sa faveur des autorités turques. L'auteur expose la querelle d'après deux auteurs grecs, Sergios Makraios, dont le texte a été édité par C. Sathas dans sa *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, III, Venise, 1872, pp. 201 sq., et Georges Vendotès dans sa continuation de l'« Histoire ecclésiastique » de Mélétiος, puis il donne un aperçu des actes du patriarche Cyrille V. Il s'occupe ensuite du moine Auxence dont il décrit l'action d'après divers auteurs grecs et étrangers.

Enfin, dans la troisième partie (pp. 265-392), il publie et commente un document nouveau, d'après le Codex Additional 10077 du British Museum. C'est le *Πλανοσπαράκτης* (Déchireur des erreurs), œuvre d'un auteur inconnu, adversaire de Cyrille V, mais qui présente cependant les faits avec un certain degré d'objectivité et d'impartialité. Le document est en vers politiques au nombre de 3179 et retrace l'activité du moine Auxence et de Cyrille V (pp. 275-364). Le texte est suivi de notes explicatives. En appendice on trouve l'indication d'œuvres grecques contre le baptême par infusion, et d'autres contre la rebaptisation. On lira particulièrement avec intérêt l'anathématisme de Cyrille V « contre ceux qui acceptent les sacrements papiques » (1755) et la définition (ῥος) des patriarches Cyrille V de Constantinople, Mathieu d'Alexandrie et Parthénios de Jérusalem contre le baptême des hérétiques. Un index des mots grecs et un autre des noms propres terminent l'ouvrage.

On trouve donc réunis dans la deuxième et la troisième partie les éléments

essentiels pour juger la querelle de la rebaptisation des latins. Nous espérons que Th. H. Papadopoulos ne tardera pas à nous donner la suite des documents concernant l'histoire de l'Église de Constantinople et du peuple grec sous la domination turque. On lui sera reconnaissant de fournir ainsi une information aussi complète que possible sur cette période encore mal connue. Mais pour se faire une idée plus exacte il sera bon de recourir également aux écrits des étrangers, surtout de ceux qui furent les témoins des faits qu'ils rapportent.

R. JANIN.

KOUKOULÈS (Phédon), *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, t. V, in-8°. 467 pages, 12 planches (Collection de l'Institut Français d'Athènes), Athènes, 1952. Sans indication de prix.

Ἡ νέα ἑλληνικὴ γλῶσσα καὶ τὰ βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ ἔθιμα, supplément au t. V de *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, in-8°, 118 pages, Athènes, 1952. Sans indication de prix.

M. Phédon Koukoulès, académicien et professeur à l'Université d'Athènes, continue la publication du résultat de ses longues et patientes recherches sur la vie et la civilisation des Byzantins. Dans le tome V, il étudie la nourriture et les repas (pp. 9-205), indiquant la variété des mets et des boissons et leur préparation (vins et liqueurs), ainsi que l'organisation des repas (viandes, poissons, fruits de mer, légumes, sucreries), puis il passe aux danses. Après avoir souligné que les chrétiens, et surtout leurs chefs religieux, se sont élevés avec force contre les danses lascives du paganisme, il remarque que chez les Byzantins la danse suivait les cérémonies religieuses en l'honneur des saints, lors des fêtes générales ou locales, et cela jusque dans les églises, malgré les défenses portées par les canons. Beaucoup de ces danses sont conservées de nos jours.

L'auteur passe ensuite aux activités de la population : agriculture, apiculture, viticulture, pâturage, pêche, navigation, chasse. Douze planches reproduisant des scènes de la vie ordinaire, d'après les peintures et les miniatures, illustrent heureusement les renseignements divers fournis par le tome V du magnifique ensemble que l'infatigable professeur a pu donner grâce à ses minutieuses recherches parmi les œuvres de la littérature classique, byzantine et moderne, et aussi à ses connaissances des particularités de chaque province du monde hellénique.

Enfin, considérant que la langue grecque parlée de nos jours est l'héritage des ancêtres, l'auteur explique diverses expressions populaires et montre leurs rapports avec le passé byzantin.

R. JANIN.

TZORTZATOS (Barnabas), *Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος ἐπὶ τῇ θάσει τῶν ἐπιστολῶν αὐτοῦ*, in-8°, 119 pages, Athènes, 1952. Sans indication de prix.

Cet ouvrage est la thèse de doctorat en théologie présentée devant l'Université Capodistria d'Athènes par l'archimandrite Barnabas Tzortzatos, directeur au Service Apostolique de l'Église de Grèce. Se basant sur la correspondance de saint Jean Chrysostome, l'auteur s'efforce de tracer le portrait moral du saint, d'exposer son activité apostolique et de prouver qu'il fut un vrai martyr de sa charge pastorale. Après avoir indiqué ce que l'on sait sur cette correspondance et avoir signalé les qualités de l'épistolographe, il montre les qualités du saint, homme instruit, foncièrement attaché à la religion et à ses devoirs, plein de dévoue-

ment pour l'Église et d'affection pour ses amis; il décrit son action pour rendre au clergé et au peuple de la capitale une pureté plus grande dans la foi et dans les mœurs; il dirige des âmes d'élite, comme la diaconesse Olympias, se préoccupe des païens à convertir, des hérétiques à ramener à l'orthodoxie et montre dans les dures épreuves qui marquent la fin de sa vie une parfaite endurance chrétienne appuyée sur une confiance inébranlable en Dieu.

Cette étude ne prétend nullement être exhaustive. On peut dire que c'est une bonne vulgarisation basée sur de multiples références aux lettres du saint et justifiant ainsi son titre.

R. JANIN.

HILL (Sir George), *A History of Cyprus*, Vol. IV. *The Ottoman Province. The British Colony, 1571-1948*, in-8°, xxxii-640 pages, 16 illustrations hors texte et 1 carte, Cambridge University Press, 1952.

Voici terminée la monumentale *Histoire de Chypre* entreprise par sir George Hill et dont le premier volume a paru en 1940. Ici l'auteur prend l'île au lendemain de la conquête turque (1571) et la conduit jusqu'en 1948. L'exposé de ces deux périodes, l'ottomane et l'anglaise, est naturellement de longueur inégale comme leur durée.

La première, qui s'étend sur plus de deux siècles, a marqué profondément son empreinte. Le régime turc fut en effet très différent du régime franc qui avait été celui de l'île depuis la fin du xii^e siècle. Si la domination des occidentaux ne fut pas toujours très douce pour les indigènes, elle avait cependant le grand avantage d'être chrétienne et donc non foncièrement hostile à la population. Pour les Turcs les Chypriotes étaient des rayas (sujets) et les relations de gouvernants à gouvernés dépendaient complètement des fonctionnaires envoyés par le sultan. Les chrétiens, souvent brimés, attendaient le secours de l'Occident pour les délivrer. C'est ainsi qu'il suffit de l'apparition de quelques galères en février 1572 pour jeter la panique parmi les Turcs. Il y eut aussi des révoltes en 1580 et 1583, suivies de massacres. Venise, le duc de Savoie et le grand-duc de Toscane cherchaient à se rendre maîtres de l'île et y entretenaient des agents. Leurs tentatives se poursuivirent pendant un siècle sans aucun résultat.

Le gouvernement de l'île avait été confié à un Kapoudan pacha. L'Institution n'ayant pas donné satisfaction, Chypre fut attribuée comme fief au grand vizir en 1703. Les chrétiens en furent peu soulagés. Cependant certains d'entre eux réussissaient à prendre de l'importance dans la seconde moitié du xviii^e siècle. C'étaient les drogmans ou interprètes dont les services devenaient indispensables pour traiter avec les consuls des nations occidentales, surtout lors de la campagne de Bonaparte en Égypte pendant laquelle les Anglais venaient en aide aux Turcs. De leur côté, l'archevêque et les évêques gagnaient aussi en importance et se servaient trop facilement de leur pouvoir pour pressurer leurs ouailles et celles-ci s'en plaignaient à la fois aux autorités turques et aux consuls étrangers. L'activité de ces derniers, surtout ceux d'Angleterre, de France et de Russie était souvent divergente en raison des directives qu'ils recevaient de leur gouvernement, et leur désaccord était parfois préjudiciable au maintien de l'ordre. Mais des événements plus graves allaient se produire. Le mouvement de l'indépendance grecque en 1821 trouva peu d'échos en Chypre, malgré la propagande des émissaires des insurgés. Cependant le gouverneur, Kütchük Mehmed, demandait des mesures sévères pour prévenir le danger d'une insurrection. Il préconisait même l'extermination de toute la population chrétienne, mais le sultan hésitait à donner cet

ordre. Il y eut toutefois des exécutions en masse. Tout le haut clergé et de nombreux notables furent pendus ou décapités et il y eut des massacres en divers endroits. L'agitation continua après ces sanglants excès, entretenue par les incursions des corsaires grecs. La réaction de l'Europe obligea la Sublime Porte à édicter des réformes qui ne furent jamais sérieusement appliquées, pas plus d'ailleurs que dans le reste de l'empire.

Un chapitre d'une centaine de pages est consacré à l'Église sous la domination ottomane. Au moment de la conquête, les Turcs s'en prirent surtout aux Latins établis dans l'île. Ils furent dépossédés de leurs églises, le clergé décapité ou réduit en esclavage. Les Grecs se virent d'abord traités avec une certaine douceur, mais bien des édifices religieux furent livrés au culte musulman. On appliqua le régime pratiqué dans le reste de la Turquie. L'archevêque et les évêques durent obtenir du sultan leur bérat ou diplôme d'investiture. Ils étaient par le fait même les chefs civils de la « nation » grecque. Cela n'allait d'ailleurs pas sans difficultés, car certains de ces prélats se montraient fort avides. Ce fut particulièrement le cas de l'archevêque Kyprianos (1810-1821), qui est cependant considéré comme un martyr national parce qu'il fut pendu en 1821. Le synode des évêques avait ses attributions bien définies. Leur élection était faite par le peuple, non parfois sans pression des autorités turques sollicitées ou non par les candidats. A maintes reprises le patriarcat de Constantinople intervint dans les affaires de l'Église de Chypre, bien qu'elle fût autocéphale. Il y eut souvent des luttes assez vives entre les différents partis et, comme conséquence, des dépositions et des restaurations de prélats. Au *xvii*^e siècle, le haut clergé porta son attention sur la propagande catholique et condamna les doctrines calvinistes qui cherchaient à s'infiltrer. L'auteur décrit l'activité des divers archevêques et leurs démêlés, soit avec les Turcs, soit avec leur clergé et leurs fidèles.

Le régime anglais, établi en 1878 comme provisoire, modifia naturellement la situation en rendant une plus grande liberté aux chrétiens. Sans doute la Couronne britannique ne devenait pas propriétaire de l'île, mais simplement usufructière, dans une position analogue à celle du khédive d'Égypte; elle devait payer au sultan une redevance annuelle. Le Foreign Office gouvernait de loin par un Haut Commissaire qui prenait la place du vali ottoman. Cependant une assemblée fut créée, dans laquelle les Grecs, étant les plus nombreux, faisaient souvent opposition aux représentants de l'Angleterre. Les Turcs de Chypre y étaient aussi représentés et prenaient le contrepied de l'attitude des Grecs. Malgré les réformes introduites par le régime anglais, ceux-ci, clergé en tête, ne cessaient de demander l'union de l'île à la Grèce, ce qui provoquait parfois des incidents assez graves. L'entrée en guerre de la Turquie permit aux Anglais de soustraire l'île à la suzeraineté du sultan. En 1915, ils offrirent au gouvernement d'Athènes de la lui céder pour l'entraîner dans le camp des Alliés. Le roi Constantin refusa et l'administration directe s'exerça désormais. Le 1^{er} mai 1925, Chypre devint une colonie de la Couronne. Tout un chapitre, intitulé *Enosis*, est consacré au mouvement en faveur de l'union à la Grèce, mouvement qui n'a cessé de s'intensifier jusqu'à nos jours. L'auteur s'efforce de démontrer que la possession de l'île est indispensable au point de vue stratégique pour la défense de la paix. Il dit également que les Grecs devraient tenir compte des améliorations substantielles que le régime anglais a apportées au pays en divers domaines : état sanitaire, instruction, agriculture, industrie, etc. Ces considérations ne semblent pas de nature à convaincre les Grecs qu'il vaut mieux pour eux vivre sous la tutelle anglaise que réclamer leur union à la Grèce. Si le gouvernement d'Athènes est tenu à beaucoup de réserve, il ne fait pas de doute que, dans son ensemble, l'élément grec de Chypre, qui possède une écrasante majorité, désire cette annexion.

Un chapitre est consacré à l'Église de Chypre sous le régime anglais. Dès le

début de l'occupation, les autorités anglicanes s'efforcèrent d'entretenir de bons rapports avec le clergé indigène, offrant à l'épiscopat de l'aider à former des prêtres instruits dont le besoin se faisait vivement sentir. Cependant le gouvernement de Londres demanda à la High Church de ne pas intervenir dans les difficultés qu'il avait avec les autorités ecclésiastiques de l'île. Ces difficultés étaient le plus souvent d'ordre politique, à cause de l'opposition à peu près constante de l'épiscopat, mais elles venaient parfois des Grecs eux-mêmes. La succession de l'archevêque Sophronios (1900) amena une violente campagne entre deux partis indigènes et ne prit fin qu'en 1909, lorsque le gouverneur anglais décida de reconnaître l'un des candidats au détriment de l'autre. Ce fut une affaire embrouillée dans laquelle intervinrent, pas toujours à leur honneur, les patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem. La révolte d'octobre 1931 entraîna l'expulsion de deux évêques gravement compromis. L'archevêque Cyrille III étant venu à mourir en 1933, il fut impossible de lui donner un successeur, le saint synode n'existant plus. La vacance du siège dura jusqu'en 1947, encore l'élection du nouvel archevêque fut-elle troublée par les querelles des partis.

Tout le long de ce fort volume, comme dans les précédents, on peut constater que la documentation de sir George Hill est abondante et variée, preuve qu'il a étudié avec soin les nombreuses questions historiques, politiques et religieuses qui se posent quand on veut traiter sérieusement des affaires souvent compliquées de Chypre depuis la conquête turque. On ne s'étonnera pas qu'il ait tendance à justifier l'action de l'Angleterre tout en restant généralement très objectif. Son œuvre sera désormais indispensable à tous ceux qui voudront se renseigner sur l'île de Chypre depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

R. JANIN.

KOTSONAS (Archimandrite I. I.), *Τὸ ἐνθουσιαστικὸν στοιχεῖον εἰς τὴν Ἐκκλησίαν τῶν μαρτύρων*, in-8°, 190 pages. Athènes, 1952.

Cette étude a pour but d'établir l'élément enthousiaste dans le comportement des martyrs. Dans sa préface l'auteur dit que l'on ne comprend pas aujourd'hui l'héroïsme joyeux manifesté par les témoins du Christ durant les persécutions que l'Église a subies pendant les trois premiers siècles. Cependant on peut constater de nos jours encore, par le récit des souffrances patiemment endurées au delà du rideau de fer ou de bambou, que cet enthousiasme ne fait pas défaut. Les chrétiens de Chine, par exemple, en donnent de magnifiques témoignages. C'est qu'à l'imitation de leurs devanciers, ils ont compris la valeur de la fidélité aux enseignements du Christ.

L'étude est divisée en quatre chapitres. Le premier établit l'origine de l'enthousiasme des martyrs qui est l'assurance que les promesses du divin Maître ne sont pas vaines; le second donne des exemples de cet enthousiasme dans le sacrifice de la vie; le troisième décrit les éléments favorables à cet enthousiasme, et le quatrième, les éléments défavorables. L'étude est accompagnée de plus de 900 notes et références contenues en 44 pages et qui appuient les dires de l'auteur, sans compter 8 pages de bibliographie, soit en tout plus du quart de l'ouvrage. Des maîtres ont assez souvent traité du martyre des premiers chrétiens pour qu'il soit bien connu aujourd'hui, maintenant qu'il est dégagé des légendes romancées qui prétendent décrire les passions des hérauts de la foi. L'auteur ne semble pas avoir fait suffisamment cette discrimination, surtout quand il parle des déclarations des martyrs, de leurs dialogues avec les autorités et de leurs supplices. C'est précisément sur ces divers points que l'imagination des auteurs de récits pieux s'est particulièrement donné libre cours. Il faut donc se méfier de leurs embellissements et

s'en tenir aux Actes authentiques dont la sobriété n'exclut nullement l'émotion. On l'éprouve tout particulièrement en lisant la passion des martyrs d'Afrique.

R. JANIN.

GRIMAL (Pierre), *La mythologie grecque* (Collection « Que sais-je? »), in-16, 125 pages, Paris, 1953.

La mythologie des Grecs offre beaucoup plus de variété que celle d'autres peuples. Elle n'est pas essentiellement épico-religieuse comme celle de l'Inde qui cherche une explication du monde, ni purement épique comme celle des Celtes. C'est un mélange assez peu cohérent de religion et d'épopée. Il faut d'ailleurs remarquer que ses sources sont diverses. Il existe certainement un substratum antérieur à l'invasion des Hellènes et d'origine probablement égéenne auquel s'ajoutent des apports venus de l'Orient et de l'Égypte. Les mythes ne sont d'ailleurs pas uniformes; ils présentent des particularités parfois importantes qui varient avec les contrées et l'on y rencontre des divergences profondes. Ce n'est que petit à petit que s'est formée la mythologie que l'on peut appeler « classique ».

Après avoir précisé ce qu'il faut entendre par mythes et mythologie, l'auteur étudie successivement les mythes théogoniques, le cycle des Olympiens, les cycles héroïques et la vie des légendes. Dans un dernier chapitre il indique les diverses interprétations que les auteurs modernes ont essayé de donner des mythes. S'il admet que certaines apportent des lumières intéressantes sur le problème, en revanche il prouve qu'elles n'expliquent pas tout et qu'elles ne peuvent donner que des vraisemblances et non des certitudes.

R. JANIN.

STERN (Henri), *Le Calendrier de 354. Étude sur son texte et sur ses illustrations*. Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1953. In-4°, 430 pages et 64 planches (Institut Français d'Archéologie Orientale).

La liste est longue déjà des articles ou même des volumes entiers consacrés au célèbre Calendrier de 354, dit aussi filocalien. Les ouvrages de base pour son étude sont l'édition du texte par Mommsen et la publication des illustrations par Strzygowski. Il faudra toujours y revenir pour la connaissance complète du document. Le présent travail de M. H. Stern n'est pas une reprise de l'œuvre de ces deux maîtres. Le dessein du professeur de l'École du Louvre est d'étudier le Calendrier, texte et illustrations, comme document historique du temps où il fut composé. Ce temps est le milieu du IV^e siècle. Essentiellement période de transition, il appartient autant aux modes de penser et d'agir et de vivre individuellement et socialement du paganisme qui décline qu'à ceux du christianisme qui progresse et qui monte. Rome surtout, centre de l'empire, rendez-vous de tous les cultes, retient avec une particulière ténacité les anciennes formes religieuses dans lesquelles s'exprimaient ses activités civiles et politiques. C'est de tout cela, c'est de cette évolution syncrétiste que le Calendrier de 354, avec ses descriptions des mois et des saisons, ses anniversaires impériaux, ses indications des fêtes religieuses païennes et des jeux publics, sa liste des Pâques, son catalogue des Pontifes romains et des *Depositiones martyrum*, apparaît le témoin et le reflet. C'est à faire parler le témoin, c'est à diriger le reflet, que s'emploient l'érudition et la sagacité de notre auteur.

A la différence de ses prédécesseurs qui ont étudié tantôt le texte, tantôt les

illustrations, sans faire coïncider les deux séries de recherches, H. St. les examine en les unissant dans une même perspective. Mais c'est surtout les illustrations qui l'occupent : elles sont le principal objet de son étude. Pour le texte, il déclare n'en avoir utilisé que ce qui lui a paru susceptible de nous renseigner sur la portée réelle des cultes païens à Rome en 354, en sorte que l'étude du texte doit être comprise comme une introduction à l'étude des images. L'avertissement est bon pour bien comprendre le sous-titre du volume, et ne pas s'attendre à y trouver, par exemple, une étude sur le cycle pascal du Calendrier. Quant aux illustrations, l'auteur ne les reproduit pas toutes : il suppose qu'on a sous les yeux l'ouvrage de Strzygowski. Il n'était pas nécessaire en effet de refaire ce qui a déjà été bien fait. Ce qui était nécessaire, c'était d'établir que les copies de Peiresc sont dignes de foi et, à ce titre, constituent une base sûre pour une étude historique du culte et de l'art de l'époque. Pour garantir la valeur documentaire de ces copies, H. St. a effectué une enquête étendue dans les monuments similaires de l'art païen. La majeure partie des planches du volume ressortit à cette confrontation. Celle-ci conduit naturellement l'auteur à esquisser une étude artistique du codex original lui-même.

Telle est l'idée générale de l'ouvrage. Quatre parties le divisent. I. Tradition manuscrite et date du recueil. L'auteur propose un nouveau schéma de la filiation des manuscrits. Pour lui, celui de Saint-Gall (SG) remonte à l'original autrement que par le manuscrit carolingien, et celui de Leyde (Vossianus) pourrait y remonter directement. On aimerait savoir quel manuscrit a servi pour l'édition des mois par Herwart (1610), reproduit par Petau dans sa *Doctrina temporum* et que H. St. ne semble pas connaître. Pour la date, on s'en tient aux conclusions déjà établies par Mommsen. On précise cependant que le Calendrier remonte à la fin de 353, quand furent connues les désignations des consuls pour l'année 354. Quant au destinataire, Valentin, on aurait pu indiquer, parmi les identifications possibles, le *Valentinus* (7) de la *RE* Pauly-Wissowa, personnage parfait contemporain de Philocalus.

II. La deuxième partie concerne le texte. L'auteur ne s'occupe ici que des parties astrologiques et des mentions des fêtes de la famille constantinienne : les fêtes religieuses ne l'arrêtent que dans la mesure où elles peuvent éclairer la situation du culte païen à Rome en 354. Ces matières font l'objet de trois chapitres respectifs.

Dans le premier, sont examinés d'abord les jours planétaires. La semaine est ici la semaine astrologique, commençant par Saturne. H. St. part de là pour reconstituer autrement que ne l'ont fait Peiresc et Mommsen, l'ordre des feuillets qu'avait dérangé la mutilation subie par le manuscrit carolingien avant qu'il ne vint entre les mains du savant français. Suit l'examen des heures planétaires avec leur numéro d'ordre (les XII heures de la nuit précédant les XII heures du jour), les épithètes, b(ona), ou c(ommunis), ou n(oxia), le nom de la planète qui les régit respectivement. Viennent ensuite les lettres lunaires. Ces lettres, en colonnes verticales, de A à K, marquent de trois jours en trois jours les phases de la lune (un intervalle de deux jours seulement tous les deux mois, correspondant au mois cave de vingt-neuf jours). L'auteur se prononce pour l'origine païenne de ces lettres et croit qu'elles correspondent aux notices lunaires de la *supputatio romana*, qui par suite aurait la même origine. Deux autres colonnes marquent, l'une, A-H, les *nundinae*, la semaine romaine de huit jours, l'autre, A-G, les jours de la semaine planétaire, la lettre A désignant, nous dit l'auteur, le jour de Saturne, le premier janvier ayant été un samedi. Je n'arrive pas à concilier ceci avec ce qui est déclaré en note, savoir, que « le premier jour de l'année était *toujours* (souligné) désigné par la lettre A, que ce fût un samedi ou un autre jour ». L'indication des dates d'entrée du soleil dans les signes du Zodiaque vient compléter les renseignements astrologiques qu'on peut attendre d'un calendrier. H. St. refait le tableau de ces dates

en supprimant les légères inexactitudes de l'édition de Mommsen. Il observe en outre que les dates sont indiquées d'une manière exacte en traçant une ligne horizontale à partir du centre des images des signes du Zodiaque. Le chapitre se termine par l'examen des légendes des pages des planètes et des *effectus signorum* (*effectus*, non *effigies*, comme a lu Mommsen), que l'auteur compare aux textes similaires des *selinodromia*, et un paragraphe sur les *dies aegyptiaci*, qui désignent des jours néfastes. On n'a pas encore trouvé la raison d'une telle dénomination.

Le deuxième chapitre, *Les fêtes impériales*, traite successivement des *ludi votivi* pour les anniversaires des empereurs, du *Natalis imperii*, signifiant l'avènement au pouvoir, idée nouvelle qui n'apparaît pas avant ce document, des fêtes de victoire, de *Lorio*, désignant la commémoration du jour où Antonin le Pieux fut désigné comme César, et enfin des *Natales Caesarum*, dont le tableau se trouve avant les tables du Calendrier.

Le troisième chapitre concerne les mentions de fêtes religieuses. L'enquête sur les différentes fêtes indiquées conduit H. St. au résultat suivant : « S'il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de prouver la persistance d'actes culturels dans toutes les fêtes païennes à l'époque de Constance II, elle paraît certaine pour bon nombre d'entre elles. Ces fêtes appartiennent au groupe populaire que les chrétiens attaquent et que les païens exaltent. L'absence de témoignages pour d'autres fêtes du même groupe ne nous autorise pas à en contester l'essence religieuse. Les fastes du Calendrier... représentent l'actualité du culte païen au milieu du IV^e siècle. » La présence des textes chrétiens dans le Calendrier : *Cyclus paschalis*, *Depositiones episcoporum*, *Depositiones martyrum*, *Episcopi romani*, ne prouve rien contre cette conclusion quoi qu'en ait pensé Mommsen. Le caractère composite du Calendrier s'explique, selon H. St., par un certain syncrétisme fréquent à Rome dans la seconde moitié du IV^e siècle. Peut-être n'est-il pas besoin d'y faire appel. Nous ne dirons pas, comme H. St., que le chrétien Valentin *admettait* le culte païen, mais nous reconnaitrons avec lui que le personnage, que sa situation officielle obligeait d'être au courant de toutes les fêtes publiques, pouvait recevoir le Calendrier qui les contenait, comme un cadeau utile et donc agréable. L'iconographie luxueuse qui le décorait, baptisée par la dédicace chrétienne, ne conservait plus qu'un sens symbolique et pour ainsi dire « littéraire » à la manière des gens de la Renaissance, ou mieux de l'évêque Sidoine Apollinaire, qui ne pensait pouvoir faire de la littérature qu'en la remplissant des personnages de la mythologie païenne.

La III^e partie de l'ouvrage concerne l'illustration : thèmes et iconographie. Sont passées en revue les images officielles, les images astrologiques et les représentations des mois avec leurs légendes.

La IV^e est une étude artistique de ce que fut le calendrier original, autant que le permet sa conservation fragmentaire à travers la copie de Peiresc. L'auteur le replace dans le cadre de l'histoire du livre illustré antique dont il constitue un chapitre important, qui nous est, grâce à H. St., désormais beaucoup mieux connu. Nous n'analyserons pas ces deux dernières parties de l'ouvrage. Nous ne pouvons qu'admirer la multitude des observations et des rapprochements prodigués par l'auteur et dont feront leur profit les spécialistes de l'histoire de l'art.

On nous permettra quelques petites remarques.

P. 76-77, on nous dit que pour le panégyriste de Constance Chlore, le jour des kalendes de mars marque une triple naissance cosmique, le début du printemps où la nature s'éveille, le commencement de l'année romaine et l'origine du monde. En fait, le texte cité n'attache au 1^{er} mars que le début de l'ancienne année romaine. S'il est parlé aussi du printemps, c'est comme ayant son commencement en mars, mais pas nécessairement au 1^{er} mars. De même, pour Martin de Braga (p. 231),

ce n'est pas le 1^{er} mars qui est le premier jour de l'année, mais le 25 mars, à l'équinoxe de printemps.

Parmi les témoignages d'auteurs chrétiens pour l'existence de fêtes religieuses païennes, on aurait pu ajouter le *Carmen adversus Gentes* d'Antonius ou *ad Antonium*, P. L., 5, 261-282. On aurait pu aussi marquer la persistance des Lupercalia chez les Byzantins (*Livre des cérémonies*), comme on l'a fait pour les Brumalia, et noter la différence des dates.

P. 139, note 1. Les cierges de la Chandeleur n'ont pas pour but de marquer la rencontre du Christ avec Siméon, mais de signifier l'illumination des nations par le Christ-Lumière (*Lumen ad revelationem gentium*).

P. 56, la date de la naissance du Christ dans les fastes consulaires, si elle appartient au texte originel, n'est certainement pas à sa place, car, mise en rapport avec la date de la Passion, elle aboutit à réduire la vie du Christ à vingt-huit ans et trois mois, ce qui est manifestement trop peu eu égard aux données évangéliques. Quant à la précision du vendredi, on aurait dû signaler qu'elle manque dans la copie de Peiresc, et par suite, est suspecte. En remontant la date de la naissance du Christ de trois consulats, on aboutit à un 25 décembre, mercredi, ce qui est le jour de semaine indiqué par Hippolyte et par le computiste de 243, qui en admire la concordance avec le jour génésiaque de la création. Cela donne trente et un ans et trois mois à la vie du Christ.

D'autres remarques seraient à faire concernant les rapports du Calendrier avec la *supputatio romana*, ou la composition du document. Je les remets à plus tard.

Signalons, en terminant, que le présent volume est muni d'instruments de consultation fort utiles : tables très détaillées des noms et des choses ; index des études antérieures à Mommsen ; index des manuscrits utilisés ou invoqués ; index des auteurs récents ; table des planches. Tout cela augmente la valeur de cet ouvrage que son érudition et sa très riche documentation signalent à tous les historiens de l'art.

V. GRUMEL.

PERRY BEN EDWIN, *Aesopica. A series of textes relating to Aesop or ascribed to him or closely connected with the literary tradition that bears his name. Collected and critically edited, in part translated from oriental languages, with a commentary and historical essay*. Vol. I : *Greek and Latin Textes*. The University of Illinois Press Urbana, 1952. In-8°, xxiv-765 pages.

De longues années d'études spéciales ont conduit M. Ben Edwin Perry à concevoir le plan d'un vaste ouvrage sur la littérature ésopeque, comprenant quatre volumes. Le premier, qui est celui que nous avons sous les yeux, contient tous les textes grecs et latins de cette littérature. Le deuxième, appendice du premier, offrira la traduction anglaise des textes orientaux de même caractère. Le troisième sera un commentaire des textes grecs et latins et des textes orientaux traduits. Le dernier contiendra un essai sur l'histoire des diverses traditions représentées par tout ce matériel. Le titre *Aesopica* abrite tout cela. Il signifie tout ce qui concerne Esope ou se réfère à son nom, sa vie, sa renommée, les traits ou sentences qui lui sont attribués, et principalement les fables, celles anciennement recueillies et celles créées ensuite selon le même type. La fable en effet constitue un genre littéraire bien défini. Elle est un récit qui doit remplir trois conditions : être fictif ; ne concerner qu'une seule action ; exprimer une moralité. Les anciens fabulistes ou compilateurs des « fables d'Esope » se sont parfois écartées de ces règles. B. E. Perry s'est autorisé de leur exemple, surtout pour la période latine médiévale.

Le premier volume est divisé en sept parties de longueur très inégale, que nous allons passer en revue. La première, *Vita Aesopi* (p. 1-242), concerne, après une longue préface sur les sources lointaines de « l'histoire d'Esopé » les diverses recensions grecques de cette vie. L'auteur en indique trois principales. Il y a celle de Planude, composée vers 1300, souvent éditée; celle de Westermann, dite *Vita Westermanniana*, publiée, unique édition, en 1845 : elle est à la base de la *Vita Planudea*, qui en dépend entièrement; celle enfin appelée par notre auteur *Vita vulgaris*, beaucoup plus ancienne, contenue dans un seul manuscrit. Celui-ci se trouvait autrefois à Grottaferrata et était connu par une description de la fin du XVIII^e siècle. Disparu de la bibliothèque des moines basilien, il avait été recherché en vain par divers érudits. C'est un bonheur et un mérite de B. E. Perry d'avoir pu l'identifier avec le codex 397 de la Bibliothèque de Pierpont-Morgan à New-York. Tandis que la tradition manuscrite de la *Vita Westermanniana* ne remonte pas au delà du XIII^e siècle, le manuscrit G (= Grottaferrata) est du X^e siècle. Notre érudit établit que ce texte dépend plus directement de la vie originale perdue, celle-ci étant située entre l'an 30 av. J.-C. et 100 ap. J.-C. (Voir le conspectus, p. 22).

B. E. Perry nous donne aussi une édition critique sur base de nombreux manuscrits de la *Vita Westermanniana*. Elle s'imposait d'autant plus que celle du savant allemand reposait sur une base fort étroite, trois manuscrits seulement, et que celui dont dépend presque toute l'édition n'est que la copie d'une copie, celle-ci faite par la femme du célèbre Reiske, d'un manuscrit de la Laurentienne. L'apparat critique de la nouvelle édition, très chargé, n'accompagne pas le texte, mais, disposition peu commode, en est séparé par l'édition d'un témoin latin de la même Vie, dite *Vita Lolliana*, qui est la traduction par Lolliano d'un texte grec dont il ne reste aujourd'hui qu'une partie (manuscrit du XIV^e siècle).

La seconde partie du volume comprend les témoignages des anciens sur Esopé et les fables ésopiques (105 numéros); la troisième reproduit les sentences attribuées à Esopé (52 numéros); la quatrième, les collections de proverbes mis sous son nom (200 proverbes); le tout évidemment avec références aux sources.

La cinquième est de beaucoup la plus importante du volume. C'est l'édition des fables grecques. La tradition manuscrite comprend cinq recensions, I, I a, II, III, IV, dont les principales sont I et IV. Notre érudit écarte certaines formes de l'époque byzantine que E. Chambry avait groupées dans une V^e recension. Le texte fondamental est représenté par la recension I. C'est celle qu'édite B. E. Perry. Ce qui fait la grande nouveauté et la valeur hors pair de cette édition, c'est que, pour la première fois, s'y trouve utilisé le précieux manuscrit G dont nous avons déjà parlé; il en constitue même la base pour les 226 fables qui y sont conservées. Cet avantage n'a pas dispensé notre éditeur d'examiner à nouveau tous les manuscrits déjà connus par ses devanciers et même d'en rechercher d'autres. C'est ainsi qu'il s'est procuré les photographies d'un manuscrit des Météores, signalé dans le répertoire de N. Bées. Il lui a manqué cependant de connaître un manuscrit de Halki, n° 157, du XIV^e siècle, décrit par A. Papadopoulos-Kérameus dans le *Sylloge littéraire grec de Constantinople*, supplément au tome XVI, 1885, p. 44-45.

L'édition des fables grecques est distribuée sous les chefs suivants : 1. Fables de la 1^{re} recension, dont nous venons de parler. 2. Fables de la recension Ia qui manquent dans la précédente. 3. Autres fables tirées de divers manuscrits d'Esopé. 4. Fables d'origine babrienne, soit conservées en vers, soit transmises en paraphrase seulement. 5. Énumération, avec renvois, des fables contenues dans la *Vita*. 6. Fables fournies par Dosithée Pesonatus. De ce personnage il n'est malheureusement pas question dans ce volume. 7. Fables fournies par Aphthonius. 8. Trois fables tirées des tétrastiques byzantins. 9. Trois fables tirées du Laurent. 57. 30.

Enfin 10. Autres fables de divers auteurs. C'est dans cette catégorie sans doute qu'eût dû prendre place la fable de Dionysos et les trois grappes, attribuée à Esope par Photius (cf. notre note dans les *Mélanges Henri Grégoire*, t. II, p. 129-132) (1).

La sixième partie du volume est une nouvelle édition de la collection de fables dites de Syntipas. La septième est constituée par les fables latines de Phèdre, d'Arianus et autres d'origine diverse, y compris celles du M. A. jusqu'en 1500. Pour ces textes, il n'est pas fait de nouvelle édition critique : notre érudit reproduit les meilleures éditions antérieures en marquant les variantes, mais sans s'interdire de faire, le cas échéant, un choix personnel entre les leçons. Le total de toutes les fables éditées, grecques et latines, s'élève à 725, sans compter les item.

Des tables détaillées terminent le volume. D'abord une table comparative selon l'ordre des fables grecques entre cette édition et les éditions antérieures ; un index des fables grecques, à l'exception de celles de Syntipas, dont la table est à l'intérieur du volume ; un index des fables latines ; deux *indices* supplétifs pour les noms de personnes ou de choses qui n'apparaissent pas dans les titres des fables, l'un pour les fables grecques, l'autre pour les fables latines ; deux *indices* enfin pour les noms propres : a) qui se trouvent dans la *Vita*, les sentences, les proverbes ; b) dans les témoignages. Le volume est ainsi pourvu de précieux moyens d'utilisation. Il nous reste à souhaiter que le savant professeur de l'Université de l'Illinois puisse poursuivre et achever le grand ouvrage dont il a conçu le plan et dont il vient de donner ici la pièce essentielle.

V. GRUMEL.

MAZZARINO (SANTO), *Aspetti sociali del quarto secolo. Ricerche di storia tardo-romana*. L'« Erma » di Bretschneider, Roma, 1951. In-8°, 452 pages.

M. Santo Mazzarino nous a déjà donné un ouvrage sur Stilicon qui témoigne hautement de sa profonde connaissance de l'histoire du Bas-Empire. Centré sur un personnage principal, son « Stilicone » offre une unité de composition remarquable. Dans ce nouveau livre n'apparaît pas la même harmonie. Divers problèmes y sont étudiés qui ont cependant une certaine unité d'intérêt, puisqu'ils contribuent tous à faire apparaître en quelles conditions économiques et sociales se sont produites la crise de l'État romain et la chute de l'Empire d'Occident.

L'auteur commence par le problème du Bas-Empire en rappelant les solutions « pessimistes » selon lesquelles les conditions économiques et sociales de l'empire au IV^e siècle préparaient et devaient amener sa ruine, ou « optimistes », qui voient dans l'Empire un dynamisme robuste et sain, une haute civilisation qui ne succombe que par « assassinat », selon l'image qui restera, de Piganiol. Le professeur de Catane distingue à juste titre civilisation ou forme de vie supérieure et structure statale et sociale. Autre chose est l'orgueil avec lequel les classes dirigeantes s'attachent à la culture antique, autre chose l'équilibre social et la solidité de l'Etat *tardo-romano*. Une haute forme de civilisation n'exclut pas la faiblesse de structure de l'Etat. Et si les barbares ont commis un assassinat, cet assassinat a commencé du fait de l'Etat lui-même barbarisant l'armée romaine. Cette armée, surtout à l'origine et dans tout le cours du IV^e siècle, il la fallait nombreuse pour contenir à la fois l'empire rival des Sassanides et les poussées

(1) B. E. Perry a publié depuis, à l'occasion de ma note, un article très érudit sur ce sujet, indiquant les variantes du thème et les diverses attributions autres que celle de Photius à Esope.

barbares sur le Rhin et sur le Danube. Son entretien exigeait des dépenses considérables qui, en définitive, reposaient sur les forces productives de l'Etat, savoir les colons. Mais c'étaient eux qui fournissaient le recrutement. Vu la longueur de l'engagement, une vingtaine d'années, ce recrutement diminuait d'autant les forces productives et les ressources d'entretien. Comment alors alimenter l'impôt? Un moyen obvie était de remplacer, selon la mesure des besoins, l'enrôlement des colons par une taxe et faire appel à des mercenaires, ceux-ci ne pouvant être que des barbares. On voit le problème.

En tout état de cause, quel était, en face de ce problème, la condition économique-sociale? La réponse est à demander aux auteurs contemporains. Plusieurs d'entre eux soulignent que les classes opprimées par le fisc attendent des barbares l'allègement de leurs charges; il y a même des migrations de Romains vers les Goths, ou les Badaudes ou autres encore, préférant vivre libres sous l'apparence de la servitude, que de vivre esclaves sous l'apparence de la liberté. Qu'est-ce qui rend si pénible la condition du contribuable? C'est principalement le phénomène de l'*adaeratio*. Le Bas-Empire connaît une économie monétaire solidement établie, ancrée sur l'or depuis Constantin, et un système d'exactions ou d'impôts en nature. Ces exactions sont parfois remplacées par une taxe en monnaie : c'est l'*adaeratio*. A qui profite-t-elle? Selon la théorie dominante de Mickwitz, c'est la bureaucratie et l'armée qui font pression pour obtenir les biens en nature, tandis que les « possesseurs » préfèrent l'*adaeratio*. Se fondant à la fois sur l'*Historia Augusta* (Vita Claudii, mal interprétée par Mickwitz) et sur le *De rebus bellicis*, représentant l'une, la pensée de la classe sénatoriale, l'autre, faisant écho aux plaintes des paysans, S. M. établit que tant l'armée que la bureaucratie, ou plutôt leurs agents préféraient de beaucoup l'*adaeratio* et y trouvaient la source de gains considérables. En exigeant l'argent au lieu des biens en nature, ils en établissaient le prix à un taux fort élevé, et dans la suite, les achetaient par réquisition au taux le plus bas, inférieur même parfois à celui du marché, et gagnaient la différence. Ce qui aggravait encore la condition des paysans, c'est que par rapport à l'or, car il fallait payer l'*adaeratio* sur la base de l'or, la monnaie de bronze avait subi, depuis la réforme monétaire de Constantin, une baisse sensible.

Ce que nous venons de dire suffit pour caractériser quel genre de problème examine S. M. Il analyse aussi les mesures proposées par le remarquable auteur anonyme du *De rebus bellicis* pour remédier à la crise économique-sociale, les diverses lois impériales qui, avec plus ou moins de succès, apportent des corrections partielles à des abus plus voyants. Il donne de l'une ou de l'autre une interprétation nouvelle. Il dit son mot sur des problèmes annexes ou connexes : le problème démographique : accroissement de la population dans les villes-capitales et diminution dans les campagnes, appropriation progressive par le sénat des hautes charges administratives ou politiques, division de l'armée en *comitatenses* et *limitenses*, le rôle, moral principalement mais capital, du christianisme sur la diminution de l'esclavage, etc. Il faut noter à part, car ce sont des conclusions qui en commandent d'autres, la datation nouvelle des deux sources fondamentales que nous avons nommées, le *De rebus bellicis* et l'*Historia Augusta*, la première, antérieure au règne de Julien, l'autre, de la première décade du ^ve siècle.

A cet ouvrage plein de choses, mais qui souffre de redites, d'emboîtements, d'enchevêtrements, il manque, pour s'y retrouver, une récapitulation qui présente d'une manière ordonnée les résultats obtenus. Il lui manque également un *index nominum et rerum*, et aussi une bibliographie qui permette de retrouver aisément les références complètes des nombreuses sources ou études citées dans les notes et dont les indices ne sont pas répétés.

Ce compte rendu n'a pu donner qu'une idée générale de l'ouvrage : il n'a pu relever tous les aperçus nouveaux, les conclusions personnelles de l'auteur sur

nombre de points. Le tout forme une masse importante et de qualité, qu'un historien du Bas-Empire ne pourra se dispenser de connaître.

V. GRUMEL.

FOUCAULT (J.-A. DE), *Strategemata, in lucem prolata curis...*, Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1949. In-8°, 152 pages (Nouvelle collection de textes et documents publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

Dans ce volume sont édités deux traités militaires byzantins, dérivés, entre autres, des *Hypotyposeis*. L'un, *Strategemata virorum antiquorum*, est contenu dans l'Ambrosianus 139 et là seulement, l'autre, *Parecbolae e strategicis actionibus*, contenu en divers manuscrits, dont les deux principaux sont le Barberianus graecus 271 et le Scorialensis Y-III-41. Tous deux étaient restés jusqu'à présent inédits. Ils représentent par leur vocabulaire et leur syntaxe un état du XI^e siècle, le second étant un peu postérieur au premier. On ne connaît l'auteur ni de l'un, ni de l'autre, malgré les efforts faits pour attribuer les *Parecbolae* à Hérón.

La disposition de l'édition est très claire. L'apparat comporte deux registres, l'un concernant strictement la tradition manuscrite, l'autre contenant les notes critiques. A la fin du volume est un index très détaillé du vocabulaire (en 52 colonnes), un index des noms propres, hommes, femmes, nations, lieux (6 colonnes); et enfin une table de la matière contenue dans les deux traités.

La présente édition accroît la collection des traités militaires byzantins entreprise par M. Dain, qui lui a déjà donné trois volumes, *Leonis VI Sapientis Problemata*, *Sylloge Tacticorum*, *Naumachica*. Deux autres ouvrages sont annoncés pour bientôt : *Nicephori Urani Tactica* et *Poliorectica*. Le nom de M. Dain est une garantie pour la marche de l'œuvre et la qualité des éditions.

V. GRUMEL.

Mélanges Jules Lebreton (= Recherches de Science religieuse, t. XXXIX, 2-4 et t. XL, 1-2), 15, rue Monsieur, Paris-VII^e. Deux volumes in-8° de 480 pages chacun.

Le R. P. Jules Lebreton, S. J., a fourni une longue carrière professorale et littéraire. Préparé par de fortes études classiques et un enseignement de la philologie grecque et latine professé quatre ans durant, enseignement couronné par des thèses de doctorat sur Cicéron et César, il fut appelé à l'Institut Catholique de Paris en 1905 pour y enseigner la théologie. Deux ans plus tard, on lui confiait, à la fondation, la chaire nouvelle de l'Histoire des religions, domaine des plus délicats eu égard à la crise moderniste alors à son point le plus aigu. Trois ans plus tard, il créait, avec le P. Léonce de Grandmaison, les *Recherches de Science religieuse*. Il y rédigea, pendant trente ans, ses précieux Bulletins sur l'histoire des origines religieuses, en même temps qu'il collaborait aux *Études* et, quand il fut fondé, au *Dictionnaire de Spiritualité*. Son œuvre principale est une étude sur *Les origines du dogme de la Trinité*, dont le tome I^{er} parut en 1910 et connut six éditions (6^e en 1927) et le tome II en 1928. En 1934 et 1935, il publia, en collaboration avec J. Zeiller, les deux premiers volumes de la grande *Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin. Outre les *Recherches de Science religieuse*, beaucoup d'autres revues ou collections lui sont redevables. Les collègues et confrères du R. P. J. Lebreton ont saisi l'occasion de son 60^e anniversaire de vie religieuse

pour rendre, par le moyen de *Mélanges*, un hommage mérité à une activité si féconde et si honorable pour l'Institut Catholique de Paris, la Compagnie de Jésus et l'Eglise. Ce recueil, correspondant aux diverses sphères d'études du jubilaire, a été distribué en cinq parties : I. Antiquité. II. Ecriture Sainte. III. Origines chrétiennes et Patristique, de beaucoup la plus fournie. IV. Histoire de l'Eglise. V. Théologie et Spiritualité. Parmi les articles qui peuvent intéresser nos lecteurs, nous signalerons les suivants : Tome I, A. Dain, *Notes sur le texte grec de l'Épître de saint Clément de Rome* (p. 353-361). L'auteur éclaircit le problème que posent les mots *Δαναῖδας καὶ Δίρμαι*. Ce sont des fautes de copistes pour *νεανίδες παιδίσκαι*. Jointes à *γυναικες*, ils forment une asyndète de style classique. — G. Jouassard, *Aux origines du culte des martyrs dans le christianisme. Saint Ignace d'Antioche*, *Rom.* II, 2.

Tome II. G. Bardy, *L'inspiration des Pères* (p. 7-26); P. Smulders, *Le mot et le concept de Tradition chez les Pères* (p. 41-62); R. Draguet, *Un texte G de l'Histoire Lausiaque dans le Lavra 333 Γ 93* (p. 107-115); M. Richard, *Le pape saint Léon le Grand et les Scholia de Incarnatione Unigeniti de saint Cyrille d'Alexandrie* (p. 116-128); H. I. Marrou, *Ammien Marcellin et les « Innocents » de Milan* (p. 179-180); V. Grumel, *L'annexion de l'Illyricum oriental, de la Sicile et de la Calabre au Patriarcat de Constantinople* (p. 191-200); B. Leib, *Les patriarches de Byzance et la politique religieuse d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118)* (p. 201-221).

Le tome II de ces *Mélanges* s'achève par l'énumération détaillée, année par année, des travaux du R. P. J. Lebreton, de 1897 à 1950, y compris le détail de ses divers bulletins, ce qui accroît considérablement l'utilité de cette bibliographie. Nous unissons notre hommage à celui de tous les collaborateurs et souscripteurs de ce précieux recueil.

V. GRUMEL.

RAGON (E.), *Grammaire grecque*, entièrement refondue... Par A. DAIN, J. de FOUCAULT, P. POULAIN. In-8°, vi-263 pages.

Quand l'abbé E. Ragon publiait, en 1889, la première édition de sa *Grammaire grecque à l'usage des classes*, se doutait-il de la longue carrière qu'elle allait fournir? Celle de son devancier, l'abbé Maunoury, en était alors à sa vingt-cinquième édition. La nouvelle grammaire lui fut généralement préférée pour ses qualités pédagogiques. Et c'est à celle-ci, que malgré d'autres concurrences qui surgirent, est allée croissant et qu'est restée la faveur des maîtres de l'enseignement. Plus de soixante ans de pratique en ont consacré la valeur. Soixante ans, c'est beaucoup pour la vie d'un manuel. Il ne se peut qu'il n'en résulte un vieillissement. Ragon avait, certes, utilisé les connaissances philologiques et employé les terminologies de son temps. Son œuvre n'est plus en rapport, et de loin, avec les progrès considérables de la linguistique et des disciplines grammaticales. Une mise au point, un rajeunissement s'imposait. C'est la tâche qu'a entreprise et menée à terme M. A. Dain, Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes et professeur à la Faculté libre des Lettres de Paris, aidé de deux de ses disciples, J. de Foucault et P. Poulain. C'est plus que rajeunissement et mise au point qu'il faut dire, c'est refonte complète, c'est nouvelle naissance. Ce n'est pas en effet par addition que l'on a procédé, c'est tout l'ensemble qui a été révisé, texte et divisions intérieures du manuel. On a inséré, indépendamment des notions préliminaires, une première partie : *Notions de phonétique* (p. 7-18), où tous les renseignements de cette nature qui, chez Ragon, étaient dispersés, ont été groupés, mis au point, considérablement augmentés, logiquement ordonnés. Dans le texte, certains éléments ont été éliminés comme superflus, tel la Petite Syntaxe, et beaucoup de paragraphes

ajoutés. Dans le cadre général conservé, des titres nouveaux, mieux assortis, ont remplacé les anciens. On a visé partout à un enchaînement ou développement plus logique. C'est ainsi que les règles de la syntaxe ont été, autant que possible, distribuées sous des titres qui en indiquent l'objet plus précis; par exemple, les règles concernant l'article, qui se suivaient continuellement, ont été groupées en quatre paragraphes distincts. Partout l'on a cherché à obtenir une plus grande clarté par l'utilisation de caractères gras, non seulement pour le français, mais aussi pour le grec. Dans les déclinaisons et les conjugaisons, ils sont employés pour distinguer les désinences, qui, ainsi, se graveront comme naturellement dans la mémoire. Les exemples des règles de syntaxe sont soulignés de la même manière. (Notons en passant que presque tous ceux-ci sont tirés des auteurs classiques). Le même souci de clarté a fait encadrer tous les tableaux de déclinaison et de conjugaison et de nouveaux tableaux ont été établis, tels ceux pour les propositions conditionnelles, temporelles et relatives, p. 209, et pour les compléments de lieu, p. 159.

Une grammaire doit pouvoir fournir une réponse à toutes les difficultés grammaticales qui peuvent se présenter. Ce but a été atteint et il semble difficile de faire mieux. Peut-être cependant aurait-on pu attirer l'attention sur certaines formes qui risquent d'induire en erreur. Par exemple, il n'eût pas été superflu, je crois, d'avertir que l'infinitif aoriste actif n'est pas nécessairement, comme le paradigme λύσαι, un périspomène et, pareillement, que l'accentuation de l'impératif λύσον, à la différence de λύσαι que nous venons de nommer, vient uniquement de ce que l'accent ne peut pas être reculé davantage. A cet égard, le verbe λύω, trop bref, a l'inconvénient de ne pouvoir toujours joindre l'exemple à la règle. C'est évidemment pour cela que la grammaire de Koch avait préféré le paradigme παιδεύω. Mais il était difficile en France d'aller contre une tradition déjà séculaire. Aussi a-t-on laissé au maître le soin d'attirer l'attention sur ces particularités.

La nouvelle grammaire de Ragon, de Ragon-Dain comme on dira désormais, est appelée à être un instrument de travail et de consultation indispensable. Seuls les professionnels pourront l'apprécier à sa juste valeur. Sous leur direction éclairée, commençants et progressants y trouveront au mieux leur initiation et leur enrichissement, tandis que les maîtres eux-mêmes l'auront toujours auprès d'eux pour y rafraîchir leur mémoire et y renouveler leur préparation.

V. GRUMEL.

Actes du premier Congrès de la Fédération internationale des Associations d'Etudes Classiques à Paris (28 août-2 septembre 1950). Paris, Klincksieck, 1951. In-8°, 405 pages.

Dans tous les domaines, l'heure est à la collaboration poussée à l'échelle internationale. Pour ce qui est des travaux scientifiques, rien ne supprimera la qualité d'esprit et l'effort individuels, et l'œuvre vaudra toujours ce que vaut l'ouvrier. Mais chacun ne peut pas tout, et l'œuvre de chacun peut et doit être préparée, soutenue, enrichie par l'œuvre d'autrui. En outre, il est certaines tâches dans la recherche, et certaines conditions ou problèmes dans la publication des résultats où l'individu est impuissant et dont seul un effort commun peut venir à bout. De là, en divers pays, des Associations d'études entre gens intéressés aux mêmes disciplines, puis en un même pays, l'union des Associations de même genre ou consacrées à des disciplines proches, et enfin, c'est le stade de l'époque contemporaine, la fédération internationale des Associations similaires. C'est là qu'en sont venues à leur tour les Associations d'Etudes classiques : elles se sont constituées

en Fédération internationale sous l'égide de l'Unesco, par l'intermédiaire du Conseil de la Philosophie et des Sciences Humaines. Elle a élu comme président M. Carston Hoeg (Danemark).

La jeune Fédération se devait d'affirmer son existence et sa vitalité par un premier Congrès. Le choix du lieu se porta sur Paris. Sauf la séance inaugurale, les sessions se tinrent à l'Institut d'Art et d'Archéologie. Le président du Congrès fut M. Marouzeau.

Les travaux et communications du Congrès furent de deux sortes : des études proprement dites, groupées respectivement autour d'un centre d'intérêt commun, et des informations sur les entreprises de collaboration en cours et les plans de publication. Les conférences ont été distribuées de telle sorte que l'attention, variant d'objet, pût se renouveler, et l'intérêt se régénérer. C'est cet aspect qui a guidé la publication des actes. Nous nous en écarterons ici pour la clarté de l'exposé et grouperons les communications suivant leurs catégories.

Voici, dans la première, les sujets d'étude abordés : *L'héritage indo-européen et les substrats méditerranéens*. Langues, institutions, religions : Rapport de M. Benvenuto Terracini. Communications de M. Pallottino, U. Pestalozza, A. Tovar, H. van Effenterre, V. Cichitti, F. de Pograny-Nagy, F. N. Snowden ; *Les emprunts grecs dans le monde romain* : Rapport de M. Santo Mazzarino. Communications de B. Pace, A. N. Zadoks-Jitta, F. Benoît, J. Perret ; *Nature et chronologie des apports hellénistiques* : Rapport de M^{lle} Gisela Richter. Communications de Ch. Picard, J. Charbonneaux, W. Peremans ; *Les formes du latin dit « vulgaire »* : Rapports de M. Giovanni Battista Pighi et de M^{lle} Christine Mohrmann. Communications de A. Burger et H. L. W. Nelson ; *Les mythes grecs dans l'art et la littérature* : Rapport de M. Fernand Chapouthier. Communications de J. Duchemin, T. A. Sinclair, F. J. Tritsch, A. Roig ; *La littérature latine d'époque patristique*. Direction de recherches : Rapport de M. Pierre Courcelle. Communications de G. de Plinval, J. O'Meara, G. Quispel, P. Courcelle ; *La stylistique grecque* : Rapport de M. Pierre Chantraine. Communications de P. Costil, E. des Places, E. della Valle ; *La romanisation : organisation, échanges intellectuels et économiques ; écoles d'art provincial* : Communications de M. Pallottino, F. E. Brown, V. Buescu, J. C. Serra-Rafols.

Dans la seconde catégorie, les sujets traités sont groupés comme suit : *Coopération internationale et coordination des disciplines et des publications*. Documentation et échanges : Rapport de M^{lle} Juliette Ernst. Suggestion de M. Durry ; *Les grandes entreprises internationales et les instruments de travail : encyclopédies, répertoires, catalogues, indices, lexiques* : Rapport de M. Giuseppe Lugli. Suggestions et propositions de P. J. Enk, J. J. E. Hondius, A. H. M. Jones et H. J. Marrou, A. M. Bon, V. Ussani, V. Dölger, M. Richard, L. K. Born, M. M. Metzger, P. Katz, J. C. Serra-Rafols. Nous intéressent tout particulièrement ici les communications de A. H. M. Jones et H. J. Marrou : « Deux projets de prosopographie concernant le Bas-Empire », de F. Dölger, Ueber der « Plan einer Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit » : Stand und Methode ; de M. Richard, « Pour un inventaire sommaire des manuscrits grecs des bibliothèques mineures » ; *Le problème de l'édition*. Collections, éditions savantes, éditions techniques. Ordre d'urgence dans la publication des textes médiévaux : Rapport de M. Alphonse Dain. Suggestions de P. Laurent, de A. Dumon : « L'édition du Corpus christianorum », de M. Manoussacas : « L'édition des romans byzantins », de J. de Malafosse : « Le problème de l'édition des textes du Jus graeco-romanum », de B. L. Ulmann, de L. Hermann ; *Débat sur la culture classique dans l'enseignement moderne* : Rapports et interventions de V. Ussani, J. Béranger, P. J. Enk, S. Daitz, O. Regenbogen, J. Marouzeau.

Il y eut aussi quelques communications hors cadre, ainsi que des réunions

spéciales. Parmi celles-ci est à signaler pour nous la réunion des byzantinistes. On y a relevé le grand intérêt qu'il y aurait de créer à Istanbul une zone archéologique afin de préserver les vestiges considérables encore enfouis dans le sol dans la région de Sainte-Sophie, du Palais et de l'Hippodrome. Ce vœu a été inséré sous forme d'appel dans les conclusions du Congrès. Chose plus concrète, on y a créé, sur la proposition de F. Dölger, une Commission internationale chargée d'étudier et de promouvoir la publication du Corpus des Actes de l'empire grec d'Orient. Elle est ainsi constituée : F. Dölger (président), H. Grégoire, V. Laurent, P. Lemerle, M. Manoussacas, S. G. Mercati. Le Congrès se termina par un ensemble de vœux, de suggestions, d'appels, ayant pour objet d'approuver certaines entreprises collectives et d'en favoriser la marche, le progrès et la publication. Il se sépara après s'être donné rendez-vous à Copenhague en 1954.

V. GRUMEL.

Actes du Congrès de droit canonique. Cinquantenaire de la Faculté de droit canonique, Paris 22-26 avril 1947. Letouzey et Ané, Paris, 1950. In-8°, 414 p.

La Faculté de droit canonique de Paris, qui s'honore, entre autres, des noms de Gasparri, le futur cardinal, Mgr Boudinhon, Paul Fournier, M. Villien, pour ne parler que des disparus, fut érigée en 1895. Elle tint à marquer par un Congrès ses cinquante ans d'existence, mais ne put le faire, en raison des difficultés de tous ordres qui résultaient de la guerre à peine terminée, qu'en 1947. Un premier compte rendu fort succinct parut presque aussitôt, en attendant le volume des Actes publié trois ans plus tard. On trouvera dans celui-ci, outre une « Histoire sommaire de l'enseignement du droit canonique en France au XIX^e siècle et de la Faculté de droit canonique de Paris », qui compte 93 pages (p. 24-116), due au doyen actuel, M. l'abbé Pierre Andrieu-Guitrancourt, une « Bibliographie sommaire de la Faculté de droit canonique » (travaux des anciens professeurs, des professeurs en fonction et des anciens élèves) (p. 117-137), et toute une série d'inédites communications, dont les unes ont un intérêt local ou national, et les autres sont d'intérêt commun. Parmi celles-ci nous notons : J. Creusen, *Précepte particulier et censure réservée* (p. 218-222), J. Dauvillier, *Le partage d'ascendant et la parabole du fils prodigue* (223-228) ; R. David, *La place du droit canonique dans les études de droit comparé* (229-238) ; J. Gaudemet, *Droit romain et droit canonique en Occident aux IV^e et V^e siècles* (254-267) ; E. Jombart, *Tradition et progrès en droit canonique* (295-304) ; Stéph. Kuttner, *Quelques observations sur l'autorité des collections canoniques dans le droit classique de l'Eglise* (305-312) ; G. Le Bras, *La formation du droit romano-canonique* (335-338) ; Ch. Lefebvre, *Equité canonique et manifestation de volonté* (339-347) ; H. Mazeaud, *La lésion* (348-357) ; W. Onclin, *L'organisation des pouvoirs dans l'Eglise* (369-375).

On voit par cette simple énumération la richesse et l'intérêt des Actes de ce Congrès. Depuis lors, la Faculté de droit canonique a décidé d'instituer tous les deux ans, sinon un Congrès proprement dit, du moins des réunions d'études où seront données des conférences par des spécialistes et où seront invités tous ceux que les problèmes canoniques ou mixtes intéressent. La première de ces réunions a eu lieu en 1952. Elle a donné naissance à une publication annuelle, « L'Année canonique », destinée à fournir des informations et des études d'actualité sur les textes et les problèmes législatifs contemporains, ainsi que sur la production des travaux scientifiques de droit canonique.

V. GRUMEL.

Mélanges d'histoire du moyen âge. Louis HALPHEN. Paris, Presses universitaires de France, 1951. In-8°, xxiii-713 pages. Prix : 1.800 fr.

Louis Halphen occupait en France et, on peut dire, dans le monde, une place de premier plan comme historien du moyen âge. Une vingtaine de volumes et plus d'une centaine d'articles sont le fruit de son travail, sans compter les bulletins critiques, les comptes rendus, les éloges académiques, les discours de circonstance. Avec Philippe Sagnac il fonda et dirigea jusqu'à l'achèvement la grande collection historique « Peuples et civilisations ». On lui doit également la fondation et la direction de la *Collection des classiques de l'histoire de France*, recueil de textes édités selon les règles de la plus sévère critique. Son activité s'exerça de plus par le professorat, qui lui permit de former de jeunes historiens à qui il communiqua sa flamme et sa méthode rigoureuse. Aussi, amis et disciples s'apprêtèrent à lui offrir pour ses soixante-dix ans l'hommage d'un recueil de *Mélanges*, et il en suivait avec intérêt la préparation. Hélas! le jubilaire mourut subitement le 7 octobre 1950 et ceux qui se faisaient à l'avance une fête de lui offrir cette gerbe de travaux ne purent que la déposer en hommage sur une tombe fraîche.

L'hommage, du moins, est digne de celui qu'il veut honorer. Après une préface où M. Ch. Edmond Perrin, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, évoque en termes sentis ce que fut son éminent collègue, après la liste détaillée des travaux du disparu, vient l'important défilé des 80 articles qui composent le recueil, portant sur les sujets les plus variés de l'histoire du moyen âge, soit oriental, soit principalement occidental. Nous indiquerons ici ceux qui peuvent plus spécialement intéresser nos études.

Bernhardt Blumenkranz, *Siliqueae porcorum* (cf. Luc, xv, 16). *L'exégèse médiévale et les sciences profanes* (p. 11-17), suggère que l'application de cette parole évangélique aux sciences profanes par plusieurs Pères latins, et qui peu à peu fut abandonnée, pourrait remonter à Origène. — Louis Bréhier, *La Légende des sages païens à Byzance* (p. 55-69). Dans certaines compositions iconographiques, plusieurs sages de l'antiquité, tenus pour les précurseurs du christianisme, figurent auprès des prophètes. L. Bréhier montre l'origine littéraire de ce thème. — Claude Cahen, *Le commerce anatolien au début du XII^e siècle* (p. 91-101). — Charles de Clercq, *L'influence de la règle de saint Pacôme en Occident* (p. 169-176). — François-Louis Ganshof, *Charlemagne et le serment* (p. 259-270). — Rodolphe Guiland, *Οἱ δῆμοι. Αἱ σ῏οαι* (p. 277-306). Etude topographique sur l'emplacement de ces lieux à l'Hippodrome. — Paul Goubert, *Chronologie des lettres austrasiennes* (p. 291-295). — Henri Marc-Bonnet, *Richard de Cornouailles et la couronne de Sicile* (p. 482-489). Précise les informations selon lesquelles Innocent IV offrit la couronne de Sicile à ce prince anglais. — Jean Richard, *Le chartrier de Sainte-Marie-Latine et l'établissement de Raymond de Saint-Gilles à Mont-pèlerin* (p. 605-612). Sainte-Marie est le nom de l'abbaye bénédictine fondée à Jérusalem bien avant l'arrivée des croisés, et aussi le nom qui fut donné au prieuré Saint-Philippe d'Agira dans le diocèse de Catane, quand les moines de Jérusalem s'y réfugièrent après la reconquête de Jérusalem par les musulmans, et l'établirent en abbaye. Les archives de la Sainte-Marie sicilienne conservent une pancarte du xii^e siècle où sont transcrits trois actes des premiers comtes de Tripoli en faveur de l'abbaye-mère. J. R. publie ces documents et en tire des données qui font mieux connaître la banlieue de Tripoli où étaient les donations des dits comtes. — Paul Rousset, *La conception de l'histoire à l'époque féodale* (p. 623-633). L'histoire n'est pas une simple énumération des faits; elle entre dans un dessein supérieur : celui de montrer l'action divine dans le monde, et de porter les hommes au bien et les détourner du mal. Tendances donc apologétique et moralisatrice.

Ces travaux qui concernent le moyen âge oriental rappellent l'intérêt que

Louis Halphen, attentif à tout l'éventail médiéval, apportait aux études byzantines. L'éminent historien témoignait beaucoup de bienveillance à notre Institut et ce nous est un devoir de lui adresser ici un hommage d'admiration et de reconnaissance.

V. GRUMEL.

GENNADIOS, métropolite d'Héliopolis et de Theirai, *Ἱστορία τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου*, T. I^{er}, Athènes, 1953. In-8^o, xv-445 pages.

Mgr Gennadios d'Héliopolis est l'un des prélats les plus érudits de l'Orient orthodoxe. Nombre de travaux sont sortis de sa plume, parmi lesquels il faut citer spécialement les deux volumes de sa *Φωτίειος βιβλιοθήκη*. Spécialisé dans l'histoire de l'Eglise grecque, bien au courant de la production occidentale sur ce sujet, il a conçu la pensée de doter le public orthodoxe d'une grande « histoire du Patriarcat œcuménique ». Le plan n'en est pas indiqué, et il n'est pas dit quelle en sera l'ampleur. L'auteur a bien voulu nous apprendre de vive voix que l'ouvrage doit comprendre trois volumes.

Le premier, que nous présentons ici, s'étend jusqu'aux empereurs isauriens, mais sans y inclure l'iconoclasme. En outre, on y voit traitée à la suite, et occupant les deux cinquièmes du volume, toute une série de thèmes généraux qui s'étendent à la durée entière de l'empire byzantin. Cette disposition ne laisse pas que d'être déconcertante. L'auteur la justifie par la raison que l'on ne saurait diviser en tranches la vie historique du patriarcat œcuménique. Soit! mais pourquoi placer cette description à l'époque des Isauriens et ne pas attendre que soit achevée la série des patriarches jusqu'à la fin de l'empire byzantin? C'est là qu'il aurait été plus naturel de traiter de la vie et des institutions du patriarcat. Agir autrement, c'est anticiper sur les siècles suivants, car cette vie n'est pas uniforme dans ses manifestations, et ces institutions ne sont pas figées dès le début.

Le volume, divisé en neuf sections, comprend deux parties bien distinctes : l'une, qu'on pourrait appeler « Historique », et l'autre : « La vie et les institutions ».

La première comprend les cinq premières sections. I. Avant la formation du patriarcat œcuménique. II. La formation définitive du patriarcat œcuménique. III. Après le concile de Chalcédoine. IV. Le monothélisme, Les patriarches monothélites de Constantinople et les empereurs. Les patriarches orthodoxes et les empereurs. Le sixième concile et le concile quinisexte. V. L'étendue de la juridiction du patriarcat œcuménique avant les Isauriens.

Cette partie de l'histoire du patriarcat se confond avec l'histoire générale de l'Eglise. Il ne faut donc pas nous attendre à y trouver des sources nouvelles et des faits nouveaux. Mais l'auteur se montre au courant des diverses controverses et ne néglige aucunement de placer sa solution. La tendance générale est de favoriser l'« Orthodoxie », mais il faut reconnaître une volonté d'objectivité qui lui fait honneur. Pour l'origine de l'Eglise de Constantinople, sans rejeter expressément le récit du pseudo-Dorothee, il ne lui attribue pas la même importance que ses devanciers et en donne davantage à l'information d'Eusèbe sur l'apostolat en Scythie et en Thrace, Byzance se trouvant en Thrace.

Il ne saurait être question ici de repasser en revue toutes les solutions personnelles de l'auteur sur telle ou telle question, de les approuver ou de les discuter. Cela nous entraînerait trop loin. Un petit détail seulement : quand l'anonyme latin de Baronius dit que Ménas est le 21^e évêque de Constantinople, il ne compte pas à partir de Métrophane, mais de saint Grégoire de Nazianze; il ne parle pas d'évê-

que simplement, mais d'*episcopus universalis*, c'est-à-dire « œcuménique ». Et il suffit d'ailleurs de compter.

La deuxième partie de l'ouvrage comprend les quatre dernières sections : VI. L'Eglise de Constantinople et les empereurs. VII. Le concours de l'Eglise et de l'Etat pour l'expansion du christianisme et de la civilisation chez les barbares. VIII. Système administratif du patriarcat et système administratif de l'archevêché de Constantinople. IX. L'Eglise patriarcale et la maison patriarcale.

C'est sans contredit cette seconde partie qui est la plus neuve et sera la plus utile. L'auteur y publie, je le signale spécialement, parce qu'on ne peut s'attendre à les y trouver, diverses lettres, en tout ou en partie, du patriarche Athanase I^{er} (pp. 309, 364, 375-381; y ajouter un fragment dans la première partie, p. 150-151).

Cette histoire du patriarcat n'est pas une histoire des patriarches. C'est pourquoi il ne faut pas s'attendre à y trouver et il serait injuste d'y chercher la matière de nos Regestes, encore moins un complément. Telle quelle, elle donne une image complète, qu'il sera toujours possible de contrôler, au moyen des sources et des références indiquées, du développement à travers les plus diverses circonstances, de la vie et des institutions de l'Eglise byzantine.

Une table des principaux noms (empereurs, patriarches et plusieurs autres) est un moyen de consultation fort utile, mais il le serait davantage sans cette limitation.

Quelques distractions. Dans la première section on passe du ch. v au ch. vii; il n'y a pas de ch. vi. Dans le ch. v, le titre : *Théodose II* est à remplacer par *Théodose I^{er}*, mais la faute n'existe pas dans la table. Beaucoup trop de fautes typographiques défigurent les mots ou noms en caractères latins. Au bas de la page 18, la référence doit être p. 1509 au lieu de 2059.

Plusieurs planches iconographiques, le plan de Chalcédoine et Hiéria et le plan de la ville de Constantinople, tous deux de Misn, terminent l'ouvrage.

Nous souhaitons que Mgr Gennadios puisse nous donner sans trop tarder la continuation de son important ouvrage.

V. GRUMEL.

CASAMASSA (P. Antonio), O. S. A., *Gli apologetici greci. Studio introduttivo* (Lateranum, Nova Series. An. x-v, iv, 1-4), *Facultas theologica Pontificii Athenaei Lateranensis*, Roma, MXXMLIII-MXXMLIV. In-8°, ix-294 pages.

Le P. Casamassa s'est spécialisé dans l'étude des premiers écrivains du christianisme. Ce livre vient après un autre : *I Padri Apostolici*, paru en 1938. Il est conçu sur le même modèle, et la matière est traitée avec la même acribie et la même clarté.

Dans une introduction générale, l'auteur, présentant les ennemis du christianisme, juifs et païens, expose leurs objections respectives contre le nouveau culte et systématise les réponses faites par les apologistes. L'ouvrage est divisé en deux parties : 1) les apologistes dont les œuvres ont été conservées, 2) les apologistes dont les œuvres sont perdues.

Les premiers sont : Aristide, Justin, Tatien, Athénagoras, Théophile d'Antioche, Hermias. Pour chacun d'eux, sont indiqués d'abord les témoignages anciens, puis pour leurs divers ouvrages la transmission du texte (codices et papyri), les circonstances de la composition, les questions d'authenticité (s'il y a lieu), les divers points dogmatiques dont témoigne l'œuvre. Sont indiqués également, à l'appui des témoignages anciens, les œuvres perdues de tel ou tel auteur.

Pour les apologistes dont les ouvrages n'ont pas survécu : Quadratus, Ariston de Pella, Miltiade, Claude Apollinaire, Méliton de Sardes, le sénateur Apollonius, l'auteur utilise au mieux les renseignements fournis sur eux par les témoignages anciens et les citations qu'ils en font.

Une conclusion générale rassemble et synthétise tout l'apport doctrinal des auteurs étudiés.

Le P. Casamassa est bien au courant de tous les problèmes traités. Sa bibliographie du reste en témoigne (voir aux pp. 1 et 25-28), et *passim* dans le livre. Tous les noms d'auteurs cités se retrouvent dans l'index analytique qui termine l'ouvrage. Cet index est précédé d'un autre qui indique, en suivant l'ordre des bibliothèques, tous les manuscrits et papyri qui ont été signalés pour la transmission des textes. C'est un exemple qu'on voudrait voir imité et généralisé. L'ouvrage, on le voit, est pourvu d'utiles moyens de consultation.

V. GRUMEL.

Corpus christianorum. Series latina. T. I, 1 : Quinti Septimi Florentis Tertulliani Opera : *Ad Martyres, Ad Nationes*. Turnhout, Edit. Brepols, 1953. In-8°, xxvii-76 pages. Prix : 80 fr. belges.

Le « *Cursus Patrologicus completus* » de Migne a rendu pendant un siècle d'incalculables services. On lui doit, pour une grande part, le renouveau des études patristiques dans la seconde moitié du siècle dernier. Mais il ne suffit évidemment plus : il faut, en y recourant, être sur ses gardes, soit pour l'utilisation du texte, soit, parfois, pour l'attribution des ouvrages. En outre, l'épithète « *completus* » ne peut plus lui convenir après tant de textes nouveaux trouvés et édités depuis. On connaît les grandes entreprises destinées à doter la Patrologie d'éditions critiques : celle de Berlin pour les Pères grecs, commencée en 1897, n'affiche sur son programme que les trois premiers siècles du Christianisme, quoique, en fait, l'exécution déborde un peu cette limite; celle de Vienne, pour les écrivains latins, commencée en 1866, avance avec une lenteur qui fait craindre qu'elle n'arrive jamais à terme. L'une et l'autre sont encore loin d'avoir remplacé Migne, qui demeure ainsi, à la fois, nécessaire et insuffisant. Un essai a été tenté récemment pour remédier, au moins en partie, à cette insuffisance. Un professeur des Facultés Catholiques de Lille, M. Glorieux, sous le titre « Pour revaloriser Migne » a publié un fascicule, en supplément aux *Mélanges de Science religieuse*, où sont indiqués dans l'ordre alphabétique, pour chaque auteur, soit la dernière édition critique, soit l'étude principale concernant le caractère authentique ou non et, éventuellement, la véritable paternité de tel ou tel écrit. L'essai de M. Glorieux ne concerne que la Patrologie latine. Il rendra de grands services, en attendant mieux. Ce mieux, c'est ce que nous promettons et que déjà commencent à nous offrir les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Pierre, à Steenbrugge, Belgique. Dans la ligne des traditions de leur Ordre, ils ont conçu une entreprise considérable : celle de nous doter d'un Corpus à jour de tous les textes chrétiens de la période patristique, close avec l'œuvre de Bède. Il comprendra non seulement les écrits patristiques proprement dits, mais aussi les textes conciliaires, hagiographiques, liturgiques, les monuments épigraphiques, les diplômes, etc., en un mot tout ce qui reste en fait des monuments écrits des huit premiers siècles du christianisme. » La réalisation de l'entreprise commence par la série latine. Le plan en a été dressé, sous le titre « *Clavis Patrum* » dans le t. III de la revue « *Sacris erudiri* ». Le matériel à éditer a été distribué en 15 sections. Certains auteurs, cependant, dont l'œuvre

s'étend à plusieurs sections, auront ainsi leur œuvre disloquée. C'est un inconvénient, compensé par l'avantage d'avoir réunis ensemble les ouvrages de même nature, et diminué du reste par les renvois nécessaires.

La collection ne comporte évidemment que des auteurs ou textes chrétiens. S'il m'est permis de formuler un souhait, ce serait de ne pas éliminer les textes païens, quand ils appartiennent par intention originelle au même monument d'où l'on tire les textes chrétiens. Ce disant, je pense au célèbre calendrier de 354, qui ne peut être bien étudié que si l'on en connaît toutes les parties. Et le contraste même n'est pas sans intérêt.

Le plan du nouveau Corpus a été établi jusque dans le détail, volume par volume. C'est ainsi qu'on peut nous annoncer qu'il y en aura 175 d'environ 600 à 800 pages. Les textes seront réimprimés selon la meilleure édition critique, indiquée dans la *Clavis*, corrigés et complétés à l'aide des manuscrits et de travaux critiques qui s'y trouvent mentionnés. En l'absence d'édition satisfaisante, le *Corpus christianorum* offrira un texte nouvellement établi. A la différence des Corpus de Vienne et de Berlin et rivalisant avec celui de Migne, le Corpus de Steenbrugge semble devoir progresser rapidement puisqu'on nous promet la cadence de 10 volumes par an. Une telle annonce suppose un stade de préparation très avancé : sinon, ce serait trop beau pour y croire.

Mais déjà nous tenons un commencement de réalisation, qui, mieux que toute description, nous donne l'idée et nous permet de nous rendre compte de ce que doit être et que sera le nouveau Corpus. Le premier auteur abordé est Tertullien. Une préface nous fournit une courte notice sur le personnage et sur son activité littéraire, dont le bilan est dressé, puis indique les grandes collections manuscrites qui ont conservé ses ouvrages. La plus riche de ces collections est la Cluniacensis, représentée par le plus grand nombre de manuscrits. Une table spéciale montre leur filiation (p. XXVII). La préface est suivie d'une « bibliographia selecta » ainsi ordonnée : Generalia. — Biographica. — Chronologica. — Scripta : 1. Textus : Opera omnia, — Editiones; Opera omnia, — Translationes; Editiones particulares, Translationes, Commentaria; Indices Verborum; Codices, Critica textus, Latinitas; Textus biblicus; Fontes, Imitationes; Clausulae metricae. — Scripta: 2. Doctrina et argumenta : Doctrina philosophica et theologica; Juridica; Archaeologica; Liturgica; Quaestiones selectae de singulis opusculis; Appendix I. De codice Fuldensi Apologetici; App. II. De relatione inter Apologeticum et Ad Nationes et Octavium. On voit que cette riche bibliographie qui va de la p. X à la p. XXV embrasse tous les sujets d'études que peut susciter l'œuvre de Tertullien. Des planches pliantes nous mettent sous les yeux 1° un tableau de tous les témoignages concernant Tertullien recueillis dans la littérature patristique; 2° un conspectus des codices et des éditions principales des écrits du célèbre écrivain avec rapport à chacun d'eux.

Deux écrits de Tertullien sont édités dans ce premier fascicule, l'*ad Martyres* et l'*ad Nationes*. Ils sont précisément de ceux pour lesquels le *Corpus christianorum* nous donne une nouvelle édition. L'*ad Martyres* n'avait pas encore d'édition critique : celle-ci est due à dom E. Dekkers. L'*ad Nationes* avait déjà son édition critique due à J. G. Ph. Borleffs (Leyde 1929). C'est ce même savant qui a repris cette édition en l'améliorant après un nouvel examen au « Quartzlamp » de l'unique manuscrit témoin, l'Agobardinus (= Par. Lat. 1622, ix^e s.). Cette édition donne la foliotation du manuscrit et en marque discrètement les lignes par un léger trait vertical. L'apparat critique est minutieux et permet toujours de contrôler les choix. La typographie donne la meilleure impression. Les paragraphes sont numérotés en chiffres romains, et, à l'intérieur des paragraphes, les parties sont distinguées par des chiffres arabes en gras, qui attirent le regard et rendent très facile le jeu des références. Les lignes de chaque page sont indiquées de cinq en

cinq dans la marge extérieure. La marge intérieure est réservée aux sources ou à une édition antérieure.

Une crainte ne peut manquer de surgir devant l'importance de l'entreprise et la promesse d'une exécution rapide. Comment un seul monastère, si pourvu soit-il en hommes et en ressources, pourra-t-il y suffire? La réponse est en partie inscrite dans le présent fascicule. Le plus long de beaucoup des deux traités édités a été confié à un professeur d'Université. Elle l'est d'une manière tout à fait rassurante dans le cahier adressé aux souscripteurs et inséré dans le fascicule. On nous y promet pour bientôt, « *mox prodibunt* », une vingtaine d'ouvrages. Or, ce qui frappe dans la liste qui en est dressée, c'est, avec le nombre des savants à qui l'on fait appel, la variété des pays qu'ils représentent : Belgique, cela va sans dire, Hollande, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, France. Nous sommes devant une collaboration vraiment internationale. Et c'est principalement ce qui nous fait bien augurer tout à la fois de la valeur et de la solidité de l'entreprise. Les souhaits que nous faisons pour sa réussite trouvent ainsi une raison fondée de se traduire en optimisme confiant.

V. GRUMEL.

BAKALOPOULOS (A. E.), *Thasos. Son histoire, son administration, de 1453 à 1912* (Ecole française d'Athènes. Etudes thasiennes II), in-4°, 200 pages, 1 carte, 8 planches, Paris, de Boccard, 1953.

L'île de Thasos est assez bien connue pour la période antique grâce aux travaux et aux fouilles de l'École française d'Athènes. Par contre, on sait fort peu de chose sur son histoire à l'époque byzantine et guère plus sur la période moderne. Pour combler cette lacune, au moins dans les cinq derniers siècles, M. A. E. Bakalopoulos, professeur à l'Université de Thessalonique, a consulté tous les documents qu'il a pu atteindre, sans compter les renseignements qu'il a recueillis dans la tradition orale. Malheureusement, pendant leur occupation de l'île, de mai 1941 à septembre 1944, les Bulgares ont détruit ou emporté les archives communales et privées, ainsi que les bibliothèques. De leur côté, par peur d'ennuis, les habitants ont fait disparaître à la même époque les documents turcs ou grecs en leur possession, ainsi que leurs livres. Pertes irréparables. L'auteur n'en a que plus de mérite à écrire l'histoire de Thasos de 1453 à 1912.

Après la prise de Constantinople (1453), l'île fut d'abord laissée en fief à un prince chrétien, mais les préparatifs d'une croisade en Occident amenèrent Mahomet II à se départir de cette modération. Il fit occuper Thasos à la fin de septembre 1455, puis il la donna à Démétrius Paléologue pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus. Elle fut prise par les Vénitiens en 1466, mais ils durent l'abandonner le 26 janvier 1479.

On sait peu de chose sur l'histoire de l'île de 1479 à 1760. Cela se borne aux renseignements donnés par quelques voyageurs occidentaux. Elle avait alors une vie assez tranquille, qui fut troublée à partir du début du XVIII^e siècle par les pirates. Pour leur échapper, la population se réfugia à l'intérieur du pays et bâtit des villages derrière les forêts ou sur des pics escarpés. Les Russes, après avoir détruit la flotte turque à Tcheshmé (1770), occupèrent Thasos, où ils coupèrent 17.000 arbres pour réparer leurs vaisseaux. Quatre ans plus tard, l'île retomba sous la domination turque et la population se vit en butte à de nombreuses vexations. Le 13 mars 1813, le sultan Mahmoud II concéda Thasos à Mehmed Ali qui en avait fait la demande, sans doute pour en percevoir les impôts en faveur des institutions de bienfaisance qu'il voulait créer à Kavalla, sa patrie; peut-être aussi pour témoigner sa reconnaissance aux insulaires qui l'avaient jadis aidé. Les Thasiens pri-

rent une part très faible à l'insurrection grecque de 1821 et firent rapidement leur soumission, ce qui leur valut les incursions répétées de corsaires leurs compatriotes. L'île reçut dès lors une forme de gouvernement communal qui dura jusqu'en 1902. Les Grecs détenaient les organismes administratifs et juridiques sous un régime turco-égyptien. C'est ainsi que les coutumes locales se transformèrent en une sorte de constitution non écrite qui donnait aux habitants une situation bien supérieure à celle des autres régions grecques soumises aux Turcs. Cependant les habitants se divisaient en deux camps, pour ou contre les Égyptiens. Le gouvernement du khédive en profita en 1874 pour diminuer les privilèges de l'île par diverses réformes et surtout par un renforcement de l'impôt. Cela dura jusqu'en 1902 pour le plus grand dommage des habitants. La tension devint si forte qu'une émeute éclata à cette date. Le gouvernement ottoman en profita pour reprendre possession de l'île sous couleur d'y rétablir l'ordre (avril 1902). Thasos suivit le sort des autres provinces turques.

L'auteur étudie la situation juridique de l'île au XIX^e siècle en droit international. Le fait d'appartenir à l'Égypte et de jouir d'une certaine autonomie était un avantage dont les habitants ne surent pas profiter pour leur développement économique et intellectuel. Après 1902, l'Angleterre, protectrice de l'Égypte depuis vingt ans, et qui s'intéressait à la position de Thasos en face de la Macédoine, appuya les revendications du khédive Abbas Hilmi Pacha, mais les Turcs restèrent les maîtres jusqu'à la prise de l'île par la flotte grecque, le 18 octobre 1912.

L'histoire proprement dite comprend 79 pages. Une annexe de 104 pages donne le texte de 68 documents de 1762 à 1912, dont 12 firmans de divers sultans. Suit un index des noms propres et des mots rares. Les six premières planches reproduisent le début des 12 firmans.

Cette étude est une excellente monographie. Bien qu'elle se limite à une époque relativement récente, elle apporte sa contribution à l'histoire de la Grèce. Celle-ci s'enrichit ainsi peu à peu d'études particulières qui donnent une connaissance plus approfondie du passé. Nous regrettons seulement qu'il ne soit rien dit de la vie religieuse de l'île, à part une allusion aux tribunaux ecclésiastiques mixtes à la page 51. Publiée par l'éditeur E. de Boccard, cette monographie se présente avec la haute qualité qui est de tradition dans cette maison.

R. JANIN.

SVORONOS (Nicolas), *Histoire de la Grèce moderne* (Collection « Que sais-je ? »), in-12, 126 pages, Paris, 1953.

Retracer en si peu de pages l'histoire de la Grèce moderne semble une gageure, car la vie de ce pays a été souvent et profondément agitée depuis cent trente ans qu'il a reconquis son indépendance politique. Encore fallait-il pour la décrire à son point de départ, c'est-à-dire au début de sa libération, exposer ce qu'avait été sa situation sous la domination franque et sous la domination ottomane. Le mouvement qui éclata en 1821 était préparé de longue date par toute une équipe de patriotes travaillant en divers pays à la lumière des principes de la Révolution française de 1789. La guerre d'Indépendance qui dura une dizaine d'années (1821-1832) fut rarement une action coordonnée et l'on peut se demander si l'appui de l'étranger n'a pas été indispensable pour assurer à la Grèce sa vie comme État. En effet la jalousie des différents chefs et la lutte des partis paralysèrent souvent le mouvement. Pour mettre fin à cette anarchie les trois puissances alliées : Angleterre, France et Russie, imposèrent la monarchie en 1832. Le roi Othon de Bavière ne se maintint que jusqu'en 1863 et fut remplacé par Georges de Danemark. L'État s'organisait péniblement, tandis que le commerce se développait

et que la littérature prenait chaque jour plus d'ampleur. Cependant la bourgeoisie au pouvoir refusait de modifier ses méthodes et la révolution de 1909 amena au gouvernement Eleuthère Vénizélos qui allait entraîner son pays dans la grande aventure. Il conclut l'alliance balkanique, prélude de la guerre contre la Turquie. Les profits que le pays en retira le maintinrent d'abord à l'écart du conflit européen de 1914, mais les Alliés obligèrent le roi Constantin à quitter le pays, et la Grèce fut entraînée dans leur sillage. Après les traités de Neuilly (1919) et de Sèvres (1920), elle s'élança à la conquête de l'Asie Mineure, campagne qui se termina par une catastrophe (sept. 1922). Les querelles des partis n'avaient pas cessé. Constantin était remonté sur le trône, mais il dut abdiquer à la suite des revers de 1922 et la République installée pendant une douzaine d'années se manifesta surtout par des coups d'État répétés. On rappela le roi Georges II et bientôt le général Métaxas imposa une nouvelle dictature. Puis les événements se précipitent. L'Italie attaque en octobre 1940 et subit des échecs jusqu'au moment où l'Allemagne envahit la Grèce et l'oblige à capituler. C'est alors l'occupation par les Allemands, les Bulgares et les Italiens, la famine et les pelotons d'exécution. La résistance s'organise, mais divisée entre plusieurs partis souvent hostiles les uns aux autres. Le départ des Allemands à l'automne de 1944 augmente la confusion et la lutte entre les diverses tendances. L'Angleterre, puis les États-Unis doivent intervenir pour rétablir la situation. Cependant les communistes tiennent la campagne pendant deux ans et la guerre civile ne prend fin qu'en 1949, laissant le pays ruiné pour longtemps.

M. Svoronos a donc accompli un véritable tour de force en résumant une histoire si mouvementée dont nous n'avons rappelé que quelques aspects. Son récit est clair et il évite généralement de prendre parti. Nous ne lui ferons que deux remarques. Puisqu'il parle du mouvement littéraire, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, pourquoi n'avoir pas dit le rôle de l'Église qui fut important à certaines époques, ne serait-ce qu'au début de la guerre d'Indépendance? N'aurait-il pas été bon de préciser que le mouvement E. A. M. (Mouvement populaire de Libération), qui tint en échec les troupes gouvernementales pendant deux ans, était en réalité communiste, qu'il était soutenu par les pays communistes (Russie, Bulgarie, Serbie, Albanie), qu'il a massacré des centaines de prêtres, brûlé des églises et emmené 28.000 enfants? Même si l'on veut rester neutre dans les querelles de partis, il est des faits que l'on ne saurait passer sous silence.

R. JANIN.

TOMADAKIS (N. B.), Ρωμανοῦ τοῦ Μελωδοῦ Ὑμνοι ἐκδιδόμενοι ἐκ Πατριακῶν κωδικῶν, t. I, Athènes, 1952, in-8°, x⁸-336 pages, fac-similé en frontispice.

Ce premier volume — d'une série qui semble en promettre sept — n'est pourtant pas une édition critique des Hymnes de Romanos le Mélode, basée sur l'ensemble de la tradition manuscrite. Comme l'indique le titre, il s'agit simplement d'une édition de ces poèmes tels qu'ils sont contenus dans les codices 212 et 213 de Patmos, tous deux du XI^e siècle. Désireux de faire connaître le grand hymnographe du VI^e siècle au public orthodoxe grec, qui n'est familiarisé qu'avec quelques fragments conservés dans les livres liturgiques actuels, le distingué professeur de littérature byzantine à l'Université d'Athènes, N. B. Tomadakis, a décidé d'aller au plus pressé, en recourant aux deux manuscrits plus facilement accessibles pour lui. Afin de hâter la besogne et de fournir en même temps un excellent exercice à une studieuse équipe de ses élèves, il a réparti le travail entre douze d'entre eux (leurs noms figurent sur la feuille de garde et sont répétés res-

pectivement au début de chaque hymne), se réservant de reviser le tout et d'ajouter une introduction générale.

Cette introduction elle-même reste à dessein très générale, se bornant à rappeler quelques notions sommaires sur l'hymnographie grecque et sur la biographie de Romanos. Notons simplement ici que T. n'admet pas l'attribution de l'Acatiste à Romanos.

Sur les 14 cantiques que renferment ce premier volume, 9 avaient déjà été édités sur la base des mêmes manuscrits de Patmos par Elpidio Mioni (*Romano il Melodo. Saggio critico e dieci inni inediti*, Turin, 1937, in-8°, 285 pages) : les *kontakia* sur s. Théodore martyr, les tremblements de terre et les incendies, le sacrifice d'Abraham, la Prière de pénitence, les Puissances infernales, la Bénédiction de Jacob, le Mauvais riche et le pauvre Lazare, et les deux *kontakia* sur la résurrection de Lazare. Malgré quelques imperfections, le recueil de Mioni n'est pas à sous-estimer; peut-être même l'Introduction générale de T. aurait-elle pu lui emprunter utilement quelques indications sur la tradition manuscrite. De même, les prolégomènes de G. Cammelli, *Romano il Melodo* (Florence, 1926), auraient pu fournir des renseignements appréciables.

Le volume athénien ajoute cinq autres cantiques qui ont pour sujet les Saints Innocents, saint Pantéléimon, les saints « anargyres » Cosme et Damien, saint Ignace d'Antioche ou le Théophore, et l'Annonciation. Ce dernier est sans doute un des plus intéressants. Il comprend 18 strophes, dont chacune se termine par l'exclamation : χαῖρε Νύμφη ἀνύμφευτε qui a pu un peu plus tard inspirer l'Acatiste.

Pour les hymnes sur les saints, on désirerait quelques réserves à propos de leur authenticité. Le professeur Paul Maas, le plus éminent spécialiste de Romanos, révoque en doute cette authenticité; il la nie catégoriquement pour les *kontakia* de saint Théodore. L'acrostiche, insérant le nom de Romanos dans la texture du poème, n'est pas nécessairement un argument apodictique, car les hymnographes postérieurs pouvaient fort bien ne pas hésiter devant cette sorte de fausse signature apposée intentionnellement à des œuvres d'une valeur littéraire parfois médiocre.

Chaque poème est précédé d'une introduction et accompagné d'annotations critiques. On a même jugé bon d'insérer, au début de plusieurs hymnes, des pages entières des livres saints ou de textes hagiographiques; une référence aurait peut-être suffi et pris moins de place, car il faut songer aux proportions que l'on compte donner à toute l'œuvre de Romanos. Deux très utiles index terminent le volume : un index linguistique et grammatical (p. 325-327); un index des noms propres principaux (p. 328-329).

M. Tomadakis donne un bel exemple d'activité professionnelle en exerçant ses meilleurs élèves sur des manuscrits comme ceux de Patmos. On conçoit cependant que, malgré la révision d'ensemble faite par le maître, un tel travail ne saurait être parfait. Cette remarque générale me dispensera d'une série d'observations de détail, notées au cours d'une lecture attentive, mais qu'il serait fastidieux de relever ici. Je me bornerai à quelques exemples. P. 12, la note au vers 82, à propos de la pénitence des Ninivites, paraît inutile; la prière de pénitence se comprend fort bien sans ce rappel biblique. P. 30, vers 88, la correction ἀναγγέλλει (au lieu de ἀναγγελεῖ) est à justifier par la référence au Psaume 18, 3 et par le rythme des strophes. P. 80, vers 264, la correction ἀπέλαυον semble inopportune : le ms. a ἀπέλαβον, qui s'accorde mieux avec l'accusatif εὐλογίαν.

Il faut féliciter le savant professeur athénien du zèle qu'il déploie pour communiquer à ses compatriotes son amour de celui que l'on a appelé le Pindare chrétien. Puisque, pour atteindre plus rapidement ce but, il a voulu s'en tenir aux deux codices de Patmos, on lui saura gré d'avoir édité ces textes. Tous les travailleurs

qui s'intéressent à Romanos regretteront cependant que ses élèves n'aient pas suivi strictement l'ordre des hymnes telles que les donnent les deux codices, au lieu de faire, pour ce premier volume, à travers les deux manuscrits, un choix qui conditionne d'avance les volumes ultérieurs. Puisse, du moins, la série ne pas se faire trop attendre, et l'amélioration des conditions économiques faciliter, dans le public lettré de Grèce, la diffusion de ces beaux volumes!

S. SALAVILLE.

Cahiers Sextil Puscariu, Linguistique, philologie, littérature roumaines, publiés par Alphonse JUILLAND, Editions Dacia-Roma et Cartea Pribiei-Valle Hermoso, vol. I, fasc. I et II, in-4°, 454 pages, 1952.

Les études sur la langue roumaine et les contributions qu'elles peuvent apporter aux sciences romanes ont terriblement été éprouvées par le triomphe du communisme en Roumanie, car il a coupé presque complètement les relations de ce pays avec le monde occidental et dispersé les savants capables de traiter les questions de linguistique, de philologie et de littérature. C'est pour obvier à ce grave inconvénient que M. A. Juilland et ses amis ont fondé cette revue nouvelle, simplement miméographiée faute de ressources suffisantes. Ils ont fait appel aux linguistes qu'ils ont pu atteindre, roumains et étrangers, pour continuer les recherches qui avaient dû être provisoirement abandonnées à la suite des événements politiques. Le nom de Sextil Puscariu, le célèbre linguiste roumain, choisi comme patron de la publication, indique nettement que l'on entend continuer l'œuvre de toute sa vie.

La revue comprend des études, des mélanges et des comptes rendus. Les travaux sont présentés dans la langue des auteurs : roumain, allemand, anglais, espagnol, français, italien. On ne saurait trop louer cette courageuse entreprise qui s'efforce de combler une lacune regrettable qui dure depuis plusieurs années déjà.

R. JANIN.

Biserica Româna unită. Două sute cincispece ani de istorie, in-8° de 417 pages 40 illustrations hors texte, Madrid, 1952. Sans indication de prix.

Le drame que vit l'Église catholique roumaine de rite byzantin depuis l'été de 1948 a inspiré à divers auteurs l'idée de retracer son histoire pendant les deux siècles et demi de son existence. Mgr Aloisie L. Tautu a consacré le premier chapitre à prouver que les Roumains sont des descendants des Daces et autres populations latinisées à la suite de la conquête roumaine. C'est la thèse ordinaire de ses compatriotes que le christianisme a pénétré dans le pays sous sa forme latine, mais les preuves qu'ils en donnent semblent encore assez discutables. L'auteur conclut en affirmant que le culte se célébra en latin peut-être jusqu'au IX^e siècle, mais qu'il y eut dans les cérémonies des infiltrations byzantines qui se retrouvent du reste dans d'autres régions danubiennes (Hongrie, Salzbourg) et jusqu'à Aquilée en Italie. M. Pamphil Carnatiu retrace ensuite l'histoire de l'union des Roumains de Transylvanie avec l'Église romaine, histoire assez agitée en raison de l'opposition des orthodoxes et aussi des protestants. MM. Carol Capros et Flaviu Popan décrivent ensuite les faits importants qui se sont déroulés dans la vie de cette Église entre la date de l'Union (1700) et celle où la Transylvanie devint province roumaine (1918). Une nouvelle période s'ouvre en 1918. Les catholiques de rite

byzantin ont à lutter contre les préventions et l'hostilité des orthodoxes influents. Ils défendent vaillamment leurs droits et les font reconnaître par le Concordat conclu entre la Roumanie et le Saint-Siège. Ils obtiennent même que leur Église soit reconnue « nationale » tout comme l'orthodoxe. Les œuvres se développent, des ordres religieux et des congrégations se fondent ou s'introduisent, apportant ainsi un élément nouveau d'ascension, pendant qu'un soin plus attentif est apporté à la formation du clergé séculier. Cependant l'opposition orthodoxe ne désarme pas. Au nom de l'histoire, des intellectuels essaient de prouver qu'il n'y a qu'une façon d'être intégralement roumain, c'est d'appartenir à l'Église orthodoxe héritée des ancêtres. Des rencontres permettent d'éclairer les esprits et de faire admettre que la qualité de roumain n'est pas liée à celle d'orthodoxe.

La situation était donc à peu près clarifiée quand l'occupation russe permit aux communistes d'abattre l'Église catholique de rite byzantin. Leur tactique fut la même que dans d'autres pays voisins. Ce fut d'obtenir de gré ou de force l'adhésion à l'Église orthodoxe de membres influents du clergé et du peuple. L'opposition unanime des évêques fut brisée de façon draconienne : tous furent emprisonnés ou enfermés dans des camps de concentration. Puis on s'attaqua aux religieux et aux religieuses qui furent mis dans l'impossibilité de continuer leurs œuvres d'enseignement et de charité ; toutes les écoles confessionnelles furent supprimées et leurs biens confisqués. Une nouvelle loi sur les cultes coupa toute relation avec l'extérieur, donc avec Rome, et soumit pratiquement l'Église au bon plaisir de l'État communiste. Enfin le 1^{er} décembre 1948 fut proclamée l'union à l'Église orthodoxe malgré la résistance courageuse de la majeure partie du clergé et des fidèles.

Un dernier chapitre dû à M. Alexandru Mircea traite du problème religieux en Roumanie. Il revendique pour l'Église l'indépendance vis-à-vis de l'État, déclare que le seul moyen d'affermir l'esprit chrétien est de faire l'union et que l'avenir de la nation au point de vue religieux est dans son éducation chrétienne, base de toute formation sérieuse. Enfin l'Église doit développer son activité sur le terrain charitable et social.

Cet ensemble d'études est écrit en roumain et s'adresse principalement aux Roumains, catholiques ou orthodoxes, mais les chrétiens de tout pays peuvent tirer de cette lecture de précieux enseignements pour eux-mêmes.

R. JANIN.

Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Franceseano. Etiopia Franceseana nei documenti dei secoli XVII e XVIII, t. II (1691-1703, in-4° par G. M. MONTANO, O. F. M., CXL-613 pages, Quaracchi, 1948.

Le recueil de documents concernant l'activité des franciscains en Terre Sainte et dans tout l'Orient, commencé, il y a plus de cinquante ans, par le P. Girolamo Golubovich, O. F. M., comprend une section pour l'Éthiopie. Le premier volume a paru en 1928. Le second s'est fait attendre pendant vingt ans à cause des longues recherches qu'il a fallu faire pour réunir tous les documents et en raison de multiples difficultés créées par les événements politiques. Le tome II, publié par le P. Giovanni Maria Montano, O. F. M., comprend la période qui s'étend de 1691 à 1703 et s'occupe spécialement de la seconde tentative faite par les franciscains pour pénétrer en Éthiopie. La première s'était terminée par le massacre de deux missionnaires (27 mars 1668) et l'expulsion des chrétiens européens et surtout des Portugais établis dans le pays depuis plus d'un siècle (1669). Tout était donc à recommencer. Les franciscains établis en Égypte par décret de la

Propagande du 24 septembre 1623, pour amener les patriarches grec et copte à l'union avec Rome, étaient préparés à cette œuvre par les bonnes relations qu'ils avaient avec la hiérarchie copte dont dépendait l'abouna, chef suprême du clergé éthiopien. La mission, qui comprenait l'Égypte et l'Éthiopie, fut confiée à la Custodie de Terre Sainte, le 30 septembre 1692. La préfecture de Haute-Égypte lui fut enlevée par un décret du 20 janvier 1697. C'est de cette préfecture que devaient partir les missionnaires destinés à l'Éthiopie. A cette époque, Louis XIV désirait établir le commerce avec ce pays et étendre à tout l'Orient le protectorat des chrétiens qui lui était reconnu par les capitulations conclues avec le sultan. Par ailleurs les jésuites français établis en Syrie comptaient reprendre en Éthiopie l'activité de leurs confrères portugais. Les démarches qu'ils firent à Rome avec l'appui du gouvernement de Paris aboutirent à leur faire reconnaître cette mission (24 mars 1697). Il en résulta naturellement une rivalité pénible entre les deux Ordres, envenimée encore par les agissements d'un sieur Poncet, personnage plus que louche, et par l'intervention de Maillet, consul de France au Caire. La mission franciscaine partit le 8 septembre 1698 et rejoignit à Senaar celle des jésuites, puis toutes deux se dirigèrent séparément vers Gondar. Les franciscains se présentaient comme les envoyés du Pape et les jésuites comme les ambassadeurs de Louis XIV. L'opposition que les uns et les autres rencontrèrent de la part du clergé indigène et de la population fanatisée les obligea à revenir en Égypte sans avoir rien obtenu.

Dans un long avant-propos de 139 pages, l'éditeur expose les péripéties qui ont marqué la recherche des documents relatifs à cette affaire, puis il raconte celle-ci dans les détails en se basant sur les pièces qu'il publie à la suite. Ces documents ne couvrent pas moins de 613 pages, ce qui est énorme pour une période d'une douzaine d'années. Du moins on aura en mains toutes les pièces du côté franciscain, auxquelles il faudrait comparer celles du côté jésuite pour se faire une idée exacte de la controverse.

R. JANIN.

MERCENIER (E.) et BAINBRIDGE (G.), O. S. B., *La Prière des Églises de rite byzantin*, II, 1, *Fêtes fixes* (Collection Irénikon), in-8°, 442 p., Editions de Chèvotogne, 1953. Prix : 180 fr. belges.

Le monastère d'Amay-Chèvotogne a entrepris en 1937 la tâche de familiariser le monde occidental avec la liturgie de rite byzantin que suivent ses moines en publiant la traduction des prières de ce rite (Office divin, Messe, Sacrements).

Le 2^e volume du t. II, ici présenté, s'occupe des grandes fêtes mobiles. Il fait partie d'une seconde édition des deux volumes parus en 1937 et 1939, édition qui a profité de corrections et d'enrichissements reconnus nécessaires. Les fêtes qu'il étudie, au nombre de douze, sont celles de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Les auteurs ne se sont pas contentés de traduire les prières de l'office et de la messe, ils ont fait précéder chacune des fêtes d'une introduction destinée à en faire comprendre le véritable sens, d'un bref historique de ses origines et d'une synthèse doctrinale des enseignements qu'elle comporte. Chaque fois que cela a paru nécessaire ou simplement utile, ils ont signalé les divergences de la liturgie romaine avec la liturgie byzantine. D'une façon générale, on peut dire que la première emploie surtout les textes scripturaires, la seconde fait davantage appel aux compositions poétiques, qui sont extrêmement riches, mais d'une traduction parfois difficile. De même l'Occidental s'applique de préférence à méditer et à contempler l'aspect humain du Sauveur, tandis que l'Oriental se représente

surtout le Dieu-homme. L'Oriental tend à voiler les mystères parce qu'ils sont sacro-saints et il les dérobe derrière l'iconostase, tandis que l'Occidental désire tout voir à l'église et suivre dans leurs détails les cérémonies sacrées. Enfin la liturgie orientale déroule longuement ses pompes, tandis que l'occidentale se contente de textes d'aspect juridique et de brèves cérémonies.

Pour chacune des douze fêtes on trouve ici la traduction des prières des Vêpres, de Matines, des Heures et la partie propre de la liturgie. Des notes indiquent les variantes qui existent chez les Russes. Une introduction donne en 62 pages l'aspect de l'année liturgique byzantine. Celle-ci comprend trois cycles qui se complètent : cycle hebdomadaire de l'Octoèque, cycle annuel des fêtes mobiles qui dépendent de Pâques, ou cycle pascal, cycle annuel des fêtes fixes ou cycle des Ménées. On trouve ici la liste des fêtes mobiles et fixes.

A propos de la fixation de la fête de Pâques nous ne pensons pas que les auteurs soient complètement dans la vérité en disant (p. 16) : « On sait d'autre part que les Églises orientales n'ont accepté que difficilement la réforme du calendrier opérée par Grégoire XIII, en 1582. Elles ont longtemps conservé l'ancien calendrier autrefois réformé par Jules César et pour cela appelé julien, qui, actuellement, est en retard de 13 jours sur le temps vrai. »

En réalité, une réforme a été opérée au Congrès interorthodoxe qui s'est tenu à Constantinople en mai 1923, par l'adoption d'un calendrier analogue au grégorien, quoique procédant de calculs différents, mais qui a conservé l'ancien comput pascal. Diverses Églises en ont fait l'application, celles de Constantinople, de Grèce et de Chypre le 10/23 mars 1924, celle de Pologne le 24 juin de la même année, celle de Roumanie le 1/14 octobre suivant, celle de Géorgie le 4 octobre 1927, celle d'Alexandrie le 1/14 octobre 1928. Les Églises de Yougoslavie, de Bulgarie, les patriarchats d'Antioche et de Jérusalem, ainsi que les diverses fractions de l'Église russe et la grande majorité des monastères du mont Athos restent fidèles au calendrier julien. A noter que les Églises catholiques de rite byzantin n'ont adopté le calendrier grégorien qu'en faible minorité, les Melkites en 1857, les Roumains le 1/14 octobre 1924, tandis que les Ruthènes, les Bulgares et les Yougoslaves imitent leurs frères orthodoxes. Quel que soit le calendrier adopté par elles, toutes les Églises de rite byzantin conservent le comput ancien pour le cycle pascal, ce qui amène parfois de singulières anomalies chez celles qui se servent du nouveau calendrier.

R. JANIN.

CHRISTOPHILOPOULOS (A. P.), 'Ελληνικὸν ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον, fasc. 1, in-8°, 114 pages, Athènes, 1952.

On sait que parmi les orthodoxes, les Grecs et les Russes sont à peu près les seuls à s'occuper sérieusement des questions concernant le droit canon. Encore beaucoup d'auteurs s'en tiennent-ils presque uniquement au droit oriental sans se préoccuper de ses relations avec l'occidental, bien que tous deux dérivent en grande partie du droit romain.

M. Christophilopoulos, professeur à l'Université d'Athènes, publie un manuel de droit ecclésiastique grec qui comprendra trois fascicules formant un volume de 400 pages au maximum. Le premier fascicule traite des notions générales et se divise en trois chapitres : 1° l'Église et le droit ecclésiastique, 2° les relations de l'Église et de l'État et les sources du droit ecclésiastique, 3° l'interprétation et l'application du droit ecclésiastique. L'auteur constate avec regret (p. 15) que l'Église orthodoxe ne possède point un *Codex juris* analogue à celui que l'Église romaine a publié en 1917. Mais est-il possible d'en établir un qui soit commun

à toutes les autonomies ecclésiastiques, puisque chacune possède une organisation particulière, soit héritée de traditions, soit établie de concert avec l'État? Les auteurs qui publient des manuels de droit canonique orthodoxe doivent donc se borner à ce qui fait le fonds commun quitte à insister sur les particularités nationales. C'est ce que fait A. P. Christophilopoulos, avec une grande clarté d'exposition. La partie la plus neuve de son travail, comparativement à ceux de ses prédécesseurs, est la bibliographie de chaque sujet. Elle est abondante, bien que se bornant aux œuvres les plus importantes et les plus utiles aux étudiants. Comme il est naturel, le manuel est consacré principalement à l'Église grecque, soit celle de Turquie, soit celle de Grèce et à ses relations avec le pouvoir civil. L'auteur insiste naturellement sur les questions qui intéressent son pays au point de vue du droit ecclésiastique. Il ne néglige pas pour autant les comparaisons avec les chrétientés occidentales, Église catholique, protestante de diverses confessions. Son manuel servira grandement aux étudiants en droit en leur ouvrant des perspectives plus larges que l'on ne rencontre que rarement dans les œuvres similaires orthodoxes.

R. JANIN.

Code oriental de procédure ecclésiastique. Traduction annotée par F. GALTIER, S. J., in-8°, xxiv-581 pages, Beyrouth, 1951. Sans indication de prix.

Le 6 janvier 1950 paraissait le motu proprio « *Sollicitudinem nostram* » promulguant le Code de procédure que doivent suivre désormais les Églises orientales catholiques de tout rite. Chacune avait ses particularités, basées sur ses traditions, bien que dans l'ensemble elles fussent inspirées du Code Justinien. Le nouveau Code oriental de procédure ecclésiastique, civile et criminelle, comprend 576 canons, qui correspondent en notable partie aux 476 du Droit canonique occidental. Remarquons cependant que la similitude n'est pas complète : 116 canons du Code oriental n'ont pas d'équivalent dans le Code occidental, et 126 canons de celui-ci présentent un libellé différent de celui du Code oriental. Sans doute les principes généraux ne sauraient varier de l'un à l'autre, car ce sont ceux de tout droit. Toutefois en Orient l'existence du tribunal du chef de la communauté, patriarche ou archevêque, et du synode permanent en tant que tribunal spécial, imposait des règles particulières. De plus des éparchies ont été établies en dehors du patriarcat ou de l'archevêché; il a fallu établir pour elles une organisation spéciale. Le Droit Canon oriental a profité des discussions auxquelles ont donné lieu les libellés du Droit Canon occidental, comme aussi de la pratique de près de 1.500 tribunaux et des travaux des canonistes. C'est pourquoi sa disposition est différente et plus harmonieuse. Il comprend trois parties : Des Jugements en général, du Procès contentieux et du Procès criminel.

A la demande de S. Exc. Mgr Marina, premier nonce au Liban, le R. P. Galtier a entrepris de traduire et de commenter pour le clergé et pour les juristes le nouveau Code. En 1950 parut le volume sur la législation du mariage. Le second est consacré à la procédure ecclésiastique. Les canons sont traduits, sommairement expliqués et comparés avec ceux du Droit occidental, quand il y a lieu, de manière que le lecteur soit rapidement fixé sur leur valeur et leur portée exactes. Cette publication sera très utile en Orient, surtout dans les pays où la compétence des tribunaux ecclésiastiques est étendue par la législation du Statut personnel. Les juristes et les magistrats eux-mêmes devront en tenir compte.

R. JANIN.

ORTIZ DE URBINA (Ignacio), *San Ignacio di Loyola y los Orientales*, Ediciones Ceor (Centro de Estudios Orientales), Atocha 81, Madrid. In-8°, 89 pages. Prix : 22 pesetas.

On trouvera dans cette plaquette un exposé clair et précis de l'attitude, de l'activité, des plans du fondateur de la Compagnie de Jésus concernant l'apostolat auprès des Chrétiens orientaux. Elle débute par l'indication et la critique des principales sources contemporaines. L'auteur n'avance rien sans s'y référer. La matière est distribuée sous les chefs suivants : 1. Saint Ignace et l'apostolat oriental ; 2. L'Archiconfrérie du Saint-Sépulcre ; 3. Jusqu'aux terres du prêtre Jean ; 4. Le patriarcat d'Éthiopie ; 5. Renseignements de saint Ignace sur la situation religieuse en Éthiopie ; 6. Méthode proposée par saint Ignace pour le retour de l'Éthiopie.

Dans un épilogue, l'auteur relève qu'à l'exception de ses premières tentatives d'apostolat palestinien et de la partie législative de ses Constitutions, il n'y a pas lieu d'attribuer à saint Ignace l'initiative de ses autres entreprises orientalistes, mais son zèle les accueillit et mit à leur service les forces jeunes de son Ordre. Lui-même n'en vit pas le succès. Certaines, comme l'Archiconfrérie du Saint-Sépulcre, périrent pour toujours ; d'autres ne se développèrent qu'après sa mort. On ne saurait donc parler pour saint Ignace d'un apostolat oriental spécifique et autonome : hors l'envoi de missionnaires en pays nestoriens, qui échoua, et l'entreprise d'Éthiopie, son action auprès des chrétiens orientaux était partie d'un champ de vision universel.

L'ouvrage se termine par deux appendices, pièces justificatives, et les notes groupées ensemble après le texte.

V. G.

LESCHI (Louis), *Algérie antique*, in-4°, 200 pages, 189 illustrations, 1 carte, Paris. Arts et métiers graphiques, 1952.

GSELL (Stéphane), *Cherchel, antique Iol-Caesarea*, in-8, 126 pages, 63 illustrations, 1 carte, Alger, Imprimerie officielle, 1952.

BARADEZ (Jean), *Tipasa, ville antique de Maurétanie*, in-8°, 80 pages, 52 illustrations, 1 carte, Alger, Imprimerie officielle, 1952.

SERIE DE ROCH, *Tébessa, antique Théveste*, in-8°, 82 pages, 39 illustrations, 1 plan, Alger, Imprimerie officielle, 1952.

L'Algérie a la bonne fortune, avec sa voisine, la Tunisie, de conserver des ruines imposantes laissées par la civilisation romaine. Leur découverte est encore loin d'être achevée, mais les travaux exécutés depuis un siècle permettent de se faire une idée de l'ampleur de la romanisation de l'Afrique du Nord. De nombreuses publications ont fait connaître ces monuments. Le gouverneur général, M. Léonard, a demandé à la Direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts, Antiquités et Monuments Historiques, de publier à l'usage du grand public des notices illustrées qui permettent de les apprécier. M. Louis Leschi, Directeur des Antiquités d'Algérie, édite un album de photographies sur Hippone, Calama (Guelma), Thubursicum Numidarum (Khamissa), Madaure, Théveste (Tébessa), Rusicade (Philippeville), Chullu (Collo), Cirta (Constantine), Castellum Tidditanorum (Tiddis), Le Medracen, Lambaesis (Lambèse), Thamugai (Timgad), Cuicul (Djemila), el Kantara, Sitifis (Sétif), le Tombeau de la Chrétienne, Caesarea (Cherchell), Tipasa, et enfin le Musée Stéphane Gsell à Alger. Les nombreuses photographies

dues à M. Marcel Bovis illustrent magnifiquement le texte où est résumé ce qu'il faut connaître de ces sites archéologiques. On y voit surtout des restes d'édifices, des statues, des mosaïques, etc., sans compter les sites des villes romaines.

Les trois plaquettes consacrées à Cherchel, Tipasa et Tébessa par des archéologues particulièrement qualifiés donnent une vue plus complète de ces sites. Elles sont d'ailleurs illustrées de nombreuses photographies; des cartes et des plans permettent de trouver l'emplacement des monuments. Il est à souhaiter que ces monographies se multiplient pour que le grand public connaisse et apprécie les richesses archéologiques dont l'Algérie est si bien pourvue.

R. JANIN.

GRILLMEIER A. et BACHT H., *Das Konzil von Chalkedon, Geschichte und Gegenwart*. Band II. *Entscheidung um Chalkedon*. Echter Verlag Würzburg 1953. In-8° xiv-967 pages.

Le premier tome de ce monumental ouvrage s'est imposé d'emblée aux théologiens et aux historiens comme la somme de Chalcédoine (Voir la recension de V. Grumel, *REB* X (1952) pp. 278-280). Ce deuxième tome ne le cède en rien au premier : on y trouve la même abondance des points de vue traités et la même compétence auprès des nombreux auteurs appelés à y collaborer. Le volume décrit la lutte pour ou contre Chalcédoine, telle qu'elle se traduit dans l'histoire, dans la piété, dans la théologie occidentale. Trois grandes parties, par conséquent : I. Chalcédoine comme tournant historique; II. Chalcédoine et la vie intérieure de l'Église; III. Chalcédoine et la théologie de l'Occident depuis 451 jusqu'à la Scholastique. La première partie comprend elle-même trois grandes divisions : A. Les forces de l'Église et de l'État en lice pour Chalcédoine, B. La rupture de l'unité ecclésiastique par suite de Chalcédoine, C. Chalcédoine et les relations entre Rome et Byzance.

A. Les trois grandes forces qui entrent en lice au sujet de Chalcédoine sont la papauté (Fritz Hofmann, *Der Kampf der Päpste um Konzil und Dogma von Chalkedon, von Leo dem Grossen bis Hormisdas*), les empereurs (Rhaban Haacke, *Die kaiserliche Politik in den Auseinandersetzungen um Chalkedon, 451-553*; Paul Goubert, *Les successeurs de Justinien et le monophysisme*), le monachisme oriental (Heinrich Bacht, *Die Rolle des orientalischen Mönchtums in den kirchenpolitischen Auseinandersetzungen um Chalkedon, 431-519*). Ces trois partis luttèrent avec une égale ardeur mais non dans un même esprit. Dans leur action les papes montrent une noble intransigeance, les empereurs usent souvent de compromis et quelques-uns de duplicité, les moines sont de fanatiques défenseurs, quelques-uns de Chalcédoine (à Constantinople et à Jérusalem), le plus grand nombre du monophysisme (Alexandrie, Antioche et Constantinople).

Les deux principes fondamentaux qui régissent alors l'empire sont l'orthodoxie et l'unité. Or les circonstances historiques qui provoquèrent le concile de Chalcédoine amenèrent un conflit entre ces deux principes. Pour sauver l'unité, les empereurs sacrifièrent plus volontiers l'orthodoxie par des compromis comme l'Hénotique, le Type, etc.; les papes, conscients de leur responsabilité suprême, ont préféré sacrifier une certaine unité extérieure, pour sauver l'orthodoxie. C'est à l'intransigeance de papes comme Léon I^{er}, Gélase, Hormisdas que la foi de Chalcédoine doit d'avoir survécu aux vicissitudes politiques. Ces quatre articles ne nous laissent rien ignorer de cette lutte dramatique. Les documents utilisés par les uns et par les autres sont en principe les mêmes; il peut en résulter des redites et, ce qui serait plus grave, des divergences de vues. Grâce à l'attention vigilante des éditeurs ces inconvénients sont évités; le P. Bacht utilise d'ailleurs en plus des

documents officiels un impressionnant matériel hagiographique. Matériellement, sa synthèse apporte le plus de neuf et le point de vue de son étude est original.

B. L'intransigeance de Rome dans les questions de foi, les circonstances politiques et la situation géographique propres à l'Égypte et à la Syrie, principaux foyers de la résistance monophysite, eurent pour résultat malheureux la constitution d'Églises monophysites en Égypte (Maria Cramer et H. Bacht, *Der anti-chalkedonische Aspekt im historisch-biographischen Schrifttum der koptischen Monophysiten*, 6-7ten Jahrhundert), en Syrie (Albert van Roey, *Les débuts de l'Église jacobite*). Que représente cette Église monophysite? Elle a son sacerdoce, sa liturgie, ses canons comme l'Église orthodoxe; elle a sa théologie, sa christologie, telle qu'elle venait d'être exposée par Sévère d'Antioche, le docteur du groupe, dans la pure tradition alexandrine. L'Église jacobite mettait une ardeur « inspirée » à défendre cette christologie de l'unique nature contre le dyophysisme que Chalcedoine avait imposé pour mieux sauvegarder la permanence dans le Christ de la vraie divinité et d'une véritable humanité sans confusion.

Si les Églises monophysites d'Éthiopie (Les origines de cette Église devaient être étudiées par Enrico Cerulli; entre-temps l'auteur a été nommé ambassadeur à Téhéran) et de Syrie sont entrées dans la dissidence d'une manière consciente, il n'en fut pas de même de l'Église monophysite d'Arménie. Vahan Inglisian, *Chalkedon und die armenische Kirche*, montre comment l'Arménie ne fut pas touchée durant tout le ve siècle par les querelles christologiques qui agitaient l'Orient. Ce sont les monophysites syriens qui à deux reprises surprirent la bonne foi de l'Église d'Arménie, une première fois en 505/506 par Syméon de Beth Arsam, et une nouvelle fois au milieu du vi^e siècle par Abdijo. La Géorgie, par contre, à cause de ses relations constantes avec Jérusalem, connaissait bien Chalcedoine. Le concile de Florence mit partiellement fin à ces malheureuses dissidences (Georg Hofmann, *Das Konzil von Chalkedon auf dem Konzil von Florenz*).

C. Chalcedoine, avec son 28^e Canon, portait en soi un autre germe de division. Ce canon consacra la primauté de Constantinople sur les autres sièges de l'Orient. Thomas Owen Martin, *The Twenty-Eighth Canon of Chalcedon : A Background Note*, et Emil Herman, *Chalkedon und die Ausgestaltung des konstantinopolitanischen Primats*, s'appliquent à mettre en lumière les intentions du législateur et la portée exacte du canon. Anton Michel, *Der Kampf um das politische oder petrinische Prinzip der Kirchenführung*, étudie la fortune ultérieure du canon. Comme tel, ce canon est l'expression de la politique religieuse de l'Orient depuis Constantin : l'importance d'un siège se mesure à l'importance politique de la cité. A Rome, on ne pensait pas ainsi et Léon I^{er} répondit avec vigueur que l'Église est fondée par le Christ sur Pierre : sa constitution s'inspirait d'autres notions que les principes auxquels obéit l'État; d'ailleurs l'organisation de l'Église avait été fixée par le Concile de Nicée, dont les décrets sont inviolables. Mais les protestations des papes restèrent vaines, car derrière le patriarche, il y avait l'empereur; celui-ci était le premier à réclamer cette primauté pour son évêque, personne interposée par laquelle il entendait gouverner l'Église; il importait donc que cet évêque eût rang sur tous les autres évêques, après celui de Rome. Il s'ensuivit une lutte du siège de Rome contre le patriarche dont Michel retrace les péripéties, en accordant une mention spéciale au schisme de 1054.

Ainsi s'achève la lutte pour Chalcedoine sur le terrain historique. Il est inutile de dire que les auteurs rivalisent de compétence : chacun parle de sa spécialité, c'est tout naturel; nous remarquons aussi dans les divers travaux un fort penchant à la synthèse, et sous cet aspect l'un ou l'autre jugement pourrait être critiqué, telle conclusion devrait être nuancée. Pour ce qui est de l'information historique proprement dite, certains auteurs semblent ignorer l'instrument fondamental

que représentent pour cette période les *Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople* de V. Grumel (trois fascicules parus, de 381 à 1206). L'ouvrage ne figure pas non plus dans la liste des sigles.

II. *Chalcédoine et la vie intérieure de l'Église* présente des proportions beaucoup plus réduites. On s'est contenté, ici, d'étudier les répercussions de la définition de Chalcédoine dans les institutions, sans pousser les investigations dans le domaine de la piété proprement dite. Il est apparu, en effet, que la définition de Chalcédoine n'a pas eu de répercussion sur la piété byzantine : après comme avant le Concile, la piété byzantine, sans méconnaître l'humanité du Christ, s'attache davantage à la personne divine. L'influence du Concile dans les institutions s'exerce d'abord par une série de canons (Leo Ueding, *Die Kanones von Chalkedon in ihrer Bedeutung für Mönchtum und Klerus*) ; ceux-ci endiguèrent le puissant courant monastique en le soumettant davantage à la hiérarchie. Dans la piété liturgique byzantine, le souvenir de Chalcédoine est conservé par une fête spéciale, dont le P. Sévérien Salaville s'attache à retracer l'origine et la signification (*La fête du Concile de Chalcédoine dans le rite byzantin*).

Il était intéressant de chercher si la théologie monophysite a laissé des traces dans la liturgie des Églises monophysites. On le pense généralement. Dom Jérôme Engberding, *Das chalkedonische Christusbild und die Liturgien der monophysitischen Kirchengemeinschaften*, prouve qu'il n'en est pratiquement rien. Le Christ y est toujours représenté comme un homme complet, revêtu de toutes les souffrances et de toutes les faiblesses de l'humanité, hormis le péché ; la réalité de son sacrifice rédempteur accompli dans son humanité n'est pas amoindrie ; et l'expression de l'unité dans le Christ s'en tient aux formules de l'orthodoxie cyrillienne. La liturgie romaine, comme le montre Th. Schnitzler, *Das Konzil von Chalkedon und die westliche (römische) Liturgie*, n'a guère subi l'influence de Chalcédoine : la liturgie était déjà constituée dans ses traits essentiels ; la médiation du Christ par son humanité y est nettement affirmée, et, dans la lutte contre les survivances ariennes qui occupait alors l'Occident, il n'était pas expédient de mettre en avant l'humanité du Verbe.

III. La dernière grande partie de l'ouvrage étudie la survie de Chalcédoine dans la théologie de l'Occident de 451 à la Scholastique. M. le chanoine G. Bardy étudie la répercussion des controverses christologiques en Occident, entre le concile de Chalcédoine et la mort de l'empereur Anastase (451-518). Aux débuts, l'Occident reste insensible au débat qui passionne l'Orient. Il est trop absorbé par les tâches que lui pose le monde nouveau des barbares. Gennade de Marseille s'informe consciencieusement et Avit de Vienne entreprend une curieuse correspondance avec les protagonistes orientaux de la querelle. Le P. Grillmeier étudie la prise de contact de l'Occident avec le néochalcédonisme et ses réactions en face des Trois-Chapitres : *Vorbereitung des Mittelalters. Studie über das Verhältnis von Chalkedonismus und Neu-Chalkedonismus in der lateinischen Theologie von Boethius bis zu Gregor dem Grossen*. Au début du vi^e siècle, les moines Scythes essayaient de gagner Rome et l'Occident à de nouvelles formules, dans lesquelles ils renaient ce que certaines thèses monophysites avaient de valable (*ex et in duabus naturis, unus de Trinitate passus est*). L'Occident s'en tint à la stricte formule de Chalcédoine. Tout au plus l'accent fut-il mis davantage sur l'unité du Christ. La pensée de Scot Erigène, qui aurait pu s'appuyer sur les thèses du néochalcédonisme, est étrangère à cette problématique.

La foi de Chalcédoine qui a mis l'accent sur la dualité des natures n'a pas provoqué la controverse adoptianiste d'Espagne, au viii^e siècle. C'est ce que prouve Jesus Solano, *El Concilio de Calcedonia y la controversia adopcionista del siglo VIII en España*. Les Adoptianistes n'ont guère connu Chalcédoine, même pas à travers Isidore de Séville.

Chalcédoine fut tout autant ignoré de la Préscholastique (Ludwig Ott, *Das Konzil von Chalkedon in der Frühscholastik*). Seul Gauthier de Saint-Victor cite la formule christologique du concile. Néanmoins la Foi de Chalcédoine continue de vivre par les voies de la tradition, dont les intermédiaires sont le *Quicumque*, les écrits des Pères latins du ^v^e et ^{vi}^e siècle, et chose plus intéressante, une traduction latine du *De fide orthodoxa* de Jean Damascène. La christologie de la préscholastique manque d'assurance; elle hésite (moins dangereusement cependant qu'au ^v^e s.) entre deux extrêmes : double sujet — unique nature. Il appartiendra à la scholastique de reposer le problème de l'unité et de la dualité dans le Christ et de le résoudre une nouvelle fois, puisqu'aussi bien elle avait perdu de vue la solution apportée par Chalcédoine. Ignaz Backes, *Die christliche Problematik der Hochscholastik und ihre Beziehungen zu Chalkedon* montre comment la première scholastique se posa les problèmes de l'unité du Christ à l'occasion des trois théories de Pierre Lombard (union par *habitus*, union par l'*homo assumptus*, union par la subsistance de la nature humaine dans la personne du Verbe). La première théorie fut condamnée par Alexandre III; au début du ^{xiii}^e, on rejette aussi résolument la théorie de l'*homo assumptus*, non pas par suite d'une connaissance des définitions de Chalcédoine, mais par une meilleure appropriation de Boèce et de Jean Damascène, qui eux connaissent Chalcédoine; enfin, saint Thomas, à partir de la Somme contre les Gentils, a une connaissance directe des Actes de Chalcédoine (*versio antiqua*). C'est une trouée de lumière, sur laquelle le volume prend fin. Il faut signaler encore le riche appendice que forment les tables chronologiques qui vont de 422 à 564, dues à Adolf Schönmetzer.

Les mérites d'une synthèse aussi vaste sont évidents. Le principe de la division du travail, adopté par les éditeurs, fait que chaque problème est traité par l'historien ou le théologien compétent. Pareille méthode n'est cependant pas exempte d'inconvénients; fractionnement excessif des problèmes, redites, différences de méthode, etc. C'est la rançon de l'exceptionnelle richesse accumulée d'une manière organique et vivante dans cette encyclopédie sur Chalcédoine.

A. WENGER.

IRIGOIN (Jean), *Histoire du texte de Pindare* (Études et Commentaires XIII), Paris Klincksieck, 1952. Un vol. in-8° 464 pages.

L'histoire du texte de Pindare est un sujet qui a déjà tenté plus d'un érudit. Il suffit de rappeler les noms de Tycho Mommsen, qui a esquissé dans ses deux éditions (1864 et 1866) un premier classement des manuscrits, et de A. Turyn, qui a proposé en 1932 un classement précis et scientifique. M. Irigoin a renouvelé le problème grâce à de nouvelles recherches manuscrites (46 manuscrits nouveaux, ce qui porte à 202 le nombre de manuscrits étudiés), grâce surtout à l'utilisation d'une méthode plus sûre de critique textuelle, la méthode que M. Dain professe depuis une vingtaine d'années à l'École des Hautes-Études, et dont il a lui-même démontré la fécondité dans sa magistrale *Histoire du texte d'Élien le Tacticien*.

M. Irigoin inclut dans son étude l'histoire des scholies. Il remonte aussi au delà des plus anciens manuscrits ou papyrus et fait pour ainsi dire la protohistoire du texte : métagrammatisme entre les dernières années du ^v^e siècle et le milieu du ^{iv}^e avant J.-C.; constitution d'une édition par les soins d'Aristophane de Byzance; composition de commentaires, dont le plus important est celui d'Aristarque, à Alexandrie, au ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère. Sous Hadrien s'opéra un choix parmi les classiques de l'antiquité. Le choix de Pindare se limita aux Epinicies, pour des raisons pédagogiques plus que pour des raisons de goût. Les citations et

les papyrus prouvent en effet que jusqu'à cette époque les autres œuvres de Pindare étaient plus répandues. Ce choix fait en vue de l'enseignement devait être accompagné d'un commentaire grammatical. L'auteur apporte de bonnes raisons pour montrer que ce commentaire remonte à l'époque de l'édition (sous Hadrien) et non pas seulement au ^{iv}^e siècle comme on l'a pensé. Le texte de l'édition du choix reste celui de la vulgate issue de l'édition d'Aristophane de Byzance. Cette édition aboutit vers la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle — début du ^{iv}^e à deux branches : la recension ambrosienne représentée par un seul manuscrit, Ambros. C 222 inf., qui ne contient que les Olympiques II-XII, et la recension vaticane, représentée par le Vatic. gr. 1312. L'archétype de la recension vaticane a donné naissance à deux recensions, l'une complète, l'autre ne comportant que les Olympiques et les Pythiques.

Vers le milieu du ^{ix}^e apparaît une innovation technique, qui fut une révolution dans l'histoire des manuscrits ; c'est l'emploi d'une nouvelle écriture de librairie, la minuscule, qui insensiblement va se substituer à l'onziale. On appelle translittération la transcription en minuscule à partir d'un modèle en onziale. Les textes poétiques sont les derniers à bénéficier de cette opération (entre 950 et 1000). Cette translittération donne lieu à des fautes caractéristiques (confusions d'onziales, mécoupures). La présence de fautes différentes dans chacune des trois recensions énumérées ci-dessus postule trois translittérations distinctes. Celle de la recension ambrosienne est très tardive (^{xiii}^e-^{xiiii}^e s.).

Durant les ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles, les manuscrits se multiplient. L'auteur avec une rare sagacité en reconstitue un, particulièrement important dans l'histoire textuelle, le *Thessalonicensis*, dont il y eut trois copies, Vatic. gr. 41, Gotting. phil. 29, et une autre aujourd'hui disparue mais qui peut être reconstituée. L'étude de ce manuscrit (à travers ses descendants) montre que le *Thessalonicensis* est l'exemplaire type d'une véritable édition.

L'époque qui va de 1280 à 1340 fut une ère privilégiée pour les lettres à Byzance. Le texte de Pindare bénéficia de quatre éditions. Avant la fin du siècle, Thomas Magister fit une édition qui comprend les Olympiques et les quatre premières Pythiques, accompagnée d'une étude du texte et de scholies. Le tout forme une édition commode, bien composée. Son grand défaut est la méconnaissance des données métriques. A la fin du ^{xiii}^e siècle parut une autre édition que l'auteur appelle planudéenne parce qu'elle comporte toutes les marques des œuvres de Planude. Mais en l'absence de données positives qui lui attribuent une telle édition, l'auteur n'ose être absolument catégorique. La source utilisée pour cette édition est un manuscrit perdu dont le copiste de la recension ambrosienne a tiré ses compléments.

Un peu plus tardive est l'édition de Manuel Moschopoulos, élève de Planude. Cette édition fut promise à un grand succès : elle est représentée par plus de 60 mss sur les quelques deux cents témoins. Le succès est dû principalement à la commodité de l'édition : un texte court, limité aux Olympiques, accompagné d'une paraphrase fort bien composée et de quelques scholies grammaticales.

Au début du ^{xiv}^e siècle, Démétrius Triclinius, élève de Thomas Magister, fit de son côté une édition originale. Mais cette fois, ce n'est plus le professeur qui fait une édition commode pour l'enseignement, c'est un véritable philologue au sens moderne du mot qui consulte les manuscrits et compare les leçons : « Il est le premier à corriger son texte d'une manière souple et intelligente, qui dénote chez lui une connaissance de la métrique remarquable pour son temps » (p. 361). Triclinius a donné deux éditions des Epinicies ; la première complète, est conservée par un manuscrit-type, le *Laurent. conventi soppressi* 44 ; la deuxième ne contient que les Olympiques.

Vers 1340, la dureté des temps provoqua le déclin des lettres à Byzance ; après

1453, l'hellénisme byzantin se réfugia pour un temps en Italie : les éditions et les manuscrits de Pindare se multiplient (édition moschopoulienne allongée, édition tricinienne complétée, etc.). La première édition imprimée parut en janvier 1513 à Venise, chez Alde Manuce. Il n'est pas facile de dire quels manuscrits ont servi à cette édition princeps. Dès 1515, Pindare connut une nouvelle édition à Rome, par les soins de Zacharie Calliergi. Les Olympiques reproduisent un manuscrit de la deuxième édition tricinienne. Les sources des Pythiques sont plus complexes. Pour les Néméennes et pour les Isthmiques, le texte représente une contamination du manuscrit B (Vatic. 1312) et de l'édition aldine.

Telles sont les étapes d'une histoire que l'auteur fait revivre sous nos yeux. Les mérites d'un travail de ce genre sont grands : non seulement l'auteur n'ignore rien de ce qui a trait à l'histoire du texte, mais il manie la méthode critique avec une sûreté remarquable, il reconstitue l'histoire des manuscrits avec une sagacité qui inspire pleine confiance dans un domaine plein de risques. La sûreté de cette méthode vient sans doute de son aspect total, qui tient compte non seulement des manuscrits comme tels, mais de tout ce qui touche de loin ou de près à la vie de l'esprit, à l'histoire des lettres, à l'évolution de la technique de l'édition, à quoi l'on reconnaît les leçons de M. Dain. Un ouvrage comme celui-ci honore son auteur, dont il couronne la recherche patiente et austère; il honore aussi la méthode qui commande la genèse et la structure de pareilles reconstitutions.

A. WENGER.

J. GRIBOMONT, O.S.B., *Histoire du texte des Ascétiques de S. Basile* (Bibliothèque du *Muséon* 32), Louvain, 1953. Un vol. 348 pages 18 × 26 cm.

Les Ascétiques de saint Basile présentent un cas privilégié pour l'histoire des textes; la tradition manuscrite ne compte pas moins de 150 témoins, dont la moitié environ est représentée par des versions, parmi lesquelles certaines, celles de Rufin ou la version syriaque, sont particulièrement anciennes. L'auteur divise son travail en deux parties : I. Description et classement des manuscrits, II. Classement des recensions de l'Ascéticon; à la suite il étudie les pièces ascétiques secondaires, l'Hypotypose d'ascèse, les Prologues.

La première partie équivaut à un inventaire complet des diverses familles de manuscrits, classées d'après le contenu ou le nombre plus ou moins considérable de chapitres. La recension la plus commune est la Vulgate (24 mss) qui correspond à l'édition reçue et comprend 55 Grandes Règles et 313 Petites Règles. Cette division et ces chiffres sont déjà connus de Photius. La deuxième grande recension, appelée Studite (26 mss), se compose d'une série unique de 350 Questions. La recension Nil, répandue en Italie méridionale, distingue 20 Grandes Règles et 317 Petites Règles. D'autres recensions répondent à des buts particuliers : une recension brève d'Orient (6 mss) ne compte que 20 Grandes Règles et 34 Petites Règles. La recension dite Mysogyne écarte ou transforme les questions qui concernent ou mentionnent les moniales (4 mss). Le Vatic. Barber. gr. 476 est un témoin isolé qui comporte un ordre des chapitres particulier.

La version arménienne qui semble remonter au ve-vi^e siècle représente une recension grecque originale, dont l'Athen. 223 a gardé des fragments. Les versions géorgienne, arabe, slavonne sont apparentées à l'une ou l'autre des recensions grecques énumérées ci-dessus. Plus intéressantes pour l'histoire du texte sont les versions latines. Le franciscain spirituel Ange Clareno fit une traduction dont

l'autographe est peut-être le cod. 227 de Subiaco, couvent où le traducteur est resté de 1318 à 1334. Mais l'apport le plus important des anciennes versions est dû au latin de Rufin et au syriaque qui dépendent d'une recension courte, le Petit Ascéticon; la version latine (60 mss) contient 203 Questions, le syriaque (5 mss) n'en contient que 183.

La description des mss est faite avec une grande acribie; l'auteur a examiné personnellement un nombre considérable de mss; il s'est procuré les microfilms, il a consulté inlassablement les gens du métier; seuls les mss grecs, arméniens et géorgiens de l'U.R.S.S. lui sont restés inaccessibles. L'auteur a accordé une attention spéciale à la version syriaque du Petit Ascéticon dont il a intégralement collationné et traduit les cinq témoins. Il donne une édition type de la Grande Règle 16, avec les variantes grecques et latines. Il ressort que cette traduction est littérale, sans être pour autant un décalque. Elle est ancienne; les couvents monophysites l'utilisaient déjà vers la fin du ^{ve} siècle; il existe des manuscrits du ^{vi} : « Il n'est pas impossible que la traduction remonte à une époque très proche de Basile qui était en relations suivies avec le monachisme syrien ».

L'inventaire des manuscrits et leur classement en familles n'est que le premier temps d'une histoire du texte. Celle-ci vise avant tout à rendre compte de ces diverses recensions, à expliquer leur genèse, leur multiplication, à montrer, autant qu'il est possible, la fortune littéraire du texte, depuis les origines jusqu'à nous. Cette reconstitution obéit à certaines lois générales de critique textuelle; elle doit aussi tenir compte des faits particuliers propres à la tradition manuscrite dont elle s'occupe. L'auteur, semble-t-il, n'a nulle part exposé clairement les principes qui l'ont guidé dans sa reconstitution et nous y avons cherché vainement une application de la méthode textuelle que M. Irigoin par ex. a si heureusement mise à profit dans son *Histoire du texte de Pindare*.

Par contre, l'auteur a examiné avec un grand soin les faits particuliers, propres à la tradition des Ascétiques. Ce texte présente un cas privilégié. Certaines scholies complémentaires (Vatic. gr. 413 et Lavra 442) nous renseignent exactement sur la constitution de la recension Vulgate : Celle-ci dérive immédiatement d'un très ancien manuscrit du Pont, datant peut-être du début du ^{ve} siècle, collationné sur un manuscrit de Césarée parent du Studite, auquel elle a emprunté quelques leçons, notamment les dernières petites Règles et les Epitimies (p. 164). On sait que le résultat de cette contamination fut la constitution des 58 Grandes Règles et des 313 Petites Règles, soit un total de 368 chapitres. Cette édition est ancienne. Le témoin syriaque Addit. 14.544, du ^{ve-vi} s., connaît déjà ce total, comme le prouve cette souscription : « Leur nombre est, plus ou moins, de 368 ». En fait ce texte ne comporte que 183 Questions. Cela prouve du moins que la vulgate jouissait dès le début du ^{vi} d'une certaine notoriété. L'édition doit donc se situer vers 500. En ce cas, les scholies qui nous renseignent sur le travail critique de l'éditeur sont d'une importance exceptionnelle et constituent un cas unique pour une si haute antiquité. Les manuscrits utilisés qualifiés par l'éditeur de très anciens (ἀρχαιότατον ἀντίγραφον) nous conduisent tout près de saint Basile. Ce langage surprend même un peu pour caractériser un manuscrit qui n'aurait que quelque cent ans. Ce qui étonne aussi, c'est que les anciennes citations ne semblent pas connaître la Vulgate. Un doute reste donc permis sur une ancienneté aussi haute, d'autant plus que la souscription du syriaque « Ce sont 368 questions » ne répond pas à la réalité de ce manuscrit.

En plus de la donnée externe fournie par les scholies, l'ordre des chapitres offre un premier critère interne pour le classement des recensions. L'auteur distingue trois ordres fonciers; il établit d'impressionnantes tables de concordances; il publie les Extravagantes ou Petites Règles 314-317 ignorées par la vulgate.

Les variantes des diverses recensions fournissent un autre indice de classement. L'auteur les examine en publiant d'une manière critique un chapitre témoin, la Grande Règle 16, d'après 35 manuscrits (les meilleurs témoins de chaque recension). Cette collation prouve d'une manière générale la bonne qualité de la recension studite, dont le meilleur témoin, le Mosqu. gr. 117, de l'année 880, est actuellement inaccessible.

Les problèmes posés par le petit Ascéticon (Rufin et le syriaque) sont ensuite examinés. La comparaison de ce texte court avec la vulgate fait ressortir l'antériorité du premier sur la seconde. Il en résulte d'intéressants indices chronologiques pour connaître le développement des institutions et l'évolution de la doctrine monastique de saint Basile. L'auteur poursuit l'histoire du texte (pièces annexes, chapitres inédits, constitution du corpus médiéval) jusqu'aux premières éditions. Il a pu se dispenser de faire l'histoire des éditions que dom David Amand a écrite dans une série d'articles de la Revue Bénédictine de 1940 à 1946.

L'auteur, ce nous semble, excelle plus dans les travaux d'analyse que dans la synthèse. Il est vrai, l'histoire d'une tradition aussi abondante que celle des Ascétiques exige d'abord une analyse vaste et méticuleuse; pour la faire avec succès, l'auteur a mis à profit sa riche connaissance des langues orientales et de sérieuses qualités de chercheur.

A. WENGER.

Petite Philocalie de la Prière du Cœur. Traduite et présentée par Jean GOULLARD (Documents spirituels 5). Cahiers du 'Sud, Paris, 1953. Un vol. 338 pages 11,5 × 20 cm.

Les Récits d'un Pèlerin russe (trad. J. Gauvain) ont fait connaître à l'Occident la Philocalie. La Philocalie nous a révélé la prière du cœur. Il manquait au lecteur français une anthologie de cette prière et une notice sur cette méthode d'oraison. J. Gouillard vient de nous donner l'une et l'autre. Il était plus que tout autre qualifié pour présenter et traduire ce recueil au titre trop discret. L'introduction est ce qu'il y a de plus clair et de plus pénétrant sur l'histoire de la méthode. L'auteur connaît parfaitement le sujet, auquel il a consacré quelques excellentes notices dans les *Échos d'Orient*. Il connaît la problématique de la prière, non seulement dans la tradition byzantine, mais encore dans les littératures orientales; à l'occasion, l'auteur recourt au procédé comparatif; il se propose par là de mieux situer la prière du cœur et la technique respiratoire, à laquelle elle est habituellement unie, dans une histoire plus générale des méthodes d'oraison. L'auteur se défend de porter un jugement de faveur ou de défaveur sur la méthode elle-même. Comme il le dit lui-même, il a essayé de rendre un témoignage de bonne foi à des témoins de bonne foi.

Une traduction anglaise de la Philocalie russe vient de paraître en Angleterre (E. Kadloubovsky et G.-E.-H. Palmer, *Writings from the Philokalia on prayer of the heart*, Londres 1951). Ces auteurs suivent le texte russe de Théophane le Reclus et reproduisent des notices biographiques absolument périmées. Le mérite de Gouillard est d'avoir pris pour base de sa traduction le texte grec original. Il a adopté un ordre chronologique; surtout, il a inséré dans son choix des textes essentiels absents de la Philocalie grecque et russe. Il a même fait œuvre d'érudit en publiant quelques témoignages tardifs inédits, qui témoignent d'une certaine réhabilitation de la méthode au cours du XVIII^e siècle. Nous assistons de nos jours à une réhabilitation systématique de la prière et de la méthode. Le livre de J. Gouillard fournit les pièces indispensables qui mettent au courant de la question.

Le nom de l'auteur et la collection dans laquelle le livre paraît dispensent de signaler l'intelligence du choix et la qualité littéraire de la traduction.

A. WENGER.

KARMIRIS (Jean N.), 'Η Ὁρθόδοξος Ὁμολογία τοῦ Πέτρου Μογίλα
Athènes, 1953. Un volume broché 112 pages 24 × 17 cm.

J.-N. Karmiris est l'un des représentants les plus célèbres de la théologie orthodoxe contemporaine. On connaît son activité inlassable dans les questions œcuméniques. L'enseignement de la théologie dogmatique et symbolique à l'Université d'Athènes l'a parfaitement équipé pour cette tâche. L'auteur détache ici de son grand ouvrage Τὰ δογματικά καὶ συμβολικά μνημεῖα τῆς Ὁρθόδοξου Καθολικῆς Ἐκκλησίας (deux volumes, Athènes 1952 et 1953) une édition séparée de la Confession Orthodoxe de Pierre Moghila. Cette édition reproduit le manuscrit autographe de la Confession, codex 360 du métrochion du Saint-Sépulcre à Constantinople. Ce manuscrit est l'exemplaire même de Mélèce Syrigos, traduit sur un texte latin de Moghila en grec commun avec les changements que l'on sait, et approuvé par le patriarche Parthénios le 11 mars 1643.

L'édition est précédée d'une courte introduction (pp. 7-17). Karmiris explique l'origine de la Confession orthodoxe. Elle serait avant tout une riposte orthodoxe aux calomnies des missionnaires latins contre l'Orthodoxie, qu'ils voulaient confondre avec le calvinisme larvé de Cyrille Loukharis. L'éditeur reconnaît que la Confession garde des traces de l'influence latine non seulement dans la disposition ou dans la méthode utilisée en théologie, mais encore en certains points de la doctrine elle-même, comme l'état primitif, l'origine de l'âme humaine, la transsubstantiation, le culte eucharistique, le caractère satisfactoire des épitimies, la division du sacerdoce en spirituel et sacramental, les commandements de l'Eglise. Il n'en reste pas moins vrai que la Confession est un livre foncièrement orthodoxe. Cette introduction est naturellement trop brève pour comporter toutes les nuances requises en un sujet aussi délicat.

A. WENGER.

A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée. Principes et méthodes pour l'étude historique des liturgies chrétiennes*. Troisième édition revue par Dom Bernard BOTTE O.S.B. (Collection Irénikon). Édit. Chèvètagne. Un vol. in-8° 290 pages.

Baumstark passe à bon droit pour le fondateur de l'école comparatiste dans la science de la liturgie. Excellent connaisseur des langues orientales, chercheur passionné des sources liturgiques, il possédait aussi à un rare degré le don de la synthèse, qui confinait chez lui à l'esprit de système. Il fut avant tout préoccupé de comparer les diverses liturgies pour déduire de cette comparaison les lois de leur évolution. Les concordances observées proviennent soit d'un fonds primitif soit d'une influence secondaire d'un type liturgique sur un autre. En ce qui concerne le fonds primitif, le christianisme sorti du milieu juif de Palestine subit d'abord l'influence du culte de la synagogue. Au cours de son développement, il a respiré aussi l'atmosphère de la culture hellénique et s'en est fortement pénétré. Sur ce dernier point, les conclusions de l'auteur sont souvent systématiques et hâtives. De pures rencontres verbales dans les formules de prières chrétiennes et dans les prières païennes ne prouvent pas une dépendance des premières par

rapport aux secondes. Dom Botte a souvent corrigé par des réserves, ajoutées en note, ce que les conclusions de Baumstark ont d'excessif.

La méthode comparée appliquée à la science de la liturgie a néanmoins rendu de grands services. Elle a permis d'établir certaines lois fondamentales qui régissent le développement des unités liturgiques dans le temps et dans l'espace. De même en effet que l'étude comparée des langues d'un même groupe permet de décrire les lois de leur évolution et de retrouver le fonds commun primitif, ainsi la comparaison des différentes liturgies permet d'établir les lois de leur évolution et de dégager les éléments primitifs. C'est à déterminer ces lois que l'auteur s'applique dans les premiers chapitres. Les faits de l'histoire nous mettent en présence de deux antithèses : uniformité et variété, sobriété et richesse. Pour les types liturgiques, l'évolution va de la variété à l'uniformité. Ainsi la liturgie romaine prédomine en Occident et la liturgie byzantine en Orient. Quant aux formes liturgiques, l'évolution, au contraire, va de la sobriété à la richesse. La transformation des textes liturgiques s'opère de la simplicité et de la brièveté vers une variété et une prolité toujours plus grandes. Au contraire, pour les textes secondaires de la messe (lectures, oraisons), on observe le mouvement contraire. Pour une unité liturgique donnée, on observe d'abord un certain développement puis une certaine abréviation. C'est la loi organique du développement liturgique : comme les éléments anciens ne sont pas aussitôt remplacés par les nouveaux qui viennent s'y ajouter, il y a d'abord une période de juxtaposition. Dans cette coexistence, les éléments nouveaux se montrent plus vivaces et plus résistants ; lorsque se manifeste la tendance à l'abréviation, ce sont les éléments anciens qui sont les premiers atteints ; ils disparaissent complètement ou ne laissent que quelques traces. Cette loi est tempérée par une autre qui apporte un correctif partiel : les états anciens se maintiennent avec plus ou moins de ténacité dans les temps les plus sacrés de l'année liturgique. Nous en avons une preuve abondante dans les offices de la semaine sainte, qui gardent sur de nombreux points la liturgie primitive.

Ces lois sont formulées d'une manière abstraite. L'auteur montre comment elles se vérifient concrètement dans l'histoire de la liturgie. Il étudie la formation des grandes unités liturgiques (prières de l'office, messe). Il examine séparément les composantes de ces unités : prose eucharistique (anaphores, épicleses, bénédictions), la poésie sacrée, les lectures. Aux prières liturgiques viennent s'ajouter les actions liturgiques. Parmi elles, certaines sont postulées par les prières elles-mêmes et l'ordonnance liturgique. Ainsi l'action liturgique de la messe exige la préparation des oblats, ou l'offertoire. Mais ces actions nécessaires reçoivent des développements symboliques considérables, comme c'est le cas de la prothèse dans la messe byzantine. A côté de ces actions liées à la prière liturgique comme telle, il en est d'autres qui sont propres à certaines solennités liturgiques. Elles sont étudiées dans deux chapitres où la méthode comparative apparaît particulièrement féconde : *Anciennes grandes fêtes, Carême et sanctoral*.

Notre analyse s'applique à dégager la charpente de l'ouvrage, sa structure organique, à montrer comment les divers chapitres sont reliés les uns aux autres. Le contenu même est de la richesse hors de pair, à laquelle Baumstark nous a habitués depuis toujours.

Il faut donc remercier Dom Botte de cette réédition. Son mérite d'ailleurs ne s'arrête pas là. L'éditeur signale en des notes discrètes (ajoutées entre crochets et signées B.B.) ce que certaines théories de Baumstark ont d'excessif ou de trop systématique. Il corrige de même les conclusions de l'auteur controuvées par des travaux récents, et l'on sait que parmi ceux-ci les recherches personnelles de D. Botte tiennent une place considérable. Celui-ci procède dans ce cas par des renvois discrets. Il arrive ainsi que le lecteur est prévenu que l'interprétation

de Baumstark est erronée sans qu'il puisse connaître les nouvelles interprétations, parues dans des revues accessibles aux seuls spécialistes. C'est un petit défaut de l'ouvrage qui comme tel devrait contenter le désir du lecteur sur le sujet qu'il annonce. Dom Botte s'est appliqué aussi à mettre au point les références bibliographiques des éditions antérieures et à compléter la bibliographie sur de nombreux points, dans les notes jusqu'en 1953, dans le chapitre *Bibliographie* jusqu'en 1939.

A. WENGER.

TREMPÉLAS (P.-N.), *Μικρὸν Εὐχολόγιον. I. Αἱ ἀκολουθίαι καὶ τάξεις Μνηστῶν καὶ Γάμου, Εὐχελαίου, Χειροτονιῶν καὶ Βαπτίσματος*, in-8°, 403 pages. Athènes, 1950.

En novembre 1932, le patriarcat œcuménique de Constantinople établit une Commission chargée de la révision des textes liturgiques en vue d'une nouvelle édition. Il s'agissait de retrouver dans les manuscrits anciens les formules les plus représentatives de la pensée de l'Église afin d'éliminer les modifications introduites au cours des âges et qui semblaient injustifiées. Comme les bibliothèques d'Athènes possèdent nombre d'excellents manuscrits remontant jusqu'au x^e siècle, il parut superflu de recourir à ceux de l'étranger. La Commission, présidée par Mgr Chrysanthé Philippides, ancien métropolite de Trébizonde, comprenait un certain nombre de professeurs de l'Université. M. P. N. Trempélas en était le secrétaire. C'est lui surtout qui fit les recherches et les études nécessaires et en publia les résultats. La Commission commença ses travaux en avril 1933. Les études de M. P. N. Trempélas parurent par fragments dans la revue *Theologia*, puis elles furent tirées à part. Ce moyen diminuait les frais d'impression qui étaient considérables en raison des sigles particuliers qu'il fallait employer. En 1935, paraissait un premier volume, *Αἱ τρεῖς Λειτουργίαι* (Les trois Liturgies de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et des Présanctifiés). La publication de la suite fut retardée par la guerre et ses suites, en sorte que le tome I^{er} de l'*Euchologion* ne put être terminé qu'en 1950.

Il contient les cérémonies des divers sacrements, c'est-à-dire des fiançailles et du mariage, de l'Extrême-Onction, de l'Ordre et du Baptême (on sait que dans le rite byzantin la Confirmation se donne aussitôt après le Baptême). Les autres parties de la liturgie (bénédictions diverses, prières de l'Office divin, etc.) sont en cours de publication dans *Theologia*. L'auteur ne se contente pas de donner le texte qui lui paraît le meilleur, il note les variantes dignes d'intérêt, indique les renvois à la Sainte Ecriture, etc. En supplément il publie diverses prières qui ont une connexion assez étroite avec les sacrements sans toutefois leur appartenir. Il se montre parfaitement au courant des publications et des études faites sur les mêmes sujets en Occident et peut ainsi présenter une œuvre sérieuse, dont les liturgistes feront leur profit.

R. J.

A. GRATIEUX, *Le Mouvement slavophile à la veille de la Révolution. Dmitri A. Khomiakov*, suivi du traité d'Alexis Stépanovitch Khomiakov, *L'Église est une*. Traduction Roger TANDONNET, S. J.; Avertissement du R. P. Yves M.-J. CONGAR (*Unam Sanctam* 25), Paris, 1953. Un vol. in-8° 246 pages.

Ce long titre donne à lui seul une idée de l'ouvrage; matériellement composite,

il est un par le thème traité dans ses diverses parties et qui est la théologie slavophile. La partie centrale comprend elle-même deux chapitres bien distincts : 1. Extraits de la correspondance de D. A. Khomiakov avec A. Gratieux ; 2. Analyse de l'œuvre de D. A. Khomiakov.

La correspondance qui s'étend sur les années 1907-1917 est une vivante page d'histoire où se reflètent les premières relations œcuménistes : voyages de Gratieux en Russie et en Angleterre, contacts de D. Khomiakov avec l'Occident (Heidelberg, Rome) ; on y trouve des jugements spontanés sur les personnes et les événements, tels ceux sur Mgr Duchesne, Loisy, le modernisme et l'encyclique Pascendi, sur l'actuel patriarche Alexis, alors directeur du séminaire de Toula.

L'œuvre même de D. A. Khomiakov est exposée en trois chapitres de longueur très inégale : I. Dmitri Alexiévitch, éditeur des œuvres de son père ; II. D. A. Khomiakov, continuateur de la pensée slavophile. Ses études sur la devise russe : « Orthodoxie, Autocratie, Nationalité » ; III. D. A. Khomiakov, écrivain ecclésiastique, en deux parties : 1. Le couronnement conciliaire et la base paroissiale de l'édifice ecclésiastique (titre qui manque de clarté) : 2. La question du Concile russe en 1910.

Le volume se termine par la traduction d'un écrit d'Alexis Stépanovitch Khomiakov : « L'Eglise est une », qui est un essai de catéchèse ecclésiologique.

Tout cet ensemble permettra au lecteur non initié de se faire une idée juste de ce qui est la mystique, car c'en est une, slavophile. Il sera aidé dans l'appréciation qu'il doit porter sur elle par l'« avertissement » du P. Congar en tête de l'ouvrage.

A. WENGER.

Ioannes REZAC S. I., *De Monachismo secundum recentiore legislaionem russicam* (Orientalia christ. anal. 138), Rome, 1952. Un vol. in-8° xvi-328 pages.

L'œuvre législative du Concile panrusse de 1917-1918 est restée en grande partie inconnue, à cause même des conditions critiques dans lesquelles furent partiellement publiés les Actes du Concile (*Actes*, Moscou-Pétrograd 1919 ; *Définitions*, fascicules 2-4, Moscou 1918 ; fasc. 1, Varsovie 1922). Dans la plupart des domaines, cet œuvre ne put être appliquée. C'est le cas notamment des articles sur le monachisme : la Révolution bolchevique supprima les couvents et il ne fut plus question d'appliquer les lois codifiées par le Concile.

Le P. Rezac, professeur de droit canonique à l'Institut oriental, expose cette législation dans un commentaire historique et canonique. Il publie la traduction latine des 97 articles de la constitution *Des Monastères et des Moines* (31 août 1918). L'auteur traite des cadres et de la vie monastique. Il étudie l'origine des monastères (érection, division, suppression), passe en revue les supérieurs hiérarchiques (patriarche ou synode, évêque, exarque) et immédiats (nomination, droits et obligations), leurs aides dans les monastères (charges et fonctions) ; il aborde la question des biens temporels. Il examine ensuite ce qui a plus directement trait à la vie monastique : noviciat et profession, obligations de l'état monastique, occupations des moines (prière, activité manuelle, étude, ministère).

Le commentaire de l'auteur est abondant, disparate quelquefois ; il a une excellente connaissance des sources canoniques ; pour les faits d'histoire, sa grande source est restée l'Histoire de l'Eglise de Macaire Boulgakov. Ce travail, qui reste fondamental surtout par la richesse des documents, a été corrigé sur bien des points par les historiens postérieurs. Il en résulte dans le commentaire

de l'auteur quelques inexactitudes ou imprécisions (v. gr. le trebnik de Moghila, 16 décembre 1646 et non 16 novembre 1648, p. 219).

A. WENGER.

SCHULTZE Bernardo, S. I., *Pensatori russi di fronte a Cristo. Saggi sul loro atteggiamento verso Cristo, la Chiesa e il Papa* (Biblioteca dell'Oriente cristiano). Éditions Mazza Florence, 1947, 1949. Deux volumes brochés (12 × 19 cm.) de 173 (vol. I) et 286 pages (vol. II-III).

Dans le flot des productions contemporaines consacrées à la pensée russe, ce travail compte parmi les meilleurs. L'auteur à la pratique de la matière; une longue carrière d'enseignement à l'Institut Oriental de Rome l'a familiarisé avec le sujet. La riche galerie d'auteurs que ces essais font défiler sous nos yeux est hors de pair : Skovoroda, Tchaadaev, Khomiakov, Belinski, Soloviev, Leontiev, Boukharev pour le tome I; Federov, Rosanov, Merejkovski, Gogol, Tolstoï, Dostoïevski, Ern, les princes Troubetzkoi, Karsavin, Boulgakov, Berdiaev, Ivanov pour les tomes II et III; c'est toute l'histoire religieuse russe du dernier siècle et du début de ce siècle qui revit dans ces pages. On pourra regretter l'absence de tel portrait, comme Herzen, ou peut-être Mgr Philarète pour le dernier siècle, de Frank parmi les contemporains.

L'auteur n'expose pas d'une manière systématique la philosophie ou la pensée religieuse d'un auteur donné; il retient trois thèmes fondamentaux : papauté, Église, Christ. On a dit que cet apriorisme qui consiste à étudier la pensée d'un écrivain sur le Christ ou sur l'Église a empêché l'auteur de comprendre pleinement le système de penseurs si divers et dont certains sont parfaitement étrangers au problème de la papauté, par exemple. Mais s'il y a un *a priori* dans le choix, il n'y en a pas dans la méthode. Il n'est que de le lire pour sentir partout, non seulement un des meilleurs connaisseurs occidentaux de la littérature russe, mais encore un homme qui avec une sympathie non déguisée essaie de reconstituer la pensée d'autrui dans son évolution dramatique. Si la question romaine fut étrangère à certains auteurs ou mal comprise par eux, tous se sont vus placés en face du Christ qui est l'option suprême de tout système philosophique; tous ont finalement opté pour ou contre lui.

Le contenu même de cette philosophie fait apparaître les deux virtualités de la mentalité religieuse russe : négation radicale ou foi enthousiaste, marquées l'une et l'autre d'un messianisme conquérant. L'histoire contemporaine, que ce livre aide excellemment à comprendre, déroule simultanément sous nos yeux la réalisation de ces deux potentialités.

Ajoutons que le même ouvrage a paru en allemand chez Herder, 1950, *Russische Denker. Ihre Stellung zu Christus, Kirche und Papsttum*, enrichi de notes bibliographiques et biographiques.

A. WENGER.

VRIES (Guglielmo de), S. I., *Oriente cristiano ieri e oggi* (Manuali del pensiero cattolico 35A. Comunità orientali e dissidenti I). Éditions Civiltà Cattolica, Rome, 1950. Un volume broché, 10,5 × 17 cm, 400 pages.

Ce volume de format modeste contient un excellent raccourci de l'histoire des Églises orientales dans le passé et dans leur état présent. L'histoire du passé comprend trois parties : I. Développement des Églises orientales et multiplica-

tion des Églises locales indépendantes; II. Schismes et constitutions d'Églises séparées; III. Formation, aux dépens des Églises séparées, de groupes unis à Rome. Ainsi, ce grand développement dans l'histoire est marqué d'un mouvement de séparation et d'un mouvement de retour. Malheureusement, le second mouvement est loin de présenter l'ampleur du premier.

L'auteur est historien. Par profession il établit consciencieusement les faits d'histoire. Son livre est ainsi un répertoire précieux des dates et des faits qui ont marqué la naissance des Églises orientales, leur séparation, les essais de retour. Mais de la sorte, le schisme apparaît souvent comme le développement normal de l'histoire; non pas que l'auteur sous-estime les faits dogmatiques ou les divergences théologiques; mais la nature même d'un précis d'histoire entraîne ce rétrécissement de perspective.

La deuxième partie décrit la situation présente des Églises séparées. C'est une bonne chronique des Églises orientales pour la période entre les deux guerres. Certes l'auteur examine la situation jusque vers 1947, mais les graves changements politiques que ces Églises venaient alors de subir n'avaient pas encore permis une certaine stabilisation. Aussi bien souvent, l'auteur est-il obligé d'indiquer les tendances de l'évolution sans pouvoir donner un jugement net sur la situation. Ces imperfections sont la rançon du temps qui transforme sans cesse l'actuel et frappe vite de caducité ce qui est chronique et non encore l'histoire. Elles ne proviennent pas d'un défaut de méthode ou d'un manque d'information. Sous cet aspect, l'ouvrage répond parfaitement au but qu'il se propose : c'est un manuel aussi clair et méthodique que sûr et informé.

A. WENGER.

NILSSON (Martin P.), *La religion populaire dans la Grèce antique*, in-16, 245 pages, Paris, Plon, Prix : 540 francs.

La mythologie grecque, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, est bien loin de correspondre à ce que l'on peut savoir de la religion populaire. Elle a été imaginée en grande partie par les écrivains et les artistes, mais aussi par les pouvoirs publics dans le but de donner à l'État une plus grande puissance en l'appuyant sur les dieux. Les Grecs étaient tout d'abord un peuple de campagnards, dont la religion s'adressait aux forces de la nature considérées comme ayant une influence sur les moindres actes de la vie. Point de temples, mais des bosquets, des autels votifs, des symboles destinés à rendre hommage aux génies bienfaisants ou malfaisants dont dépendait la réussite des récoltes et des affaires. Les divinités étaient mal définies et variaient d'ailleurs selon les régions. Le culte était le plus souvent entaché de superstitions qui nous paraissent aujourd'hui enfantines.

Quand se développa la vie économique par la concentration dans les villes et l'établissement d'États, la religion perdit une bonne partie de ses formes populaires pour devenir une affaire de la collectivité. Des dieux étrangers furent introduits pour remplacer ceux du pays dont le culte ne donnait plus autant de satisfaction à l'instinct populaire. Mais ce changement contribua à faire naître le scepticisme. Les travaux des physiciens et les raisonnements des sophistes battaient d'ailleurs en brèche les croyances populaires. Finalement la religion devint en quelque sorte laïque. M. Martin P. Nilsson, ancien recteur de l'Université de Lund (Suède), est sans doute celui qui connaît le mieux la religion de la Grèce antique. Son grand traité *Geschichte der Griechischen Religion* fait autorité. Le présent volume renferme sept conférences qu'il a données sur les divers aspects de cette religion : les campagnes, coutumes et fêtes rustiques, la religion d'Eleusis, la maison et la famille, les cités (la religion d'État, la religion des rues, les cultes

émotifs, les panégyries), légalisme et superstition, les enfers, oracles et devins. Cette simple énumération suffit à montrer qu'il n'a laissé de côté aucun aspect de la question. Ses affirmations sont basées sur les textes et sur les découvertes archéologiques, en sorte que l'on a une vue d'ensemble fortement documentée dont on ferait bien de s'inspirer dans l'enseignement à propos de la Grèce antique.

R. JANIN.

DELENDAS (Jean Ch.), *Οἱ ἱππότες τῆς Ῥόδου*, in-8°, 419 pages, 42 illustrations, Athènes.

Les Grecs modernes n'aiment pas beaucoup qu'on leur parle de l'activité des occidentaux dans la Méditerranée orientale pendant le moyen âge. Ils en ont conservé un souvenir fâcheux qui leur fait oublier facilement les services rendus à leurs ancêtres à cette époque. M. Jean Ch. Delenda a profité de ce que Rhodes et le Dodécanèse étaient libérés du joug étranger pour montrer que les édifices du moyen âge latin que l'on trouve dans ces îles ne sont pas des monuments d'oppression mais les témoignages d'une idéologie digne de respect. C'est pourquoi il veut faire connaître à ses compatriotes les chevaliers de St-Jean de Jérusalem, devenus chevaliers de Rhodes par la prise de cette île en 1310, puis chevaliers de Malte en 1530. C'est leur histoire qu'il écrit depuis leur fondation à Jérusalem comme ordre destiné au soin des malades jusqu'à l'époque actuelle, histoire riche en péripéties souvent tragiques, mais aussi en actes de courage et de générosité remarquables. Pendant près de cinq siècles les chevaliers ont fait la chasse aux pirates musulmans et protégé les chrétiens sans distinction d'appartenance. De cela les Grecs doivent leur être reconnaissants.

M. Delenda n'est pas le premier à écrire cette épopée, mais il a su profiter des ouvrages que lui ont consacrés ses devanciers pour donner un tableau d'ensemble parfaitement au point. La langue est simple et accessible au grand public. Enfin 42 illustrations bien choisies aident à comprendre le texte. Nous ne pouvons que souhaiter bon succès à cet ouvrage pour qu'il dissipe les préventions et amène un climat d'entente sincère entre l'Orient et l'Occident.

R. JANIN.

Byzantinische Geschichtsschreiber. Bd. I. *Die letzten Tage von Konstantinopel*; Bd. II. *Europa im XV. Jahrhundert von Byzantiner gesehen*; 2 vol. in-12, 112 et 191 pages. Graz, 1954. Prix : 25 marks 80 et 36, 60.

La Société éditrice « Styria » de Graz commence une collection intéressante sur l'histoire de Byzance par les Byzantins. Sous la direction de M. le Professeur Endre von Ivánka, elle publie en traduction allemande les œuvres de certains auteurs. Le fascicule I, intitulé « Les derniers jours de Constantinople », renferme le récit attribué à Sphrantzès et que l'on appelle communément le *Chronicon Majus*. L'auteur est présenté dans une courte préface qui tient compte des discussions qui se sont élevées au sujet de l'attribution de l'ouvrage. Cette introduction et la traduction sont du Dr E. von Ivánka, qui donne ensuite des notes explicatives, surtout d'ordre historique. Le fascicule II, sous le titre suggestif de « L'Europe du x^v siècle vue par des Byzantins », contient des extraits de l'Histoire de Maohmet II par Laonikos Chalkokondyle et présente ses idées sur différents pays (Allemagne, Hongrie, Roumanie, Transylvanie, France, Angleterre, Europe orientale, Venise, Gènes, Espagne, Ferrare, Toscane, etc.). A la suite les notes brèves d'un voyage dans les pays balkaniques et nordiques de Lascaris Kananos (peut-être l'auteur du

siège de Constantinople par le sultan Mourad en 1422); deux lettres de Manuel Chrysoloras, dont celle à Jean VIII Paléologue dans laquelle il décrit les splendeurs de Constantinople et les compare à l'état lamentable dans lequel se trouve la ville; enfin le récit de voyage d'un Russe anonyme qui accompagna le métropolite Isidore de Kiev au concile de Ferrare-Florence (1438-39). Ces divers documents sont précédés d'une courte introduction et de notes explicatives. Sauf le dernier, tous sont connus depuis longtemps des byzantinistes et ont fait l'objet d'études variées. La Société « Styria » veut les mettre à la portée du grand public, afin de les répandre et de permettre ainsi au lecteur de se faire une idée exacte de quelle façon les Byzantins du ^{xv}^e siècle envisageaient les événements qu'ils racontent et avec quels yeux ils regardent les pays étrangers. Entreprise louable à laquelle nous souhaitons un grand succès, car la connaissance du monde byzantin est encore peu répandue.

R. JANIN.

SOTIRIOU (G. et M.), *Ἡ βασιλικὴ τοῦ ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης*, 2 vol. in-4°; I. *Κείμενον*, αἶ' -278 pages, 98 figures; II. *Λεύκωμα*, 12 pages, 102 planches (Bibliothèque de la Société archéologique d'Athènes), 1952.

Depuis longtemps déjà on attendait ce travail. Le terrible incendie qui ravagea Thessalonique, le 18 août 1917, détruisit en grande partie la célèbre basilique dédiée à saint Démétrius, patron de la ville. S'il anéantit bien des choses précieuses, il permit du moins de faire des recherches très intéressantes au point de vue archéologique. Restait à les fixer d'un façon scientifique. C'est en 1933 seulement, que M. Payne, Directeur de l'Ecole anglaise d'Archéologie d'Athènes, proposa à M. G. Sotiriou de publier une étude approfondie avec le concours des membres de l'Ecole. C'est dire le temps que le savant professeur a mis à composer son ouvrage, fruit de patientes recherches, non seulement dans les fouilles, mais aussi dans les textes. Entre temps la restauration de l'édifice s'achevait lentement et le culte était rétabli.

Après une brève préface dans laquelle il explique dans quelles circonstances il accepta d'entreprendre ce travail (pp. ζ-η'), M. Sotiriou donne la bibliographie du sujet (pp. θ-ιζ'). Puis une introduction (pp. 1-33) étudie les sources hagiographiques et l'histoire de l'église aux diverses époques. Il faut avouer que l'on n'est pas encore définitivement fixé sur le martyre de saint Démétrius. Des auteurs n'ont vu en lui que le dieu Cabire, patron de Thessalonique, annexé par les légendes chrétiennes. D'autres, comme le P. H. Delahaye (*Les légendes grecques des saints militaires*, pp. 107-108), pensent que le saint Démétrius vénéral à Thessalonique n'est autre que le diacre Démétrius dont les plus anciens martyrologes signalent la Passion à Sirmium et dont les reliques furent apportées dans la capitale de la Macédoine après la destruction de Sirmium par les barbares. Th. Tafrali a cependant fait remarquer que le saint Démétrius de Sirmium est fêté le 9 avril, tandis que celui de Thessalonique l'est le 26 octobre. Quoi qu'il en soit, on ne possède aucun document certain avant le recueil des miracles du saint dont la partie la plus ancienne est très probablement de la première moitié du ^{vii}^e siècle. Les quelques détails connus du martyre sont donnés très brièvement par Photius au ^{ix}^e siècle; depuis lors la légende s'est donnée libre carrière. Or, peu après le milieu du ^v^e siècle, il existait à Thessalonique une basilique en l'honneur de saint Démétrius, et la tradition en attribuait la construction au préfet Léonce, bénéficiaire d'un miracle du saint.

Le 1^{er} volume comprend deux parties. La première (pp. 35-158) est l'étude de l'architecture du monument. D'après la tradition, celui-ci a été construit sur le

lieu même du martyre de saint Démétrius, entre le stade et le bain public. Au-dessous de la basilique une crypte fut aménagée dans une partie du bain et destinée au culte. Le monument le plus intéressant de cette crypte est le ciborium formé de sept colonnettes réunies par des arcs et surmonté d'une calotte, le tout en marbre sculpté. C'est dans ce petit édifice que se trouvaient les reliques du saint. La présence du corps paraît difficile à prouver. Resterait celle de son vêtement ensanglanté qui laissait suinter le baume dont parlent les récits de miracles. La basilique elle-même à cinq nefs semble bien représenter une construction de la seconde moitié du ^v^e siècle, comme le prouvent les chapiteaux. Un incendie la détruisit au ^{vii}^e siècle, mais elle fut restaurée. M. Sotiriou en étudie l'intérieur et l'extérieur, le sanctuaire et les parties annexes. Il a dû reconnaître les éléments de construction romaine, donc antérieurs à la basilique, ceux qui appartiennent au ^v^e siècle, ceux du ^{vii}^e et les parties de la période purement byzantine, car des travaux furent exécutés à une époque tardive. Il est probable que tous les archéologues ne seront pas d'accord avec l'auteur pour certaines de ses conclusions. C'est ainsi que des travaux récents ou en cours de publication apportent bien des éléments nouveaux à l'étude des basiliques. Tous devront du moins reconnaître le soin avec lequel M. Sotiriou a examiné toutes les données d'un problème particulièrement difficile à résoudre.

La seconde partie (pp. 159-245) traite de la sculpture (chapiteaux, arcs, moultures, etc.) et de la décoration de la basilique (mosaïques et peintures). Si la plupart de ces œuvres d'art ont été fortement endommagées par l'incendie de 1917, par contre on en a mis au jour d'autres, intéressantes, sous le badigeon dont les avaient recouvertes les Turcs. L'auteur donne aussi les inscriptions que l'on a pu recueillir, les unes connues depuis longtemps, les autres trouvées récemment; il décrit ensuite les sceaux des briques et des poteries; enfin il présente les trouvailles diverses de moindre importance, comme les monnaies. Une seule de celle-ci remonte à Théodose II (408-450), les autres sont pour la plupart des règnes de Léon I^{er} (457-474) et de Zénon (474-491), ce qui est une précieuse indication pour dater la basilique. On a encore recueilli des lampes et des poteries, les unes et les autres généralement d'époque tardive. Un supplément (pp. 249-255) retrace l'histoire de la restauration de l'édifice, restauration qui a duré longtemps en raison des vicissitudes politiques et ne s'est terminée que récemment. Suivent l'index général, la liste des illustrations des deux volumes, la table des matières et six plans des diverses parties de la basilique.

Le II^e volume est un album de 102 planches, précédé de la liste des illustrations 59 planches pour l'architecture, 12 (dont 3 en couleurs) pour les mosaïques, 24 (dont 3 en couleurs) pour les peintures de la crypte, de la basilique et de la chapelle de Saint-Euthyme, monument du ^{xiv}^e siècle, 7 pour les sceaux des briques et des poteries, enfin 2 vues (intérieure et extérieure) de la basilique restaurée.

Cette énumération vise surtout à faire ressortir la somme de travail que M. Sotiriou, aidé de M^{me} Sotiriou, s'est imposée pour présenter au public cultivé un ensemble d'études minutieuses, de plans et de figures qui tous contribuent à rendre à la basilique de Saint-Démétrius l'importance qu'elle mérite à tant de titres. D'autres auteurs pourront se pencher sur ces éléments divers pour en examiner la valeur, profitant du service que le distingué professeur de l'Université d'Athènes a rendu à la science en publiant cet ouvrage dans la « Bibliothèque de la Société Archéologique d'Athènes ».

R. JANIN.

JALABERT (L.) et MOUTERDE (R.), *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*. Tome second : *Chalcidique et Antiochène*, nos 257-698. Tome troisième : *Région de l'Amanus. Antioche*, nos 699-998, Paris, Librairie orientale Paul Geuthner, 1939, 1950, in-4° pp. 141 à 393, 385 à 528 (Bibliothèque archéologique et historique, t. XXXII et XLVI).

L'une après l'autre, les entreprises scientifiques interrompues par le conflit mondial ont repris vie et nous apportent leurs fruits. Celle du recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie n'est pas l'une des moindres. Hélas ! l'un des deux pionniers de l'œuvre n'est plus, et je ne puis mieux commencer ce compte rendu qu'en adressant au savant disparu l'hommage de notre admiration et de notre regret. La troisième tome, paru depuis, nous est une promesse, mieux, un garant, que son héritage et son exemple ne seront pas abandonnés.

La tâche n'est pas facile. Le recueil de Waddington, qui a rendu tant de services, est déjà ancien : il a paru en 1870. Depuis lors, non seulement de nombreux travaux ont été publiés sur les données qu'il contient, mais d'autres inscriptions en grand nombre ont été mises à jour, suscitant à leur tour études et commentaires. Inventorier tout ce nouveau matériel, mettre la bibliographie au courant, faire à l'occasion un choix judicieux ou apporter une nouvelle interprétation, tout cela requiert une information extrêmement étendue une attention constamment en éveil, une érudition embrassant divers domaines. Tout cela, on le constate en feuilletant ces pages denses et austères, rendues encore plus austères, et trop peut-être, par le hérissément des variétés typographiques.

Examiner dans le détail chacune des inscriptions de ces tomes II et III ne saurait entrer dans le cadre d'un compte rendu, et ce n'est certes pas ce que l'on attend de nous. Mais chaque recenseur porte son attention sur les points qu'il connaît le mieux ou desquels il attend quelque aide ou éclaircissement pour les travaux qu'il a en cours. Chargé de rédiger, pour le *Traité des études byzantines* préparé par l'initiative et sous la direction de M. P. Lemerle, la partie *chronologie*, on comprendra que c'est sur les datations des *tituli* que j'ai dû porter mon intérêt.

Ce faisant, j'ai rencontré certaines anomalies que je dois signaler, parce qu'elles sont de nature à déconcerter l'usager ou même à l'induire en erreur.

N° 298. Le texte porte la date $\xi\tau\omicron\upsilon\varsigma \zeta\epsilon\lambda$ et l'on traduit : an 917 Sel. = 606. La traduction n'est juste qu'avec $Z\epsilon\lambda$, que permet de rétablir le fac-similé heureusement reproduit en regard, mais ce n'est pas habituellement le cas.

N° 320 (voir p. 382). La date de la copie est $\xi\epsilon\omega$ [ν] $\delta(\iota\kappa\tau\iota\omega\nu\omicron\varsigma)$ δ'. Traduction : An 865 Sél. (je corrige l'évidente faute typographique qui donne 685) = 553/4 ; 4^e indiction, 555/6. Il y a un écart entre l'année de l'ère et l'indiction. J'hésite à voir là une datation par approximation, et je proposerais de lire plutôt : [μ] ($\gamma\eta\upsilon$) ou [$\mu\eta$] (ν) $\delta(\alpha\iota\sigma\omega)$ ou $\delta(\epsilon\sigma\omega)$ δ', savoir, l'an 865 (= 554), le 4 daisios. De la sorte, plus d'anomalie.

N° 490. Le texte porte : $\omega\delta\varsigma \zeta$, et dans l'explication on ne nous parle que de la 7^e indiction. Dans les éditions antérieures à ma portée, Waddington et Uspenskiĭ, c'est en effet indiction Z qui se lit. — Au surplus, le texte porte $\Gamma\omicron\rho\pi\iota\epsilon\upsilon\varsigma \kappa'$, au lieu de $\kappa\zeta'$ que donnent Waddington et Uspenskiĭ. Est-ce correction ? (elle ne devrait pas être tacite) ou est-ce distraction ?

* N° 502. La date de l'inscription est marquée $\zeta\chi\chi$, et l'on traduit : An 627 d'Antioche = 579 ; cette traduction suppose $Z\chi\chi$.

N° 520. J'ai été déconcerté de prime abord en voyant $\epsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma \xi\rho$: An 160 Sél., expliqué : 111/112. Il m'a fallu faire un rétablissement pour reconnaître qu'il s'agit de l'an 160 d'Antioche.

N° 524. Le texte porte : $\mu\eta$ (ν) $\Gamma\omicron\rho\pi\iota\epsilon\upsilon\varsigma \gamma' \omega\delta \zeta$ του $\epsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$ (ζ) $\zeta\mu$. L'année est évi-

demment à compléter, et l'on a raison de suppléer ainsi ζμ (φ). Mais dans le commentaire, l'on argumente comme s'il y avait indiction 6 et comme si l'année était 546 au lieu de 547. Il paraît donc que le texte a été mal imprimé et qu'il faut lire ινδ ζ et ζμ.

N° 774. Le texte porte : τοῦ ελω ετους. Et l'on traduit 435 de l'ère d'Antioche (= 387). Comme tout le commentaire porte sur cette date de 435, il faut conclure là encore à une faute d'impression pour ελω. Tel est du reste le texte de Lassus à qui l'inscription est empruntée.

N° 786. Date aux lignes 12-13 : indiction 1, année ε. φ. Dans la répétition de cette date pour le commentaire, la dernière lettre est changée en ζ, et c'est ainsi que le commentaire le comprend : d'où l'on doit conclure que l'inscription doit se lire ζ. φ.

N° 814. La date ζφν est faussement traduite 6650, mais la correspondance avec notre ère est fondée sur 6550, ce qui est juste.

Je m'excuse de relever ces quelques fautes, dont la plupart ne sont que des fautes typographiques. Je le fais parce qu'elles portent sur des éléments essentiels et sont de nature à dérouter le lecteur qui ne sait d'abord que penser et met du temps à se rendre compte du lapsus. Ces erreurs d'impression, bien excusables dans une somme si considérable de textes de caractère difficile à surveiller, seront certainement réparées dans les pages d'errata qu'appelle inévitablement ce genre de publication.

S'il m'était demandé de formuler quelques suggestions pour une plus grande utilité, ou une plus commode consultation de l'ouvrage, je proposerais : 1) de faciliter dans le commentaire le repérage des lignes ou par des caractères plus saillants, ou par des alinéas, ce qui s'est fait quelquefois; 2) de traduire les noms macédoniens des mois par les noms romains correspondants, à l'exemple de Waddington et récemment de Lassus; 3) d'indiquer au préalable pour chaque province étudiée, l'ère ou les ères employées; 4) de faire précéder, dans les titres courants, le nom de la localité, du nom de la contrée ou province à laquelle elle appartient; 5) d'accompagner l'ouvrage d'une carte où seraient indiquées les localités où ont été trouvées ou auxquelles se rattachent les inscriptions, en y joignant le nom ancien quand il est identifié ou qu'il peut l'être par les éditeurs. L'œuvre des PP. Jalabert et Mouterde est trop importante pour que rien ne soit négligé qui puisse en rendre l'utilisation plus accessible et plus profitable.

V. GRUMEL.

Regards sur l'Orthodoxie 1054-1954 (Cahiers de la Nouvelle Revue Théologique, X), in-8°, 138 pages, Casterman, Tournai-Paris, 1954.

Le neuvième centenaire du schisme qui sépare de l'Église romaine les chrétientés orientales de rite byzantin a été commémoré en diverses revues catholiques, avec une mélancolie bien naturelle en raison d'un événement d'une telle importance qui n'eut toutefois qu'une minime répercussion sur les contemporains. Depuis la rupture de 1054, la séparation n'a fait que s'accroître, pour des raisons politiques autant que religieuses. Toutes les tentatives en vue de l'Union ont été vaines.

La *Nouvelle Revue Théologique* s'est assurée le concours de divers auteurs pour retracer l'histoire de la rupture et décrire ses conséquences. Ce fut une occasion de montrer le visage de l'Orthodoxie, surtout russe (S. Tyskiewicz, S. J.), et les divergences doctrinales entre l'Église catholique et les Églises orthodoxes (A. Wenger, A.A.). Deux auteurs ont étudié la question de l'Union, l'un pour entrevoir ses possibilités (P. Mailleux, S. J.) l'autre, les lueurs d'espoir que font naître les dispositions actuelles de théologiens orthodoxes influents et aussi les contacts de plus

en plus nombreux et profitables entre catholiques et orthodoxes (G. Dejaifve, S.J.).

A ces études publiées dans le numéro de juin, la présente publication ajoute une seconde partie intitulée : « Situation présente de l'Orthodoxie ». Le R. P. J. Callewaert, S.J., résume la situation religieuse en U. R. S. S. 1943-1953, et le R. P. P. Mailleux, S. J.) montre Paris, carrefour des Chrétiens d'Orient. Sait-on qu'il n'existe pas moins de 38 églises et chapelles orthodoxes à Paris et dans sa banlieue? Le R. P. G. Indekeu, S. J., étudie la situation de l'Orthodoxie en Amérique du Nord, où des Églises rivales se disputent les fidèles; G. Richcau en fait autant pour l'Amérique du Sud et P. Kholodiline pour le Japon. Enfin I. Posnoff se demande comment on peut travailler efficacement au rapprochement entre catholiques et orthodoxes.

Comme on le voit, les auteurs ont tenu à présenter des vues directes sur nos frères séparés afin de dissiper les préjugés et de préparer, surtout par la charité, pour un avenir que Dieu seul connaît, l'Union tant désirée de tous les chrétiens qui se réclament de leur origine apostolique. Nous ne ferons qu'une réserve à cet ensemble d'études. Elles concernent presque exclusivement l'Église russe et ses ramifications actuelles. Sans doute cette Église réunit le plus grand nombre d'adhérents, mais il eût été bon de tenir aussi compte des autres (grecques, bulgare, roumaine, serbe) qui groupent plus de 30 millions de fidèles dont les idées et le comportement diffèrent sensiblement de ceux des Russes. Il n'empêche que cette publication ouvrira des horizons nouveaux à beaucoup de lecteurs et leur fera mieux comprendre l'importance de l'apostolat en faveur de l'Union.

R. JANIN.

MORESINI (Francesco), *Relazione di Candia 1629* (Μνημεία τῆς Κρητικῆς ἱστορίας), Héracleion, 1950, in-8°, 169 pages, 10 illustrations.

M. Stergios G. Spanakès, éphore de la Bibliothèque Bikélienne d'Héracleion, a conçu le louable dessein de publier les documents anciens relatifs à la Crète sous la domination vénitienne. Le premier fascicule a paru en 1940 et il a fallu attendre dix ans pour avoir le second, à cause des graves événements politiques qui ont durement éprouvé la Grèce. La Relation que Francesco Moresini « provéditeur et ingénieur dans le royaume de Candie », adressait, en 1629, au Conseil de la Sérénissime République, occupe le présent fascicule avec sa traduction en grec démotique. C'est là un document d'une particulière importance pour l'histoire de l'île, car il donne des renseignements précis sur la situation à cette époque, sur les forteresses, sur l'armement, qui comprend 960 pièces de canon, dont 341 pour les galères, sur la milice qui est assez médiocre et pas très sûre, sur les capitaines qu'il déclare pires que ceux que Venise emploie sur le continent, sur les fonctionnaires, sur le budget difficile à équilibrer en raison d'une mauvaise récolte de blé, sur la flotte, sur les galères turques et les corsaires, etc. Il ne néglige pas le côté ecclésiastique. C'est ainsi qu'il indique les restrictions apportées par l'archevêque latin, depuis 1578, au culte grec et que les autorités civiles s'efforcent de réduire, et critique l'activité des jésuites qu'il trouve trop entreprenants. Moresini s'étend avec complaisance sur les travaux qu'il a fait exécuter pour amener l'eau à Candie (auj. Héracleion), malgré les objections qu'on lui faisait. Il les a conduits à bonne fin en un peu plus d'un an et il a doté la ville d'une grande fontaine et de quatre autres, sans compter un grand réservoir, toutes choses dont profitent encore les Crétois de nos jours.

En annexe on trouvera les dispositions prises par lui pour assurer le bon fonctionnement et la conservation de cette canalisation. Ce rapport est particulière-

ment intéressant par sa sincérité et le style simple et direct de son auteur. Celui-ci rend compte de sa gestion pendant les quatre ans qu'il a gouverné l'île de Crète. L'éditeur s'est contenté d'ajouter une traduction en langue démotique. On eût aimé y trouver des notes historiques et topographiques qui eussent donné plus de valeur au rapport de Moresini.

R. JANIN.

EBERSOLT (Jean), *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les croisades*, 2^e éd., in-4°, 148 pages, 11 figures dans le texte et 42 planches, Paris, de Boccard, 1954.

Les œuvres de l'excellent byzantiniste que fut Jean Ebersolt sont actuellement épuisées pour la plupart, mais des amis dévoués veillent à ne pas laisser périr le fruit de son patient labeur. C'est ainsi que le présent volume est une réédition, sans aucune modification, de l'ouvrage paru en deux volumes paru chez G. van Oest (1928, 1929). La première partie : Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les croisades comprend 9 chapitres, dont l'énumération suffira à dire la richesse : 1^o de l'antiquité au début du Moyen Age; 2^o le prestige de Byzance (vi^e s.); 3^o l'attrait de la Gaule (vi^e s.); 4^o l'attrait de l'Orient (vi^e s.); 5^o l'apparition du Croissant (vii^e s.); 6^o le croissant et la croix (viii^e-ix^e s.); 7^o l'hellénisme et l'orientalisme sous les Carolingiens; 8^o la route du Saint-Sépulcre (x^e-xi^e s.); 9^o la leçon des pèlerinages; sur les traces de l'Asie et de Byzance. La seconde partie : Recherches sur les influences byzantines et orientales en France pendant les croisades, d'une étendue sensiblement égale, comprend 6 chapitres : 1^o le royaume chrétien de Jérusalem (xii^e s.); 2^o l'empire latin de Constantinople (xiii^e s.); 3^o la perte de la Terre Sainte; l'invasion mongole (xiii^e s.); 4^o l'invasion turque; 5^o la chute de Constantinople (xv^e s.); 6^o influence byzantines et asiatiques sur l'art français (xii^e-xv^e s.).

Ces divers chapitres sont le résultat de patientes recherches faites par l'auteur dans les textes imprimés, les documents d'archives, les trésors des églises et des musées, etc., dans le but de donner un ensemble aussi complet que possible de ce que l'on connaît sur un sujet aussi vaste. Le résultat est la constatation qu'il y eut constamment un mouvement d'échanges entre l'Orient et l'Occident et particulièrement la France. Les pèlerinages dans un sens et dans l'autre, le commerce, les croisades furent les principales causes de ces échanges. C'est ainsi que la France subit, pendant de longs siècles, l'influence de l'Orient, soit de Byzance, soit de l'Asie antérieure, de l'empire perse et plus particulièrement de la Syrie et de la Palestine; plus tard ce fut l'apport ture seldjoucide après l'apport purement arabe. On importa et on imita en France les productions artistiques de l'Orient, mais sans les copier servilement. Les traces de cette influence sont nombreuses dans les différents arts, quoique les archéologues soient maintenant plus réservés qu'il y a un quart de siècle en ce qui concerne l'architecture. Il faudrait aussi parler des apports dans le domaine religieux, du culte des martyrs orientaux devenus populaires en France, et aussi dans la littérature ecclésiastique qui a inspiré maint auteur cher à nos ancêtres du moyen âge. Le christianisme n'était pas alors compartimenté, mais très perméable aux influences qui venaient du dehors. Les travaux faits depuis un demi-siècle dans tous les domaines l'ont abondamment prouvé.

L'édition est bien plus luxueuse que la première. Les illustrations du texte et les planches de la fin lui donnent encore une plus grande valeur et font honneur à la librairie éditrice.

R. JANIN.

KRAUTHEIMER (R.), *Corpus basilicarum christianarum Romae*, vol. I, fasc. IV, Rome, 1954, fol. 217-321, fig. 131-168, pl. XXX-XL.

Avec ce quatrième fascicule s'achève le tome premier de ce *Corpus*, dont les trois premiers fascicules avaient paru avant la guerre. L'ensemble doit former trois volumes, plus un volume de synthèse. Les monuments ici décrits, dans l'ordre alphabétique des vocables, vont de S. Felicita in Termini à S. Gregorio Magno. Les plus importants sont : S. Francesca Romana (S. Maria Nova), qui comportait peut-être un transept et une crypte annulaire, et que l'auteur caractérise comme « une des dernières manifestations du réveil classique de l'architecture paléochrétienne qui domine la première moitié du ix^e siècle » ; SS. Giovanni e Paolo, dont R. Krautheimer (qui n'a pu utiliser le récent ouvrage de A. Prandi, *Il complesso monumentale della basilica Celimontana dei S. Giovanni e Paolo*, Rome, 1953) fait observer que l'importance réside d'une part dans le fait que ce monument permet de se représenter ce qu'était un *titulus* du iv^e siècle, d'autre part dans le fait que les dispositions qu'a reçues la confession, dans la seconde moitié du iv^e siècle, sont d'un intérêt très grand pour l'histoire du culte des reliques, de l'autel, de la crypte et de la confession ; enfin S. Giovanni a Porta Latina, dont les parties primitives peuvent dater d'environ 500, et qui est remarquable par son abside à trois pans, et par les deux « pastophores » ménagées aux extrémités des nefs latérales. R. Krautheimer montre la relation entre cette basilique et, plus encore que celles de Ravenne, les basiliques de Constantinople et de la Méditerranée orientale. Il conclut que « Rome ne représente pas une province isolée dans l'architecture paléochrétienne... Elle n'eut pas, à ce qu'il semble, au début du moyen âge, pour l'histoire de l'architecture, une importance aussi grande et décisive qu'elle l'avait eue au iv^e siècle, et qu'elle devait l'avoir plus tard, à l'époque de l'art carolingien. Peut-être se borne-t-elle à être l'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, et il est possible que beaucoup d'influences de l'architecture du proche-Orient sur celle de l'Occident, spécialement en Angleterre, aient passé par Rome. »

P. LEMERLE.

GLADYS R. DAVIDSON, *The minor objects* (Corinth. Results of excavations conducted by the American School of Classical Studies, 12), Princeton 1952. In-4^o de xii + 366 pages. Avec 148 planches hors texte.

Il y aura bientôt soixante ans, l'Ecole américaine d'études classiques à Athènes donnait, sur les ruines de Corinthe, son premier coup de pioche. Les travaux, poursuivis malgré les guerres et les crises économiques, ont ressuscité une cité qui fut, deux millénaires durant, depuis la période archaïque jusqu'à la domination turque, un des pôles majeurs de la civilisation au sud de l'Europe. Une série de volumes magnifiquement illustrés a présenté, conjointement avec les mémoires de la revue *Hesperia*, l'inventaire des témoins principaux (monuments, inscriptions et monnaies). Restaient ce que l'auteur appelle, avec à-propos, les débris de la vie quotidienne, ces mille objets voués au rebut après usage, réduits par leur mauvais état de conservation à de chétives apparences ou providentiellement conservés pour notre émerveillement ou notre instruction. Tout l'appareil de la vie domestique a ainsi lentement revu le jour : de 1896 à 1938, plus de 8.000 objets ont été collectés sur les divers points de l'ancienne ville à l'exclusion toutefois du Théâtre, de l'Asclépeion, des tombes du cimetière Nord et du quartier des Pottiers. Chaque âge et chaque civilisation y sont représentés, comme bien on pense, par les mêmes objets, mais avec certaines dominantes (joaillerie en or et vases de bronze à la

période hellénistique, figurines et vases en verre de la période romaine, armes et boucles de ceinturons de l'intermède slave, une variété étonnante d'articles propres à éclipser ce qui a été trouvé pour les autres à l'époque byzantine arbitrairement circonscrite par l'auteur aux IX^e-XII^e s., abondance en contraste parfait avec l'extrême rareté et l'atonie des objets laissés par les dominations franque, vénitienne et turque. L'ensemble, daté avec une approximation suffisante, présente une chaîne ininterrompue de témoins qui, bien que de matière parfois vile ou de valeur artistique contestable, sont les plus qualifiés pour nous permettre d'entrevoir avec quelque détail ce que fut, dans la grande métropole placée aux confins de l'Orient et de l'Occident, la vie de tous les jours.

Avec une infinie patience, l'auteur a trié l'énorme amas d'objets collectés. Le déchet, attribuable surtout au mauvais état du sol imprégné d'eau de mer, s'est trouvé bien plus grand qu'on ne l'eût cru : le tiers seulement de la récolte, soit 2939 pièces et quelques doubles, a pu être retenu. L'ensemble, encore impressionnant, a été distribué en six classes : figurines, vases et mobilier, outils et instruments (le plus étendu), joaillerie et accessoires (très abondant), sceaux et timbres, objets divers. L'ordre du classement est dans l'ensemble chronologique avec quelques chevauchements dont la raison n'apparaît pas toujours, à première vue ; une fois ou l'autre — ainsi pour les bagues (200 spécimens) — les objets sont rangés essentiellement d'après les types. De part et d'autre il est aisé de suivre l'évolution de la technique ou de l'imagerie, étude que facilite un ensemble d'observations générales dont est précédé chaque dossier. Suit, sous un numéro d'ordre, une description minutieuse, avec dessin occasionnel au trait, de chaque article. Le luxe des planches, la netteté des figures, la clarté du texte et la précision des relevés font de ce toime un beau monument de science, d'une consultation aussi agréable que fructueuse.

Nos études y sont particulièrement intéressées, surtout si, aux objets qui sont donnés comme spécifiquement byzantins, et dont la série s'étale sur les IX^e-XII^e s., on adjoint, comme il l'eût fallu, ceux attribués au Bas-Empire (IV^e-VI^e s.). Il n'est en effet pas une classe, même peu fournie, où Byzance ne soit représentée par d'importants lots ou un échantillonnage parfois curieux. Ainsi ses figurines (peu nombreuses) ne sont ni sans ligne ni sans grâce ; ses vases en verre et sa poterie renouvelée au XI^e s. par les artisans grecs chassés d'Égypte se distinguent par la richesse de leur coloris et la variété de leur décoration, par leur solidité aussi qui leur a permis de mieux résister que les romains à l'action corrosive des eaux ; une curieuse gamme de clés en bronze et quelques-unes en fer, des cadenas auxquels celles-ci ne correspondent pas, des peignes au motif délicat, une riche collection de poids dont les dates ne semblent contestables et qui mériteront d'être réétudiées, s'ajoutent à un copieux lot de bagues en tout métal pour la présentation desquelles l'auteur eût gagné à connaître le précieux inventaire de M. Hadzidakis, *Un anneau byzantin du Musée Bénaki*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, XVII, 1944, 174-206. Autre lacune bibliographique, cette fois dans le traitement des poids en verre, la publication de M. Jungfleisch, *Les dénéraux et estampilles byzantines* (Bulletin de l'Institut d'Égypte, XIV, 1931-32, 233-256). La contribution la plus riche et la plus neuve aux études byzantines est toutefois fournie par un groupe de 138 plombs signés par une variété de fonctionnaires civils et ecclésiastiques, assez grande pour nous donner une idée de la vitalité du thème maritime du Péloponèse, assez neuve aussi pour ajouter plus d'un nom à la prosopographie médiévale de la presqu'île si consciencieusement dressée par A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*. Paris 1951, pp. 186-207.

L'apport de ces fouilles eût toutefois été plus considérable n'était le mauvais état où sont réduits un grand nombre de sceaux et plus d'un objet porteur d'inscriptions. C'est dire que les déchiffrements ne sauraient être tenus partout comme

définitifs. Voici un premier lot d'observations que m'a suggérées une lecture rapide des divers relevés.

N. 1609. Poids en bronze on ne peut plus byzantin. Au droit lire, sur deux lignes : $\Delta + V$ et O au droit, suivi au revers de $T\epsilon - TAP - T\omega N$. Il s'agit donc du poids étalon de la fameuse monnaie dont nous entretenons déjà le *Livre du Préfet* et au sujet duquel on a passablement disserté ces derniers temps. Bibliographie dans cette revue, IX. 1951, 204, à laquelle on ajoutera l'article de Christophilopoulos dans *Ἐπετηρίς εταιρείας βυζαντινῶν Σπουδῶν*, XXIII, 1953, 152-156. La particularité la plus remarquable de cet étalon, c'est son poids (3 g. 35) nettement inférieur à ce que, d'après certaine exégèse, il eût dû être, à savoir 3 g. 982. Certes il faut tenir compte du frai et de la déperdition de matière, mais cela ne saurait combler la différence; tout au plus peut-on y voir l'équivalent d'une autre pièce, en excellent état de conservation, mais n'accusant que 3 gr. 60, pièce conservée au Musée National de Numismatique à Athènes et depuis longtemps signalée (cf. K. Konstantopoulos, *Βυζαντιακά μολυβδόβουλλα*, Athènes 1917, p. 276, n. 1816). Il faudra en tenir compte dans la recherche d'une solution satisfaisante au problème discuté du tetarteron.

NN. 2833-2839. Plus sagace que ses devanciers, l'auteur a reconnu la vraie nature de ces objets et leur destination. J'en ai publié un certain nombre et étudié le thème dans le Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine, XXVIII, 1947, pp. 205-217, avec 2 planches; plus récemment un mémoire posthume de C. I. Karadja (*Revue des études Roumaines*, I, 1953, pp. 116-129) en a surtout recherché l'emploi dans les Principautés Roumaines. La confrontation des diverses légendes actuellement connues permettrait un déchiffrement exact de presque toutes. Ainsi n. 2836, lire : Teriaca f(ina) alla Testa d'oro in Venet(ia); n. 2837, rétablir en finale : in Venetia.. En outre, je doute fort que cet ensemble date du x^e s. au plus tard. L'occupation effective de Corinthe par Venise n'a que faire ici, comme au reste en maints autres points des Balkans où ce genre de couvercle historié se rencontre assez souvent. Voir les deux études susmentionnées et la bibliographie spéciale qu'elles donnent.

Le déchiffrement des légendes sigillographiques ne laisse que peu à désirer. Négligeant quelques points secondaires, je noterai toutefois les corrections suivantes :

N. 2714, au droit : Θεοτόκε βοήθει τῷ δούλῳ Ἰωάννη.

N. 2762 : Ἰωάννου Ητε καὶ νῦν κουροπαλάτῃ.

N. 2767 : θν|ω|τι|σα est pour [Μή(τ)ηρ] Θ(εο)ῦ ἡ Βασι|ώτισα.

N. 2778 : κ(ύρι)ε βοήθει Μαχαρίῳ τῷ...

N. 2791. Le nom du fonctionnaire ne peut être que Jean. Cf. *Échos d'Orient*, XXXVI, 1937, pp. 10, 11.

N. 2799. On peut sans doute plutôt lire : τ(οῦ) Παναγιώτ(ου).

Plusieurs autres amendements pourraient être proposés, mais il faudrait, pour les étayer solidement, l'examen des pièces elles-mêmes. On regrettera que l'auteur ne se soit pas hasardée à dater chaque pièce. Ce qui se peut faire, quoi que l'on pense, avec une précision suffisante.

V. LAURENT.

Harvard, Slavic Studies, II. Harvard University Press 1954. In-8° de vi + 390 pages. Avec un portrait.

Le portrait liminaire nous fait deviner et une sobre dédicace nous avertit que ce tome deuxième de la nouvelle revue d'études slaves est dédié au professeur-abbé Fr. Dvornik à l'occasion de ses soixante ans. Des amis et collègues, fixés en Amé-

rique ou clients de Dumbarton Oaks, se sont unis pour honorer cet anniversaire en lui dédiant ces *Mélanges*. Vingt mémoires que précède une notice sur le jubilaire et que suit la liste de ses travaux (10 volumes et 115 articles ou notices) rappellent, par la variété de leurs thèmes, centrés intentionnellement sur le monde slave, la richesse de son œuvre scientifique dont on connaît les sujets majeurs : le schisme de Photius et l'action des saints Cyrille et Méthode, refoulés de Moravie dans les Balkans et repartis de là vers de nouveaux triomphes en Europe orientale.

Un premier groupe d'études traite de sujets pour nous un peu lointains, mais chers au patriotisme du jubilaire (le premier essor de la littérature tchèque moderne; le criticisme tchèque moderne; la place de l'Amérique dans l'œuvre du poète Joseph Sládek) ou ouverts à sa curiosité (Théophane Prokopovic écrivain et prédicateur à Kiev, trois enquêtes sur Puškin, une sur le littérateur polonais Stefan Zeromski). Viennent ensuite des mémoires de dimensions inégales sur des matières, qui, pour ne pas déborder le cadre proprement slave, ont cependant maints contacts, surtout le plan des institutions, avec la Grèce médiévale. J'ai noté l'introduction à l'histoire de l'ancienne littérature russe de N. Trubetskoy, la question des genres dans l'ancienne littérature russe de Dm. Czevsky, et, plus spécialement, de R. Jakobson, les sources mineures de l'histoire ancienne de l'église slave, et de M. S. Filipović, la religion populaire parmi la population orthodoxe de la Yougoslavie.

La place faite, comme de droit, dans ce recueil à Byzance, balance heureusement celle qui revient au monde slave. Il est juste d'en souligner quelque peu les parties.

M. V. Anastos, qui excelle aux grandes fresques, traite un sujet d'importance. Quelle idée les biographes des saints Constantin et Méthode se faisaient-ils de l'empereur byzantin? En dépit d'influences latines nettement marquées et qui tendent à souligner la primauté du pape, leur théorie politique est substantiellement celle des juristes byzantins professant l'universalité et la pérennité de l'empire ainsi que le caractère divin de la majesté impériale. D'autre part, la faveur que Michel III et Basile 1^{er} gardèrent sans brisure aux deux Apôtres exige que ceux-ci, vu leur loyalisme, aient été des partisans décidés de Photius aux temps de ses deux pontificats. Ce dernier point contre Mgr Grivec et le P. Grumel.

Sous un titre qui, en notre temps, rend des sons divers, I. Sevčenko étudie une source byzantine de l'idéologie moscovite. Qu'on se rassure! C'est ici encore de théologie politique médiévale qu'il s'agit. Partant de la constatation qu'un passage de la chronique russe dite de Laurent (en 1175) reproduisait une maxime sur le caractère divin du souverain telle qu'on la trouve dans une sentence grecque communément attribuée à Philon, l'auteur remarque : 1^o que cette assignation est erronée, le vrai auteur étant le diacre Agapet; 2^o que l'ouvrage de ce dernier, dédié à Justinien, non seulement contient la sentence en question, mais qu'il en a fourni d'autres soit directement, soit indirectement (par ex. par l'intermédiaire du roman de Barlaam et Joasaph) à l'ancienne littérature russe. L'étude fouillée de M. S. montre l'évolution parallèle de l'idéologie impériale et du mouvement qui, dès la fin du x^{ve} siècle, tend à présenter les princes russes en successeurs des basileis et à revendiquer, pour la troisième Rome qui se dessine, l'héritage des deux premières.

C'est aussi la personne du basileus que visent les trop courtes pages que M. A. Grabar consacre à « Dieu et la Famille des Princes présidée par l'empereur byzantin ». Cette question a fait naguère l'objet de recherches poussées. L'auteur verse au débat et commente un texte expressif de Théophylacte de Bulgarie où Dieu apparaît tout à la fois comme le Père et le Frère du basileus, par-dessus tout comme son ami, privilège qui garantit à sa puissance et à son règne l'universalité, mais que partage avec lui, et par lui, à un degré déterminé par le lien de parenté, les membres de la Famille.

M. G. S. Soulis nous donne un bilan consciencieux d'histoire en étudiant l'action d'Etienne Dušan en faveur du Mont Athos. De 1345 à 1355, durant dix ans, les Serbes dominèrent politiquement la presqu'île. Cette circonstance amena naturellement les moines grecs à se rapprocher du pouvoir de fait et celui-ci à s'intéresser à eux qui comptaient dans leurs rangs une minorité slave. Tout en favorisant puissamment ce dernier élément et en tranchant maints conflits en sa faveur, le kral ne calcula pas ses libéralités. C'est en effet à tort qu'un savant serbe (Mošin) a parlé à son propos de slavisation. Les couvents grecs reçurent en effet de ce prince avisé d'abord le chrysobulle général de 1345, puis toute une série de chartes particulières dont le relevé est fait dans un ordre peut-être pas assez systématique, qui laisse en tout cas de côté celle que Dušan aurait délivrée en 1352 à Xénophon.

A.B. Lord, s'aventurant sur les foulées de M. H. Grégoire, communique des notes sur Digénis Acritas et la poésie épique serbo-croate. Empruntant la méthode du maître bruxellois, qui a prouvé que le Digénis russe dérivait d'anciens prototypes byzantins, l'auteur montre par trois exemples combien étroits aussi sont les liens qui unissent les traditions épiques de Byzance et des Slaves du sud.

Ce volume d'hommage, en ses deux parties égales, grecque et slave, présente un équilibre à l'image, sinon du destin tourmenté qui a conduit le jubilaire de Prague à Washington, du moins de son œuvre scientifique, l'une des mieux ordonnées et des plus riches que ce temps ait vu naître. Au juste hommage qui lui est ici rendu notre Institut, qui s'honore de son amitié et dont les routes ont souvent croisé la sienne, tient à associer ses vœux fraternels de féconde et longue activité.

Vivas, floreas, gaudeas, feliciter!

Εὐτύχει φηλικίσιμμε!

V. LAURENT.

G. HOFMANN, *Epistolae pontificiae ad concilium Florentinum spectantes*. Pars III cum indicibus ad partes I-III (= Concilium Florentinum. Documenta et Scriptores, Series A). Roma, Institut Pontifical Oriental, 1946. In-4° de xvi-180 pages.

G. HOFMANN, *Acta Camerae Apostolicae et civitatum Venetiarum, Ferrariae, Florentiae, Ianuae de concilio Florentino* (Concilium Florentinum. Documenta et Scriptores, Series A. Vol. III, fasc. 1). Roma, Institut Pontifical Oriental, 1950. In-4° de xxiii + 125 pages.

La monumentale entreprise, qui doit nous donner, en édition critique, le Corpus des sources intéressant l'histoire du concile de Florence, va bon train, grâce surtout au fécond labeur du P. Hofmann. De patientes et fructueuses recherches en de nombreuses archives lui ont permis d'enrichir notablement nos connaissances sur les préparatifs, la tenue et les conséquences de l'Acte d'union de 1439. Des deux fascicules que nous présentons ici l'un complète la série des lettres pontificales, l'autre donne le détail des opérations financières et diplomatiques nécessitées par la grande Assemblée.

1. Les deux fascicules précédents ont édité l'un les lettres antérieures du concile, l'autre les lettres émises pendant sa durée. On nous donne ici celles qui suivirent et furent expédiées depuis mars 1440 jusqu'à la chute de Constantinople (1453). Les sujets traités sont aussi divers que la situation confuse créée à Byzance après le retour des Grecs. D'autre part, l'ordre chronologique aidant, les questions de détail voisinent souvent avec des affaires d'ordre général. Ces dernières sont essentiellement, d'une part, le maintien et la consolidation de l'Union florentine, de l'autre, l'organisation de la croisade antiturque. A cet effet des avertissements

et encouragements sont prodigués à l'empereur et aux membres de sa famille; de nombreuses instructions sont fournies aux légats et aux inquisiteurs; des félicitations, distinctions et autres récompenses sont libéralement distribuées aux laïcs grecs, tandis que le clergé reçoit des faveurs spirituelles et des pouvoirs spéciaux; diverses mesures financières sont enfin prises pour appuyer la réalisation de mesures diverses. Le gros des lettres intéresse ainsi le monde byzantin, mais il en est un certain nombre qui traite de l'Union des autres Orientaux (Arméniens, Coptes et Éthiopiens, Syriens, Chaldéens et Maronites); une dizaine est dirigée contre le concile de Bâle; six concernent les Slaves (Bosnie et Serbie); une, la libération d'Isidore de Kiev emprisonné par le duc de Lithuanie; une dernière, la proposition d'un nouveau concile œcuménique à tenir faite par le duc de Bavière. En tout, 70 pièces auxquelles sont adjointes en appendice dix autres destinées à compléter les dossiers des deux premiers fascicules. Tout un jeu de tables (Index des initia, tables des noms de personnes avec leur qualification, des citations nombreuses et diverses, des noms de personnes et de choses, enfin un tableau analytique) facilite grandement la consultation de cet important recueil de 313 documents pontificaux, compte tenu de l'apport des précédents fascicules. L'éditeur de cette partie essentielle du dossier conciliaire a heureusement terminé sa tâche; les historiens se doivent de le remercier d'avoir su faire vite et bien. Quelques remarques au sujet de deux ambassadeurs grecs. En juin 1443, apparaît, en mission auprès d'Eugène IV, un personnage dont il est maintes fois question chez Syropoulos, Andronic Iagaris (la forme *Iagros*, donnée par Sphrantzès II, 13, doit être tenue pour une cacographie). Il semble avoir su également le latin et le turc, car on le voit à plusieurs reprises auprès du sultan (une dernière fois en mars 1449; cf. Νέος Έλληνομνήμων, 1910, 159). Le Constantin Cantacuzène Paléologue, qui, en juin 1446, se trouvait à la Curie (p. 109) mériterait une notice en raison des tractations importantes auxquelles il a été mêlé. Quelques renseignements dans D. A. ΖΑΚΥΘΙΝΟΣ, *Le despotat de Morée*, II, Athènes 1953, p. 111. Fils du gouverneur de Corinthe Jean et gouverneur lui-même de Damala, comte palatin pour ses mérites dans la question de l'Union, il se réfugia, en 1451, à Naples, auprès du roi d'Aragon et servit à celui-ci de lien avec l'empereur grec Constantin XI dont il est au reste dit le neveu. Au demeurant, un Cantacuzène qui mettait l'accent sur le nom de sa mère (une Paléologue). — Enfin, p. 142, je ne crois pas que l'on puisse un tant soit peu douter de l'hostilité inconditionnée du despote Georges Brankovic envers l'Union. Syropoulos nous est témoin que le prince refusa net d'envoyer des représentants au concile. Comment y serait-il allé lui-même?

2. Voici une collection de 145 documents qui par leur nature même pourraient ne rien dire aux historiens. Gonflés de chiffres, ils semblent ne présenter qu'un aspect secondaire et limité de la vie du concile. En une introduction, dense et enrichie de textes bienvenus comme les épitaphes de métropolite de Sardes Denys et du patriarche Joseph II, le P. Hofmann montre qu'il n'en est rien. Ces textes, de toutes dimensions, précédés d'un court regeste et munis de tout l'appareil critique désirable, nous renseignent, il est vrai, en premier lieu, sur les incessants mouvements de fonds nécessités par la tenue et la durée imprévue des conférences tant à Ferrare qu'à Florence. La série, mise en ordre chronologique, s'ouvre sur un sauf-conduit du marquis de Ferrare aux futurs Pères (septembre 1437) et se clôt sur le paiement d'une somme au cardinal Isidore de Kiev (août 1443). La majorité des Actes intéressent la tenue même du concile, qu'ils émanent de la Chambre Apostolique ou des villes (Ferrare, Florence, Venise et Gênes) qui lui portaient une attention majeure. Mais il en est d'essentiels qui ont trait à la préparation, à la proclamation et à la réalisation de l'Union avec les Grecs, les Arméniens ou les Coptes. D'autre part, les dépenses occasionnées par le propre personnel de

l'Église Romaine et les quelque 700 orientaux qui étaient à sa charge firent l'objet de nombreux états. Le financement de telles Assises, les plus nombreuses qu'on eût vu de longtemps, apparaît d'autant plus téméraire que le concile de Bâle drainait une partie des revenus et que la situation politique de la Haute Italie en tarit partiellement la source. L'opération fut néanmoins conduite à bonne fin et il nous est désormais possible de réaliser ce que la réussite a coûté à la Chambre Apostolique comme aux cités qui soutinrent son effort financier. Les difficultés de la Trésorerie pontificale expliquent plus d'une démarche et montrent sur quelles apparences trompeuses Syropoulos a pu formuler ses accusations malveillantes. Rien en effet n'est plus instructif que ces courts relevés où tout est précis : nom, dates, contrats, montants, lieux et conditions ou circonstances des paiements. L'ensemble permettra à coup sûr une connaissance plus systématique d'épisodes peu connus ou mal situés dont le dénouement a plus d'une fois influencé les grandes décisions. Quelques menues remarques : p. 5 le mot *gripus*, en grec γρίπος (voir ma note de Archeion Pontou, XVIII, 1953, 266, n. 1) désigne de manière générale un navire qui peut être indistinctement de guerre (*armatus*) ou de commerce (*marcatorius*). — Si Christophore Asanès Paléologue ne semble connu que par les Actes de ce recueil (voir les nn. 41 et 43), Nicolas Goudélès, ambassadeur de Jean VIII en Allemagne durant le concile (n. 56), était, en 1446, un homme influent qui traitait avec Rome et les Républiques italiennes (Cf. N. IORGA, *Notices et extraits*, II, p. 25-26) et liait parti avec le tout-puissant Luc Notaras (Sphrantzès, dans *PG.*, CLVI, 1057 D). — P. 83²⁹. Le texte porte : *pro lagio*. Est-il nécessaire de songer à lire : *iagio* pour faire dériver le mot de *gagium-gaggio*? Ne serait-il plutôt pas une forme latine apocopée du byzantin ἀλλάγιον (*alaiu* en roumain) dont l'un des multiples sens désigne précisément le loyer de l'argent!

V. LAURENT.

A. SALAC, *Novella constitutio saec. XI medii*, quae est de schola iuris Constantinopoli constituenda et legum custode creando (= *Textus breves graeci et latini*, 1). Pragae 1954. In-8° de 62 pages, avec 2 planches.

De Lagarde, l'éditeur de Jean Mauropus, a, le premier, édité, en 1882, la nouvelle rédigée par le futur métropolite d'Euchaites et promulguée à son instigation par Constantin IX Monomaque. Cette charte, qui instituait à Byzance une école supérieure de droit et mettait à sa tête un fonctionnaire nouveau de nom et d'attributions, le nomophylax, fut particulièrement remarquée par les historiens et rééditée trois fois coup sur coup (Cozza-Luzzi et C. Ferrini, en 1884, I. A. Valaoritis, en 1885) pour n'être reprise qu'en 1931 dans le nouveau *Jus Graecoromanum* de J. et P. Zépos. M. Salac, qui n'a pu consulter, en dehors de l'édition princeps, que celle de Ferrini, a conclu, un peu hâtivement, ce semble, — (notre seule bibliothèque possède quatre des cinq éditions mentionnées) — à l'impossibilité d'atteindre ce document de premier ordre. Désirant en faciliter la consultation, le savant tchèque le redonne une sixième fois, en l'accompagnant d'une nouvelle traduction latine et d'un commentaire de quelque ampleur.

Je ne puis m'expliquer que l'éditeur s'en soit tenu au seul texte de de Lagarde et n'ait eu recours, — il le pouvait, puisqu'il reproduit deux pages du vatican. gr. 676 — au manuscrit lui-même. Ce codex que tout montre avoir été entre les mains de Mauropus, est d'une excellente tenue, mais, s'il faut en croire les observations de Cozza-Luzzi, qui ne reproduit nullement, comme on l'affirme, p. 6, l'édition allemande, on y relève maints signes d'hésitation. Ce dernier érudit propose, comme aussi Valaoritis, des amendements qu'il eût fallu discuter. Il eût empêché M. S. de retenir une correction, malencontreuse, p. 31 : *μη φθόνος τῶν κακῶν*

(καλὸν codex) : *neve invidia pessimorum* au lieu de *neve bonorum invidia* (exstinguatur). D'autre part, la traduction du cardinal Mai eût pu, sinon être reprise, du moins servir de base à la nouvelle qui lui est nettement inférieure pour la clarté de l'expression. Elle lui eût aussi appris l'exacte acception de plusieurs mots du grec médiéval, tels que, v. gr. ἰδιῶται traduit par *homunculi*, προβολή par *eligendo* et autres. Le nouvel éditeur n'est, en effet, visiblement pas un byzantiniste. Il a des étonnements qui ne viendraient pas à ce dernier devant des formes comme celles-ci : κυροῦ, κοινῇ et ταβουλλαρίου! Il aurait également réalisé que le mot : ῥόγν. désigne le salaire proprement dit et ne se serait pas laissé aller à observer (p. 47) que celui-ci était de moindre importance que les gratifications. Au reste je doute qu'un fonctionnaire, qui n'était pas du tout premier rang, ait touché 288 sous d'or à l'année. En 1136, le professeur de médecine, attaché à l'hôpital fondé par Jean II Comnène, ne percevra, en plus des mêmes rétributions en nature, que huit hyperperes d'une monnaie dévaluée! Il eût aussi fortement hésité avant d'identifier le haut personnage titré ἐπὶ τῶν κρίσεων avec le questeur pour lequel il aurait envoyé à Fr. Dölger, dans *Archiv für Urkundenforschung*, XI (1929) 54, 55.

Ceci ne veut nullement dire que le petit volume de M. Salac soit sans mérite. Largement diffusé il rendra de bons services aux historiens du XI^e siècle byzantin et pourra fournir un document de premier choix aux professeurs en quête de textes majeurs à commenter dans leurs exercices pratiques. L'annotation philologique, quoique trop restreinte aux parallèles de l'Antiquité, est en effet fournie et de bon aloi.

V. LAURENT.

Irène MÉLIKOFF-SAYAR, *Le Destân d'Umur Pacha*. Texte, traduction et notes (= Bibliothèque Byzantine. Documents 2). Paris, Presses Universitaires 1954. In-4^o de 155 pages avec 2 planches.

En 1928, M. Mukrimin Halil fit connaître une chronique turque rimée, en 22 chapitres, intitulée le *Düstürname* et composée de trois parties de proportions et d'importance inégales. La première (ch. I-XVII) est une histoire des Prophètes et des dynasties préislamiques et islamiques de Perse, la troisième une histoire des Ottomans (ch. XIX-XX) jusqu'à l'an 1464 et surtout un exposé des faits et gestes (ch. XXI-XXII) du grand vizir Mahmud Pacha auquel l'ouvrage, terminé en 1465, est dédié. La seconde, quoique limitée à un seul chapitre (le XVIII^e) est de proportions si vastes qu'il occupe un tiers du livre, d'un intérêt si évident que les byzantinistes ne sauraient l'ignorer. Il nous conte en effet, en 2512 vers, les exploits des Aidin Oglou, plus spécialement du prince de Smyrne Umur beg qui imprima aux masses turques d'Anatolie l'impulsion qui les portera avec les siècles aux portes de Vienne et jusque dans la ville d'Otrante.

Les termes chronologiques certains de ce dernier récit sont la prise, en 1307, de Birgi (Pyrgion) par Sasa beg également connu de Pachymère et la mort du héros principal en 1348 au siège de Smyrne. Pendant ces quarante années, tantôt allié à une faction grecque contre une autre ou aux Catalans contre les seigneurs latins de Négrepont, tantôt opérant pour son propre compte, à la fois héros et pillard, Umur beg, toujours en guerre, apparaît autant comme l'arbitre des conflits qui déchiraient le monde chrétien que comme la cause de l'insécurité qui, à partir de 1310, ne cessa de troubler la Méditerranée orientale. On le voit successivement à Smyrne, à Chios, dans la Mer Égée, en Grèce continentale, au Péloponèse, dans les Cyclades, en Thrace et Macédoine et jusqu'en Bulgarie, voire en Valachie. Ses coups frappent si loin et si fort que l'Occident inquiet se ligue contre lui et l'assaille dans son repaire, mais il n'en a que difficilement raison.

On devine ce que pareille histoire, contée avec quelque détail, peut apporter de compléments et d'éclaircissements aux sources grecques contemporaines, à Pachymère, Grégoras et Cantacuzène. Malheureusement l'édition princeps, donnée sans traduction et assortie en 1930 d'un commentaire dans la seule langue turque, ne fut guère remarquée que des Orientalistes (1). Aussi ne peut-on qu'applaudir à l'initiative de M. Lemerle qui a conseillé et dirigé le présent ouvrage où une de ses élèves, M^{me} Sayar, nous présente, sur une base élargie, le texte et une version française de ce chapitre XVIII^e désormais accessible à tous. Le titre que, par une pointe de coquetterie ou de snobisme, elle lui a donné (*Destân = récit épique, conte, dit*) lui convient assez bien. C'est en effet, comme au reste toute l'œuvre, avant tout un poème, destiné à chanter les vingt-six victoires du héros, une épopée par conséquent où la fiction et la réalité fusionnent ou se coudoient.

Que vaut l'œuvre elle-même et que penser de sa nouvelle édition?

Enveri, connu seulement par cet ouvrage, y apparaît comme un des familiers de Mahmud-Pacha, prince grec islamisé (2), deux fois grand vizir (1453 à 1466 et 1472 à 1473). Il relate donc dans la partie qui nous occupe des faits vieux d'un siècle à un siècle et demi. L'éditrice serait néanmoins assez portée à croire que l'auteur s'est contenté « de mettre en vers quantitatifs une épopée écrite selon les procédés de la littérature populaire turque ». Travaillant avec une vitesse record, Enveri semble surtout avoir, peut-être en variant le mètre soumis ici aux règles de la prosodie arabo-persane, cousu ensemble plusieurs sources dont deux seulement sont nommément désignées. Or, parmi celles-ci, il en est une, l'Histoire de Hwace Selman, que le poète déclare transcrire mot pour mot. Mais Hwace Selman doit être le propre émîr d'Umur pacha, un témoin et un acteur, qui aurait composé une chronique populaire au milieu du XIV^e siècle. La valeur historique du Destan s'en trouverait hautement garantie. Mais ce n'est là qu'une hypothèse présentement invérifiable. Du moins doit-on signaler le contraste qu'offre le style, alerte et coulant, de cette seconde partie avec celui, parfois artificiel et ennuyeux, des deux autres. Mais c'est peut-être parce que le contenu de ces dernières — le fait est certain pour les 17 premiers chapitres — a été copié d'ailleurs. De toute manière ce problème d'histoire littéraire n'a pas ici de solution satisfaisante, pas plus que celui de l'influence grecque assez contestable.

Au reste, la valeur historique de l'œuvre peut et doit se juger surtout d'après ses récits. M^{me} Sayar l'estime « capitale pour l'histoire du proche Orient dans le siècle où se prépareraient la chute de Byzance et l'établissement du jeune empire turc ». Ayant pratiqué assez cette chronique, grâce à une traduction que me dicta aimablement jadis le prof. P. Wittek, je ne saurais partager cet enthousiasme. J'avouerai même que si je n'ai pas donné suite au projet, formé, il y a vingt ans, de l'éditer et de la commenter, c'est que la légende m'a semblé y tenir trop de place. Nous en aurons bientôt le cœur net, M. Lemerle ayant lui-même entrepris d'en faire un examen minutieux qui ne manquera pas de dégager les faits réels et recevables des faits supposés, condition nécessaire d'un jugement équitable. On doit approuver M^{me} Sayar de n'avoir accompagné son édition que d'un minimum de notes, suffisant pour identifier les lieux ou les personnages et pour définir certai-

(1) Le relevé donné p. 23, n. 4, n'est pas complet, il s'en faut. Je dois en outre noter ici qu'une ancienne élève du prof. Fr. Babinger, M^{me} Alexandrescu-Dersca, entreprit dès 1943 le même travail d'édition et de traduction pour le compte de l'Institut roumain d'études balkaniques (Bucarest). Je ne doute pas que les événements aient stoppé le projet.

(2) Sur ce personnage, un Ange Philanthropène, issu des princes grecs de Thessalie, et son milieu turc, voir surtout FR. BABINGER, *Eine Verfügung des Paläologen Châss Murâd-Paşa vom Mitte Regeb 876 h = Dez./Jan. 1471/2*, dans *Documenta Islamica Inedita* Berlin 1952, 198-210 (pp. 202, 206, 209).

nes situations. Son information en matière d'histoire latine et byzantine est en effet visiblement insuffisante, ce qui n'est pas, par endroits, sans conséquences sur son système chronologique. Un exemple : la date de l'expédition d'Umur beg en Valachie. Je l'ai naguère placée entre 1335 et 1339 et plus précisément depuis en 1337-1338. M^{me} Sayar m'objecte que le texte du Destan prouve qu'à cette époque les bouches du Danube n'étaient déjà plus byzantines. Distinguons ! A supposer que l'épisode soit réel, Kilia put être récupérée par les indigènes, sans que Vicina, centre et moteur de la colonie grecque, le fût déjà. La place passa d'ailleurs des mains des byzantins entre celles des Tartares dont l'attaque, succédant à celle des Turcs, a bien pu être provoquée par l'autorisation donnée par le basileus à ces derniers de franchir les Détroits. L'expédition d'Umur beg se place donc avant 1339 ; autrement l'assaillant se serait heurté non aux Valaques mais à la Horde d'Or réinstallée dans la région depuis très peu. Autre cas ! Enveri veut et son éditrice avec lui que Philadelphie ait été conquise en 1335 ou 1336. La preuve : un document d'archives attestant la construction par Umur pacha d'une mosquée dans la ville. Est-ce concluant ? Un raisonnement analogue avait naguère amené le P. de Jerphanion à reculer indûment jusqu'en pleine Cappadoce les limites de l'empire de Nicée à ses débuts. J'ai plusieurs raisons de croire que l'événement grossi intentionnellement par Enveri, vise une campagne, vieille de dix ans, qui eut pour conséquence une longue occupation de la région de Philadelphie mais non de la ville elle-même.

Mais M^{me} Sayar, qui n'est pas byzantiniste, n'a pas à être jugée sur ce genre d'erreurs. Les turcologues diront ce que vaut sa traduction qui, sur des points parfois notables, diffère de celle dont j'ai parlé plus haut ; ils diront aussi si le système de transcription adopté, qui est déjà une interprétation, est souhaitable pour des textes aussi importants, ne fût-ce que du point de vue de la langue. Il me faut louer le soin mis à procurer une présentation des récits clairs et agréables, une annotation discrète qui éclaire suffisamment leur trame, des tables détaillées (lexique, index et chronographie) qui en facilitent l'intelligence, un effort enfin qui va permettre d'apprécier, à la faveur du futur commentaire, l'apport nouveau et inattendu de l'historiographie turque à la connaissance du passé byzantin.

V. LAURENT.

N. A. GHEORGHIU, *Grégoire de Side*. Documents inédits concernant la vie et l'activité d'un évêque roumain du XVIII^e siècle (en roumain). Paris 1953. In-8° de 168 pages.

La deuxième partie du XVIII^e siècle vit en Valachie deux évêques de même nom, deux Grégoire, dont l'un fut métropolite de la Principauté (1760-1787) et l'autre évêque titulaire du siège de Side en Anatolie. C'est de ce dernier, indûment confondu avec le précédent dont il fut au reste le disciple et auprès duquel il vécut longtemps, que s'occupe ce petit livre. Son but est de dégager une figure méconnue, celle d'un prélat qui, non content d'être un administrateur qui, entre autres, sut donner une nouvelle impulsion à la vie monastique, déploya une remarquable activité de typographe, de graveur et d'éditeur. Attaché comme hiéromoine en 1761 à la métropole de Bucarest, higoumène à Târgoviște en 1776, archimandrite en 1782, métropolite le 19 janvier 1783, il dut mourir, sans doute dans la capitale roumaine, après le 1^{er} juin 1795. M. Gheorghiu retrace cette carrière très unie de pasteur et de savant. C'est dans ce dernier rôle qu'il nous plait de le voir ici.

Le personnage était en effet doublé d'un helléniste. Il ne savait pas seulement le grec ; il prouva qu'il en pénétrait les nuances en constituant une collection de

149 volumes choisis dont plusieurs ne se retrouvent pas dans la *Bibliothèque Hellénique* de Legrand, en éditant lui-même maints textes d'après des principes qui n'étaient pas alors courants. Le savant évêque a consigné le catalogue de sa bibliothèque dans son testament reproduit et commenté ici (pp. 100-118 pour les grecs). Le plus ancien volume est de 1540, le plus récent de 1792. Cet imprimeur-né ne semble cependant pas avoir collecté beaucoup de manuscrits; on n'en trouve en effet que trois, de date indéterminée, dans son inventaire (les nn. 84, 94 et 106 : un recueil de sermons de carême, un nomocanon et un patèrikon). Il a cependant publié du grec, par ex., en 1769, l'Ὁρόδοξος Διδασκαλία du patriarche d'Alexandrie Mélétios Pighas († 1602); il a surtout amendé ses éditions en slavon de textes ecclésiastiques d'après les originaux grecs de sa bibliothèque. Certes, visant un but pratique, il n'a retouché que le plus gros et ne s'est pas toujours soucié de la qualité de ses modèles. N'importe! il a fait faire un réel progrès à la tenue des livres liturgiques et a surtout montré et aplani une voie où d'autres, grâce à son exemple, marchèrent d'un pas plus assuré.

De nombreux documents inédits (pp. 55-137) servent de pièces justificatives à cette intéressante monographie. Signalons trois lettres du patriarche de Constantinople Gabriel et une du patriarche de Jérusalem Abraham publiées (pp. 61-69) avec une traduction roumaine. Artiste à ses heures, Grégoire de Side exécuta, pour la couverture de ses éditions ou la décoration de locaux divers, des travaux dont la liste est reproduite (pp. 161-162). On aurait aimé voir ce livre illustré de quelques unes de ces gravures sur bois, mais il n'est que trop évident : les circonstances, qui ont retardé l'impression de cette monographie achevée dès 1938, ont enlevé à l'auteur jusqu'à la possibilité de le faire. Il est également regrettable que, faute de documentation, on n'ait pu nous dire comment ce roumain de pure souche ait pu acquérir une connaissance du grec peu commune même en ce temps de domination phanariote. Un effort sagace a du moins permis à M. Gh. de percer l'identité et de définir le rôle considérable de l'un des prélats les plus instruits que la Roumanie ait eu à la veille de la Révolution française. Tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Hellénisme lui sauront gré de sa réussite

V. LAURENT.

G. I. THEOKARIDES, Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας. Contribution à l'histoire et à la géographie administrative de la Macédoine après la domination franque (= Makedonika, Append. I). Thessalonique, Société des Études Macédoniennes 1954. In-8° de vi + 98 pages avec 2 cartes.

Le katepanikion, à l'époque tardive où l'auteur situe son enquête, ne désigne plus qu'une subdivision administrative égale à l'ancien bandon. Il est vrai, le nom eut cours déjà avant l'accession des Comnènes (1081). Mais avant 1204 on doit y voir autre chose. Au début en effet, sous Alexis I^{er}, Byzance prit l'habitude, soit pour récompenser des états de services, soit dans un but d'utilité publique, de placer des catépans aux centres les plus riches de l'empire. Ces fonctionnaires, qui avaient un rang élevé à la mesure de leur fortune, jouaient un rôle de premier plan dans la vie économique de la nation. L'appauvrissement de l'empire, conséquence de l'occupation latine, supprima la fonction et transforma les catépans en gouverneurs chargés avant tout, en raison de leurs compétences financières, de remplir les caisses de l'État en levant l'impôt. L'apparition de ce type d'administrateurs est postérieure, en Macédoine, à l'occupation latine (1222) et antérieure à 1246, date à laquelle sont signalés les plus anciens katepanikia, le cas de celui de Kitros mis à part. Le plus grand nombre (8 sur 10) ne sont mentionnés qu'au xiv^e siècle, mais leur création dut être plus ancienne.

L'auteur recherche ensuite comment se subdivisait non point toute la Macédoine telle que nous l'entendons aujourd'hui, mais la partie qui comprenait les anciens thèmes de Thessalonique et de Serrès-Strymon dans les limites que ceux-ci connurent après la conquête de Basile II. Il dénombre ainsi, dans le thème de Thessalonique, huit katepanikia expressément attestés dans les sources et deux autres qui paraissent l'avoir été; dans le thème de Serrès-Strymon, il relève quatre katepanikia dûment certifiés et un probable. Les limites de chacun de ces petits territoires sont précisés autant que faire se peut et leur dossier prosopographique esquissé avec mention des événements les plus notables de leur existence. La partie la plus importante est peut-être l'inventaire, malheureusement trop fragmenté, de tous les toponymes apparus dans les textes accessibles. Au lieu de les ranger dans une seule nomenclature, l'auteur a cru devoir les grouper par katepanikion en distinguant chaque fois deux séries, celle des toponymes encore en usage et celle de toponymes disparus. Cet arrangement peut apparaître plus méthodique; il ne laissera pas de gêner et de ralentir la consultation. De plus, si les notices afférentes aux toponymes sont d'un laconisme excessif, les renvois à l'actuelle carte d'état-major grec permettent au moins une rapide orientation. Service que rendront pour l'ensemble du problème étudié les trois cartes consignées à la fin (carte générale de la Macédoine, carte du thème de Thessalonique, carte du thème de Serrès-Strymon avec limites des katepanikia respectifs).

Ce mémoire est d'un pionnier courageux. Certes, les matériaux ne lui ont pas manqué, mais ils sont malheureusement, en de trop nombreux cas, d'une qualité médiocre ou suspecte comme les éditions qui les ont fournis. D'autre part, le nombre des dossiers athonites encore point ou mal connus est élevé. On ne saurait donc s'étonner de rencontrer ici des lacunes — l'auteur en est le premier conscient — ni mêmes des erreurs de faits ou de chronologie. Je ne donnerai qu'un exemple au reste typique : l'existence du katepanikion d'Apros est basée essentiellement sur le texte édité des Actes de Xénophon. Or dans tous les cas cités, les originaux, dont la photo est entre mes mains, portent sans exception tantôt "Απροϋ, tantôt "Απροϋς, jamais "Απρ(ω-ως)! En conséquence, à moins d'attribuer une valeur quelconque au faux chrysobulle d'Andronic II pour Kutlumus qui est au reste d'époque moderne, la carte II devra être allégée de ce pseudo-toponyme.

Malgré des errements auxquels l'a induit sa documentation, l'auteur a réussi une première somme de données éparses et confrontées pour la première fois. En s'attaquant à un problème ardu de géographie historique, il a ouvert une voie et esquissé une ébauche valable. Ce dont on doit surtout le féliciter.

V. LAURENT.

J. DEER, *Der Kaiserornat Friedrichs II* (Dissertationes Bernenses. Ser. II, fasc. 2). Berne, Francke 1952. In-4° de 88 pages. Avec 38 planches.

Lorsque, en 1491, on ouvrit le sarcophage de l'impératrice Constance d'Aragon, la femme de Frédéric II, morte en 1222, on y trouva une couronne qui fut depuis tenue comme le type de celles que durent porter les souveraines à Palerme comme à Byzance. Tout portait à l'admettre : le lieu de la découverte, la variété et l'opulence toute féminine de la décoration, plus particulièrement les proportions inusitées des pendeloques. Or, nous apprend l'auteur de ce mémoire, il n'en est rien, car nous avons affaire à une couronne d'homme et cet homme, qui la porta sans doute au jour de son sacre (1220), n'est autre que le mari de la défunte. Partant de cette constatation déjà faite et que cette étude renforce de manière saisissante que la cour de Sicile s'étudiait à imiter jusque dans le détail les usages de celle de Constantinople, M. Deer montre de manière convaincante que la couronne en

question fut sans doute aucun une coiffure masculine, de forme et de présentation identiques à celles de la couronne fermée, du type kamelavkion, utilisée par les monarques grecs durant tout le moyen âge. Les impératrices, et partant leurs émules latines de Palerme, avaient des couronnes montantes, ornée par devant de deux ou trois pans triangulaires ou semilunaires. Une tradition séculaire ne changea rien à cet arrangement, en sorte que l'hésitation ne saurait être permise. A la mort de sa femme, Frédéric II déposa sa propre couronne sur la tête de la défunte. L'étude minutieuse de la décoration, de sa technique et de son style, autorise une autre conclusion : le précieux objet n'est nullement, comme on l'a dit, un insigne que Guillaume II, empereur d'Allemagne, aurait remis aux jeunes époux, lors de leur mariage (1209), mais une création de l'artisanat sicilien, un produit de ce *regium ergasterium* chargé d'équiper la cour et de satisfaire ses fantaisies, plus précisément une pièce d'un ensemble dont il nous reste deux autres (un fourreau et des gants) de travail identique et d'exécution indubitablement locale. Le tout fut, on n'en saurait douter davantage, à l'usage de Frédéric II. Quelle raison celui-ci eût-il de se défaire ainsi de sa couronne? Le sentiment y avait certes sa part, une manière de culte aussi qui le poussa à répéter le geste funèbre à Marburg en 1236 sur le cadavre de sainte Élisabeth de Hongrie. Mais l'auteur y veut voir plus, l'adieu signifié par Frédéric II à la tradition, suivie jusqu'à lui et par lui, de l'art impérial de Byzance. Et de conclure un peu solennellement : So stehen die römischen Insignien Friedrichs II... an der Scheide zweier Welten! Cela signifie-t-il la rupture? Certes le potentat germanique tourne bien le dos à ses fournisseurs panormitains et n'importe plus, à sa cour d'Allemagne, rien qui en porte la marque. Mais on ne saurait ériger en thèse l'affirmation que, dès 1222, la joaillerie byzantine n'ait plus exercé aucune attirance et partant aucune influence sur les goûts de sa Maison. Il y aura au reste, jusque sous le règne de Michel Paléologue, un courant d'échanges qui ne sera pas sans affecter la symbolique impériale elle-même. La présence de Constance de Hohenstaufen, la femme de Jean III Batatzès, à Nicée n'aura pas que des suites politiques. C'est ainsi que, selon moi, l'emblème du lys, qui orne ici le cercle inférieur de la couronne, et fit fortune sous les Lascaris et les premiers Paléologues, est un emprunt fait à la cour de Palerme. Je le montrerai ailleurs.

L'enquête très poussée, si poussée dans le détail que les lignes maîtresses de la démonstration se perdent parfois de vue, montre l'extrême dépendance où se maintint la cour de Sicile en matière de joaillerie et autres accessoires de luxe par rapport à l'art de Constantinople. Une abondante imagerie de quelque 150 figures en illustre la constatation. Tous les arts mineurs fournissent leur témoignage (1). La numismatique est largement mise à contribution, mais, si les reproductions de médaillons sont assez bien venues, les monnaies font dans l'ensemble méchante figure, indigne des collections célèbres dont elles sont tirées. Quant à la sigillographie byzantine (2), on n'a pas une fois de plus songé à lui emprunter le moindre document et cependant aucune classe d'objets n'offre une série aussi complète et aussi variée d'effigies impériales. J'étudierai bientôt un vrai joyau, le portrait de Romain Lécapène, et reviendrai sur maints détails de la présente monographie dont il nous faut louer au demeurant l'ampleur, la richesse et la précision.

V. LAURENT.

(1) P. 28, 29 n. 138. Il est symptomatique que cette longue note n'ait pas un seul renvoi aux documents sigillographiques dont plusieurs sont de premier choix.

(2) P. 39 n. 225. Le sceau de Baudoin, reproduit pl. XI n. 1, est toute juste reconnaissable. Comparer SCHLUMBERGER-CHALANDON-BLANCHET, *Sigillographie de l'Orient Latin*, Paris, 1943, p. 171 et n. 11 et pl. VII n. 5.

St. KYRIAKIDÈS, Τρεῖς Διαλέξεις, Publications de la Société d'études macédoniennes (= Bibliothèque Macédonienne populaire, 13). Thessalonique 1953. In-8° de 53 pages.

Cette plaquette groupe trois conférences faites en 1953.

La première étudie deux documents qui ont figuré dans l'église de Saint-Démétrius à Thessalonique, l'un iconographique (une fresque historique découverte après l'incendie de 1917 et représentant selon l'opinion reçue l'entrée solennelle dans la ville de Justinien II en 688), l'autre épigraphique (inscription dédicatoire gravée dans le sanctuaire à la même occasion). Tous deux sont reproduits, mais le texte du second, déjà revu par H. Grégoire, est légèrement amélioré.

La seconde a pour thème la laographie et sa signification. Histoire de la laographie depuis l'Antiquité, son but en soi et son utilité pour le présent. Rien ne saurait donner une idée plus nette de la continuité grecque.

La troisième revient sur cette conclusion : La signification de la laographie pour la lutte nationale. Car c'est bien de lutte nationale qu'il s'agit pour prouver que, contrairement aux théories de Fallmerayer et des savants slaves modernes, l'élément grec de Macédoine, resté, aux époques d'invasion, compact et majoritaire, a toujours enserré et lentement assimilé l'envahisseur.

Une abondante annotation, rejetée à la fin du petit volume, sert de justification.

V. LAURENT.

K. AMANTOS, Σύντομος Ιστορία τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σινᾶ (= Hellénika, App. 3). Thessalonique 1953. In-8° de viii + 114 pages.

Le couvent grec du Sinaï est depuis l'entre-deux guerres l'objet d'une attention particulière. L'opération massive de photographie, heureusement conduite à terme par une mission américaine, en a marqué le point culminant. Les rapports que celle-ci a publiés à cette occasion ont donné les proportions exactes des trésors littéraires et artistiques qu'on y conserve. Il s'en faut que ceux-ci soient suffisamment connus dans leur détail pour que le passé du monastère puisse être retracé de manière assez complète. Mais l'exploitation de l'énorme matériel désormais accessible ne saurait tarder. Et cette perspective a donné à M. Amantos l'idée de son petit livre. Son propos est double : recomposer à l'intention des futurs chercheurs la trame sûre des principaux événements ; corriger les trop nombreuses erreurs et inexactitudes sans cesse répétées par les savants grecs et étrangers.

Treize courts chapitres nous retracent ainsi les aspects les plus divers du passé sinaïtique. Les uns relatent l'histoire intérieure : le mont avant Justinien, la fondation justinienne, le gouvernement des archevêques crétois, la vie à l'époque contemporaine, l'administration et le catalogue des archevêques ou plutôt des corrections à celui de H. RABINO, *Le catalogue du monastère de Saint-Catherine au Mont Sinaï*. Le Caire 1938, particulièrement bien venues. Mais les vues les plus neuves sont contenues dans les exposés qui évoquent les relations du couvent avec l'extérieur, les puissances politiques (Byzance, l'Occident, les Turcs, Napoléon), et religieuses (les patriarches d'Alexandrie, la Papauté, l'Islam). L'ensemble fait du Sinaï l'un des hauts sommets de la spiritualité humaine et de son monastère un foyer dont le rayonnement n'a cessé de grandir depuis les origines. Un appendice de 10 documents (lettres patriarcales, firmans ou bérats, inventaires des titres ou des biens) sert de caution à maintes affirmations dont la nouveauté pourrait étonner. Enfin neuf vues ou figures, groupées sur planches hors texte à la fin du volume, ajoutent une note d'agrément à cet exposé succinct mais évoca-

teur du maître actuel de l'historiographie grecque. Une petite observation à propos de Michel Paléologue (pp. 43, 44)! Il est pour moi hautement probable, presque certain, que cet empereur, plus porté que n'importe quel autre à le faire, s'intéressa aux moines du Sinai. Il est au reste normal que sa protection fut sollicitée soit par le patriarche d'Alexandrie qui résidait à sa cour, soit directement par les religieux qui ne pouvaient ignorer les excellentes relations existant entre le basileus et les Mamluks. D'autre part, si on a songé à passer sous son nom le faux horismos d'époque tardive, ce ne peut être sans raison.

V. LAURENT.

HONIGMANN (Ernest), *Pierre l'Ibérien et les écrits du Pseudo-Denys*. Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, Mémoires, coll. in-8°, tome XLVII. Bruxelles, 1952, 52 pages.

S'il est une question souvent débattue dans le domaine de la littérature patristique, c'est bien l'origine des écrits attribués au disciple athénien de saint Paul. Diverses solutions ont été proposées que la critique n'a pas retenues. C'est une de plus qui s'offre à nous sous la signature de l'érudit bien connu Ernest Honigmann. Aura-t-elle meilleure fortune? Nous en doutons. La nouvelle identification repose sur deux arguments conjoints, dont l'un est constitué par la similitude de rapports entre Denys et Hiérothée d'une part, Pierre l'Ibérien et Jean l'Eunuque d'autre part, ainsi que par les traits théologiques communs aux deux groupes, — et l'autre, par la fête liturgique d'Hiérothée, placée à la date même de la mort de Jean l'Eunuque, le 4 octobre, et entraînant la fête de saint Denys à la date proche du 3 octobre. A l'examen, ces deux arguments apparaissent assez décevants. Certaines observations ont été faites à leur sujet. Nous avons nous-même rédigé sur l'essai d'E. H. un article d'ensemble que le manque de place nous a empêché d'insérer dans ce volume. On le trouvera dans le volume suivant.

V. GRUMEL.

NÉCROLOGIE

GABRIEL MILLET († 8 mai 1953)

Gabriel Millet est né le 17 avril 1867 à Saint-Louis de Sénégal, où son père, colonel d'infanterie de marine, était en garnison. Orphelin à dix-huit mois, l'enfant fut ramené en France par une nourrice indigène. Sa grand'mère se chargea de son éducation. Gabriel Millet commença à Nice des études qu'il devait terminer à Paris, où il suivit notamment les cours de Psichari et d'Antoine Meillet. Après avoir passé une agrégation d'histoire, en 1891, il partait pour cinq ans à Athènes, en qualité de membre de l'École Française. En 1896, il fut nommé maître de conférences, puis, en 1906, promu directeur d'études, à la Section des Sciences religieuses de l'École des Hautes-Études. Vingt ans plus tard, en 1926, le Collège de France lui offrait une chaire. En 1929, il entra à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres. Déjà plusieurs académies et universités étrangères l'avaient nommé, les unes, membre correspondant, les autres, docteur *honoris causa*. D'autres distinctions honorifiques sont encore venues couronner cette carrière, toute de discrétion, et où seul le mérite forçait l'estime.

Les dernières années de Gabriel Millet furent cruellement assombries par la perte de sa femme, M^{me} Sophie Millet, la plus fidèle de ses collaboratrices. Il mourut le 8 mai 1953.

Un effort constant, joint à d'heureuses dispositions naturelles, a assuré à Gabriel Millet une place éminente dans le renouveau des études byzantines, qui se dessina à partir de la fin du siècle dernier. De ses nombreuses missions, effectuées souvent dans des conditions difficiles, dans les Balkans, en Grèce, au Mont Athos, ailleurs encore, il rapporta une quantité impressionnante de photographies et de relevés de monuments nouveaux ou peu connus. La science doit à Gabriel Millet plus d'une découverte, qui est aujourd'hui à la base des études du moyen âge byzantin, et l'intérêt de cette documentation est d'autant plus considérable que dans chaque domaine parcouru, il n'est resté apparemment que peu de chose à glaner après le passage de l'explorateur. Les albums consacrés aux monuments de Mistra et du Mont Athos, le catalogue des photographies de l'École des Hautes-Études, dont une nouvelle édition doublera, ou presque, le volume en faisant connaître les acquisitions postérieures à 1903, enfin, les cinq mille clichés déposés aux Archives de l'Armée d'Orient, témoignent de la richesse de la moisson. Pour en tirer parti, la nécessité est vite apparue de distribuer une partie de la tâche entre plusieurs collaborateurs. Ainsi ont été déjà publiées les peintures de Trébizonde et deux importantes collections d'actes du Mont Athos. D'autres volumes sont en préparation. L'apport de Gabriel Millet à nos études est encore loin d'être épuisé.

Cependant cette activité d'exploration trouvait un prolongement harmonieux dans le travail de cabinet et de bibliothèque. Archéologue par excellence, Gabriel Millet était aussi un historien, un spécialiste averti des questions du dogme et de la liturgie, un philologue, à la fois helléniste et slavisant. Ceux qui l'ont vu déchiffrer, avec une patience peu commune, la tachygraphie d'un

copiste de manuscrits pressé ou des inscriptions dont le texte n'apparaissait qu'au jour frisant sur des clichés grisés, n'ignorent point, non plus, ses qualités de paléographe. Tel était, en définitive, le ressort de l'œuvre de Gabriel Millet, qui pour saisir la vérité fluide du passé, a voulu être en mesure de la cerner de toutes parts. Pour exposer les résultats acquis au terme de ce long labeur, il a fallu trouver un langage particulièrement concis, qui s'adresse à l'intelligence du lecteur en marquant les jalons de la découverte, sans décrire le cheminement d'une pensée circonspecte. Ce n'était pas renoncer, pour autant, à l'emploi des documents susceptibles d'étayer la démonstration. Gabriel Millet a conçu des synthèses ingénieuses et a élaboré des méthodes d'investigation nouvelles : ses travaux présentent, en même temps, une mine inépuisable de faits et de témoignages, et serviront, sans doute pendant longtemps, d'ouvrages de références.

Un *memento* bibliographique sommaire suffira à mettre en valeur la diversité et l'ampleur de cette production scientifique (*). Le premier article de Gabriel Millet, paru en 1893 dans le Bulletin de Correspondance Hellénique, a trait à des questions de sigillographie byzantine. Sont venues s'y joindre, plus tard, des recherches d'institutions et d'histoire économique consacrées aux commerçants (*Mélanges Schlumberger*, 1924), au logothète général (*Mélanges Lot*, 1925) et à l'apothécarios (*Byzantinische Zeitschrift*, 1929-30), ou bien à l'octava (*Mélanges Glotz*, 1923) et à la *traditio* (Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου, 1933). La publication de divers monuments d'art accompagnés de dédicaces a offert, d'autre part, à Gabriel Millet, l'occasion d'éclaircir plus d'un point obscur de l'histoire des États balkaniques à une époque relativement mal connue. Il semble notamment que le commentaire des planches dont est formé son recueil de *Broderies religieuses de style byzantin* (Paris, 1947; cf. *Mélanges Martroye*, 1947) puisse être considéré, sous ce rapport, comme un modèle de critique.

D'autres publications touchent à l'histoire littéraire et à l'hagiographie : le Roman d'Alexandre (*Syria*, 1923), le Livre des Cérémonies (*Recueil Kondakov*, 1926), la légende de Pierre d'Alexandrie (*Mélanges Diehl*, 1930), des textes patristiques (*BCH*, 1946) ou la Diatypose de Nicodème de Sparte (*Byzantina-Metabyzantina*, 1949). De son côté, l'épigraphie n'a jamais cessé de solliciter l'attention de Gabriel Millet, qui a établi le plan d'un *Corpus inscriptionum graecarum christianarum* (*Byzantinische Zeitschrift*, 1906; cf. *ibidem* une note sur la dédicace d'une icône byzantine), et a publié — pour ne citer que l'essentiel — les inscriptions byzantines de l'Athos (Paris, 1904, en collaboration avec les Pères Assomptionnistes; un second volume est en préparation), de Trébizonde (*BCH*, 1895) et de Mistra (*BCH*, 1899 et 1906). D'autres recherches encore se rapportent aux questions de l'histoire de l'Église, de la pensée religieuse et de la liturgie (*Annales du Service des Antiquités*, 1909; *Revue de l'Histoire des Religions*, 1917; *Oriens Christianus*, 1932). Dans la plupart de ces études, Gabriel Millet a pu faire utilement appel à son expérience de l'art du moyen âge. Il convient de noter, en particulier, dans ce sens, un article sur les *Iconoclastes et la Croix* (*BCH*, 1910), où ont été posés, pour la première fois, des problèmes qui paraissent être toujours d'actualité pour les archéologues. D'une manière réciproque, l'érudition de l'historien et du philologue a pu aussi s'employer dans le domaine de l'archéologie à proprement parler. Ainsi ont vu le jour d'importantes contributions

(*) Une bibliographie exhaustive paraîtra sous peu dans l'Annuaire de l'École des Hautes Études. On peut consulter actuellement une plaquette, publiée à Paris, en 1926, sous le titre *Notice sur les travaux scientifiques de M. Gabriel Millet*. Les rapports insérés dans l'Annuaire de l'École des Hautes Études, Section des Sciences Religieuses, entre les années 1897 et 1937, et dans l'Annuaire du Collège de France, entre 1926 et 1937, fournissent, d'autre part, diverses indications relatives à l'enseignement de Gabriel Millet.

relatives, les unes, au mobilier et aux installations cultuelles de l'Athos (*BCH*, 1905), et les autres, à Sainte-Sophie de Constantinople et à la topographie de la capitale byzantine (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1923; *Miscellanea G. de Jerphanion*, 1947; *Mémorial L. Petit*, 1948).

Cependant ce sont des travaux d'histoire de l'art qui constituent la part la plus considérable de l'œuvre de Gabriel Millet. Dès 1899, paraissait sa monographie sur Daphni, une des meilleurs qui aient jamais été consacrées à un monument de l'art byzantin. Vinrent ensuite les grandes synthèses, qui embrassent à la fois la peinture, l'architecture et les arts mineurs. Tels sont les deux chapitres relatifs à Byzance, dans l'Histoire de l'Art d'A. Michel (Paris, 1905 et 1908), études antérieures aux grands manuels actuellement en usage, mais toujours valables. Telles aussi les deux thèses de doctorat soutenues par Gabriel Millet en 1916, *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, où l'auteur a mis en valeur, pour la première fois, la diversité des écoles et des procédés dans l'art de bâtir de l'ensemble du moyen Orient, et cette véritable somme archéologique consacrée à *l'Iconographie de l'Évangile...*

Une doctrine et une méthode à la fois personnelles et cohérentes ont présidé à ces recherches, dont l'auteur a jugé utile de dégager lui-même, dans plusieurs communications, les lignes directrices (voir notamment *Revue Archéologique* 1908 et 1917). Les monuments de la Grèce — surtout de Mistra — ont fourni le point de départ. Une contre-épreuve était offerte, soit par l'examen du patrimoine artistique de diverses autres régions, soit par l'analyse de détail de divers cycles et compositions iconographiques. Autant de contributions capitales à la connaissance de l'architecture serbe (Paris, 1919; cf. *Recueil Uspenskij*, 1932 et *Mélanges Jorga*, 1933) et bulgare (*C.-r. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1933), des peintures de la Cappadoce (*ibidem*, 1912), de Trébizonde (Londres, 1936, en collaboration avec D. Talbot Rice) et de Doura-Europos (introduction à une monographie de C. Du Mesnil du Buisson, Rome, 1932; un article sur le même sujet, le dernier que rédigea Gabriel Millet, paraîtra dans une des prochaines livraisons des Cahiers Archéologiques). A la même veine de rattachent un certain nombre de publications consacrées à un groupe défini de monuments, comme les octaèdres (*Revue Archéologique*, 1910), les psautiers (*Revue des Études Arméniennes*, 1929, en collaboration avec S. Der Nersessian), les portraits byzantins (*Revue de l'Art Chrétien*, 1911) et des sculptures grecques de style musulman (*BCH*, 1920). Tel est enfin l'objet de diverses études sur des thèmes particuliers du répertoire des peintres du moyen âge, — le Jugement Dernier (Paris, 1945; à propos de la Dalmatique du Vatican), l'Épithaphios thrénos (*C.-r. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1942), la Vision de saint Pierre d'Alexandrie (*Mélanges Diehl*, 1930), — ou encore sur l'attitude d'un ou de plusieurs personnages isolés, comme les bergers de la Nativité (*Syria*, 1926) et la Vierge qui pleure son Fils et défaille devant la Croix (*Studi bizantini e neoellenici*, 1940).

La richesse de cette production est à la mesure de l'étendue de l'horizon scientifique de Gabriel Millet. Nul doute, non plus, qu'elle ne soit justifiée par un point essentiel de sa doctrine, dont le mot « hellénisme » semble donner la clé. Le jeune érudit de l'École d'Athènes a dû être frappé par la permanence du miracle grec qu'il a observée dans les mosaïques de Daphni et dans les fresques de Mistra. Comme au temps d'Alexandre, la grâce antique pénétrait des œuvres conques dans un esprit oriental par définition : cette fois, celui des despotes et des théologiens byzantins. Comment la transmission s'est-elle opérée, à quelle époque a-t-elle pris fin? C'était remonter aux monuments de l'Antiquité tardive, — sarcophages de Sidamara ou bas-reliefs Schreiber, — c'était pratiquement descendre à l'époque contemporaine, quand les derniers colons grecs ont été forcés de quitter l'Asie Mineure. Une enquête pareille débordait, en vérité, les cadres

chronologiques admis d'ordinaire dans l'histoire de l'art. L'attention était toutefois particulièrement retenue par l'époque des Paléologues. Gabriel Millet y a noté un retour conscient à la tradition hellénistique. La question pouvait être posée dès lors, si en renonçant à la *maniera greca*, Giotto et ses disciples n'avaient pas suivi, malgré tout, l'exemple de Byzance. Placé sur ce terrain, le débat gagnait encore en ampleur, pour toucher au problème des origines de la Renaissance, et, partant, de l'art moderne.

La recherche s'amplifiait, d'autre part, dans la mesure où il fallait embrasser un domaine géographique très vaste, où se sont rencontrées, opposées et souvent accordées « les deux grandes traditions dont notre civilisation est faite : Orient et Grèce ». L'occasion était offerte ainsi de définir le caractère propre de chaque région. Constantinople semble avoir « retrouvé et maintenu le sens antique de la mesure et de la noblesse ». Les artistes latins, qui ont surtout imité les modèles de la Terre Sainte, ont été, par contre, tributaires de la tradition orientale.

L'observation était, certes, nouvelle. Elle le paraît encore davantage si l'on considère les monuments de comparaison qui ont permis de la formuler. Gabriel Millet a été le premier à introduire dans ses ouvrages l'examen systématique de l'art de l'Arménie. Il en était de même en ce qui concerne le patrimoine artistique des pays slaves. Dans ce dernier cas, l'enquête devait, du reste, paraître d'autant plus urgente que la Russie et les Balkans se situent, à divers égards, dans l'aire d'influence de Constantinople. Le rôle du domaine slave dans l'histoire de l'art du moyen âge présente, sous ce rapport, un pendant à peu près exact à celui de l'Orient hellénisé de l'époque alexandrine. Il serait tentant d'expliquer ainsi la place importante que Gabriel Millet lui a réservée dans son œuvre.

Une méthode originale a permis de coordonner les idées et la recherche engagées dans des voies aussi nouvelles. Guidé par sa formation d'historien, Gabriel Millet a été un des premiers archéologues qui se sont proposés de pénétrer le sens des images et des formes de l'art religieux en tirant parti des textes liturgiques et des écrits de théologiens. Il a voulu aussi appliquer à l'étude des monuments de l'art la méthode des philologues et des linguistes, « qui tend à dégager les faits de même ordre, à les classer d'après leur caractère intrinsèque, à constituer des séries pour en déterminer la filiation et retrouver les originaux ». Dans le domaine de l'iconographie, dont Gabriel Millet fut le maître incontesté, c'était établir, tout d'abord, le répertoire chronologique des différentes représentations, souvent plus ou moins abâtardies, d'un thème ou d'un sujet définis. Ainsi se trouvait constituée une sorte de tranche verticale dans le temps, qui permettait de remonter aux prototypes, disparus ou connus seulement par des descriptions, dont devaient dériver toutes les autres images. Une seconde tranche, celle-ci tracée horizontalement, dans l'espace, avait pour objet de confronter les monuments de la même époque mais de provenances diverses. Dans la mesure où l'interprétation des thèmes variait concurrentement au milieu géographique, ce nouvel examen permettait de définir les traits particuliers des écoles locales, ou, pour reprendre la comparaison avec une discipline voisine, d'étudier les dialectes vivants d'une langue dont on a cherché, au préalable, à reconstituer la forme primitive disparue.

La rigueur d'une méthode pareille entraîne la conviction. L'hypothèse de travail, le jugement subjectif, semblent jaillir ici de la recherche dont ils ont fourni le point de départ. Seule l'incertitude relative des sciences dites humaines pourrait mettre en garde le lecteur. Mais nul doute que Gabriel Millet ne l'ait été lui-même. L'intérêt actif avec lequel il a su accueillir les théories de Strzygowski ou les découvertes de Malickij, dont les unes s'opposaient à ses propres idées sur l'évolution de l'art byzantin, et, les autres étaient susceptibles de les modifier en partie, témoignent assurément d'un singulier détachement de tout esprit de

système. Explorateur et homme des faits, Gabriel Millet demeurait fidèle à lui-même jusque dans la spéculation. Tout compte fait, son propos n'a jamais été, en regard de la théorie, que de formuler les conclusions les plus satisfaisantes pour l'esprit dans l'état présent de la connaissance. On ne peut servir la science avec plus de désintéressement.

La préoccupation dont Gabriel Millet a constamment fait preuve, dans le même ordre d'idées, en ce qui concerne l'organisation et l'équipement des études byzantines, aussi bien en France que sur un plan international, présente un autre aspect notable de son activité. La collection de photographies qu'il fonda à l'École des Hautes-Études a rendu, et rendra encore, d'inappréciables services aux savants de tous les pays. La direction qu'il a su donner, dans le même centre d'études, à son enseignement, considéré à l'origine comme une branche de l'histoire des religions, constitue un autre apport qui intéresse tous les historiens de l'art byzantin. Les cours de Gabriel Millet, rattachés primitivement à un ensemble de conférences qui portaient le titre de *Littérature chrétienne et Histoire de l'Église*, ont reçu, à partir de 1906, les statuts d'un véritable séminaire d'archéologie byzantine. C'est, semble-t-il, le plus ancien exemple d'une fondation académique de cette nature, et l'autorité du maître devait y former toute une génération de spécialistes.

D'autres moyens encore s'offraient à Gabriel Millet pour diriger et propager les études de sa dilection. Ses initiatives dans le domaine de l'épigraphie ont été déjà rappelées. Les deux séries de publications fondées par lui, *Byzance et Orient* et *Archives de l'Athos*, occupent une place importante sur les rayons des bibliothèques. Plusieurs volumes de l'une ou de l'autre de ces collections ont été considérablement augmentés ou remaniés par ses soins, la plupart ont été rédigés sous sa direction immédiate, de même qu'il a surveillé de très près la traduction d'un certain nombre de travaux de savants étrangers, qui lui paraissaient mériter une audience plus large. Sans mesurer son temps ni sa peine, Gabriel Millet s'est toujours acquitté scrupuleusement de ces besognes d'intérêt collectif, dont il serait facile, du reste, d'allonger la liste.

Le signataire de ces pages a eu le privilège d'avoir été élève de Gabriel Millet. Il conserve le souvenir de sa distinction naturelle, de sa courtoisie et de sa générosité. L'idéal de beauté antique que Gabriel Millet, humaniste par vocation, avait entrevu dans l'art du moyen âge, semble avoir communiqué une noblesse particulière à son comportement. Ainsi s'explique aussi, peut-être, sa volonté d'aboutir à une forme d'expression parfaite que rien d'imprécis, ni de trop facile ne viendrait troubler. Telle était la discipline que Gabriel Millet s'était imposée dans sa vie et son œuvre, — qui n'en faisaient qu'un, — et qu'il eût aimé communiquer à d'autres. Comment oublier le vieux maître, qui, un soir, après avoir corrigé un exercice d'étudiant, récitait, pour achever la leçon, des poèmes de Victor Hugo? C'était cependant le vers d'un autre poète, celui de *Sagesse*, qui se présentait à l'esprit en voyant son beau visage pour la dernière fois :

Bon chevalier armé qui chevauche en silence.

A. FROLOW.

MONSIEUR ERNEST HONIGMANN

décédé le 30 juillet 1954.

Une notice lui sera consacrée dans notre prochaine livraison.

INFORMATIONS

Le Xe Congrès international des Sciences historiques.

Rome, 4-11 sept. 1955.

Le Comité international des Sciences historiques va tenir à Rome son Xe Congrès international. Le programme a été fixé et il est déjà distribué. Le plan d'organisation comprend cinq sections :

I. Méthodologie. — Histoire générale et, hors section : Sciences auxiliaires d'histoire. — II. Histoire de l'Antiquité. — III. Histoire du Moyen Age. — IV. Histoire moderne. — Histoire contemporaine.

Nous relevons ici dans diverses sections les sujets qui peuvent intéresser nos études :

Dans la 1^{re} section :

1. *Assemblées d'États et parlements : origine et développement* (Miss CAM, Cambridge-Mass., et M. MARONGIU (Pise). L'article de J. Colson qui paraît dans ce volume de notre Revue concerne précisément ce problème.

2. *Le problème de la frontière* (M. TURNER, Yale).

3. *La survivance des institutions romaines* (MM. CALASSO, CHEVRIER, Dijon; SCHMID, Vienne; SOLOVIEV, Genève; STEINWENTER, Graz).

Dans la sous-section :

1. *Paléographie et diplomatique* (MM. BARTOLONI, Rome; BISCHOFF, Heidelberg; GAINES-POST, Wisconsin; PERRAT, Paris; SANTIFALLER, Vienne).

2. *Histoire des sources : les archives du Vatican* (M. BATELLI, Vatican).

3. *Les formes modernes de l'outillage de l'historien* (M. SAWYER, Yale).

Dans la II^e section :

1. *Récents théories sur la chronologie de l'antique Orient* (M. FALKENSTEIN, Heidelberg; FURLANI, Rome; LEVI DELLA VIDA, Rome).

2. *La question constantinienne* (MM. SESTON, Paris; VOGT, Tübingen).

Dans la III^e section :

1. *Rapports entre Orient et Occident pendant le haut Moyen Age* (MM. BOGNETTI, Milan; DÖLGER, Munich; LOPEZ, Yale; SPULER, Hambourg; STENDER PETERSEN, Aarhus).

2. *L'Imperium et les Nations* (M. HOLTZMANN, Bonn).

3. *Piété populaire et hérésies au moyen âge* (MM. BETTS, Londres; DELARUELLE, Toulouse; GRUNDMANN, Munster; MORGEN et SALVATORELLI, Rome; OBOLENSKY, Oxford).

4. *L'idée de croisade* (MM. LEMERLE, Paris; ROUSSET, Genève; Steven RUNCIMAN, Cambridge; VILLEY, Strasbourg).

5. *L'économie européenne dans le bas moyen âge* (MM. JOHANSEN, Hambourg; MOLLAT, Lille; POSTAN, Londres; SAPORI, Florence; VERLINDEN, Bruxelles).

Dans la IV^e section :

1. *La monarchie absolue* (MM. HARTUNG, Berlin; MOUSNIER, Strasbourg).

2. *L'idée d'Église aux XVI^e et XVII^e siècles* (MM. BLANKE, Zurich; JEDIN, Bonn; KOT, Paris; LÉONARD, Paris; ORCIBAL, Paris). Ces deux sujets nous intéressent pour autant qu'ils n'excluent pas un regard sur l'Orient.

3. *La « périodisation » de l'époque de la Renaissance dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Europe* (M. CANTIMORI, Florence).



TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES.

	Pages.
<i>In memoriam</i> : Le R. P. Martin Jugie.	5
Compléments à la bibliographie du P. M. Jugie.	6
I. V. GRUMEL : Numismatique et histoire. L'époque valentinienne. . . .	7
II. V. LAURENT : Une fondation monastique de Nicéphore Choumnos. La Nêa Moni de la Théotokos Gorgoepikoos	32
III. J. DARROUZÈS : Les manuscrits du monastère Sainte-Anastasie. Pharmacolytria de Chalcidique	45
IV. R. GUILLAND : Observations sur la liste des dignitaires du Pseudo- Codinus	58
V. R. JANIN : L'Église byzantine sur les rives du Bosphore. Côte asiatique	69
VI. V. LAURENT : Charisticariat et commende à Byzance. Deux fonda- tions patriarcales en Épire aux XII ^e et XIII ^e siècles	100
VII. J. COLSON : Aux origines des assemblées d'État. L'exemple de l'Orient latin	114
VIII. V. GRUMEL : Indiction byzantine et ΝΕΟΝ ΕΤΟΣ	128
IX. A. WENGER : La réconciliation des hérétiques dans l'Église russe. Le Trebnik de Pierre Moghila	144
X. J. DARROUZÈS : Notes d'épistolographie et d'histoire des textes	174
XI. Mélanges : 1. A propos de la plaque d'ivoire du trésor de Trèves, par V. GRUMEL. 2. L'archevêque de Lemnos et Imbros Jacques (XIV ^e s.), par V. LAURENT. 3. Τὸ σενζάτον, nom de monnaie byzan- tine au X ^e siècle, par V. LAURENT	187
XII. V. LAURENT : La nouvelle édition des Actes du concile de Florence . .	198
XIII. R. JANIN : Constantinople byzantine. Notes sur de nouvelles décou- vertes	210
XIV. V. GRUMEL. Le IX ^e Congrès international des études byzantines (Thessalonique 12-15 avril 1953)	214
XV. Bibliographie	218
XVI. Nécrologie : Gabriel Millet, par A. FROLOW	294
XVII. Informations	299
Table des matières	301

II. BIBLIOGRAPHIE

Actes du VI ^e Congrès international d'études byzantines	219
Actes du 1 ^{er} Congrès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques	240
Actes du Congrès de droit canonique. Le cinquantenaire de la Faculté de droit canonique de Paris	242

	Pages.
AMANTOS K., Σύντομος ἱστορία τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σινᾶ	292
BACHT H., voir GRILLMEIER	
BAINBRIDGE G., voir MERCENIER	
BALAKOPOULOS A. E., <i>Thasos. Son histoire, son administration de 1453 à 1912</i>	248
BARADEZ J., <i>Tipasa, ville antique de Maurétanie</i>	257
BAUMSTARK A., <i>Liturgie comparée</i>	266
<i>Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Franceseano.</i> <i>Aethiopia francescana</i> , par G. M. MONTANO	253
<i>Biserica Româna unita. Doua sute cinci zeci de ani de istorie</i>	252
BRÉHIER E., <i>Le monde byzantin. III. La civilisation byzantine</i>	218
<i>Byzantinische Geschichtsschreiber (Bd I et II)</i>	272
<i>Cahiers Sextil Puscariu</i>	252
CASAMASSA A., <i>Gli apologetici greci</i>	245
CHRISTOPHILOPOULOS A. P., Ἑλληνικὸν ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον	255
<i>Corpus christianorum. Series latina (I, I)</i>	246
DAIN A., voir RAGON	
DEER J., <i>Der Kaiserornat Friedrichs II</i>	290
DELENDAS J. Ch., Οἱ ἱππῶται τῆς Ῥόδου	272
EBERSOLT J., <i>Orient et Occident</i>	278
FOUCAULT J. A. de, <i>Strategemata</i>	238
GALTIER F., <i>Code oriental de procédure ecclésiastique</i>	256
GENNADIOS D'HÉLIOPOLEIS (Mgr), Ἱστορία τῆς οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου... ..	244
GHEORGHIU N. A., <i>Grégoire de Side</i>	288
GLADYS R. DAWIDSON, <i>The minor objects (Corinth, Results of excavations)</i> ..	278
GOUYLLARD J., <i>Petite Philocalie du Cœur</i>	265
GRIBOMONT J., <i>Histoire du texte des Ascétiques de saint Basile</i>	263
GRILLMEYER A. et BACHT H., <i>Das Konzil von Chalkedon Bd II : Entscheidung</i> <i>um Chalkedon</i>	258
GRIMAL P., <i>La mythologie grecque</i>	231
GSELL St., <i>Cherchel, antique Iol-Caesarea</i>	257
<i>Harward Slavic Studies, II</i>	281
HILL G., <i>A History of Cyprus. IV. The Ottoman Province, The British Colony,</i> <i>1571-1948</i>	228
HOFFMANN G., <i>Epistolae pontificiae ad concilium Florentinum spectantes,</i> <i>Pars III</i>	283
HOFFMANN G., <i>Acta Camerae Apostolicae et civitatum Ferrariae, Florentiae,</i> <i>Ianuae de concilio Florentino</i>	283
IRIGOIN J., <i>Histoire du texte de Pindare</i>	261
JALABERT L. et MOUTERDE R., <i>Inscriptions grecques et latines de la Syrie,</i> <i>Tomes II et III</i>	275
JUILLAND A., <i>Cahiers Sextil Puscariu</i>	252
KARMIRIS J. N., Ἡ ὁρθόδοξος Ὁμολογία τοῦ Πέτρου Μογίλα	266
KOUKOULÈS Ph., Βυζαντινὸν βίος καὶ πολιτισμός, t. V	227
KOUKOULÈS Ph., Ἡ νέα ἑλληνικὴ γλῶσσα καὶ τὰ βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ ἔθιμα	227
KOTSONAS I. I., Τὸ ἐνθουσιαστικὸν στοιχεῖον εἰς τὴν Ἑκκλησίαν τῶν μαρτύρων.	230
KRAUTHEIMER R., <i>Corpus basilicarum christianarum Romae</i>	279
KYRIAKIDÈS St., Τρεῖς διαλέξεις	292
LESCHI L., <i>Algérie antique</i>	257
MARVA-HADJINIKOLAOU A., Ὁ ἄγιος Μάμας	225
MAZZARINO S., <i>Aspetti sociali del quarto secolo</i>	236
<i>Mélanges d'histoire du moyen âge Louis Halphen</i>	243

	Pages.
<i>Mélanges Jules Lebreton</i>	238
MÉLIKOFF-SAYAR J., <i>Le destân d'Umur Pacha</i>	286
MERCENIER E. et BRAINBRIDGE G., <i>la prière des Églises de rite byzantin</i> .	
II. 1. <i>Fêtes fixes</i>	254
MONTANO G. M., voir <i>Biblioteca bio-bibliografica</i>	
MORESINI Fr., <i>Relazione di Candia</i>	277
NILSSON M. P., <i>La religion populaire de la Grèce antique</i>	271
ORTIZ DE URBINA J., <i>San Ignacio di Loyoba y los Orientales</i>	257
PAPADOPOULOS Th. H., <i>Studies and Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination</i>	226
PERRY BEN EDWIN, <i>Aesopica. A series of textes relating to Aesop or ascribed to him, etc</i>	234
RAGON : <i>Grammaire grecque</i> , entièrement refondue par A. DAIN, J. de Foucault et P. Poulain	239
<i>Regards sur l'Orthodoxie</i>	276
RESAČ I., <i>De monachisme secundum recentiore legislationem russicam</i>	269
ROUILLARD G., <i>La vie rurale dans l'empire byzantin</i>	221
RUNCIMAN St., <i>A History of the Crusades</i> , vol. II	222
SALAC A., <i>Novella constitutio saec. XI medii</i>	285
SCHULTZE B., <i>Pensatori russi di fronte a Cristo</i>	270
SERIE DE LA ROCHE, <i>Tebessa, antique Theveste</i>	257
SOTIRIOU G. et M., 'Η βασιλική τοῦ ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης	273
STERN H., <i>Le calendrier de 354</i>	231
SVORONOS N., <i>Histoire de la Grèce moderne</i>	249
THEOKARIDÈS G. I., <i>Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας</i>	289
TOMADAKIS N. B., <i>Ρωμανοῦ τοῦ Μελωδου Ὕμνοι ἐκδιδόμενοι ἐκ τῶν Πατμιακῶν κωδίκων</i>	250
TREMPÉLAS P. N., <i>Μικρὸν Εὐχολόγιον</i>	268
TZORTZATOS B., <i>Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ἐπιστολῶν αὐτοῦ</i> ..	227
VRIES G. de, <i>Oriente cristiano ieri i oggi</i>	270
XYNGOPOULOS A., <i>Τέσσαρες μικροὶ ναοὶ τῆς Θεσσαλονίκης</i>	224
ZAKYNTHENOS D. A., <i>Βυζάντιον Κράτος καὶ κοινωνία</i>	221
ZORAS G. Th., <i>Ἡ ξενητεία ἐν τῇ ἐλληνικῇ ποιήσει</i>	224
1453-1953. <i>Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople</i>	219

PUBLICATIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

HISTOIRE MODERNE

I. PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin analytique. — 3^e partie (trimestrielle), consacrée à la Philosophie;

Abonnement annuel : France : 2.000 fr. Étranger : 2.500 fr.

Abonnement aux tirages à part : France : 800 fr.; Étranger : 1.000 fr.

Vente : Centre de Documentation du Centre National de la Recherche Scientifique, 16, rue Pierre-Curie, Paris V^e. C. C. P. Paris 9131.62. — Tél. DAN-ton 87-20.

Bulletin d'Information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes. — Numéro I 300 fr. Numéro II en préparation.

Vente : Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 45, rue d'Ulm, Paris V^e. — Tél. ODÉon 81-95. C. C. P. Paris 9061-11.

II. — PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES

COHEN et MEILLET, *Les langues du Monde*, 2^e édition. 6.400 fr.

Vente : Librairie Honoré Champion, 7, quai Malaquais, Paris. Libraires et particuliers. — Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique (particuliers seulement).

LEFEBVRE et TERROINE, *Recueil de documents relatifs aux séances des États Généraux de 1789*. 2.500 fr.

M^{lle} PELLEGRIN, *La bibliothèque des Visconti Sforza. En préparation.*

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX *Sciences Humaines*

I. — *Pensée Humaniste et Tradition Chrétienne aux xv^e et xvi^e siècles* 1.800 fr.

II. — *Léonard de Vinci et l'Expérience Scientifique au xvi^e siècle* 1.500 fr.
(Le colloque L. de Vinci est en vente aux Presses Universitaires de France).

VI. — *L'Unification Interne du Droit Privé*, 800 fr.

IV. — *Colloque de Paléographie* en préparation

III. — *Les Romans du Graal aux xii^e et xiii^e siècles* —

V. — *Musique et Poésie au xvi^e siècle* —

VII. — *Sociologie Comparée de la Famille Contemporaine* —

Vente : Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique.

SOMMAIRE

	Pages.
<i>In memoriam</i> : Le R. P. Martin Jugie.	5
I. V. GRUMEL : Numismatique et histoire. L'époque valentinienne	7
II. V. LAURENT : Une fondation monastique de Nicéphore Choumnos. La Néa Moni de la Théotokos Gorgoeipikoos	32
III. J. DARROUZÈS : Les manuscrits du monastère Sainte-Anastasie. Pharmacolytria de Chalcidique	45
IV. R. GUILLAND : Observations sur la liste des dignitaires du Pseudo- Codinus	58
V. R. JANIN : L'Église byzantine sur les rives du Bosphore. Côte asiatique	69
VI. V. LAURENT : Charisticariat et commende à Byzance. Deux fonda- tions patriarcales en Épire aux XII ^e et XIII ^e siècles	100
VII. J. COLSON : Aux origines des assemblées d'État. L'exemple de l'Orient latin	114
VIII. V. GRUMEL : Indiction byzantine et NEON ETOΣ	128
IX. A. WENGER : La réconciliation des hérétiques dans l'Église russe. Le Trebnik de Pierre Moghila	144
X. J. DARROUZÈS : Notes d'épistolographie et d'histoire des textes	176
XI. Mélanges : 1. A propos de la plaque d'ivoire du trésor de Trèves, par V. GRUMEL. 2. L'archevêque de Lemnos et Imbros Jacques (XIV ^e s.), par V. LAURENT. 3. Τὸ σενζάτον, nom de monnaie byzan- tine au X ^e siècle, par V. LAURENT	187
XII. V. LAURENT : La nouvelle édition des Actes du concile de Florence . . .	198
XIII. R. JANIN : Constantinople byzantine. Notes sur de nouvelles décou- vertes	210
XIV. V. GRUMEL. Le IX ^e Congrès international des études byzantines (Thessalonique 12-15 avril 1953)	214
XV. Bibliographie	218
XVI. Nécrologie : Gabriel Millet, par A. FROLOW	294
XVII. Informations	299
Table des matières	301

Raymond JANIN, A. A.

ÉGLISES ET MONASTÈRES DE CONSTANTINOPLE

Texte de XVIII-610 pages in-8° Jésus; 4 cartes ou plans. Prix : 4.500 francs; pour l'étranger : 15 dollars.

Pour le paiement,
voir au bas de la p. 2 de la couverture.

Antoine WENGER, A. A.

L'ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE DANS LA TRADITION BYZANTINE DU VI^e AU X^e SIÈCLE

Études et documents.

In-8^o raisin de 450 pages.
(Archives de l'Orient chrétien, t. V.)

Les travaux sur l'Assomption se sont multipliés ces dernières années. Presque tous se cantonnent dans la tradition latine et ne remontent guère au delà du moyen âge. Fait significatif, pas un seul témoin byzantin nouveau n'a été versé au débat depuis 1926, époque à laquelle le P. Jugie publia l'important récit de Jean de Thessalonique. Le présent volume apporte dix textes, tous inédits, et à l'exception d'un seul tous inconnus, qui jalonnent la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle. Ils sont groupés selon leur genre littéraire en apocryphes, légendes, homélies.

L'étude comparée du récit de Jean de Thessalonique et des transitus latins a permis de conclure à l'existence d'une source commune que l'on a identifiée jusqu'à présent avec une dormition grecque supposée. L'auteur a découvert deux témoins de cette source, un apocryphe grec et un abrégé latin, antérieurs à tous les transitus connus. L'un et l'autre texte racontent l'assomption de Marie en des termes qui permettent de compléter l'antique fragment syriaque de la fin du V^e siècle.

La légende de la déposition du Vêtement de la Vierge aux Blachernes est publiée selon deux recensions nouvelles. Ces récits complètent le cycle grec des apocryphes de la Vierge en même temps qu'ils précisent l'histoire de la relique mariale.

Dans le groupe des homélies, l'encomion de Théoteknos, évêque de Livias en Palestine, mérite une créance particulière à cause du nom d'*Assomption* donné à la fête et à cause de l'ancienneté du témoin : Théoteknos se situe vraisemblablement entre 550 et 650. Cosmas Vestitor est un témoin de moindre grandeur. Cet orateur byzantin de la deuxième moitié du VIII^e siècle a composé quatre discours sur la Dormition. L'original grec est perdu, mais il subsiste une ancienne traduction latine dans un manuscrit de Reichenau. Ce même manuscrit contient une homélie latine anonyme qui résume les trois homélies sur la Dormition de saint André de Crète et les quatre discours de Cosmas. Elle est publiée ici, en même temps que ces derniers, à cause de l'influence considérable qu'elle a exercée sur le progrès de la croyance en Occident. Le dernier témoin est le texte bien connu, mais resté inédit, de Jean le Géomètre.

L'ouvrage est divisé en deux parties d'égale longueur : I, *Études*. II, *Documents*. Les textes grecs sont accompagnés d'une traduction française. Ce livre renouvelle l'histoire des apocryphes de la Dormition; il enrichit considérablement la preuve de tradition en faveur de l'Assomption. Il sera indispensable aux historiens des textes et aux théologiens.

Ce volume est mis en vente à partir du 15 mars 1955.

Prix : 3.500 francs.

Le versement doit être effectué à Paris, C. C. 927 294 (Association de l'Institut français d'études byzantines, 8, rue François-Ier, Paris 8^e), en ayant soin d'indiquer l'objet de l'envoi.

